



ALEXI LAWLESS

*Classé confidentiel*

Une si troublante décision

J'AI  
LU POUR elle

LOVE ADDICTION

ALEXI  
LAWLESS

CLASSÉ CONFIDENTIEL – 3

# Une si troublante décision

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Charline McGregor*



Lawless Alexi

# Une si troublante décision

Classé confidentiel – 3

Collection : Love Addiction  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Charline McGregor

© Alexi Lawless, 2016  
Pour la traduction française  
© Éditions J'ai lu, 2018  
Dépôt légal : janvier 2018

ISBN numérique : 9782290150498  
ISBN du pdf web : 9782290150511

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 9782290149652

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

L'intrigante agente Samantha Wyatt, spécialiste de missions de haute voltige, est la cible du terroriste Lucien Lightner, qu'elle aussi traque depuis des années. Leur dernière rencontre ? Samantha s'en souvient, et pour cause ! Elle s'est retrouvée gravement blessée et a dû rester alitée des mois durant à l'hôpital. Un comble pour cette espionne hors-pair. Samantha doit enfin admettre qu'elle ne parviendra pas à neutraliser Lightner seule. Mais en qui peut-elle avoir confiance ? Wes, le premier amour de sa vie, ou Jack, l'homme qui l'a séduite sans qu'elle s'y attende ?

**Biographie de l'auteur :**

Ancienne consultante en stratégie pour de grandes firmes internationales, ALEXI LAWLESS se consacre désormais à l'écriture de romans. Sa série Classé confidentiel, sensuelle et trépidante, explore les secrets du monde impitoyable des affaires.

Couverture : © Lambada / Getty Images

© Alexi Lawless, 2016

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2018

***Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu***

**CLASSÉ CONFIDENTIEL**

1 – Une si sublime créature

*N° 11892*

1.5 – Une si brûlante mission

*Numérique*

2 – Une si sombre rivalité

*N° 12045*

# Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Remerciements](#)

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Épilogue](#)



## Remerciements

Merci...

Ce roman a été difficile à commencer et à terminer, car il est pénible de dire au revoir à ces personnages et de mettre un terme à une série qui accapare ma vie depuis trois ans.

Un merci particulier aux efforts incessants, aux retours brutaux et au soutien indéfectible de mon équipe d'éditeurs : Brenda Errichiello et Dave Bruce. Aucune, je dis bien aucune de mes histoires ne serait née sans votre patience, votre talent et votre sens inné de la narration.

Merci à Tara Carberry et à mon agente, Kim Whalen de chez *Trident Media*, qui ont suffisamment cru en mon travail pour m'aider à enfoncer quelques portes afin de transmettre l'histoire de Samantha au monde entier.

Enfin, et surtout, merci aux super fans comme Sarah, Mary, Claudia, Veronica, Brenda, Tina, Denise et le reste de la bande à Lawless pour leur soutien incroyable et leur passion pour cette série ! Ce livre – et honnêtement, TOUS les livres – est pour vous !

Je vous embrasse,

Alexi

*Tu ne cede malis,  
sed contra audentior ito.*

VIRGILE

« Ne cède pas au malheur,  
mais affronte-le avec hardiesse. »

# Prologue

## **Décembre, tard dans la nuit, quartier de Bloomsbury, Londres**

*Roxanne*

Le truc, quand on file quelqu'un qui vous voit, c'est d'avoir l'air aussi discret et aussi inoffensif que possible. Ce qui aide aussi, quand on suit un homme, c'est d'être une femme séduisante. Car les hommes sont alors trop confiants pour vous considérer comme une menace ou trop flattés pour s'inquiéter de ce que vous voulez vraiment.

Michael Lightner, cependant, aurait dû se méfier. Après tout, son père avait fait exploser deux pâtés d'immeubles dans le quartier de la City à Londres et, en l'espace de quelques heures, il était devenu l'un des hommes les plus recherchés du Royaume-Uni. Roxanne de Soto s'attendait donc à ce que Michael soit un peu nerveux, surtout avec Scotland Yard et le MI-5 qui se rapprochaient. À son avis, elle n'avait qu'une heure ou deux d'avance sur eux, au mieux. Ils ne tarderaient pas à établir les bonnes déductions et à le coffrer – si elle ne lui mettait pas le grappin dessus avant.

Le fils de Lightner se tenait sur le perron de la maison de ville en brique rutilante de sa petite amie, dans un quartier chic de Londres. Le jeune homme ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau : même silhouette mince, mêmes pommettes anguleuses. Il avait les yeux aussi pâles que la glace ; elle le vit même de loin au moment où il les leva vers la rue plongée dans la pénombre, une main tenant une cigarette et l'autre coincée sous son aisselle pour se protéger du froid. Seule différence notable, Michael n'avait pas encore acquis l'air aguerri et endurci de son père. En réalité, il ressemblait à un gamin effrayé qui tentait de se donner du courage en tirant une dernière longue bouffée sur sa cigarette avant de la jeter d'une pichenette pour en allumer une nouvelle dans la foulée.

Depuis que son père avait commis l'impensable, le fiston se terrait chez sa petite amie. Rox le savait, parce qu'elle le traquait depuis qu'elle avait atterri à Londres quelques jours plus tôt. Fils unique de Lucien Lightner, Michael semblait être en contact régulier avec son père. Enfin, jusqu'à ce que papounet fasse exploser une voiture au cœur de la City, avant de kidnapper et de torturer Jack Roman et Mitchell Gartner. Rox avait réussi à les sauver tous les deux et avait même tiré à deux reprises sur Lightner au passage, mais cet enfoiré lui avait échappé une fois dans la petite maison d'une allée de l'East End où elle l'avait détenu, le temps de le rafistoler suffisamment pour le livrer vivant à Samantha.

Cela dit, elle avait eu l'intuition qu'aussitôt qu'il lui aurait échappé, ce salaud entrerait en contact avec son fils. Après tout, il lui restait bien peu d'alliés en ville. Même les voyous et les truands de tout poil n'appréciaient pas des masses qu'un gars de chez eux fasse péter leur ville. Bref, le meilleur moyen de découvrir si Lightner avait repris contact avec Michael, c'était de confronter le jeune homme en personne. Ce gamin ne tiendrait pas deux minutes lors d'un interrogatoire en règle, il suffisait de le regarder, avec son jean *skinny* et sa coupe de cheveux à cent balles, pour en être convaincue. Il fumait cigarette sur cigarette, comme s'il regrettait qu'il ne s'agisse pas là de quelque produit plus fort.

Rox s'approcha lentement de lui, auréolée par les flocons de neige qui flottaient dans l'air nocturne. Elle tenait en laisse un adorable petit chien qu'elle avait volé dans un jardin voisin, où son propriétaire l'avait laissé sortir afin qu'il fasse sa petite affaire. Ce soir, elle s'était déguisée en vingtenaire branchée avec perruque auburn, grand bonnet de laine et Ray-Ban de vue Wayfarer rouges qui cachaient à peu près toutes les ecchymoses autour de son nez.

Pour être parfaitement honnête, son ego lui faisait plus mal que son nez. Elle n'en revenait toujours pas que Lightner ait réussi à la frapper dans l'état où il était. Mais bon, elle avait camouflé ça au maximum sous une bonne couche de maquillage et derrière des lunettes dont elle n'avait pas besoin. Le point positif, c'était qu'elles lui donnaient l'allure d'une jolie fille mi-coincée, mi-branchée, qui promenait un chien hyper mimi. *Comme quoi, l'habit ne fait pas le moine...*

Elle laissait le petit chien renifler de-ci, de-là, au gré des odeurs nouvelles sur le trottoir sombre, telle une fleur de pissenlit voletant au vent. Il ne semblait pas trop perturbé d'avoir été pris en otage par une parfaite inconnue. En arrivant à quelques mètres de Michael, elle le regarda éteindre son mégot du bout de sa basket tout en posant sur elle un regard circonspect et surpris.

Rox feignit un sourire gêné.

— Ça te dérange si je t'en pique une ? lança-t-elle doucement, avec les hésitations de quelqu'un qui révélait un secret.

Il inclina la tête et fit courir ses yeux sur elle – blouson ample, leggings noir et bottines de moto –, avant de les baisser sur le chien.

— Je suis censée avoir arrêté, lui confia-t-elle avec un air penaud. Mais honnêtement, je crève d'envie d'en fumer une, là, t'as pas idée.

Il haussa les épaules et marmonna :

— Ouais, pas de problème.

Sur quoi il plongea la main dans la poche de son manteau. Rox avança d'un pas et accepta une cigarette du paquet qu'il lui tendait en lui offrant un sourire reconnaissant.

— T'es américaine, fit-il remarquer d'un ton neutre.

Sa voix n'égalait pas tout à fait le baryton profond et tranchant de son père.

— Oui, en effet, acquiesça-t-elle en soufflant un nuage de fumée tandis que le chien faisait pipi contre un lampadaire voisin. Je suis venue étudier le design ici, mentit-elle, avant de montrer sa cigarette. Merci, au fait. Tu me sauves la vie. Mon petit ami me tanne pour que j'arrête, mais c'est dur, quoi. Quand on aime autant un truc...

Michael hochla la tête, mais il était manifestement distrait.

— Ma nana aussi, elle insiste pour que j'arrête.

Il jeta un nouveau regard à droite et à gauche dans la rue, l'air inquiet.

*Le loup se trouve juste devant toi*, pensa-t-elle en tirant une nouvelle taffe, avant de reculer d'un pas pour attacher la laisse du chien autour du lampadaire. Elle en profita pour vérifier son collier : nom et adresse figuraient sur un disque de métal. *Parfait*. La petite boule de poils ne tarderait pas à être retrouvée et rendue à son maître. Elle se redressa lentement, sa cigarette dans une main, tandis qu'elle enfonçait l'autre au fond de la poche de son blouson pour enrouler les doigts autour de la crosse en polymère d'un Glock 26 ultra-compact.

Le téléphone de Michael émit un son et, aussitôt, il baissa les yeux et toucha l'écran pour lire un message.

— Faut que je file, marmonna-t-il sans lever les yeux.

Sur quoi il jeta sa cigarette encore allumée sur le trottoir avant de sortir ses clés de voiture.

Rox lui adressa un hochement de tête compréhensif.

— Merci pour la clope, lança-t-elle avec un petit signe de la main.

À cet instant précis, elle entendit au loin le hurlement de sirènes en approche. Les petits cheveux se dressèrent sur sa nuque. Michael hésita brièvement, puis, avec l'air d'un homme pourchassé, il descendit du trottoir et courut jusqu'à une Range Rover de couleur sombre. Il venait de la déverrouiller et était en train de s'y installer quand Rox ouvrit la portière passager pour se glisser sur le siège à côté de lui.

— Qu'est-ce que... ?

— Tu entends ces sirènes, Michael ? (Elle se pencha pour appuyer sur le démarreur de la voiture.) Ils ont découvert où tu étais, mec. Et ils viennent te mettre le grappin dessus. Maintenant.

— Mais qui es-tu, nom de Dieu ? cracha-t-il.

Il plissa les paupières en la voyant sortir son arme, qu'elle prenait soin de garder sur ses genoux afin que, de l'extérieur, ils puissent passer pour un couple normal dans une voiture, qui discutait.

— Je ne suis ni le MI-5 ni les flics, c'est tout ce que tu as besoin de savoir.

Les sirènes se rapprochaient. À vue de nez, ils n'avaient guère que quarante secondes d'avance à ce stade.

— Allez, Michael, il faut y aller. Hop, hop, hop !

Tendu, il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, comme s'il devait décider entre la peste et le choléra. À savoir : partir avec la nana au pistolet pointé sur lui, ou attendre et se faire arrêter et coller au trou.

— Tu veux quoi, bordel ? demanda-t-il en reportant son attention sur elle.

— Ton père, répondit-elle. Il te reste moins de trente secondes pour bouger de là, Michael.

Elle percevait le tintement frénétique et suraigu des sirènes, de plus en plus proche. Un son qui lui rappela le chaos laissé par Lightner dans son sillage – l'odeur de suie, de cendres et de chairs calcinées. Un son qui fit cogner ses tempes un peu plus fort, aussi.

Michael regarda tour à tour le pistolet, son visage, le rétroviseur... Et de nouveau il posa ses yeux agités sur elle.

— Fait chier, maugréa-t-il à mi-voix.

Sur quoi il tourna le volant afin de s'extraire de sa place de parking. Il conduisait vite mais pas trop à travers les rues détrempées par la neige fondue. Il ne cessait de jeter des coups d'œil rapides entre les rétroviseurs central et latéraux, tâchant probablement de calculer le meilleur itinéraire de fuite. Ils étaient à deux pâtés de maisons de là quand les voitures de police arrivèrent

devant l'adresse qu'ils venaient de fuir, flanquant sans doute une belle frousse au pauvre petit chien qu'elle avait attaché au lampadaire.

— Eh ben, tu l'as échappé belle, lâcha Rox de sa voix traînante.

— Je vais où ? demanda-t-il d'un ton sec et crispé.

— Tu allais où, quand tu as décidé de filer ?

— Nulle part, mentit-il.

Rox fut frappée par le fait que, malgré leur ressemblance physique, Michael n'arrivait pas à la cheville de son père. Lightner père était mielleux et accompli dans l'art du mensonge. Culotté et insolent. Ce gosse n'avait pas plus d'aplomb que le premier couillon venu, et bien moins de confiance en lui.

Son Glock toujours braqué sur lui, hors de la vue d'autrui, Rox s'adossa à la portière.

— OK, alors voilà ce que je te propose : ce n'est pas toi qui m'intéresses mais ton père. Si tu me racontes ce que tu sais, tu t'en tires sans aucun mal. Si tu me fais tourner en bourrique et perdre mon temps, je te fais sauter les rotules. *Comprendes ?*

Les mains de Michael se crispèrent sur le volant.

— Qu'est-ce que tu lui veux, à mon père ?

— Il me doit un peu d'argent, mentit-elle. Et j'ai l'intention de le récupérer avant qu'il ne quitte la ville pour de bon. Faut bien manger, pas vrai ?

Il lui jeta un regard incertain.

— Et si je m'arrête, là, tout de suite ?

— Ben, je pourrais te tirer dans les couilles à la place, répondit-elle avec un léger haussement d'épaules. Sauf que je préférerais ne pas avoir à en arriver là. T'as l'air sympa, comme gars. Moi, je veux juste récupérer mon fric avant que le MI-5 chope ton père.

— J'en ai plein, moi, de l'argent. Prends le sac dans le coffre, proposa-t-il avec un coup d'œil inquiet sur le Glock.

Rox haussa les sourcils.

— Tu gardes un sac plein de cash dans le coffre de ta voiture, Michael ?

— Prends-le, mais laisse-moi partir.

Elle le contempla un instant.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans ce sac ?

Il continuait de conduire, les yeux bougeant rapidement entre les trois rétroviseurs, à l'affût des gyrophares des véhicules de police.

— Le sac, Michael, répéta Rox, patiente. Qu'est-ce qu'il contient en plus de l'argent liquide ?



— Des passeports.

Il se passa une main sur le visage. Ses doigts tremblaient désormais. Rox siffla.

— Tu prévois de t'en aller ?

— C'est pour mon père.

— Comment tu as fait pour te procurer ça aussi vite ? L'explosion vient à peine d'avoir lieu.

— Il m'a obligé à ouvrir un coffre-fort à la Bank of London. Je n'étais même pas au courant qu'il en avait lui-même ouvert un à mon nom. Je n'ai rien à voir avec la bombe, insista-t-il d'une voix rendue aiguë par l'accès de panique. J'étais en cours à la fac quand ça s'est passé. Tu peux demander à n'importe qui.

Rox gardait le revolver pointé vers lui.

— Où ton père t'a-t-il dit de le retrouver ?

Michael détourna les yeux et serra les lèvres en une ligne mince. Il engagea la Range Rover dans une contre-allée sombre avant de se garer et de se tourner face à Rox.

— Écoute, je ne sais pas pour qui tu te prends, là, mais ramasse le fric et fous le camp, OK ?

Rox plongea sa main libre dans la poche de son blouson et en sortit un couteau à cran d'arrêt, qu'elle ouvrit si vite que Michael eut tout juste le temps d'apercevoir le scintillement de l'acier dans la lumière faiblarde avant de sentir une morsure dans sa cuisse, qu'elle venait de frapper à deux reprises, vite et fort.

— Putain ! cria-t-il en s'agrippant la jambe.

Déjà, la fleur rouge vermillon s'épanouissait sur le tissu de son jean.

Rox coupa le moteur et recula, mais pas avant que Michael ne tente de répliquer d'un coup de poing. Elle esquiva habilement sa main molle et lui dessina un ruban de dix centimètres sur la joue en guise de châtiment. Le gamin lâcha un hoquet choqué, les yeux rivés sur elle, une main sanguinolente serrée sur sa cuisse et l'autre plaquée contre sa joue blessée. Le sang dégoulinait entre ses doigts en ruisselets écarlates.

— Ne m'oblige pas à te faire plus de mal que ça, *cabrón*, siffla-t-elle. Où ton père t'a-t-il demandé de le retrouver ?

Le silence qui envahit l'habitacle était tendu, ponctué par les halètements paniqués de Michael.

Rox leva le couteau qu'elle tenait dans une main, et le Glock qu'elle avait dans l'autre.

— Tu préfères quoi ? La lame ou la balle ? demanda-t-elle d'un ton menaçant. Cinq, quatre, trois, deux...

— Au port de Tilbury, dans l'Essex, cracha-t-il.

Dans sa voix hésitante transparaissaient la douleur et la peur du danger.

— Précisément où, au port ? répliqua-t-elle calmement.

Il secoua la tête avec frénésie.

— Je sais pas. Il y a... il y a un terminal, bredouilla-t-il. Il a dit qu'il m'enverrait les précisions par SMS.

— Déverrouille ton portable et pose-le sur le tableau de bord. Lentement.

Il farfouilla dans sa poche et en tira un téléphone flambant neuf, qu'il tenta sans succès d'ouvrir à une ou deux reprises. Avec le sang qui engluait l'écran et ses mains qui tremblaient, il faillit même le lâcher par deux fois avant de le placer sur le tableau de bord.

— Maintenant, tes clés.

Il retira les clés du démarreur et les posa à côté de l'appareil. Rox ouvrit la portière et, en sortant du SUV, elle récupéra d'un seul geste fluide le trousseau et le téléphone. Tout en se dirigeant vers l'arrière du véhicule, elle vérifia les messages de Michael. Le coffre contenait deux sacs de voyage en nylon noir. Elle en ouvrit un, mais n'y trouva rien d'autre que des vêtements et des affaires personnelles. C'était le second qui contenait l'argent. À vue de nez, elle évaluait son contenu à environ un million en euros, livres sterling et quelques autres monnaies – en liasses de billets soigneusement roulées. Elle découvrit aussi deux Beretta 9 mm, quelques boîtes de balles .45 ACP blindées et, cachés dans une poche, des passeports affichant tous la photo de Lightner père. Bref, un sac bien rempli pour le voyage – sans doute l'un des nombreux qu'il avait dû éparpiller à travers la ville.

Rox releva les yeux vers le fiston, toujours assis en silence à l'avant, qui l'observait dans le rétroviseur tout en appuyant sur l'entaille à sa joue de ses doigts sanglants.

— Tu as remarqué qu'il n'y a ici aucun passeport à ton nom, Michael ?

Il ne répondit rien, mais ses yeux écarquillés étaient emplis de terreur.

— Ne t'en veux pas trop, vis-à-vis de ton paternel, poursuivit-elle en refermant le sac, qu'elle passa à son épaule. Ce trou du cul avait prévu depuis le début de te laisser derrière à gérer son bordel.

Sur quoi elle rabattit le coffre et jeta les clés dans le caniveau. Puis elle s'avança dans la rue, un bras levé afin de hélér le premier taxi qui se présenta.

— Vous allez où, mam'zelle ? s'enquit le chauffeur avec un fort accent de banlieusard londonien plein de jovialité.

— Au port de Tilbury.

Elle sortit une liasse de livres sterling du sac, attirant l'attention du bonhomme.

— Et j'ai un bonus pour vous si vous m'y conduisez en moins de trente minutes.

Il se passa la langue sur les lèvres.

— Pas de problème, mam'zelle.

## **Décembre, tard dans la nuit, hôtel Atlantic Kempinski, Hambourg, Allemagne**

*Jack*

Allongé sur les draps blancs immaculés du lit de sa suite d'hôtel, Jack suait comme un dingue, secoué par les douleurs et les frissons qui le parcouraient tandis que ses tripes se vrillaient comme sous l'effet d'un étau métallique. Il avait vomi un peu plus tôt, à de nombreuses reprises – sans arrêt même. En tout cas, il en avait l'impression, à présent qu'il avait entamé sa trente-sixième heure d'abstinence totale et qu'il n'avait plus rien à expulser dans le ventre que de la bile. Il ne se rappelait plus à quand remontait son dernier repas, ni la dernière fois où il avait eu assez faim pour essayer de manger.

Il tremblait et frémissait, enveloppé dans un mélange de fièvre et de tourment. Comment la situation avait-elle pu dégénérer à ce point, devenir aussi pourrie en l'espace de quelques semaines ? D'abord Mitch Gartner, son meilleur ami et associé en affaires, qui se faisait tirer dessus par Lightner à Londres deux jours plus tôt, et maintenant Samantha qui se retrouvait à l'article de la mort, même pas à côté de lui, vu qu'il était là, inerte et à moitié délirant. Il se tortilla sous l'impact d'une énième vague de souffrance insupportable qui se propagea à travers tous les muscles de son corps. Il se sentait piégé, immobilisé par la douleur et le besoin d'en être soulagé d'une manière ou d'une autre. Oh oui, bon Dieu, n'importe quoi. *N'importe quoi.*

Il pourrait toujours soudoyer quelque médecin, ici à Hambourg, pour qu'il lui prescrive du Suboxone ou de la méthadone. Il aurait pu se déshabituer des opioïdes en douceur – sans les sueurs froides, les convulsions et le délire. L'argent pouvait acheter presque tous les comforts, au bout du compte. Sauf que Jack avait *besoin* de cette douleur. Il *voulait* la punition. Plus tard, il se raccrocherait à ce ressenti, se remémorerait la souffrance atroce – qui revenait un

peu à essayer de s'extirper d'un piège à mâchoires. Car il n'y avait qu'en venant voler aussi près de la flamme qu'il se rappellerait le vrai sens du terme « faillible ».

Il était devenu trop arrogant, coupable de négligence. Il avait blessé et déçu les gens qu'il aimait le plus au monde, tout ça parce qu'il n'avait pas été fichu de contrôler ses nerfs quand des difficultés s'étaient présentées. Il avait perdu tout contrôle, obsédé qu'il était par sa colère et sa jalousie, incapable de la protéger ou même de se défendre de ses propres passions autodestructrices. Il s'était trop éloigné de la réalité en redescendant du *trip* le plus sublime de toute sa vie –

Samantha, sa nouvelle addiction –, pour mieux se désintégrer à l'instant où il avait compris que leurs liens avaient été rompus. Alors oui, il la lui fallait cette douleur, histoire de revenir à un semblant d'équilibre. Le pendule avait entamé son balancement inéluctable, et il devait faire avec. Comme *avant...*

La première fois qu'il avait traversé la période de manque pour se désintoxiquer de son addiction, c'était il y avait cinq ans. Il avait catégoriquement refusé la cure, ne souhaitant pas attirer l'attention, mais surtout parce qu'il était encore en plein déni vis-à-vis de l'étendue de sa dépendance. Son frère, Jaime, l'avait entraîné de force sur leur bateau afin qu'il se purifie et, durant la semaine qui avait suivi, Jack avait appris le sens du mot « supplice » dans tous ses détails sordides. Il n'avait pas fallu quarante-huit heures pour qu'il veuille se jeter par-dessus bord, quand des années de consommation de médicaments non surveillée avaient culminé dans un pic de souffrance inouïe qui l'avait mis à vif et lui avait donné des envies de suicide plus souvent qu'il ne voulait l'admettre. Tant de jours passés à se tordre de douleur sur la couche de sa cabine, à écouter les eaux bleu marine du lac Michigan lécher doucement la coque. Et, à l'intérieur, il avait l'impression d'essuyer la pire tempête de toute sa vie. Jamais il n'avait éprouvé un mal aussi vivace, de loin, et la présence de Jaime avait été son seul réconfort, le seul fil d'Ariane auquel il avait été en mesure de se raccrocher pendant qu'il luttait pour ne pas perdre la boule.

Aujourd'hui, il vivait sa deuxième désintoxication, et il savait ce qu'il devait endurer. Pourtant, ce calvaire... Cette fois, ce n'était pas *ça*, le pire. Car il était incomparable à la douleur de perdre Samantha, de se retrouver à nouveau les yeux baissés vers son visage blême, vers son corps inerte. Elle paraissait si minuscule, sur ce lit d'hôpital stérile, que c'en était choquant. Et il n'y avait rien d'autre à faire que de la regarder osciller sur le fil du rasoir, entre la vie et ce qui se trouvait au-delà.

Cette douleur-là, c'était ce qu'il avait éprouvé de pire dans sa vie. Rester planté là, impuissant face à l'assaut, avec sa honte décuplée par l'idée que, pendant que Samantha affrontait son pire ennemi en la personne d'Ibrahim Nazar, lui, Jack, se perdait dans le sexe et la luxure. Pour oublier.

Il se redressa tant bien que mal en position assise, rejetant les couvertures du lit *king size* avant de traverser la chambre à pas lents et malhabiles. Il devait agir. Trouver le moyen de s'extirper de ce cauchemar. La suite pourtant luxueuse de l'hôtel lui faisait l'impression d'une prison, à des kilomètres de l'endroit où il avait besoin d'être : aux côtés de Samantha. Il écarta les lourds rideaux de brocart et, les doigts posés sur la vitre glaciale, il plongea le regard à travers le doux papillonnement des flocons, dans les eaux sombres de l'Alster. Au loin, il se laissa hypnotiser par les lumières jalonnant le bord du lac, sans vraiment parvenir à rester concentré tandis qu'une nouvelle vague de nausées montait en lui. Inspirant et expirant profondément, il colla le front à la fenêtre froide et s'agrippa à son rebord, le temps que le pire soit passé.

Samantha avait failli mourir en les protégeant face à Nazar, elle et ses hommes, pendant que Jack, lui, affrontait son autre ennemi juré : Lucien Lightner. Il savait avec certitude que, si l'occasion se représentait, elle prendrait les mêmes décisions. Tout comme lui se battrait pour elle à nouveau, hypothéquant son avenir et son entreprise pour la venger en prenant le contrôle de Leviathan, la compagnie de Lightner, son principal concurrent.

Samantha ignorait ce qu'il avait fait. Jack ne lui avait pas reparlé depuis qu'elle avait quitté Chicago. Mais un autre secret pesait lourdement sur sa conscience à présent, le dernier qui restait en suspens entre eux. Un fardeau qu'il lui tardait de déposer, un autre mensonge dont il avait besoin de se libérer.

Il avait passé tellement de temps à lui faire porter toute la faute, furieux qu'elle refuse de le laisser entrer dans son monde, qu'il avait oublié l'épaisse enveloppe en papier kraft, devenue une sorte de caillou invisible dans leur chaussure. Un dossier rempli des secrets de Samantha. Sa carrière dans l'armée, ses talents et, pire encore, le catalyseur de tout ça : la mort horrible de son père et de son frère, l'événement qui suscitait tant de culpabilité chez elle, tant de haine d'elle-même pour la simple raison qu'elle avait survécu, elle.

Et au cours de leur dernière nuit, à Chicago, Jack l'avait accusée de lui cacher des choses alors qu'il avait fait exactement pareil. Il s'était convaincu que ça ne ferait que la blesser, la détourner des deux menaces immédiates qu'elle devait affronter : Lightner et Nazar. Il avait réfléchi et songé que ne rien lui avouer la protégerait. Mais la vérité, c'était qu'il ne voulait pas qu'elle sache ce

qu'il avait fait. Il ne voulait pas qu'elle apprenne que, derrière son dos, il avait recherché des informations parce qu'il ne lui faisait pas confiance pour les lui révéler naturellement. Il refusait d'admettre qu'il ne l'avait pas crue capable de lui divulguer ses secrets, ces informations vitales la concernant, ce qu'elle avait pourtant fait la toute dernière nuit, cette fameuse nuit atroce où elle avait pris congé de lui.

Il posa le regard sur ses bagages ouverts et ses yeux tombèrent sur l'enveloppe que son père lui avait remise à Thanksgiving. Le pli représentait une strate de secrets scabreux rapportés de ses missions et des interrogatoires qu'elle avait conduits du temps où elle était dans l'armée, le tout compilé sur des feuillets qui ne demandaient qu'à être lus.

Il s'écarta de la fenêtre, forçant son corps à se déplacer vers la luxueuse salle de bains en marbre de la suite. Il ne supportait plus d'être ici. S'il devait souffrir à ce point, alors autant être auprès d'elle, essayer de trouver un moyen de remettre les choses dans le bon sens.

Moins d'une heure plus tard, il pénétrait dans l'hôpital, toujours suant et tremblant sous son beau manteau de cachemire. La toux provoquée par le froid et le manque le tenaillait encore tandis qu'il parvenait dans le hall tout en verre stérile de l'établissement.

C'était le milieu de la nuit, et il suffit à l'infirmière en chef de garde de porter un seul regard sur lui, sur sa peau grisâtre et sur les entailles et ecchymoses résiduelles de son combat avec l'un des sbires de Lightner pour l'admettre sur-le-champ, avec une efficacité sans chichis.

— Non, non, je suis là pour voir ma femme, Samantha Wyatt, marmonna-t-il, espérant que la vieille ruse de l'hôpital de Rio fonctionnerait ici aussi.

Il repoussa l'agent hospitalier qui tentait de le faire asseoir dans un fauteuil roulant.

— J'ai besoin de la voir, insista-t-il, lourdement appuyé au comptoir d'accueil des infirmières.

Il essayait de se rappeler quel couloir vaguement familier conduisait à l'unité de soins intensifs où il s'était retrouvé à peine quelques heures plus tôt.

— Les heures de visite sont terminées jusqu'à demain, lui indiqua l'infirmière avec un fort accent allemand. Et vous n'êtes visiblement pas bien, monsieur. Laissez-nous vous aider...

D'un bras raide, Jack parvint de justesse à écarter l'aide-soignant. Ses crampes abdominales lui tirèrent une grimace et il vacilla.

— Non, répéta-t-il à travers ses dents serrées. (Il essuya la sueur qui perlait à son front.) Je veux ma femme. Je veux Samantha.

Il se repoussa du comptoir et s'éloigna d'un pas chancelant. Ses yeux dilatés le piquaient. Agrippé à la rambarde qui courait le long du couloir trop éclairé, en proie à une nouvelle crise de nausées, il ne remarqua pas quand les portes d'entrée de l'hôpital s'ouvrirent derrière lui.

— Jack ? (Une grande main venait de s'abattre sur son épaule.) Jack, qu'est-ce que tu fiches ici au milieu de la nuit ? Rush m'a dit qu'il t'avait envoyé à l'hôtel...

Le soulagement qu'il ressentit en entendant la voix de Carey était si fort que Jack s'affala contre le mur. L'associé et meilleur ami de Samantha l'observait d'un air inquiet, tout en déroulant l'épaisse écharpe qu'il portait autour du cou.

— Quand est-ce que tu es arrivé ici ? lui demanda Jack, adossé au mur.

Carey gardait une main fermement posée sur son épaule pour le soutenir.

— Il y a quelques heures. Bon Dieu, tu as une mine affreuse.

Un rire rauque échappa à Jack.

— Je me sens pareil.

— Monsieur, intervint l'infirmière dans le dos de Carey, nous pensons que ce monsieur devrait être admis. Il est manifestement très mal...

— Je suis assez d'accord avec elle, Jack, fit Carey, qui exerça une pression amicale sur son épaule. (Son regard bleu manifestait une réelle inquiétude.). Tu n'es pas bien, mon pote. Ce sont les conséquences de ce qui s'est passé à Londres ?

— Ouais, mentit Jack, dans l'espoir de gagner assez de temps pour voir Samantha. J'ai besoin de la voir, Carey. S'il vous plaît, ajouta-t-il à l'intention de l'infirmière, permettez-moi de la voir. Je me soignerai après.

— Mlle Wyatt est toujours dans un état critique, tenta cette dernière.

Carey leva une main pour la faire taire, sans quitter Jack de ses yeux perçants. Ils s'observèrent un long moment – qui lui parut durer plusieurs minutes.

— Tu sais quoi ? finit par suggérer Carey. Je te laisse lui rendre une brève visite, mais ensuite, tu me racontes ce qui t'arrive, OK ?

Jack dut déployer de gros efforts pour parvenir à hocher la tête. Sa gorge était si sèche qu'il arrivait tout juste à déglutir.

Carey lui tapota affectueusement l'épaule.

— Tu veux le fauteuil roulant, ou est-ce que tu peux y arriver tout seul ? demanda-t-il en désignant du menton l'agent hospitalier qui attendait encore.



— Non, ça va aller.

Carey se tourna vers l’infirmière et, dans un allemand fluide, ils semblèrent trouver un accord. Dont les termes ne la satisfaisaient clairement pas, mais Jack reconnaissait un ton insistant dans n’importe quelle langue : en l’occurrence, celui de Carey n’appelait aucune discussion. Sans ciller, il négocia d’une main de fer les conditions de son admission dans la chambre sécurisée qu’occupait Samantha dans le service des soins intensifs.

Jack, pour sa part, garda les yeux fermés afin de vaincre ses vertiges, jusqu’à ce que Carey vienne lui glisser un bras autour des épaules pour l’éloigner délicatement du mur.

— Je pensais que c’était Mitch qui s’était fait tirer dessus, grommela-t-il tout en le guidant dans le couloir stérile de l’hôpital pour l’orienter vers une autre porte à battants.

Jack s’appuyait lourdement sur lui, en partie parce qu’il était soulagé, et en partie à cause des frissons brûlants qui lui parcouraient l’échine et lui donnaient le plus grand mal à se tenir debout seul.

Evan Rush était adossé au mur à côté de Lee Talon, à monter la garde. Il se redressa en les voyant approcher.

— Punaise, Jack... Je croyais t’avoir renvoyé à l’hôtel avec Wes. Tu as l’air d’un zombie !

L’employé de Samantha posa sur lui un regard soucieux tandis que Carey le soutenait.

— Oui, c’était le cas, admit Jack en s’affalant contre le mur, frissonnant des pieds à la tête. Mais il faut que je la voie...

Talon secoua la tête.

— Mon pote, t’as vraiment une tête de déterré, commenta-t-il.

— Crois-moi, je me sens aussi mal que j’en ai l’air.

— Quelqu’un est venu pendant mon absence ? s’enquit Carey en désignant la porte fermée de la chambre de Samantha.

— Non, à l’exception des infirmières et des docteurs qui se relaient pour surveiller son état, mais elle est toujours inconsciente. (Il posa un regard attentif sur Jack.) Tu es au courant qu’on administre à Sam assez d’analgésiques pour la plonger dans un coma artificiel, hein ? Elle ne se rendra même pas compte de ta présence.

— J’ai juste besoin de la voir, insista Jack en essuyant la sueur froide à son front.

— Tu es sûr que ça va, toi ? demanda Talon. (L'inquiétude se lisait aussi dans ses yeux bruns.) Si tu es malade... tu ne devrais pas entrer. Son système immunitaire ne sera sans doute pas assez fort pour gérer ça...

— C'est juste dû au stress et à un truc que j'ai mangé à l'aéroport, mentit Jack. Je vais demander aux médecins d'ici de m'ausculter dès que je l'aurai vue, OK ?

Sur quoi il s'approcha de la porte, mais Rush fit un pas de côté pour l'interrompre. La décontraction habituelle de son comportement avait disparu. Les paupières plissées, il lui bloquait le passage.

— Intoxication alimentaire mon cul, oui, rétorqua-t-il d'une voix bourrue. J'ai vu assez de gars blessés redescendre de leur traitement médicamenteux pour reconnaître un état de manque. Ça fait combien de temps que tu en prends ? ajouta-t-il d'une voix basse mais menaçante.

Il maintenait Jack contre le mur tout en le questionnant. Carey et Talon se tournèrent aussi vers lui, une expression à la fois surprise et déçue dans les yeux.

— De quoi tu parles, bordel ? voulut savoir Carey, incrédule.

Dans les yeux d'Evan Rush, en revanche, Jack lut qu'il était certain de ce qu'il avançait. Ce gars était infirmier de métier après tout, l'équivalent d'un urgentiste dans la Navy. Évidemment qu'il avait dû les déceler à un kilomètre, ses symptômes. Jack serra les paupières et passa en revue ses solutions tandis que les douleurs du manque empiraient. Il se sentit blêmir de plus belle.

— Regardez-le, fit Rush, avec un air de mépris patent. Il a la tremblote, il est tout gris et ses pupilles sont si dilatées qu'on dirait des assiettes...

— C'est un junkie ? s'étonna Talon.

Jack lui tourna un regard noir.

— Je ne suis pas un putain de junkie.

Rush secoua la tête à nouveau, écœuré.

— Ils disent tous ça.

Il libéra Jack et alla se planter devant la porte de Samantha, les bras croisés.

— Tu ne t'approcheras pas de Sam tant que tu ne te seras pas mis à table, mec. Depuis combien de temps tu te drogues ?

*Bon Dieu, c'était maintenant ou jamais.*

Il se rappela qu'il était venu jusqu'ici de son propre gré. Il avait voulu cela : tout déballer, et advienne que pourra. Sauf qu'il n'avait pas prévu de devoir se confesser à d'autres qu'à Samantha. Il se retrouvait impuissant, pris au dépourvu, et il détestait ça. Mais au vu de l'équipe de Sam postée devant lui, qui

lui barrait le chemin, il allait devoir tout avouer. Finis les vilains petits secrets. Finis les écrans de fumée.

— Allez. Soit tu nous dis tout, soit le pacte est rompu, lui annonça Carey d'un air sombre. Pas de vérité, pas de Sam.

Jack prit une inspiration saccadée, la gorge serrée. *Maintenant ou jamais.*

— Depuis Rio.

Le silence qui s'ensuivit était assourdissant. Talon fut le premier à le rompre.

— Putain, murmura-t-il en secouant la tête. Qu'est-ce que tu as fait, Jack ? Merde.

— Tu prends quoi ? demanda Carey d'un ton neutre.

— Surtout des analgésiques. Mais au fond, un peu n'importe quoi. (Il lâcha un rire sinistre et se passa une main sur le visage.) Putain, oui, je suis peut-être bien un junkie, en fait.

Rush ne le quittait pas des yeux.

— À quand remonte ta dernière prise ?

— Ça fait un peu plus de vingt-quatre heures, avoua-t-il, les joues teintées par la honte.

Carey se passa une main crispée dans la nuque.

— Merde. Comment tu as pu laisser les choses en arriver là ?

— Ça va aller en empirant, leur expliqua Rush. Il va craquer d'un instant à l'autre, là. Regardez-le, il tient à peine debout...

— C'est justement pour ça que je suis ici, intervint Jack en s'écartant du mur, bien que cet effort lui coûte tant ses terminaisons nerveuses semblaient en feu. J'ai besoin de la voir, et ensuite je m'inscris en cure de désintox ici même.

— Tu n'es pas en état...

— Je ne demande que quelques minutes avec elle, insista-t-il, se tournant vers Carey. Après ça, il faudra que je te parle d'un truc important. Un truc que Samantha et toi, vous devez savoir...

— Ça concerne ton rachat de Leviathan dans notre dos ? demanda Carey en croisant ses bras musculeux. Parce que le *Wall Street Journal*, le *Financial Times* et à peu près tous les journaux importants ont déjà sorti l'histoire.

Jack secoua la tête.

— Non. Ça concerne des renseignements liés à la mort de Robert et Ryland Wyatt, il y a quinze ans, avoua-t-il.

Jack vit la colère succéder au choc initial, puis ce fut le soupçon qui anima les traits de Carey.

— Mais de quoi tu parles, nom de Dieu ? demanda-t-il d'une voix rauque, les paupières plissées. D'ailleurs, qu'est-ce que tu sais du père de Sammy ? Ou même de Ry ?

Jack aperçut là un rayon d'espoir, celui de pouvoir entrer dans cette chambre et voir Sam. Alors il joua la seule carte qu'il lui restait en croisant les doigts pour qu'elle lui apporte le résultat escompté.

— Tu m'accordes un moment auprès de Samantha et je te raconte tout ce que je sais.

Il percevait le conflit qui se jouait dans la tête de Carey, telle une véritable barrière physique, alors qu'il hésitait à accéder à sa requête. Rush et Talon n'aimeraient pas, mais ils se rangeraient à la décision de leur leader. Oui, c'était Carey qu'il fallait convaincre.

— Je t'en supplie, insista-t-il, les yeux droit dans les siens. En tant qu'ami et en tant qu'homme qui aime Samantha autant que moi. S'il te plaît... S'il te plaît, laisse-moi la voir...

Durant ce long silence tendu, il tâchait de se tenir droit, malgré les tremblements qui secouaient si violemment ses mains qu'il dut les enfoncer dans les poches de son manteau.

— Si tu utilises la mémoire de mon oncle Rob et de Ry pour jouer sur mon empathie et si je découvre que tu t'es fichu de moi, tu n'auras pas seulement besoin de désintox, Jack, l'avertit enfin Carey, la mâchoire serrée.

Jack hochait lentement la tête, et Carey finit par acquiescer d'un geste sec qui matérialisait sa victoire. Bien que Rush soit clairement contre cette décision et que Talon soit, au mieux, hésitant, ils s'écartèrent tous deux pour le laisser franchir la porte de la chambre d'hôpital de Samantha.

La pièce, sombre et fraîche, n'était éclairée que par les lumières électroniques et fluorescentes des machines qui entouraient son lit. Jack s'approcha à pas lents, tout en faisant courir ses yeux sur cette silhouette inerte enveloppée dans les couvertures, ses cheveux bruns étalés sur l'oreiller qui lui maintenait le dos.

— *Tesoro...* souffla-t-il, profondément bouleversé de la voir ainsi.

Sa belle, sa vibrante reine, silencieuse et pâle comme la mort.

— On reste devant, lui murmura Carey depuis le seuil.

Jack hochait la tête avec solennité, puis il approcha un siège afin de s'asseoir à son chevet. Il souleva ses doigts froids, prenant garde à ne pas déplacer les tubes scotchés au dos de sa main. Il ne put résister au besoin de poser la joue sur sa peau, un réconfort minime mais réellement nécessaire. Il souffrait atrocement, au

sens physique comme émotionnel, pourtant le seul fait de la toucher à nouveau lui procurait un bien fou, un soulagement indescriptible qui l'envahissait grâce à sa seule proximité.

— *Tesoro*, chuchota-t-il à nouveau d'une voix rendue rauque par l'émotion. *Sei la mia vita. Sei tutto cio' di cui ho bisogno*<sup>1</sup>. (Relevant la tête, il lui déposa un baiser sur les doigts.) Je pensais être capable de te laisser me quitter. Je croyais pouvoir passer à autre chose, je m'imaginai que je finirais par trouver le moyen de vivre sans toi... Mais j'avais tort, Samantha. Tu es arrivée dans ma vie par hasard, et maintenant je ne sais pas ce que je ferais si tu n'en faisais plus partie.

Pas de réponse. Pas de mouvement. Il cherchait un signe dans son immobilité, se demandant si au moins elle l'entendait. Mais les seuls sons qui troublaient le silence de la pièce, c'étaient les bourdonnements des machines et le « bip » solitaire de celle qui mesurait ses pulsations cardiaques.

— Avant toi, il n'y avait que ma famille et moi, reprit-il. Cela peut paraître restreint et fermé, mais je ne tenais qu'aux membres de mon entourage immédiat... et à ce qui était sous mon emprise. Je régnais sans partage sur mon royaume. Je n'avais besoin de rien. Je ne souhaitais rien pour personne. (Il lui passa un doigt délicat sur la joue.) Puis tu as débarqué dans ma vie et tu m'as fait tomber à la renverse, à la seconde où j'ai posé les yeux sur toi. Et j'ai compris que j'avais besoin de quelqu'un d'autre. Avant même de m'en rendre compte, *tesoro*, je t'appartenais déjà.

Il ferma les yeux et se rendit compte seulement à ce moment-là qu'il avait recommencé à trembler.

— Je suis à toi, maintenant. Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, si imparfait et faillible que je sois... C'est à toi.

Il posa les lèvres sur sa peau en priant pour qu'elle l'entende.

— Je serai l'homme dont tu as besoin, promit-il. Quand tu te réveilleras, je serai là à tes côtés, quoi qu'il arrive. Je ferai tout ce que tu me demanderas.

Il prit une profonde inspiration et inclina la tête dans la pénombre stérile de ce confessionnal, accroché à cette main bien-aimée comme à une bouée de sauvetage et, alors, il récita la seule et unique prière dont il se souvenait...

## *Samantha*

*La douleur.*

*Une douleur omniprésente.*

*L'obscurité...*

— *Ángele Dei*<sup>2</sup>...

Elle connaissait cette voix.

— *Qui custos es mei*<sup>3</sup>...

*Jack... Jack...*

Samantha sentit l'étau serré de sa main, mais la douleur était trop insupportable. C'était comme être accrochée à la paroi d'une montagne faite de pointes acérées et de tourments.

— *Me, tibi commissum pietate superna*<sup>4</sup>...

*Jack...*

Elle luttait pour se redresser, prendre appui sur quelque chose, tentait de répondre... En vain.

— *Illúmina, custódi, rege et gubérna*<sup>5</sup>...

La lutte était inutile, elle n'arrivait pas à combattre l'obscurité inévitable. Alors elle céda à nouveau à l'éther, elle retomba, retomba loin dans le silence noir et vide qui l'attendait.

*Jack.*

Tant de choses qu'elle aurait voulu dire. Tant de choses qu'elle aurait voulu...

Mais il était trop tard à présent. *Trop tard...*

*Cette obscurité inévitable...*

*Jack...*

Le monde sembla se taire, s'immobiliser dans une sorte d'engourdissement où elle ne sentait ni n'entendait rien. Jusqu'à ce qu'une bagarre assourdie la distraie. Le son de petits pieds, suivis par la certitude absolue qu'on l'observait, la chair de poule dans la nuque... Un contact délicat sur son visage, puis le tintement doux d'un rire d'enfant.

— Ne réveille pas ta maman, *passerotta*<sup>6</sup>.

Sam sourit d'entendre la voix de Jack, ce baryton chaleureux et profond dont l'amour, si perceptible, était aussi chaud que le soleil sur son visage.

— Mais elle a dormi toute la matinée, répondit le chuchotement.

— Elle est fatiguée, chérie. Toi aussi, tu le serais, si ton avion avait traversé la moitié du monde la nuit dernière.

De nouveau le contact léger de petits doigts, la tendre caresse sur sa joue.

— Elle est si jolie, papa.

— C'est la plus belle femme du monde, *passerotta*. Allez, viens, laissons-la dormir encore un peu et préparons-lui un petit déjeuner surprise au lit. D'accord ?

La voix était douce et cajoleuse.

Sam ouvrit lentement les yeux, sidérée de se retrouver nez à nez avec la plus adorable des petites filles, aux yeux vifs couleur argent. La fillette la contempla attentivement, avant que sa minuscule bouche en cœur ne s'étire sur un sourire ravi, qui éclaira comme un néon son visage lui aussi en forme de cœur.

— Bonjour, maman, chuchota-t-elle en se penchant sur elle.

Un afflux de bonheur inattendu traversa Samantha, lui gonflant le cœur si fort qu'elle eut l'impression de le sentir sur le point d'exploser. Elle savait sans l'ombre d'un doute que c'était son enfant qu'elle regardait là. *Leur* enfant. Une sublime fillette qui avait les yeux argent incandescents de Jack et son nez droit, à elle. Une fillette d'une beauté à couper le souffle, si pure qu'on aurait presque dit un ange.

— Bonjour, mon amour, répondit-elle dans un murmure.

Et elle tendit la main pour la prendre dans une étreinte qui les renversa toutes les deux dans les couvertures moelleuses du lit où elle avait dormi. La fillette gloussa et se tortilla en lui rendant son câlin tandis que Sam fourrait le visage dans le creux de son petit cou pour respirer son odeur sucrée, sentir la douceur et la finesse de ses cheveux bruns contre sa joue.

Le matelas s'enfonça sous le poids de Jack quand il s'assit à côté d'elles et lui sourit, le regard empli de chaleur.

— Bonjour, *tesoro*, susurra-t-il en lui caressant la joue de la pulpe du doigt avant de se pencher pour l'embrasser.

C'était ça. Le paradis sur terre. La fraction de seconde d'une destinée qu'elle n'avait jamais exaucée, l'instant qui ne s'était jamais vraiment développé totalement.

Elle se sentit enveloppée par ses bras, réchauffée par ses lèvres suspendues au-dessus des siennes, leur pression douce alors qu'il cherchait le baiser... une merveille. Rien n'avait jamais été meilleur. Aucun moment n'avait été plus naturel. Elle perçut la forme du sourire de Jack contre ses lèvres tandis que la fillette s'écriait :

— Beurk ! Papa !

Il s'écarta à peine et posa sur elle un regard empli de tendresse.

— Quoi ? Je n'ai pas le droit de dire bonjour à maman, moi aussi ? la taquina-t-il en la chatouillant.

Elle se mit à gigoter et à rire dans le creux des bras de Sam.

— Pourquoi tu ne descends pas chercher tes dessins, pour les montrer à maman ? suggéra-t-il.

Et, en parlant, il souleva la fillette et la reposa à côté du lit.

— Tu te rappelles, ceux que tu as faits pendant qu'elle était partie en voyage d'affaires en Chine ?

La petite se redressa aussitôt, les joues rougies par l'excitation.

— Je t'ai préparé des cadeaux, maman ! claironna-t-elle en sautant gaiement d'un pied sur l'autre dans son petit pyjama en flanelle.

— Je peux voir ? demanda Sam, qui s'assit près de Jack sur le lit.

Sur un hochement de tête, la fillette s'exécuta dans un froufrou de tissu et se rua vers la porte, ses cheveux bruns voletant derrière elle.

— Elle est magnifique, Jack, chuchota Sam, submergée.

Il lui passa un bras autour de la taille et l'attira de nouveau contre lui.

— Évidemment, puisqu'elle te ressemble.

— C'est nous qui l'avons faite ? demanda-t-elle, les yeux plongés dans les siens.

Jack émit un rire doux, comme il le faisait souvent, à la fois chaleureux et sexy.

— Je crois qu'il serait plus exact de dire que *tu* l'as faite.

Il enfouit le nez dans son cou pour la respirer, et son début de barbe lui gratouilla la joue. Le contact de cette peau mal rasée était tout bonnement délicieux.

— Moi, lui chuchota-t-il à l'oreille, j'ai juste collaboré pour la partie la plus agréable.

Sam lâcha un rire sans retenue, médusée que ce soit si exquis d'être dans les bras de Jack. Elle sentit qu'elle se détendait contre lui, de manière profonde et presque instinctive, comme si elle venait de déposer un fardeau, comme si, enfin, elle était capable de s'abandonner au bonheur.

— Comment tu te sens, avec le décalage horaire, *tesoro* ? lui demanda-t-il au bout d'un moment, écartant ses cheveux d'une main délicate.

— Je me sens... (Elle jeta un coup d'œil en direction de la porte par laquelle leur fille avait disparu quelques minutes plus tôt.) Mieux que je ne l'ai été depuis longtemps.

— Moi aussi, admit-il en s'approchant pour l'embrasser encore. Je ne me sens jamais tout à fait bien tant que tu n'es pas rentrée à la maison.

Elle noua les bras autour de ses épaules et glissa les doigts dans ses épais cheveux noirs, un peu plus longs que dans ses souvenirs. Ils s'embrassèrent pendant une éternité. Leurs bouches, l'une contre l'autre, étaient chaudes, effervescentes, soyeuses, enivrantes... pareilles à un très grand vin.



— Comment en sommes-nous arrivés là, Jack ? lui demanda-t-elle bientôt, dessinant de la pulpe des pouces les plaines tièdes de ses pommettes.

Il lui sourit et vint frotter son nez contre le sien.

— Je t’ai convaincue de me donner une chance, tu te rappelles ?

*Rappelle-toi...*

Samantha leva les yeux sur lui, incapable de se souvenir de rien hormis du plaisir qu’elle éprouvait à être dans ses bras.

Il semblait si serein, si paisible... Rien à voir avec l’homme ravagé et furieux qu’elle avait quitté à Chicago, dont les prunelles brûlaient de désespoir tandis qu’il la suppliait de ne pas aller en Afghanistan.

— Tu te rappelles ?

Tant de non-dits...

Tant de choses laissées en plan...

Elle avait l’impression que les bordures discordantes de ses souvenirs se mêlaient à la réalité alternative de son imagination. Tout en contemplant le beau visage de Jack, elle émit un petit cri de détresse quand il commença à devenir flou et à disparaître sous ses yeux.

*Non... Non, pas déjà...*

Elle serra son apparition plus fort à mesure que quelque chose l’attirait vers l’obscurité mais plus elle se cramponnait, plus elle le perdait. Ça ne servait à rien. Elle ne pouvait pas se raccrocher à une vision, elle ne pouvait pas s’agripper à lui... Elle ne pouvait plus se raccrocher à rien.

— Tiens, maman ! Regarde mes dessins...

— Je t’aime, *tesoro*...

Elle luttait contre cette obscurité envahissante.

Elle bataillait pour s’accrocher, enfoncer les ongles s’il le fallait afin de ne pas glisser, mais le vide était trop fort et trop puissant pour elle.

## **Au même moment, Asklepios Klinik Barmbek, Hambourg, Allemagne**

*Jack*

— Je t'aime, *tesoro*, chuchota-t-il contre le front de Sam, les paupières closes, avant de relâcher son étreinte.

Il sursauta au son urgent des « bips » du moniteur cardiaque, soudain plus intenses, qui détonnaient dans le silence paisible de sa chambre d'hôpital. Il fouilla le visage de Samantha, en quête de signes indiquant qu'elle se serait peut-être réveillée, qu'elle puisse éventuellement l'entendre. Près du lit, la ligne irrégulière de son électrocardiogramme scintillait à l'écran.

La porte de la chambre s'ouvrit en grand sur Carey, Rush et Talon qui entrèrent et se ruèrent auprès du lit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? voulut savoir Rush.

Il vérifia ses constantes et lui souleva les paupières tandis que Talon allumait le plafonnier, qui baigna aussitôt la pièce de son insupportable lumière.

— Je n'en sais rien, répondit Jack, médusé. Elle ne réagissait pas, et puis tout à coup, son pouls a bondi...

— Elle a ouvert les yeux ? Elle s'est réveillée ? s'enquit Carey d'un ton impatient pendant que Rush continuait à l'examiner.

— Je n'en sais rien. (Jack la dévisageait, sous le choc et malade d'inquiétude.) Je n'ai rien vu, si c'est le cas. Elle n'a pas émis le moindre son...

L'infirmière de nuit et un médecin apparurent, accompagnés d'une myriade de personnel.

— Il faut que vous sortiez !

— Son pouls est à cent trente battements par minute. Sa tension à sept-trois, et en chute, leur indiqua Rush quand le docteur se pencha sur elle.

— Attendez... Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jack, dérouté.

Carey et Talon l'entraînaient de force dans le couloir.

— Elle est dans un état critique. On va lui faire des électrochocs, vous devez quitter la chambre ! ordonna le médecin par-dessus son épaule.

— Non ! Non, il faut me dire ce qui lui arrive...

Jack se débattait entre les bras de Carey et Talon mais, dans son état actuel, ses efforts n'avaient pas la moindre efficacité. Il était aussi faible qu'un chaton, et déjà une nouvelle vague de douleur due au manque le submergeait, qui le laissa tremblant et frissonnant après son passage.

— Laisse-les faire leur travail, Jack, commanda Carey d'une voix rude, même si ses yeux révélaient sans l'ombre d'un doute l'inquiétude qui l'habitait.

Les lèvres serrées, il le plaqua contre un mur du couloir.

Jack continua à se débattre un moment, essayant d'entrevoir quelque chose par la porte de la chambre, mais ses tremblements étaient en train de faire place à autre chose de bien plus fort. Il glissa au sol, le monde se renversa et il se sentit au bord de l'évanouissement. Il avait l'impression de nager contre un courant violent, et son combat pour rester conscient menaçait d'être perdu tant ses forces s'amenuisaient. Carey et Talon s'accroupirent à ses côtés, soucieux, pour tenter de le relever.

— Appelle un autre docteur ! ordonna Carey à Talon. Vas-y, maintenant !

Talon fut debout en moins de temps qu'il ne fallut pour le dire et se précipita dans le couloir. Une énième vague nauséuse donna un haut-le-cœur à Jack, que Carey tâchait d'empêcher de retomber.

— Putain, Jack...

— Carey...

Il parvint à se redresser, mais ne pensait pas avoir la force de se relever du sol une fois que le pire de la crise serait derrière lui. Par-dessus l'épaule de Carey, il apercevait l'agitation dans la chambre de Samantha, où les infirmières et le docteur œuvraient à sa réanimation.

— J'ai besoin que tu t'assures qu'elle va bien.

— Évidemment. Tu sais que je le ferai, lui promit Carey d'un ton sinistre.

— Mon manteau... dans la poche... bredouilla Jack entre deux accès de toux, tout en essayant de plonger une main dans son manteau.

Carey l'aida et sortit l'enveloppe en papier kraft.

— Qu'est-ce que c'est ? l'interrogea-t-il.

— Tu dois le lire. Mon père a constitué ce dossier pour essayer de me protéger. Et je n'aurais pas dû le lire... Je sais que je n'aurais pas dû, Carey.

— C'est de ça que tu me parlais tout à l'heure ? Au sujet de l'oncle Rob et de Ry ?

— Ce n'était pas un accident... leur mort, réussit à cracher Jack alors que son univers basculait sur son axe. Ce n'était pas ce qu'on vous a fait croire... et Samantha a le droit de le savoir.

Une infirmière et plusieurs agents hospitaliers arrivèrent dans le couloir derrière Talon. Tout ce petit monde entoura Jack, et Carey s'écarta en chancelant. Sous le choc, il tenait l'enveloppe entre ses deux mains.

— Elle a le droit de savoir, Carey, lui répéta Jack d'une voix gutturale. Tu dois le lui dire...

Les aides-soignants réussirent à asseoir Jack dans un fauteuil roulant au moment précis où une nouvelle vague de vertiges l'emportait. Il allait s'évanouir, cette fois. Il sentit sa tête se renverser en arrière, sa conscience lui échapper.

— Elle doit savoir, chuchota-t-il alors qu'ils l'emmenaient.

La dernière chose qu'il vit, ce fut le teint cireux de Carey et son expression, les mains serrées autour des fragments du passé brisé de Samantha, alors qu'il restait planté devant la chambre où elle se battait pour sa vie.

1. « Tu es ma vie. Tu es tout ce dont j'ai besoin » en italien. (N.d.A.)

2. « Ange de Dieu » en italien. Prière catholique. (N.d.A.)

3. « Cher ange gardien » en italien. Prière catholique. (N.d.A.)

4. « À qui l'amour de Dieu m'adresse ici » en italien. Prière catholique. (N.d.A.)

5. « Pour m'éclairer, pour me garder, pour me conduire et me guider » en italien. Prière catholique. (N.d.A.)

6. « Petit moineau » en italien. (N.d.A.)

## **Décembre, tard dans la nuit, port de Tilbury, Essex**

*Roxanne*

Tu es là ?

Adossée à un conteneur en métal en plein milieu du chantier naval plongé dans l'obscurité du port le plus important de Londres, Roxanne regardait l'écran du téléphone portable de Michael Lightner, le sac de sport à ses pieds. La réponse qu'elle allait donner à ce SMS était capitale. Elle était seule, à la recherche d'un homme seul dans une meule de foin de plus de trois kilomètres carrés. Il y avait ici trente-quatre postes d'amarrage opérationnels, seize terminaux sur sept kilomètres de quai couverts par plus de cinq cent mille mètres carrés d'entrepôts. Même blessé et ralenti, Lucien Lightner pouvait bien être n'importe où.

Alors elle tapa :

Presque.

À combien ?

15 minutes.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. C'était crédible. Le port se trouvait à une bonne heure de Londres, et elle l'avait atteint en moitié moins de temps grâce à une liasse de billets. Cela devrait lui accorder assez de liberté pour réfléchir à une solution. Elle avait tenté de tracer le numéro masqué depuis lequel il lui envoyait ses messages, mais soit Lightner était trop rusé, soit le blocage était trop complexe pour qu'elle puisse le géolocaliser.

Un nouveau SMS ne tarda pas à lui parvenir.

Et le sac ?

Dans le coffre. Je vais où ?

Le souffle court, elle attendit la réponse de Lightner.

## Terminal 4

Elle balaya les lieux du regard depuis sa cachette dans la pénombre, se demandant quelle distance elle devrait couvrir pour s'y rendre, et remercia sa bonne étoile d'être habillée en noir des pieds à la tête. Ça facilitait un peu les déplacements entre les navires et les postes de sécurité ici et là. Elle passa la bandoulière du sac à son épaule – il pesait son poids – et entama sa course fluide entre les conteneurs, s'arrêtant quand elle entendait des véhicules passer ou les voix des ouvriers de nuit qui chargeaient ou déchargeaient des cargos battant pavillon du monde entier.

Il lui fallut plus longtemps qu'elle ne l'aurait souhaité, mais elle finit par arriver à l'immense terminal. Une poignée de lourdes grues montait vers le ciel, telle une impressionnante volière de métal. Au poste d'amarrage, deux énormes navires porte-conteneurs étaient en cours de chargement. Mis bout à bout, ils mesuraient autant que des gratte-ciel que l'on aurait couchés sur le flanc, autrement dit, ils étaient quasi impossibles à appréhender dans leur intégralité. Rox se cacha entre deux conteneurs du terminal, dans l'ombre, tel un prédateur à l'affût.

Soudain, le téléphone vibra, et elle retint sa respiration. Elle ne s'était pas attendue à un appel. Évidemment, il lui serait impossible d'imiter la voix de Michael. D'un autre côté, si elle ne décrochait pas, ce ne serait pas mieux. Elle pouvait faire une nouvelle tentative pour le tracer mais pour ça, il lui fallait trouver le moyen de le garder en ligne suffisamment longtemps. Ayant lâché une expiration, elle toucha l'icône « Répondre ».

— Tu es où ? lança Lightner de sa voix rauque et impatiente. Je ne te vois pas.

Sans rien dire, Roxanne comptait les secondes dans sa tête.

— Tu es où ? répéta-t-il d'un ton sec qui trahissait son irritation.

Elle se racla la gorge – un son grave – puis elle frota l'appareil contre sa veste pour provoquer un froissement.

— Michael ?

Encore trois secondes tendues, puis Lightner raccrocha. C'était cuit.

Rox sortit le nez de sa cachette pour jeter un bref coup d'œil dans l'obscurité. Où pouvait-il bien être ? C'était peut-être juste une idée comme ça, mais elle aurait juré qu'il se trouvait dans les parages. Elle regarda derrière elle, se demandant si elle le sentait vraiment ou s'il s'agissait d'un pressentiment.

Elle avait son argent et ses passeports. Il était blessé. Il ne pouvait pas aller loin.

De nouveau, le téléphone vibra dans sa main. Cette fois-ci, elle n'attendit pas. Elle décrocha immédiatement.

— Où est mon fils ?

— À l'hosto, je suppose, répondit-elle d'une voix nonchalante.

Adossée au conteneur, elle passait en revue le chantier naval, en quête d'un signe.

— Roxanne de Soto, murmura Lightner. Vous êtes tenace, je vous accorde au moins ça.

— Que voulez-vous que je vous dise ? J'ai un faible pour les hommes non disponibles.

— Ça, c'est certain. Qu'avez-vous fait à Michael ? ajouta-t-il après une pause.

— À votre place, je me soucierais davantage de ce que j'ai l'intention de vous faire, à vous, Lightner, répliqua-t-elle. Je me suis donné pour mission de vous clouer les fesses à un mur. Je ne suis pas le genre de femmes qu'il est bon d'énerver. J'ai mauvais caractère. Et je suis un peu folle. Demandez à votre fiston, la prochaine fois que vous le verrez. Il porte les stigmates de mon passage...

— Je vous paierai le double de ce que vous offre Samantha Wyatt pour me traquer.

Rox éclata de rire.

— Et comment vous allez faire ça ? C'est moi qui ai votre argent. Je vous ai siphonné, pire que votre future ex-femme. Jack Roman a repris votre entreprise et, avec le MI-5 aux trousses, vous ne pouvez pas toucher à vos ressources. Alors, vous croyez vraiment que vous êtes en position de négocier ?

— Et vous, vous pensez vraiment que j'aurais mis tous mes œufs dans le même panier ? ironisa-t-il.

— Ce que je pense, Lightner, c'est que vous êtes quelque part dans le coin, et suffisamment aux abois pour risquer que je vous mette la main dessus, si ça vous permet de récupérer vos affaires. Alors, sortez de votre cachette, venez jouer. Et qui sait ? Je vous accorderai peut-être une mort rapide.

Un hurlement profond résonna à travers l'air nocturne quand l'un des câbles du train de marchandises se détacha de la grue, une fois le chargement du dernier conteneur terminé sur le pont. Les énormes moteurs du navire grondèrent, remuant les eaux noires qui l'entouraient tandis que, lentement, il s'éloignait du dock. Rox avait entendu le même bruit dans le téléphone. Lightner était tout près. Peut-être même sur le bateau en partance.

— Dernière chance, Lightner, lança-t-elle par-dessus le raffut.

— Gardez l'argent. Je vous retrouverai et je reviendrai le chercher.

Sur ces mots, il raccrocha, la laissant plantée dans l'obscurité qui environnait le dock. Avec un million de dollars à ses pieds, alors que tout ce qu'elle voulait, c'était sa tête.

— Fait chier ! marmonna-t-elle, furieuse.

Elle était prête à parier tout le contenu de son sac de voyage qu'il se trouvait sur l'un de ces bateaux, mais elle ne pourrait jamais les fouiller tous.

Il était à la fois si proche et si loin... Le comble de la frustration.

Elle jeta le téléphone de Michael dans le sac et saisit le sien, sur lequel elle composa rapidement un numéro. La pulsation de la sonnerie d'attente étrangère résonna une fois, puis deux, avant que son frère ne décroche.

— Salut, *manita*<sup>1</sup>.

— Alejo, t'as intérêt à me dire que tu es en Allemagne. Je viens de passer une journée de merde et j'ai besoin que tu me confirmes que tu protèges Sammy.

— J'ai posé un congé dès que tu m'as appelé, je suis dans l'avion, là. Je serai sur place dans la matinée, même si je ne pense pas que Wyatt ait envie de me voir.

Rox lâcha un soupir et porta un doigt sur la peau tendre autour de son nez.

— Je sais que vous avez un passif, tous les deux, mais je ne fais confiance à personne d'autre pour la protéger, en ce moment. Pas tant que Lightner sera dans la nature avec Dieu sait combien d'alliés. Elle a été touchée, *mano*<sup>2</sup>. Salement.

— N'empêche, Wyatt doit accepter ma présence, lui rappela Alejandro. Il se peut qu'elle refuse.

— Possible, en effet, pourtant je préfère que tu sois là-bas pendant que je pourchasse ce *capullo*<sup>3</sup>.

— Tu ne viendras pas dire que je ne t'avais pas avertie.

— OK, appelle-moi dès que tu es sur place. Si Sam est en état, j'aurai besoin de lui parler. Mets-la au courant de ce qui se passe.

— C'est compris.

Rox raccrocha et jeta un nouveau regard vers le terminal. Elle allait devoir mettre la main sur tous les *listings* des navires prévus au départ du port cette nuit et tôt demain matin. Pas facile, mais pas impossible non plus, surtout maintenant qu'elle avait un sac rempli d'argent liquide qui lui permettrait de graisser des pattes. Elle avait peut-être perdu Lightner pour l'instant, mais elle allait utiliser tout ce qu'il avait laissé derrière afin de le retrouver, et ce serait de l'argent bien dépensé, au moins.



**Décembre, tôt le matin, Asklepios  
Klinik Barmbek, Hambourg, Allemagne**

*Samantha*

Elle rêvait.

Une sorte de vague projection de diapositives suscitée par la prise de morphine, la fièvre et le traumatisme. Derrière ses paupières closes, Samantha vit son petit frère, rieur, qui courait dans les champs du ranch. Puis cette image se dissipa, laissant place au sourire narquois d'Ibrahim Nazar qui enfonçait le couteau plus profondément encore dans son dos. Elle tenta de hurler, mais n'y parvint pas.

*Piégée.*

*L'obscurité.*

Elle était à présent allongée sous les grues de papier suspendues au plafond de son penthouse.

*Souffrance. Culpabilité. Honte. Perte.*

Son père apparut, assis à son bureau, saoul, une photo de sa mère défunte à la main.

*Ta mère est morte, Sammy. Elle ne reviendra pas.*

Encore l'obscurité.

La chaleur de l'étreinte de la tante Hannah sur la terrasse, l'odeur douce du talc parfumé à la rose qu'elle utilisait. Tant de réconfort, tant d'amour... Mais ça ne dura pas. Rien ne durait.

Elle se tenait sur le tarmac, à Rio, pendant que l'un des hommes de Lightner tirait deux balles dans la poitrine de Carey. Et elle hurlait, elle hurlait...

*Non !*

Samantha luttait pour se réveiller.

Elle rêva de Jack, de la manière dont il la regardait, la première fois qu'il lui avait avoué son amour, de ses yeux couleur argent, clairs et incandescents. Mais son sourire se transforma en celui, malicieux et brillant comme le soleil, de Wes. Il lui glissait une main autour de la taille, la soulevait et la faisait tourner.

*Réveille-toi.*

Elle se trouvait dans un lieu sombre et oppressant, son esprit était une prison. Elle essaya d'ouvrir les yeux, tenta de se réveiller mais, à présent, elle avait le regard plongé dans celui, noir et vide, du premier insurgé qu'elle avait tué. Sa bouche remplie de sang, son corps criblé de balles. Ses balles à elle.

Un sanglot se coinça dans sa gorge.

*Non...*

Elle devait se réveiller. Elle *voulait* se réveiller.

— Ma petite Sammy, je suis là, tu vas t'en sortir. Je suis là.

Elle émit un faible grognement et s'obligea à traverser une à une les couches de sa conscience. C'était comme remonter à travers une eau trouble, jusqu'à ce qu'elle parvienne au ras de la surface, le souffle épais et la respiration laborieuse, les paupières si lourdes qu'elle n'était pas sûre de pouvoir les ouvrir.

Elle sentit quelqu'un serrer sa main et elle voulut reproduire le geste, mais la douleur était trop forte. Elle se regroupait, l'encerclait, l'enserrait, de plus en plus concentrée et puissante. Au moment où elle émergea, cette douleur se réfracta en un spectre brillant de souffrance inouïe, vivace, à couper le souffle.

— Mlle Wyatt réagit positivement à tous les tests de stimulation, entendit-elle annoncer avec un fort accent allemand.

Chaque silence était ponctué par des « bips » et le bourdonnement de machines.

— Elle va avoir besoin de séances de kinésithérapie intensive afin de réparer les dégâts causés à sa colonne vertébrale, mais elle répond aux stimuli.

— Elle pourra remarcher ? demanda Carey d'une voix grave où elle percevait une immense anxiété.

— Je pense que oui. En revanche, il va lui falloir du temps. Nous allons la garder en soins intensifs mais si elle continue à montrer des améliorations régulières, on devrait pouvoir la transférer dans le service normal d'ici vingt-quatre heures.

— Oh, merci mon Dieu ! lâcha Carey avec un soupir soulagé. Est-ce qu'elle... (Il s'interrompt.) Est-ce qu'elle souffre beaucoup ?

— Elle va ressentir des douleurs, oui, confirma le docteur. Mais nous réglerons ça quand elle sera réveillée. Nous avons réduit la dose d'opiacées, car

nous voulions mesurer ses réactions.

— Je ne veux pas qu'elle ait mal, docteur.

— Je comprends. Je m'assurerai que l'infirmière lui administre suffisamment de morphine. Elle branchera Mlle Wyatt à un système de perfusion qu'elle pourra gérer elle-même en ajustant le dosage en fonction de ses besoins.

— Merci.

Submergée par la douleur et l'épuisement, Sam dériva de nouveau. Elle sommeillait quand elle sentit un léger mouvement à côté d'elle. Une infirmière était penchée sur elle et ajustait une poche à son intraveineuse. Le matelas s'enfonça sous le poids d'un bras costaud et musclé qui glissait sous ses épaules pour la soulever délicatement. Sam ouvrit les paupières avec précaution et découvrit l'expression fatiguée et soucieuse de Carey qui la tenait dans ses bras et portait un gobelet en plastique à sa bouche, tentant de lui faire entrouvrir les lèvres avec une paille.

— Bois, Sammy, ça va te faire du bien.

*Ça m'étonnerait*, voulut-elle répliquer. Mais elle s'abstint. Ou bien elle n'y parvint pas.

L'eau était fraîche et délicieuse dans le dessèchement cotonneux de sa bouche et elle l'avalait vite, goulûment, comme si elle mourait de soif dans le désert de Mojave.

— Ouh là, mollo. Ne va pas t'étrangler, ma belle. C'est pas de la bière, la taquina Carey, qui lui retira la paille avant d'essuyer l'eau qui dégoulinait sur son menton.

Elle leva les yeux vers lui. Au cours des deux missions qu'elle avait effectuées dans la Navy, Sam s'était réveillée après un tir par balle, un coup de couteau, une strangulation et une explosion. Mais la douleur par vagues, submergeante, qu'elle éprouvait en cet instant était sans doute ce qu'elle avait ressenti de pire. Chaque respiration obtenue à grand-peine, chaque afflux de douleur qui s'ensuivait telle une punition la rapprochaient de la compréhension, du souvenir de ce à quoi elle avait survécu. Tout lui revenait en fragments épars, comme les débris d'un naufrage.

Elle cligna des paupières pour affronter la lumière diffuse qui filtrait dans la pièce et, peu à peu, ses pupilles granuleuses s'ajustèrent à la luminosité. Penché sur elle, Carey avait le visage hagard, marqué par l'inquiétude. Sa mâchoire puissante était couverte d'une barbe de deux jours. Il lui souleva la main, qu'il serra dans sa paume chaude tout en écartant les cheveux de son visage.

— Qu... (Elle déglutit.) Qu'est-ce qui s'est passé ? croassa-t-elle.

Il lui caressa la joue de la pulpe de son pouce rugueux.

— Tu as cassé ta pipe à une ou deux reprises, ma petite Sammy. Tu nous as fichu une trouille de malade, aux gars et à moi, murmura-t-il. On a bien failli te perdre, tu sais.

— Où... (Elle avala de nouveau.) Où je suis ?

— À Hambourg, répondit-il à voix basse en l'observant attentivement de ses yeux bleus brillant d'inquiétude. Comment tu te sens ?

Elle tâcha de lui offrir un sourire rassurant, mais le résultat devait plutôt ressembler à une grimace.

— Comme un insecte épinglé au tableau de notre projet de biologie en cinquième, répondit-elle d'une voix d'outre-tombe.

Carey s'esclaffa, puis il tendit la main vers le bouton que l'infirmière lui avait glissé au creux de la paume. Aussitôt, un brouillard exquis atténua la douleur, qui passa d'un battement pénible à un léger bourdonnement. Oui, c'était mieux. *Beaucoup mieux*. Sam se détendit contre les oreillers, profitant de l'effet hypnagogique de ce qui lui coulait dans les veines – et peu importe ce que c'était. Elle avait la sensation de flotter sur les eaux lisses d'une rivière.

— Tu te rappelles quelque chose ? lui demanda Carey au bout d'un moment.

— L'Afghanistan, répondit-elle, groggy.

Carey se rassit dans son siège et lâcha un soupir en passant une main dans ses cheveux blonds.

— Oui. Tu as tué Ibrahim Nazar, Sammy, abattu son équipe et détruit l'usine de transformation d'héroïne qu'il avait mise en place. Mais avant ça, il t'a enfoncé un couteau dans le dos. Rush t'a sortie du complexe avant que les SEAL ne fassent sauter l'endroit. Ils t'ont exfiltrée en hélico, mais tu as failli y passer...

Sa voix se brisa, trahissant son désarroi, et il lui caressa la joue.

— Comment j'ai atterri ici ? voulut-elle savoir, même si elle luttait contre le sommeil.

— Les médecins de Shindand ont fait ce qu'ils pouvaient, mais les dégâts... C'était trop grave.

Les prunelles de Carey scintillaient de toute l'émotion qu'il refoulait. Quand il lui prit la main, son inquiétude pour elle était plus qu'évidente.

— Les gars t'ont emmenée en Allemagne en avion pour l'opération. (Il lui embrassa la main.) Je te jure, pendant tout mon vol entre le Texas et ici, je n'ai fait que réfléchir à la manière dont j'allais expliquer à ma mère que tu ne reviendrais jamais à la maison...

— Ça va aller, Nounours.

Elle lui serra faiblement la main tout en l’observant revivre ses pires terreurs. Elle avait vraiment dû passer à deux doigts de la mort pour qu’il réagisse comme ça, son adorable et fidèle Nounours. Toujours là pour elle. Loyal jusqu’au bout.

— Je suis là, Carey. Je vais bien...

Il hocha la tête et porta sa main à sa bouche pour y déposer un baiser en fermant les yeux.

— Si je t’avais perdue...

— Je ne vais nulle part, bredouilla-t-elle, les paupières closes. Qui te donnerait des ordres à tout bout de champ, si je cassais ma pipe ?

— Tu es trop méchante pour mourir. T’as intérêt à t’en souvenir, lui répliqua-t-il avec un sourire attachant.

La douleur continuait à reculer et, avec elle, la capacité de Sam à rester sensée. Elle sentait le flux et le reflux des sédatifs, comme si elle était ballotée par des vagues. Non, elle ne pourrait pas rester éveillée beaucoup plus longtemps.

— Où sont les gars ? Ils vont bien ? demanda-t-elle malgré ses paupières lourdes.

— Rush et Talon sont là. Ils auraient refusé de quitter ton chevet même si je leur en avais donné l’ordre, lui répondit-il en esquissant un sourire. Le reste de l’équipe est rentré à Londres ou à Chicago.

— Quelqu’un d’autre a été blessé ?

Il secoua la tête.

— Non. Les gars s’en sont bien tirés.

Somnolente, elle se sentait sombrer dans les limbes.

— Je t’aime, Sammy.

Elle sourit.

— Je t’aime aussi, Nounours, chuchota-t-elle avant de s’endormir complètement.

## **Décembre, milieu de matinée, Asklepios Klinik Barmbek, Hambourg, Allemagne**

*Wesley*

— Ça va ? demanda Evan Rush.

Wes faisait les cent pas dans la salle d'attente de l'hôpital tel un animal en cage.

— Ben non, putain, ça va pas.

Il se passa les mains dans les cheveux pour nouer les doigts derrière sa nuque, puis jeta un regard contrarié à Evan.

— Je ne revois pas Sammy pendant plus de dix ans et la première fois qu'on se retrouve, elle est dans un hôpital à Rio. Cette fille s'est fait tirer dessus, poignarder et ranimer plus souvent que la fiancée de Frankenstein, bordel. Et toi, tu me demandes si ça va ? Non, mais tu déconnes ou quoi ?

Evan hocha la tête, puis il détourna les yeux.

Malgré toutes les années d'expérience qu'il avait accumulées à courir les zones de conflits, les scènes de génocides, bref, tout l'étalage des horreurs dont est capable l'être humain dans les pays ravagés par la guerre, regarder l'amour de sa vie se battre pour rester en vie durant le vol qui les ramenait d'Afghanistan avait été de loin la pire épreuve qu'il ait jamais vécue. Parce que, dans son imbécile optimisme, il était parti du principe qu'il aurait une chance d'arranger les choses avec elle. Il avait toujours su qu'il reverrait Sammy quand le moment serait le bon pour tous les deux, car il n'avait jamais douté qu'ils finiraient ensemble au bout du compte. Et ce, peu importait le temps qui s'écoulerait et la distance qui les séparerait. Wes avait toujours su qu'il retrouverait son chemin jusqu'à elle, toujours su, à l'époque comme maintenant, qu'elle serait la seule femme qu'il aimerait jamais.

Mais quand, à bord du jet, l'équipe médicale avait dû apposer un défibrillateur sur la poitrine de Sammy afin de lui envoyer des centaines de joules dans le cœur pour qu'il se remette à battre, Wes s'était rendu compte à quel point cet espoir était ténu, en réalité. Au cours de ces horribles secondes où tout le monde avait retenu son souffle, tous ses rêves, tous ses projets s'étaient retrouvés suspendus à un fil... jusqu'à ce que son cœur recommence à battre tout seul. La foi qu'il avait toujours eue dans la fusion de leurs destinées lui avait presque échappé des mains, et ça s'était reproduit à plusieurs reprises en l'espace de quelques heures.

En arrivant à l'hôpital, il avait immédiatement compris que la nuit avait été rude. Il le lisait sur le visage de Carey, Rush et Talon.

— Je n'aurais pas dû partir, grommela-t-il, contrarié, en arpentant le rez-de-chaussée.

— Et qu'est-ce que tu aurais fait de plus, Wes ? rétorqua Evan.

Talon s'assit à côté de lui et lui tendit une tasse de café chaud.

— Tu serais devenu dingue, et tu nous aurais rendus maboules en même temps, ajouta ce dernier. Il valait mieux que tu ne sois pas là.

Wes se repassa les mains dans les cheveux.

— Alors, où elle en est, maintenant ?

Evan jeta un bref coup d'œil en direction de Talon et, tel un courant électrique, un message muet passa entre les deux compères.

— Elle était vraiment sur le fil, admit-il. Mais les docteurs ne pensent pas qu'elle aura besoin d'une autre opération.

Wes ferma les yeux.

— Merde.

— Carey est dans la chambre avec elle pendant que les médecins l'examinent, reprit Evan entre deux gorgées de café.

— Je peux la voir ?

Evan s'apprêtait à répondre quand les portes de verre de la salle d'attente s'ouvrirent. Tous trois levèrent les yeux vers le grand brun qui s'immobilisa sur le seuil pour balayer la pièce des yeux.

Wes se raidit sous l'effet de la surprise alors que leurs regards se rencontraient brutalement.

— Je le crois pas !!

Le gars qu'il regardait avait quinze ans de plus que celui dont il se souvenait, et arborait la peau bronzée par le soleil et les pattes-d'oie de qui a passé des années dans le désert. Pourtant, il le reconnut sur-le-champ.

— Tiens, tiens, tiens, le pire barman de toute l’université A&M du Texas ! lâcha Alejandro de Soto avec son accent traînant.

Tout en parlant, il s’était approché pour s’arrêter à quelques pas seulement de Wes et des gars. D’un geste paresseux, il épousseta la neige de la manche de sa veste en cuir élimée et considéra Wes avec le même sourire narquois qu’il affichait déjà à l’époque où ils fréquentaient la faculté ensemble.

La mine étonnée, Talon et Evan échangèrent un regard perplexe.

— Ça vaut toujours mieux que d’être le plus gros connard de tout A&M, répliqua Wes, stupéfait.

— Ça, je ne peux pas prétendre le contraire. (Alejandro haussa les épaules puis lui tendit une main, que Wes saisit.) Alors comme ça, Wyatt et toi, vous êtes encore ensemble, après tout ce temps ? Je dois avouer que je suis surpris. Je n’aurais jamais cru que tu resterais dans les parages, Elliott.

Cette plaisanterie désinvolte blessa Wes bien plus qu’elle ne l’aurait dû.

— Et moi, je n’aurais jamais cru que tu te classerais deuxième derrière elle, le jour des résultats finaux, répondit-il d’une voix mielleuse, dont il prit bien garde d’ôter toute trace de dépit.

Les types tels que de Soto vivaient pour avoir le dessus. Alors pas question de lui accorder ce plaisir. Pas après tout ce temps.

Mais qu’est-ce qu’il fichait là ?

Jamais il ne se serait attendu à le revoir. Ce gars-là avait été la bête noire de Sam pendant à peu près toutes leurs années de fac. L’un et l’autre se battaient comme de beaux diables pour atteindre la première place de la promo dans le programme NROTC<sup>4</sup> d’A&M, dont la difficulté était notoire. D’après les souvenirs de Wes, ils en étaient même venus aux mains à plus d’une reprise. À un moment donné, il n’avait pas été loin de penser qu’ils finiraient par se tuer – au sens propre du terme.

À sa grande surprise, Alejandro lui adressa un sourire. Ses yeux noir de jais pétillaient d’amusement, avant qu’il ne porte son attention sur Evan Rush et Lee Talon.

— Vous devez être ses chiens de garde, tous les deux.

Evan, d’habitude si sympathique et décontracté, bouillonnait depuis des jours à petit feu. La mission visant à tuer Ibrahim Nazar, les blessures de Sam et son entêtement à ne pas quitter son chevet ne serait-ce qu’une minute culminaient à présent dans un mélange de stress et de colère qui ne demandait qu’à exploser. Et affirmer que de Soto avait le don de caresser les gens à rebrousse-poil n’était rien d’autre qu’un doux euphémisme.



Evan mordit immédiatement à l'hameçon et avança vers lui, irradiant l'agressivité par tous les pores de sa peau.

— À qui a-t-on l'honneur ?

De Soto haussa un sourcil.

— Au gars qui est là pour faire ce dont vous deux avez été incapables.

Talon lâcha un son et vint se poster assez près pour cogner le torse de de Soto.

— C'est censé vouloir dire quoi, ça ?

— Exactement ce que je viens de dire, répliqua l'autre, soutenant son regard. Je suis là pour faire ce que vous, les pauvres nazes de la Navy, vous n'avez pas été foutus de faire. À savoir : protéger Sam.

1. « Sœurette » en espagnol. (N.d.A.)

2. « Frérot » en espagnol. (N.d.A.)

3. « Trou du cul » en espagnol. (N.d.A.)

4. Centre de formation des officiers de réserve de la Navy. (N.d.T.)

## **Décembre, milieu de la matinée, Asklepios Klinik Barmbek, Hambourg, Allemagne**

*Samantha*

— Ils ont dû me faire des électrochocs ? demanda Sam après le départ du chirurgien.

Ils lui faisaient passer quelques tests supplémentaires et tenaient à la garder en soins intensifs encore une journée, mais son état semblait légèrement s'améliorer.

Carey hocha la tête, la mine sombre, les lèvres serrées et le front barré d'une ligne soucieuse.

— Ils ont dû user des défibrillateurs sur toi à trois reprises en deux jours, Sammy. Je te jure, j'ai l'impression que tu essayais de me donner une crise cardiaque à moi aussi.

Elle lui agrippa fort la main.

— Je suis désolée de t'avoir causé une peur pareille, Nounours.

Il ferma ses yeux rougis.

— Tu as flanqué une trouille monstre à Jack.

— Il était là ? s'étonna-t-elle.

Les antidouleurs la rendaient vaseuse, d'accord, mais elle n'avait aucun souvenir que Jack ait été présent.

Carey acquiesça, et une lueur étrange passa sur son visage. De la culpabilité ? Du remords ?

Elle exerça une pression sur sa main.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien qui ne puisse attendre. Jack n'est plus ici, mais il a laissé quelque chose pour toi. Et Wes est juste là, dehors.

Elle cilla.

— Sérieusement ?

Carey se contenta de lâcher un rire las, et il se passa une main sur le visage.

— Hormis Jack et Wes, tu as d'autres petits amis dingos qui ne supportent pas qu'on leur dise « non » ?

— Tu sais ce qui est le plus ironique, dans cette histoire ? marmonna-t-elle. Il fut un temps, quand j'étais jeune, où j'aurais fait quasi n'importe quoi pour l'amour d'un homme bien.

— Il faut croire que tu es super veinarde, dans ce cas, parce que tu as l'amour de plusieurs hommes bien, et ils attendent tous dans le couloir pour te voir, répondit-il avec un sourire.

À cet instant, on frappa à la porte, et Carey se leva pour porter le regard en direction de l'entrée, l'air soudain maussade et la posture protectrice.

— J'ai essayé de l'empêcher, mais il affirme qu'il connaît Sam, entendit-elle Rush expliquer d'une voix inhabituellement aiguë et accusatrice, tandis qu'un grand bonhomme venait se planter près de son lit pour baisser sur elle des yeux noir de jais.

Samantha cligna plusieurs fois des paupières le temps que ses pupilles dilatées se focalisent à nouveau. Elle aurait juré que... Ce type ressemblait comme deux gouttes d'eau à Alejandro de Soto. *Non*, c'était impossible.

— Ça doit être sacrément fort, ce qu'ils m'ont donné, bredouilla-t-elle, certaine d'halluciner. Vous ressemblez à un trouduc avec qui j'étais à l'école de la Navy.

Un ennemi de jadis, quand ils étaient jeunes. Il était plus vieux aujourd'hui, ses traits s'étaient ciselés, et son beau visage avait acquis du caractère avec le temps. Il aurait pu poncer la peinture d'une grange, avec sa barbe de trois jours, et il avait la peau basanée de qui avait passé longtemps au soleil.

— T'as une sale tronche, Wyatt, lui lança le sosie d'Alejandro en s'appuyant au barreau de son lit. Tu dois te ramollir, si tu laisses un vieux saligaud comme Nazar prendre le dessus sur toi.

— Ne parlez pas à Sam comme ça, gronda Carey, toujours protecteur. Non, mais vous êtes qui, d'abord ?

— Un vieil ami à elle, répliqua Alejo sans prendre la peine de le regarder. Carey pencha la tête.

— Elle vous a traité de trouduc.

— Parce que c'est en effet un trouduc, intervint Wes en s'approchant du lit.

Il écarta Alejo et prit sa place au chevet de Sam, puis se pencha pour lui déposer un baiser sur le front.

— Content de te revoir, chérie, murmura-t-il d'une voix tendre. Toi alors, tu sais comment ficher la frousse à un homme.

— Wes ? croassa Sam. Tous mes fantômes réunis dans une même pièce.

Elle tentait péniblement de comprendre. Jamais de sa vie elle n'aurait imaginé revoir Wes et Alejandro l'un à côté de l'autre après toutes ces années.

— Tu as intérêt à nous dire qui tu es tout de suite, lança Carey, devenu menaçant.

L'interpellé lui jeta un regard très calme.

— Je m'appelle Alejandro de Soto. J'appartiens au premier détachement opérationnel des forces spéciales de Fort Bragg, mais je suis en poste au Moyen-Orient depuis quelques années.

— La Delta Force<sup>1</sup>, comprit Carey. Cela dit, ça n'explique pas ce que tu fabriques ici.

— Et puis, on n'en a rien à carrer de qui tu es ou de quel corps militaire tu dépends, lâcha Talon, qui venait de les rejoindre. Tu vas retourner jouer dans ton bac à sable, personne ne t'a demandé de venir ici.

Alejo sourit, et ce sourire sarcastique, en plus de sa façon insolente de regarder Talon et Rush, suscita chez eux un mélange de tension et d'hostilité.

— Ah ouais ? Faites-moi sortir, alors.

Les deux compères avancèrent d'un même pas, mais Carey tendit un bras musclé pour les immobiliser.

— De Soto ? fit-il, la tête inclinée sur le côté. Le frère aîné de Rox ?

— Est-ce que Roxy va bien ?

Sam tenta de se redresser, mais aussitôt la douleur lui vrilla le flanc.

— Oui, ça va, l'assura Alejo en l'obligeant à se rallonger. C'est elle qui m'envoie, Sam. Elle m'a demandé de te protéger.

— De qui ? voulut savoir Wes, qui resserra sa main autour de celle de Sam.

En lisant la gravité dans les yeux si noirs d'Alejo, elle comprit qu'il était sérieux.

— Lucien Lightner s'est échappé hier, or on sait qu'il a des comptes à régler avec toi. Il faut qu'on t'exfiltre d'ici.

— Comment sais-tu qu'il va venir ? intervint Carey.

— Parce que Sam et Jack Roman lui ont tout pris. Et vous savez ce que font les hommes désespérés et sans pitié quand ils sont acculés, répondit Alejo. En plus, si vous vous trouvez tous les deux au même endroit, il bénéficie de l'offre « deux pour le prix d'un », pas vrai ?

— Il pourrait très bien se planquer, fit remarquer Carey. C’est encore un peu chaud pour qu’il prenne le moindre risque, après l’explosion.

— Tu veux tenter le diable ?

La même inquiétude se lisait sur les visages de Carey, Rush et Talon. Wes lui serra la main et se rapprocha de manière instinctive.

Sam avait beau être groggy à cause des médicaments et à moitié délirante à cause de la douleur, elle savait néanmoins ce qui devait être fait. Cependant, elle n’avait pas la force de l’accomplir elle-même. Là, en cet instant, elle avait besoin de toute l’aide possible. Et pour une femme qui s’enorgueillissait de son indépendance, ce n’était pas rien. Elle parvenait à bouger les pieds, mais tout juste. Ses jambes étaient lourdes comme du plomb, et son dos la brûlait autant que si Nazar y était allé à la scie à métaux.

— Il reste, annonça-t-elle à son équipe. Si Rox l’a envoyé, elle a ses raisons. Alors il reste.

Alejo haussa un sourcil insolent face au regard furibard de Rush et Talon. Pressée d’apaiser la tension, Sam leva la main.

— Rush, viens ici.

Il s’exécuta aussitôt et se pencha sur le lit. Son visage était barré des lignes dessinées par la fatigue et l’inquiétude. Elle lui saisit la main, qu’elle retint fermement.

— Tu m’as sauvé la vie... à plusieurs reprises.

Il lui rendit son étreinte, les yeux brillants d’émotion.

— Je te protégerai toujours, patronne.

— Merci, murmura-t-elle. Du fond du cœur. Sincèrement, merci.

Il hocha la tête et s’éclaircit brusquement la gorge tout en s’essuyant les yeux d’un revers de la main.

— Talon, appela-t-elle d’une petite voix.

Celui-ci s’approcha de l’autre côté du lit. Et, quoique son expression reste stoïque, ses yeux sombres étaient mouillés.

— Tu as couvert tout le monde pendant toutes nos missions sans exception. Si on peut faire ce qu’on fait, c’est uniquement parce qu’on a confiance en toi. On sait que tu es là, quelque part, que tu nous protèges. Tu le sais, n’est-ce pas ?

— Personne ne peut te faire du mal et survivre pour le raconter, lui répondit-il sur un ton féroce en lui serrant la main.

Quels guerriers, ces hommes-là. Dignes d’une confiance absolue. Totalement dévoués. Malgré toutes les pertes qui avaient émaillé sa vie, Sam avait aussi gagné beaucoup.

Elle leur adressa un sourire.

— J'ai besoin que vous vous occupiez de Carey et de Lennox Chase pendant que je me remets sur pied, les garçons. D'accord ?

Tous les deux opinèrent du chef.

— Je suis fière de vous, leur avoua-t-elle, s'autorisant l'un de ses rares accès d'émotion. Et j'ai une chance folle de vous avoir, tous les deux. J'en suis consciente. Maintenant, allez vous reposer en prévision de ce qui vous attend. Laissez Alejo prendre le relais et jouer ma baby-sitter pendant quelque temps.

Rush tourna vers Alejo un regard incertain.

— Patronne...

— S'il te plaît, Rush.

Elle plongea dans ses yeux, et il finit par acquiescer et s'écarter du lit. En sortant, Talon et lui adressèrent un signe de tête à Carey.

Sam reporta alors son attention sur Wes, qui était allé s'adosser au rebord de la vaste fenêtre, les bras croisés. Elle voyait les flocons de neige qui scintillaient derrière lui en tombant de manière désordonnée, se collaient à la vitre, et la lumière pâle formait dans son dos comme un halo. Il portait un épais pull-over en laine torsadée qui lui donnait l'allure d'un capitaine de navire, avec ses cheveux dorés trop longs et le début de barbe qui ombrait ses joues. Il l'observait et, dans ses prunelles ambrées, elle percevait toute la vulnérabilité et le stress accumulés au cours des derniers jours.

— Carey, j'aimerais parler à Wes en privé un moment, chuchota-t-elle.

— OK, Sammy. On reste juste là, dehors, ajouta-t-il avant de conduire Alejo dans le couloir et de refermer doucement la porte.

Wes s'approcha du lit d'un pas lent, prenant au passage la carafe d'eau et le gobelet en plastique dans lequel Carey l'avait aidée à boire un peu plus tôt. Il remplit le récipient, vint s'asseoir à son chevet et l'aida à se redresser afin qu'elle puisse avaler deux ou trois gorgées. Un vrai plaisir, avec sa gorge encore abîmée et sensible suite à l'intubation.

— Merci, Wes, dit-elle avec soulagement tandis qu'il la reposait sur les oreillers, qu'il arrangea.

Elle grimaça un peu quand la douleur pulsa dans son dos, mais Wes se montrait d'une délicatesse infinie et elle attendit que le pire de la douleur soit passé.

Voyant qu'il ne disait rien, elle rouvrit les yeux sur lui. Même après toutes ces années, elle savait encore lire sur ses traits. Elle voyait bien qu'il paniquait, qu'il était bouleversé et ne savait pas par où commencer. Elle aussi, sans doute,

mais le cocktail médicamenteux qui circulait dans ses veines contenait juste la dose idoine pour qu'elle ne se soit pas encore tout à fait rendu compte de l'énormité de ce à quoi elle avait échappé.

Wes n'avait pas ce luxe, le pauvre. Ces journées dont elle ne se souvenait absolument pas l'avaient épuisé, lui, comme en témoignaient ses yeux brillants, injectés de sang, et sa bouche habituellement pleine devenue une ligne mince et dure. Il tendit la main pour lui caresser les cheveux, étalant un écheveau de vagues brunes sur l'oreiller.

— Apparemment, je vous ai bien passés à l'essoreuse, tous autant que vous êtes, commenta-t-elle à voix basse, les yeux rivés aux siens. Désolée.

Wes tourna la tête, et elle le vit déglutir plusieurs fois pendant qu'il cherchait les paroles adaptées à une myriade d'événements et d'émotions hors du commun.

Elle passa les doigts sur sa mâchoire râpeuse, et un flash lui revint en mémoire : elle en train de faire ce même geste, dans une autre décennie, à une autre époque, où ils étaient tous les deux encore jeunes, si jeunes, sans le poids de leurs expériences, sans le chagrin des cœurs brisés.

— Tu as cru que tu allais mourir, c'est ça ? finit-il par demander d'une voix bourrue et triste, une expression hantée sur le visage. Tu as fait l'amour avec moi parce que tu pensais que c'était la fin.

Samantha ferma les yeux, luttant pour se remémorer tout ce qui s'était passé. Elle se rappelait l'avoir embrassé comme si sa vie en dépendait, juste avant de partir pour sa mission vengeresse contre Nazar. Le souvenir de leurs corps avides collés l'un contre l'autre était vivace, tout comme celui du goût du désir émanant de Wes alors qu'il balançait en cadence avec elle dans une étreinte viscérale, presque désespérée. Le violent soulagement de l'orgasme, l'abri provisoire qu'elle avait trouvé au creux de ses bras.

— Mes chances étaient minces, admit-elle en soutenant son regard.

— Je crains... (Il prit une inspiration saccadée avant de réessayer.) Je crains que tu ne l'aies souhaité, Sammy. Qu'une partie de toi n'ait souhaité mourir. On a failli te perdre tant de fois. Tu y étais si préparée – trop préparée, en fait. Bon Dieu, Sammy...

Il déglutit avec peine. Un moment d'hésitation douloureuse et blessée s'étira entre eux. Et, sur son visage, elle vit qu'elle n'avait pas levé les doutes qui hantaient Wes.

*C'est ça, le problème*, songea-t-elle. La distance ne brisait pas les relations. Mais les doutes, si. Ils étaient trop pénétrants, trop insidieux, impossibles à

contrôler ou à empêcher, une fois installés dans les failles.

— Je suppose que je te disais au revoir, reconnut-elle dans la fraîcheur stérile de sa chambre d'hôpital. La relation que nous avons partagée, toi et moi, avait trop longtemps été comme une blessure béante. J'ai pensé que c'était le bon moment pour la recoudre. Je suis désolée de t'avoir fait peur. (Elle lui posa la main sur la joue, et Wes ferma les yeux en déposant un baiser dans sa paume.) Je ne m'attendais surtout pas à ce que tu t'invites dans l'aventure.

— Ça, je le sais, répondit-il d'une voix tendue. Mais tu sais ce qui me préoccupe le plus, Sammy ? Après les journées qu'on a passées ensemble à Rio ?

Elle secoua la tête.

— C'est cette tristesse que tu as dans les yeux, chérie. (Il passa le pouce sur la ligne de sa joue.) La femme de mes souvenirs avait une passion indéniable pour la vie, une énergie inégalée. Rien n'aurait pu t'arrêter. Personne n'aurait pu te freiner. Je ne le perçois plus, tout ça, susurra-t-il avec une grimace peinée. C'est moi qui t'ai fait ça ? C'est moi qui t'ai pris ça ? Parce que ça fait mal de te voir dans cet état. Bon Dieu, oui, ça fait très mal.

Sam aurait voulu nier. Elle aurait voulu lui répondre que tout allait bien. Qu'elle allait bien. Qu'ils iraient bien, tous les deux. Sauf qu'il y avait une vérité inhérente dans ses commentaires sur elle, une perspective qu'il était le seul à avoir parce qu'il l'avait connue jeune et aussi étincelante qu'un sou neuf, ambitieuse et insolente, aimante et légère. D'une certaine façon, il avait raison, car la femme qu'elle était désormais devenue s'avérait profondément malheureuse. Épuisée et abîmée. Et pas seulement à cause des événements d'Afghanistan. Sam s'était comme endormie, quand sa famille et Wes avaient disparu. Ensuite étaient venues la colère, la hargne, la fureur. Et quand ça aussi s'était éteint... il ne lui était plus resté que le vide, la douleur... et le néant.

À la vérité, jamais elle n'avait craint de prendre des risques ou de jouer avec sa vie quand elle trouvait la cause valable. Peut-être même avait-elle appelé la mort, de manière inconsciente, en quête d'un peu de paix, d'un peu d'apaisement. Elle comprenait à présent qu'elle en était arrivée à un point où elle n'aspirait plus qu'à une chose : déposer son fardeau. Elle n'en pouvait plus de porter cette cape.

— Je ne suis plus la fille que tu aimais, Wes, murmura-t-elle. Depuis bien longtemps.

Wes secoua la tête, avant de lui embrasser à nouveau la main.

— Je veux rallumer cette lumière dans tes yeux, Sammy.



— Ce n'est pas ton rôle, Wes. Une personne ne peut être comptable du bonheur d'une autre. C'est une responsabilité trop lourde à porter. Je ne sais pas comment retrouver le feu sacré, ni si j'en suis capable... mais ce n'est pas ton rôle à toi.

Il plissa les paupières.

— C'est celui de Jack ?

Sa voix trahissait à quel point le sujet était sensible. Acéré, même. Potentiellement tranchant comme une lame de rasoir.

*Dieu du ciel, Jack...*

Mais Sam ne souhaitait pas parler de lui avec Wes. Ce n'était pas bien, et elle n'était pas en état d'analyser la kyrielle d'émotions qu'elle ressentait pour cet homme, si beau et si exaspérant. Leur rupture était encore trop fraîche. En plus, elle n'en revenait toujours pas qu'il soit venu jusqu'ici pour la voir et se soit finalement éclipsé avant qu'elle se réveille. Ça faisait mal, ça aussi, même si elle refusait d'y penser.

— Wes, je n'ai pas l'intention d'entamer quoi que ce soit avec toi ou avec quiconque, là. J'ai besoin de guérir, à bien des égards, admit-elle, autant pour elle-même que pour lui. Et pour ça, il me faut du temps.

— Il n'est pas question une seule seconde que je te laisse filer maintenant, affirma-t-il avec cet air buté qu'elle lui avait vu si souvent.

Il était déterminé à insister. Or ce n'était pas le moment.

— Wes, s'il te plaît, rentre chez toi, insista-t-elle, fatiguée. Mieux encore, engage-toi sur un nouveau projet. Détourne ton attention de tout ça, de moi et de ce qu'il y avait entre nous.

— Non, jamais de la vie, répondit-il avec véhémence, le menton levé. Arrête. Arrête, Sammy.

— Que j'arrête quoi ? contra-t-elle, lassée d'argumenter. De te demander de prendre soin de toi ?

— De te comporter comme si c'était fini entre nous. Parce que c'est faux. Ça n'est pas terminé.

La douleur dans son dos était en train de passer d'un bourdonnement assourdi à un flamboiement brûlant. Sam essaya de changer de position, mais les anti-inflammatoires avaient cessé de faire leur effet.

— Il est où ce fichu bouton de morphine ? marmonna-t-elle en tâtonnant sur les couvertures.

Wes le trouva pour elle et appuya aussitôt sur l'interrupteur. Dans l'instant, le miracle se produisit. Elle soupira tandis qu'un soulagement lénifiant se

répandait en elle.

— Pardon, Sammy. Je te saute dessus ; c'est trop, et trop rapidement. (Il lui passa un pouce calleux sur la joue.) C'est que j'ai peur de te perdre une nouvelle fois, c'est tout.

— Tu veux bien m'accorder une faveur ? demanda-t-elle d'une petite voix alors qu'elle s'enfonçait dans l'oubli.

— Tout ce que tu veux.

— Rentre chez toi, Wes. Donne-moi le temps de te retrouver. Quand je serai prête...

Et, sur cette ultime requête, elle s'endormit.

## **Décembre, une heure plus tard, Asklepios Klinik Barmbek, Hambourg, Allemagne**

*Wesley*

Samantha sombra dans un sommeil comateux presque aussitôt après lui avoir demandé de s'en aller et il resta assis près d'elle, à ruminer sur sa requête, formulée juste après qu'elle lui avait confirmé la douloureuse vérité, celle qu'il soupçonnait depuis des semaines. La femme qu'elle était devenue au fil des années qu'ils avaient passés éloignés l'un de l'autre n'avait plus rien à voir avec la fille dont il était tombé amoureux à dix-neuf ans. C'était même le jour et la nuit.

Sammy était jadis vibrante et sans limites ; cette femme-ci était contenue et maîtrisée. La fille qu'il adorait était chaleureuse, aimante et enchantresse ; la reine provocatrice qu'elle était devenue se montrait froide et aussi dure qu'un diamant taillé. *Avait-il éteint la lumière dans ses yeux ?* Parce que cette seule idée, la pensée qu'il avait, pour beaucoup, contribué à faire disparaître une jolie jeune femme pour la transformer en l'âme abîmée et malheureuse qu'elle était désormais, lui donnait des envies de suicide par *hara-kiri*.

Il ignorait combien de temps il resta là, à ressasser, à veiller sur son sommeil. En revanche, il savait une chose : il ne s'enfuirait pas à nouveau. S'il était en effet responsable de ce changement, eh bien, il allait le réparer. Il devait trouver le moyen de l'aider à guérir. Ce n'était qu'une bien piètre peine, pour une trahison si horrible. Il n'était pas le meilleur homme du monde. En fait, il n'était même pas sûr d'être un homme bien... Mais il aimait Sammy, et elle méritait mieux que ce qu'il lui avait laissé dans son sillage.

Quand les infirmières finirent par le jeter dehors pour vérifier la perfusion de Sam et lui faire sa toilette, Wes se mit à errer dans le couloir.

Alejandro était là, seul, adossé au mur, ses pieds bottés croisés devant lui.

— Je n’aurais pas cru reposer les yeux sur toi un jour, admit Wes.

Il n’avait jamais beaucoup apprécié ce gars-là, mais Alejo et Sam avaient été camarades de classe dans les NROTC, et ils avaient toujours partagé une sorte de méfiance l’un envers l’autre, qui s’était soldée par un accord tacite du genre : « Tu restes dans ton coin et je reste dans le mien ».

— Idem, répondit Alejo avec un mouvement de la tête.

— Comment va Rita ? s’enquit Wes, plus par politesse qu’autre chose.

Marguerita Ramos, la cousine de Rox et Alejo, partageait la même chambre universitaire que Sam, et c’était aussi sa meilleure amie. Ces deux-là étaient inséparables. Le culot et la sensualité de Rita contrebalançaient le sérieux quasi coincé de Sam à l’école. Une grenade dégoupillée, que Wes n’avait jamais vue avant que Sam et elle n’entrent dans la Navy.

Alejandro détourna les yeux, soudain froid et dur.

— Elle est tombée à Tikrit en 2011.

Wes se passa une main sur le visage, submergé par une vague de tristesse.

— Doux Jésus. Juste avant que les Américains se retirent d’Irak ?

Alejo esquissa un bref hochement de tête.

— Encore deux mois et Rita aurait terminé son service à la base navale d’Hawaii.

— Merde, je suis désolé, mec, fit Wes en toute sincérité. Ta cousine était une chic fille. Je l’ai toujours appréciée.

— Elle ne pouvait pas te blairer, par contre, trou du cul, répliqua Alejo avec un début de sourire. Quand tu as largué Sam, elle n’arrêtait pas de jurer qu’elle allait te retrouver et te couper les *cojones*.

— Ça lui ressemble tout à fait.

— C’est en partie pour elle que je suis ici. Wyatt nous a rendu un sacré service, à Rita et à moi, il y a quelques années de ça.

— Pour Roxy, ta petite sœur ?

Alejo acquiesça.

— Et maintenant, Rox poursuit Lightner ?

Carey apparut dans le couloir avant qu’Alejandro n’ait eu le temps de répondre. Il se dirigea vers eux avec un café chaud à la main. Evan et Talon n’étaient nulle part dans les parages, en revanche.

— Elle va bien ? demanda Carey avec un signe du menton en direction de la porte de la chambre.

— Elle dort comme un loir, confirma Wes.

— Tant mieux. Elle a déjà bien assez souffert comme ça. (Carey se tourna vers Alejandro.) Alors, qu'est-ce que tu avais en tête concernant Sammy ?

— Rox m'a un peu parlé du *modus operandi* de Lightner. Je ne pense pas qu'il sera assez culotté pour affronter Sammy en face, à moins qu'elle ne soit une cible facile, comme maintenant, déclara-t-il en désignant la chambre. Il va plutôt l'attaquer de biais, comme il l'a déjà fait quand il t'a kidnappé à Rio, ou Jack à Londres. La bonne nouvelle, c'est que Rox a réussi à lui mettre deux balles dans le caisson. En revanche, on ignore où il se trouve et qui le soutient, donc je crois qu'il est préférable de barricader Sam en lieu sûr le temps de sa guérison.

— Au ranch, suggéra aussitôt Carey. Wes devrait la ramener au ranch Wyatt.

— Il y a une autre possibilité, intervint Wes. Je pourrais l'emmener et la cacher dans n'importe quel coin du monde. Une fois qu'elle sera suffisamment rétablie, on pourrait se déplacer sans cesse jusqu'à ce que vous ayez remis la main sur cette grosse merde et l'ayez dégommé.

Carey secoua la tête.

— Non. Sam ne fuit pas. Elle ne fuira pas. Elle préférera affronter Lightner sur son propre terrain plutôt que de laisser le sort en décider.

Wes avait envie d'argumenter, seulement il savait que Carey avait raison. Samantha Wyatt était plein de choses, mais certainement pas une trouillarde. Jamais personne ne l'obligerait à vivre en cavale.

— On devrait l'emmener au Texas dès que les médecins nous y autoriseront et concentrer nos forces sur ce qui nous attend, suggéra Alejo à Carey. Avec les blessures que Lightner a subies et le fait que Rox ait bloqué tout accès à la plupart de ses ressources, je lui donne deux mois au bas mot avant qu'il ne soit en mesure de riposter avec un minimum de puissance. Sans doute plus d'ailleurs, et d'ici là, on sera plus que prêts à le recevoir.

— Où est Rox en ce moment ? voulut savoir Wes.

— À l'heure où nous parlons, elle vérifie les pistes qu'elle a sur Lightner.

Carey resta silencieux quelques secondes avant de reprendre la parole :

— Mais, mec, si tu es toujours en service, il n'y a pas moyen pour toi de prendre sur ton temps pour protéger Sam.

Ce à quoi Alejo répondit par un haussement d'épaules.

— Ça, c'est mon problème.

Carey le contempla, puis ajouta :

— Tu travailles avec mes hommes. Mon équipe.

— Avec plaisir.

Le rictus arrogant si typique d'Alejandro était de retour sur ses lèvres.

— Je vais te les faire filer droit, t'inquiète.

Mais Wes se rappelait les constantes prises de bec. Alejo et Sam étaient comme chien et chat.

— Si tu gênes le rétablissement de Sam, si tu l'agaces d'une manière ou d'une autre...

— Wyatt et moi, on ne s'entendra peut-être jamais, n'empêche qu'en tant que partenaire, c'est la meilleure que j'aie jamais eue. Et je te parie qu'elle dirait la même chose de moi.

Carey tourna les yeux vers Wes pour confirmation.

— C'est vrai, admit ce dernier à contrecœur. Quand ils n'étaient pas occupés à s'arracher les yeux dans les NROTC, ils annihilèrent tous les autres élèves sur leur passage. Je les ai vus de mes propres yeux.

L'espace d'un instant, l'impudence sarcastique qui semblait être la marque de fabrique d'Alejo disparut et il posa sur Carey un regard sombre.

— Tu peux me la confier sans inquiétude, Carey. Là-dessus, je te donne ma parole.

Après un moment d'hésitation, Carey lui tendit la main.

— Jure-le sur la vie de ta sœur.

Alejandro lui prit la main, ses yeux d'obsidienne brillant d'une lueur d'acier.

— Je le jure sur la vie de Rox. On protège les nôtres.

<sup>1</sup>. La « Delta Force », officiellement 1<sup>st</sup> Special Forces Operational Detachment-Delta, est une unité des forces spéciales américaines spécialisée dans l'antiterrorisme. (N.d.T.)

## **Décembre, Asklepios Klinik Barmbek, Hambourg, Allemagne**

*Jack*

On dit que les premières vingt-quatre heures sont les plus difficiles, en désintoxication. Jack avait perdu toute notion de temps, d'espace et de lieu. Il n'était plus qu'une masse torturée de souffrance. Quand Carey l'avait inscrit, le centre avait proposé toutes sortes d'aides visant à mieux supporter les pires moments. Mais Jack avait refusé et tenu bon, tandis qu'il signait la paperasse d'une main tremblante, certain qu'il s'abandonnerait tout entier aux affres du manque.

Non, il n'y aurait pas d'issue facile. Pas pour lui. Il avait besoin de la souffrance, il la *voulait*. Car il avait tout fait pour la mériter.

— Pourquoi est-ce que tu te punis ainsi ? lui demanda Carey, alors que Jack était pris d'une convulsion si puissante qu'il avait presque glissé au sol pendant l'inscription.

— Je ne peux pas repasser par là, marmonna Jack entre ses dents serrées. J'ai besoin de me rappeler les sensations. J'ai besoin de cette douleur pour m'en sortir.

Et c'était bel et bien le cas. Car il préférait encore se raccrocher à cette angoisse, palpable et vivace, que l'on arrachait littéralement de son système, plutôt que de subir le chagrin engourdi et l'impuissance dans lesquels il vivait depuis qu'il avait perdu Samantha à Rio. Au cœur de sa mélancolie, il s'était autorisé à prendre trop de distance avec la réalité. Et à présent, il allait devoir faire l'expérience du retour à la vie de la manière la plus horrible et la plus pénible qui soit.

Finie l'indifférence anesthésiée. Finie l'insensibilité insouciant. Fini de se couper des sensations trop fortes ou trop douloureuses.

— Putain ! cria-t-il dans son oreiller.

Il avait l'impression qu'on lui enfonçait des aiguilles à travers la peau depuis l'intérieur du corps.

— Oh, bon Dieu... Putain... Merde...

Il convulsait sur son lit d'hôpital, complètement en nage et pourtant toujours tremblant comme une feuille sur un arbre gelé. Les affres du manque le frappaient par vagues qui venaient cogner contre lui sans relâche, puissantes, dévorantes, sans lui accorder le moindre répit.

— Mon Dieu... Mon Dieu... haletait-il entre ses mâchoires serrées, détournant la tête de l'infirmière venue vérifier sa perfusion.

Depuis son admission, il n'avait pas réussi à garder le moindre aliment dans le ventre, solide ou liquide. Le docteur et les infirmières avaient fini par l'attacher au lit quand il avait arraché l'intraveineuse apposée à son bras à force de ruer sur sa couche.

— Respirez, monsieur Roman. Concentrez-vous sur votre respiration, lui conseilla une infirmière en essuyant la sueur froide qui dégoulinait de son front.

Jack ferma les yeux.

— Je ne peux... Je ne peux pas respirer.

Il sentit une paire de mains le toucher avec une délicatesse infinie, à tel point qu'il n'était pas certain qu'il ne s'agisse pas d'une hallucination. Une paume juste au-dessus de son cœur, l'autre sur son ventre soulevé par les spasmes.

— Inspirez par le nez et expirez par la bouche, le guida doucement la voix. Respirez lentement. Ne vous concentrez que sur votre respiration. Oubliez tout le reste...

Il tâchait de suivre les instructions, mais il était bombardé par une kyrielle de réactions sensorielles. Sa tête cognait, son corps paraissait en feu.

— Ça fait mal. Trop mal.

Il crispa la mâchoire quand une énième vague lui vrilla les muscles du ventre.

— Respirez, Jack. Respirez.

Une violente convulsion manqua de le propulser hors du lit, et les nerfs de son cou se tendirent à l'extrême ; il bandait ses muscles contre les liens qui le retenaient au cadre du lit.

— *Tesoro...* chuchota-t-il, à l'agonie. *Tesoro...*

Jack ouvrit les yeux.



Il se trouvait dans une chambre d'hôpital quelconque aux murs ornés d'aquarelles apaisantes. Les draps étaient frais, et ses bras fatigués et un peu courbaturés. Timidement, il toucha l'aiguille enfoncée dans son bras, constatant la mollesse de réaction de son corps.

Avait-il rêvé tout ça ? Le pire était-il derrière lui ? À bout de nerfs et déshydraté, il avait mal partout, et sa bouche sèche avait le goût amer de la bile.

De l'autre côté de la chambre, un mouvement attira son attention et il tourna la tête. Son père se tenait debout devant lui, les traits tirés par la fatigue et l'inquiétude.

— Je suis content de voir que tu es réveillé, Gianni.

— Où je suis ? croassa Jack en tentant de s'asseoir.

— En Allemagne. Ils ont dû t'attacher, ajouta son père d'un air désolé en désignant les liens de cuir accrochés aux poignets de Jack. Tu n'arrêtais pas d'essayer de partir.

Jack secoua la tête dans un effort pour disperser le brouillard.

— Où est Samantha ? Comment va-t-elle ?

Son père posa sur lui un regard grave.

— Elle est saine et sauve, Gianni.

Jack testa ses liens en tirant faiblement dessus.

— Je dois aller la voir.

L'air navré, son père fit « non » de la tête.

— Tu dois nettoyer ton organisme, Gianni. C'est tout ce à quoi tu dois songer pour l'instant.

— Non, cracha Jack qui s'énervait. J'ai besoin de la voir. Je dois m'assurer qu'elle va bien.

— Elle va bien. Mais toi non, par contre, constata simplement son père. Tu es dans un état désastreux, tu n'es bon pour personne, en ce moment.

Au fond de son cœur, Jack savait bien qu'il avait raison. Il ferma les yeux.

Son père l'aida à se redresser sur son lit, et Jack eut le flash d'un geste similaire quand il n'était qu'un enfant et qu'il avait eu la grippe. Comme à l'époque, son père l'étreignit délicatement et lui donna une gorgée d'eau. Jack baissa les paupières sous l'effet du soulagement, avalant le liquide frais que son corps accepta avec délices, telle l'eau longtemps attendue par le sol craquelé d'un désert. Il aurait pu jurer que cette eau le purifiait, qu'elle remplissait chaque recoin vide et desséché de son être.

— Merci, croassa-t-il.

— Tu as surmonté le pire, lui indiqua son père. J'aimerais maintenant te transférer dans un centre situé au bord du lac de Côme.

Jack secoua la tête avec lassitude.

— Je veux être près de Samantha.

— Carey l'emmène chez eux, Gianni, soupira Sandro. Elle va séjourner au Texas pendant sa convalescence. Il pense qu'elle y sera plus en sécurité, tant que Lucien Lightner est toujours dans la nature...

Jack cilla dans l'espoir de se concentrer. Il avait vu la femme mystère tirer sur Lightner. Cette femme qui travaillait pour Samantha. La même qui les avait sauvés, Mitch et lui, à Londres.

— Mais Lightner a déjà été capturé...

L'expression de son père se fit sombre.

— Il s'est échappé et nous pensons qu'il a quitté le Royaume-Uni. La CIA, Interpol et maintenant le MI-6 sont à sa recherche.

— Le MI-6 ?

— Oui. C'est passé du MI-5 au niveau international, désormais. Écoute, Gianni, ce n'est pas entièrement sûr, de rester ici. Ni pour toi, ni pour Samantha. Son équipe la protège, et maintenant tu dois me laisser te protéger, toi.

Jack voulait protester. Il voulait lutter. Mais toute résistance, dans le cas présent, était stérile, voire ridicule, étant donné son état, enchaîné qu'il était à un lit d'hôpital, en proie à une terrible addiction dont il lui restait encore à se débarrasser. S'il voulait être utile à qui que ce soit, ou même être en mesure d'affronter ce qui les attendait avec Lucien Lightner, il devait d'abord régler ses propres problèmes.

Il ferma les yeux.

— On part quand ?

Son père posa un linge humide et frais sur son front fiévreux.

— Ce soir. Je t'emmène en Italie.

Jack hocha faiblement la tête et s'abandonna à l'épuisement alors que la nausée reflua peu à peu de son organisme.

— Quel jour on est ? chuchota-t-il alors qu'il dérivait lentement.

— C'est Noël, Gianni, lui répondit son père d'une voix triste, sans cesser de lui éponger le front d'un geste aussi tendre que quand Jack était gamin. Repose-toi, maintenant. Tout ira bien. *Ti sono vicino*<sup>1</sup>.

## **Décembre, matin de Noël, Asklepios Klinik Barmbek, Hambourg, Allemagne**

*Wesley*

Wes parcourut le couloir de l'hôpital, plus léger qu'il ne s'était senti depuis des jours entiers. Sam avait survécu au pire, et les docteurs avaient donné leur aval pour qu'elle quitte Hambourg dans les jours suivants. Ce qui laissait à Wes largement le temps de la convaincre de l'autoriser à rentrer avec elle au Texas, même si Carey insistait pour que tout le monde la laisse tranquille pour l'instant afin qu'elle puisse se reposer tranquillement. Wes n'aimait pas ça, mais il réussissait à contourner l'interdit. Il se dirigea d'un pas assuré vers Evan et Talon, dès qu'il les vit en train de discuter dans la salle d'attente.

— Joyeux Noël, les gars ! lança-t-il en leur tendant à chacun un café bien chaud et une part de l'*Apfelstrudel* qu'il avait acheté dans une boulangerie allemande près de l'hôpital.

— C'est pas de la dinde rôtie, mais ça vaut largement la merde qu'on achète aux distributeurs.

— Oh, là, là, merci, grogna Talon, qui croqua aussitôt dans la pâtisserie avec appétit. Cinq autres comme ça et je serai repu.

— Cinq autres comme ça et tu feras un coma diabétique, se moqua Evan, avant de prendre une gorgée de café. La vache, ce que c'est bon. Merci, Wes.

Et de sa main libre, il frotta ses yeux rougis.

— Vous n'êtes plus en poste ? leur demanda Wes.

Talon lâcha un grondement et secoua la tête, tandis qu'Evan tourna un regard noir en direction du bout du couloir, où Alejandro de Soto était planté devant la porte de la chambre de Sam.

— Je hais ce type, marmonna-t-il.

— Tout le monde hait ce type, commenta Wes avec un haussement d'épaules. C'est ça son super pouvoir, en quelque sorte.

Talon le surveillait d'un air maussade.

— Il a vraiment fait ses classes avec Sammy ?

Wes acquiesça et trempa les lèvres dans son propre café.

— Ouais. Il a intégré les NROTC deux ans avant elle, mais ils étaient déjà en compétition permanente.

Comme s'il avait deviné qu'ils parlaient de lui, Alejandro tourna la tête vers eux. Talon et Evan soutinrent son regard. Entre ces trois-là, la tension était pour le moins palpable.

Wes vit Alejandro hausser un épais sourcil noir dans une expression moqueuse.

— Ouais, je hais ce type, répéta Evan, avec une véhémence rare chez lui.

C'était plutôt le décontracté de la bande, en général. Wes posa sur lui un regard interrogateur.

— Sam m'envoie diriger le bureau de Londres. Le gars qui s'en occupait a été tué pendant qu'il protégeait Jack, expliqua Evan.

— Simon Michaelson ne peut pas s'en charger ? demanda Wes, surpris qu'Evan n'accompagne pas le reste de la troupe afin de jouer les gardes du corps auprès de Sam, au ranch Wyatt.

— Tu ferais confiance à Simon Michaelson pour gérer seul une affaire de plusieurs millions de dollars, toi ? répliqua Evan en levant les yeux au ciel.

— Tu marques un point, admit Wes. Tu t'en vas aujourd'hui, alors ?

— Juste après votre jet.

Wes se tourna ensuite vers Talon.

— Et toi ?

— Je vais aider Carey à tenir le bureau de Chicago pendant qu'il installe Sammy.

— On a tous les deux fait du forcing pour rester avec eux, mais Carey nous a dit que Sam se tracasserait si elle ne savait pas Lennox Chase entre de bonnes mains, ajouta Evan. Or Carey doit aussi participer au conseil d'administration de Wyatt Petroleum.

— Donc il ne me restera plus que de Soto pour me tenir compagnie au Texas ? ironisa Wes. Waouh, ça va être une sacrée partie de rigolade.

— Ben, à ce sujet, justement... (Evan saisit Wes à l'épaule et planta ses yeux dans les siens.) Écoute, je sais que ça va être difficile à entendre pour toi, mais je te demande de prendre une bonne inspiration avant de réagir, OK ?

Wes sentit ses poils se dresser à l'arrière de sa nuque. Il avait la sensation de deviner d'avance ce qui se profilait.

— Sam et Carey rentrent au Texas, commença Evan. En revanche, elle a donné des instructions claires, Wes : elle ne veut pas de toi là-bas. Elle a demandé à ce que tu restes à l'écart, conclut-il d'un air désolé pour lui.

— Elle n'a pas toute sa tête, répliqua Wes, très calme.

— Carey la soutient, intervint gentiment Talon. Je sais que tu as très envie d'être avec elle, mais elle a établi les règles.

— Je vais aller lui parler, elle comprendra.

Wes n'eut pas le temps de faire plus d'un pas que Talon le rattrapait déjà et le repoussait d'un geste doux, mais avec juste ce qu'il fallait de fermeté pour lui montrer qu'il ne plaisantait pas. Wes parviendrait peut-être à le franchir, lui, mais jamais il ne se débarrasserait des deux hommes, ni d'Alejandro, devant la chambre.

— Calme-toi, mec...

Wes inspira profondément par le nez. *Bon Dieu*, c'était toujours un pas en avant, deux pas en arrière, avec Sammy.

— Elle a besoin de mon aide, qu'elle veuille l'admettre ou pas.

— Il n'y a pas que ça... reprit Evan.

Wes croisa son regard.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre, alors ?

— Wes, l'une des raisons pour lesquelles Sam ne veut pas de toi auprès d'elle, c'est qu'elle pense que Lightner n'a jamais entendu parler de toi. Elle m'a demandé de te conseiller de filer, de prendre un projet quelque part, loin, où tu seras en sécurité.

Voilà qui faisait écho à ce qu'elle lui avait suggéré plus tôt. En gros, elle lui demandait de rejouer ce qu'il lui avait fait par le passé, quand ils étaient gamins. Bref, qu'il lui prouve qu'elle avait raison de ne pas lui faire confiance, alors même qu'il venait de lui jurer ses grands dieux qu'il avait changé. Il serra les mâchoires, si violemment qu'un nerf tressauta sous l'effort fourni pour ne pas perdre son calme.

— Pas question, siffla-t-il. Je ne la lâche pas. Pas cette fois.

Evan haussa les épaules, comme s'il avait connu sa conclusion à l'avance.

— J'ai averti Carey que tu réagirais comme ça, mais Sammy a pris sa décision. Tu sais mieux que personne qu'une fois qu'elle est décidée, c'est inéluctable.

— Mec, prends une seconde pour te mettre à sa place, intervint Talon. Elle a survécu à sa dernière mission par miracle. Son dos est en bouillie et elle ne peut pas te protéger... ni se protéger non plus, d'ailleurs. Je sais que tu es furax et que tu veux t'incruster envers et contre tout, mais ce n'est pas le moment. Tu connais Sam mieux que n'importe lequel d'entre nous. Qu'est-ce qu'elle fera, si tu te pointes là-bas comme un *cow-boy* ?

*Merde. Merde. Et re-merde.*

Talon avait raison. Sam détestait se retrouver acculée, quelles que soient les circonstances. De plus, Wes n'était pas complètement inconscient, même s'il préférait le prétendre la plupart du temps. Quel droit avait-il de s'insinuer dans la vie de Sam sans son consentement, alors que c'était lui qui en était sorti de sa propre initiative ? C'était à elle de décider, à elle de mener la danse, désormais. Ce qui ne signifiait pas qu'il devait s'en tenir au plan qu'elle lui imposait. Non, pas tout à fait.

— Vous vous en allez tous demain ? s'enquit-il.

Evan hocha brièvement la tête.

— Les chirurgiens ne sont pas ravis, mais ils la pensent suffisamment stable pour supporter le voyage avec notre docteur à bord.

Wes lâcha un soupir.

— Où est Carey ? J'aimerais lui parler.

— À la cafétéria, il est allé se chercher un café, lui indiqua Talon en jetant un pouce par-dessus son épaule. Tu viens de le rater.

— OK. J'ai bien besoin d'un remontant. Je vais aller le rejoindre.

Alors qu'il se détournait pour filer vers la cantine de l'hôpital, Evan lui posa une main sur l'épaule.

— Ça vaut ce que ça vaut, mais... Je suis content que tu sois venu en Afghanistan.

Wes inclina la tête.

— Ah ouais ? Pourquoi ça ?

— Tu as bien aidé l'équipe avec tes infos mais, surtout, tu as aidé Sam. J'ignore ce qui s'est passé entre vous deux, et je ne veux pas le savoir, mais j'ai constaté une différence chez elle quand tu es arrivé. Elle n'a rien dit, pourtant je pense qu'une partie d'elle a été soulagée quand tu t'es pointé.

— Tu l'as soutenue, mec, acquiesça Talon. Il n'y a rien de plus important à ses yeux que la loyauté.

Bon Dieu, si seulement il avait compris ça des années plus tôt, alors qu'il n'était qu'un gosse apeuré et perdu qui tâchait d'agir au mieux pour tous les

deux, tout en échouant lamentablement.

Il jeta un dernier regard lourd de sens à la porte close de la chambre d'hôpital. Un pas en avant, deux pas en arrière. Durant le temps qu'il avait passé avec elle, Sam avait failli être tuée à deux reprises. D'abord, le destin et les circonstances s'étaient mis en travers de leur chemin, et maintenant c'était son refus obstiné d'accepter de l'aide quand elle en avait besoin. Si ça n'était pas une chose, c'en était une autre.

Wes était plus résolu que jamais. Il lui faudrait juste trouver un autre moyen.

Il entra dans la cafétéria et se dirigeait vers le bar quand il remarqua Carey, son large dos tourné vers lui, assis, en train de discuter avec un homme élégant qui ressemblait étonnamment à Jack Roman. Sans doute son père, ou un membre de sa famille proche – la carrure et la couleur des yeux, identiques, étaient trop frappantes. Wes n'avait pas revu Jack depuis la première nuit, et il avait été trop focalisé sur Sam pour songer à poser des questions sur son ennemi.

Il se commanda une tasse de café et alla s'asseoir à une table derrière Carey, l'air de rien, assez près pour entendre la conversation qu'ils menaient à voix basse, mais pas trop afin de ne pas attirer leur attention. Il ramassa un journal allemand abandonné par quelqu'un et fit mine de le feuilleter tout en buvant son café, légèrement penché en arrière.

— Je vais envoyer des hommes à moi pour vous accompagner, mais je ne vous recommande pas de le ramener à Chicago, disait Carey.

— J'apprécie votre offre, cependant ce ne sera pas nécessaire, répondit l'homme plus âgé. Je m'assurerai que mon fils soit pris en charge.

— Monsieur Roman, avant que Jack... (Carey marqua une pause, comme s'il cherchait ses mots.) Avant ce qui est arrivé, il m'a transmis un dossier.

Son interlocuteur ne répondit rien.

— Le dossier de Sam, précisa Carey après un silence prégnant. Monsieur Roman, il est impossible que Jack ait pu mettre la main sur de telles informations sans votre intervention, poursuivit-il, d'une voix si basse que Wes dut tendre l'oreille. Les renseignements contenus dans ce dossier sont forcément venus de vous. Ma déduction est-elle correcte ?

Toujours pas de réponse.

Wes fixait des yeux le journal, où les mots en allemand flottaient sur le papier. À quoi diable Carey faisait-il allusion ? Pourquoi Jack aurait-il en sa possession un dossier sur Sam ? Et pourquoi son père le lui aurait-il transmis ?

— La manière ou la raison pour lesquelles Jack est entré en possession de ce dossier m'importent peu, reprit Carey d'un ton plein de sous-entendus. En

revanche, il y a quelque chose là-dedans qui nous touche directement, Sam et moi, et à présent que je l'ai, j'ai l'intention d'aller jusqu'au bout.

— En admettant que je voie à quoi vous faites référence... répondit enfin l'homme au bout d'un moment. Quels renseignements souhaiteriez-vous découvrir ?

La réponse de Carey ne tarda pas.

— Pour commencer, j'aimerais savoir pourquoi la CIA a enquêté sur la mort de Robert Wyatt et de son fils Ryland.

La main de Wes se resserra malgré lui sur sa tasse de café, alors qu'il tentait de comprendre les implications de ce qu'il venait d'entendre. Il avait toujours cru que Rob et Ry avaient été tués par un chauffard ivre. Qu'il s'agissait juste d'un accident aussi stupide qu'affreux, sur une portion d'autoroute sombre et déserte, alors qu'ils rentraient au ranch depuis Houston.

— Ils ont été assassinés ? demanda Carey, sans passer par quatre chemins.

Wes prit une brusque inspiration. *Putain de merde*. Pétrifié sur son siège, il attendait la réponse de M. Roman. Un long silence s'ensuivit, comme si l'on choisissait soigneusement les mots, les points fondamentaux.

— Je ne peux faire aucun commentaire sur le dossier en question, Carey. En revanche, ayant rencontré Rob Wyatt à plusieurs occasions, je peux vous dire que c'était un homme complexe qui avait son lot d'ennemis, finit par lâcher Roman père.

— Vous ne m'apprenez rien que je ne sache déjà, commenta Carey d'un ton sec et impatient.

— La vérité, c'est que j'ignore s'ils ont été assassinés.

— Et vous ne nous aiderez pas à le découvrir, c'est ça ? termina Carey d'une voix qui trahissait sa frustration.

— Carey, si j'étais vous, et avant que Sam et vous ne vous engagiez sur cette voie, je me demanderais ce que vous cherchez vraiment à en retirer. Et ce que vous gagnerez à en apprendre plus sur Robert Wyatt que vous ne le souhaiteriez peut-être. Le passé est le passé. On ne peut pas revenir dessus. Rien de ce que vous apprendrez n'y changera quoi que ce soit. Alors prenez garde aux pierres que vous choisissiez de soulever.

— Ce n'est pas parce qu'un groupe de personnes se sont entendues sur une histoire à raconter qu'elle est vraie, répliqua Carey.

— Mais que vous apportera la vérité ? Vous ne les ferez pas revivre, de toute façon.



— Non, en effet, mais je peux aider Sammy à refermer une plaie qui la torture depuis plus de dix ans.

Le pouls de Wes s'accéléra. Il replia nonchalamment le journal et le coinça sous son bras en se levant. Mieux valait qu'il s'en aille avant que Carey l'aperçoive.

Il ne prit pas la peine de retourner à la salle d'attente. Il savait exactement ce qu'il avait à faire, désormais. Il sortit du hall principal et héla l'un des taxis en attente dans la queue. Il donna l'adresse de son hôtel au chauffeur, avant de s'adosser à la banquette pour réfléchir à tout ce qu'il venait d'entendre.

Il ignorait pourquoi, mais Jack semblait éjecté de l'affaire. Son père n'avait aucune raison de se trouver à Hambourg si le fils ne s'y trouvait pas aussi, mais Wes se souciait peu de ce point-là. À cheval donné, on ne regardait pas les dents. Surtout quand le cheval en question venait de lâcher une bombe sous la forme d'un formidable retournement de situation.

Wes était bien placé pour savoir que Robert Wyatt était un sacré salopard, mais de là à être assassiné... Cela dit, d'une certaine manière et si morbide que cela paraisse, l'information n'était pas dénuée de sens. Pendant les années où il avait été avec Samantha, Wes l'avait empruntée des tas de fois, cette fameuse route. La portion de voie où Rob et Ry avaient trouvé la mort n'était pas fréquentée, voire s'avérait carrément déserte. Vous aviez de la chance si vous y croisiez un camion ou une voiture en quarante-cinq minutes. Mais si la CIA y avait fourré son nez, ce qui était vraiment arrivé n'avait sans doute rien à voir avec un malheur, certes terrible mais dû à un infortuné coup du sort.

Par la vitre du taxi, Wes regardait filer les rues idylliques de Hambourg, couvertes de neige. Il allait récupérer ses affaires, régler l'hôtel et sauter dans un avion pour le Texas d'ici quelques heures. Car c'était de cette façon qu'il allait retracer son chemin vers elle : en utilisant tous les talents qu'il avait acquis au fil de ses années passées à chasser les histoires pour découvrir ce qui était réellement arrivé à Rob et Ry. Il voyait clairement comment il allait à la fois aider Sammy à apprendre la vérité et à surmonter le chagrin du passé. Un chagrin qu'il avait contribué à exacerber, d'ailleurs. S'il parvenait à faire émerger la vérité après toutes ces années, il parviendrait à lui extorquer son pardon. Et il réussirait à la retrouver pour lui prouver une bonne fois pour toutes qu'il envisageait leur avenir sur le long terme.

Jamais il ne la quitterait à nouveau. Jamais il ne la laisserait traverser seule cette nouvelle visite de ses vieilles blessures.

[1.](#) « Je suis là, avec toi » en italien. (N.d.A.)

## **Juin 2000, Houston, Texas**

### *Samantha*

— Je pense que tu devrais prendre le jet. Ce sera plus rapide et plus simple.

Son père était planté sur le seuil de la porte de la chambre de Sam, dans le penthouse qu'il lui avait réservé au dernier étage des Tours Wyatt, siège social de l'empire du pétrole de Rob Wyatt. Il était passé leur rendre visite, à sa meilleure amie Marguerita Ramos et elle, avant leur départ pour leur voyage post-diplôme en sac au dos, à travers le Royaume-Uni et l'Europe.

Sam interrompit la préparation de ses bagages, juste le temps de lever les yeux sur son père.

— Papa, j'essaie de me fondre dans la masse, pas de me faire remarquer comme une sale gosse de riche.

— Mais tu es une gosse de riche ! la taquina Rita, qui vint s'affaler sur le lit de Sam. Écoute ton père, prenons le jet. Je vais sortir de cet avion façon « J-Lo *chicano* », ajouta-t-elle avec un clin d'œil malicieux.

— On part sac au dos et on va descendre dans des auberges de jeunesse, nom d'une pipe, lui rappela Sam. Et c'est toi qui as eu l'idée d'« honorer une tradition étudiante millénaire », je te signale.

— En effet, mais ça, c'était avant que j'apprenne que le patron nous proposait son jet. Et pourquoi on ne le prendrait pas au mot, ton papoune ? répliqua cette sournoise de Rita. Surtout qu'on pourra faire une razzia sur son minibar pendant le vol. Je parie que ton daron aime la bonne came. Pas comme cette piquette qu'on a pris l'habitude de picoler aux fêtes des fraternités, ces dernières années.

— Je suis juste là, Rita, lui signifia Rob de son accent traînant.

Nonchalamment adossé au jambage, il était encore vêtu de son costume trois-pièces de travail.

— Et vous êtes superbe, si je puis me permettre.

Rita flirtait éhontément, ce qui lui valut un roulement d'yeux de la part de Rob, habitué à ses salamalecs. Cette fille était une dragueuse-née, et un aimant à ennuis aussi. Mais bon, c'était sans doute pour ça qu'elle s'entendait si bien avec Sam. Sa meilleure amie était sans cesse en quête d'amusement et de fêtes. C'était aussi la sœur que Sam n'avait jamais eue, et sa compagne inséparable depuis qu'elles s'étaient retrouvées dans la même chambre en première année de faculté. Elles avaient survécu à quatre ans dans l'un des programmes NROTC les plus difficiles de tout le pays, avaient remporté le Ranger Challenge – une compétition éreintante entre les élèves soldats –, et finalement décidé d'intégrer la Navy, parmi tous les choix qui s'offraient à elles dans les diverses branches de l'armée. Deux gouttes d'eau, comme les surnommait son père en riant. Si l'on considérait que l'une des deux gouttes pouvait être une latina de Chicago et l'autre un garçon manqué aux origines mi-japonaise, mi-cherokee du fin fond du Texas.

— Papa, s'il te plaît, ne rends pas ce départ plus compliqué que nécessaire, tenta de le raisonner Sam. Ces billets pour Londres, on les a achetés il y a des lustres. Ce sont des vols directs pour Heathrow.

— En classe économique, fit remarquer Rob Wyatt. Si j'avais su que vous envisagiez de partir baguenauder en Europe pendant quelques semaines, toutes les deux, je vous aurais offert ce voyage en guise de cadeau pour avoir réussi le diplôme.

— Alors là, pas question, protesta Rita, qui saisit aussitôt la montre flambant neuve à son poignet. Je vous préviens, moi je garde ma montre. Je l'adoore.

Rob prit un air amusé mais Sam ne doutait pas qu'il se rendait compte que le modèle de chez Cartier qu'elle avait choisi comme cadeau pour Rita constituait sans doute la plus belle chose qu'ait jamais possédée son amie. Rita n'était pas issue d'une famille aisée mais, sous ses apparences *caliente*, elle avait un cœur en or.

— Ce n'est pas utile, papa, insista Sam en serrant le cordon afin de refermer son sac à dos.

— Se lever à l'aube pour aller s'entasser dans un fourgon à bestiaux non plus, chérie. Nom d'une pipe, arrête un peu d'être aussi butée, Sammy.

— Je me demande de qui je tiens ça, ironisa-t-elle. Papa, arrête de mettre Rita dans tous ses états. Tu ne fais qu'essayer de la tenter, histoire d'avoir le dernier mot, et tu le sais très bien.

— Rita est pleine de bon sens, chérie. Je me contente de jouer sur cette qualité, répondit-il nonchalamment.

Voyant que Sam ne réagissait pas, il finit par lever les mains au ciel.

— Très bien, comme vous voudrez. Mais n'oublie pas d'emporter le téléphone satellitaire que je t'ai donné.

— Mais il est aussi gros et lourd qu'une brique ! protesta Sam en soulevant la monstruosité électronique.

— C'est vrai, monsieur Wyatt, acquiesça Rita, c'est un peu ridicule. Et puis, ce n'est pas comme si on n'était pas capables de se gérer nous-mêmes. Sam est quasiment un ninja, et moi, je suis une dure à cuire du Sud, si je puis me permettre.

— Je m'en fiche, s'obstina-t-il. (Il se redressa.) Vous allez me prendre ce truc sur vous, et vous finirez par l'adorer. Je ne veux pas vous savoir traîner Dieu sait où à faire Dieu sait quoi sans être en mesure de vous joindre. (Il saisit Sam par les épaules.) Écoute, ma fille, je sais que tu es capable de tirer et de te battre aussi bien que n'importe quel gars, n'empêche que vous restez deux jolies filles qui voyagent seules, et je ne veux pas que vous vous attiriez des ennuis, conclut-il.

— Wes sera avec nous, lui rappela Sam.

À son habitude, son père n'eut pas l'air particulièrement rassuré quand elle mentionna Wes, qu'il n'avait jamais vraiment apprécié alors qu'elle sortait avec lui depuis des années.

— Bref, n'allez pas vous attirer des ennuis, sinon je viens vous chercher, mesdemoiselles, insista-t-il.

— Vous êtes sérieux ? rigola Rita.

Il haussa un épais sourcil.

— Aussi sérieux que le canon d'un .45, jeune fille.

— Papa, tu peux me dire ce que tu feras quand je serai à bord d'un avion au-dessus de l'océan Atlantique ? (Elle désigna l'énorme Motorola qu'il voulait l'obliger à emporter.) Je ne peux pas prendre ça en cabine.

— Eh bien, dans ce cas j'appellerai le ministère des Affaires étrangères.

Et Sam voyait sur son expression qu'il ne plaisantait pas. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Bon, je ferais mieux d'y aller si je veux arriver au ranch à une heure raisonnable, ce soir.

— Tu aides l'oncle Grant avec le bétail, demain ? demanda Sam, soudain nostalgique.

Depuis son entrée à l'université, elle n'avait pas eu l'occasion de passer beaucoup de temps au ranch Wyatt, avec sa famille et son petit frère. Ça lui manquait toujours, à cette époque de l'année, d'emmener les bœufs au marché avant que l'été ne fasse blêmir les plaines de sa chaleur torride. Rassembler les troupeaux, c'était une tâche physique, mais cela faisait aussi partie des rares moments de qualité qu'elle avait pu partager avec son père en grandissant.

— J'ai un voyage au Moyen-Orient prévu dimanche, alors je veux lui donner un coup de main avant de devoir repartir, expliqua son père. Grant prétend toujours qu'il n'a pas besoin d'aide, mais tu sais comme moi qu'il aime bien ça, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Je serai bientôt de retour, promit-elle. Dis à Ry que je viendrai passer quelques jours au ranch avant de partir en mission, d'accord ?

— Ça va lui faire plaisir.

Et Robert posa sur elle un sourire qui alluma ses yeux sombres d'une lueur de fierté. Quand, à l'instar de son père et de son grand-père, elle avait rejoint la Navy en première année, suivant donc la tradition familiale instaurée par les Wyatt, elle avait vu la même expression dans ses yeux.

— Prends soin de toi, ma petite Sammy. Et appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. (Il pointa un doigt massif en direction de Rita.) Et toi, jeune fille, tiens-toi à l'écart des problèmes.

Rita lui répondit par un air qui semblait dire : « Qui ça, moi ? », les yeux écarquillés. Rob les quitta en riant et en agitant la main.

— Tu es la seule nana que je connaisse qui prenne le contrepied du comportement de la fille riche, commenta Rita en se laissant tomber sur le matelas à côté de Sam. Si j'avais ton flouze, *jaina*, je roulerais dans une Lamborghini rouge et j'aurais un jet privé assorti. J'te jure.

— Ce n'est pas mon argent, c'est celui de mon père, corrigea Sam.

Elle ramassa l'énorme téléphone, perturbée.

— *A poco*<sup>1</sup> ? Pour moi, c'est la même chose.

Mais déjà Sam composait le numéro de Wes – du moins le numéro qu'elle avait pour joindre son bureau de fortune chez Reuters à Bruxelles, sa base depuis la fin de la guerre au Kosovo l'année précédente. Il s'y trouvait rarement, préférant aller chasser les histoires sur le terrain, mais elle espérait avoir de la chance. Elle écouta quelques sonneries s'égrener, puis la messagerie vocale se déclencha.

— Salut, c'est moi, commença-t-elle, regrettant qu'il n'ait pas décroché. Avec Rita, on devrait atterrir à Londres demain soir. Je voulais juste confirmer

que tu venais bien nous y attendre. J'ai hâte de te voir, bébé, ajouta-t-elle à voix basse.

Rita s'appuya sur les coudes.

— Tu veux bien me dire pourquoi tu as cet air soucieux ? lui demanda-t-elle.

— Je ne suis pas soucieuse.

— Arrête tes conneries. C'est écrit en grosses lettres sur ton visage, répliqua gaiement son amie. Chaque fois que tu penses à Wes, tu prends cette petite mine, comme si tu n'avais pas la moindre idée de ce qui se passe entre vous. Et c'est un air bizarre, chez toi : les doutes, c'est pas exactement ton truc, tu vois ce que je veux dire ?

Sam se mâchonnait l'intérieur de la lèvre : inutile de chercher à argumenter, Rita n'avait pas tort. L'ambiance avait été de plus en plus tendue au cours de ses rares échanges avec Wes. Ils avaient raté leur unique opportunité de se voir à Noël, et leurs appels ou e-mails commençaient à ressembler à des bouteilles à la mer. Sam espérait que ce voyage à Londres leur offrirait l'occasion de se reconnecter mais, en vérité, la distance qui s'était instaurée entre eux paraissait de plus en plus compliquée à combler. Ils étaient tous les deux lancés à toute vitesse sur deux routes parallèles. Parfois, elle craignait qu'ils ne se recroisent plus jamais.

— On ne parle pas beaucoup, admit-elle au bout d'un moment, ôtant son sac du lit pour s'installer près de Rita. Et quand ça arrive, c'est... Tu sais, comme si on était en décalage de quelques secondes et qu'on ne parvenait pas à retrouver le rythme de la conversation.

— Tu parles au sens propre ou au sens figuré ?

Sam se frotta la nuque.

— Les deux, je pense. On n'est plus sur la même longueur d'ondes, ces derniers temps. Les premiers mois, tout allait bien. Mais ça va faire un an qu'on est séparés physiquement, et j'ignore comment ça va fonctionner quand toi et moi on commencera notre service actif dans la Navy.

Par les immenses baies vitrées du penthouse, elle admira la vue magnifique sur Houston à leurs pieds. Le soir était tombé sur la ville, qu'il enveloppait d'un voile mauve profond, teinté de l'orange du soleil couchant.

— Ça fait juste trop longtemps que vous êtes séparés, affirma sagement Rita. Une fois que vous vous retrouverez, ça redeviendra comme avant. Il faut seulement que vous soyez à nouveau au même endroit.

Sam se remémora les quelques moments qu'elle avait partagés dans cette chambre avec Wes, à rire et à faire l'amour, à discuter jusqu'à tard dans la nuit...

Elle aurait tant voulu éprouver à nouveau cette sensation exquise qu'elle avait connue quand il passait la pulpe des doigts sur la peau sensible de sa nuque, quand il souriait contre son corps. Mais ces souvenirs disparaissaient trop vite, perdus dans le temps et sa propre inquiétude. Une tristesse secrète enfla en elle, et ses doutes prirent forme dans son cœur en même temps qu'ils franchissaient ses lèvres.

— Qu'est-ce que ça signifie, quand on vit tous les deux nos rêves à des milliers de kilomètres de distance l'un de l'autre ?

Elle regarda Rita et lui prit la main alors que, pour la première fois, elle formulait ses doutes à haute voix.

— La carrière de Wes commence à décoller, et toi et moi, on est sur le point d'être envoyées en mission. On va passer au minimum quatre années dans la Navy, sans doute stationnées à l'étranger...

— Crache le morceau.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il suit son cœur et moi le mien, et nos deux chemins ne cessent de s'éloigner l'un de l'autre. (Elle se tut et porta une paume à son front.) Honnêtement, je ne sais pas si on va y arriver.

Le souffle lui manquait. Son aveu lui faisait l'effet d'une trahison. De l'admettre à voix haute, c'était un peu comme trahir Wes et ses sentiments pour lui.

Rita l'attira dans un câlin.

— Allez, allez... Tout ira bien. *Mirar*, tu dois te sortir ça de la tête. J'ignore ce qu'il adviendra de Wes et toi, moi aussi. (Son amie la regardait droit dans les yeux, avec cette intelligence terre à terre qui la caractérisait.) Tu réfléchis trop. Tant de mois de séparation, ça fait ça à tout le monde, alors *calmos*, OK ? fit-elle mine de la gronder en la secouant gentiment. En plus, vous allez vous retrouver d'ici moins de vingt-quatre heures, et une fois que vous serez face à face, tout redeviendra génial. Je te parie vingt dollars là-dessus, ajouta-t-elle, tout sourire.

— Ma vie amoureuse et mon bonheur futur ne valent pas plus de vingt dollars à tes yeux ? rétorqua Sam entre rire et larmes.

— Ben *primo*, je ne connais personne dont la vie amoureuse soit une source de bonheur ; et *secundo*, je n'ai que vingt dollars sur moi. Alors allons dépenser cet argent dans quelques verres et un dîner, OK ?

Sam se laissa entraîner par son amie et sa bonne humeur.

— OK.

Quelques heures plus tard, plongée dans un profond sommeil, Sam entendit à travers une sorte de brouillard quelqu'un frapper à sa porte. Désorientée, elle



s'assit sur le lit, médusée de découvrir Rita plantée à côté de Mack McDevitt, l'associé de son père, un homme qu'elle avait toujours vu durant son enfance – c'était pratiquement un oncle pour elle. Mack était blême sous sa peau burinée et il semblait bouleversé, chose peu courante chez lui. L'impression était sans doute causée par ses yeux choqués et ses épaules basses. En tout cas, même à moitié endormie, Sam comprit sans savoir expliquer pourquoi que quelque chose de terrible était advenu.

— On sonnait à la porte... commença Rita.

Mais Mack s'approcha et tendit vers Sam ses mains tremblantes.

— Ma petite Sammy, marmonna-t-il de sa voix bourrue.

Elle se frotta les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mack ? bredouilla-t-elle.

— C'est ton père et Ryland...

La voix de Mack se brisa ; il déglutit et détourna ses yeux emplis de larmes.

— Ils ont eu un accident, Sammy. Il faut que tu viennes tout de suite avec moi.

Sam eut un mouvement de recul.

— Quoi ?

— *Oh Dios !* hoqueta Rita au même moment, une main portée à sa bouche.

— L'hélicoptère arrive, lui indiqua Mack en la prenant par les bras. Sammy, ma chérie, il faut que tu t'habilles. On retrouve Grant au poste du shérif près du ranch.

Un froid glacial frappa Samantha et elle se mit à trembler de la tête aux pieds. Son corps enregistrait déjà la réalité que son cerveau n'acceptait pas encore.

— Mais qu'est-ce que tu dis, Mack ? demanda-t-elle d'une voix saccadée, qu'elle-même entendait de loin. Qu'est-ce que tu dis ?

Il posait sur elle un regard peiné.

— Viens enfiler un jean et un sweat-shirt, intervint Rita, passant à l'action alors que Sam restait pétrifiée, sous le choc.

— Non, Rita... Arrête.

Sam secoua son amie quand cette dernière tenta de lui enfoncer les bras dans les manches d'un épais gilet par-dessus sa chemise de nuit.

— Mack, qu'est-ce que ça veut dire ? répéta-t-elle, avec l'impression que la terre s'ouvrait sous ses pieds. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mack secoua la tête et une grosse larme s'échappa, qui roula dans les profonds sillons de ses joues.

— Sammy, je suis tellement désolé... (Sa voix grave se brisa.) Oh, bon Dieu, je suis tellement désolé de devoir te dire ça...

Au loin, elle perçut le tournoiement des rotors de l'hélicoptère qui descendait sur le toit du penthouse. Elle se concentra sur le bruit au lieu d'écouter Mack qui lui racontait ce qui venait de se produire.

— Il y a eu un accident... à peu près à une heure du ranch... Un conducteur ivre... a renversé le SUV, et le réservoir...

En état de choc et incapable de réagir, Sam se laissait habiller par Rita.

— Le médecin légiste... explosion...

*Non, c'est impossible. Papa était là tout à l'heure. Il voulait que je prenne le jet. Il essaie encore d'avoir le dernier mot... C'est une blague... une très, très mauvaise blague...*

— Grant m'a appelé pour que je vienne te chercher...

*Papa rentrait pour l'aider à rassembler le bétail. Il avait un vol de prévu en direction du Moyen-Orient. Et elle avait promis de revenir très vite histoire de passer du temps avec Ry avant d'être convoquée pour sa première mission...*

— L'hélico est là, Sammy, il faut qu'on y aille...

— Je viens avec vous ! déclara Rita d'une voix ferme.

— Non, Rita...

— Mack, il n'est pas question une seule seconde que je la laisse seule dans des circonstances pareilles. *No mames<sup>2</sup> !* Elle a besoin de moi ! Regardez-la, regardez-la, elle est catatonique !

Alors que Mack et Rita la sortaient de la chambre, Sam gardait les yeux rivés sur la fenêtre. Le ciel commençait juste à s'éclairer, passant d'une nuit profonde à une aurore couleur lavande. Ils montèrent les marches jusqu'à la plateforme du toit-terrasse. Les pales du Sikorsky de Wyatt Petroleum giflaient l'air humide de Houston, soulevant ses vêtements et ses cheveux, lui piquant les yeux.

*Non, ce n'est pas possible.*

— On va rater notre avion, lâcha-t-elle dans sa stupeur. Si tu pars avec moi, tu ne seras jamais rentrée à temps pour aller à Londres...

Elle laissa sa phrase en suspens, les yeux rivés sans vraiment le voir sur le pilote de l'hélicoptère qui les accueillait d'un hochement de tête sinistre.

*Non, ce n'est pas possible.*

— Pas question que j'aille où que ce soit si ce n'est avec toi, Sam, répliqua Rita. (Elle l'aida à attacher sa ceinture tandis que Mack s'asseyait sur le siège en cuir face à elles.) Tu es sous le choc, ajouta-t-elle d'une voix douce en lui passant un bras autour des épaules. Je ne vais nulle part.

*Non, ce n'est pas possible.*

Puis l'hélicoptère décolla, et l'instant d'apesanteur qui s'ensuivit donna à Sam l'impression encore plus perturbante d'être en décalage total avec la réalité. L'appareil resta suspendu en l'air avant de se propulser et de s'envoler rapidement au-dessus des gratte-ciel de Houston, en direction du chagrin le plus insupportable que Sam connaîtrait jamais.

## Début mars, de nos jours, lac de Côme, Italie

*Jack*

Tesoro,

*Ces deux mois sans toi ont été un enfer. Ou bien une rédemption. La première échéance à payer pour les fautes et les erreurs que j'ai commises durant une vie d'insouciance.*

*On dit que le repentir fait partie du processus de guérison, mais il existe une grosse différence entre se repentir et dire : « Je te demande pardon. » La vérité, c'est que je ne regrette pas d'être tombé amoureux de toi. Et je ne regrette pas non plus d'avoir fait le peu qui était en mon pouvoir pour t'aider. Tu sei quella che stavo aspettando<sup>3</sup>. Je ne m'étais pas rendu compte, avant que tu entres dans ma vie, que j'attendais ton arrivée. Que tu allais devenir aussi familière et naturelle pour mon cœur que le soleil sur ma peau tandis que je t'écris cette lettre.*

*Je n'avais jamais cru à ces histoires d'âmes sœurs avant de te rencontrer. L'idée m'avait toujours semblé ridicule – l'ardent fantasme de ceux qui rêvent d'aimer et d'être aimés. Bêtement, je me croyais au-dessus du lot. Je pensais que la femme que tu aimes et la manière dont tu l'aimes, ça n'était qu'une affaire de choix. À présent j'ai compris que le seul choix qui tienne, c'est le désir de surmonter les obstacles, surtout quand ils paraissent particulièrement insurmontables.*

*Voici donc de quoi je dois me faire pardonner : de n'avoir pas eu assez foi en toi alors que je l'exigeais de ta part. Je t'ai caché l'existence de ce dossier tout en sachant que je n'aurais pas dû l'accepter à la base. Je t'ai reproché ce qui était arrivé à mon frère, alors même que tu avais été la seule à suggérer de le faire protéger d'emblée. Je t'ai quittée après le Brésil, tout en sachant que tu avais besoin de moi à tes côtés. Enfin, je t'ai obligée à partager tes secrets après avoir fouillé dedans derrière ton dos.*

*J'ai fait tant de choses que je regrette, tesoro, tant d'erreurs que je ne peux pas corriger...*

*Je voulais que tu saches que je rentre à Chicago ce soir. Quand tu recevras cette lettre, je serai en route pour arranger les choses. Et bien qu'une partie de moi meure d'envie de me précipiter au Texas pour me jeter sur toi, je respecte le temps et l'espace dont tu as besoin pour te soigner et pour réfléchir. Tout ce que je te demande, c'est de me contacter une fois que tu te sentiras prête.*

*So che posso sognare, so che non ti avrò mai, ma so anche che non potrò mai smettere d'amarti<sup>4</sup>.*

*Avec tout mon amour,*

*Jack*

Il ferma l'enveloppe et laissa courir ses doigts sur le luxueux papier de correspondance, les yeux perdus dans l'immensité des eaux bleu marine du lac de Côme. Les vagues léchaient doucement les murs du quai qui longeait la villa où il résidait depuis son départ d'Allemagne pour se nettoyer et se remettre sur pied.

— C'est un centre de désintox ou un complexe de vacances cinq étoiles ? entendit Jack derrière lui.

Mitch Gartner se tenait en bordure du jardin taillé au cordeau de la propriété où Jack s'était fait interner un mois plus tôt. Son associé et ami avait l'air à la

fois élégant et détendu dans son costume trois-pièces, appuyé sur une canne en ébène tel un parfait *gentleman* anglais. Sachant qu'il se remettait tout juste de la balle que Lightner lui avait tirée dans la jambe, Jack traversa rapidement la pelouse pour aller l'attirer dans une étreinte fraternelle.

— Bon sang, ce que c'est bon de te voir ailleurs que dans un lit d'hôpital, souffla-t-il, un grand sourire aux lèvres.

— Et c'est bon de te voir à nouveau toi-même, répondit Mitch en lui tapotant dans le dos.

Quand Jack le relâcha, reculant d'un pas, son ami porta le regard sur les eaux bleu vif du lac et lâcha un long sifflement.

— Et dire que je te plaignais, en te croyant en train d'observer une sorte d'exil ascétique le temps que ton organisme se nettoie.

— C'est un peu les deux, admit Jack dans un haussement d'épaules.

Si magnifique que soit le cadre du lac de Côme et des sommets enneigés des Alpes rhétiques, il s'était bel et bien agi d'un exil. Pour un homme qui avait toujours joui des libertés afférentes à l'opulence et au pouvoir, toutes deux en trop grandes quantités, la supervision constante, les séances de thérapie quotidiennes et les contacts limités avec le monde extérieur lui avaient fait percevoir le centre plutôt comme un pénitencier, si sublime que soit le décor. Et il avait beau savoir qu'il avait besoin de ce passage, il n'en restait pas moins immensément heureux de s'en aller d'ici deux heures.

Mitch le contemplait.

— Tu as l'air en forme, commenta-t-il franchement. Meilleure que ces derniers temps, en tout cas.

— Merci. Quand je ne suis ni en séance de thérapie, ni occupé à explorer mes ressentis, je bosse comme un monstre à la salle de sport, admit Jack en guidant son ami jusqu'à la table en fer forgé où il était installé pour écrire, afin que celui-ci puisse reposer sa jambe. Comment avance la cicatrisation de ta blessure par balle ?

Mitch tapota la jambe en question.

— Elle me fait un mal de chien le matin et reste raide comme un piquet la plupart du temps, mais le docteur est certain que je serai totalement remis d'ici quelques mois supplémentaires. Pour le footing, je ne suis pas sûr de pouvoir reprendre, mais j'ai un peu nagé, à Londres.

Jack se mordit l'intérieur de la joue. Il ne pensait pas être capable de se pardonner un jour ce que Lightner avait fait à Mitch à cause de lui.

— Mitch, je te dois tellement d'excuses...

Son ami l'agrippa par l'épaule et posa sur lui un regard sérieux derrière ses lunettes en écaille.

— Tu sais que je ne te considère pas comme responsable, n'est-ce pas ? Jaime m'a averti que tu n'arrêtais pas de ressasser cette histoire, comme quoi tu devais te racheter, etc.

— Si je ne t'avais pas traîné avec moi à Londres, jamais tu n'aurais été blessé, fit remarquer Jack.

— Tu ne pouvais absolument pas savoir ce qui allait se produire, répondit tranquillement Mitch. Personne n'aurait été en mesure de prévoir que Lightner irait jusqu'à creuser un cratère de la taille d'un terrain de baseball en plein cœur d'une ville rien que pour nous kidnapper. Tu es un fou furieux, parfois, Jack, mais en prenant les rênes de Leviathan, on a eu affaire à un niveau de dinguerie totalement inédit.

— Peut-être, n'empêche que je savais que j'agitais un chiffon rouge devant un taureau prêt à charger, insista Jack, la mine sombre. Je savais que Lightner prendrait des mesures de rétorsion, d'une manière ou d'une autre. Mais j'étais assez arrogant et aveugle pour me croire capable de gérer ça tout seul.

Mitch lui asséna une claque amicale dans le dos.

— Encore une preuve que tu étais drogué, le taquina-t-il.

Jack lui adressa un regard contrarié.

— J'essaie de te parler sérieusement, là.

— Écoute, si tu as besoin de faire amende honorable, si ça fait partie de ton processus de guérison, alors j'accepte tes excuses. Mais avant que tu ne continues à te fustiger au sujet de ce qui est arrivé à Londres, laisse-moi te poser une question.

— Tout ce que tu veux.

— Si tu pouvais tout recommencer depuis le début, est-ce que tu rachèterais Leviathan ?

— Absolument, répondit Jack sans l'ombre d'une hésitation.

Mitch hocha la tête.

— Dans ce cas, envisages-tu un seul scénario dans lequel je ne te soutiendrais pas ? Y compris contre tout bon sens ? Imagines-tu un scénario dans lequel je te laisserais te lancer seul dans une bataille ?

— C'est moi qui aurais dû prendre cette balle, s'obstina Jack. J'aurais préféré que Lightner tire sur moi plutôt que sur toi.

— Je sais bien, mais c'est exactement pour ça que ce fils de chien a tiré sur moi : pour t'atteindre *toi*, lui rappela Mitch en toute honnêteté. (Derrière ses

lunettes, son regard était très sérieux.) Pour moi, c'est Lucien Lightner, le responsable, et... je dois avouer que j'ai pris énormément de plaisir à détruire le travail de toute sa vie pour le remodeler. Leviathan est un animal complètement transformé, désormais.

C'était d'ailleurs ce qui était ressorti de mieux de ces derniers mois infernaux. Au départ, Jack avait eu pour unique intention de racheter Leviathan afin de protéger Samantha et l'empire qu'elle avait travaillé si dur à construire, mais l'OPA hostile était devenue bien plus qu'une tentative de la venger. En un seul mouvement, Roman Industries était passé de la promotion immobilière à la sécurité internationale, et ce, à un niveau de puissance inouï.

— Je n'étais peut-être pas d'accord au début, mais je dois avouer que racheter l'entreprise de Lightner pourrait bien avoir été ton coup le plus brillant à ce jour, reprit Mitch. Entre la technologie de surveillance et de sécurité que développe Jaime, nos *holdings* et la réputation de Leviathan, les développeurs du monde entier font désormais la queue devant notre porte. Ton projet de protéger les bâtiments de grande valeur architecturale contre toute attaque en provenance du sol ou des airs va changer le visage de ce domaine d'activité. Nous serons en mesure de bâtir et de protéger de véritables forteresses. Bref, même drogué, tu es un putain de génie.

Plutôt que du génie, il s'était agi d'un acte incroyablement avisé, quoique mû par des intentions de départ pour le moins mauvaises. Il avait transformé ce qui ressemblait fort à une vengeance en une innovation qui leur rapporterait des milliards de dollars. Avec leur branche de promotion immobilière commerciale et leur fondation pour le soutien de l'architecture, les découvertes technologiques de Jaime et à présent Leviathan, ils auraient un portefeuille de clients internationaux et certains des meilleurs agents de sécurité au monde pour créer un marché totalement nouveau dans les domaines du bâtiment, de la défense et de la sécurité.

— Jaime m'a affirmé qu'il avait programmé un rendez-vous avec une entreprise spécialisée dans la défense dès mon retour à Chicago, afin de réfléchir à un système d'interception antibalistique qui détecterait et contrerait les missiles et les roquettes à courte portée, annonça Jack. Son concept s'apparente à celui du Dôme d'acier qu'Israël a mis en place pour se défendre du Hamas. Tout bâtiment dans lequel nous installerions cette technologie serait plus que protégé, il deviendrait un véritable château fort.

Mitch se fendit d'un large sourire.

— La Maison-Blanche nous a déjà fait part de son intérêt. Si l'on parvient à embarquer le ministère de la Défense, imagine le potentiel ! (Mitch secoua la tête.) L'argent empoché pour un contrat de cette envergure triplerait la valeur de Roman Industries du jour au lendemain.

— Je suis prêt, lança Jack.

À la perspective de faire émerger une nouvelle idée, il se sentait transporté par un soudain afflux d'énergie. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé pareil enthousiasme. À l'exception du sujet « Samantha », du moins.

— Je suis ravi de l'entendre, fit Mitch en lui flanquant un coup de poing dans le bras. Être de retour à la maison et travailler à ce projet aux côtés de Jaime, ça te fera du bien. Une fois qu'on t'aura ramené à Chicago, je pense que je resterai un peu au Royaume-Uni, histoire de m'assurer que cette partie de l'affaire tourne bien.

Jack lui lança un regard amusé.

— En fait, tu aimes vivre à Londres, admetts-le.

Mitch éclata de rire.

— Évidemment... Entre les costumes de Savile Row et les matchs de foot en live, comment veux-tu que je n'aime pas ?

Jack porta le regard sur le soleil qui faisait étinceler la surface de l'eau.

— La pluie incessante, peut-être ?

— Mieux vaut ça que neuf mois d'hiver à Chicago, sans hésiter.

— Ça se tient, concéda Jack, ravi de voir son ami heureux. Et c'est logique de t'avoir à la barre pour gérer la transition de Leviathan sur place, de toute façon. Ça m'évitera des allers-retours et je serai mieux à même de me concentrer sur ce qui se passe à la maison.

— En parlant de ça... (Mitch se pencha vers l'avant.) Tu as parlé à Sam ?

Jack secoua la tête.

— Elle s'est enfermée au ranch avec une équipe de sécurité. Je n'ai pas appris grand-chose hormis qu'elle se remet lentement et ne parle guère qu'aux membres de sa famille.

— Et la chasse à l'homme après Lightner ? Est-ce qu'elle sait que tu m'as demandé d'offrir une récompense de dix millions de dollars ? demanda Mitch avec précaution.

— Je l'ignore, admit Jack avec un haussement d'épaules. Mais je vais m'assurer que ce trou du cul ait une cible de la taille d'un stade de football accrochée dans le dos. Je veux que tous les mercenaires de la planète le recherchent. Avec cet argent, je me suis juste acheté les services des soudards



des temps modernes les mieux équipés et les plus motivés. Ils finiront par trouver cette aiguille dans la meule de foin.

Mitch se frotta le menton.

— Et la femme qui travaille pour Sam, celle qui nous a sauvés des pattes de Lightner après lui avoir tiré dessus ? Si cette fille mystérieuse a réussi à en apprendre suffisamment pour le localiser une fois, elle y parviendra à nouveau, selon toutes probabilités, fit-il remarquer.

— Possible, concéda Jack. Mais on a tous besoin d'un petit coup de main de temps en temps.

Mitch secoua la tête d'un air perplexe.

— Tu sais qui elle est ?

— Non, et je ne pense pas que quiconque sache quoi que ce soit sur elle, si ce n'est qu'elle est l'une des cartes que Samantha cache dans sa manche.

— Parmi tant d'autres, compléta Mitch. Comment tu t'en sors, sans elle ?

Le regard perdu sur les eaux du lac, Jack esquissa un sourire amer.

— La désintoxication m'a peut-être soigné de mon addiction aux analgésiques, mais elle n'a rien changé à mes sentiments envers cette femme. Rien du tout.

Dans sa tête, Jack se remémora le visage blême de Samantha sur son lit d'hôpital, le son des machines quand la ligne du moniteur cardiaque était devenue plate. Rien n'avait été plus douloureux que cet instant. Jamais de toute sa vie il ne s'était senti aussi impuissant. Jamais il n'avait su plus clairement ce qu'il voulait et avec qui il le voulait. Et peu importait la densité ou la complexité de leur histoire. Au bout du compte, elle était la seule femme pour lui.

Oui, Samantha était la seule partenaire qu'il voulait pour partager le reste de ses jours et de ses nuits. Pour lui, c'était elle et nulle autre. Toutes celles qui l'avaient précédée n'avaient jamais été que des placebos, des échafaudages fragiles entre la réalité et le rêve.

— Si tu m'avais dit il y a six mois que je tomberais amoureux d'une femme telle que Samantha, que je risquerais tout pour l'aider et que je manquerais de perdre cette même femme, mon frère et mon meilleur ami au passage, eh bien j'en aurais déduit que c'était toi qui prenais des substances, admit-il en croisant le regard de Mitch.

Ce dernier lâcha un soupir.

— Jack, c'est peut-être la preuve que cette relation n'est pas ce qu'il y a de plus sain pour toi, dit-il doucement.

Jack secoua la tête.

— Avec tout le temps que j’ai eu pour moi ici, j’en suis venu à des conclusions qui sont des certitudes. Je ne crois pas au succès raisonnable, et il n’est pas question une seule seconde que je me contente d’une stabilité à moitié satisfaisante. Je refuse de contourner mes problèmes, et je ne compte pas non plus laisser Samantha gérer les siens toute seule. Nos vies sont étroitement mêlées désormais, et je vois mon avenir plus clairement que jamais. Il est avec elle ; pour le meilleur ou pour le pire. Je ne vivrai pas à moitié, Mitch, je ne passerai pas ma vie à comparer toutes les autres femmes à elle. Ce sera Samantha ou personne.

De nouveau, Mitch soupira.

— Et si elle ne te revient pas ?

Jack haussa les épaules.

— Elle me reviendra.

— Tu es toujours aussi sûr de toi, en tout cas, hein ?

Jack se contenta de sourire.

— Parfois il le faut. Allez, partons d’ici. On a encore du travail.

1. « Ah oui ? » en espagnol. (N.d.A.)

2. « Pas question ! » en espagnol. (N.d.A.)

3. « Tu es celle que j’attendais » en italien. (N.d.A.)

4. « Je sais que je peux toujours rêver, que jamais je ne te récupérerai, mais je sais aussi que je ne cesserai jamais de t’aimer » en italien. (N.d.A.)

## **Mars, matin, Tel Aviv, Israël**

### *Roxanne*

Depuis les larges baies vitrées surplombant la Tayelet, Roxanne admirait la vue sur la vaste et charmante promenade du bord de mer de Tel Aviv et les eaux incroyablement bleues de la mer Méditerranée. Elle jouissait d'une vue parfaitement dégagée sur l'étendue de sable d'un blanc immaculé de la plage Gordon-Frishman, parsemée de parasols colorés et arpentée par quelques courageux bien déterminés, malgré le froid, à profiter de la baignade en plein mois de mars.

Roxanne n'était à Tel Aviv que depuis une semaine, sur la piste d'Avi Oded, pourtant elle se surprenait déjà à aimer cette ville. Comparée à la météo pour le moins peu clémente et à l'humidité constante de Londres ou à l'air glacial de Chicago, Tel Aviv était un rêve. Au cours des mois écoulés, elle n'avait fait que passer de trou à rats en trou à rats, à la poursuite de Lucien Lightner, mais à présent, elle éprouvait un plaisir certain à se promener dans l'appartement de l'ancien agent du Sayeret Matkal devenu indicateur pour le Mossad, meublé de façon sommaire mais avec un goût très sûr.

Elle avait déjà fouillé l'endroit, découvert un placard rempli de costumes impeccablement taillés, de chemises de couturiers français, de chaussures vernies et de quelques vêtements plus décontractés. Elle avait appris qu'Avi Oded préférait les fragrances à base de bois de santal, qu'il faisait du sport à la maison grâce à divers haltères, élastiques de fitness et un punching-ball manifestement souvent utilisé.

Elle constatait aussi que l'appartement impeccable d'Avi n'était pas un foyer. Enfin, pas vraiment. Plutôt un lieu où se vider la tête quand il était en ville. En fait, c'était exactement le genre d'espaces que Rox elle-même se choisirait : calme, offrant une excellente vue sur le lointain sans aucun vis-à-vis

direct, mais doté de multiples possibilités de s'échapper et d'un magnifique décor qui rappelait plus un hôtel cinq étoiles qu'un véritable sanctuaire. Il n'y avait pas de livres, pas de babioles, pas de tickets de caisse dans la poubelle.

Le seul objet vaguement personnel qu'elle dénicha, ce fut une photo cornée de lui en uniforme, sur laquelle il devait avoir dans les dix-huit, dix-neuf ans, et où il riait avec ses hommes dans sa première unité de Tsahal<sup>1</sup>. Elle avait aussi déniché un bouchon de champagne au fond d'un tiroir de la cuisine, avec une date griffonnée dessus dont elle devinait qu'il s'agissait de la naissance de sa fille, une dizaine d'années plus tôt. Dans un coffre sous le parquet de son salon, elle avait découvert une montre de gousset en or blanc, un modèle ancien, gravée aux initiales d'un homme. Enfin, elle avait trouvé quelques milliers de dollars en liquide, un pistolet de combat Jericho .45 ACP dont le numéro de série avait été limé et une poignée de passeports de différentes nationalités – américaine, française, suisse et même belge.

Elle ouvrit l'un des passeports. Cet Avi Oded était bel homme. Il regardait la caméra sans détour de ses yeux vert noisette, une sorte de sourire narquois un peu mystérieux aux lèvres. À moins que cet air arrogant ne soit dû à la sensualité indéniable qu'il dégageait – bouche pleine, sourcils épais et rideau de cils d'une nuance plus sombre que ses cheveux brun clair. Et quelle que soit la coupe, Avi restait séduisant en diable. D'ailleurs, Rox soupçonnait qu'il le savait aussi.

Cet homme était le genre escroc rusé, Rox le savait pour avoir effectué des recherches sur lui avant que Sam ne demande son aide à l'Israélien, quand elle s'était donné pour mission d'abattre Ibrahim Nazar, il y avait quelques mois de cela. Quoi qu'il en soit, Rox n'avait pas eu besoin de Sam pour lui dire que les apparences, chez un homme tel qu'Avi, n'étaient pas forcément conformes à la réalité. Les types de son espèce savaient évoluer dans un univers comme celui de Rox – en marge, de biais, à travers diverses nuances de gris, échangeant une identité contre une autre comme on enfile de nouveaux vêtements. C'était ce qui faisait de lui un bon agent. C'était aussi ce qui le rendait si difficile à pister.

Elle avait mis plus longtemps qu'elle ne l'aurait souhaité à le trouver, mais elle avait fini par le débusquer. Et bien qu'elle déteste devoir faire entrer un nouvel intervenant dans le jeu à ce stade, elle avait besoin de son aide et de son réseau pour atteindre Lightner.

Après des mois de recherches, elle touchait enfin au but. Elle le sentait dans ses tripes, comme un chat sait quand la souris est là, juste derrière le mur. Cela expliquait pourquoi elle se trouvait dans l'appartement d'Avi Oded, à l'attendre

telle une petite amie jalouse qui chercherait les indices du lieu où il se trouvait et de ce qu'il faisait en son absence.

En quittant son immeuble le matin même, Avi portait un short et sa planche de surf, et il s'était dirigé vers le sable d'un pas détendu et tranquille. Il ne ressemblait en rien à un espion. Il ne ressemblait pas non plus à un militaire qui s'était avéré l'un des plus jeunes et des plus impressionnants officiers de reconnaissance que le Sayeret Matkal ait connu en une décennie. Et pourtant, c'était bien lui.

Pendant une fraction de seconde, Rox aurait pu jurer qu'il la regardait droit dans les yeux, même si c'était difficile à dire, vu qu'il portait des lunettes de soleil. Enfin, de toute façon, il n'aurait pas pu la reconnaître, ils ne s'étaient jamais rencontrés en personne.

Aujourd'hui, Rox portait une tenue décontractée – jean ajusté, espadrilles à talons hauts et chemisier de style bohémien ample – et une perruque aux longues boucles couleur miel qu'elle avait laissées libres. Quant à ses lunettes Chanel, elles étaient si grandes qu'elles lui cachaient la moitié du visage. Bref, elle ressemblait à une Israélienne chic qui profitait d'une journée de repos, et pas à la fixeuse de Chicago qu'elle était.

Un bruit à la porte d'entrée la fit se retourner. Elle se posta discrètement derrière la porte, surprise qu'il rentre si vite. Elle sortit un pistolet Kahr CW9 compact assez petit pour se glisser dans la ceinture à l'arrière de son jean mais assez puissant pour envoyer valser n'importe quel assaillant. Elle était déjà en train d'y apposer son silencieux quand la poignée de la porte tourna.

Pour s'entrouvrir d'environ la largeur d'un pied. Rox recula juste ce qu'il fallait pour viser à hauteur de tête celui ou celle qui entrait.

Il y eut une hésitation, si brève qu'elle faillit ne pas la déceler. Comme si l'intrus avait fait un pas en arrière dans le couloir. Rox s'approchait, pistolet levé, quand le battant s'ouvrit soudain en grand, la plaquant brusquement contre le mur.

Elle lâcha un grognement de douleur mais parvint à garder son arme en main.

Avi contourna la porte pour la dévisager, sa propre arme de poing braquée droit sur le visage de Rox, son corps et ses cheveux encore mouillés de sa séance de surf.

— J'espérais que nous finirions par nous rencontrer, murmura-t-il d'une voix de baryton profonde teintée d'une infime touche d'accent étranger. Cependant, je ne me rappelle pas vous avoir invitée chez moi.

— Je ne suis pas le genre de filles à attendre une invitation, répliqua-t-elle d'un ton léger, alors même qu'ils se faisaient face, tous deux en joue.

À sa grande surprise, il lui adressa un sourire et referma la porte d'un coup de pied. Puis il baissa lentement son arme, et elle l'imita car elle n'était pas là pour le blesser.

Non, elle avait besoin de son aide.

Avi profita de cette fraction de seconde de distraction pour relever le bras et, d'un coup de crosse, écarter la main de Rox. De tout son corps, il la plaqua au mur, emprisonnant l'un de ses poignets dans un étau puissant. Elle voulut lui flanquer un bon coup de genou dans les testicules, attaque qu'Avi contra en lui coinçant une cuisse entre les jambes et en la soulevant au point qu'elle se retrouva sur la pointe des pieds, en équilibre précaire.

— Putain, mais qu'est-ce qu... gronda-t-elle.

Avant qu'elle ait le temps de réagir, Avi la fouillait consciencieusement et sans ménagement de sa main libre, en quête du métal dur d'une autre arme potentielle. Il trouva le cran d'arrêt dans sa poche et le jeta à terre dans la pièce, avant de reprendre sa fouille sur ses hanches et ses côtes, dont il établissait un inventaire minutieux à coups de doigts durs. Pendant tout ce temps, ils se regardaient droit dans les yeux, et Rox retenait son souffle face à l'intimité inattendue de son contact.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix douce, penché si près que Rox discernait les paillettes dorées dans le vert de ses iris. Que voulez-vous ? insista-t-il.

Voyant qu'elle ne répondait pas sur-le-champ, il ponctua sa question d'une pression douloureuse sur son poignet.

— La tête de Lucien Lightner sur un plateau, siffla-t-elle en gigotant afin de le repousser et de regagner un peu d'espace.

Mais cet homme était une montagne de muscles. Il sentait le soleil chaud et le sel de mer froid.

— Je travaille pour Sam.

Avi inclina la tête et l'observa, comme s'il tâchait de se rappeler s'il l'avait déjà vue. Il se recula juste assez pour lui ôter ses lunettes de soleil, qu'il envoya rejoindre son couteau.

— Hé ! Je les aimais bien, celles-là ! protesta-t-elle, les sourcils froncés. Vous me devez quatre cents dollars.

— Et vous, vous me devez une nouvelle serrure, rétorqua-t-il. (Il ne quittait pas des yeux son visage soigneusement maquillé.) Qu'est-ce qui me prouve que

vous me dites la vérité ?

— Appelez-la, fit-elle simplement. Elle m'a chargée de vous dire qu'elle avait besoin que vous continuiez à jouer sa tour. Apparemment, vous êtes censé comprendre ce que ça signifie.

Une lueur éclaira les prunelles d'Avi : oui, il comprenait. Il enfonça le pouce dans les nerfs sensibles à son poignet, provoquant un hoquet de souffrance. Elle sentit sa main s'engourdir et picoter tandis qu'il lui soutirait son arme. Puis il s'écarta.

— Vous étiez installée au café juste en face de mon immeuble, ce matin, constata-t-il en se dirigeant vers la cuisine.

— En effet.

Inutile de mentir. Elle le regarda ranger son arme dans l'un des placards, tout en haut. Comme il était grand, c'était facile pour lui, mais elle devrait grimper sur le plan de travail pour le récupérer. *Zut*. Elle posa les yeux sur le cran d'arrêt toujours au sol.

— Si vous ramassez ce couteau, je ne vous prépare pas de café, *neshama sheli*<sup>2</sup>, la gronda-t-il.

— Qu'est-ce qui me dit que votre café en vaut la peine ? fanfaronna-t-elle.

La fierté de Rox souffrait encore du fait qu'il ait réussi à prendre le dessus sur elle, et la facilité avec laquelle cela s'était produit. Elle n'aimait pas ça. Pas plus que le plaisir qu'elle avait pris à ce contact rapproché.

— Faites-moi confiance, il vaut le détour.

Son accent rendait quasi indécente sa réponse pourtant banale.

— Ça veut dire quoi, « *neshama* » ?

— C'est un mot doux en hébreu.

— Et qu'est-ce qui vous pousse à adresser un mot doux à une femme qui s'est introduite en douce dans votre appartement ?

Le sourire d'Avi était détendu, alors qu'il versait le café moulu dans le filtre d'une cafetière ayant tout l'air d'un appareil hautement perfectionné.

— Quel homme n'aimerait pas être poursuivi par une femme aussi belle que vous, *neshama* ?

*Pas faux*. Si la situation était différente, elle aurait même pu aimer ça.

Elle s'avança lentement pour aller se poster derrière le comptoir, histoire de garder un peu de distance entre eux. Elle l'observait évoluer dans sa cuisine, tranquille et décontracté. À croire qu'il ne venait pas de la coincer contre un mur et de plaquer tout contre elle les lignes dures de son corps.

Elle n'était que partiellement soulagée qu'il n'ait pas trouvé le Smith & Wesson .38 spécial qu'elle avait strappé à sa cheville, et elle se rappela en silence qu'il était un allié. Sauf qu'un type tel qu'Avi, si habitué à travailler des deux côtés, n'était pas le genre que l'on quittait des yeux. Même une seconde.

— C'est l'un de mes couteaux préférés, vous savez, lui indiqua-t-elle alors qu'il sortait deux tasses à café.

— Vous pourrez le récupérer une fois que je serai persuadé que vous n'essaierez pas de l'utiliser sur moi, répondit-il, un léger sourire aux coins des lèvres. Vous prenez du lait et du sucre ?

— Je le bois noir. Comme votre âme.

— Ha ! (Son rire était sorti comme un aboiement.) J'ai la sensation que c'est quelque peu ironique, venant de vous.

À l'observer de près, Rox voyait à quel point ses traits étaient dessinés. Le pouvoir de séduction d'Avi était profondément ancré dans sa témérité tranchante. Il n'était pas d'une beauté conventionnelle. Depuis l'endroit où elle se tenait, elle devinait qu'il avait eu le nez cassé à une ou deux reprises. Elle voyait la cicatrice au-dessus de sa lèvre, une entaille sous son sourcil. Il avait le visage d'un soldat, mais c'étaient son charme et son pouvoir de séduction naturels qui le rendaient aussi diablement attirant.

— Vous avez un nom ? voulut-il savoir, interrompant le fil de ses pensées.

— *Neshama*, apparemment, répliqua-t-elle.

Il haussa un sourcil et changea de sujet de conversation.

— Alors comme ça, vous cherchez des informations sur Lightner.

— Exact.

— Le MI-6 et Interpol ne sont pas assez coopératifs ? supposa-t-il.

— Je ne pense pas qu'ils aient quoi que ce soit de concret à me fournir.

— Et qu'est-ce qui vous amène à penser que je peux vous aider, moi ?

— Vous êtes le seul qui ait surveillé Lightner durant des années, quand vous travailliez sous couverture chez Leviathan. Vous êtes bien placé pour connaître son mode de pensée, son mode de fonctionnement. Je suis prête à parier que vous avez pris l'initiative d'effectuer des tas de recherches, dès que vous êtes rentré d'Afghanistan.

— J'apprécie Sam. Je ne voulais pas qu'elle soit blessée, admit-il avec un haussement d'épaules.

— D'autant qu'elle a plus de valeur vivante que morte aux yeux de votre gouvernement, avec le contrat pétrolier que vous avez signé, fit remarquer



Roxanne. Raison pour laquelle vous avez accepté de lui prêter main-forte face à Nazar au départ.

— Et maintenant, vous aimeriez que je vous aide. (Il la contemplait d'un air songeur, laissant courir sur elle son regard hypnotique.) J'aimerais connaître votre nom et voir votre visage, d'abord. Le vrai, celui qui se cache derrière tout ce maquillage impeccable.

— Nous venons juste de nous rencontrer et déjà vous exigez de me voir nue, répliqua-t-elle, un sourcil haussé.

— Vous vous introduisez chez moi tel un mystérieux cadeau empoisonné, et votre bouche ressemble à un parfait ruban rouge. N'importe qui de sensé aurait envie de vous déballer, *neshama*. Quel homme m'en blâmerait ?

— Vous parlez de miel, commenta-t-elle d'une voix traînante censée montrer son ennui, alors même que les paroles de ce type faisaient accélérer son rythme cardiaque.

Elle ne dirait pas « non » à l'idée d'être déballée par un homme du genre d'Avi pour une nuit. Pas du tout.

— Mais pas question, conclut-elle.

— Nous verrons bien, répondit-il d'une voix douce.

Et aussitôt Rox se prit à se demander l'effet que ça lui ferait de s'oublier quelques heures dans les bras d'Avi. *Reste concentrée*, se sermonna-t-elle.

— Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que Sam me fait confiance et qu'elle vous fait confiance. Elle souhaite que nous travaillions ensemble à retrouver Lightner, répéta-t-elle.

— Eh bien, si nous devons devenir partenaires, j'aimerais quand même savoir qui vous êtes.

— J'ai une piste sur l'endroit où il se trouve, fit-elle pour détourner son attention.

Avi parvint à masquer sa surprise, mais tout juste. Il devait se demander comment une mystérieuse Américaine avait retrouvé la trace de l'homme qui figurait désormais tout en haut de la liste des personnes les plus recherchées de la planète.

— Vous êtes une chasseuse de primes, comprit-il.

— Pas tout à fait.

Il se pencha en avant.

— Dans ce cas, qui êtes-vous ? Hormis une sublime amatrice de couteaux, je veux dire.

*Une fixeuse, une vengeresse, un fantôme, une arme.* Même si, dans le cas présent, elle devrait aussi se muer en tueuse, car il n'était pas question qu'elle laisse Lightner s'échapper vivant – surtout qu'il avait deviné qui elle était. Rox avait commencé cette mission pour Sam, mais elle allait la terminer pour elle-même.

— Qui je suis et ce que je fais importent peu, Avi. Tout ce qui compte pour vous, c'est que Lightner est un mort en sursis. Alors maintenant, dites-moi : êtes-vous d'accord pour travailler avec moi sur cette affaire, oui ou non ?

— Qu'est-ce que j'y gagne, *neshama* ? demanda-t-il sans détour. J'ai rempli ma part du marché avec Sam en Afghanistan. Au point où nous en sommes, c'est elle qui a une dette envers moi, pas l'inverse.

— Vous avez entendu parler de la récompense de dix millions de dollars que Jack Roman a mis sur la tête de Lightner ? Je la partagerai en deux si vous m'aidez à le trouver. C'est mieux que n'importe quelle pension de retraite que vous pourriez toucher de la part du Mossad, vous ne croyez pas ?

Avi l'observa attentivement en silence, pesant sans doute les pour et les contre. Rox ne voyait que très peu de raisons qu'il refuse sa proposition, mais bon, Sam l'avait avertie qu'il ne lâcherait rien.

— J'attends de savoir qui vous êtes.

Elle esquissa un sourire.

— C'est justement le mystère qui ajoute un peu de piment, vous ne trouvez pas ?

*L'argent suffirait-il à faire pencher la balance ?* Elle n'en était pas certaine, mais Avi était malin, plein de ressources et habitué à jouer simultanément pour plusieurs équipes. Ce genre de duplicité naturelle faisait aussi de lui un homme versatile et extrêmement rusé. Comme elle, il faisait commerce du secret. L'information était leur mine d'or. Pas étonnant qu'il souhaite savoir qui elle était, amie ou ennemie. Mais seule une poignée de personnes connaissaient sa véritable identité. Et ça devait continuer ainsi.

— Savez-vous comment Lightner a réussi à quitter Londres ? finit-il par demander.

— Sur un bateau de marchandises, répondit-elle volontiers. Mais il était dans un sale état quand il a fui le Royaume-Uni.

— Comment ça ?

— Il se peut que je lui aie tiré dessus une fois ou deux, admit-elle d'un ton désinvolte.

Il haussa les sourcils.

— Je pensais que Sam le voulait vivant.

— Oui, en effet.

— Dans ce cas, comment en êtes-vous venue à lui tirer dessus, *neshama* ?

— Surtout pour m’amuser, répliqua-t-elle gaiement.

Inutile de mentionner qu’elle avait agi ainsi afin de protéger Jack, et ensuite elle-même.

— Rappelez-moi de ne pas vous mettre en colère, alors.

— Je pense que vous êtes assez intelligent pour ne pas le faire. Lightner a embarqué sur un navire battant pavillon hollandais sous la houlette d’un capitaine belge. Je vous en raconterai plus si vous acceptez mon offre.

Avi se retourna vers la cafetière, puis il remplit les deux tasses d’un breuvage riche en arômes. Il posa celle de Rox devant elle sur le comptoir avant de tremper les lèvres dans la sienne.

— Merci, murmura-t-elle, soufflant doucement avant de prendre une timide gorgée.

C’était chaud comme l’enfer, mais délicieux. Elle garda l’épais mug en grès entre ses paumes pour les réchauffer.

— D’accord, *neshama*, marché conclu, lâcha Avi au bout d’un moment. Alors, il a fini où, Lightner ?

— Il n’est pas allé plus loin que Malte sur ce navire-là, car à ce stade, sa fièvre était trop forte pour qu’il puisse continuer sans soins médicaux, lui expliqua-t-elle. Il a été placé sous la protection d’un monastère catholique jusqu’à sa guérison.

— Je suis étonné qu’il n’ait pas été frappé par la foudre divine en franchissant la porte d’une église, commenta sèchement Avi. Je suppose qu’il n’est plus à Malte ?

Elle secoua la tête.

— Non. Une fois suffisamment rétabli, il a embarqué sur un second bateau. Qui transportait du poisson, cette fois.

— En partance pour ?

Rox sourit.

— Tel Aviv.

Sa réponse lui valut un nouveau haussement de sourcils.

— Vous plaisantez ?

— Pourquoi serais-je venue chez vous, sinon, Avi ? le raisonna-t-elle.

— Vous avez déjà pénétré chez moi, il y a quelques mois à Paris, lui fit-il remarquer. Sauf qu’à l’époque, vous étiez brune, si je ne m’abuse.

— Vous aviez remarqué ? s'étonna-t-elle, impressionnée.

— Pourquoi me suiviez-vous, à ce moment-là ?

— Sam aime savoir avec qui elle collabore.

— Vous travaillez exclusivement pour elle ?

— Jusqu'à ce que Lightner croupisse six pieds sous terre, oui.

Il inclina la tête.

— Donc vous avez l'intention de le tuer.

— Eh bien, je ne compte pas sortir avec lui, non.

Il sourit dans sa tasse de café.

— Ça me briserait le cœur.

Rox ne put s'empêcher d'esquisser un sourire amusé.

— Dites-moi en quoi je puis vous aider, *neshama*.

— Je sais qu'il est ici, et je suis quasi sûre de savoir ce qu'il s'apprête à faire, mais je ne connais pas tous les joueurs de la partie. C'est là que vous intervenez.

— Et pourquoi pensez-vous qu'il ait choisi Tel Aviv pour se cacher ? D'ailleurs, qu'est-ce qui vous amène à croire qu'il soit toujours ici ?

— Si j'étais lui, je chercherais des mercenaires de grand talent pour me protéger, et un endroit sûr pour subir une intervention de chirurgie plastique très coûteuse. Deux choses extrêmement faciles à trouver ici, en Israël, conclut-elle.

Avi la contempla plusieurs secondes.

— Il y a des centaines de chirurgiens esthétiques qualifiés à Tel Aviv, *neshama*. Sans compter que quasiment tout Israélien et tout Palestinien mâle est en capacité de fournir à Lightner une protection. Nous passons tous par l'armée à un moment donné de notre vie.

— Sauf que seule une poignée de ces chirurgiens ont le talent d'effectuer une reconstruction faciale complète tout en étant assez cupide et peu regardant du point de vue de l'éthique pour ne jamais rédiger de rapport dessus. Et je suis prête à parier que vous avez une idée précise du genre de mercenaires que Lightner embaucherait. À savoir les meilleurs et les plus brillants, s'il cherche à atteindre Sam.

— Il pourrait se contenter de se terroriser.

— J'en doute. Entre elle et Jack, ils ont presque tout pris à Lightner. Un homme orgueilleux comme lui ne laisse pas passer ça. Il voudra se venger. Et il n'attendra pas qu'elle vienne d'elle-même.

Avi se resservit du café.

— Je vous aiderai, mais à certaines conditions.

— Lesquelles ?

— J'aimerais connaître votre nom. Votre vrai nom, précisa-t-il avec un regard qui donna envie à Rox d'accepter toutes ses conditions.

Et elle était certaine que nombreuses avaient été les femmes à réagir comme elle. Avi était du genre à vous faire oublier comment on respire. Une arme difficile à esquiver dans un arsenal déjà impressionnant.

— OK, alors voici ce que je vous propose : on partage la récompense et je vous laisse me voir, *tout entière*, l'espace d'une nuit, finit-elle par annoncer, secouée par un léger frisson d'excitation. Comment vous m'appelez avant, pendant ou après, c'est vous qui le choisissez.

— Et qu'est-ce qui m'assure que vous tiendrez cette promesse ? demanda-t-il après un instant, son regard intense rivé sur elle.

Rox sourit.

— Rien, Avi. Se demander comment ce sera si jamais ça se produit, ça fait partie du plaisir, non ?

## **Mars, soirée, Austin, Texas**

### *Wesley*

Dix-neuf heures sonnèrent. Wes éteignit l'alarme qu'il avait programmée sur son téléphone avant de composer un numéro.

— Résidence Wyatt.

— Bonjour, Hannah, répondit-il avec un sourire. Comment se porte la plus jolie de toutes les Texanes, ce soir ?

Un gloussement lui parvint à l'autre bout du fil. Hannah Nelson était ce que Sammy avait jamais connu de plus approchant d'une mère.

— Si tu crois que je vais avaler ça, tu te mets le doigt dans l'œil, Wesley Elliott.

— Que Dieu en personne me punisse si je mens, déclara Wes, avant de marquer une pause. Vous voyez ? Je suis encore là, donc je n'ai pas menti.

— Tu es un incorrigible flagorneur, aussi mielleux qu'un bonbon, le gronda Hannah, dont il percevait toutefois le sourire dans la voix.

Wes écarta ses notes, se cala dans son fauteuil et posa les pieds sur son bureau.

— Alors... Comment va notre malade ? La séance de kiné s'est bien passée aujourd'hui ?

— Elle en a encore trop fait, admit Hannah avec un soupir frustré. Elle avait de telles crampes au dos qu'Alejandro a dû la porter à l'étage malgré ses protestations. Le kinésithérapeute n'a pas cessé de lui conseiller de ralentir, mais autant prêcher dans le désert, elle n'écoutait rien.

Wes secoua la tête.

— Quand est-ce que ce kiné va comprendre qu'il aurait plus de chances de réussir à enfiler des chaussettes à un coq que de convaincre Sam Wyatt de faire ce qu'on lui dit ?

— Elle tient ça de son père, commenta Hannah, amère. Chaque jour qui passe, elle me rappelle un peu plus Rob.

— Ne vous avisez pas de le lui dire.

— Oh, je ne m’y risquerais pas.

Wes se tut un moment, espérant qu’Hannah aurait une bonne nouvelle à lui annoncer ce soir.

— Vous pensez qu’elle acceptera de me parler ?

— Pourquoi ne l’appelles-tu pas ? Tu auras ta réponse.

— Ce n’est pas ce que je suis justement en train de faire ?

— Je parlais de son portable, idiot.

Wes leva les yeux au plafond, soudain envahi par une frustration désormais familière.

— Elle n’a répondu à aucun de mes appels ou de mes SMS depuis presque trois mois.

— Eh bien, elle est trop occupée à hurler sur le thérapeute ou à envoyer promener ce pauvre Alejandro.

— Ce *pauvre* Alejandro ? ironisa Wes. Vous le poursuivriez avec votre cuillère en bois à travers la cuisine, si vous saviez comme il a été méchant avec Sammy pendant les NROTC. En plus, je suis certain qu’il ne se laisse pas faire.

— Oui, c’est vrai qu’il ne se gêne pas pour la rembarrer, mais Sam est plus mauvaise qu’une couleuvre, en ce moment. Elle refuse de prendre ses antidouleurs et insiste pour essayer de tout faire elle-même.

Il sourit.

— Ça lui ressemble bien.

— Wes, attends une seconde, tu veux ?

Il entendit le son étouffé d’une paume que l’on appose sur le combiné et Hannah se mit à parler avec quelqu’un. Quand elle reprit la conversation, il devina ce qu’elle allait dire avant même que les mots ne sortent de sa bouche.

— Non, pas ce soir, Wes. Je suis désolée, lui annonça Hannah d’une voix teintée de regrets. Pourquoi ne pas réessayer un peu plus tard ? Ou mieux, attends qu’elle t’appelle, elle...

Voilà qui n’était qu’une légère variante de ce qu’Hannah lui avait répondu chaque jour, lorsqu’il avait téléphoné en réclamant de parler à Sam, au cours du mois écoulé. Il tentait de ne pas se laisser ronger par ces refus. Il savait ce qu’ils signifiaient : Sam espérait qu’à force de l’éviter, il finirait par comprendre et laisserait tomber.

Mais il n'en ferait rien. Pas cette fois. Même si ça le tuait de savoir qu'elle n'était qu'à quelques heures de lui, au ranch, et qu'elle luttait pour sa guérison.

Il était résolu à se montrer patient. Obliger Sam à le voir et à lui parler quand elle n'y était pas prête, c'était le meilleur moyen de la faire taire pour de bon. Sam n'appréciait pas d'être acculée et, si elle devait un jour lui pardonner le passé, elle s'y résoudrait d'elle-même.

— Vous voulez bien lui dire que je l'aime ? demanda-t-il d'une petite voix.

Hannah lâcha un soupir compatissant.

— Elle le sait, Wes, lui répondit-elle gentiment. Chaque fois que tu appelles, elle le sait. C'est juste qu'elle n'est pas prête à réagir à cet aveu, pour l'instant.

Wes se frotta la tempe, conscient qu'Hannah avait raison.

— Vous avez reçu les reportages que j'ai envoyés pour la vente aux enchères de la fondation Wyatt cette année ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— C'est pas vrai ! s'extasia Hannah.

— Mais si, répondit-il, ravi de la rendre heureuse.

— Tu n'étais pas obligé, voyons, le gronda Hannah.

Mais Wes savait qu'elle n'en pensait pas un mot. Hannah Nelson aimait par-dessus tout certaines choses en ce bas monde : son mari, ses enfants, son club Master Gardner et la fondation Wyatt, une œuvre caritative qu'elle avait créée en l'honneur de Rob et de Ryland. Les dons étaient généralement divisés entre l'hôpital pour enfants du Texas et l'association des vétérans de guerre. Chaque année, elle organisait un gala qui, cette fois-ci, se tiendrait au musée des Beaux-Arts de Houston, où l'on mettrait aux enchères des œuvres d'art afin de lever des fonds. Wes avait envoyé quelques-unes de ses photos préférées afin de soutenir la cause et d'obtenir une invitation à l'événement.

— Vous plaisantez, Hannah ? Vous m'avez mieux nourri que ma propre mère pendant toutes mes années d'université. J'irais plier des serviettes de table en forme de cygnes pour ce gala, si vous me le demandiez.

— Et tu remporterais probablement le prix Pulitzer si tu te lançais là-dedans, le taquina-t-elle d'une voix chaleureuse.

— En tout cas, j'ai hâte d'assister aux enchères, lui dit-il en toute sincérité. Si vous avez besoin que j'effectue quelques interviews ou autres serrages de mains, vous n'avez qu'à m'indiquer quand et où, et j'arrive.

— Tu es un homme bien, Wes.

Il se frotta les yeux.

— Vous pouvez le dire à Sammy, s'il vous plaît ?



Hannah resta silencieuse un moment et, quand elle reprit la parole, ce fut à voix basse, comme si elle ne voulait pas courir le risque d’être entendue par qui que ce soit d’autre.

— Tu as lu l’*Odyssée*, Wes ?

*Quel rapport avec la choucroute ?* Il ne répondit rien et attendit qu’elle précise le fond de sa pensée.

— Ulysse a passé dix ans à la guerre, et pourtant l’épreuve la plus ardue qu’il a dû surmonter – sa véritable épreuve –, ç’a été son retour à la maison. Tu savais, ça ?

Bon sang, Wes ne la connaissait que trop bien, cette épreuve. Il lui suffisait de songer à ce qu’il avait ressenti quand il avait dû rester tranquille à Austin, récemment, tel un avion qui tournerait en rond au-dessus de la piste en attendant de pouvoir atterrir, empêché par le vent qui le ramenait sans cesse dans les airs. Il aurait été tellement plus simple de s’envoler.

Il secoua la tête pour écarter cette tentation.

— Tu es une sage, Hannah.

— Je ne cesse de le répéter à tout le monde, répondit-elle. Repose-toi, Wes, tu as l’air d’en avoir bien besoin.

— Vous savez ce qu’on dit : pas de repos pour les braves.

— En effet, pouffa-t-elle. On se reparle bientôt, Wes.

— Bonne nuit, Hannah.

Et il raccrocha, tout en tripotant machinalement les plaques d’identité de Sam qu’il portait autour du cou. Depuis l’étage du dessous lui parvenaient les sons et les discussions des gens qui travaillaient encore. La Elliott Perry Fields Agency occupait le bâtiment d’une ancienne imprimerie située au centre d’Austin, dans une rue bordée d’arbres. Comme il était rarement en ville, Wes avait installé son bureau dans l’espace loft, au milieu des chevrons de bois et des murs de brique. Depuis son perchoir à l’écart du tumulte, il jouissait d’une magnifique lumière naturelle qui baignait la pièce par les ouvertures de toit dont il avait demandé le percement. Il avait recouvert le sol en parquet ciré de tapis rapportés de Turquie et de l’Himalaya, afin de pouvoir se promener pieds nus s’il en avait envie. Enfin, pour l’inspiration, quelques-unes de ses photos favorites étaient accrochées ici et là – d’austères et frappants noirs et blancs pris par les plus grands, tels Robert Capa, Henri Cartier-Bresson ou encore Margaret Bourke-White.

Quand l’envie lui prenait, il pouvait jeter un coup d’œil en bas de l’escalier, dans l’agence fourmillant d’activité, d’écrivains et de photojournalistes qui

dénichaient et propageaient les histoires les plus intéressantes du monde, suivaient les pistes les plus brûlantes et préparaient les articles les plus fous. L'agence qu'il avait créée avec son partenaire et meilleur ami six ans plus tôt représentait la quintessence d'un rêve devenu réalité. Le jour où Chris Fields et lui avaient versé l'argent destiné à acheter le local restait l'un des jours les plus heureux de la vie de Wes. Pouvoir parcourir le monde, prendre ses photos, raconter des histoires et influencer la manière dont les générations futures envisageraient le monde, c'était ça, son rêve. Et il avait pris vie.

Être en mesure d'aider d'autres journalistes ou photographes à en faire autant en contrepartie de la conservation des droits sur leurs travaux, eh bien, c'était la cerise sur le gâteau.

Deux ans après sa création, Martin Perry avait rejoint l'agence et complété leur trio. Wes avait travaillé avec le journaliste australien au Kosovo, lors de sa première mission pour Reuters, et découvert à Perry un talent tout particulier dans la gestion des humeurs irascibles dont les éditeurs de magazines et de journaux ne manquaient pas de faire étalage. Pendant que Chris s'occupait du bureau et de la plupart des articles orientés sport, grâce à son passé dans la NFL et ses liens avec le monde du sport, Martin gérait les grands comptes et travaillait en étroite collaboration avec les rédacteurs en chef des plus grands magazines et journaux du monde entier. Ce qui dégageait du temps à Wes pour le terrain, où il partait chasser l'information et suivre différentes pistes – ses passions premières.

Pourtant, depuis la blessure de Sam en Afghanistan, il n'avait pas bougé du Texas, focalisé uniquement sur la recherche d'indices concernant l'enquête devenue difficile et complexe à propos de l'assassinat de Robert et Ryland Wyatt. L'idée qu'il se trouvait, de cette manière, proche de Sam le rassérénait un peu, même si les deux heures de route qui les séparaient lui évoquaient de plus en plus la fosse des Mariannes.

Cela faisait des années que Sam lui manquait. Seulement maintenant, l'acuité de cette vieille douleur lui donnait plutôt l'impression qu'il s'agissait d'une blessure toute fraîche. Chaque appel, chaque SMS sans réponse ressemblaient à une pénitence – qu'il méritait, il le savait bien, mais ça ne rendait pas la souffrance moins pénible.

Il s'écarta de son bureau pour se diriger vers le tableau où il avait punaisé des photos, ainsi que des extraits d'interviews et les informations qu'il avait récoltées jusqu'à présent dans le cadre de l'enquête. Le tableau ressemblait à un mélange aléatoire de pièces provenant de différents puzzles dont chacune

aboutissait, telle une impasse, à une nouvelle question. Au début de son investigation, il n'était pas certain de ce qu'il allait découvrir, mais ce qu'il savait, c'était qu'avec Robert Wyatt les apparences étaient toujours trompeuses. Wes soupçonnait aussi fortement que l'homme ayant avoué avoir percuté le véhicule de Rob et Ry et provoqué leur mort, avant de prendre la fuite cette nuit-là, n'était qu'un ivrogne qui avait servi de pigeon. La question, la vraie, celle qui avait émergé désormais, c'était donc de savoir qui avait convaincu ce pauvre type d'avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

Plus il creusait, et plus le chemin devenait sinueux. Il observa les clichés une fois de plus, cherchant à entrevoir les réponses cachées derrière les épaisseurs de questions qu'il se posait depuis des mois dans l'espoir de remplir les blancs de la tragédie familiale des Wyatt. C'était le moins qu'il puisse faire. Une sorte de gage de réconciliation macabre. S'il parvenait à aider Sam à trouver des réponses, il espérait qu'elle trouverait par la même occasion la guérison dont il savait qu'elle avait tant besoin. Même si elle n'était pas prête à l'admettre. Les événements remontaient à plus d'une dizaine d'années, pourtant il était persuadé que Sam n'avait jamais surmonté la terrible douleur de cette nuit-là. Pas plus qu'il n'avait surmonté l'angoisse de la laisser partir.

Il reporta les doigts aux plaques d'identité à son cou, petit réconfort tandis que son esprit parcourait les tissus cicatriciels qui enveloppaient ses souvenirs...

## **Mai 1999, appartement de Sam et Wes, Université A&M du Texas**

*Wesley*

— Je n’y vais pas.

— Oh si, tu y vas.

— Non, je n’y vais pas, s’entêta Wes, qui saisit son sac de voyage et en renversa le contenu sur leur lit. C’est de la folie. Pas question que je te quitte pour Dieu sait combien de temps. (Il se passa les mains dans les cheveux, geste qui trahissait toute sa frustration.) Je vais prendre le boulot au *Statesman* à Austin et attendre que tu aies décroché ton diplôme. Ensuite...

— Ensuite quoi, Wes ? l’interrompit doucement Sam, les bras croisés et adossée contre le jambage de la porte de leur chambre. Tu sais que je vais être envoyée en mission juste après le diplôme l’an prochain, et je n’ai pas la moindre idée de l’endroit où la Navy va me baser.

Elle inclina la tête et posa sur lui ses yeux noirs pleins de solennité.

— Wes, pourquoi diable mettrais-tu ton avenir sur pause alors qu’on n’a même pas moyen de savoir si je serai aux États-Unis ?

— L’éditeur du *Statesman* me veut, lui fit-il remarquer. Il a dit qu’il s’agissait d’une offre permanente. Je pourrais travailler au journal à Austin la semaine et te voir les week-ends...

Sam secoua la tête, un sourire perplexe aux lèvres.

— Bébé, depuis deux ans qu’on est ensemble, combien de week-ends libres est-ce que j’ai eus avec ma formation au NROTC ?

Elle s’écarta de la porte et s’approcha de lui. Wes ouvrit automatiquement ses bras, soudain très conscient du peu d’heures qu’il leur restait à passer ensemble.

— Tu as une proposition d'Associated Press, nom d'une pipe. Tu te rends compte à quel point c'est rare ?

Les yeux levés vers lui, elle posa les paumes sur son torse.

*Pas quand ton père est à la manœuvre*, songea-t-il, amer. Mais il garda ces mots pour lui.

Les doigts de Sammy remontèrent jusqu'à son visage et Wes ferma les yeux pour coller sa bouche à la peau douce de sa main.

— Ça fait des mois qu'on en discute, Wes, lui rappela-t-elle d'une voix douce, enjôleuse. On savait tous les deux que ce jour arriverait...

— Je ne veux pas te quitter, admit-il. (Déjà son cœur se serrait à l'idée de leur séparation imminente.) Je sais bien ce qu'on a décidé. Je sais sur quoi on s'est mis d'accord pour le jour où j'aurai décroché mon diplôme...

— Eh bien alors, qu'est-ce que c'est que ce mélodrame de dernière minute ? demanda-t-elle avec délicatesse. Ce n'est pas la première fois qu'on sera séparés. Et je doute que ce soit la dernière.

Wes baissa sur elle un regard sombre.

— Peut-être bien, n'empêche que c'est la première fois que j'ai l'impression de regarder par le mauvais bout du canon. Je ne pense pas que j'y arriverai, Sammy. Je ne peux pas te quitter pour une année, on n'a jamais été séparés aussi longtemps...

Sam se haussa sur la pointe des pieds, interrompant ses protestations d'un baiser. Sa bouche était à la fois douce et moelleuse. Wes ferma les yeux pour mieux apprécier son goût et son contact tandis qu'il la serrait plus fort, qu'il l'ancrait à son corps.

— Je t'aime, chérie, chuchota-t-il contre ses lèvres.

Et il approfondit leur baiser pour mieux profiter de la caresse chaude et humide de sa langue contre la sienne. Le baiser dura, et il se délecta de cette distraction en l'attirant plus près encore de ses doigts enfoncés dans ses cheveux. Mais Sam était trop maligne et trop intuitive pour se laisser distraire par leur alchimie. Et même si Wes se savait capable d'obtenir d'elle ce qu'il voulait par la douceur, c'est-à-dire de l'entraîner au lit pour quelques heures de bonheur magnifique – peut-être même assez longtemps pour rater son vol –, Sam ne serait pas dupe. Il le sut à la seconde où elle échappa à son étreinte pour lui jeter un regard entendu.

— Wes, le monde entier t'attend, lui lança-t-elle, déterminée. Tous tes rêves sont sur le point de prendre forme. Tout ce pour quoi tu as travaillé si dur.

— C'est toi, mon rêve, Sammy. Tu es tout ce que je veux.

Elle secoua la tête.

— Bébé, je te le dis avec amour, mais tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au trognon si tu penses que je vais gober ton discours du genre : « Tu es tout, il n'y aura jamais autre chose que toi. » Car nous savons tous les deux que c'est faux. (Elle dessina sa mâchoire de la pointe des doigts.) Tu prends des photos depuis que tu sais marcher. Et maintenant, tu as une véritable opportunité de couvrir les histoires les plus importantes à travers le monde. Longtemps avant qu'on se rencontre, toi et moi, être photojournaliste était déjà ton rêve. Alors pas question que tu laisses passer ça sous prétexte que ça va être dur pendant un moment, pas plus que je ne reviendrai sur mon engagement dans la Navy sous prétexte que ça va nous séparer quelques années.

— Tu es en train de me traiter de poule mouillée ?

Elle sourit.

— Absolument. Du cran, nom d'une pipe !

Il lâcha un soupir et la reprit dans ses bras afin de poser son front contre le sien. Elle avait raison, même s'il n'était pas disposé à l'admettre. Jamais dans ses rêves les plus fous il n'avait imaginé avoir une opportunité pareille. Et même si la proposition résultait d'une intervention du père de Sam, il serait un crétin fini de la refuser. Il restait à Sam encore une année avant son diplôme et, dès qu'elle saurait où elle serait basée, ils pourraient prendre de vraies décisions concernant leur avenir commun. Et Wes pourrait alors lui poser la question à laquelle il pensait presque chaque jour ces derniers mois...

— Sammy, est-ce que tu veux...

Sa respiration se bloqua. Ils étaient trop jeunes et c'était trop tôt. Il ne voulait pas faire sa proposition comme ça, sous la pression, alors qu'il se préparait à partir et sans rien de concret à lui offrir. Il ferma les yeux et déglutit.

— Wes, viens par là.

Elle s'écarta et l'entraîna doucement vers leur lit, dont les draps bleu pâle et bien ordonnés lui apparaissaient comme un havre, l'un de ses endroits préférés au monde jusque-là. Ce lit avait été leur nid, le seul lieu où il s'était jamais senti complètement et totalement heureux.

— Tu vas me laisser te faire grimper aux rideaux avant mon départ ? demanda-t-il, ne plaisantant qu'à moitié.

— Pas si tu essaies de t'en servir pour me distraire de ce qui se passe vraiment, répondit-elle.

Tout en parlant, elle repoussa ses vêtements épars et son sac de voyage pour s'allonger sur le flanc et l'attirer à côté d'elle dans la même position, si bien

qu'ils se retrouvèrent face à face. Elle portait son jean coupé en short préféré et l'un des vieux tee-shirts de Wes – une tenue qu'il avait toujours adoré voir sur elle. Elle écarta ses cheveux bruns, qui s'étalèrent sur l'oreiller. Puis, d'une jambe passée par-dessus sa hanche, elle l'attira plus près d'elle.

— Ferme les yeux, lui ordonna-t-elle doucement.

Wes obtempéra et sentit le bout des doigts de Sam entamer une danse légère sur son visage, puis elle lui noua les bras autour du cou et le serra fort. Peu à peu, il se détendit dans sa chaleur douce et électrique à la fois, enveloppé par sa fragrance sucrée de jasmin. Il fourra le nez dans son cou et inspira profondément.

— En général, c'est plutôt moi qui m'en vais pour aller prendre mon service, non ? murmura-t-elle. C'est en partie pour ça que c'est aussi bizarre et difficile.

En y réfléchissant, Wes se rendit compte qu'elle avait sans doute raison. C'était elle qui était partie, ces deux dernières années, pour ses exercices d'entraînement dans la Navy. Mais ça avait toujours été des voyages de courte durée – six semaines maximum. Et il savait sans l'ombre d'un doute qu'elle lui reviendrait. Il savait pouvoir compter sur elle pour revenir.

À présent, en envisageant cette année de séparation, c'était de lui qu'il n'était plus aussi sûr... Mais ça, il ne pouvait pas le lui avouer. D'ailleurs, il parvenait tout juste à se l'avouer, à lui.

— Alors voici comment va se passer notre soirée, continua Sam de sa voix à la fois chaude et douce, tel son whisky favori coulant sur des glaçons. Je vais te conduire à l'aéroport et tu ne voudras pas me lâcher quand on arrivera à la porte d'embarquement. Mais tu vas quand même embarquer dans cet avion, et au départ ça sera une déchirure. Tu passeras la première moitié de ton vol à t'inquiéter et à te tourmenter...

— Je suis désolé de t'annoncer ça comme ça, chérie, mais tu ne me vends vraiment pas bien le truc, là, marmonna-t-il.

— Chut, laisse-moi finir, répliqua-t-elle en lui tirant doucement sur le lobe de l'oreille. Tu vas regarder par le hublot de ton avion et tu ne verras rien que des nuages et du noir tandis que tu t'éloigneras de tout ce que tu connais, et tu jureras tes grands dieux que même si tu es dans un Boeing 777 avec trois cents autres passagers à bord, tu ne t'es jamais senti aussi seul de ta vie.

— Raison de plus pour que je reste ici avec toi, alors.

— Mais je ne suis pas encore arrivée à ce qu'il y a de mieux dans les vols transatlantiques de nuit, précisa-t-elle avec un sourire.

— Ça concerne des boissons gratuites ? murmura-t-il contre son cou. Parce que je pense que je vais avoir besoin d'une bonne cuite si je me fais un coup de déprime suicidaire à trente-six mille pieds d'altitude.

— OK, oui, tu auras droit à des boissons gratuites. Mais le mieux, c'est quand tu vas te réveiller un peu avant l'atterrissage. Parce que quand tu vas débarquer de l'avion et poser le pied sur un autre continent, je te promets que non seulement tu te sentiras bien, mais que tu seras tellement survolté que ça va te submerger.

— Et comment tu sais ça, toi ? demanda-t-il en levant sur elle un regard dubitatif. Je n'ai jamais quitté le sol américain.

— Tu sentiras aussitôt que tout un monde nouveau est là, juste devant toi, lui affirma-t-elle d'une voix assurée. Tu vas être lâché en plein milieu de cette nouveauté, et je te parie que tu seras tellement occupé à tout découvrir et si impatient de passer à l'action que tu en oublieras de m'envoyer un e-mail pour me confirmer que tu es bien arrivé.

Il fronça les sourcils.

— Tu sais bien que je ne ferais jamais ça...

— Je saurai te le rappeler, si tu rates l'un de nos rendez-vous épistolaires, fit-elle avec un sourire.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qui m'attend, là-bas... tenta-t-il encore, réticent à l'idée d'admettre ses peurs les plus insidieuses.

*Et s'il faisait plus qu'aimer cette nouvelle vie ? S'il ne voulait plus jamais rentrer à la maison ?*

— Non, en effet, tu ne sais pas dans quoi tu t'engages, acquiesça Sam. Mais c'est justement ça qui est exaltant, Wes. Tu seras là-bas pour le découvrir et en faire le rapport écrit pour le compte de l'une des plus grosses agences de presse au monde.

Il s'écarta.

— Tu sais, j'apprécie que tu te montres aussi optimiste, mais tu es à la limite de me vexer, là, gronda-t-il. Pourquoi est-ce que tu n'es pas aussi attristée par tout ça que moi ?

Sam soutint son regard.

— Si je pétais un câble maintenant, tu ne partirais pas. Or je refuse d'être la raison pour laquelle tu n'aurais pas poursuivi tes rêves, juste parce que je n'aurais pas été capable de me contenir le temps que tu montes dans cet avion. Ce que je ferai ensuite...



Elle haussa les épaules dans un geste qui se voulait désinvolte, mais Wes voyait au-delà de son attitude bravache.

— Disons simplement que tu ne seras pas le seul à te saouler ce soir.

— Sammy...

Il lui caressa la joue et elle ferma les yeux, ses longs cils venant lui effleurer les doigts. La douleur de leur séparation imminente se répandit à travers sa poitrine. Il avait l'impression qu'on l'arrachait de force à quelque chose, qu'on l'enlevait à elle avant qu'il n'y soit préparé.

— Demande-moi de ne pas partir.

Elle lui toucha la lèvre inférieure.

— Pas question.

— Demande-moi de rester.

Elle secoua la tête.

— Non.

— Dis-moi que tu m'aimes trop pour me voir partir, susurra-t-il contre la peau tendre de sa gorge.

Jamais il n'avait eu autant à perdre jusqu'à cette fille. Il ne pouvait pas la quitter maintenant. Il ne le voulait pas.

Sam se libéra de son étreinte et posa sur lui des prunelles aussi noires que l'enfer.

— Wes, je t'aime trop pour m'accrocher à toi quand tu as besoin de partir. Je t'aime assez pour te laisser partir, parce que je sais que c'est vital pour toi.

En cet instant, il vit la certitude dans ses yeux, teintée d'une touche de tristesse qu'elle ne parvenait pas tout à fait à cacher. Quel que soit le chagrin que lui causerait son départ, elle savait que c'était la bonne attitude à adopter. Bon Dieu, ce que cette fille était forte – tellement plus forte que lui. Sam savait ce qui devait se passer et, si douloureux que ce soit pour elle, elle était prête à l'accepter.

Et c'était peut-être justement ce qui lui faisait le plus peur, à lui : le fait que la vie à laquelle il aspirait avec elle semble aussi diamétralement opposée à celle qu'il avait besoin de vivre. Et Sammy le savait, parce qu'il en allait de même pour elle. Une fois son diplôme obtenu, elle serait engagée dans l'armée pour au moins quatre ans – peut-être même plus –, basée Dieu seul savait où à faire Dieu seul savait quoi.

Comment pourraient-ils survivre à tous ces obstacles ? Comment auraient-ils ne serait-ce qu'une vague chance de réussir quand la vie qu'ils vivraient chacun de leur côté allait les éloigner ?

— Je flippe, lâcha-t-il soudain. À la minute où je franchirai la porte de cet appartement, toi et moi, ça ne sera plus jamais pareil, Sammy. J'ai peur de te perdre.

Enfin il exprimait les mots qu'il refusait jusque-là d'avouer, à lui ou à elle, depuis que ce jour s'approchait dangereusement, depuis qu'il avait jeté en l'air son bérêt de jeune diplômé.

— J'ai peur de *nous* perdre, précisa-t-il.

L'expression de Sam se radoucit, et elle se pencha en avant pour l'embrasser de nouveau, avec une telle délicatesse cette fois que c'était presque plus intime qu'un acte sexuel. Parce que cette fille comprenait mieux que quiconque. Elle savait tout. Ce qu'il avait à offrir de mieux et de pire, le potentiel qu'il devait encore réaliser, et les choses qu'il aimait le plus, les peurs qu'il nourrissait.

Sa gorge se serra tandis qu'elle continuait à l'embrasser, communiquant par ses lèvres ce qu'elle ne pouvait exprimer en paroles. La tendresse de leurs derniers moments ensemble lui fit monter les larmes aux yeux alors qu'il lui rendait ses baisers, et il ressentit la souffrance indicible, leur renoncement mutuel, l'au-revoir imminent... l'affreuse inéluctabilité du départ.

Quand elle rompit leur étreinte, elle ôta les plaques d'identité qu'elle portait autour du cou et lui passa la chaîne de métal par-dessus la tête. Les yeux dans les siens, il déglutit avec peine.

— Où que tu sois, quoi qu'il arrive, je t'aime, Wes. Le temps et la distance n'y changeront rien. (Les yeux pleins d'amour, elle lui pressa les plaques de métal contre le cœur.) Alors chaque fois que tu te sentiras trop loin de moi, tu n'auras qu'à les prendre dans tes mains et te rappeler ce moment où je t'ai dit que tout irait bien.

Il hocha la tête en serrant fort ses plaques au creux de sa paume.

— Tu promets de me retrouver à Paris ?

— Absolument, répondit-elle sans hésiter, les pupilles brillantes. Je t'emmènerai au Louvre, je te montrerai mes toiles préférées. On mangera des croissants dans des cafés au bord de la Seine, on écouterà du jazz à Montparnasse, on fera l'amour dans une chambre d'hôtel avec vue sur la tour Eiffel...

Wes lui saisit le visage et l'embrassa de toutes ses forces.

— Tu promets ? répéta-t-il.

Son cœur battait fort contre sa cage thoracique, comme s'il essayait de se rapprocher d'elle. Sam le serrait tout aussi fort, et il sentit le goût de ses larmes sur ses lèvres chaudes et salées.

— Je te le promets, murmura-t-elle. Je te le promets.

[1.](#) Les Forces de défense d'Israël sont l'armée de l'État d'Israël. Cette force est couramment désignée en français par l'acronyme Tsahal. *(N.d.T.)*

[2.](#) « Ma chérie » ou « mon âme » en hébreu. *(N.d.A.)*

## Mars, de nos jours, ranch Wyatt, Texas

### *Samantha*

Samantha prit une profonde inspiration pour se repaître de l'odeur de foin séché et de poils de cheval propres tandis qu'elle brossait la crinière noir de jais de Valkyrie. Sa jument hennit doucement et toucha Sam de son nez duveteux.

— Tu es magnifique, ma belle, lui murmura Sam en remontant la brosse le long de son cou. Aussi jolie que le jour de ta naissance, ajouta-t-elle dans le silence de l'écurie.

Valkyrie approchait les vingt ans, pourtant elle était toujours rapide, son corps toujours fluide et musclé. Et elle avait un flair naturel avec les vaches, ce qui était parfait quand il s'agissait de rassembler le bétail. À l'époque, la pouliche qu'elle était pouvait filer jusqu'à presque quatre-vingts kilomètres à l'heure, et Sam se rappelait la sensation de ces galops à travers les plaines, les cheveux flottant au vent derrière elle, avec le son des sabots de Val qui tambourinaient sur la terre dure à force d'être piétinée. Oui, elle s'en souvenait comme si c'était hier.

Bon Dieu, si seulement elle pouvait être aussi libre à nouveau. *Heureuse.*

Absorbée par ses pensées, elle tendit la main trop haut avec la brosse et une vive douleur lui vrilla le dos – une pointe brûlante qui s'enfonça dans ses terminaisons nerveuses et les enflamma telle une torche. Elle lâcha la brosse et prit une brutale inspiration en s'appuyant lourdement contre sa jument tandis qu'elle luttait pour recouvrer son souffle. Elle attendit que le pire moment passe, en tâchant de son mieux de ne pas émettre le moindre bruit dans le silence du box.

Semblant sentir sa détresse, Val lui donna un petit coup de museau et posa sur elle ses grands yeux sombres et sereins. Samantha serra et desserra les poings à plusieurs reprises contre les muscles élastiques du cou de sa jument, bataillant

pour respirer au plus fort de la crise, en attendant que la douleur s'atténue pour retrouver la palpitation sourde avec laquelle elle avait appris à vivre au cours des mois écoulés.

— Tu vas bien, chuchota-t-elle entre ses dents serrées. Tu te sens bien.

Tel était le mantra qu'elle se répétait depuis le matin où elle s'était réveillée après sa dernière opération – comme si à nonner ces paroles suffisait à rendre la chose réelle.

— Ce sera le cas, quand tu arrêteras de pousser autant.

Sam sentit la paume chaude de Carey dans son dos à l'instant où elle percevait sa voix. Le fait qu'elle ne l'ait même pas entendu entrer dans l'écurie, grand et costaud comme il l'était, en disait long sur l'intensité de sa douleur.

— Je vais bien, chuchota-t-elle en se forçant à se redresser toute seule, bien que le mouvement lui coûte.

Elle tendit la main vers la canne qu'elle utilisait depuis qu'elle avait recommencé à marcher. Le bâton joliment taillé dans l'acajou, avec sa poignée en argent massif, avait appartenu à son grand-père. Et si elle détestait devoir s'appuyer sur une canne, c'était quand même mieux que le déambulateur qu'elle avait dû utiliser aux débuts de sa thérapie physique.

— Tu es loin d'aller aussi bien que ce que tu voudrais nous faire croire, toi et moi le savons très bien, répondit Carey d'un ton léger, tout en lui passant un bras autour de la taille pour l'accompagner dehors. Tu en fais trop, ma petite Sammy.

— De Soto m'a balancée ? ironisa-t-elle, histoire de se détourner de la douleur.

Carey lui adressa un sourire canaille, ses yeux bleus éclairés par une lueur amusée.

— Comme si j'avais besoin d'Alejandro pour me dire ce que je sais déjà. En plus, tu lui as accordé sa soirée, ainsi qu'à une poignée de gars. Il m'a raconté que tu avais été plus mauvaise qu'un panier de serpents à sonnette, cette semaine.

— Il aime ça, se moqua-t-elle.

— Tu sais quoi ? Je pense que c'est bien possible, tellement il est dingue. En tout cas, il doit vraiment être un dur à cuire pour réussir à te tenir tête chaque jour inlassablement, commenta Carey en aidant Sam à refermer la stalle de Val.

Ça, pour être dur, il l'était. Que Dieu lui vienne en aide. Elle s'était montrée mesquine avec tout le monde, ces derniers temps. Et surtout avec Alejo – juste parce qu'il était là tout le temps, aux aguets, sans jamais la lâcher des yeux. Ils étaient arrivés à une sorte de trêve inconfortable, depuis deux mois. Jamais elle

ne l'admettrait mais elle voyait bien, à la manière dont il commandait l'équipe de sécurité sans jamais se lasser, qu'il était devenu un fin stratège et un leader profondément respecté. Oublié le salaud trop sûr de lui du NROTC. Même s'il n'appartenait pas à l'équipe de Lennox Chase, il avait rapidement établi un rapport de confiance non seulement avec les hommes de Sam, mais aussi avec sa famille.

En secret, elle se réjouissait de la pause que sa soirée de repos lui accordait à elle aussi. Bien sûr, elle avait besoin de son aide, elle s'en rendait compte, mais cette sacro-sainte indépendance qu'elle avait dans le sang souffrait de se retrouver ainsi constamment surveillée. Alejo n'était pas lourd, néanmoins il représentait une présence de tous les instants. Ses yeux noirs aussi acérés que ceux d'un aigle ne la quittaient pas alors qu'elle s'imposait des séances de kinésithérapie, souvent trop intenses pour être efficaces quand le temps et la patience étaient les deux ingrédients clés qu'elle aurait dû s'accorder.

— Tu es arrivé quand ? demanda-t-elle à Carey, planté au milieu de l'écurie dans sa tenue de bureau.

Il portait un costume fluide en belle laine, des souliers de ville parfaitement brillants et une chemise sur mesure dont il avait relevé les manches, comme s'il n'avait qu'une hâte : se débarrasser de sa veste et de sa cravate.

— Il y a environ vingt minutes, répondit-il en lui passant la main dans le creux de son bras. Maman a préparé ses fameuses *enchiladas*, tu sais que je ne suis pas du genre à rater ça.

*Et tu voulais vérifier que j'allais bien*, songea Sam, sans toutefois formuler tout haut sa pensée. Lentement, ils se dirigèrent vers le bâtiment principal, qui abritait la maison. Les visites impromptues de Carey au ranch ne la surprenaient plus. Il passait la majorité de son temps à travailler depuis leur bureau dans les Tours Wyatt à Houston afin de rester proche d'elle.

— Tu brûles assez de fuel en hélicoptère pour financer Wyatt Petroleum pendant un trimestre, le gronda-t-elle.

Le rire amusé qui lui répondit était chaleureux.

— Eh bien, quel intérêt y a-t-il à posséder tout le pétrole du Texas si on n'en consomme pas un peu, ma petite Sammy ? la taquina-t-il en retour. Et puis il faut absolument que je te remette sur pied et que tu reviennes diriger le conseil d'administration. Je ne me suis jamais autant ennuyé de toute ma vie ! Je passe des heures assis à décider de l'avenir du pétrole brut ou à deviner ce que l'OPEP va bien pouvoir décréter le mois prochain. Plutôt mourir que de continuer comme ça.

— Je sais que tu détestes, mais je serai bientôt prête, maintenant que je suis à nouveau sur mes deux pieds.

Bien qu'elle ait insisté pour qu'il retourne à Chicago de temps en temps, il lui avait assuré que Talon et Marvin avaient les affaires en main, et elle savait que Rush et Simon se débrouillaient très bien au bureau de Londres. De toute façon, elle avait depuis longtemps abandonné l'idée d'imposer quoi que ce soit à Carey. Il était aussi tête de mule qu'elle, quoique sans doute plus sympathique à sa façon.

Il garda le silence jusqu'à ce qu'ils atteignent le début de la terrasse. Il l'aida à monter les dernières marches pénibles, d'une main douce mais ferme.

— Maman m'a averti que le dîner ne serait pas prêt avant une bonne vingtaine ou trentaine de minutes, lui annonça-t-il. Tu veux qu'on s'assoie un peu sur la balancelle dehors ?

— Oui, pourquoi pas.

Elle lui sourit, mais c'était un rictus de douleur : son dos la faisait atrocement souffrir et elle avait beau tâcher d'agir comme si de rien n'était, Carey lisait en elle comme dans un livre ouvert. Il était inutile de faire semblant avec lui. Il la guida jusqu'à la balancelle et Sam s'y assit, s'adossant précautionneusement tandis que Carey arrangeait quelques coussins derrière elle.

— Arrête d'en faire des tonnes, Nounours, fit-elle avec une grimace. Je vais bien.

— Et toi, arrête tes conneries, répliqua-t-il avec un regard grave. Tu n'as pas été bien depuis si longtemps que je ne me rappelle même plus à quoi tu ressembles quand tu es en pleine forme, Sammy.

Elle lui jeta un regard noir, qu'il soutint sans ciller, ses prunelles bleues plantées dans les siennes.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Tu sais très bien ce que ça veut dire. Ça fait des mois que tu es blessée, malheureuse et en colère.

— Je dirai que j'ai de bonnes raisons de l'être, répondit-elle, sinistre. Je me suis fait découper comme une dinde de Noël, et maintenant j'ai un dossier sur mon bureau qui me rappelle la pire nuit de toute ma vie. Tu serais furax et déstabilisé toi aussi, si tu étais dans mes baskets.

Depuis que Carey lui avait confié le dossier transmis par Jack, la réalité de ce qui était arrivé à son père et à son petit frère pesait tel un fardeau sur ses épaules – et ce pour de multiples raisons. Voir son passé militaire censuré au point qu'il en devenait pareil à une langue étrangère, lire ses évaluations

mentales et émotionnelles comme si elle n'était qu'une souris de laboratoire utilisée à des fins militaires, tout ça était incroyablement démoralisant. Mais ce n'était rien comparé à la pensée que ses propres supérieurs, des hommes dont elle avait dépendu et pour qui elle avait accompli des choses horribles, lui avaient caché une terrible vérité.

— Tu étais déjà malheureuse avant d'apprendre, pour ton père et Ry, lui fit calmement remarquer Carey. Tu n'es pas seulement en colère... Tu es blessée. Plus salement et plus profondément que par ce couteau qui t'a transpercée. Et ça te transforme, ma petite Sammy.

Elle gardait les yeux fixés au loin, refusant d'admettre ce constat malgré la justesse du jugement de Carey. Oui, elle était malheureuse depuis longtemps, bien avant toute cette affaire avec Lucien Lightner, Ibrahim Nazar et aussi, peut-être plus tristement encore, avant Jack. Savoir qu'il connaissait la vérité et la lui avait cachée, c'était indiciblement douloureux. Il était le premier homme qu'elle ait aimé depuis Wes. Le premier amant qu'elle ait laissé entrer dans son cœur après des années de solitude volontaire.

Mais penser à Jack, c'était à double tranchant. D'un côté, il lui manquait bien plus qu'elle ne l'admettrait jamais à quiconque, y compris elle-même ; et d'un autre côté, sa trahison sur un secret qui virait à l'obsession lui faisait si mal qu'elle n'était pas sûre de pouvoir la lui pardonner un jour.

Carey suivit son regard, perdu dans les plaines kaki sur lesquelles le soleil tombait à l'horizon, annonçant le crépuscule. Le chant des grillons et les stridulations des cigales emplissaient l'air texan comme une chanson d'amour mélancolique dans la brise chaude. Il se cala contre les coussins et poussa doucement la balancelle du bout de l'orteil.

— Tu sais, quand j'étais gosse, tout ce que je voulais, c'était rester sur ce ranch, grandir ici avec Ryland, à conduire les troupeaux et à élever les bêtes, comme mon père avant moi, raconta Carey d'une voix douce dans le couchant. On avait notre plan, Ry et moi : on allait tous les deux se marier avec une fille du coin qu'on aurait dégotée à une fête locale, on aurait des enfants en même temps et on en ferait des *cow-boys*. Puis on vieillirait ensemble, et on regarderait courir nos petits-enfants depuis cette même terrasse.

— Et l'école navale alors ? s'étonna Sam, qui reporta les yeux sur lui. Tu expliquais à qui voulait bien l'entendre que tu allais entrer dans la Navy, suivre les pas de ton père.

Les yeux bleus de Carey se mirent à briller malgré le peu de lumière ambiante.



— Je suis entré dans la Navy à cause de toi, Sammy. Toute ma vie, je t'ai admirée... peut-être même plus que nos pères respectifs. Tu étais tellement parfaite... La fille la plus forte que j'aie jamais vue. Qui ne se laissait pas faire, qui ne reculait jamais. Et quand Ry est mort...

Il lui prit la main, et la façon dont il la serra trahissait son émotion.

— Tout ce que je voulais, c'était te rendre fière de moi. Je voulais devenir un homme que tu serais fière d'appeler ton frère. (Il prit une profonde inspiration.) Je ne pouvais pas remplacer Ry, mais je ne voulais pas que tu te sentes seule au monde. Je voulais que tu m'aies, moi, toujours.

— Tu regrettes, murmura-t-elle, les larmes lui montant soudain aux yeux, alors qu'elle faisait tout pour les retenir. Tu regrettes la vie que tu as choisie avec moi, c'est ça ?

Il secoua la tête.

— Non, Sammy. Non. Ce n'est pas ce que je veux dire. J'ai juste changé d'avis sur ce que je voulais. J'ai pris la meilleure décision possible à l'époque, avec ce que la vie me proposait, et jamais je n'ai regardé en arrière. Ce que je regrette, c'est de n'avoir pas pu t'aider à en faire autant. Tu n'as jamais réussi à surmonter ce drame, ma Sammy. Tu ne t'en es jamais remise. Tu as appris à vivre sans bonheur. Tu te reproches quelque chose que tu ne pouvais pas empêcher, une nuit que tu n'aurais pas pu changer, et ça, ça me brise le cœur, nom de Dieu... Voilà ce que je suis en train de dire : tu me brises le cœur. (Il croisa son regard.) Il faut que tu arrêtes, Sammy. Arrête de te maltraiter comme ça. Parce que tu me fais du mal, à moi aussi. Te voir ainsi me fait du mal.

Les paroles de Carey lui firent l'effet d'une lame – parce qu'il avait raison. Une partie d'elle restait coincée dans le passé, incapable de guérir, incapable d'oublier. Elle lui agrippa la main, qu'elle serra fort, sans parler, à cause de la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Tu as toujours contrôlé ton destin, mais qu'est-ce que tu veux, en réalité ? poursuivit-il. Parce que ça ne peut pas être ça. Ça ne peut pas se résumer à la colère, à l'amertume et à la haine. Tu ne peux pas ne vouloir que ça.

— Je veux la vengeance, répondit-elle, presque par réflexe.

— Oh, bon Dieu, Sammy, fit-il en secouant la tête. Ça te mènera où, vraiment ? Une fois qu'on aura eu Lightner, une fois que tu auras découvert ce qui est arrivé à l'oncle Rob et à Ry... Ce sera quoi après ?

Un mélange de chagrin et d'une bonne dose de colère dont elle ne parvenait pas à se débarrasser lui fit monter la bile à la bouche, et Sam lâcha la main de

Carey pour se lever sur des jambes flageolantes. Aussitôt, il tenta de l'aider, mais elle le repoussa.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? gronda-t-elle. Que j'oublie que ça s'est passé ?

— Bien sûr que non, répondit-il avec véhémence. Mais je te regarde, là, et je ne peux pas m'empêcher de me rappeler toutes ces années où l'oncle Rob était soit saoul, soit parti, soit perdu au milieu de ses démons, et je te vois te diriger sur la même voie, Sammy. Je sais que tu ne veux pas m'entendre le dire, mais c'est la vérité. Je t'aime trop pour te mentir. Tu reproduis les mêmes erreurs que lui. Tu gâches ton avenir parce que tu n'arrives pas à te débarrasser du passé. Tu ne le vois donc pas ? Tu suis exactement ses pas.

Sam ferma ses yeux, que les larmes picotaient, menaçant de se répandre. Mais elle refusait de succomber au chagrin. Jamais elle n'avait éprouvé la moindre sympathie pour ceux qui se complaisaient dans les duretés que la vie leur envoyait. Parce que merde, personne ne se plaignait quand c'étaient des bonnes choses qui arrivaient.

Alors pas question de jouer les hypocrites maintenant.

— Je veux ma vengeance, insista-t-elle.

Ce serait un baume, ou du moins quelque chose dont s'enorgueillir, après l'enfer auquel elle avait survécu. Quelqu'un paierait. Elle ne pouvait pas laisser l'affaire en suspens. Lightner paierait. Et celui ou celle qui avait tué sa famille paierait.

— C'est là tout ce que tu veux, Sammy ? lui demanda doucement Carey.

Elle s'obligea à se tourner vers lui pour le regarder droit dans les yeux.

— Carey, je t'aime et je sais que tu essaies de m'aider, mais j'ai la ferme intention d'aller jusqu'au bout... Je le dois. Il n'y a pas d'alternative, en l'occurrence. Quant aux autres choses que je veux... Ce sont des luxes qui devront attendre. Pour le moment, je dois me concentrer sur ce qui m'attend, juste là. Tu comprends ça, pas vrai ?

Il lâcha un soupir et passa une main dans ses cheveux ébouriffés.

— OK. Qu'est-ce que je peux faire pour me rendre utile ?

— J'ai demandé à Mack McDevitt de venir au ranch cette semaine.

Il lui lança un regard interrogateur.

— Tu vas lui parler de ce dossier ?

— Je ne veux pas lui donner de fausses idées, répondit-elle. Mack était le meilleur ami et allié de papa, après l'oncle Grant. Je veux qu'il me parle de ses ennemis avec le plus d'impartialité possible. Si je lui révèle en amont ce qu'on

sait, il va considérer cette affaire comme sa mission personnelle, et ce n'est pas ce que je veux.

Et Mack réagirait de cette manière, elle le savait. Il avait été le numéro deux de Robert Wyatt dans l'industrie du pétrole d'aussi loin que Sam se souvînt, tout comme Grant Nelson avait été le numéro deux de son père au ranch pour le bétail.

Ils s'entendaient comme larrons en foire, partageaient tous leurs secrets. Mack avait contribué à apprendre à Sam tout ce qu'il y avait à savoir sur le pétrole et le gaz. Il avait repris les rênes de l'entreprise à la mort de son père quand Sam, trop malheureuse et perdue pour envisager de rester au Texas, était partie à la guerre. Et lorsqu'elle avait terminé sa deuxième mission, huit ans plus tard, ç'avait été Mack qui l'avait convaincue de prendre la place qui lui revenait de droit à la tête du conseil d'administration de Wyatt Petroleum. C'était lui aussi qui avait fait en sorte que l'empire construit par son père prospère et grandisse sous son regard attentif et perspicace.

— Mack aimait ton père et Ry autant que nous tous, lui rappela Carey. Il pourrait s'avérer un véritable allié. Tout comme mon père, si tu acceptais que je lui explique ce qui se passe, nom d'une pipe.

Sam secoua la tête, déterminée.

— Je ne veux pas les impliquer. Pas encore. Si Mack McDevitt ou Grant Nelson apprenaient que Rob et Ry ont été assassinés au cours de cette fameuse nuit, ils aspireraient à les venger.

Ils le feraient parce qu'ils l'aimaient et qu'ils appartenaient à la vieille école, de celle où l'on protège les siens à tout prix. Mais elle ne pouvait pas accepter cela. Ce n'était pas leur combat mais le sien, à elle, et moins elle ébruitait la vérité, mieux ce serait. Même si Carey n'était pas de son avis.

De plus, Carey en avait assez pour lui, à devoir gérer leur entreprise en son absence. Et avec Lightner toujours dans la nature, elle ne voulait pas que l'attention de sa famille ou de son équipe soit détournée par un autre souci.

— Je sais que tu as envie d'en parler à ton père, mais ce n'est pas à toi de révéler ce secret, Nounours. C'est mon fardeau, et c'est *ma* vengeance, insista-t-elle d'un ton ferme. Je ne les partagerai avec personne... Pas même avec toi.

— Mais ils voudraient pouvoir t'aider...

— J'ai besoin de temps pour y réfléchir, répliqua-t-elle en relevant les yeux vers lui. Et tu m'as fait une promesse.

— Tu sais que jamais je ne reviendrai dessus, l'assura-t-il en exerçant une pression sur son épaule.

Elle s'appuya lourdement sur sa canne, le dos en compote.

— Alors donne-moi du temps, Nounours. Respecte mes souhaits et donne-moi le temps de régler tout ça moi-même, d'accord ?

Carey poussa un autre soupir.

— Tu es la femme la plus têtue que je connaisse.

— Oui, mais bon, tu m'aimes quand même.

Elle entendit le grincement de la porte et vit tante Hannah passer la tête, tandis que le délicieux fumet de sa cuisine maison et le son réconfortant du Delta blues qui passait à la radio venaient flotter dans la nuit.

— Eh bien, vous en avez mis, du temps. Je m'apprêtais à envoyer une équipe de secours à votre recherche, les taquina-t-elle.

Ses yeux couleur bleuet scintillaient.

— Rien ne pourrait me tenir éloigné de tes *enchiladas*, maman, déclara Carey en tapant sur son ventre plat.

— C'est ma faute, tante Hannah, admit Sam tandis que Carey l'aidait à monter les marches du porche. Je suis aussi ramollo qu'une mélasse.

— Tu essaies d'en faire trop et trop vite, jeune fille, gronda la tante Hannah en agitant son index alors qu'ils passaient près d'elle. Alejandro m'a dit que tu avais refait trois fois les exercices recommandés après le départ du thérapeute aujourd'hui.

— Faut vraiment que ce trouduc arrête de cafter, répliqua sèchement Sam.

Avec le soutien de Carey, elle parvint à la cuisine.

— Tu racontes des conneries sur moi, Wyatt ?

Alejo entra dans la pièce, ses cheveux noirs mouillés et coiffés en arrière, un jean propre et une chemise en flanelle sur le dos, décontracté au possible.

— Surveillez votre langage, tous les deux, les gronda gentiment la tante Hannah.

— Pardon, Hannah, fit mine de s'excuser Alejo.

— Je croyais que tu avais ta soirée de libre, objecta Sam.

— Pour rater un repas cuisiné maison ? Ça fait des années que je n'ai pas aussi bien mangé.

Sur quoi il enfila des gants pour aider Hannah à sortir la lourde cocotte en grès du four.

— Merci, Alejandro, dit Hannah. C'est un bon cuisinier, ce garçon, ajouta-t-elle fièrement à l'intention de Sam et de Carey. Il m'a aidé à préparer le dîner pendant que vous étiez aux écuries.

— Sérieux ?

Carey posa sur Alejo un regard surpris.

— Des années de servitude auprès de ma mère à la cuisine, ironisa Alejo, qui posait le plat brûlant sur le plan de travail. J’avais oublié à quel point j’aimais ça, je dois bien le reconnaître. En plus, Hannah ne me frappe pas avec sa cuillère en bois, ça aide.

— Je te frapperais bien avec une cuillère en bois, moi, proposa Sam en se servant un verre de thé glacé.

Carey étouffa un rire moqueur.

— Tu as les nerfs en feu, là, c’est ça ? commenta Alejo d’un air entendu. Tu deviens toujours plus mauvaise, à cette heure-ci de la journée.

Sam serra les lèvres. Il avait raison. Carey se leva aussitôt.

— Où sont tes antidouleurs ? Je vais te les chercher.

— Laisse tomber, lui répondit Alejo en ôtant ses maniques. Elle ne les prend pas.

Sam s’apprêtait à rétorquer quand l’oncle Grant entra dans la pièce. Il adressa un large sourire à son fils.

— Tiens, tiens, regardez qui le vent nous amène. Tu as entendu dire que ta maman préparait des *enchiladas*, c’est ça ?

Carey rendit son sourire à son père, qui venait lui serrer l’épaule.

— Tu as tout compris.

— Comment va ton dos, ma belle ? demanda l’oncle Grant à Sam, après lui avoir déposé un bref baiser sur le crâne.

Elle haussa les épaules dans un geste de nonchalance feinte.

— Rien que je ne puisse supporter.

— Je vais réduire tes cachets en poudre et les verser dans ta nourriture, menaça Carey. Il n’y a pas de raison que tu souffres inutilement.

— Fais ça et je te donne un coup de canne. Je te jure.

Alejo leva les yeux au ciel.

— Elle en est capable. Elle s’entraîne avec un *bokken*<sup>1</sup> tous les jours. Elle est mortelle, avec ce truc.

Carey tourna vers elle un regard inquiet.

— J’ignorais que tu faisais de l’aïkido. Les médecins t’ont donné l’autorisation de t’entraîner ?

— Devine, marmonna Alejo.

Sam sentit rosir ses joues devant cette réprimande sous-entendue.

— Bon, ça suffit, on laisse Sammy tranquille, maintenant, ordonna la tante Hannah, qui apportait le saladier sur la table. Vous allez la contrarier encore plus

qu'elle ne l'est déjà, or tout le monde sait qu'on ne dit pas à un Wyatt ce qu'il doit faire ni comment le faire.

— Tout le monde sauf toi, maman, précisa Carey.

— Seulement avec parcimonie, nuança Hannah, avant de prendre place sur la chaise voisine de celle de Sam. Allez, mange, jeune fille, et je te ferai couler un bain avec des sels à base de sulfate de magnésium, ceux que tu aimes bien. Je t'apporterai même ton bourbon préféré. Ça devrait t'aider à dormir un peu.

Elle ponctua sa conclusion par un clin d'œil.

Sam lui répondit d'un sourire las. Elle savait qu'elle se montrait difficile et pénible à vivre, mais elle n'en aimait que davantage sa famille de l'avoir supportée ces deux derniers mois. Chaque journée lui faisait l'effet d'une nouvelle épreuve, une nouvelle bataille alors qu'elle attendait impatiemment la guérison de son corps. Pourtant, avec sa famille réunie autour de la table, et Carey qui lui prenait la main tandis que l'oncle Grant disait brièvement les grâces, Sam savait qu'elle avait tout leur soutien, quoi qu'il arrive.

Pendant que la tablée rompait le pain en échangeant sur les nouvelles de la journée, son esprit retourna à la question que lui avait posée Carey. Et elle tira sur le fil.

*Qu'est-ce que tu veux ?*

Elle voulait se venger. Elle voulait la vérité.

Mais était-ce suffisant ?

En cet instant, elle regretta de n'avoir pas l'étrange capacité de Carey à vivre pleinement le moment, sans arrière-pensées. Car elle semblait éternellement condamnée au purgatoire du passé. Était-ce une sorte de punition qu'elle s'infligeait à elle-même, ou avait-elle vraiment appris à vivre sans bonheur ?

Était-ce pour cela qu'elle ne parvenait pas à pardonner à Wes ? Pour cela qu'elle ne surmontait pas sa colère vis-à-vis de Jack ?

Elle songea à la lettre qu'il lui avait envoyée, toujours pliée dans sa table de chevet. Elle songea aussi aux coups de fil que Wes passait à la maison presque tous les soirs pour prendre de ses nouvelles.

*Je veux me libérer de tout ce chagrin, de toute cette colère. Je veux aller bien à nouveau...*

— Ça va, Sammy ? demanda la voix douce d'Hannah. Tu as à peine touché à ton assiette.

— Oui, ça va, mentit-elle.

Parce que non, ça n'allait pas. Pas encore.

Mais ça irait.

## **Mars, tard dans la nuit, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

Quelques heures plus tard, vers minuit, Sam était assise au bord de son lit, frustrée au-delà de toute imagination de se trouver incapable de traverser sa chambre sans cette fichue canne tant son dos la tirait. Ce n'était pas son premier rodéo, en matière de douleur. Elle avait souvent été blessée au cours de sa vie, surtout dans l'armée. Pourtant là, après moult opérations, non seulement son dos la faisait toujours terriblement souffrir, mais elle était encore très limitée dans ses déplacements. C'était tout juste si elle parvenait à sortir du lit seule, quand elle était prise de crampes pareilles.

Cela faisait partie du processus de guérison, lui assuraient les docteurs. Les terminaisons nerveuses qui repoussaient, la musculature qui se rétablissait... Cela pouvait prendre une année, voire plus, avant de revenir à la normale. Tout ça, elle l'avait déjà entendu avant. N'empêche que ces réponses de bon sens ne signifiaient rien, quand chaque petit pas vous donnait l'impression de marcher sur du verre brisé. Elle avait atteint la moitié de la chambre, puis elle avait trébuché contre la méridienne et son dos s'était bloqué.

— Merde, siffla-t-elle, lâchant sa canne.

Le bâton heurta le parquet dans un bruit sec, très audible dans le silence de la nuit. Elle grimaça de frustration et tenta en vain d'atteindre la poignée tandis qu'elle s'agrippait à la méridienne comme à un radeau, les muscles tétanisés et brûlants malgré ses efforts pour inspirer et expirer afin que passe la douleur.

La porte de sa chambre s'ouvrit si brusquement que la lumière du plafonnier vacilla et Alejandro apparut dans l'encadrement, menaçant avec son Beretta à la main. Il portait un vieux tee-shirt de l'armée et un pantalon de pyjama. Ses plaques d'identité scintillaient à son cou tandis qu'il passait la chambre en revue

d'un regard aiguisé – prêt à l'attaque alors qu'il venait manifestement de se réveiller en sursaut.

— Qu'est-ce que tu fous debout ?

Sur quoi il se pencha et ramassa la canne d'un geste presté.

— Je n'ai plus le droit de sortir de mon propre lit, maintenant ? rétorqua Sam.

En réalité, elle s'en voulait de n'être même pas capable de faire quelque chose d'aussi simple que de marcher seule, et elle lui en voulait d'être le témoin de son impuissance.

— Ça dépend pour quoi faire. Tu as envie d'aller aux toilettes ? demanda-t-il sans autre forme de cérémonie.

Elle se redressa, les dents serrées.

— Je peux y arriver toute seule.

Alejo croisa les bras.

— Ah ouais ?

— Arrête de me regarder de travers, se rebiffa-t-elle. Je peux y arriver, oui.

Facile à dire, mais beaucoup moins à faire. Surtout quand ces cinq ou six mètres semblaient la plus longue distance à parcourir de sa vie. D'ailleurs, si Alejo n'avait pas été planté là, elle aurait rampé.

— Tu tiens à peine debout, lui fit-il remarquer. Tu as des crampes au dos, c'est ça ?

Sam lui répondit d'un majeur dressé – qu'il ne releva pas. Au lieu de quoi, il alla chercher le déambulateur que l'hôpital allemand avait envoyé avec elle quand elle l'avait quitté après la dernière opération. Et il le posa sans ménagement devant elle.

— Utilise ça.

— Va. Te. Faire. Foutre, grinça-t-elle.

Il se contenta de lever les yeux au ciel.

— Utilise-le et je te masserai le dos.

— Sûrement pas, et pas question que je me promène avec ce truc de mémé, rétorqua-t-elle avec véhémence, les yeux rivés aux siens.

— Oh que si, tu vas t'en servir.

Et il garda le déambulateur bien en place devant elle, de sorte qu'elle n'avait pas d'autre possibilité que d'en faire usage si elle ne pouvait pas le contourner.

— Ce sont les ordres des docteurs, Wyatt. Tu n'es pas encore assez guérie pour faire la moitié des trucs que tu fais chaque jour et tu le sais très bien. Pas



étonnant que tu n'arrives pas à dormir. Tu dois écouter ce que ton corps essaie de te dire, ajouta-t-il.

Si elle avait été dotée d'un pouvoir télékinésique, Sam l'aurait volontiers foudroyé du regard – au sens propre.

— Utilise ce fichu déambulateur, Wyatt, sinon je te porte là-bas moi-même, la menaça-t-il.

Juste ce qu'il manquait pour que sa colère se transforme en rage. Malgré elle, son menton se souleva. Des larmes brûlantes de frustration gonflèrent sous ses paupières, mais plutôt mourir que de pleurer devant ce trou du cul. Et peu importait que la douleur soit insoutenable.

Alejo croisa les bras à nouveau.

— J'attends.

— Tu peux bien attendre toute la nuit, pour ce que j'en ai à foutre.

Il plissa les paupières.

— Tu es tellement lente, ces jours-ci, ma pauvre Wyatt, que ça risque bien d'arriver, en effet.

Le regard qu'elle lui jeta aurait fait fuir n'importe quel homme, mais Alejandro resta planté là, à attendre patiemment qu'elle bouge.

— Alors ?

Elle posa la canne sur la méridienne et s'appuya lourdement sur le déambulateur, prenant bien soin de ne pas émettre le moindre son, même si le simple fait de se tenir debout était atrocement douloureux.

Alejo ne leva pas le petit doigt – il la connaissait trop bien – mais resta suffisamment près pour pouvoir la retenir au cas où elle trébucherait en poussant lentement la machine vers la salle de bains. Sam aurait préféré qu'on la roule sur des charbons ardents plutôt que de l'admettre, mais elle était un tout petit, tout petit peu reconnaissante à de Soto qu'il refuse de prendre des gants avec elle. Ces jours-ci, il était le seul qui ne la traitait pas comme une pauvre chose fragile. Leurs joutes verbales étaient tout aussi vives qu'à l'université, acérées comme des flèches et absolument implacables. Et malgré son envie quotidienne de lui asséner des coups de canne sur la tête, une partie d'elle appréciait son attitude.

Elle était dans un sale état, certes, pourtant il refusait de la considérer comme brisée.

Sam finit par atteindre la salle de bains par ses propres moyens. Elle referma la porte derrière elle d'un geste ferme et s'autorisa à grimacer en solitaire, mordant son poing afin de ne pas émettre le moindre son tandis qu'elle s'affalait,

soulagée. Quand elle finit par ressortir, Alejo était assis sur sa méridienne, occupé à envoyer un SMS.

— Si tu rapportes mes faits et gestes à Carey, je te fouette avec ma canne, l'avertit-elle en passant près de lui.

Carey dormait dans une chambre du rez-de-chaussée, quand il venait. Alejo avait pris l'ancienne chambre de Ry, voisine de la sienne, raison pour laquelle il avait été le premier à l'entendre s'agiter.

— Je pourrais relever le défi, répondit-il sans lever les yeux, son habituel sourire narquois étirant sa bouche sur un côté. C'est Rox, l'informa-t-il avant qu'elle n'ait eu le temps de formuler un commentaire. Elle pense avoir une piste sur Lightner.

— Il est où ? demanda aussitôt Sam, qui se redressa.

— Un certain Avi a produit une liste de chirurgiens plastiques sans doute capables et susceptibles d'avoir opéré une reconstruction faciale sur Lightner. Rox remonte les pistes.

Sam s'assit au bord de son matelas, le front humide de l'effort qu'elle venait de fournir. *Pourvu qu'il ne s'en rende pas compte.*

— Oui, ça paraît logique qu'il tente ça. Il est sur la liste noire de la plupart des agences de renseignements. Changer de visage, c'est la solution la plus intelligente.

Alejo hocha la tête avant de reporter son attention sur son téléphone.

— Elle dit qu'elle fait des visites. Elle aura d'autres infos pour toi d'ici un jour ou deux.

— Recommande-lui de faire attention à elle.

— Rox ne m'écoute pas plus que tu ne le fais.

Sam se laissa tomber sur le lit et s'essuya le front avec la manche de son peignoir.

— Dis-lui aussi que je vais bien et que tu rentres à Fort Bragg.

Alejo remit l'appareil dans sa poche.

— Je ne suis pas seulement ici parce qu'elle me l'a demandé, Wyatt.

— Tu ne me dois rien, insista Sam. Je sais que tu le crois, mais c'est faux.

En silence, il la regarda se réinstaller sur le lit.

— Tu as sauvé la vie de ma sœur, Wyatt. J'ai une dette envers toi, que tu le veuilles ou non.

— Je l'ai fait pour Rita.

— Je sais, dit-il en se mettant debout. Mais ça ne change rien aux faits. Que ç'ait été moi qui te l'aie demandé ou Rita, tu as sauvé la vie de Rox quand aucun

de nous n'en était capable, et aussi longtemps que Lightner sera dans la nature, je serai là. Alors tu ferais mieux de te faire une raison.

— Elle me manque, tu sais, lâcha Sam avant de détourner les yeux. Rita me manque tout le temps.

— À moi aussi. (Il vint lui glisser les jambes sous sa couette.) Tu as besoin d'eau ? ajouta-t-il d'une voix bourrue, après s'être raclé la gorge.

Sam secoua la tête, épuisée, et se laissa aller contre les oreillers.

— Dors, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Arrête de faire ton chef avec moi.

— Personne n'est ton chef, Samantha Wyatt.

En riant, il éteignit la lumière.

— Que Dieu vienne en aide à celui ou celle qui se risquerait à essayer.

<sup>1</sup>. Épée de bois japonaise. (N.d.T.)

## **Mars, dans la soirée, Le Whitney, Chicago**

### *Jack*

Jack sortit de la piscine située sur la terrasse de toit de son immeuble et rabattit ses cheveux mouillés en arrière. L'air glacial de l'hiver lui piquait la peau, hérissant ses bras de chair de poule. En mars, il faisait toujours ridiculement froid à Chicago, même quand le printemps était déjà en embuscade. Mais Jack appréciait la morsure glacée sur sa peau. Il aimait la vivacité et l'acuité des sensations qui le frappaient tandis qu'il s'essuyait rapidement.

Malgré la souffrance initiale et l'agitation persistante provoquées par le nettoyage de son organisme, il devait admettre qu'il ne s'était pas senti aussi bien, d'un point de vue physique, depuis des années. Le régime qu'il avait entamé en désintoxication requérait une activité physique intense, une alimentation saine et sans alcool. Il avait pris l'habitude de doubler, voire tripler la durée des séances qu'il passait dehors, à nager, courir ou boxer. Quand il ne s'exerçait pas, il travaillait, concentré sur la gestion des affaires à Chicago tandis que Mitch s'occupait de la transition de Leviathan vers Roman Industries à Londres.

Tout en enfilant son peignoir éponge, il tourna machinalement les yeux vers les fenêtres sombres de la moitié du penthouse appartenant à Samantha. Cette femme lui manquait au-delà de toute mesure – plus qu'il ne l'aurait cru possible. Mais cette douleur était un manque auquel il s'était habitué. Tout comme il s'était habitué à réapprendre à vivre sans elle.

Il franchit les grandes portes vitrées pour réintégrer son appartement, passa devant la chaleur de sa cheminée en allant vers la cuisine, où il entreprit de se préparer à dîner. Cuisiner le calmait, réminiscences d'une enfance passée auprès de parents italiens qui avaient fait de cette pièce le cœur de leur foyer. Il jeta un coup d'œil à la pendule. Jaime et Maddie seraient là d'ici à une heure. Depuis

son retour un mois plus tôt, les dîners familiaux réguliers étaient devenus la norme, chez lui ou chez eux. Mais Jack ne se leurrerait pas : Jaime se servait de ces repas comme d'une excuse pour venir vérifier s'il allait bien et le surveiller avec le regard acéré d'un aigle. Malgré les résistances initiales de Jack face à cette attention constante, ils y avaient finalement découvert un bénéfice mutuel en travaillant ensemble sur l'intégration de Leviathan dans leurs affaires communes.

Si, d'un point de vue personnel, Jack avait souffert le martyre au cours des derniers mois écoulés, d'un point de vue professionnel l'empire Roman était florissant. Des idées, nouvelles et variées, pour la transformation de Leviathan lui venaient constamment, équilibrées par le goût de l'innovation de Jaime et le pragmatisme de Mitch. En réalité, réfléchir à la manière de changer sa dernière acquisition en un pilier de l'innovation dans leur domaine de prédilection, c'était le projet le plus enthousiasmant et le plus motivant qu'il ait eu depuis des années. Dans une certaine mesure, il en était venu à se rendre compte qu'il s'était trop longtemps reposé sur ses lauriers à Chicago, et le rachat de Leviathan représentait exactement ce sur quoi il avait besoin de se focaliser en l'état actuel de la situation. Et naturellement, une distraction bienvenue de son obsession pour Samantha.

Son téléphone vibra sur le plan de travail – un message de l'un des gardiens, annonçant que son frère et sa nièce montaient. Il était grand temps qu'il file au trot dans sa chambre pour enfiler des vêtements secs. Quand il redescendit, Jaime et Maddie entraient dans le salon.

— Ça sent bon, oncle Jack, commenta Maddie avec un large sourire.

Son père, qui l'aidait à se débarrasser de son petit sac à dos Hello Kitty, huma les effluves odorants qui leur parvenaient depuis la cuisine.

— Qu'est-ce que tu prépares ?

— Ton plat préféré : filet de bœuf au vinaigre balsamique et tortellinis maison, lui répondit Jack, avant de soulever Maddie pour un câlin. Comment s'est passée ta journée, *micina cara*<sup>1</sup> ? Tu as décroché ton diplôme universitaire, ça y est ?

Il l'installa sur sa hanche.

— Je suis au cours préparatoire, idiot ! le gronda la fillette, qui tapota sa joue ombrée d'un début de barbe avec sa petite main. Bobby Preston m'a tiré les cheveux aujourd'hui, et je l'ai averti que s'il recommençait, je lui donnerai un coup dans la bouche.

Jack éclata de rire tandis que Jaime fronçait les sourcils.

— Je me demande de qui elle tient ce trait de caractère, hein ? fit-il avec un regard noir. *Che palle<sup>2</sup> !*

— Hé, ne me regarde pas, répliqua Jack, avant de frotter le nez de sa nièce avec le sien, dans un bisou esquimau. *Cara*, tu sais, parfois les garçons tirent les cheveux d'une fille parce qu'ils l'aiment bien.

Maddie lâcha un soupir exaspéré.

— Ben alors, pourquoi il ne me le dit pas, au lieu de me tirer les cheveux et de me mettre en colère ?

— Parce que les garçons sont parfois stupides.

— Les garçons sont *souvent* stupides, corrigea Jaime, qui les dépassa pour se rendre à la cuisine. Mais tu ne peux pas passer ton temps à cogner sur tous les garçons stupides, Maddie.

— Laisse ça à ton papa et moi, d'accord ? chuchota Jack.

Elle gloussa, puis il la reposa au sol.

Jaime goûta la sauce à la tomate.

— Il manque de l'ail.

— Non. (Jack se pencha par-dessus le comptoir de la cuisine et écarta son frère d'une tape.) Ne touche pas à ma sauce.

— OK, OK ! (Son frère haussa les épaules et s'approcha du frigo.) Tu es allé à ton rendez-vous avec le Dr. Carmichael aujourd'hui ?

En soupirant, Jack se mit à touiller sa sauce.

— Oui, m'man.

— Hé ! Je préfère considérer cette comparaison avec notre mère comme un compliment.

Jaime versa un verre de lait à Maddie.

— Tu es encore malade, oncle Jack ? s'enquit la fillette, tandis qu'une expression soucieuse se peignait sur son petit visage.

— Non, *micina cara*, lui répondit-il gentiment. Le Dr. Carmichael m'aide à aller mieux.

Et si dur que ce soit de l'admettre, c'était assez vrai. Contrairement aux médecins de son centre de désintoxication cinq étoiles dont les soins doux lui donnaient l'impression d'être sans cesse dorloté, son nouveau thérapeute était direct et plein d'irrévérence. Il ne semblait pas se soucier de savoir qui était Jack ni la taille de son compte en banque. Et surtout, il n'avait aucun problème à le mettre face à ses problèmes à chaque séance, l'obligeant à affronter la vérité brute avec une sorte de candeur tranchante que Jack trouvait étrangement agréable.

— J’ai trouvé un centre de Narcotiques Anonymes en ville, près de ton bureau, lui indiqua Jaime en ouvrant une canette d’eau de Seltz.

— J’ai déjà essayé les NA, mais ça ne fonctionne pas sur moi, répondit Jack, qui retourna près de sa cuisinière.

— Pourquoi ça ? Si tu t’inquiètes que ce soit vraiment anonyme, ne t’en fais pas. Le maire fait partie de ce groupe, ainsi que deux juges et l’entrepreneur qui m’en a parlé, un milliardaire dans les nouvelles technologies. C’est très discret. Tout le monde prend ça pour un déjeuner d’affaires hebdomadaire.

Jack pinça les lèvres tout en farcissant les tortellinis.

— Ce n’est pas ça. Les groupes, c’est pas mon truc, voilà tout.

— Tu veux dire plutôt qu’étaler ta vulnérabilité en public, c’est pas ton truc, corrigea Jaime, l’air rusé. Tu sais qu’il n’y a pas de honte, frangin. Tu n’es pas le seul à galérer...

Jack frappa le plan de travail d’un geste frustré. Quand Maddie sursauta, surprise, il lui adressa un sourire penaud.

— Pardon, *cara*. Tu veux bien me faire plaisir et monter jouer un peu dans ta chambre ? Ton papa et moi devons parler de travail.

— Je peux regarder un dessin animé ?

Cette enfant avait l’art de repérer une bonne occasion quand elle se présentait. Sans attendre, elle se précipita vers l’escalier.

— Oui, mon bébé, lança Jaime derrière elle. Oncle Jack et moi, on t’appellera quand le dîner sera servi.

— OK.

Mais déjà elle disparaissait dans un froufrou de tulle rose.

— Qu’est-ce qui te prend ? demanda Jaime, pivotant vers Jack. J’essaie juste de t’aider...

— Arrête, d’accord ? aboya Jack. On dîne presque tous les soirs ensemble, tu passes voir si je vais bien dans la journée, tu m’as même dégoté un fichu thérapeute. Jaime, je sais que tu penses agir au mieux, mais il faut que tu cesses de te faire du souci pour moi. Je vais bien. Lâche-moi un peu la grappe !

Son frère croisa les bras.

— Mais à qui tu crois t’adresser, là ? Je sais quand tu vas bien et quand ce n’est pas le cas. Je le sais mieux que quiconque !

— Tu ignorais pourtant que je me shootais avec tes anti-inflammatoires, non ?

Voyant son cadet grimacer, Jack regretta ses paroles presque aussitôt qu’elles eurent franchi ses lèvres.

— C'est parce que j'étais moi-même shooté aux anti-inflammatoires, rétorqua Jaime. Et tu ne déconnes peut-être plus à plein tube, n'empêche que tu te mets le doigt dans l'œil si tu t'imagines que je te crois quand tu affirmes que ça va. Je me fous de ce que tu racontes aux autres. Tu ne m'entubes pas, moi. Jamais.

Jack se remit à la préparation de son plat, bien que ses gestes soient un peu trop brusques avec les pâtes molles de ses tortellinis.

— Je prends les choses au jour le jour, voilà.

Jaime s'accouda au comptoir.

— Je sais, mais il n'y a pas de honte à demander du soutien. Il n'y a pas de honte à se faire aider quand on en a besoin.

Jack haussa un épais sourcil.

— Toi, tu as recommencé à regarder *Dr. Phil*<sup>3</sup>, non ? Parce que comme psy, tu es nul.

— Va te faire voir. Ce type sait de quoi il parle.

Jack plaça une cocotte en aluminium sur la gazinière.

— Jaime, je sais que tu veux mon bien. Mais il faut que tu me laisses respirer. Je vois Carmichael deux fois par semaine, et là, tout de suite, ça suffit. On peut parler d'autre chose s'il te plaît ? De la météo, des Bulls, des affaires...

— Pourquoi pas de Sam ?

Jack se crispa.

— Quoi, Samantha ?

— Tu es étrangement calme quand je mets le sujet sur le tapis, maintenant, remarqua Jaime, qui inclina la tête. Il y a un mois de ça, tu aurais enfoncé ton poing dans un mur ou troué le tapis à force de tourner en rond, si j'avais ne serait-ce que mentionné son nom.

Jack haussa les épaules.

— Il faut croire que toute cette thérapie et cette méditation, ça me rend zen.

Jaime plissa les paupières.

— Ou bien tu possèdes des informations qui te rendent étrangement calme.

Jack évita soigneusement la réflexion de son frère en ouvrant le four afin de vérifier la cuisson du filet. Jaime était trop intuitif, parfois. Aucun détail ne lui échappait. C'était d'ailleurs ce qui faisait de lui un aussi bon développeur d'applications.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Jack ? insista son frère. Mon intuition me dit que tu as un atout caché dans ta manche.



Jack ne répondit rien. Moins de risques de critiques. Mais Jaime ne se laissait pas embobiner aussi facilement.

— Tu sais que je peux le découvrir, l'avertit-il. Les trucs que je se suis capable de faire sur tes appareils électroniques rendraient la NSA jalouse. Alors, qu'est-ce que tu manigances ?

Jack versa les tortellinis dans l'eau bouillante, toujours muet.

— Tu refuses de me dire ? Très bien, je vais pirater le système de Sam et je le découvrirai tout seul.

Jack ne doutait pas une seconde que Jaime mettrait ses menaces à exécution. Son frère était doté d'un talent à la fois hors du commun et diabolique. Heureusement, il avait aussi assez de scrupules pour ne pas harceler les gens, mais il savait quels leviers actionner chez son aîné pour le faire réagir.

Jack posa les mains à plat sur le comptoir de granite pendant que Jaime allait tranquillement chercher la sacoche d'ordinateur portable qu'il avait laissée près de la porte d'entrée.

— OK. Je connais le type qui protège Sam, avoua Jack. Il s'appelle de Soto. Tu ne l'as jamais rencontré, mais papa l'a tiré jadis d'une mauvaise passe. Il l'a emmené quelques fois à la salle de sport quand on était gosses pour lui apprendre à boxer. Il disait que ça l'occupait et l'empêchait de traîner dans les rues.

Jaime ouvrit grand la bouche.

— C'est toi qui l'as embauché pour la protéger ? Et pourquoi Sam aurait accepté un truc pareil ? Elle en a une légion, des gars, pour la protéger.

Jack leva les mains et secoua la tête.

— C'était pas moi. Je le jure devant Dieu. Je n'étais pas au courant jusqu'à ce que papa m'en parle.

Jaime avait l'air médusé.

— Donc, attends... Ce gars connaissait à la fois Sam et papa ?

Jack opina du chef.

— Il appartient à la Delta Force, maintenant. Papa l'a pistonné pour qu'il intègre les NROTC ici, à Chicago, pendant ses années de lycée, puis il a continué directement à A&M. C'était un camarade de classe de Samantha. Ils étaient élèves officiers la même année.

— Ça alors, quelle coïncidence ! s'extasia Jaime.

— N'est-ce pas ?

Les yeux de Jaime s'éclairèrent alors qu'il remettait en place les pièces du puzzle.

— Mais comment tu as réussi à le convaincre de te communiquer des rapports sur les faits et gestes de Sam ?

Jack ne feignit même pas d'avoir honte de lui. Quand son père lui avait raconté ce qui s'était passé après son réveil en désintoxication, Jack y avait vu un signe. Et il s'était précisément raccroché à ça durant ses journées les plus sombres.

— Papa a aidé de Soto à obtenir une permission de l'armée afin de pouvoir protéger Sam. Il lui a été assigné de manière temporaire, du coup il nous doit plus ou moins ça...

— Sam n'a pas besoin de toi pour s'occuper d'elle, frangin. Elle a une armée de types qui se jetteraient sous les roues d'une voiture pour la sauver.

— Eh bien, de Soto se trouve être l'un d'eux, désormais. Et il se trouve aussi qu'il est proche de papa, ce qui ne gâche rien.

Il conclut sa phrase avec un haussement d'épaules. Jaime croisa les bras.

— Tu te rends compte qu'elle va péter les plombs, quand elle apprendra que tu l'espionnes ?

— Et c'est le gars qui a mis une puce dans son téléphone qui dit ça ?

— Hé, je l'ai fait pour toi ! lui fit remarquer Jaime.

— Quoi qu'il en soit, de Soto est dans la place. Et vu qu'elle refuse toute aide venant directement de moi, c'est le moins que je puisse faire pour elle tant qu'on est loin l'un de l'autre.

Jaime secoua lentement la tête.

— Ça ne fera pas bon ménage, frangin. Rappelle-toi bien ce que je te dis.

— Je préfère risquer sa colère plutôt que de me ronger les sangs, répondit résolument Jack. *Amor regge senza legge, fratu*<sup>4</sup>.

— Tu n'es pas shooté, mec. Tu es *fuori come un balcone*<sup>5</sup> ! commenta Jaime, l'air dépité. Ne viens surtout pas raconter que je ne t'avais pas averti.

— Averti ou pas, ça fait des mois que je n'avais pas aussi bien dormi, répondit Jack en sortant le filet du four. Si Sam veut s'énerver, tant mieux. Je préfère sa colère plutôt que son silence. Maintenant, aide-moi à mettre la table. Le dîner est prêt.

## **Mars, tôt le matin, Tel Aviv, Israël**

### *Roxanne*

Rox se réveilla en sursaut et se redressa d'un bond, les bras tendus comme si elle tombait dans le vide. Le cauchemar paraissait si réel qu'il lui fallut un moment pour comprendre qu'elle était en sécurité, bien installée au creux d'un lit douillet dans une chambre sombre et fraîche.

Sur la table de chevet, son téléphone vibra, déchirant le silence de ses trépidations.

— Doux Jésus, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

En fait, c'était probablement le téléphone qui l'avait réveillée. Elle le ramassa et décrocha aussitôt qu'elle découvrit le nom de Sam à l'écran.

— Tu m'appelles au beau milieu de la nuit pour me punir de t'avoir envoyé Alejandro, c'est ça ? demanda Rox, sans prendre la peine de saluer son interlocutrice.

— Dis à ton trouduc de frangin de retourner dans la Delta Force, répliqua Sam sur le même ton sans cérémonie. Il me rend dingue. Quand il n'essaie pas de jouer les chefs de mes deux, il veille sur moi comme une mère poule.

— J'ai entendu ! entendit-elle crier dans le fond.

Rox ne put s'empêcher de sourire en reconnaissant la voix de son frère.

— C'était fait pour ! rétorqua Sam. Tu vois ce que je veux dire ? reprit-elle en direction de Rox. Il faut que ça s'arrête. Fais en sorte qu'il déguerpisse. Rappelle tes chiens.

— Pas avant d'avoir enterré Lightner, et j'en suis proche. Je le sens. (Rox s'adossa à sa tête de lit.) Comment ça va, ton dos ?

— Bien, soupira Sam. Et ça ira encore mieux quand tout le monde cessera de me traiter comme une invalide.

— Tu es invalide, lui signala Rox. Mais tu guérirais sans doute plus vite si tu poussais un peu moins loin le bouchon.

— Voilà que tu parles comme ton frère. Bon, arrête de tourner autour du pot, et dis-moi ce que tu as.

— Hier, j'ai retrouvé la piste du chirurgien qui a opéré Lightner, annonça Rox d'une voix neutre.

— Pourquoi ai-je l'impression que ce n'est pas une bonne nouvelle ?

— Parce que c'était plus compliqué que de retrouver une aiguille dans une meule de foin, tout ça pour finir par découvrir que l'aiguille en question était empoisonnée, avoua Rox dans un soupir. Lightner a crevé les yeux de son chirurgien après sa dernière visite, histoire que le bon docteur ne puisse pas l'identifier au cas où l'on viendrait le lui demander. Le docteur avait été payé en liquide avant l'opération, et il ne connaissait que le vrai nom de Lightner. Il n'existe aucun rapport sur la procédure, aucune photo, rien qui puisse être utile... Bref, me voici revenue à la case départ.

— Mince.

Sam resta silencieuse quelques secondes, puis elle reprit :

— Tu connais la légende selon laquelle on aurait coupé les mains des architectes du Taj Mahal une fois le tombeau terminé, afin qu'ils ne puissent jamais recréer cet ouvrage ailleurs ?

— Comment tu sais des trucs pareils, toi ? s'étonna Rox.

— J'aime bien l'histoire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle se répète. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

*Bonne question.* Rox se frotta le front.

— Il y a trois choses dont Lightner a besoin : de nouveaux papiers d'identité, des hommes et des munitions. J'ai demandé à Avi de travailler au corps son réseau de contrefacteurs, histoire de voir qui aurait versé une grosse somme d'argent pour de très bons papiers. Pour ma part, je me consacre à l'aspect hommes et munitions.

— Combien d'argent tu lui as laissé ?

— Eh bien, entre ses comptes que j'ai siphonnés, Jack qui a racheté Leviathan et le MI-6 et Interpol qui ont bloqué tout accès aux comptes actifs ouverts à son nom, je dirai qu'il ne peut pas avoir plus d'un million ou deux – grand max. Plus ou moins ce qu'il a pu emporter avec lui sur ce cargo, parce qu'il était trop blessé pour aller bien loin, réfléchit-elle à voix haute. À sa place,

j'utiliserais des diamants. C'est quasi intraçable, facile à transporter, à vendre et à échanger. Mais il va bientôt chercher une autre source de rentrée d'argent.

— Le connaissant, je te parie des dollars contre des beignets que Lightner va se tourner vers le marché noir, genre le trio infernal drogue, armes ou filles, devina Sam. Mais à ce niveau-là, pénétrer le marché de la drogue, c'est risquer un conflit de territoire. Pareil pour les filles. Étant donné le passé de Lightner, ce sont les armes qui me paraissent le choix le plus logique. Pas besoin de réseau loyal ou de savoir-faire pour devenir revendeur d'armes.

— Bien vu.

— En dehors des États-Unis et de la Russie, c'est en Israël qu'on fabrique le meilleur matériel au monde, ajouta Sam. C'est facile d'accès, relativement peu cher, et il te suffit de mettre la main sur des produits que peu de gens proposent pour te faire un paquet d'argent rapidement. Depuis Israël, tu peux envoyer des armes au marché noir vers le Moyen-Orient, l'Afrique ou l'Asie du Sud-Est. Paf, comme ça !

— Merde, murmura Rox. Il faut que je retrouve cet enfant de salaud avant qu'il ne se lance là-dedans.

— Tu vas y arriver, affirma Sam d'une voix confiante. J'aimerais être là-bas avec toi, ajouta-t-elle en poussant un soupir de frustration. Je déteste rester sur la touche comme ça.

— Sam, l'univers est peut-être en train de t'envoyer un message, à savoir que tu dois te focaliser sur autre chose, en ce moment.

Sam grogna son mécontentement.

Dans l'obscurité, Rox porta la main aux cicatrices ultra-fines de son visage, marques résiduelles de ce qui lui avait paru une suite interminable d'opérations. Elles étaient à peine visibles, mais elle les sentait. Elle savait où se trouvaient chaque faille, chaque blessure, chaque douleur... toutes ces épreuves horribles auxquelles elle avait survécu.

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit quand je me remettais de ma dernière opération ? demanda-t-elle à Sam. La première fois que j'ai vu mon visage et que je me suis mise à pleurer ?

— Roxy, ne repars pas sur cette voie...

— Tu m'as dit qu'il y avait quelque chose de beau dans les cicatrices. Parce qu'elles signifient que c'en est fini de la douleur, que les blessures sont refermées et guéries et *basta*, lui récita doucement Rox.

— En quelques rares occasions, je parle avec plus de sagesse que je n'en ai en réalité, ironisa Sam.

— Non, tu parles juste avec la sagesse que tu as. Il suffit peut-être que tu t'autorises à faire confiance aux gens qui tiennent à toi. Laisse-nous t'aider à porter le fardeau. Tu n'es pas seule. Ne t'oblige pas à avoir l'impression que si.

Sam resta silencieuse un long moment.

— Depuis quand es-tu devenue aussi maligne, toi ?

— Depuis le jour où tu m'as sauvé la vie, répondit Rox. Alors laisse-nous faire notre boulot, mon frère et moi. Je t'appelle sitôt que j'apprends quelque chose d'intéressant.

## **Au même moment, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

Sam raccrocha, perdue dans ses pensées.

— Tu as fini avec Rox ? demanda Alejandro, qui passa la tête par la porte de la bibliothèque.

— Oui.

— Le dîner est presque prêt. Hannah m'a demandé de t'avertir.

Sam se leva lentement de son siège.

— Je pense que je vais passer mon tour pour ce soir. Je suis claquée.

Un aveu qui lui valut un froncement de sourcils de la part d'Alejo.

— Il faut que tu manges.

— Pour qu'on puisse continuer à se balancer des amabilités en tous genres à la figure ? (Elle agita la main.) Je passe. Je pense que je vais plutôt prendre un bain chaud, histoire de me détendre un peu.

Alejandro la suivit des yeux tandis qu'elle montait les marches avec précaution.

— Tu as mal ? demanda-t-il.

Elle esquissa un sourire amer.

— Tu n'es pas au courant ? J'ai mal tout le temps.

Une fois dans sa suite, elle se fit couler un bain chaud dans la profonde baignoire en cuivre poli, versant toutes sortes de sels et de produits odorants, inspirant les fragrances de jasmin et de lavande – un petit luxe, mais délicieux. Puis elle se déshabilla devant le miroir en pied et examina son corps. Elle le contemplait vraiment pour la première fois depuis ses opérations, passant la main sur sa peau marquée de cicatrices. Elle avait perdu trop de poids, et ses joues creusées lui donnaient un air un peu hanté. Elle se posa une main sur

l'épaule, puis glissa le bout des doigts sur le globe frais de son sein et descendit sur les arêtes de sa cage thoracique, vers la peau soyeuse de son ventre.

Fermant les yeux, elle se remémora à quoi elle ressemblait jeune fille : elle était souple et fraîche là où il n'y avait plus qu'angles et muscles maintenant, avec ses cicatrices qui ressortaient sur sa peau bronzée. Elle effleura la peau de sa hanche, déchirée par un éclat d'obus, et remonta vers la cicatrice du coup de couteau qui l'avait lacérée au cours d'une autre mission. Puis elle pivota pour regarder la marque de la taille d'une pièce de monnaie, derrière son épaule, résultat d'une blessure par balle lors de sa seconde mission. Elle se rappela que prendre une balle, c'était un peu comme recevoir un coup de poing : la douleur s'avérait si soudaine et si choquante qu'elle en était presque irréaliste.

Et maintenant... le bouquet final. Elle laissa courir ses yeux sur les points soignés qui jalonnaient la peau fraîchement recousue au bas de son dos, telle une profonde incision rouge. La dernière blessure d'une vie entière de souffrances. Énième rappel de ses erreurs.

Elle s'assit lentement au bord de la baignoire pour observer son visage. Elle avait les yeux de son père et les cheveux de sa mère, lisses et noir corbeau. Un bref flash la traversa – Wes en train d'en étaler les longues mèches sur son propre corps tandis qu'elle était allongée sur lui, avec son torse comme oreiller, pour écouter les battements de son cœur. Autre temps. Autre époque. Celle de l'innocence, où la vie était succulente et prête à être dévorée dans toute sa plénitude et sa douceur.

À dire vrai, la fille qu'elle avait été avec Wes manquait à la Sam d'aujourd'hui. Quand elle lui avait fait l'amour en Afghanistan, elle pourchassait un passé qu'elle se rappelait avec affection. Une époque où elle était tendre, candide et follement amoureuse. Le monde où elle vivait était si simple alors, s'inscrivant dans un rayon défini par sa famille, ses amis, ses naïves ambitions et l'adoration qu'elle éprouvait pour ce beau garçon au sourire joyeux et aux yeux dorés comme le soleil.

Elle tourna le robinet et se glissa dans l'eau parfumée avec un grognement de profonde satisfaction. La chaleur la pénétra jusqu'aux os, apaisant les douleurs, même la plus vive qui s'évapora dans les galets effervescents. Plongée dans le contentement ensommeillé qui lui envahissait le corps, elle laissa ses pensées tourner autour des paroles de Rox au téléphone, un peu plus tôt.

*Il y a quelque chose de beau dans les cicatrices. Parce qu'elles signifient que c'en est fini de la douleur, que les blessures sont refermées et guéries et*



basta.

Avait-elle menti à Rox, à cette époque-là ? Avait-elle juste dit à une amie dans la souffrance ce qu'elle avait besoin d'entendre ? Ou était-ce la vérité qu'elle-même n'était pas disposée à entendre ?

Sam n'avait jamais vraiment laissé les plaies se refermer. Pas celles qui comptaient, en tout cas. Elle maîtrisait sa tristesse, mais elle n'avait jamais appris à lâcher la souffrance qui l'accompagnait. Cela définissait la femme qu'elle était devenue : colérique, féroce et indomptable. Elle prenait la vie par les cornes désormais, sans craindre de se battre avec elle, sans redouter les conséquences, parce qu'elle avait déjà survécu à de nombreuses douleurs. Que pourrait-elle redouter de plus ?

*Qu'est-ce que tu veux ?* Les paroles de Carey se rappelèrent à son esprit dans un murmure.

— Je veux que ça cesse. Je veux que cesse cette solitude, admit-elle pour elle-même dans le silence paisible de la salle de bains embuée, aussi chaude et réconfortante qu'une matrice. Je veux cesser de revivre mes souffrances encore et encore. Je veux que les plaies se referment. Que la douleur disparaisse...

Elle savait qu'elle ne pouvait pas guérir du passé en le revivant en boucle, en se traînant sur les brisures acérées de ses souvenirs, ni en se comparant à une fille qu'elle ne redeviendrait jamais.

Elle ne pourrait se soigner que dans le présent.

Il fallait juste qu'elle comprenne comment...

1. « Ma chérie » en italien. (N.d.A.)

2. « Quel culot ! » en italien. (N.d.A.)

3. *Dr. Phil* est un talk-show américain présenté par Phil McGraw, qui prodigue des conseils sous forme de « stratégies de vie ». (N.d.T.)

4. « En amour, il n'y a pas de règles, frère » en italien. (N.d.A.)

5. « Complètement siphonné » ! en italien. (N.d.A.)

## Mars, matin, Tel Aviv, Israël

### *Roxanne*

Au petit matin, Rox brûlait son énergie négative en faisant le ménage complet de l'appartement qu'elle avait loué sur Airbnb, effaçant toute trace de son existence. Elle aimait bien en changer tous les deux ou trois jours et, grâce à cette volonté qu'avaient les gens normaux de partager leur maison, elle trouvait toujours un endroit intéressant où loger, loin des écrans radar, puisqu'elle louait chacun sous un nouveau nom d'emprunt impossible à tracer.

Aujourd'hui, elle deviendrait un nouveau personnage dans un nouveau quartier de Tel Aviv. Elle se maquilla donc avec soin : elle redessina ses traits afin de tromper l'œil, donnant l'impression que son nez était plus long, ses pommettes plus hautes et ses yeux un peu plus en amande. Elle enfila une perruque brune, cheveux aux épaules dont elle recourba les pointes à l'aide d'un sèche-cheveux. Enfin, elle s'habilla d'un joli tailleur en gabardine acheté la veille, et mit la dernière touche à son déguisement en chaussant une paire de lunettes à la monture noire et en enfilant un collier de perles de culture. En résumé, elle ressemblait à une banquière ou à une consultante en affaires. Séduisante, mais pas au point qu'on se retourne sur elle. Jeune mais professionnelle. Bref, très oubliable.

Satisfaite du résultat, elle passa une dernière fois son apparence générale en revue, avant de glisser son sac à main sur son épaule et d'ouvrir la porte de la chambre.

— Bonjour, *neshama*, lança Avi.

Il avait décidément le don de la surprendre ! Aussitôt, Rox porta la main à son pistolet dans son sac à main, mais il la repoussa à l'intérieur de l'appartement avant qu'elle ait eu le temps de le braquer sur lui.

— Peut-être vaut-il mieux que vous ne me tuiez pas tout de suite, fit-il en lui bloquant le poignet d'une main, tandis qu'il verrouillait la porte de l'autre.

— Bon Dieu, comment m'avez-vous trouvée ? cracha Rox, furieuse qu'il ait réussi.

Car si Avi savait où elle était, tout le monde pouvait le savoir. *Zut*. Elle songea immédiatement à toutes les échappatoires possibles.

— Oh, ça va... Ne faites pas l'outragée alors que vous m'avez joué le même tour en débarquant chez moi il y a quelques jours, répliqua-t-il. (Pendant ce temps-là, ses prunelles noisette se promenaient rapidement sur la tenue qu'elle portait.) Ce look est vraiment trop strict pour vous, *neshama*.

— Vous devriez voir ce que je porte en dessous.

Elle tâchait de paraître froide, mais son cœur battait à tout rompre.

Avi parut apprécier l'idée, et il libéra son poignet juste assez pour qu'elle parvienne à s'extirper de son étau. Elle sortit vivement son pistolet de son sac et recula d'un pas en débloquent la sécurité. Le cliquetis résonna dans la chambre désormais silencieuse.

— Je ne me rappelle pas vous avoir invité, Avi.

Il s'approcha, tel un félin, sans prêter aucune attention à l'arme pointée sur lui.

— Eh bien, invitez-moi, alors, dit-il d'une voix douce.

Et, bon Dieu, elle s'imagina l'inviter volontiers à toutes sortes de divertissements et autres jeux.

Elle resta clouée sur place tandis qu'Avi repoussait le pistolet contre son flanc. Il se pencha lentement pour lui effleurer la joue d'un baiser rendu râpeux par sa barbe naissante, délicieux murmure contre sa peau. L'alchimie qui couvait entre eux semblait grandir à vue d'œil. Rox ne savait pas trop si elle était suscitée par la provocation toujours présente dans leur relation, par la conscience qu'ils étaient tous deux aussi dangereux l'un pour l'autre que des ennemis, ou s'il s'agissait juste d'une appréciation mutuelle des talents et des capacités de l'autre. Quoi qu'il en soit, se tenir aussi proche d'Avi Oded, c'était un peu comme craquer une allumette près d'un tas de brindilles.

Mais s'il avait pris la peine de la traquer en personne, Rox soupçonnait qu'il avait une bonne raison. Et si forte que soit l'envie de s'autoriser un moment de séduction en compagnie d'un super espion torride, elle était certaine que le goût pour la bagatelle ne suffisait pas à expliquer la présence d'Avi devant elle ce matin.

— Si vous vous pointez aussi tôt sans même une tasse de café, c'est que vous venez m'apporter de très mauvaises nouvelles, je me trompe ?

Elle recula et posa son sac à main sur une chaise, avant de coincer son pistolet à sa ceinture, dans son dos. Juste au cas où.

— En fait, c'est à votre tour de préparer le café, répondit Avi avec un sourire narquois. Pourquoi faut-il forcément que ce soient de mauvaises nouvelles ? J'aurais juste pu avoir envie de voir votre tout nouveau déguisement. D'ailleurs, conclut-il avec un coup d'œil à sa tenue, je ne l'aime pas. Vous ressemblez à une avocate.

— Vous n'aimez pas les avocats ?

— Pas spécialement. En revanche, j'aime bien ne jamais savoir à quoi m'attendre avec vous. Chaque fois que je vous vois, vous êtes totalement différente, s'émerveilla-t-il.

— C'est un don.

— C'est un mécanisme de défense.

— Soit, je suis un caméléon, fit-elle avec un haussement d'épaules, avant de se retourner pour se diriger dans la petite cuisine. Bon, c'est vrai que je vous dois un café.

Nonchalamment assis, jambes croisées à la petite table face à elle, Avi la contempla pendant qu'elle leur préparait une cafetière de breuvage chaud. Par sa posture, il ne lui accordait que très peu d'espace. Elle l'observait du coin de l'œil. Ce matin, il était vêtu d'un pantalon fluide de laine luxueuse et d'un pull léger sous une veste en cuir d'agneau. *Impeccable*. Il était superbe, alors qu'il était évident qu'il était debout depuis des heures.

— Dites-moi, où allez-vous maintenant ? lui demanda-t-il au bout de quelques minutes.

Rox ne put s'empêcher de sourire.

— Éviter que les gens ne sachent où je me trouve, c'est justement ça, mon truc. Donc si je vous le dis, ça perd un peu de son intérêt, voyez-vous, répliqua-t-elle, un sourcil haussé.

— Ce n'est que moi, *neshama*. Évitez-moi le tracas de devoir vous pister à nouveau.

— Expliquez-moi déjà comment vous m'avez retrouvée.

Elle s'appuya sur le comptoir.

— De la même manière que vous m'avez trouvé, éluda-t-il. Les gens dotés de nos talents et de nos ressources peuvent pister à peu près tous ceux qu'ils souhaitent, s'ils sont suffisamment motivés.

— Jolie non-réponse.

— La reine de l'esquive me reproche de botter en touche ? ironisa-t-il.

Rox leur versa une tasse de café à chacun dès qu'il fut passé. Avi murmura un « merci » quand elle s'attabla face à lui.

— La seule raison pour que vous preniez la peine de me retrouver en personne, c'est soit que vous vous inquiétez pour moi, soit que vous vous inquiétez pour vous, expliqua-t-elle d'un ton neutre tout en sirotant son café. Ni l'une ni l'autre de ces options n'est une bonne nouvelle. Qui d'autre sait que je suis ici ?

— Seulement moi, *neshama*.

Bizarrement, sa réponse sonnait comme une promesse.

— Et vous avez en partie raison, reprit-il. Je ne serais pas ici si je n'étais pas soucieux. Bien que le problème en question soit devenu plus vaste que juste vous et moi, ou que Samantha.

Rox fronça les sourcils.

— J'écoute.

Avi sortit de la poche intérieure de sa veste une liasse de clichés, qu'il lui tendit. Il s'agissait de photos de passeports – six au total. Différents pays, différents noms, mais toujours le même visage.

Lucien Lightner ne ressemblait pas à ce à quoi elle s'attendait, pourtant il était reconnaissable pour qui savait ce qu'il cherchait. Le nez aquilin et la fossette au menton avaient disparu, mais elle aurait reconnu ses pommettes n'importe où. Lightner était toujours bel homme dans un style brutal, mais sa minceur de lévrier s'était répercutée sur un visage maintenant décharné, que seule la survie à une difficile épreuve peut dessiner.

Sur chacun des six passeports, la couleur de ses yeux variait entre le vert, le marron et le bleu. Et sa couleur de cheveux du brun au noir et au blond. Il avait un bouc ou une barbe sur certains clichés, était rasé sur d'autres. Même avec son nouveau visage, il parvenait à apparaître désinvolte et sophistiqué à la fois. Le genre d'homme qui savait exactement qui il était et ce qu'il devait faire. Malgré son animosité envers lui, Rox était impressionnée. Lightner menait à présent la vie de caméléon qui était la sienne mais, derrière les apparences, il restait le même démon, tout comme elle. Les déguisements ne changeaient jamais vraiment cela.

Elle prit une profonde inspiration en réfléchissant aux étapes à suivre.

— C'est du très bon boulot, admit-elle en toute franchise.

Elle releva les yeux après avoir étudié les photos un moment.

— Pourquoi êtes-vous donc inquiet, tout à coup ? On a le nouveau visage de Lightner. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à retrouver ce sac à merde. Tout vient de devenir bien plus simple.

— Pas nécessairement.

Avi secoua la tête, et sa bouche se comprima en une ligne dure. Pour la première fois depuis qu'il était entré dans la pièce, Rox percevait la tension qui lui soulignait les yeux, celle qui lui pesait aussi sur les épaules.

— J'ai lancé des tests biométriques sur Lightner quand j'ai eu les photos de la main de l'un des contrefacteurs qu'il avait utilisés. Je voulais voir s'il était encore en ville.

Il marqua une pause et se passa les doigts sur les lèvres, comme s'il hésitait à lui révéler quelque chose.

— Continuez, l'encouragea-t-elle, penchée en avant.

Avi soutint son regard.

— Nous effectuons deux types de surveillance en Israël : les biométries larges et les recherches ciblées. Les biométries larges incluent toute personne que le Mossad tient à garder à l'œil : terroristes présumés, cibles, anciens taulards, autres espions...

— Il y a une chance pour que je puisse avoir accès à ce logiciel ? demanda Rox, qui ne plaisantait qu'à moitié.

— Je suis surpris que vous n'ayez pas déjà piraté la NSA, répondit-il.

— Qui vous dit que je ne l'ai pas fait ?

— J'étais curieux de savoir si Lightner apparaîtrait dans certaines recherches et, le cas échéant, en étant lié à quel autre personnage, continua d'expliquer Avi.

Encore une fois, il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste en cuir et en sortit deux images tirées d'enregistrement de vidéosurveillance. L'image était granuleuse, mais le nouveau visage de Lightner y était néanmoins parfaitement reconnaissable. Il montait dans un SUV noir en compagnie d'un grand bonhomme dégingandé portant des lunettes rondes à monture en métal. Rox ignorait de qui il s'agissait, mais apparemment Avi le savait.

— Voici Uzi Dichter, l'informa-t-il. Acteur important de Taas, un fabricant d'armes israélien, toutefois sa corruption est de notoriété publique, même si ça n'est jamais affirmé ouvertement. Hélas, le bonhomme est protégé parce qu'il soutient haut et fort notre Premier ministre actuel.

— Avi, ne le prenez pas mal, mais je ne vois pas en quoi ça me concerne, intervint Rox. OK, Lightner a des amis peu fréquentables. Et alors ?

À moins que Samantha n'ait raison et que les armes ne soient sur le point de devenir le nouveau gagne-pain de Lightner. Une pensée qu'elle garda pour elle.

— Eh bien, si, c'est important, car Dichter vend des armes depuis plusieurs années, soit en écoulant les excédents de production, soit en déclarant certaines comme endommagées quand elles sont en parfait état. Le Mossad est au courant de ses pratiques, mais les quantités ayant jusqu'à présent été minimales et destinées à des pays où nous n'avons aucun intérêt particulier, ça reste sous surveillance, mais pas interdit.

Rox commençait à comprendre.

— Vous pensez avoir mis le doigt sur le nouveau *business model* de Lightner, c'est ça ? Vous pensez qu'il va se lancer dans le commerce des armes ?

*Bon sang, soit Samantha avait un sixième sens, soit elle était carrément fortiche. Sans doute les deux.*

— Ça paraît logique, répondit Avi avec un haussement d'épaules. S'il parvient à faire main basse sur quelque chose de significatif, genre des armes sophistiquées de nouvelle génération, Lightner peut facilement dégoter un marché juteux avec des combattants en Afrique, au Moyen-Orient, voire en Asie du Sud-Est. C'est un moyen rapide pour revenir dans la course. Hormis nous, personne ne sait à quoi il ressemble à présent, ce qui le rend pour l'instant pratiquement introuvable, à moins que des agences ne sachent quoi chercher.

— C'est malin, acquiesça-t-elle. Il a perdu presque tout son argent. Il s'agit là d'un investissement rapide et sûrement rentable. Il connaît déjà les acteurs majeurs du milieu après ses années dans les SAS britanniques et ses affaires de demandes de rançon, quand il a eu à gérer des kidnappings chez Leviathan. Pff, il a probablement déjà le numéro perso des chefs de milice les plus recherchés. (Rox baissa les yeux vers les photos.) Et Dichter, c'est quoi son passif ? Vous avez dit qu'il était lié à l'actuel Premier ministre israélien ?

— C'est un parasite, répondit Avi avec une expression méprisante. Trop petit pour qu'on s'en inquiète, mais trop protégé pour ne pas être un caillou dans la chaussure.

— On va donc le contacter par la bande ; lui faire une offre qu'il ne pourra pas refuser, finit-elle avec un haussement d'épaules.

— Il n'appartient pas à la famille Tattaglia, *neshama*, se moqua-t-il. On n'est pas dans *Le Parrain*. Taas est l'un des plus gros fabricants d'armes au monde, et Dichter est très proche de toutes les personnes qu'il faut. Nous devons élaborer une véritable stratégie. Faire preuve de doigté.

— Laissez-moi m'occuper de la manière de l'atteindre, insista Rox, un sourire confiant se dessinant sur ses lèvres. Procurez-moi toutes les infos possibles sur Uzi Dichter, et les endroits où il va se trouver durant les jours à venir.



## Mars, le lendemain, ranch Wyatt, Texas

### *Samantha*

Sam leva le canon de cinquante centimètres de la belle, la grande Winchester qu'elle venait de finir de nettoyer et remonter. Son oncle Grant continuait à entretenir la collection d'armes de son père avec amour, et ça se voyait. Il rangeait tous les fusils de luxe dans un cabinet spécial en bois de sycomore, dont le contenu aurait fait saliver John Wayne. Un léger sourire aux lèvres, elle passa les doigts sur le bois huilé. On ne changeait pas un homme, quel que soit son âge.

— Celui-là, c'est un sept coups à répétition et à levier d'action, énonça Mack McDevitt avec son fort accent texan depuis la porte de la bibliothèque. C'était l'un des préférés de ton père, pendant la saison de la chasse.

Sam leva les yeux vers la silhouette longiligne de l'homme encore costaud et alerte en dépit de son âge.

— Tu aidais papa à fabriquer ses propres cartouches aussi, pas vrai ? lui demanda-t-elle avec un sourire amusé. Comme si vous aviez besoin d'un peu de poudre supplémentaire, avec tout le métal que vous trimbaliez. Sur quoi vous tiriez, au Texas ? Des rhinocéros ?

— Tu fabriquerais tes cartouches toi aussi, jeune fille, si tu t'étais fait charger par un taureau en colère pesant près d'une tonne, la taquina Mack.

Il s'approcha et vint contourner le bureau. Sam se leva pour se laisser embrasser.

— Heureusement que j'ai un cheval assez rapide pour me sortir de là, alors, vieil homme, répondit-elle sur le même ton, même si sa voix était étouffée contre son épaule.

L'odeur de Mack portait à la nostalgie : un mélange de tabac, de menthe verte et de coton propre qu'elle reconnaîtrait entre mille. Sam ferma les yeux,

submergée par la mélancolie d'un souvenir oublié de la première fois que son père et Mack l'avaient emmenée sur l'un des champs de pétrole. Elle n'était qu'une brindille, à l'époque, impressionnée par l'énormité des pompes mécaniques qui basculaient d'avant en arrière comme des balançoires géantes, remontant des quantités phénoménales de pétrole brut puisé au fond de puits dont elle n'imaginait même pas la profondeur. Mack l'avait perchée sur ses épaules le temps de la visite, en lui expliquant ce que faisaient ces monstrueux engins, divisant le processus en morceaux qu'elle trouvait à la fois effrayants et fascinants. Encore aujourd'hui, elle retrouvait le calme dans l'étreinte de ses bras robustes.

Elle se renversa en arrière afin de contempler le visage ridé de Mack, la couleur café brûlé de ses yeux. Il avançait en âge, et pourtant, il restait vigoureux et en pleine forme. Sa peau ressemblait à un cuir longuement tanné au soleil, ce qui était probablement le cas. Car même s'il était plus que riche, Mack McDevitt continuait à mettre un point d'honneur à visiter les puits de Wyatt Petroleum chaque semaine. Il avait toujours préféré le terrain à la vie de bureau.

— Il paraît que ce trimestre va être exceptionnel, pour Wyatt Petroleum, lança-t-elle.

Un large sourire aux lèvres, il haussa légèrement les épaules en s'écartant.

— Disons que nous continuons à faire de solides bénéfices grâce à l'or noir, mais les énergies renouvelables que tu nous as incités à développer vont faire exploser tout ça d'ici quelques années. Il y a déjà des gars du gouvernement chinois qui cherchent à nous piquer notre technologie solaire thermique, avant que les Russes ne s'en emparent.

Sam hochait la tête, ravie.

— Eh bien, je voyais à peine à deux mètres devant moi pendant mon dernier voyage à Shanghai, alors je dirai que la Chine va probablement vouloir renchérir sur la Russie, et c'est tant mieux. On investira tous ces bénéfices dans les autres projets énergétiques que j'ai en recherche et développement.

Mack se dirigea vers le cabinet à fusils de son père. Rob Wyatt avait collectionné quelques raretés : une magnifique carabine Remington gravée, un mousquet Springfield qui avait sans doute fait la bataille de Fort Alamo, et un Marlin spécial orné d'un buffle gravé à la main sur la crosse du fusil.

Mack releva les yeux vers Sam, un sourire malicieux aux lèvres.

— Tu as envie de vérifier si ces vilains garçons fonctionnent encore ?

Elle lâcha un petit rire.

— Je suis blessée au dos, oncle Mack, pas aux yeux. Tu es vraiment sûr de vouloir te ridiculiser sur le pas de tir ?

— Tu es aussi arrogante que ton père, commenta-t-il, l'œil brillant. La pomme ne tombe jamais bien loin de l'arbre.

— Décidément, on me répète souvent que je lui ressemble, ces derniers temps, admit-elle avec une pointe d'ironie désabusée. Je ne suis pas certaine de bien aimer ça.

Mack la contempla un moment.

— Je sais que Rob n'a pas été le meilleur père du monde pour toi, surtout après le décès de ta maman. Mais il t'aimait, tu sais. Ry et toi, vous étiez la prunelle de ses yeux, même s'il ne vous le disait pas.

— Je sais.

Sam ravala la boule que les émotions semblaient systématiquement former au creux de sa gorge quand elle pensait à son père, préférant se concentrer sur le rangement du matériel de nettoyage qu'elle avait étalé sur le bureau en attendant l'arrivée de Mack au ranch.

— Merci d'être venu me voir.

— Avec plaisir. Alors dis-moi, qu'est-ce que tu as en tête, Sammy ? demanda-t-il une fois installé sur un fauteuil de cuir face à elle.

— J'ai quelque chose à te demander, avoua-t-elle franchement. Quelque chose dont j'ai toujours refusé de parler depuis que ça s'est produit.

Mack fronça ses épais sourcils.

— D'accord, vas-y.

Sam prit une longue inspiration. C'était maintenant ou jamais.

— J'ai besoin que tu me racontes tout ce dont tu te souviens sur la nuit où papa et Ry sont morts.

Il cilla, surpris, comme s'il s'agissait là des dernières paroles qu'il s'attendait à entendre sortir de sa bouche – ce qui était sans doute le cas.

— Pourquoi ? demanda-t-il. (L'inquiétude avait envahi son regard plein de droiture.) Pourquoi veux-tu revivre la pire nuit de toute ta vie, bon sang ?

Ne pouvant dire toute la vérité, Sam se contenta d'une demi-vérité, avec juste ce qu'il fallait de sentiment pour se montrer convaincante.

— Il m'est apparu avec une douloureuse clarté que je n'ai pas surmonté ce qui est arrivé. Je n'ai jamais guéri, jamais dépassé la tragédie. (Elle posa les yeux par la fenêtre, vers le jardin au-delà du portique.) Et je me dis : piégée comme je le suis à l'intérieur des limites de mon enveloppe corporelle, je peux

soit continuer à être hantée par leur mort jusqu'à la fin de mes jours, soit essayer de trouver un moyen de passer à autre chose.

Mack hocha la tête et passa des doigts noueux et abîmés par les ans sur ses lèvres, tout en réfléchissant à sa requête.

— Ce genre de blessures, Sammy, elles ne guérissent jamais. Mais tu as raison de vouloir aller de l'avant. Ton père et Ry ne souhaiteraient pas te voir te lamenter. Pas après tout ce temps.

Il se leva et se dirigea vers l'imposant bar en chêne encastré dans le mur.

— Si on doit se lancer là-dedans, je vais avoir besoin d'un verre, marmonna-t-il, avant de lui jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Tu en veux un ?

Elle opina du chef.

— Un bourbon, s'il te plaît.

Mack lui versa deux doigts de liquide dans un épais verre à liqueur qu'il lui tendit, avant de boire une longue gorgée dans celui qu'il s'était rempli à l'identique. Il se posta près de la vaste porte-fenêtre donnant sur l'immense étendue de la propriété Wyatt, les plaines baignées de soleil, déjà plus chaudes que l'enfer sous le soleil de midi.

— C'est Grant qui m'a appelé en premier, commença-t-il. Le bureau du shérif local avait reconnu le logo des Wyatt sur le côté du SUV de ton père, même si la voiture était en grande partie calcinée quand ils l'ont découverte. La ville n'est pas loin d'ici, peut-être à un petit peu plus d'une heure.

Sam se souvenait vaguement de ce détail.

— Tu nous y as emmenés en hélicoptère, mon amie Rita Ramos et moi.

— Oui. Grant était arrivé sur place avant nous. C'est lui qui a identifié les restes. Je le connais depuis des années. On avait grandi ensemble, Grant, ton père et moi. Mais ç'a été l'unique fois où j'ai vu pleurer Grant Nelson.

D'une main tremblante, Mack prit une nouvelle gorgée de bourbon. Sam cilla à plusieurs reprises pour s'efforcer de ne pas craquer. Ses souvenirs de ces instants étaient une sorte de brouillard douloureux, tempéré par son instinct de survie et son refus de se rappeler les détails trop précisément. Elle avait été dans un tel état de choc qu'elle n'avait pas pleuré avant de voir les cercueils descendus dans la terre. Alors, la réalité de leur mort avait déchiré le déni engourdi qu'elle s'était construit pendant des jours – et elle avait lâché les vannes. Elle avait pleuré comme une gamine à qui l'on venait de voler sa famille... son avenir, son amour.

— Parle-moi de l'homme qui a fait ça, demanda-t-elle malgré la boule dans sa gorge, pour s'obliger à revenir au présent.

Mack la regarda, les sourcils froncés, mais il hocha la tête.

— C'était le poivrot du village. Une arsouille que la vie n'avait pas ménagée. Un type du nom d'Earl Childress. Il avait travaillé dans les champs pétrolifères à l'époque du boom, mais quand les puits s'étaient asséchés, eh bien, il s'était mis à la bouteille.

— Tu l'as vu, toi ?

— Oui, pendant la lecture de son acte d'accusation. Et aussi le jour de son exécution.

Sam ferma les yeux. Childress avait été exécuté par injection létale environ deux ans plus tard – tout avait été accéléré par l'intervention des avocats de la famille et de sa propre conscience qui le taraudait. Il n'avait jamais avoué ouvertement sa culpabilité, il avait juste dit qu'il était trop saoul pour se rappeler quoi que ce soit. Mais il avait déjà conduit sous l'emprise de l'alcool. Même lui admettait être enclin à ce genre de comportement, il l'avait répété quand il avait été condamné. Il n'avait pas cherché à s'en défendre, ni tenté de faire appel. Sam avait reçu la notification de sa mort quand elle était à Kandahar. Et même à ce moment-là, la nouvelle l'avait laissée sur sa faim. Elle se rappelait avoir froissé la lettre, regrettant de ne pas pouvoir le faire souffrir autant qu'elle, regrettant que les choses ne se soient pas passées différemment.

C'était peut-être pour ça qu'elle ne s'était jamais sentie concernée par la procédure ou le résultat final. Parce que, d'une certaine manière, elle savait qu'il y avait plus, derrière tout ça, qu'un chauffard alcoolique.

— L'oncle Grant m'a dit qu'il n'avait pas assisté à l'exécution, commenta-t-elle tout haut.

Mack se tourna pour l'observer.

— J'étais seul. Je voulais voir ce salaud brûler en enfer pour ce qu'il avait fait. Et si tu me demandes mon avis, ce qu'il a reçu n'était pas assez.

— Est-ce qu'il y a... (Elle prit une brève inspiration.) Est-ce qu'il y a une chance pour que Childress n'ait pas été coupable ?

Mack fronça les sourcils et sa bouche se comprima en une ligne mince.

— Nom de Dieu, mais qu'est-ce que tu racontes, Sammy ?

Elle prit une petite gorgée de son bourbon et songea au dossier qu'elle avait déjà lu une centaine de fois.

— J'ai besoin que tu me parles des ennemis de papa, Mack. Y avait-il quelqu'un qui aurait pu vouloir sa mort ?

Mack lâcha un rire rauque, incrédule.

— Rob Wyatt avait une liste de détracteurs à peu près aussi longue que mon bras, mais de là à le tuer ? C'est une pente glissante et une sacrée drôle d'idée, ma belle.

— Existe-t-il une possibilité qu'il y ait eu manipulation ? insista-t-elle.

— Sammy, mais bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

Son visage exprimait un mélange de sidération et de consternation. Elle lâcha un soupir et se frotta l'arête du nez.

— Papa était un homme puissant, mais c'était aussi un salopard sans pitié. Toi et moi, on sait qu'il était prêt à tout pour parvenir à ses fins. Alors je pense que j'essaie de comprendre si Ryland et lui sont vraiment morts dans un accident stupide, ou s'il y a la moindre possibilité pour qu'Earl n'ait été qu'un pantin qui aurait payé pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Mack secoua la tête.

— J'ai fait des recherches sur Earl. Il est mort sans le sou. Je m'en suis assuré. Il n'aurait rien gagné à prendre tous les torts sur lui.

— Mais tu n'es pas entièrement certain que papa n'ait pas été victime de quelque chose de plus vaste, n'est-ce pas ?

Et, alors que Mack fronçait les sourcils de plus belle, Sam percevait une sorte de doute tapi en lui.

— Sammy chérie, tu essaies de guérir ou bien de déterrer des squelettes ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle haussa les épaules.

— Un peu des deux, sans doute.

Mack avala le reste de son bourbon.

— Tu veux que je jette un coup d'œil sur les gens dont je pense qu'ils auraient été les plus enclins à vouloir la mort de Rob, c'est ça ?

— S'il te plaît. (Elle se leva lentement.) Tu es le seul qui le connaissait assez bien pour fréquenter tout son entourage. J'ai besoin de savoir ce qui est réellement arrivé, cette nuit-là. Si tu peux m'affirmer avec une certitude absolue que personne ne souhaitait voir mon père mort, eh bien, ça fera beaucoup pour m'aider à guérir. Autrement je ne te demanderais pas ce genre de choses.

Il riva sur elle le regard direct qu'elle lui connaissait.

— Personne ne les ramènera, ma belle.

Elle hocha la tête et s'appuya sur le bureau.

— Mais ça les apaisera dans mon esprit, et parfois, on doit se satisfaire de ces petites victoires.

## **Mars, milieu de l'après-midi, bureau du Dr. Carmichael, quartier du Loop, Chicago**

*Jack*

— Vous avez l'air tendu, Jack. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

La bouche tordue, Jack regardait par la fenêtre depuis le cabinet du Dr. Carmichael, qui donnait sur le métro aérien partageant le centre-ville de Chicago. Dans la lumière froide du matin, les voies en hauteur brillaient comme une sorte de squelette étrange.

— Je me sens comme je me sens la plupart du temps ces temps-ci.

— C'est-à-dire ?

— Agité.

Et cette agitation ne faisait qu'augmenter à mesure que les jours passaient. Et peu importait qu'il se plonge dans le travail ou s'occupe de sa famille, ce malaise constant le gardait à cran, comme s'il était prêt à fuir d'un instant à l'autre.

— Vous avez suivi une thérapie avant la désintoxication, Jack ?

— Absolument, répondit-il aussitôt. J'ai fait de la boxe.

Carmichael lâcha un petit rire.

— Vous êtes là, planté devant ma fenêtre comme si vous aviez envie de sauter, ou tout du moins de partir d'ici.

Jack ne répondit pas. Le médecin n'avait pas tort.

— Vous avez déjà éprouvé cela avant ? lui demanda le psy derrière lui. Cette agitation, je veux dire.

Jack se tourna.

— Avant quoi ?

— Avant de rechuter, clarifia Carmichael. Vous sentiez-vous agité ?

Jack était sur le point de nier, puis il se prit à considérer la question. *Avait-il été agité ?*

Dans sa tête, il retraça son parcours, songea à ce qu'il éprouvait avant que les choses ne déraillent, à la manière dont il s'était senti au cours des mois qui avaient précédé, avant même sa rencontre avec Samantha. Il repensa au travail qu'il faisait alors, aux femmes qu'il fréquentait.

— D'une certaine manière, je suppose que oui, répondit-il en s'écartant de la fenêtre. J'ai toujours été actif. Enfant, j'avais du mal à rester assis. (Il se gratta la joue.) Ajoutez à ça les insomnies, et je n'ai jamais été très patient, comme garçon, admit-il avec une touche d'ironie désabusée.

— Donc l'agitation est un état normal chez vous ?

Il haussa les épaules.

— Dans une certaine mesure, sûrement.

— C'est pour ça que vous avez pris des médicaments ? demanda Carmichael sans ambages, son regard bleu braqué sur lui.

Jack soupira et tripota son bouton de manchette dans une tentative mal déguisée de jauger combien de temps il lui restait avant la fin de la séance. Ça devrait être devenu plus facile d'en parler, maintenant. Dieu savait pourtant qu'il l'avait racontée, cette histoire, au fil des mois écoulés. Mais s'il se montrait un tant soit peu honnête, la honte qui l'enveloppait depuis Londres n'avait pas totalement disparu. Et ce, quel que soit le nombre de fois où on lui répétait qu'il souffrait d'une maladie biologique chronique récidivante. Quel que soit aussi le nombre de fois où on lui expliquait que ses impulsions étaient des compulsions involontaires, résultant de besoins chimiques et physiologiques qui nuisaient à sa capacité de résister à ses attirances pathologiques. Il avait beau considérer la situation sous toutes ses facettes, Jack se voyait juste comme un drogué, et chaque jour était une bataille pour recouvrer contrôle et dignité, ainsi qu'une forme de soulagement.

— Je me dis que tout a commencé pour le fun – un peu de ci, un peu de ça – mais qu'en vérité, j'ai toujours plus qu'aimé ça, s'entendit-il avouer. J'en avais *besoin*. Pour arrondir les angles, pour me détendre, pour dormir, m'engourdir, me sentir bien. Peu importe l'excuse. (Il secoua la tête.) J'ai tout fait, sauf les injections, parce que ainsi je pouvais me convaincre que je n'étais pas accro et que ça n'était pas un problème.

— Il n'est pas rare que l'on joue avec soi-même, lui fit remarquer Carmichael, le menton appuyé sur la main. Que l'on se fixe des limites dont on



pense qu'elles vont aider à confiner le problème à une série de paramètres bien définis. On se fait croire qu'on garde une forme de maîtrise.

*Et voilà.* Le rappel constant qu'il n'avait aucun contrôle de la situation. Ou en tout cas, pas vraiment. Pour un homme qui s'enorgueillissait d'avoir bâti un empire de plusieurs milliards, qui n'avait jamais fait que ce qu'il voulait de sa vie, cette réalité représentait un sale coup en plein ventre. Malgré tout ce qu'il avait accompli, tout l'argent qu'il avait amassé et tout le pouvoir dont il jouissait, Jack avait été rattrapé par son manque de contrôle et son manque de discipline.

— J'aimerais vous suggérer quelque chose, enchaîna le Dr. Carmichael, et j'espère que vous y réfléchirez.

Jack soutint le regard franc du thérapeute.

— D'accord. Quoi ?

— Vous êtes ici car vous souffrez d'une addiction aux narcotiques, oui, mais je voudrais poser l'éventualité que votre problème soit plus vaste que votre biochimie. (Il marqua une pause et joignit les doigts en forme de pyramide.) Avez-vous envisagé la possibilité que votre agitation puisse être plutôt liée à une addiction aux gains monumentaux avec prise de risques très élevée ?

— Vous me parlez comme à une sorte d'accro à l'adrénaline, fit Jack, les sourcils froncés. Vous ne me voyez pas me jeter d'un avion ou nager avec des requins, si ?

— Êtes-vous bien sûr de ne pas être accro à l'adrénaline, Jack ? répéta Carmichael de sa voix raisonnable, la tête penchée sur un côté. Que faites-vous de votre temps ? Votre entreprise effectue des rachats à hauts risques d'autres affaires pour plusieurs milliards de dollars et, pendant votre temps libre, vous misez sur une partie de poker des sommes qui équivaldraient à un emprunt immobilier pour une personne normale. Vous participez à des matchs de boxe impromptus avec des boxeurs professionnels, histoire de vous entraîner, et vos passe-temps se résument à poursuivre de vos assiduités les femmes les plus séduisantes et les plus en vue au monde. S'il ne s'agit pas là d'exemples de votre goût pour l'aventure... (Le médecin haussa les épaules.) Eh bien, Jack, je ne sais pas ce que c'est.

— Vous êtes en train de suggérer que les médicaments ne sont que le cadet de mes soucis ? ironisa Jack.

— Je suggère que nous nous penchions sur votre personnalité et vos préférences personnelles au sens plus large, comme source de votre comportement.

Jack haussa les épaules.

— Je pense que c'est beaucoup plus simple que ça. J'aime gagner de l'argent, en dépenser, me battre et baiser. Ce qui fait de moi un homme à peu près normal, vous ne trouvez pas ?

Une saillie qui lui valut un rire de Carmichael.

— Voilà qui est largement simplifié, Jack, et vous le savez. Vous vous situez à plusieurs tranches d'imposition au-dessus du citoyen lambda, et la dernière fois que j'ai vérifié, l'hétérosexuel type ne sort pas avec plusieurs stars du cinéma ou top modèles au cours de la même année.

De nouveau, Jack répondit par un haussement d'épaules. *OK*, bon, il avait une tendance à jouer avec le feu bien longtemps avant l'apparition de Samantha. Il vivait sa vie à cent à l'heure. N'empêche qu'il y avait eu quelque chose, dans le fait de sortir avec elle, qui avait transcendé toutes les excitations passées, les rendant minuscules et inconséquentes. De quoi pourrait-il se contenter après elle ? De quels enthousiasmes aussi forts ? Bon Dieu, il était vraiment dans le pétrin.

— Les shoots des drogues vous offrent un soulagement temporaire à l'agitation constante contre laquelle vous vous battez, Jack.

— Selon vous, j'ai utilisé une addiction pour en combattre une autre ?

— Ça vous paraît si fou que ça ? demanda Carmichael sur un ton aimable. Ce qui vous attire, au fond, ce sont les pics d'euphorie associés aux paris incroyables et démesurés, à les prendre et à les remporter. Regardez votre relation avec Samantha Wyatt, par exemple. Vos sentiments pour elle représentaient le risque émotionnel le plus élevé que vous ayez jamais pris. La séduire est devenu le pic d'adrénaline ultime. Un pari enivrant et exaltant. Et quand vous l'avez perdue, vous avez augmenté la mise en risquant votre entreprise et votre fortune.

— Ces décisions me procurent la même excitation, convint Jack.

— Oui, parce que vous recherchez un soulagement psychologique et émotionnel, étant donné que vous ne parveniez pas à l'obtenir dans une relation avec la personne que vous désiriez par-dessus tout. Les drogues constituaient une position de repli facile. Un bien-être instantané.

Jack réfléchit attentivement aux explications de Carmichael avant d'admettre :

— Ça n'était pas suffisant, cependant.

— Rien en dehors de vous ne le sera jamais, Jack. C'est une évidence éternelle, et pourtant on échoue systématiquement à la voir. C'est tellement plus facile d'affronter le vide avec d'autres gens, d'autres choses, d'autres

circonstances. Nous cherchons tous des moments d'excitation rapide. Tout le temps. Alors même que notre insatisfaction continue à grandir. (Il marqua une pause.) Qu'avez-vous fait d'autre quand vous avez compris que Samantha était partie ? Vous vous rappelez ?

Jack comprima la bouche en une ligne mince. Ces journées noires, il ne se les rappelait que trop bien.

— J'ai essayé de baiser comme un dingue pour me la sortir de la tête.

Carmichael hocha la tête.

— Et quelle sensation cela vous a apporté de coucher avec d'autres ?

Jack regarda par la fenêtre.

— La solitude.

Carmichael attendit.

— Je ne veux personne d'autre, d'accord ? finit par convenir Jack, qui se passa une main sur le visage. Toutes celles avec qui j'ai couché depuis n'ont été qu'un pâle substitut. Je l'ai dans la peau.

Inconsciemment, il toucha l'étrange douleur, le vide dans sa poitrine.

*Rien en dehors de vous ne sera jamais assez, avait dit Carmichael. Mais retrouver Samantha, ne serait-ce pas assez ? Vivre avec elle à ses côtés n'était-ce donc pas la seule chose qu'il veuille et ne puisse avoir ?*

— Jack, il n'est pas surprenant que toutes les autres ne vous apparaissent que comme de pâles substituts. Vous avez toujours vécu une vie de plaisirs, selon votre propre aveu. Vous réglez et décidez de vos stratégies depuis votre trône, et pourtant, vous avez choisi une femme qui vit à l'épicentre du danger.

— Je n'ai jamais prétendu que j'étais sain d'esprit, docteur, lâcha Jack avec un regard en coin qui fit rire Carmichael.

— Vous savez, il y a un vieil adage irlandais que mon père adorait : « Soit les hommes se trouvent dans Dieu, soit ils se perdent dans les femmes. »

Jack fronça les sourcils.

— Ça me paraît... douloureusement vrai.

— Peut-être, commenta Carmichael. Peut-être pas. J'aimerais vous suggérer qu'en l'occurrence, vous vous êtes peut-être trouvé, Jack. Toute votre vie vous avez été protégé et en sécurité, à contrôler et à diriger les événements, à prendre des risques calculés. Samantha ne se contente pas de prendre les risques, elle *est* le risque. Elle est l'inattendu auquel vous aspirez.

— Tout le monde a son exutoire, conclut Jack, qui cherchait à alléger l'atmosphère alors que son cœur devenait terriblement lourd.

Carmichael l'observa quelques secondes avant de reprendre la parole :

— Jack, une femme fatale est une femme en parfaite maîtrise de sa sexualité, et qui prendrait la vôtre en charge aussi. Qu’y a-t-il de plus excitant, pour un homme un peu perdu dans sa vie, qu’une femme qui représente l’archétype des situations dangereuses, compromettantes, voire fatales ? Bien tenté, mais non, Samantha n’est pas un exutoire. Je dirai plutôt qu’elle représente le shoot le plus extraordinaire que vous ayez ressenti. Alors demandez-vous ceci, Jack : êtes-vous amoureux de Samantha à cause de qui elle est ? Ou est-elle juste la personnification de votre drogue préférée ?



## Mars, dans la soirée, Tel Aviv, Israël

### *Roxanne*

Les pieds croisés sur la table basse, l'un de ses meilleurs Bordeaux dans un joli verre soufflé à la main, Roxanne attendait Avi dans son appartement quand il rentra chez lui, le soir même.

À la seconde où il poussa la porte et la repéra, il lâcha un soupir et jeta ses clés sur le comptoir de la cuisine.

— J'avais fait changer la serrure.

— Ah bon ? fit-elle mine de s'étonner, sans cesser de siroter son vin. Pourtant je suis entrée plus vite que la dernière fois. Il faut vraiment que vous amélioriez votre système de sécurité, Avi.

— Ou bien que je m'associe avec des femmes qui n'ont pas vos talents pour l'intrusion de force, contra-t-il.

Il s'approcha d'elle en desserrant sa cravate et posa son attaché-case sur le canapé avant de s'y asseoir à ses côtés.

— Je vois que vous vous êtes servie dans ma cave à vin, lâcha-t-il de son accent traînant, tout en passant un bras sur le dossier du canapé.

— En effet, admit Rox avec un clin d'œil, levant son verre comme pour trinquer. Je n'y entends rien en vin, mais celui-ci est fameux, Avi. Vous vous y connaissez.

— *Le vin est le professeur du goût, le libérateur de l'esprit et l'illuminateur de l'intelligence*<sup>1</sup>, répondit-il calmement en lui ôtant le verre des mains pour en boire une gorgée lui-même.

Un geste très intime que Rox se surprit à apprécier.

— Mon français se limite à savoir dire que je ne parle pas français, lui indiqua-t-elle.

— C'est une citation du poète Paul Claudel, lui expliqua-t-il en reposant le verre vide. Qui signifie que le vin enseigne le goût, libère l'esprit et illumine l'intelligence de ceux qui le boivent.

— Ce qui me semble en effet à peu près exact, acquiesça-t-elle.

Sur quoi, elle se resservit une rasade de Château Latour. Avi suivait ses gestes des yeux tandis qu'elle reposait la bouteille sur la table basse à côté de son pistolet, un Walter CCP 9 mm compact et très facile à cacher, qu'elle avait récupéré un peu plus tôt dans la journée sur un type qui avait tenté de l'agresser... mais échoué. *Pauvre crétin*. À présent, il se retrouvait avec un bras cassé, et elle avait un nouveau joujou rutilant.

Avi plongea la main dans sa veste de costume et en tira un .22 LRS de son *holster*, de ceux dont le Mossad usait généralement. Il le plaça sur la table basse, à côté de celui de Rox. C'était une image assez frappante : deux revolvers compacts, deux armes mortelles et très personnelles, tout près, jouxtant une bouteille de vin d'une valeur d'un bon millier de dollars. Encore un geste étonnamment intime que Rox aima plus qu'elle n'aurait su l'admettre.

Avi se cala contre les coussins du canapé, le bras toujours étendu sur le dossier alors qu'il dégustait son vin. Du bout des doigts, il enroulait les boucles auburn de la perruque de Rox. Elle portait une tenue plutôt théâtrale, ce soir : pantalon de cuir noir et haut de dentelle assorti qui offrait un aperçu de la lingerie de chez La Perla qu'elle avait enfilée en dessous. Son maquillage était imposant, ses yeux soulignés d'un épais trait de khôl et ses lèvres peintes d'un rouge profond. Elle se répétait qu'elle ne s'était pas habillée ainsi pour lui, qu'il s'agissait juste d'un déguisement parmi tant d'autres, mais à la vérité, elle avait envie de deviner quel était le type de femmes d'Avi, quel style il appréciait.

— Vous ressemblez à une dominatrice, ce soir, murmura-t-il.

La commissure de ses lèvres s'étira lentement.

— Ah oui ? Je pensais plutôt à professeure de catéchisme.

Un rire profond émergea de la gorge d'Avi.

— De quelle Église ? Celle de Jézabel ?

— Avi, tout ce que j'aime est au choix illégal, immoral, addictif, cher ou impossible. Alors oui, on peut dire que les adeptes de Jézabel sont plutôt mon genre, répliqua-t-elle avec une œillade.

Ce badinage lui plaisait.

— Pourtant ce n'est pas tout à fait exact. Vous n'êtes pas une Jézabel, *neshama*.

Il glissa une main sur le bras de Rox, qui perçut sa chaleur à travers la dentelle.

— Vous êtes Lilith.

Rox esquissa un sourire narquois.

— Est-ce qu'on a atteint la partie de l'histoire où je vous annonce, en parfaite séductrice : « Je serai celle que vous voulez que je sois » ?

Il reprit son verre, qu'il but lentement.

— Lilith était une métamorphe. La première femme d'Adam, selon la mythologie juive, expliqua-t-il de sa riche voix de baryton. Elle a été bannie du paradis parce qu'elle refusait de devenir sa soumise.

Une description qui était bien trop proche de celle de Rox. Beaucoup, beaucoup trop proche. Elle resta complètement immobile.

— Je n'ai jamais été une très bonne catholique, pourtant je suis à peu près sûre que la femme qui a dépuclé Adam, c'était Ève, lâcha-t-elle enfin.

— Certains pensent qu'Ève était sa seconde femme, poursuivit-il avec une expression indéchiffrable. Créée à partir d'une de ses côtes afin qu'il soit assuré de son obéissance. Je ne suis peut-être pas un bon juif, ni un homme bien, d'ailleurs, mais même moi je sais que vous ne baisez pas pour de l'argent.

Il la surprit en écartant une mèche de son visage lourdement maquillé. Elle sentit les callosités de ses doigts, la dureté de sa peau quand il la frôlait avec délicatesse.

— Si vous laissez quelqu'un vous approcher, *neshama*, c'est pour le plaisir. Vous le faites parce que vous aimez ça. La chasse vous excite. Vous aimez l'idée d'attraper un homme dans vos filets. La séduction fait partie du jeu, pour vous.

Oh ça, il était malin. *Trop* malin. Ils ne se connaissaient que depuis peu, et déjà il avait démonté son petit jeu. Ce qui pouvait s'avérer soit très bon, soit très, très mauvais pour elle. Il était temps de revenir aux affaires.

— Alors, chéri, comment s'est passée ta journée de travail ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Elle fut productive.

Avi tendit la main vers la mallette qu'il portait en arrivant chez lui. Il en sortit ce qui ressemblait à des plans et les étala sur la table basse.

— Ce sont les plans au sol du musée d'Israël à Jérusalem. Il s'y donne une fête en l'honneur de l'exposition sur les manuscrits de la mer Morte dans deux jours. Uzi Dichter y sera. C'est le meilleur endroit où l'approcher.

— Et ensuite ? Le kidnapper et lui tirer des aveux par la torture ? Ou bien vous envisagez de lui offrir une somme supérieure à celle proposée par Lightner



s'il a déjà pris contact avec lui ?

Avi haussa les épaules.

— Je serais plutôt en faveur de la première option mais, quoi qu'il en soit, je ne pourrai pas m'infiltrer dans le musée avec vous. L'endroit va regorger de chefs de Tsahal, d'agents du Mossad, de politiciens... Bref, d'hommes qui me connaissent et s'interrogeront sur ma présence parmi eux. Je serai plus un handicap qu'une aide pour vous, si je suis présent.

Rox prit le dossier qu'il lui tendait. Il s'agissait d'informations qu'il avait collectées sur Dichter. Au fur et à mesure qu'elle lisait le dossier, Avi entreprit de lui traduire de l'hébreu les indications mentionnées sur le plan avec un élégant stylo Cross. Ils partagèrent le vin, prenant chacun une gorgée dans le même verre tout en discutant de leur plan d'attaque.

— Vous n'aurez pas besoin d'entrer, lui dit Rox.

Avi la regarda.

— Pourquoi ?

— On pourrait le garder ligoté pendant des jours, Dichter ne craquerait pas. Il a fait partie de l'unité d'élite de la Marine israélienne, le Shayetet 13, dans les années 1990. Vous n'êtes pas censés être parmi les plus durs des durs à cuire de la planète, vous les gars des forces spéciales israéliennes ?

Il sourit.

— Vous en pensez quoi ?

— Ne faites pas votre modeste, *querido*, le gronda-t-elle. Il nous faut déterminer un autre point sensible, si on veut que Dichter joue avec nous. Quelque chose de personnel.

Elle désigna un autre document, qui listait les membres de sa famille.

— Il a une fille de sept ans.

Avi fronça les sourcils.

— Quelle est son adresse ? demanda Rox, qui pointa la ligne censurée sur le formulaire d'inscription scolaire de la fillette.

— Chez Dichter, dans sa maison de French Hill près du campus de l'université du mont Scopus.

— Parfait, acquiesça Rox. Cendrillon va au bal et coince le vendeur d'armes pendant que vous allez chez lui pour kidnapper sa fille.

Un air méfiant passa aussitôt sur les traits d'Avi.

— Je ne ferai pas de mal à cette enfant.

Rox leva les yeux au ciel.

— Bon Dieu, ne me dites pas que vous êtes un agent international avec un cœur.

— J'ai une fille.

*Ah oui, c'est vrai.* Elle se rappelait avoir lu ce détail dans le dossier qu'elle avait monté sur lui pour Sam, plusieurs mois auparavant.

— Vous avez été marié ? demanda-t-elle, sans trop savoir pourquoi l'idée la dérangeait.

— Une erreur de jeunesse, répondit-il avec un haussement d'épaules. Je l'ai épousée quand elle est tombée enceinte. Nous avons divorcé un an après la naissance de notre fille. Elles vivent à New York à présent, mais bon, vous le savez probablement déjà, n'est-ce pas ?

Elle ne prit pas la peine de nier.

— Vous avez une photo ?

Il sortit son téléphone et fit défiler l'écran de son pouce. Puis il lui montra la photo d'une très jolie jeune fille aux cheveux bruns et aux yeux noisette particulièrement frappants.

— Dites-moi, Avi : quelle est la pire chose qu'un père puisse imaginer arriver à sa petite fille ? s'enquit-elle en admirant le cliché.

Question rhétorique – dont elle connaissait la réponse.

Et lui aussi.

— Je ne ferai pas de mal à la fille de Dichter, répéta-t-il d'une voix dure.

Rox esquissa un sourire.

— Si on opère à ma façon, vous n'en aurez pas besoin.

Il fronça les sourcils.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

— C'est facile, lâcha-t-elle nonchalamment. Même le diable aime ses enfants.

## **Mars, milieu de matinée, Chicago, Illinois**

### *Jack*

Jack assénait une série ultra-rapide de coups, croisés, uppercuts et crochets sur le lourd *punching-ball* en cuir. Le visage baigné de sueur et la poitrine soulevée par ses halètements, il continuait à tourner autour du sac, inlassablement, à feinter, à frapper, à esquiver.

Il faisait frais dans le gymnase grâce aux fenêtres et aux portes ouvertes, pourtant les odeurs entêtantes du cuir et de la transpiration, mêlées à celle, cuivrée, du sang, emplissaient l'air. Toutefois, ces odeurs lui apportaient un certain réconfort. Oblitérant le bruit qui l'entourait, il restait à l'intérieur de sa zone, entièrement concentré sur ce qu'il avait devant lui. Oubliés le claquement des haltères, les grognements des combattants échangeant des coups sur le ring ou encore la musique résonnant en fond sonore. Il était là depuis une heure déjà, avait boxé avec l'un de ses entraîneurs, soulevé des poids, mais il aimait terminer sur le *punching-ball* afin d'évacuer l'adrénaline, de se débarrasser de l'excédent d'énergie qui l'agitait dans la journée.

Il avait pris l'habitude de venir matin et soir, d'endurer de longues et dures séances dont il ressortait épuisé et somnolent. Il avait constaté que plus il se démenait, moins il rêvait. Cependant, ces jours-ci, le sommeil venait un peu plus facilement, même si ses nuits restaient dominées par des apparitions chimériques de Samantha – vestiges de leurs moments ensemble, illusions d'intimité qui le laissaient seul, vidé et malheureux au matin, comme si on la lui avait volée une fois de plus.

Alors il boxait. Chaque jour, il se battait contre ses démons, son addiction, sa solitude, sa colère, sa frustration et ses doutes. La boxe lui permettait de rester à flot, présent dans le moment, concentré. Il s'en sortirait tant qu'il restait dans

l'ici et maintenant, autrement ses regrets du passé ou ses inquiétudes concernant l'avenir l'engloutiraient tout entier.

Lee Talon vint se poster à côté de lui, en pantalon de survêtement sombre. Il agrippa le sac de cuir, qu'il immobilisa tandis que Jack travaillait ses combinaisons. Il avait vu Talon quelques fois au gymnase depuis qu'il était sorti de désintoxication, mais leurs conversations avaient toujours été légères. À deux ou trois reprises, Talon s'était proposé comme partenaire d'entraînement.

— Tu as besoin de te battre, Jack ? lui demanda-t-il. J'ai entendu Manny parler à des boxeurs amateurs pour organiser quelque chose.

Sans lever les yeux, Jack continuait à frapper fort et vite. *Droit, droit, croisé, crochet, uppercut.*

— Je croyais qu'il avait trop peur que Samantha ne le découvre.

— Quand le chat n'est pas là, les souris dansent, répondit Talon avec un haussement d'épaules. En plus, moi je miserais pas mal d'argent sur toi, parce qu'à mon avis tu serais capable de flanquer sa raclée à n'importe lequel d'entre eux. Comment ça va, la sobriété ?

Jack lui jeta un regard noir.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien de toute ma vie, mentit-il. (*Croisé, crochet, croisé.*) Où est Rush ? Je ne l'ai pas vu dans les parages.

Cette fois, ce fut au tour de Talon de prendre un air mécontent.

— Il est encore à Londres, fit-il, les sourcils froncés. Tu sais, on travaille ensemble depuis qu'on est adultes, lui et moi. Ça a commencé dans les SEAL, et ensuite pour Sam et Carey. Ça me fait bizarre de ne plus l'avoir dans les pattes.

— Ouais, je ressens la même chose avec Mitch, admit Jack avant de lâcher une série de coups rapides.

Mitch était son ami et son associé en affaires depuis si longtemps qu'il était devenu comme un second frère. Jack s'était coupé de ses anciennes connaissances, de peur d'être tenté. Mais sans Samantha dans sa vie ou Mitch au bureau, il avait l'impression d'être un ermite. S'il n'avait pas eu les interactions sociales au gymnase ou ses dîners avec Jaime et Maddie, il serait devenu un véritable reclus, à l'heure qu'il était.

Pas étonnant qu'il ait des envies de taper sur tout ce qui bougeait.

— Comment se passe l'intégration de Leviathan ? voulut savoir Talon.

Jack marqua une pause pour essuyer la sueur à son front d'un revers du bras.

— Bien. On se focalise quasi exclusivement sur la sécurisation d'immeubles, maintenant.

Talon eut l'air impressionné.

— Plus de récupération d’otages ou d’exfiltration ?

Jack secoua la tête.

— Non. Tout ça, c’est le boulot de Lennox Chase uniquement. Mitch a même autorisé Michaelson et Henri à recruter d’autres anciens de Leviathan. Vous devriez fourmiller de talents, à l’heure qu’il est.

Talon siffla.

— Eh bien dis donc, tu as ni plus ni moins offert à Sam et à Carey la position de numéro un sur le marché.

Jack arracha ses gants.

— Ben oui, c’était le but. Je voulais aider Samantha. Je ne pouvais rien faire pour qu’elle se débarrasse de Nazar, mais abattre Lightner via Leviathan, ça, ça entrait dans mon domaine de compétences.

Talon l’observa un long moment d’un air pensif.

— Tu sais, l’une des premières choses qu’on t’enseigne, dans l’armée, c’est comment protéger les tiens. On aurait donné notre vie pour les hommes de notre section, sans hésiter. Ce n’est pas uniquement pour Dieu et la patrie. Au bout du compte, on se serre les coudes les uns les autres. La plupart des civils ne comprennent pas ça.

Jack s’essuya avec la serviette qu’il avait apportée dans son sac de sport.

— Je n’ai peut-être pas servi dans la Navy, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, les gars. Et ce, peu importe ce qui se passe entre Samantha et moi. Je la protégerai. Vous êtes tous ma famille, maintenant.

Une lueur admirative s’éclaira dans les prunelles de Talon. Et Jack s’étonna du plaisir que lui procura ce constat, cette appréciation et cette reconnaissance tacites de la part d’un membre du cercle rapproché de Samantha.

Talon contourna le sac et vint lui saisir la main.

— T’es un gars bien, Jack.

— *Non c’è diche<sup>2</sup>*, répondit Jack alors qu’ils se serraient la main. C’est tout naturel.

Talon le surprit quand il s’approcha encore et lui serra l’avant-bras. Puis il le regarda droit dans les yeux.

— Sam m’étriperait à vif si elle savait que je te l’ai dit, mais elle demande de tes nouvelles chaque fois que je l’appelle pour lui faire mon rapport hebdomadaire sur le bureau de Chicago.

Une vague d’espoir chaud enfla dans la poitrine de Jack.

— J’ignore ce qui se passe entre elle et toi, reprit Talon à voix basse, mais sache – et ça vaut ce que ça vaut – que je roule pour toi. Elle ferait n’importe

quoi pour nous, absolument n'importe quoi, et pareil de notre côté. Maintenant, je vois que tu es comme ça, toi aussi.

— Je ne suis pas parfait, confessa Jack. J'ai fait des tas d'erreurs. Mais je veux m'assurer qu'elle est en sécurité. Plus que ça : je veux qu'elle soit *heureuse*.

Talon le contempla.

— Même si ce n'est pas avec toi ?

Jack lâcha un long soupir. Ça le tuait d'imaginer sa vie sans elle, mais la vérité, c'était qu'il désirait le bonheur de Samantha plus que le sien propre. Ils étaient liés à présent, et de manière irrévocable. Après une vie à se concentrer sur des objectifs égoïstes, des plaisirs hédonistes et l'accumulation de richesses, c'était un changement radical que de placer le bien-être de quelqu'un d'autre avant le sien. Mais cette mutation s'était opérée à la seconde où il était tombé amoureux d'elle.

— Talon, même si Samantha devait ne plus jamais m'adresser la parole, ça ne changerait rien à ce que je serais capable de faire pour l'aider. Je détruirai quiconque tentera de lui faire du mal. Je la défendrai quoi qu'il arrive, affirma Jack en toute honnêteté.

— Eh bien, heureusement que tu n'aspères pas à une vie ordinaire, commenta Talon avec un sourire.

Jack leva les yeux vers lui.

— Comment ça ?

— On ne peut pas être un gars ordinaire dans son univers, mec. Une femme telle que Sam exige plus. Il faut être plus fort, plus courageux, prêt à tout poser sur la table. Pourquoi tu crois qu'on est tous aussi fervents de cette femme ? C'est la seule personne qui se soit jamais battue pour qu'on vive notre plein potentiel, la seule qui nous ait donné les moyens de l'exploiter vraiment.

— C'est parce qu'elle sait ce dont vous êtes capables. Samantha sait comment exacerber vos forces, fit remarquer Jack.

Il resta silencieux quelques secondes, songeur, avant d'ajouter, exprimant tout haut sa pensée :

— Et qui fait la même chose pour elle ?

Talon haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, mec. Mais n'est-ce pas justement le boulot pour lequel tu postules ?

## **Mars, fin d'après-midi, au milieu de nulle part, Texas**

*Samantha*

Sam ouvrit la portière de sa vieille Mustang et balaya du regard le parking poussiéreux d'un bar délabré. Dans les fenêtres, les enseignes délavées vantant des marques de bières clignotaient en bourdonnant. Les seuls bruits qu'elle entendait provenaient des cigales cachées dans les buissons noirs entourant le bâtiment en parpaings, et le cliquetis du moteur de sa voiture, qui refroidissait après la course folle qu'elle venait d'effectuer.

Quand elle referma la lourde portière, la douleur au bas de son dos lui tira une grimace. L'entrée du bar se trouvait à quelques mètres seulement, et pourtant elle était incapable de parcourir cette petite distance sans canne. Elle se pencha pour la récupérer et, alors qu'elle approchait de l'entrée, elle remarqua deux pick-up usés par les ans sur le parking et une vieille guimbarde bordeaux garée à l'arrière du bâtiment. Puis elle jeta un coup d'œil à sa montre.

Elle devait avoir à peu près vingt minutes si elle avait de la chance, probablement moins en réalité, avant qu'Alejandro ne lui saute dessus, tel un dragon cracheur de feu, pour lui avoir faussé compagnie au ranch avec le reste de son équipe de sécurité.

Sam sourit. Elle l'usait, le pauvre. D'un jour à l'autre, elle s'attendait à ce qu'il l'abandonne pour reprendre son service actif ou qu'il craque et pète complètement les plombs. Dans les deux cas, elle était préparée à ce qu'il parte. Tout valait mieux que la manière dont il la contemplait tandis qu'elle subissait en jurant ses heures de kinésithérapie, ou que sa proximité constante, sans compromis, telle une ombre permanente qu'elle ne pouvait éviter en dépit de ses efforts.

Pourtant, elle n'était pas dans le déni au point de ne pas reconnaître qu'elle le haïssait justement parce qu'elle avait besoin de lui. La majeure partie de sa

vie, Sam avait détesté avoir besoin de quiconque ou de quoi que ce soit. Ne compter que sur soi, c'était mieux. Être sa propre maîtresse, contrôler son propre destin : tels étaient les préceptes autour desquels elle avait construit sa vie. Sauf qu'en étant aussi diminuée, et vu le temps que prenait sa guérison, elle avait été soulagée de découvrir tout le réconfort dont elle disposait au sein de sa famille et de son équipe. Tout le monde s'était rassemblé quand elle n'était plus capable de rien, l'entourant et la soutenant.

Ces émotions conflictuelles convoquèrent les fantômes de Jack et Wes. La dernière fois qu'elle avait vraiment eu besoin d'aide, Wes s'était évaporé. Et maintenant, Jack voulait qu'elle ait besoin de lui, par-dessus tout, mais elle ne parvenait pas à s'y résoudre. Pas encore. Une grosse partie d'elle avait envie de tendre la main vers lui, qu'il la prenne dans ses bras, l'aime et la chérisse, sauf qu'elle n'était pas prête. Elle n'était d'ailleurs même pas sûre d'être prête un jour à accorder à nouveau une telle confiance à quelqu'un. Alors elle écarta l'inconfort qui la tiraillait et redressa les épaules. Elle disposait d'un laps de temps limité pour obtenir l'information qu'elle voulait avant qu'Alejandro ne débarque, furax et toutes armes dehors.

L'intérieur du bastringue ressemblait exactement à tous les bars miteux qui longeaient l'autoroute peu fréquentée conduisant du ranch Wyatt à Houston. Alors que ses yeux s'adaptaient à la lumière faiblarde, Sam repéra les banquettes en skaï déchiré, les tabourets de bar cabossés et un large bar éraflé qui la séparait d'un mur de gnôle de mauvaise qualité dans des bouteilles en verre douteuses. Elle inhala l'odeur du tabac froid et de la crasse et perçut vaguement les notes métalliques d'une vieille chanson de Merle Haggard en provenance d'un Wurlitzer rouillé dans le coin.

— Eh bien, eh bien, jolie dame, qu'est-ce que je vous sers ? demanda le vieux barman grisonnant quand elle s'approcha du comptoir.

Il portait un gilet en cuir élimé et une chemise à carreaux délavée, dont son ventre déchirait presque le bas tandis qu'il essuyait le bar avec un vieux chiffon.

— Une Shiner Bock, s'il vous plaît.

Sam s'appuya au comptoir en bois usé. Deux hommes étaient assis à une table non loin d'elle, qui la dévisageaient comme s'ils n'avaient pas vu une femme en chair et en os depuis des années. Elle les observa du coin de l'œil pendant que le barman attrapait sa bière dans le frigo. Les types semblaient avoir la quarantaine et une santé correcte, malgré leur ivresse patente. Elle aurait pu parier que c'étaient des durs à cuire, des ouvriers saisonniers dans les divers



champs de pétrole ou les ranchs avoisinants, qui travaillaient quand travail il y avait. Courbés au-dessus de leur verre, ils conversaient à voix basse.

Sam sortit un billet de vingt dollars, qu'elle lâcha sur le bar poisseux.

— On n'a pas souvent la visite de dames, par ici, constata le serveur en lui désignant les deux bonshommes d'un air de s'excuser. Vous voulez un verre ?

Il posa la bouteille devant elle et Sam en ôta la capsule en s'aidant du bord du bar, secouant la tête avant d'avalier une gorgée. La bière était forte et froide, un vrai plaisir après une heure de route à travers la chaleur aride du Texas.

— Ces gars-là sont des habitués ? demanda-t-elle d'un ton désinvolte.

— Aussi habitués qu'on peut l'être dans le coin, répondit le barman avec un haussement d'épaules. La vraie ville la plus proche est à peu près à vingt minutes.

Sam hocha la tête et continua à siroter sa bière alors que le serveur allait lui chercher sa monnaie. Elle savait, pour avoir grandi dans les parages, qu'ils se trouvaient au milieu de nulle part, entourés de prairies à perte de vue. La plupart des gens ne se rendaient pas compte à quel point le Texas était grand. Si l'on en étalait les terres côte à côte, on pourrait dessiner une ligne droite de Chicago à New York sans problème. Mieux encore, plein de pays n'étaient pas aussi grands que l'État de l'étoile solitaire.

Mais cela signifiait aussi que si un problème vous arrivait ici, personne ne viendrait à votre secours. Car personne ne serait au courant.

Elle se demanda, au milieu de ces pensées morbides, si son père et son frère étaient morts sur le coup dans l'accident, ou s'ils étaient restés à se vider de leur sang en attendant des secours qui n'étaient jamais venus.

— Voilà votre monnaie.

Elle le remercia d'un hochement de tête, et écarta ses pensées pour porter son attention sur le juke-box.

— Vous avez du Johnny Cash, là-dedans ?

— Bien sûr, répondit le barman.

— Vous pouvez garder la monnaie, si vous me passez un petit quelque chose.

À quoi il opina aimablement du chef.

— Ça roule.

Sam boitilla vers une banquette élimée dans le coin, qui avait été rafistolée avec du ruban adhésif. Elle s'assit face à l'entrée, avec les deux clients en ligne de mire. Elle donnait moins de cinq minutes à ces *cow-boys* avinés avant qu'ils ne fassent le premier pas.

Il leur en fallut moins d'une.

Elle n'avait eu le temps d'apprécier que deux ou trois goulées de sa bière avant que l'un des gars ne se ramène près de sa banquette, les yeux injectés de sang et la trogne burinée par des années passées sous le soleil impitoyable. Son odeur chaude et douceuse d'aigre mêlée à la sueur l'assaillit quand il se pencha vers elle.

— Qu'est-ce qu'une jolie femme comme vous fabrique ici toute seule ? demanda-t-il, dans une vague tentative de charme et de politesse. J'ai l'impression que vous auriez bien besoin de compagnie.

— Je suis très à l'aise comme ça, merci, répondit-elle en s'écartant.

Mais évidemment, les types comme lui ne comprenaient pas le sens du mot « non ». Il se glissa sur la banquette face à elle pendant que son copain s'approchait tel un chacal, sourire de travers sur les lèvres, pour lui bloquer toute retraite de sa hanche et frôler l'épaule de Sam quand il se pencha par-dessus la banquette. Quant au barman, soit il s'en fichait, soit il n'avait rien remarqué, trop occupé à régler son Wurlitzer.

Après des semaines de vulnérabilité et de lutte, Sam sentit le picotement tiède de l'excitation au creux de son ventre. Avec la colère qu'elle tentait de modérer depuis son réveil dans un lit d'hôpital en Allemagne, c'était bien la première émotion agréable qu'elle éprouvait depuis des mois. Ça la démangeait de se soulager un peu. Et ces deux crétins feraient bien l'affaire.

— Vous êtes du coin ? leur demanda-t-elle, les lèvres retroussées par un sourire.

Le chacal qui lui coupait le passage se pencha un peu plus et lui renifla les cheveux. Résistant à l'envie terrible de lui flanquer son coude dans le nez, Sam continua à savourer sa bière, les yeux rivés sur son copain le gros dur.

— On peut dire ça, oui, répondit le gars qui lui faisait face. Vous avez l'air d'une fille de la ville, sur votre trente-et-un comme ça.

— Ah bon ?

Elle portait un jean et un vieux chemisier de travail, mais elle savait bien qu'elle ne se fondait plus dans la masse, à présent. Et ce, depuis des années.

— Je suis juste de passage.

— Vous savez, si vous devez traverser la ville, faut payer la taxe.

Sam haussa un sourcil.

— Sans blague ?

Le sourire qui lui répondit dévoila des dents jaunies.

— Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Sam prit une nouvelle gorgée de sa Shiner Bock tandis que le chacal se collait encore un peu plus. Et au vu du semi-automatique qu'il arborait, elle avait une idée assez claire de la « taxe » qu'ils avaient en tête. Au loin, elle entendit Johnny Cash entonner *Folsom Prison Blues*.

*Approprié.*

— OK, voilà ce que je vous propose : vous répondez à quelques questions, et je vous offre une tournée pour votre peine, suggéra-t-elle d'un ton aimable.

— Vous payez d'abord les tournées, et après on verra, répliqua le gars face à elle, avant de verser le whisky cul sec dans sa bouche grande ouverte.

Sam jeta un coup d'œil au barman au-delà du chacal.

— Je peux acheter une bouteille de ce que boivent ces messieurs ? lança-t-elle.

Le serveur parut d'abord étonné, puis il haussa les épaules et sortit une bouteille de sa réserve.

— Vous avez déjà croisé un type du nom d'Earl Childress ? demanda Sam en tendant du liquide au barman.

Il accepta les billets et recula comme s'il venait de se brûler, détournant les yeux.

*Bingo.*

Le crétin saoul assis sur la banquette d'en face cligna des paupières une fois, et Sam vit que les rouages ne s'enclenchaient pas. En revanche, elle ne sut déterminer si c'était à cause de l'alcool ou juste parce qu'il était débile. Dans les deux cas, mieux valait se débarrasser de lui vite fait pour se concentrer sur le barman.

— Qui veut le savoir ? demanda le chacal.

Une ampoule parut s'allumer dans ses yeux, qu'il tourna vers son copain.

— Hé, y avait pas un gars, ici, qui posait des questions sur...

— Bud, ta gueule, l'interrompit brusquement l'autre avant de refermer d'autorité une énorme main sur le poignet de Sam de l'autre côté de la table.

Il était peut-être complètement bourré, n'empêche qu'il restait aussi mauvais qu'un serpent.

— Si c'est ce genre d'informations que vous voulez, ça va vous coûter plus qu'une bouteille de bibine, ma p'tite dame.

La colère de Sam enfla comme une flamme. Elle allait adorer lui faire du mal, à celui-ci. Oui, elle allait vraiment adorer ça.

— Vous pensez à quoi ? demanda-t-elle.

Il plissa ses yeux alcoolisés braqués sur elle.

— Trois cents dollars.

— Ça a intérêt à être de bonnes infos, si vous espérez me voler autant d'argent.

— Oh, elles seront bonnes, lui promit le *cow-boy* au regard trouble en se pourléchant les babines – si bonnes que je pourrais bien réclamer un petit rabiote pour ma peine.

— Ouais, ajouta le chacal collé à elle. Moi aussi.

Sam hocha la tête, comme si tout ça lui paraissait en effet acceptable.

— Cela dit, il va falloir me laisser passer, si vous voulez être payés. Je ne peux pas attraper mon portefeuille de là, pas vrai ?

Il exerça une forte pression sur son poignet, pour manifester son emprise et tâcher de l'impressionner, avant de la relâcher. Sam haïssait ce genre de types. Et elle allait vraiment adorer donner une bonne leçon à ce trou du cul.

— Alors, comment vous connaissez Earl ? s'enquit-elle calmement en sortant trois billets tout neufs de son portefeuille.

Elle les coinça sous sa bouteille de bière.

— D'abord l'argent, insista le gars, les yeux rivés sur les billets. Après on discutera.

Sur quoi il plongea vers la liasse, mais Sam anticipa son geste et lui écrasa la bouteille sur la main, si fort qu'il lâcha un hurlement et retira vivement sa poigne pour masser ses doigts brisés.

Le chacal se précipita vers l'argent, et Sam l'aida en l'attrapant par la nuque pour lui cogner brutalement la tête contre la table. Ensuite elle se leva lentement, s'appuyant à la table pour mieux écraser la joue hirsute du chacal sur le bois. Il essaya aussitôt de reculer, renversant la bouteille de whisky et les verres vides dans son mouvement. Sam le frappa si fort à la tempe avec sa bouteille qu'il se retrouva K-O.

— Espèce de salope, t'es folle, tu m'as cassé la main ! explosa le gars face à elle en berçant la main en question.

Sans autre forme de cérémonie, Sam se servit de sa canne pour débarrasser la table de son ami inconscient, dont la tête rebondit sur le sol comme un melon trop mûr.

— Ouais, en effet, acquiesça-t-elle avec le plus grand calme.

Elle était essoufflée mais euphorique, tous ses sens en éveil. L'adrénaline lui léchait les veines comme une ligne de cocaïne.

— Et juste pour que tu ne viennes pas prétendre que je ne t'avais pas prévenu, je t'annonce que je ferai bien pire que te casser la main si tu ne te mets

pas à répondre correctement à mes questions. Earl Childress, reprit-elle. Qu'est-ce que tu sais sur lui ?

Il ouvrit et referma la bouche à la façon d'un poisson, les yeux troublés par l'abus de whisky et la douleur, tout en agrippant sa main désormais inutilisable et enflée. Sam se demanda brièvement si elle allait devoir lui briser l'autre afin de l'amener à parler.

Ce fut à cet instant précis qu'elle entendit le son reconnaissable entre mille d'un tir de carabine, à quelques mètres à peine d'elle.

— Je ne sais pas qui vous êtes, m'dame, mais je n'ai pas besoin de ce genre de problèmes dans mon bar.

Le barman tenait une grande et belle Ithaca à son flanc, dans la posture de qui savait exactement comment s'en servir.

Sam soutint son regard.

— J'ai pourtant eu l'impression que ça ne vous posait aucun problème d'avoir deux connards bourrés qui emmerdaient une femme, il y a quelques minutes. Et maintenant, vous vous souciez de leur bien-être ? C'est pas très galant de votre part.

— Tout ce que j'ai vu, c'est deux types qui draguaient une jolie fille, répliqua le serveur. Vous avez cassé la main d'un client et assommé l'autre avec une bouteille. J'ai l'impression que vous aviez la situation bien en main. Maintenant, vous feriez mieux de vous en aller. Et je ne le répéterai pas.

Sur quoi, il souleva la carabine d'un tout petit millimètre.

— Dites-moi ce que vous savez sur Earl Childress et je m'en vais.

— Vous allez partir *maintenant*, grogna le barman en avançant d'un pas.

— Elle s'en ira quand elle en aura envie, nom de Dieu.

Sam esquissa un sourire en voyant Alejandro et un autre membre de son équipe de sécurité contourner le bar telles des ombres, chacun armé d'un Beretta 9 mm. Ils avaient dû entrer par la porte de derrière. *Malin*. Elle ne put résister à l'envie de jeter un coup d'œil à sa montre. Ils étaient arrivés en quinze minutes, soit à peu près cinq de moins qu'elle n'avait estimé pour qu'ils la retrouvent. *Impressionnant*.

— Pose le fusil sur le bar. Lentement, ordonna Alejandro au barman.

Avec sa voix dure et ce ton furieux, vêtu du jean et des bottes qu'il avait pris l'habitude de porter au ranch, il ressemblait à un *cow-boy*. Mais la précision avec laquelle il tenait son arme, elle, était toute militaire, sans l'ombre d'un doute. Le serveur comprit d'ailleurs qu'il valait mieux ne pas jouer avec le feu, tant Alejo exsudait cette impression par tous les pores de sa peau. Il obtempéra aussitôt.

Sa main enflée collée contre le torse, le couillon saoul face à Sam clignait des paupières devant la scène qui se déroulait sous ses yeux, tâchant de comprendre ce qui se passait. Il se glissa sur le côté comme un crabe, dans une tentative pour s'extirper de la banquette, mais le garde qui accompagnait Alejo lui pointa aussitôt son Beretta en direction du crâne.

— Bon sang, mais vous êtes qui ? demanda le barman.

Sam le dévisagea calmement.

— La femme qui va t'infliger une autre leçon de bonnes manières si tu ne réponds pas à ses questions tout de suite.

— Écoutez, je ne veux pas de problèmes ici... commença l'autre, les mains en l'air.

— Alors dis-moi ce que je veux savoir.

— Earl, c'était l'ivrogne du coin. Il était manœuvre sur les derricks. Il tenait pas du tout l'alcool, mais sinon, il n'était pas méchant. (Le type semblait surpris qu'elle puisse s'intéresser à un des crétins qui fréquentaient son bar.) C'est comme j'ai dit à ce journaliste...

— Quel journaliste ? l'interrompit Sam.

— Celui qui est venu ici pour poser les mêmes questions, répondit-il, agité. Je lui ai dit qu'ils avaient envoyé le vieux Earl en taule pour conduite en état d'ivresse. Soi-disant qu'il avait tué un magnat du pétrole et son fils. Sauf que c'est moi-même qui l'avais servi, ce pauvre Earl, la nuit où c'est arrivé. Il était trop fait pour conduire. Il tenait tout juste sur ses pieds. J'ai expliqué au journaliste qu'il n'y avait pas moyen qu'Earl ait pu marcher jusqu'à sa voiture, alors je ne parle même pas de la conduire...

— Il s'appelait comment, ce journaliste ? voulut savoir Sam en se levant.

Si Alejo et son autre garde du corps étaient surpris par son interrogatoire, ils n'en montraient rien. Ils étaient tous deux assez professionnels pour rester muets et concentrés sur les hommes face à eux.

— J'en sais rien, moi, grogna le serveur.

— Il a laissé sa carte ? insista Sam. Un moyen de le contacter ?

Le serveur se tourna pour attraper quelque chose derrière lui et Alejandro fit un pas en avant.

— Je suis de très mauvaise humeur aujourd'hui. Donne-moi une seule raison de te tirer dessus, et je ne la laisserai pas passer.

— Oh là, oh là !

Le barman releva les mains, les yeux braqués sur le canon du Beretta de de Soto.

— J'allais juste récupérer le numéro que le type a laissé, expliqua-t-il en désignant un vieux fichier rotatif près de sa caisse enregistreuse. Il m'a dit de l'appeler si quoi que ce soit me revenait. Mais c'était y a longtemps, maintenant, et je lui ai déjà dit que tout ce que je me rappelais...

Sam enjamba maladroitement le chacal à l'aide de sa canne.

— Donne, commanda-t-elle, la main tendue.

— Oui, oui, bien sûr. Je ne veux plus de soucis, vous entendez ?

Sur quoi, il tendit un morceau de papier à Sam.

Elle reconnut le nom et l'écriture pleine d'assurance avant même de voir le numéro. Aussitôt un courant chaud – *de l'inconfort* – la traversa. *Wesley Eliott*.

— Le salaud, marmonna-t-elle à mi-voix.

— Bon, on a fini ? demanda Alejandro d'un ton entendu, son arme toujours braquée sur le barman.

— Ouais.

Elle enfonça le papier dans la poche de son jean. Au moment où elle se tourna pour partir, M. Main cassée tenta péniblement de se remettre sur pied. En deux enjambées, Alejo alla se poster face à lui et lui envoya un grand coup du dos de la main qui tenait le pistolet, tandis que son autre garde du corps venait se planter devant Sam à la manière d'un bouclier.

M. Main cassée lâcha un grognement en retombant au sol près de son comparse, la bouche ensanglantée.

— Il y a trois cents dollars sur la table, lança Sam par-dessus son épaule tout en se dirigeant vers la porte. Ça devrait suffire à régler ma note.

— Tu m'as cassé la main, bordel ! cria le type encore à terre d'une voix gutturale.

— Tu as de la chance qu'elle se soit arrêtée là, répliqua Alejo, qui ponctua sa phrase d'un crachat à côté du bonhomme.

Le soleil de fin d'après-midi aveugla Sam quand elle ouvrit la vieille porte. L'air était épais, la chaleur pleine de poussière. Elle se protégea les yeux d'une main en visière sur son front, s'immobilisant le temps de repérer le SUV du ranch qui bloquait l'issue du parking. Un troisième garde l'accueillit dehors, qui lui passa un bras autour de l'épaule.

— Ça va aller ?

— Oui, ça va, lui répondit-elle en le repoussant. Vous pouvez rentrer au ranch, les gars.

— Ils rentreront au ranch quand je le leur dirai, intervint Alejandro qui sortait du bar, l'Ithaca du barman dans une main, son 9 mm dans l'autre.

Il avait l'air furax. Mais bon, ça, elle s'en fichait. Les deux gardes du corps les regardèrent tour à tour, Alejo et elle, et la tension se mit à crépiter comme dans une installation électrique défectueuse.

— Ramène la Mustang de Sam, ordonna-t-il à un garde.

— Alors ça, ça ne risque pas, rétorqua cette dernière. Tu as oublié que tu travailles pour moi, de Soto ?

Alejandro plissa les paupières.

— Je travaille pour le gouvernement des États-Unis d'Amérique, Wyatt. Toi, tu es juste une punition agaçante avec laquelle je suis coincé pour quelque temps.

— Je t'en prie, dans ce cas, sens-toi libre de partir.

Et elle s'approcha de la Mustang en boitillant.

— Je préférerais me sentir libre de t'étrangler, lâcha-t-il à mi-voix, mais juste assez fort pour qu'elle l'entende.

Elle leva les yeux au ciel sans relever le commentaire, tandis qu'Alejo se tournait pour parler discrètement aux gardes. Elle avait bouclé sa ceinture et démarrait la Mustang quand il ouvrit brusquement la portière côté passager et se glissa à l'intérieur.

— Je ne veux pas de compagnie, de Soto, cracha-t-elle, songeant déjà à son prochain arrêt.

— Comme si j'en avais quelque chose à foutre de ce que tu veux, Wyatt. Tu compromets ma capacité à te protéger. (Il claqua la portière.) Et tu es une vraie plaie, tu es au courant ? poursuivit-il, avec un regard si appuyé qu'on aurait cru qu'il cherchait à la mitrailler. Tu as filé sans rien dire à personne. Tu sais à quel point c'est difficile de faire mon boulot quand tu t'éclipses comme ça, genre chauve-souris de l'enfer ?

— C'est pas ma faute si t'es incapable de suivre une handicapée. Toutes mes voitures sont munies d'un traceur. Tu pouvais me suivre sur GPS tout du long. (Elle le regarda en secouant la tête.) Je suis étonnée que ça t'ait pris aussi longtemps, ajouta-t-elle, pour le seul plaisir de l'irriter.

— Tu as eu de la chance qu'on arrive à temps, riposta-t-il avec un regard mauvais. Deux minutes de plus, et tu étais plaquée sur la table par ces deux porcs.

Elle enfila ses Ray-Ban.

— N'importe quoi. Ces idiots étaient parfaitement sous contrôle.

Elle s'engagea sur l'autoroute et poussa le moteur. Son rugissement fit monter en elle un mélange de témérité et de colère.



— Tu es toujours aussi pénible qu'à la fac, commenta Alejo en secouant la tête à son tour. Non, en fait, tu es même largement pire aujourd'hui.

— Eh bien, considère ça comme ma punition, vu que tu passes ton temps à essayer de me donner des ordres.

— Tu vas m'expliquer ce qui t'a pris de t'arrêter dans ce bled paumé et dans ce trou à rats en plus ? À eux trois réunis, ils n'atteignaient pas soixante-dix de QI, ces débiles.

Il enfonça sa grande carcasse longiligne dans le siège passager. Sam songea au morceau de papier qui lui brûlait la poche.

Alejandro dévisagea son profil pendant plusieurs longues et intenses secondes, avant de lâcher un soupir frustré.

— OK, d'accord. Alors dis-moi au moins où tu m'entraînes maintenant, histoire qu'on puisse essayer de réfléchir au moyen de te couvrir, s'il te prenait l'envie de déclencher une autre baston dans un bar.

Elle ne répondit pas, trop occupée qu'elle était à réfléchir à ce que lui avait dit le barman.

Earl Childress était trop ivre pour conduire. *Mais alors, pourquoi avait-il avoué ?* La CIA enquêtait sur une affaire privée au beau milieu de nulle part. *Pourquoi ?*

— Je sais que tu es à cran, Wyatt. Pff, je suis à cran moi aussi, merde, admit-il d'une voix bourrue. Mais je ne peux pas te protéger si tu t'embarques dans des conneries pareilles...

*Je travaille pour le gouvernement des États-Unis d'Amérique, Wyatt. Toi, tu es juste une punition agaçante avec laquelle je suis coincé pour quelque temps...*

— Pourquoi tu es là, de Soto ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Tu sais très bien pourquoi, Wyatt, répondit-il avec un froncement de sourcils.

Elle enfonça la pédale de l'accélérateur. La Mustang bondit comme un taureau qui chargerait au sortir de sa cage. L'asphalte gris défilait sous les pneus, craquelé à cause de la chaleur et des années. Elle observa la distance qui grandissait entre la Mustang et le SUV du ranch Wyatt dans le rétroviseur. Il lui suffisait de les perdre à nouveau – facile avec le moteur de son petit bolide. Discrètement, elle tendit la main vers le SIG Sauer qu'elle avait caché entre son siège et la portière, profitant d'un moment où Alejandro regardait les véhicules derrière.

— On joue à *La Fureur de vivre*, maintenant ? ironisa-t-il en s'agrippant à la poignée. Tu crois vraiment que je n'ai jamais eu affaire à pire qu'une *puta* en

colère qui conduit comme une folle du volant ? Tu connais ma sœur, pourtant.

Sam songea à Rox, la petite sœur en question, en qui elle avait une confiance absolue. Mais leur passif était différent. Avec Alejandro, ils n'avaient jamais vraiment été du même côté. À l'université, ils avaient même quasiment toujours été rivaux, « enn-amis », dans le meilleur des cas – quand ils n'essayaient pas carrément de s'éliminer l'un l'autre.

Les réactions qui se déclenchaient quand ils étaient en présence l'un de l'autre n'avaient pas évolué au fil des ans, mais le rôle d'Alejandro, si. Sam s'était retirée de l'armée depuis longtemps, alors qu'il était toujours en service actif au sein de l'une des sections des forces spéciales les plus élitistes au monde. Elle ne pouvait qu'imaginer les choses qu'il avait été amené à faire pendant ses missions, les secrets qu'il cachait. La véritable question à présent, c'était de savoir s'il était loyal à Rox – et donc à elle par procuration –, ou s'il l'était à ce même gouvernement qui avait été au courant de la vérité sur sa famille depuis le début. Or il n'y avait qu'un moyen de le découvrir, et elle savait exactement comment le manipuler.

Un large sourire aux lèvres, elle tourna brutalement le volant vers la droite. La tête d'Alejandro alla cogner contre la vitre dans un sursaut.

— Oh là, hé ! siffla-t-il en portant une main à sa tempe et en jetant un regard noir vers Sam. C'était quoi, ça ?

— Réponds à la question, de Soto : comment se fait-il qu'un commandant d'équipe de la Delta Force en service actif puisse se permettre de prendre trois mois de congé pour protéger une femme qu'il n'apprécie même pas ?

— *Primo*, Rox me l'a demandé, répliqua-t-il en levant un doigt. *Secundo*, je te devais un service, or tu sais que je déteste devoir quoi que ce soit à qui que ce soit, surtout à toi. Et *tertio*, j'avais une permission, espèce de saleté de gar...

Elle sortit le revolver.

— Traite-moi de garce et je te tire une balle dans le majeur, de Soto. Et maintenant, réponds honnêtement à ma question.

1. En français dans le texte. (N.d.E.)

2. « Il n'y a pas de quoi » en italien. (N.d.A.)



## Mars, début de soirée, au milieu de nulle part, Texas

*Samantha*

— Si tu n'avais pas sauvé la vie de ma sœur, je te tordrais le cou, là, lui annonça Alejandro d'une voix basse et calme.

Sam pouffa, moqueuse.

— Tu as envie de me tuer depuis que j'ai dix-huit ans, de Soto. Tu crois vraiment que je gobe ton petit jeu du « Je te protégerai au péril de ma vie » ?

— Bon, donc c'est quoi le plan maintenant ? rétorqua-t-il, un sourcil haussé. Tu me tues et tu abandonnes ma dépouille en rase campagne ? (Il secoua la tête.) J'aimerais savoir comment tu prévois d'expliquer ma disparition à Rox quand elle viendra me chercher.

— Avoue ce que tu as vraiment en tête et on n'en arrivera pas là.

Il serra les dents, et un nerf tressauta dans sa mâchoire alors qu'il regardait par le pare-brise sans prêter attention au pistolet qu'elle braquait sur lui.

— Je ne sais pas ce qui t'est passé par la tête, Wyatt. D'abord tu malmènes des alcoolos pour qu'ils te parlent d'une histoire vieille de plus de dix ans. Et maintenant, tu conduis comme une malade en menaçant le seul type qui a bien voulu te supporter, espèce d'invalides mal lunée. Pourquoi tu ne me dis pas ce qui t'arrive ?

Sam enfonça la pédale de frein si brusquement qu'Alejo fut projeté en avant, ses bras heurtant le tableau de bord tandis que la voiture pilait.

— Putain ! s'écria-t-il avec un regard noir. *Qué chingados, pinche puta*<sup>1</sup> ?!

Sam braqua, reprenant rapidement le contrôle de la voiture. Aussitôt, leurs téléphones se mirent à sonner en simultané. Pas besoin de vérifier l'identité des appelants pour deviner qu'il s'agissait des gardes du corps qu'elle avait semés et qui se demandaient ce qu'il se passait.

— Explique-moi comment un membre de la Delta Force en activité peut se permettre de prendre plusieurs mois pour jouer les gardes du corps d'une civile, sans quoi je t'abats. Voilà, tu as deux solutions, de Soto.

Le regard qu'il posait sur elle était furieux, mais il avait compris qu'elle ne plaisantait pas.

— Écoute, quand Rox m'a appelé, j'ai sollicité une faveur qu'on me devait afin d'obtenir un congé de longue durée, d'accord ?

Elle plissa les paupières.

— À qui tu l'as demandée, cette faveur ?

Il prit un air contrarié.

— Quelle importance ?

— À qui, Alejo ? répéta-t-elle en appuyant à nouveau sur le frein.

— Merde, héééé ! ARRÊTE !

Elle renfonça aussitôt la pédale une seconde fois, les pneus crissèrent et Alejandro se cogna au tableau de bord.

Leurs téléphones n'en finissaient plus de sonner. Derrière, les gardes du corps devaient sacrément flipper, à l'heure qu'il était. Dans le rétroviseur, Sam aperçut l'un des SUV qui les rattrapait.

— Ne me tente pas ! prévint-elle Alejo, le pistolet pointé sur lui.

— Sandro Roman, d'accord ? cracha-t-il enfin, agrippé au tableau de bord. Il m'a aidé à obtenir une réaffectation auprès de toi jusqu'à ce que Lightner soit localisé.

Sam cilla sous l'effet du choc.

— Comment diable est-ce que tu connais Sandro Roman ?

— Regarde la route, putain, et ralentis ! répliqua-t-il avant de décrocher son téléphone. Oui, on va bien ! Restez à proximité, aboya-t-il encore.

Il raccrocha et poursuivit à l'intention de Sam :

— Je le connais depuis longtemps, OK ? Je m'étais fait pincer quand j'étais dealer pour les Latin Kings, un gang de Chicago. Je n'étais qu'un gosse, j'essayais d'aider ma mère à s'en sortir après que mon père s'était fait tuer. Sandro avait défendu ma cause gratis, à l'époque, juste avant de devenir sénateur. Il m'a évité la taule. C'est grâce à lui que je suis allé à la fac.

— Tu déconnes, là ?

L'univers lui jouait des tours. Forcément. Tous les chemins la ramenaient à Sandro Roman.

*Sandro avait aidé Alejandro quand il était gamin.*

*Sandro avait connu son père après avoir été élu sénateur, il le lui avait dit la première fois qu'ils s'étaient rencontrés.*

*Sandro savait que quelque chose de terrible était arrivé à sa famille.*

*Sandro voulait que Jack se tienne loin d'elle.*

*Sandro avait transmis le fameux dossier à Jack en espérant les éloigner l'un de l'autre.*

Elle s'affaissa sur son siège, le pied sur la pédale d'accélérateur. Une conclusion la frappait. Alejandro saisit le volant, qu'il guida tandis qu'elle tâchait de remettre de l'ordre dans les pièces du puzzle.

— Gare-toi ! lui cria-t-il. Arrête cette putain de voiture. On s'arrête !

Sam freina. Il leur fallut à peu près cent mètres, mais la Mustang finit par s'immobiliser, le moteur vrombissant dans la poussière et la chaleur.

— Écoute, tu me crois ou pas, mais quand Rox m'a appelé pour me raconter ce qui se passait, j'étais déjà entre deux missions au Moyen-Orient. J'ai aussitôt pris un vol pour l'Allemagne, lui raconta-t-il en se passant une main sur le visage.

— Quand as-tu appelé Sandro ? demanda-t-elle.

Alejandro secoua la tête.

— Je ne l'ai pas contacté, je l'ai vu à l'hôpital. Apparemment, son fils était en pleine crise de manque, et il avait décidé de l'envoyer en cure de désintox quand on est tombés l'un sur l'autre par hasard.

— Sandro était au courant de ce qui m'était arrivé ? l'interrompit-elle. Il savait déjà, pour la mission ?

— Oui, admit Alejandro après une brève hésitation. Il en savait plus que moi.

— Et il t'a demandé de garder un œil sur moi ?

Elle leva son arme – un SIG Sauer P226, l'arme de prédilection des SEAL parce qu'elle n'avait pas de cran de sécurité. Avec ce joujou, facile de tirer deux fois coup sur coup en cas de besoin. Bref, un sacré monstre.

— Tu fais des rapports sur moi auprès de Sandro ? C'est pour ça que tu es là en réalité ?

Sa bouche se crispa presque imperceptiblement, son expression se ferma.

— Je ne sais pas ce que tu as en tête, Wyatt, mais ce n'est pas ce que tu penses...

Elle vit le SUV du ranch se garer derrière eux sur le bas-côté de la route. Alejo le remarqua aussi.

Son téléphone se remit à sonner, et il y répondit d'un geste lent.

— Restez dans la voiture, les gars, ordonna-t-il. On fait juste une pause.

— Je te conseille de me raconter la vérité, cette fois, de Soto, lui ordonna Sam quand il eut raccroché. Parce que j’attends l’occasion de te mettre une balle dans le caisson depuis nos années de fac, et là, tu viens de m’en donner toutes les raisons.

Sam l’observa : il évaluait les options qui se présentaient à lui. Il pouvait tenter de l’attaquer de front, ou bien bloquer sa position afin qu’elle ne puisse pas lui tirer dessus avant qu’il la désarme. Il pouvait aussi sortir son pistolet, mais ce serait au mieux une victoire à la Pyrrhus. S’il essayait de sortir de la voiture, jamais il ne parviendrait à se mettre assez vite à couvert. Et puis elle savait qu’il n’opterait pas pour cette solution. Alejandro de Soto était peut-être bien des choses, mais certainement pas un couard.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce qui se passe entre Sandro et toi, lâcha-t-il d’une voix grave et pleine de colère. Mais fais-moi confiance quand je t’affirme que j’ai été aussi surpris que toi de le voir au courant de qui tu étais et de ce que tu préparais dans les détails.

— Je connais effectivement Sandro Roman. C’est un maquignon-né. J’en déduis qu’il voulait quelque chose en échange de son aide. Qu’a-t-il demandé contre ta réassignation à ma surveillance ?

Alejo comprima les lèvres en une ligne mince. Et il resta silencieux, si longtemps que Sam songea à lui tirer dessus, juste histoire d’obtenir une réaction.

— Allez, crache le morceau, finit-elle par exiger.

Il se frotta la bouche avant de lâcher un soupir.

— Ça va sembler pire que ça ne l’est en réalité.

— Ah oui ? ironisa-t-elle. Parce que rien ne me semble bien joli joli, pour le moment.

— Tu fréquentes son fils.

*Jack.* Elle plissa les paupières.

— *Fréquentais.*

Il soutint son regard.

— Carey me l’a confirmé.

— Tu es triste et désœuvré au point d’avoir besoin d’aller poser des questions sur ma vie sexuelle à mon associé ? rétorqua-t-elle, volontairement mordante.

Il grogna et leva les yeux au ciel.

— Ta vie sexuelle ne m’intéresse pas le moins du monde.

Elle esquissa un sourire amer.

— Alors, il voulait quoi, Sandro ? Laisse-moi deviner : que tu t’assures que je reste loin de son cher fiston ?

— Le contraire, en fait. (Les prunelles d’Alejandro scintillaient d’une sorte d’amusement malsain.) Il voulait que je tienne Jack au courant de ton état de santé.

— Tu me surveilles pour le compte de Jack ?

Elle avait presque hurlé tant ses émotions la submergeaient. Vexation, tristesse, *frustration*... et quelques autres qu’elle était trop éprouvée pour nommer.

— À quelle fréquence ? finit-elle par demander, une fois suffisamment remise pour contrôler sa voix.

— Jack m’appelle une fois par semaine, sans faute. (Alejandro approcha lentement la main de sa poche.) Je vais te montrer, d’accord ?

Il déverrouilla son téléphone et lui tendit l’écran afin qu’elle voie son répertoire d’appels. En effet, le numéro de Jack apparaissait une bonne douzaine de fois depuis qu’elle était rentrée d’Allemagne.

— Les conversations sont toujours brèves. Je m’en tiens aux faits bruts, confirma Alejo, comme s’il avait lu dans ses pensées.

Il faisait défiler les numéros, et elle vit celui de Jack s’inscrire tous les dimanches soir, pour des appels qui duraient moins de deux minutes à chaque fois.

— Qu’est-ce qu’il veut savoir ? demanda-t-elle, d’une voix qui manqua de se briser.

Alejandro baissa l’appareil.

— Seulement si tu vas bien. C’est tout. Il ne m’a jamais rien demandé de plus, juste si tu allais bien et si tu avais besoin de quelque chose.

Une partie d’elle voulait le croire. Parce que c’était exactement le genre de choses que ferait Jack, et qu’il était tout à fait le fils de son père. Tous les deux étaient maîtres dans l’art de cultiver et d’échanger des faveurs. Un prêt pour un rendu. Logique, si l’on considérait comment il avait toujours été dans la maîtrise et l’obsession par le passé.

Elle repensa à sa lettre. *Je respecte le temps et l’espace dont tu as besoin pour te soigner et pour réfléchir. Tout ce que je te demande, c’est de me contacter une fois que tu te sentiras prête.* Et pendant tout ce temps, il l’observait de loin, tel un aigle. Évidemment, il n’avait pas fait mention de ce détail.



— Ça n'était pas grand-chose, en échange de l'aide de Sandro, conclut Alejo, une lueur de regret dans les yeux.

— Ben voyons, commenta-t-elle d'une voix rauque.

Un peu tard, elle se rendit compte que sa main qui tenait le SIG tremblait. Impossible désormais de prétendre qu'elle n'était pas bouleversée. Trop de choses l'assaillaient, trop vite pour qu'elle puisse les digérer, tandis qu'elle et Alejo se faisaient face. L'air qui les séparait s'épaissit de la tension additionnée.

— Comment veux-tu que je te fasse confiance, nom de Dieu ? lâcha-t-elle. Tu me mens depuis que tu es revenu dans ma vie.

Lentement, il tendit la main vers le SIG et la referma sur la sienne, tout en délicatesse.

Sam resserra les doigts par réflexe. Rien que quelques millimètres et il aurait un trou dans le ventre. Mais il la sidéra quand il releva le canon pour se le presser contre le torse.

— Toi et moi, on a nos désaccords, Wyatt. Mais le jour où tu as sauvé la vie de ma sœur et vengé le nom de ma famille, j'ai su qu'un jour ou l'autre, je devrais te rendre la pareille. (Il plongea les yeux dans les siens.) Alors je suis là. Personne ne m'y a obligé. Je *tenais* à le faire. Parler à Jack, ça ne m'a pas paru bien grave. Si ça avait risqué de te nuire d'une manière ou d'une autre, j'aurais trouvé le moyen de venir sans l'intervention de Sandro.

Ils se dévisageaient dans l'espace confiné de la voiture, toujours plus chargé de tension. Alejandro tenait le pistolet de Sam pointé vers son cœur, et ses prunelles habituellement pleines d'esbroufe et d'insolence étaient noir de jais et très sérieuses. Elle reconnut une sorte de sincérité bourrue dans son affirmation. Oui, il tenait à elle tout au fond de lui, même si elle détestait la manière dont il lui avait témoigné cet attachement.

— Si tu ne me crois pas, alors tue-moi et qu'on en finisse, Wyatt.

Il plissa les paupières, comme pour la mettre au défi de le faire. Ça, c'était l'Alejandro de Soto qu'elle connaissait. Le crétin arrogant avec lequel elle avait été en compétition il y avait des années de cela.

— Je ne peux pas te faire confiance, chuchota-t-elle.

— Si, insista-t-il, sinistre, en serrant plus fort la main qui tenait l'arme contre son cœur. C'est juste que tu ne le veux pas.

— Ta loyauté va à Sandro.

— C'est faux, siffla-t-il. Si je dois choisir entre te protéger et faire une faveur à Sandro, je n'hésiterai pas. On ne s'entend peut-être pas, Wyatt, on ne

s'apprécie peut-être pas non plus, mais rien de tout ça n'importe. Je couvre tes arrières, et tu sais que c'est la vérité.

Le tremblement de ses mains s'intensifia quand il cessa de les tenir. Le poids de son arme n'aidait pas, lourde comme elle était. Sam ne savait pas trop si c'était dû à l'adrénaline, à l'épuisement ou aux deux, à ce stade, toujours était-il qu'elle n'arrivait plus à la brandir. Et dans son dos, la douleur avait explosé en une vibration intense qu'elle ne pouvait plus ignorer. Alors elle s'écarta et rengaina le pistolet dans le fourreau qu'elle gardait coincé entre le siège et la portière. Sans un mot, Alejandro la regarda agripper le volant afin de masquer les convulsions. Elle prit une profonde inspiration, puis une autre, dans l'espoir de se calmer. Elle brûlait d'envie de poser le front contre son volant, de fermer les yeux quelques minutes afin de commencer à réfléchir à tout ça...

Alejo ouvrit la portière du véhicule et alla discuter avec les hommes qui les avaient suivis dans le SUV, lui accordant ainsi un moment pour se reprendre. Il revint au bout d'une minute, ouvrit sa portière à elle et s'accroupit à ses côtés. Le soleil se couchait derrière lui, cercle orange vif qui enflamma la prairie.

— Tu n'es pas obligée de me raconter tout ce qui se passe dans ta tête. Dieu sait que je suis habitué à travailler avec peu, voire pas d'informations. En revanche, j'ai besoin que tu me laisses faire mon boulot, déclara-t-il sans détour. J'ai juré à Roxy de prendre soin de toi, et je l'ai aussi promis à Carey et à ta famille. Alors je suis peut-être un trou du cul, Wyatt, mais je tiens ma parole.

Sam ne répondit rien. La fatigue et la douleur accumulées la happaient désormais ; elles étaient trop puissantes.

Le regard d'Alejo se radoucit.

— Commençons doucement, OK ? suggéra-t-il. Où est-ce que tu te rendais, avant de menacer de me tuer ?

Elle songea à Wes, l'autre homme de sa vie, qui ne pouvait s'empêcher de s'y introduire d'une manière ou d'une autre. Le maître du « On lui donne un doigt, Il vous prend un bras ». Nom de Dieu, elle avait le don de les choisir !

— Austin, répondit-elle avec lassitude.

Alejandro hocha la tête.

— Dans ce cas, laisse-moi conduire. Tu pourras fermer les yeux un petit moment. Et réfléchir à la suite des événements.

Elle était épuisée, entraînée vers le bas par un courant émotionnel et ses propres limitations physiques. Elle avait fait et affronté plus en une journée qu'au cours des derniers mois écoulés. Et honnêtement, elle ne se sentait pas capable d'affronter les deux heures de route qui les séparaient de sa destination.

Alejandro lui repassa le SIG qu'elle venait de ranger dans son *holster*.

— Juste au cas où tu déciderais de me tirer dessus, finalement.

— Ne me tente pas, marmonna-t-elle.

Elle accepta le pistolet, ainsi que la main tendue, puis elle sortit de la voiture. Les autres agents de sécurité attendaient patiemment près du SUV du ranch tandis qu'elle s'étirait, prenant une minute pour apaiser la raideur de son dos.

Quand ils redémarrèrent, Alejandro ramena habilement la Mustang sur l'autoroute, où il prit de la vitesse. Sam sentit le ronronnement du moteur à l'accélération alors qu'il laissait la voiture avaler goulûment le long ruban d'asphalte gris et poussiéreux, avec le couchant dans leur dos.

— Où ça à Austin ?

— À l'agence Elliott Perry Fields.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Elliott ? Comme Wes Elliott ?

— Lui-même.

Il secoua la tête.

— Il y a plus de mélo dans ta vie que dans une telenovela, Wyatt.

— M'en parle pas. (Elle renversa la tête en arrière et ferma les yeux.) Ma vie est remplie d'hommes qui m'espionnent. Dommage pour vous, bande de saligauds tyranniques, mais vous n'arriverez pas à vos fins.

## **Mars, environ deux heures plus tard, Austin, Texas**

*Wesley*

— Je ne pense pas t’avoir vu deux semaines d’affilée au bureau depuis... Eh bien, jamais, en fait. C’est bizarre, commenta Chris Field depuis l’encadrement de la porte du bureau de Wes.

Ce dernier leva les yeux de son travail.

— Avoue plutôt que tu as la frousse de devoir repartir gagner ta croûte sur le terrain, si je traîne trop longtemps ici.

Il se cala contre le dossier de son siège et observa son meilleur ami et associé.

— Tu devrais songer à reprendre du collier, Chris. Ça te ferait du bien de retrouver l’action, après des années passées à diriger cette agence. À force de rester assis derrière un bureau toute la sainte journée à commander tout le monde, tu as mis un cul énorme.

— T’occupe pas de mon cul, répliqua Chris en riant. Cela dit, je suis plutôt flatté que tu continues à me mater quand tu crois que je ne te vois pas, ajouta-t-il avec un clin d’œil.

Wes leva les yeux au ciel. Son ami n’avait pas tort – en tout cas au sujet de sa tendance récente à rester à l’agence. C’était la première fois depuis des années qu’il se posait quelque part. Et s’il était honnête, il aimait bien. Plus en tout cas qu’il ne l’aurait cru, même si la seule personne qu’il ait envie de voir ne prenait toujours pas ses appels.

Chris s’écarta du jambage de la porte et lui jeta une bière.

— En plus, tu sais que ma femme m’écouterait vif si je la laissais seule à la maison avec les filles.

— Dis plutôt que tu es trop gros et trop heureux pour avoir envie de reprendre la route. Allez, admetts-le.

Wes décapsula sa bière et leva la bouteille en guise de toast.

— Bon sang, Wes, tu serais gros et heureux, toi aussi, si tu étais marié à une chef cuisto, répondit-il en se tapant sur le ventre.

— Sans doute.

Wes taquinait Chris sans arrêt, mais à la vérité, son ami était toujours bâti comme une armoire à glace, avec son solide quintal et sa haute taille, malgré la petite bouée qu'il avait acquise depuis qu'il avait pris sa retraite de la NFL. Ils étaient colocataires à la faculté, à l'époque où Chris était *linebacker* chez les Aggies, avant qu'il ne se fasse plein d'argent en étant recruté par les Cowboys à l'issue du cursus universitaire. Quand une série d'opérations du genou avait enfin décidé Chris à raccrocher les crampons, Wes l'avait convaincu de réaliser leur rêve, à savoir de créer leur propre agence ensemble.

Il prit une gorgée de bière – *quel plaisir !* – avant que ses yeux ne retombent sur la liasse de photos et de documents qu'il avait étalés sur son bureau. Il avait perdu des jours entiers à essayer d'en tirer quelque chose, mais ça revenait à tenter d'emboîter ensemble des pièces de plusieurs puzzles différents. Le comble de la frustration.

— Tu as l'air à peu près aussi embarrassé qu'une poule qui aurait trouvé un couteau, se moqua Chris avec son accent traînant.

Il s'installa dans le fauteuil face à Wes, qui rabattit ses cheveux en arrière à l'aide de ses deux mains.

— Rob Wyatt avait plus d'ennemis qu'on ne peut en repousser, et c'est un doux euphémisme. J'ai l'impression que chaque caillou que je soulève révèle de nouvelles énigmes.

— Je croyais qu'il était dans le pétrole. Ça ne devrait pas limiter un peu le nombre de pistes ? demanda Chris en se grattant la joue.

— Il était l'un des plus gros investisseurs privés de l'industrie du pétrole aux États-Unis, mais il trempait aussi les doigts dans toutes sortes de pots de confiture. (Les yeux fixés sur les documents devant lui, Wes fronça les sourcils.) Énergie nucléaire, aérospatiale, marchandises... j'en passe et des meilleures. (Il se pencha en avant.) J'ai un contact qui jure sur la tête de sa mère que Rob était impliqué avec les cartels.

— Sans déconner ?

Chris siffla.

— Sans déconner, confirma Wes, la mine sombre, en désignant une série de photos. Le problème, c'est que ça rend quasi impossible de réduire la liste des suspects potentiels.

— Il y a quand même une grosse différence entre ne pas apprécier un gars et aller jusqu'à le tuer, avec son fils en prime. C'est une autre paire de manches. Combien de personnes haïssaient vraiment Rob Wyatt à ce point-là ?

— C'était un dur de dur, ça, c'est certain. Je ne l'ai jamais beaucoup apprécié moi-même. Mais de là à le tuer ? (Wes secoua la tête.) Ç'aurait plutôt été le contraire.

— Oui, ben, accessoirement, il se trouve que tu sortais avec sa fille, fit remarquer Chris. J'aime à penser que je suis un gars gentil, mais je sais de façon certaine que je pourrais devenir un salopard fini avec le premier gars qui va proposer la botte à l'une ou l'autre de mes filles. Tu ressembles à un clodo, aujourd'hui, au fait.

Wes posa un regard absent sur son tee-shirt. Il était mal habillé, comparé à Chris qui portait une chemise et un pantalon de toile, mais ce n'était pas vraiment différent de l'habitude. En temps normal, il se contentait d'un jean, d'un tee-shirt, éventuellement d'une surchemise kaki si la météo le justifiait, mais en se passant une main sur sa joue hérissée d'une barbe d'une semaine, il se rendit compte que Chris avait sans doute raison. Il s'était tellement focalisé sur la collecte de renseignements et tracassé pour Sammy qu'il ne s'était pas préoccupé de grand-chose d'autre.

— Tu as parlé de tout ça avec Sam ? demanda Chris en s'adossant à son fauteuil.

Wes se frotta le crâne, exaspéré.

— J'appelle à peu près tous les deux jours, mais elle ne répond pas. Hannah me dit qu'elle a juste besoin de plus de temps. Grant m'a averti que si je me pointais encore une fois au ranch sans prévenir, je repartirais avec les fesses transpercées comme une passoire.

Chris faillit recracher sa bière.

— Je n'aurais jamais cru un jour voir le grand Wesley Elliott réduit à passer devant la maison de la fille de ses rêves, rien que dans l'espoir de l'apercevoir ! ironisa-t-il.

— La ferme ! lui lança Wes, en même temps que la capsule de sa bouteille. Elle me manque, c'est tout.

Chris haussa les épaules.

— Ouais, ben, comme d’habitude, quoi. Ça fait un moment que ça dure, maintenant.

Et c’était précisément pour ça que Wes attendait d’avoir quelque chose de substantiel à lui offrir avant de la revoir. Il se disait que s’il parvenait à percer le mystère de qui avait fait ça à Sam et à sa famille, cela faciliterait d’autant une conversation qui, autrement, s’annonçait difficile. Ils n’avaient pas vraiment reparlé depuis ce fameux après-midi en Afghanistan. Et si bon que ç’ait été alors de la retrouver, le fossé qui les séparait ressemblait de plus en plus à un ravin à mesure que passaient les semaines de silence.

Chris se pencha sur le bureau.

— Et qu’est-ce que tu as déterré, jusqu’à maintenant ?

— Quelqu’un a fait passer un type du nom d’Earl Childress pour le coupable bien commode de l’accident de voiture qui a tué Rob et Ry. Une accusation que Childress n’a jamais niée, ce qui m’a poussé à me demander s’il avait été payé pour prendre la faute sur lui.

Il montra à Chris un classeur rempli de relevés bancaires et financiers au nom d’Earl Childress.

— Mais il n’a jamais reçu de somme suffisamment importante pour justifier qu’il joue le bouc émissaire. Rien qui vaille qu’on tue ou qu’on accepte de mourir.

Chris feuilleta les documents.

— Il n’avait pas d’héritiers ? Pas de famille ?

Wes saisit une photo écornée de Childress, souriant, aux côtés d’une femme en robe de cocktail. Elle tenait à la main un bouquet bon marché près d’une enseigne lumineuse « Jeunes mariés », et arborait le sourire de qui vient de gagner au loto.

— Une ex-femme pleine d’amertume lui a survécu, qu’il avait rencontrée et épousée au Kickapoo Lucky Eagle Casino au début des années 1990, après avoir gagné quelques milliers de dollars sur un coup de chance. Elle a dit que ces gains, c’était ce qu’il lui était arrivé de mieux, mais que rien de bien n’en était ressorti pour finir. Bref, que ça avait fini en cul-de-sac.

— Ouais, comme un peu tous les pauvres types en déveine, quoi. (Il reposa la chemise.) Qu’est-ce que tu sais d’autre ?

Wes ramassa des piles de documents sur Wyatt Petroleum et Industries.

— La seule héritière du trône de Rob était Samantha, qui devait lui succéder à la tête de toutes ses *holdings* majeures, à l’exception du ranch, qui aurait été administré en fidéicommiss pour Ryland. Alors à moins que Sam n’ait voulu la

mort de son père, elle n'avait aucun motif de le tuer pour l'argent. C'est la seule personne qui était en position de gagner quoi que ce soit au bout du compte.

— Et j'ajouterai que le jour où j'ai perdu mon père et mon frère, j'ai tout perdu.

Wes releva brusquement la tête au son de la voix de Samantha, dure et douce à la fois, comme du sucre brut. Elle se tenait dans l'encadrement de sa porte, telle une apparition : belle, quoique un peu trop maigre. Elle aurait presque ressemblé à un fantôme sans son pantalon et son chemisier en jean, ceux-là mêmes qu'elle adorait porter quand elle était au ranch. Wes eut envie de bondir à travers la pièce pour la soulever dans ses bras, mais Chris fut plus rapide.

— Ça alors, pincez-moi, je rêve ! s'exclama-t-il avec un large sourire, attirant Sam dans ses grands bras de grizzly. Toujours un plaisir pour les yeux !

— Christopher Fields, répliqua-t-elle, tout sourire. Qui t'a autorisé à quitter les Cowboys avant que j'aie eu l'occasion de te voir jouer ?

Chris semblait fier comme Artaban.

— Oh, ben... Je n'ai joué en NFL que le temps de boire quelques tasses de café, puis mes vieux genoux m'ont lâché, expliqua-t-il en la reposant délicatement. C'est super de te revoir après tant d'années, Sammy.

Elle lui tapota l'épaule.

— Il paraît que tu es papa de deux petites filles, maintenant.

Il acquiesça en riant.

— Elles me rendent complètement dingue, mais je ne sais pas ce que je ferais sans elles.

— Espérons juste qu'elles sont plus jolies que toi, intervint Alejandro de Soto, qui venait d'entrer dans le bureau de Wes.

Chris écarquilla les yeux, qu'il posait tour à tour sur Sam et sur Alejandro.

— Ben merde, alors ! Tu parles d'une réunion d'anciens élèves, murmura-t-il, sidéré. Vous travaillez ensemble, tous les deux, ou quoi ?

— Disons plutôt que je tâche de lui éviter des ennuis, à celle-ci, répondit Alejo en lui serrant la main.

— Et comment ça se passe ?

Alejo fit une grimace en baissant les yeux sur Sam.

— Devine.

— Rien ne change, quoi, conclut Chris, amusé. Wes et toi, vous étiez les deux seuls gars capables de nous l'énerver à tel point qu'elle pouvait cracher du feu, notre Sammy.

*En parlant de Sam...*



Wes l'atteignit avant qu'elle puisse l'esquiver, et il l'attira contre lui pour lui déposer un baiser sur la bouche – si vite qu'elle n'eut pas le temps de protester. Le baiser fut bref mais aussi électrisant que de toucher un fil de courant, au sens positif de l'expression. Il pressa le pouce sur sa lèvre inférieure et lui sourit, malgré le regard noir qui lui répondait, plein de promesses de vengeance.

*Tu ne me fais pas peur*, songea-t-il en souriant. Il se laissa repousser d'un pas, quand elle pointa vers lui le bout de sa canne, et dut lutter contre son instinct profond qui lui commandait de la soulever pour l'embrasser à lui en faire perdre haleine.

— Pourquoi est-ce que j'ai la sensation que tu as envie de me rosser avec cet outil ? demanda-t-il en lui passant une mèche de ses cheveux soyeux derrière l'épaule.

— Sans doute parce que je l'envisage sérieusement, répliqua-t-elle d'un ton sec, avec un regard caustique.

— Oh-oh, fit Chris, qui les observait. Wes, tu es maaaaal, chantonna-t-il.

Alejandro s'adossa au mur, bras croisés, comme s'il avait hâte d'assister à la suite.

— Qu'est-ce qui t'amène à Austin, chérie ? s'enquit Wes. Tu es enfin prête à mettre un terme à mon malheur ?

Sam ne prit pas la peine de réagir à son commentaire et préféra se tourner vers Chris et Alejandro.

— Les garçons, ça ne vous dérange pas de nous accorder un moment, à Wes et à moi ?

— Pas de problème, Sammy, répondit aussitôt Chris.

Il asséna une bonne claque dans le dos d'Alejo.

— Tu m'as l'air sec comme un coup de trique, de Soto. Allons te chercher une bière pendant que ces deux-là règlent leurs comptes, suggéra-t-il en l'entraînant.

Sam pivota vers Wes à la seconde où la porte se referma.

— Bon sang, qu'est-ce que tu fous, Wes Elliott ?

## **Mars, dans la soirée, Austin, Texas**

*Samantha*

— Si tu voulais me voir, chérie, il te suffisait de m'appeler.

Tout en parlant, il se rapprocha, arborant un sourire resplendissant qui aurait pu brûler les pupilles d'une femme un peu moins furax.

— Comment se fait-il que je ne te voie pas pendant des années et que, tout à coup, tu te pointes chez moi chaque soir que Dieu fait, comme un adolescent énamouré ? demanda-t-elle alors qu'il avançait vers elle. D'abord tu débarques en Afghanistan, pile à l'endroit où je n'ai pas besoin de toi...

— Si je me rappelle bien, j'étais exactement à l'endroit où tu avais besoin de moi, l'interrompit-il avec un regard torride qui la troubla, l'excita et l'irrita tout à la fois. Après une nuit d'amour pareille, qui pourrait me reprocher de chercher à te revoir ?

Elle adorait et détestait en même temps la façon dont il lui parlait, ses paroles brûlantes prononcées avec son accent traînant, comme si elles avaient mijoté longuement. La maturité venant, le charme qu'il exsudait jeune homme s'était transformé en un charisme canaille et électrique – qui allait bien au-delà de la simple attirance. Il savait exactement quoi dire et comment le dire, et ça n'aidait pas que, même chiffonné et mal rasé, il ressemble toujours à sa faiblesse préférée. Mais pas question de se laisser prendre une nouvelle fois dans ses filets – car elle avait succombé à tous les petits trucs au catalogue de Wes. Et si séduisant, si provocateur qu'il soit, elle connaissait mieux que personne la sensation de rechute qu'il déclencherait en elle lorsqu'il repartirait pour sa prochaine mission. Elle ne se faisait pas d'illusions. Et elle se fichait comme d'une guigne que ses pommettes soient aussi sublimes.

Sam lui enfonça sans ménagement le pommeau de sa canne dans le torse alors qu'il allait pour la prendre dans ses bras. Elle profita de l'instant de

surprise, assez long pour pouvoir le repousser contre son bureau.

— Pourquoi est-ce que tu fouines dans les affaires de ma famille, Wes ? Qu'est-ce qui t'en donne le droit, nom d'une pipe ?

Il écarta la canne avant d'attirer Sam vers lui – tout contre lui. Ses prunelles d'ambre brillaient d'une émotion dorée quand il serra ses mains chaudes sur sa peau.

— Tu sais ce qui me hante, Sammy ? La seule chose, parmi toutes celles que j'ai vues ou faites ?

Il la poussa dans l'un de ses fauteuils avant de s'agenouiller lentement devant elle.

— Je t'ai abandonnée, admit-il. Alors, s'il reste un espoir, même infime, que je puisse t'aider à retrouver la personne responsable du pire drame qui ait bouleversé ta vie, je saute dessus. Je veux t'aider afin de raccommo-der les choses entre nous, Sammy.

— Tu ne peux rien raccommo-der, Wes ! argua-t-elle, furieuse. Tu ne peux pas défaire ce qui est fait. On ne peut pas revenir en arrière.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu couché avec moi ?

Il insinua les mains entre les cuisses de Sam et les lui écarta pour se frayer délicatement un chemin entre ses jambes. Même à travers le jean, elle sentait la chaleur insidieuse, délicieuse, ultraviolette de son corps. Il était près, trop près. Son odeur de bois de santal était enivrante...

*Non*, c'était trop facile avec Wes. Trop facile de glisser dans le sillage du désir animal... Là où le temps passé avec lui se changeait en un monde sans frontières, fait de sommets mais sans aucun pic acéré à conquérir. Elle en était revenue.

— Pour tourner la page, Wes, lui répondit-elle brutalement. J'ai couché avec toi pour tourner la page.

Elle voulait le lacérer à coups de vérités, et elle vit aussitôt qu'elle avait réussi. Wes eut un mouvement de recul, comme s'il vacillait.

— Tu es une piètre menteuse, Sammy, rétorqua-t-il quand il se reprit, vengeur.

Il la saisit par les genoux et l'attira vers l'avant en se postant entre ses jambes. D'une main dans sa nuque, il approcha son visage du sien. Elle parvint à lâcher un : « Putain, mais qu'est-ce qu... » étranglé, avant qu'il ne scelle sa bouche à la sienne.

Ce baiser-là était mi-furieux, mi-désespéré, comme si c'était la fin du monde et qu'il n'était pas tout à fait certain d'avoir l'occasion de recommencer. Elle se

débattit à peine, le son de sa protestation mourant dans sa gorge tandis que Wes enroulait sa langue autour de la sienne, transformant le reproche en une conversation toute différente.

Elle l'embrassa comme elle le faisait quand elle était jeune, comme si elle reprenait le rythme et la cadence d'une vieille chanson qu'elle avait adorée jadis, et dont elle connaissait toutes les paroles, toutes les mesures et les rengaines, les solos et le refrain. Wes grogna dans sa bouche, trouva et attrapa sa langue, changea de position pour la plaquer contre lui, encore plus près, collée contre son corps comme s'il n'y avait rien au monde qu'il aime davantage.

Il n'y avait plus de passé entre eux. Pas d'avenir. Seulement ce moment. Cette reconnaissance instantanée de leur être le plus viscéral. C'était Wes, son Wes sublime et séducteur, sauvage et déplacé, éblouissant, sexy sans faire vraiment d'efforts.

Il rompit leur étreinte, les cheveux ébouriffés par les doigts de Sam, les yeux scintillants.

— Il n'est pas question de fin entre nous, Sammy, gronda-t-il en lui passant les mains dans les cheveux.

Essoufflée, elle se demandait où avait bien pu passer son cerveau.

— Aime-moi ou déteste-moi, reprit-il, mais cette fois, je ne m'en irai nulle part, et c'est comme ça que je vais te le prouver.

Une déclaration qui la ramena brutalement à cette réalité dans laquelle Wes creusait un sujet sur lequel il n'avait aucun droit. Elle refusait de repartir en voyage dans le passé avec lui, si attirant que soit cet homme ou si bien qu'elle puisse se sentir avec lui. Elle ne voulait pas qu'on lui rappelle la profondeur des sentiments qu'elle avait éprouvés pour lui jadis, et encore moins celle de l'abandon dont plus jamais depuis elle ne s'était autorisée à refaire l'expérience.

Et puis être en colère contre lui, c'était plus facile.

— Tu ne me connais plus, insista-t-elle en s'écartant. Il n'y a rien à prouver.

— On sait tous les deux que c'est des conneries, ça, chérie, répliqua-t-il. (Son regard la brûlait.) Tu ne connaîtras pas le repos tant que tu n'auras pas découvert ce qui est arrivé à ton père et à Ry. Et s'il y a bien une chose pour laquelle je peux t'aider, c'est celle-là. C'est ma spécialité, ce pour quoi je suis doué. (Son regard tomba sur la bouche de Sam.) C'est la manière que j'ai trouvée pour te prouver que, cette fois, je le pense vraiment.

Il se pencha, à peine, et Sam sentit revenir la vieille force de gravité de leur attirance mutuelle. Elle se sentit aspirée dedans par leur histoire, par l'absence de

conclusion qui laissait la question en suspens, sans réponse : *est-ce que ça pouvait marcher ? Était-ce possible entre eux après tout ce temps ?*

Elle secoua la tête dans l'espoir de dissiper le brouillard qui l'emplissait.

— Comment as-tu été au courant de tout ça ? demanda-t-elle quand il se retrouva à un souffle de sa bouche.

Il releva les yeux vers les siens et elle y vit passer une lueur, très brève. Était-ce de la culpabilité ? Du remords ? Seulement la surprise qu'elle l'ait pris sur le fait ?

— Est-ce que tu farfouillais juste dans ma vie en quête d'un moyen de t'y immiscer à nouveau ? Ou est-ce que tu as eu de la chance et profité d'une information à laquelle tu n'aurais pas dû avoir accès à la base ?

Wes s'écarta à son tour. Il avait un air rude et perturbé à la fois, la peau un peu rougie de leurs baisers, les cheveux ébouriffés par les mains de Sam. Mais il avait aussi un air complètement impénitent. Ça, c'était le Wes qu'elle connaissait. Une version plus intense, plus aguerrie du garçon rusé et impertinent dont elle était tombée amoureuse il y avait des lustres.

— Le dossier que Jack a donné à Carey, admit-il. Mais avant que tu ne te mettes à me traiter d'opportuniste, j'aimerais une clarification : est-ce que tu es là, maintenant, parce que tu en veux à Jack d'avoir rouvert la blessure, ou à moi d'avoir fouillé dedans ?

Sam décida de compter jusqu'à dix avant de répondre.

Elle ne tint que jusqu'à trois.

— Je vous en veux à tous les deux de vous infiltrer dans ma vie quand vous n'avez aucune raison, aucun droit de vous impliquer...

— Bon, l'interrompt-il doucement, tu veux savoir ce que j'ai découvert ou pas ? C'est pour ça que tu es là au fond, pas vrai ?

Sam serra les lèvres.

Il s'appuya à son bureau et croisa ses longues jambes au niveau des chevilles.

— Tu veux connaître les derniers mots de Childress avant l'injection létale ? demanda-t-il, une pointe de taquinerie à peine perceptible dans la voix.

— En quoi est-ce que ça peut m'intéresser ?

— Il a dit : « Je suis désolé pour le gamin », poursuivit Wes, sans prêter attention à sa question.

Sam cilla. Son cœur se comprima. Les avocats ne lui avaient jamais parlé de ça. Mack ne l'avait pas mentionné non plus. Sans doute dans une tentative malheureuse de la protéger d'une énième vrille du couteau.

— Or Ry n'était pas censé être là, Sam, reprit Wes avec précaution, sachant l'effet que cette remarque lui ferait – la sensation du tranchant d'une lame.

*Je ne veux pas entendre ça.*

Mais tout était déjà douleur, alors un peu plus, un peu moins... Sans lui demander ouvertement de verser encore du sel sur la plaie, elle espéra en silence qu'il continue.

Il dut voir l'expression dans ses yeux, car il obtempéra.

— Ry était à la fête du village avec des amis, ce soir-là. Il avait abusé des hot-dogs et de la barbe à papa avant de monter sur les manèges. Il a vomi partout. Alors Rob est passé le récupérer plus tôt en rentrant au ranch, pour le ramener à la maison après que les parents de ses copains l'avaient appelé.

Son père rentrait à la maison pour le rassemblement du bétail. C'était la nuit précédant le départ de Rita et Sam pour leur voyage en Europe – Sam devait retrouver Wes à Londres. Elle se demanda s'il s'était rendu compte de ce détail.

Elle avait le cœur qui battait comme une tourterelle enfermée dans une cage.

— Tu es en train de me dire que Ry s'est retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment ? chuchota-t-elle.

Wes hochait lentement la tête, les commissures des lèvres abaissées par le chagrin.

— Et du coup, je n'arrêtais pas de penser : pourquoi Childress montrerait-il des remords pour l'un et pas pour l'autre ? Puis je me suis demandé pourquoi la CIA avait enquêté au départ. Le bureau du shérif local aurait dû s'en charger, vu que cette partie de l'autoroute se trouvait sous leur juridiction. S'ils avaient découvert quelque chose d'anormal, alors peut-être que le dossier aurait été repris par les Texas Rangers, à la limite par le FBI, étant donné le statut de Rob, mais par la CIA... (Il secoua la tête.) Il n'y avait pas de raisons qu'ils s'impliquent à moins que ça ne serve leurs intérêts. Ce qui ne pouvait signifier que deux choses, Sammy : soit ton père travaillait pour eux, soit il faisait quelque chose qu'il n'était pas censé faire.

Mais Sam n'écoutait plus. Elle revivait sa longue marche dans un couloir éclairé aux néons au poste du shérif, flanquée par Mack d'un côté et Rita de l'autre. Elle se rappelait l'oncle Grant qui émergeait des portes de la morgue, les yeux cernés par le chagrin quand il avait secoué la tête à l'intention de Mack. Elle avait tenté de comprendre la signification de ce geste avant qu'il n'arrive auprès d'elle, qu'il ne la soulève dans ses bras pour que son grand corps la protège de ce qu'il s'apprêtait à lui annoncer.

Mais elle le savait déjà – que ce n’était pas un simple cauchemar atroce. La vérité s’était abattue sur elle sans que l’oncle Grant ait besoin de lui apprendre quoi que ce soit. Les épaules secouées par les sanglots, elle s’était étouffée dans ses pleurs, forts et durs à travers le silence de la morgue. Grant avait pleuré avec elle, et le son déchirant de leur douleur combinée se réverbérait tel un écho contre le sol en linoléum.

Désorientée, coincée quelque part entre le passé et le présent, Sam se leva, trébuchant pour tenter de s’éloigner de ses douloureux souvenirs.

Sans un mot, Wes se précipita et la rattrapa en passant les bras autour d’elle. Ils restèrent ainsi un moment, Samantha agrippée à lui, accrochée à son large dos où elle enfonçait les ongles dans le tissu moelleux de son tee-shirt.

Elle ne voulait pas avoir besoin de lui, et pourtant, en cet instant, c’était bel et bien le cas.

— Laisse-moi entrer, Sammy, murmura-t-il dans ses cheveux.

Et ce fut apparemment la petite poussée du haut de la falaise qui lui avait manqué pendant tous ces mois, depuis qu’elle luttait contre tout, qu’elle bataillait contre lui et contre à peu près tout ce qu’elle pouvait pour contrôler le chagrin qui menaçait de l’ensevelir.

Un bruit étranglé monta de sa gorge dans une explosion aussi soudaine qu’étouffée.

— Laisse-moi m’occuper de toi, chérie. Lâche tout. Je suis là...

Il la serra plus fort encore, ses mains étaient chaudes dans le dos de Sam. Du bout du nez, il lui caressait la joue, son souffle lui chatouillait l’oreille. Il lui prit la nuque dans une paume et posa les lèvres sur le pouls affolé dans son cou, un geste possessif mais rassurant pour lui confirmer qu’il était là. Et qu’il ne partirait pas.

Mais elle ne pouvait pas – ne *voulait* pas. Ce n’était pas le moment. Ni le lieu.

À l’instar de la violence d’un orage de printemps, le moment ne dura pas.

— Je ne suis pas venue ici pour perdre les pédales, décréta-t-elle en se libérant.

— Sammy, chérie, si tu dois perdre les pédales, je préférerais que ce soit dans mes bras plutôt que dans ceux de quelqu’un d’autre.

Il lui frotta les joues de la pulpe des pouces.

Sam recula d’un pas afin de mettre un peu de distance entre eux, de rompre le câble puissant de leur attirance. Car il faussait ses réactions. Elle était arrivée

folle de rage pour une bonne raison. Elle s'agrippa au dos du siège où elle était assise l'instant d'avant.

— Tu sais, parfois je regarde autour de moi, et je ne peux pas m'empêcher de me demander : merde, mais qu'est-ce que je fous encore ici ? (Elle secoua la tête.) J'ai survécu à des tirs de balles, des blessures au couteau et des explosions dans plus d'une dizaine de pays, et mon père et mon frère ne sont pas allés au bout d'une putain d'autoroute à une heure du ranch au beau milieu de la nuit.

— Ce n'est pas ta faute, la rassura-t-il doucement, les yeux braqués sur elle.

— Je le sais, rétorqua-t-elle sèchement en soutenant son regard. Tu penses que je ne le sais pas ? Sauf que ça ne change rien à l'injustice de la vie, pas vrai ?

Wes se dirigea vers une crédence qui abritait un petit bar. Il lui versa un verre d'eau et revint vers elle, le lui tendit en silence et la regarda boire.

Elle lui était reconnaissante de son geste et de l'espace qu'il lui accordait, mais ça ne changeait rien au fait qu'elle était toujours profondément mécontente de le voir fouiller dans le tombeau de ses souvenirs, comme s'il y était autorisé de plein droit.

— Je ne veux pas que tu te mêles de mes affaires, Wes, décréta-t-elle franchement. Je viens juste de mettre le nez dedans, et c'est un trou merdeux que même moi je ne suis pas certaine de vouloir explorer.

Wes secoua la tête.

— Bien essayé, Sammy, mais le jour où tu mettras un voile sur la vérité de ce qui est réellement arrivé à ta famille, il gèlera en enfer. Et il n'est rien, je dis bien *rien*, que tu puisses faire pour m'empêcher d'enquêter maintenant. Je suis dedans jusqu'au cou, que ça te plaise ou non, ajouta-t-il avec un air assuré.

Sam plissa les paupières, mais elle connaissait assez le mode de fonctionnement de Wes pour savoir que si elle insistait maintenant, il ne ferait que la défier. Wesley Elliott ne supportait pas trop qu'on lui donne des ordres. En fait, il considérerait même son refus comme une opportunité de faire monter les enjeux. Parce qu'il était fabriqué comme ça.

Alors elle changea de tactique.

— Alors qu'as-tu trouvé d'autre ?

Il se pencha par-dessus son bureau et saisit une poignée de photos.

— Je me suis mis à réfléchir : pourquoi un soûlard avouerait un crime qu'il n'aurait pas commis ? Pourquoi Childress éprouverait des remords concernant la mort de Ryland, mais pas celle de Rob ? Et, pour commencer, qui pourrait orchestrer un assassinat aussi élaboré ?



Il lui tendit les photos.

Elle les prit d'une main mal assurée, sans trop savoir ce qu'elle allait y découvrir. Il s'agissait d'un cliché en noir et blanc neigeux, qui semblait provenir de la page scannée d'un vieux journal. Parmi une assemblée de Moyen-Orientaux en costume officiel, elle reconnut une version bien plus jeune de son père en train de serrer la main d'un calife.

— Tu savais que ton père se trouvait en Iran juste avant l'invasion de l'Irak, en 1980 ? lui demanda Wes.

— L'Iran possède d'énormes réserves en pétrole, fit-elle remarquer d'une petite voix. Mon père partait sans cesse en voyages d'affaires au Moyen-Orient. Tu le sais.

— En effet, répondit Wes avec un hochement de tête. Mais j'ai quand même remonté la piste et j'ai retrouvé un journaliste qui avait fui l'Iran pendant la guerre. Il m'a raconté que ton père avait rencontré l'ayatollah Khomeiny à plusieurs reprises afin de négocier au nom des intérêts occidentaux dans la région.

Sam secoua la tête.

— Khomeiny est mort en 1989. Où tu veux en venir ?

— Regarde la photo suivante.

Son père était à peine reconnaissable sur celle-ci. Il portait des lunettes de soleil et une veste en toile, et il tendait le bras pour guider un groupe de gens échevelés sur le tarmac en direction d'un avion.

— Rob était à Damas pendant le bombardement de l'ambassade en 1984. Il a rapatrié une douzaine de survivants dans son jet, ce jour-là.

Sam passa au cliché suivant, l'esprit en ébullition. Son père s'y trouvait à côté de dignitaires, la plupart en uniforme militaire, lors d'une réunion officielle.

— Celle-là a été prise au Liban en 1990, à la fin de leur guerre civile.

Elle observa la photo suivante.

— Rob était au Yémen en 1994 pour rencontrer le président Saleh. Selon des sources, il a joué un rôle fondamental dans la négociation pour la libération de seize ressortissants étrangers.

Photo suivante. Sam remarqua un peu tard que ses mains tremblaient.

— Il a aussi fait des allers-retours en Arabie Saoudite après l'invasion du Koweït par Saddam Hussein dans les années 1990. Le journaliste qui a pris ce cliché affirme que ton père était sans doute impliqué dans l'opération Southern Watch. Je ne vois qu'une raison pour laquelle Rob ait pu se trouver au Moyen-Orient lors de tous ces événements majeurs : parce que le gouvernement

américain voulait qu'il y soit présent. Quel meilleur moyen pour négocier discrètement qu'un homme d'affaires américain possédant des intérêts actifs dans la région ? (Wes la scruta du regard.) Et la seule raison pour que la CIA ait enquêté sur sa mort, c'était qu'il faisait partie de ses atouts, d'une façon ou d'une autre. C'est logique, Sammy.

Si la théorie de Wes était avérée, à savoir que son père était une sorte d'agent de l'ombre, cela expliquerait beaucoup de choses. Mais ça ne changeait rien au fait qu'elle ne voulait pas voir Wes fouiller et faire remonter les saletés du passé. Non, elle ne voulait pas qu'il soit mêlé à ça de près ou de loin, car rien de bon ne pouvait en ressortir. Soit il risquait de se mettre en danger, soit il allait se convaincre qu'il pourrait utiliser ses trouvailles pour se frayer un chemin jusqu'à son cœur. Et ça, c'était hors de question. Elle savait désormais qu'ils ne reviendraient pas en arrière, pas plus qu'ils n'iraient de l'avant. Il devait cesser.

Elle lui colla les photos contre le torse.

— Quel est l'intérêt de tout ça, Wes ? OK, tu as des images représentant mon père en compagnie d'acteurs importants du Moyen-Orient. Et alors ? Il y a aussi des photos où il côtoie les ministres et dirigeants du monde entier. Ça ne signifie rien.

Wes maintint sa main contre son cœur, l'air implorant.

— Sammy, je n'ai pas toutes les réponses pour l'instant, mais ce que je sais, c'est que ton père n'était pas l'homme que tu pensais. Tu n'as pas envie de savoir qui t'a fait ça ? Qui a fait ça à ta famille ?

— Arrête, Wes. S'il te plaît, arrête, siffla-t-elle en lui arrachant sa main.

Mais il n'en démordait pas.

— Tu n'as pas envie de savoir pourquoi Sandro Roman détenait toutes ces informations sur ton père et que Jack n'était pas censé les partager ?

Wes n'était pas idiot. Il avait vu le pistolet chargé, et il était assez malin pour savoir où le diriger.

— Ça, c'est entre Jack et moi, Wes.

— Non, Sam, s'entêta-t-il. C'était entre toi et moi longtemps avant que Jack n'entre en scène.

Éprouvant un soudain besoin de distance, elle recula. Elle devait se dépêtrer de tout ça. Trop de choses s'étaient produites aujourd'hui, trop de choses étaient remontées à la surface. Elle avait besoin de temps et d'espace pour réfléchir.

Wes se retrouva devant elle avant qu'elle n'atteigne la porte.

— Ne me quitte pas, Sam, l'avertit-il.

— Tu veux dire comme toi tu m’as quittée quand le ciel m’est tombé sur la tête au pire moment de ma vie ?

Il blêmit comme si elle venait de le gifler ; un muscle tressauta dans sa mâchoire. Ils se dévisagèrent sans ciller dans un silence tendu.

Wes fut le premier à rompre le fil.

— J’y étais.

Sam prit une brusque inspiration. *Non, elle n’avait pas dû bien entendre.*

— J’y étais, répéta-t-il d’une voix d’outre-tombe, comme si l’on extirpait ce secret des tréfonds de son être.

Toutes ces années de ressentiment, de colère et de chagrin lui bouillonnaient dans les tripes. Elle était déjà bouleversée en arrivant, mais ensuite il avait commencé à la tourmenter avec l’idée que son frère n’avait été qu’une victime collatérale et innocente, puis il avait enchaîné avec la découverte des liens entre son père et le Moyen-Orient... Mais là... Cette dernière confession, c’était la goutte d’eau. Une épreuve de trop parmi la kyrielle d’angoisses qu’elle avait déjà subies. La mort des membres de sa famille lui avait volé à tout jamais sa joie de vivre, cette affreuse nuit. Et Wes avait brisé ce qui restait de son cœur en l’abandonnant, la laissant seule pour digérer ça alors qu’il lui avait promis d’être toujours à ses côtés.

Wes tendit les mains vers elle, mais Sam sursauta comme si elle venait de se brûler.

— J’ai posté la lettre. Mais aussitôt que ç’a été fait, j’ai compris que j’avais commis une erreur. (Il avait l’air terriblement triste.) J’ai sauté dans le premier avion mais, quand je suis arrivé à Houston, l’office avait déjà commencé.

Sam secoua la tête, incrédule.

— Ne me dis pas ça. Je ne veux pas entendre ça...

Pourtant il continua, le regard hanté.

— Je suis resté assis dans ma voiture de location, à réfléchir à ce que je pouvais bien faire pour toi, maintenant que le pire du pire s’était produit. Comment aurais-je pu t’apporter un quelconque réconfort et te dire que tout irait bien alors je ne savais même pas ce que je fichais ?

*Il était là.* Sam tenta de se le figurer, en vain. Tout ce qu’elle voyait, c’était la lettre entre ses mains, l’encre qui s’effaçait à cause de ses larmes, le papier froissé à force de lire et de relire ses lignes.

— Cette décision me hante depuis, avoua-t-il. Tu me hantes, Sammy. Et même si je ne suis pas en mesure d’effacer tout ça, j’essaie de racheter mes

fautes peu à peu en t'aidant aujourd'hui. J'aurais dû le faire il y a des années, j'aurais dû rester à tes côtés.

C'était trop. Trop de peine à digérer, trop d'angoisse à avaler et trop de colère à maîtriser. La profonde injustice des faits monta telle une lame de fond, menaçant de la noyer. Elle ne pouvait pas se trouver devant lui quand la vague la submergerait.

Et il venait justement de lui fournir les munitions dont elle avait besoin pour le chasser de sa vie – une bonne fois pour toutes. Il l'avait abandonnée volontairement et consciemment. Par deux fois. Dieu que ça faisait mal... si mal.

Elle se rua vers la porte mais il l'arrêta en plaquant une main sur son poignet. Elle pivota et le gifla si fort que le claquement résonna dans le bureau comme un coup de feu. La marque de sa main apparut sur la joue de Wes, rouge vif, alors qu'il se retournait lentement vers elle, ses yeux d'ambre en feu.

— Tu aurais dû rester loin de moi, Wes, cracha-t-elle. Tu avais pris cette décision il y a des années, tu n'as pas besoin de revenir dessus maintenant sous prétexte que tu ne supportes pas tes remords.

— Les remords, j'ai vécu avec pendant plus de dix ans, Sammy. Alors je peux te dire que je les supporte, cracha-t-il entre ses dents serrées.

— Alors écoute-moi bien : je ne te laisserai *pas* revenir dans ma vie. Et si tu continues à fouiner dans les affaires de ma famille, je te prendrai tout. Et je dis bien *tout*, promit-elle d'une voix glaciale. Je te ferai du mal. Je te ferai saigner.

— Eh bien, si tu comptes distribuer les châtements, Sammy... (Il se pencha.) Je préfère t'avoir près de moi quand ça arrivera.

— Va au diable, Wes.

Elle parvint à l'esquiver au moment où il allait la saisir de nouveau.

— Et tiens-toi loin de moi.

1. « Qu'est-ce que tu fous, espèce de sale folle ?! » en espagnol. (N.d.A.)



## **Juin 2000, Houston, Texas**

### *Wesley*

— Bon sang, qu'est-ce que je fous ? se murmura Wes, posté devant l'imposante cathédrale où se déroulaient les obsèques en l'honneur de Rob Wyatt et de son fils.

C'était la fin de la matinée, mais déjà l'infâme humidité typique de Houston lui collait sa chemise toute neuve au corps alors qu'il tirait sur la cravate autour de son cou. La chaleur et l'anxiété lui tiraillaient la peau.

Il regarda ce que le pays comptait de plus riche et de plus puissant se joindre à la procession pour entrer dans l'église afin de présenter leurs hommages. Des hommes d'affaires, des lobbyistes, des chefs d'État avec leurs équipes de sécurité... Il devait y avoir presque un millier de personnes rassemblées autour de la cathédrale.

Wes avait voyagé toute la nuit pour être là et acheté un costume bon marché dont le tissu grattait dans une boutique dont il avait vu la publicité au bord de l'autoroute pendant son trajet en voiture depuis l'aéroport. Et voilà qu'il se retrouvait là, dehors, à se demander si Sam accepterait seulement de le voir après la lettre qu'il lui avait envoyée dans un accès d'auto-apitoiement et de reproche.

— Qu'est-ce que je fous ? marmonna-t-il de nouveau, les yeux posés sur l'épaisse enveloppe qui gisait sur le siège avant de sa voiture de location pourrie. Les avocats de Rob Wyatt lui avaient fait parvenir la clause de confidentialité qu'il avait signée au début de sa relation avec Sam, histoire de lui rappeler discrètement qu'il ne pouvait pas s'opposer aux souhaits de Rob concernant Samantha, et qu'on était toujours en mesure d'infliger un maximum de dommages à sa carrière, y compris depuis la tombe.

Mais Wes ne se faisait pas d'illusions. Sans l'influence considérable de Rob, jamais il n'aurait obtenu ses missions. Parce que ça arrangeait bien Rob qu'il soit

occupé à travailler en Europe pendant que Sam terminait son cursus universitaire. Wes avait saisi toutes les opportunités qui lui étaient passées à portée de main, il avait surfé sur la vague de toutes ces missions extraordinaires, enivré par ses premiers succès. Les gros titres qu'un journaliste débutant n'aurait jamais dû obtenir, l'excitation de traquer des histoires dont il savait qu'elles feraient les premières pages des journaux internationaux. Mais tout ça lui était revenu en pleine face comme un boomerang à l'instant où il avait ouvert cette fichue enveloppe et découvert l'écriture sombre de Rob sur le papier à en-tête de Wyatt Petroleum. Même mort, il s'adressait à lui.

*Un pacte, c'est un pacte.*

Voilà tout ce que disait le mot. Il n'avait pas besoin d'en ajouter davantage. Cela suffisait à lui rappeler son pacte avec le diable. Un accord qu'il avait signé sous la contrainte et l'unique information qu'il ait gardée secrète vis-à-vis de Samantha.

Bien avant que Wes ait pris conscience d'être amoureux d'elle, Rob l'avait deviné. Il avait aussi détecté l'ambition de Wes – peut-être même mieux que lui-même. Alors Rob l'avait assuré de son soutien, l'avait aiguillé vers les bonnes personnes afin de le mettre sur les rails une fois son diplôme obtenu, en échange d'une promesse : qu'il ne publie jamais aucune photo ou article sur Samantha et sa famille. Une promesse qu'il avait cachée à Sam, alors qu'il utilisait à fond le réseau de son père pour obtenir ce à quoi il aspirait.

« Je ferai en sorte que les éditeurs de tous les principaux journaux sachent qui tu es. L'argent ne peut pas acheter ce genre d'avantages, lui avait confié Rob après l'obtention de son diplôme. Il te suffira de leur présenter les histoires et les photos qui les intéressent. »

Et à l'époque, le jeune journaliste qu'il était s'avérait assez fougueux et ambitieux pour obtempérer. Dès la première mission qui lui avait échoué, il n'était plus rentré aux États-Unis et avait laissé mourir à petit feu sa relation avec Samantha, usée par la distance et le temps. Il avait obtenu presque tout ce qu'il voulait, tout ce à quoi il avait rêvé depuis l'enfance – tout, à l'exception de Sammy.

Il sortit la bague de sa poche. Ce n'était pas une bague de fiançailles, il n'en avait pas les moyens – pas encore – mais une bague de Claddagh<sup>1</sup> en or qu'il avait prévu de lui offrir quand ils se retrouveraient enfin à Londres. Mais quand il avait appris de la bouche de Rita ce qui était arrivé à la famille de Sam, son cœur s'était brisé pour elle. Il savait ce que cela signifiait, et à quel point ça la détruirait. Le destin de Samantha lui était tombé dessus plus vite qu'ils ne

l'avaient imaginé. Elle serait obligée de reprendre l'empire Wyatt bien plus tôt que prévu, car elle en était l'héritière légitime.

Et Wes ne serait jamais que le garçon qui l'aimait.

En ce moment atroce, il voyait toute l'étendue de la vérité qu'il n'avait pas voulu affronter jusqu'alors. Il pourrait bien lui faire des milliers de promesses, n'empêche qu'au bout du compte il était moins sûr de ces promesses qu'il ne l'était de lui-même. Il se trouvait au bord d'un précipice, avec sa carrière qui commençait tout juste à décoller. Ils avaient déjà passé une année séparés et, avec la mort de Rob, ils seraient probablement séparés encore plus longtemps, surtout si elle décidait finalement d'accepter sa mission. Et ensuite, que se passerait-il ?

Samantha retournerait à Houston pour diriger Wyatt Petroleum. Et lui... Il serait au mieux son amant, au pire son projet.

L'épouserait-elle un jour ?

Le souhaitait-il ?

Souhaitait-il être l'homme qui adorait la seule personne qui ne pourrait jamais devenir une vraie partenaire de vie ? Une femme qui évoluait dans des sphères tellement différentes de la sienne qu'ils respiraient tout juste le même air ?

L'espace d'un moment, puissant mais bref, ils s'étaient croisés à A&M, deux comètes sur des voies divergentes qui étaient entrées en collision pendant un court laps de temps avant de repartir sur leurs chemins respectifs. Était-ce là tout ce à quoi leur histoire devait se résumer ?

De nouveau, il baissa les yeux sur l'enveloppe. Rob avait prévu que ça se passerait ainsi un jour. Il l'avait d'ailleurs mis en garde, même si Wes n'avait pas voulu l'écouter.

« J'ai éduqué Samantha pour qu'elle devienne commandante, Wes. Un jour, elle régnera. Elle éclipsera tout ce que j'ai créé pour elle. Elle est plus intelligente, plus courageuse et plus dure que toi et moi ne le serons jamais, avait déclaré Rob le soir de sa remise de diplôme. Mais un pacte, c'est un pacte. J'ai promis de t'aider à faire décoller ta carrière. En revanche, si tu veux obtenir ce que j'ai à t'offrir, tu dois partir... »

Debout devant la cathédrale, à écouter le chœur entonner *Plorate, Filii Israel*, Wes comprit que, malgré la force de son amour pour Samantha, il ne pouvait pas s'accrocher à elle. Il serra la bague des promesses et la regarda scintiller au soleil du milieu de matinée. Il n'avait rien à lui promettre. Pas maintenant. Pas encore.



Sa lettre de rupture la blesserait, mais pas autant qu'un engagement auquel il n'était pas prêt. Pas autant que s'il revenait sur sa parole.

— Pardonne-moi, Sammy, murmura-t-il, le cœur brisé. Pardonne-moi.

## Avril, de nos jours, ranch Wyatt, Texas

### *Samantha*

L'aurore éclairait lentement le ciel, faisant virer l'atmosphère d'un parme brumeux à un incroyable orangé tandis que le soleil dorait l'herbe humide de rosée de ses rayons jaunes et chauds. Sam était assise, seule, sur la balancelle de la terrasse, enveloppée d'un plaid que sa tante Hannah avait cousu pour elle quand elle était petite fille.

Elle était restée éveillée toute la nuit, incapable de dormir, à repenser aux propos de Wes – sur lui-même et sur son père – et à ce que cela signifiait pour elle aujourd'hui, des années plus tard.

*Désirait-elle vraiment connaître la vérité au sujet de son père ? Est-ce que ça l'aiderait ?* Elle se frotta la poitrine sous la couverture, le cœur lourd. La vivacité de cette douleur provenait-elle du fait qu'elle se raccrochait au passé par vengeance ? Wes avait-il raison en affirmant qu'elle ne pourrait jamais aller de l'avant sans apprendre les secrets du passé cachés derrière la vérité ?

*Était-elle en colère contre lui parce qu'il l'avait quittée alors, ou bien parce qu'il avait eu raison d'agir ainsi ?*

Au fond de son cœur, elle savait que si les paroles de Wes l'avaient autant atteinte, c'était parce qu'elles contenaient une part de vérité. Elle avait surmonté le chagrin de leur séparation en se convainquant qu'il avait eu tort alors que la réalité, plus prosaïque, c'était que leur relation n'aurait probablement pas duré bien longtemps. Et parce qu'elle l'aimait et qu'elle refusait de le voir partir, elle se serait sans doute raccrochée à leur histoire jusqu'à sa conclusion la plus douloureuse, en tentant de leur construire un avenir là où ils n'en avaient pas. Leurs trajectoires étaient tracées avant les funérailles de sa famille, et elles n'étaient même pas proches. Peut-être ne l'avaient-elles jamais été, d'ailleurs, mais elle était alors trop naïve et emplie d'espoir pour s'en apercevoir avant.

Elle se remémora aussi l’aveu d’Alejandro, comme quoi il l’espionnait pour le compte de Jack. *Bon Dieu*, ça lui ressemblait bien de faire une chose pareille, acharné et horripilant comme il l’était. Néanmoins, pour la première fois depuis leur séparation définitive, Sam s’autorisa à repenser à lui, à envisager vraiment l’homme qui avait élu résidence dans son cœur en un laps de temps si étonnamment court. Un homme qui s’était battu pour elle à sa manière, et qui continuait à la protéger même s’il était à mille lieues de son élément quand il était confronté à son univers à elle.

Elle pouvait toujours énumérer les dizaines d’initiatives prises par Jack et qui la rendaient folle de rage depuis qu’il était entré dans sa vie, mais la vérité qu’elle se permit enfin d’admettre dans le silence apaisant de la nuit, c’était qu’il lui manquait. La façon dont ses yeux s’illuminaient quand il la regardait, la possessivité des gestes qu’il effectuait envers elle, la férocité avec laquelle il l’aimait. Elle ne s’était pas accordé le luxe de repenser à lui depuis qu’elle l’avait quitté à Chicago.

*Tu t’es détachée de lui parce que tu ne croyais jamais qu’il resterait à tes côtés*, lui chuchota son esprit. *Et il t’a prouvé que tu avais eu tort.*

Malgré tous les travers de Jack, malgré toutes ses erreurs, il n’avait cessé de la surprendre. Elle s’était attendue à ce qu’il parte en courant dans le sens inverse mais, au lieu de s’enfuir, il avait tenu bon, se contentant des maigres rapports d’Alejandro pendant qu’il démantelait l’empire que Lightner avait mis toute une vie à bâtir et qu’il offrait une récompense à qui le retrouverait – une somme tellement élevée que même ses copains de la pègre s’étaient retournés contre l’ancien homme d’affaires. Elle admettait aussi qu’elle aurait besoin de l’aide de Jack, si elle voulait avancer dans sa quête de la vérité concernant son père. Si Rob travaillait effectivement pour la CIA, Sandro serait le moyen le plus rapide et le plus simple pour aller au cœur des choses. Or Sandro ne la renseignerait qu’au nom de Jack.

Elle pressa les doigts contre son front et ferma les yeux. Entre Jack et elle, il y avait tant de questions sans réponses que c’en était à couper le souffle. La confrontation était inévitable, elle se préparait à l’horizon comme un orage. Le revoir promettait de constituer un moment fort. Il lui inspirait tellement de sentiments parmi lesquels faire le tri qu’elle ne savait pas trop par où commencer.

La porte de la terrasse s’ouvrit et Sam se tourna pour voir sortir la tante Hannah dans le petit matin, en robe de chambre et pantoufles. Elle apportait deux grandes tasses fumantes.

— Tu ressembles à un chewing-gum, jeune fille : mâchonnée, recrachée et écrasée, constata Hannah en lui tendant un café.

— Et tout ça par ma propre faute, admit Sam, chagrinée. Merci pour le café.

— J'ai pensé que tu en aurais sans doute besoin, répondit sa tante avec un regard entendu. Tu as passé la nuit ici, dehors, à te tracasser, pas vrai ?

— Ça se pourrait, avoua Sam alors qu'Hannah s'asseyait à ses côtés.

— J'ai souvent trouvé ton père assis ici, comme toi, sauf qu'il avait une bouteille de whisky vide à la main.

Sam lui tourna un regard de biais.

— Je ne suis pas mon père.

— Non, en effet, acquiesça Hannah. Mais tu es tellement piégée par le passé que tu ne vois pas le présent, là, juste devant toi.

Sam fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Chérie, tu marines dans ton jus depuis ton retour.

La remarque était lâchée sans ambages, quoique adoucie par une pression sur la main de Sam et un regard bleu toujours aussi doux.

— Tu as été blessée et tu méritais un peu de temps pour lécher tes plaies en paix, mais rester assise là toute la nuit à te ronger les sangs et à réfléchir en boucle ne te fera aucun bien. Il est temps de prendre le taureau par les cornes, ma petite Sammy. Quoi que ce soit qui te turlupine, il faut l'affronter tête baissée.

— Je suis trop en colère. J'ai besoin de me calmer d'abord.

— C'est des conneries, ça.

— Tante Hannah ! s'exclama Sam. Je peux compter sur les doigts d'une main les fois où je t'ai entendue proférer des gros mots !

— Eh bien, c'est l'une de ces fois qui le justifient, répliqua Hannah, acerbe. Tu attends toujours le moment parfait, Sammy, tu arranges tes pièces en une ligne impeccable sur l'échiquier, tu essaies de maîtriser toutes les conséquences... mais tu perds aussi un temps précieux, coincée à l'intérieur de ta tête, alors que tu pourrais agir au lieu de réfléchir.

Une excuse vint à l'esprit de Sam, qui ne franchit jamais ses lèvres. Sa tante avait raison. Elle pouvait rester à l'intérieur de sa tête pour établir des stratégies, ou bien agir et répondre une bonne fois à toutes les questions qui l'encombraient.

— Je peux au moins terminer mon café avant ? finit-elle par répondre.

Hannah sourit.

— Bien sûr que oui, mais ne traînasse pas. (Sur quoi, elle se pencha et lui donna un baiser sur le front.) Je t'aime, ma petite Sammy, dit-elle en lui tapotant

la joue.

Sam lui attrapa la main et y déposa un baiser.

— Je t'aime aussi, tante Hannah.

Sa tante lui caressa la joue avant de se lever.

— J'ai une centaine de *cow-boys* à nourrir, il vaudrait mieux que je m'y mette.

Quand Hannah disparut à l'intérieur de la maison, Sam sortit son téléphone. Elle composa le numéro malgré l'heure matinale, de peur de changer d'avis.

## **Avril, tôt le matin, Chicago, Illinois**

*Jack*

Jack regardait le soleil se lever sur le lac Michigan, dont les eaux sombres et turbulentes s'étendaient à perte de vue. Il courait le long de la berge, inspirant l'air frais du printemps qui agissait sur lui comme un baume. Puis il accéléra pour sprinter vers Navy Pier, avec sa grande roue Ferris, immobile et silencieuse, tel un phare d'un blanc étincelant au loin. Il était si concentré sur son but qu'il faillit rater la vibration de son portable dans la poche de son short. Recevoir un coup de fil à l'aube, c'était rarement bon signe, alors il ralentit et s'arrêta.

D'ailleurs, son cœur aussi s'arrêta, avant de repartir dans une série de battements effrénés quand il découvrit le visage de Samantha sur l'écran de l'appareil.

— *Tesoro...* Tout va bien ? demanda-t-il sur-le-champ, sans s'encombrer des formules d'usage.

— Je viens d'apprendre que tu m'espionnais depuis des mois, Jack. Alors précise un peu ce que tu entends par « tout va bien », rétorqua Samantha.

Le son rauque de sa voix donna aussitôt la chair de poule à Jack. Puis il ferma les yeux, soulagé de l'entendre après tant de mois.

— *Tesoro...* Avant que tu ne m'arraches la tête, comprends que je voulais seulement m'assurer que tu allais bien. Je ne cherchais pas à faire pression sur toi pour que tu me parles avant d'être prête...

— Oh, ça, pour être prête à parler, je suis prête. J'ai à peu près dix noms d'oiseaux qui me viennent à l'esprit en guise d'introduction.

— Eh bien, balance-les-moi en personne, suggéra-t-il, serrant le combiné comme si elle risquait de lui échapper à tout instant.

— J'en ai bien l'intention.

— Tu es ici ? Je peux te voir ? demanda Jack en pivotant vers le Whitney.

Le bâtiment à l'architecture Art déco était visible au loin, et leur penthouse au dernier étage dépassait des arbres de Grant Park.

— Non, je ne suis pas à Chicago, Jack.

— Tu es au Texas ? Je prends un vol, proposa-t-il, le cœur battant la chamade à la perspective de la revoir.

— Tu n'as pas vraiment été invité.

— Dans ce cas, invite-moi, *tesoro*. *Senza di te la vità è un inferno*<sup>2</sup>.

Elle lâcha un soupir.

— Je suis trop fatiguée pour essayer de traduire ça.

— Laisse-moi te voir et tu n'en auras pas besoin.

— Depuis combien de temps avais-tu ce dossier, Jack ? demanda-t-elle au lieu de répondre, la voix teintée d'une douleur qu'elle ne parvenait pas à masquer. Combien de temps comptais-tu le tenir, telle une épée de Damoclès au-dessus de ma tête ?

Il ferma les yeux et se passa une main dans les cheveux.

— Je ne le tenais pas au-dessus de ta tête, *tesoro*.

— Ah non ? (Elle marqua une infime pause.) Sur combien de sujets m'as-tu encore menti ?

*Et voilà*. Le moment qu'il attendait de se confesser était venu.

— Mon père m'a donné ce dossier à Thanksgiving, mais je ne l'avais pas lu avant que Jaime ne se fasse tirer dessus à Rio.

— Donc quand on était ensemble, tu ne me faisais pas confiance, mais une fois que ç'a été fini, tu as décidé de passer à table ?

Jack soupira à son tour.

— Je ne voulais plus que quoi que ce soit d'autre vienne se mettre entre nous. Je sais que j'ai commis une erreur. Je n'aurais jamais dû accepter le dossier des mains de mon père, et encore moins le lire.

Elle ne répondit rien.

— Samantha... (*Tu me manques*.) Je suis désolé de t'avoir blessée. Je te demande pardon d'avoir douté de toi.

À l'autre bout du fil, le silence s'étira comme les kilomètres qui les séparaient.

— Ne raccroche pas, murmura-t-il. J'ai merdé. J'ai menti. Je le sais. Je te demande juste la possibilité de me rattraper, *tesoro*. Dis-moi comment.

— Tu m'as demandé si j'allais bien, lâcha-t-elle au bout d'un moment.

— Et alors, c'est le cas ?

Il perçut une légère accélération dans sa respiration, comme si elle hésitait entre lui répondre ou pas.

— Pas du tout, admit-elle doucement. Mais j’ai espoir que tu puisses m’aider à arranger ça.

Le cœur de Jack se gonfla soudain, malgré le mauvais pressentiment qui l’enserrait. Samantha abordait très rarement le sujet de ses sentiments, et encore moins souvent celui de ses vulnérabilités...

— Tout ce que tu veux, *tesoro*. Tout ce qui sera en mon pouvoir... Tu n’as qu’à demander et je le ferai.

— J’espérais que tu répondrais ça. (Elle marqua une pause.) Tu peux venir au Texas ?

— Bien sûr.

Il avait l’impression que son cœur allait exploser tant il était soulagé et heureux à la perspective de la revoir.

— Tu as des projets pour le déjeuner ?

Elle ne put s’empêcher de rire.

— Tu es bien pressé de voir une femme qui a la ferme intention de te botter les fesses, Jack.

— Tu peux bien m’écortcher vif avec un couteau à beurre, je m’en contrefous. Du moment que tu le fais pendant que je te tiens dans mes bras.

[1.](#) La *Claddagh ring*, « bague de Claddagh » est une bague traditionnelle irlandaise de fiançailles ou portée comme alliance. De nos jours, elle est aussi utilisée comme gage d’amitié. (N.d.T.)

[2.](#) « Sans toi, la vie est un enfer » en italien. (N.d.A.)





## **Avril, dans la soirée, musée d'Israël, Givat Ram, Jérusalem**

*Roxanne*

Niché sous un dôme magnifiquement éclairé qui se reflétait comme la lune sur l'étendue d'eau qui l'entourait, le musée d'Israël constituait une toile de fond spectaculaire pour la soirée de gala célébrant la restauration récente des manuscrits de la mer Morte.

Toute en fluidité, Rox évoluait à travers une foule de politiciens israéliens, de chefs militaires, d'hommes d'affaires, de collectionneurs privés et autres hommes d'influence – dont beaucoup qu'elle reconnaissait pour leurs liens infâmes avec la pègre. Elle se serait crue dans un jeu « Qui est qui ? » de criminels et personnalités en vue, bien habillés et buvant du champagne millésimé tout en discutant et en circulant au milieu des reliques religieuses, rendues presque irréelles par le savant éclairage du musée.

L'événement était organisé dans un bâtiment portant le nom approprié de Sanctuaire du Livre, juxtaposition saisissante de différents styles architecturaux : un dôme blanc immaculé qui semblait flotter sur des murs de basalte d'un noir pur, structurés dans des formes géométriques précises et symétriques. Des valets en queues-de-pie blanches servaient des hors-d'œuvre sur des plateaux en argent massif, et un orchestre jouait des airs de musique qui emplissaient l'air tel un parfum subtil.

Rox traversa la foule clinquante, attirant regards curieux et murmures admiratifs. Elle portait un haut en organza qui ne laissait personne indifférent. Les longues lanières de tissu ouvertes révélaient un pantalon cigarette en soie et des escarpins Christian Louboutin dont les talons auraient aisément pu servir d'armes fatales. Ce soir, elle avait pris la peine d'assombrir sa carnation afin de passer pour une Méditerranéenne, enfilé une perruque aux cheveux raides

couleur corbeau que même Cléopâtre lui aurait enviée, et ombré ses paupières d'un trait de khôl mystérieux tandis que ses lèvres restaient nues. C'était là un truc assez malin, une manipulation visuelle de la perception qu'elle préférait plutôt que d'essayer de se fondre dans la masse. Sortir du lot grâce à une tenue tape-à-l'œil accompagnée d'une coiffure spectaculaire et d'un teint sombre servait à créer un effet suffisamment saisissant pour détourner l'attention de ses véritables traits. Si on interrogeait l'assistance, personne ne serait en mesure de se remémorer quoi que ce soit de précis sur son visage. On se rappellerait juste la manière dont elle semblait flotter parmi la foule, dont elle se tenait, désinvolte et élégante à la fois.

Ce soir, elle avait une seule et unique mission : apprendre si Lucien Lightner était sur le marché des armes et, le cas échéant, qui pourrait être assez fou pour lui en vendre. Avi était certain que le coupable était un homme du nom d'Uzi Dichter, influent dans le milieu politique et qui se trouvait être aussi un membre éminent de Taas, le premier fabricant d'armes de pointe israélien, depuis les missiles téléguidés hautement perfectionnés jusqu'aux tanks et à l'artillerie lourde. En gros, l'un des seigneurs de l'élite guerrière des temps modernes.

Rox balaya du regard la foule des convives, attentive à ne jamais s'attarder sur personne trop longtemps. Sa coupe de champagne bien frais à la main, elle faisait mine d'admirer les manuscrits qu'en réalité elle était trop distraite pour observer vraiment.

— Qu'est-ce que ça fait de frayer avec l'élite israélienne ? lui demanda Avi dans l'oreillette qu'elle avait cachée sous ses cheveux.

— C'est assez ironique, murmura-t-elle, masquant ses mots derrière une gorgée de champagne.

— Comment ça ?

— Il y a ici plus de fabricants d'armes lourdes, de trafiquants de drogues et de blanchisseurs d'argent que dans un bordel, expliqua-t-elle à mi-voix. Ils pensent qu'être vus en train de soutenir la restauration de manuscrits bibliques contribue à améliorer leurs chances d'aller au paradis ou quoi ?

— Voilà qui est parlé comme une parfaite non juive, répliqua Avi en riant. Israël est une terre sainte pleine de contradictions.

— Je sais pour ma part que j'ai flingué mes chances d'entrer dans les bonnes grâces de Dieu il y a bien longtemps.

À cet instant, elle repéra le courtois Uzi Dichter appuyé au bar, qui commandait un verre tout en causant avec un homme de vingt bons centimètres plus petit que lui.

— J’ai repéré notre cible, annonça-t-elle discrètement à Avi.

— J’ai presque de la peine pour ce sale con.

— Ah oui, vraiment ?

Elle finit son champagne et reposa la coupe.

— Vu ta tenue de ce soir ? Oui, presque, *neshama*. *Presque*, ronronna Avi dans son oreille.

Elle contourna sa cible avec la légèreté d’un souffle, aussi langoureuse et insaisissable qu’une volute de fumée, laissant dans son sillage sa fragrance enivrante de muguet. Elle observait Uzi Dichter dans le reflet des étagères du bar, un papyrus à la main, qui se tourna vers elle avec un regard d’abord curieux, puis prédateur. Il s’excusa auprès de l’homme avec qui il conversait pour l’approcher par derrière. Elle esquissa un sourire indolent, ravi qu’il ait si rapidement mordu à l’hameçon. Elle avait lu le dossier de Dichter avec attention, examiné des images de sa première femme, qu’il avait perdue des suites d’une grave maladie – une femme qu’il avait manifestement adorée –, et à qui Rox s’était arrangée pour ressembler ce soir. C’était ça, le truc, quand on montait une arnaque : trop de gens pensaient à tort qu’il s’agissait de se montrer sûr de soi pendant qu’on improvisait. En vérité, si un escroc était bon – *vraiment* bon –, il laissait très peu de place au hasard. La règle numéro un d’une bonne escroquerie, c’était de cibler une faiblesse ou un désir, ou mieux encore, les deux. Or, qu’y avait-il de plus séduisant que de rappeler un souvenir d’une grande intensité, une nouvelle version du paradis perdu ?

Roxanne faisait semblant d’examiner un manuscrit tout en étudiant Dichter. Deuxième règle du jeu : toujours laisser la cible venir à vous. Collecter des renseignements importants requérait de se glisser sous la peau de quelqu’un mais, pour y parvenir de manière efficace, cette personne devait être celle qui désirait être charmée et séduite au départ.

— On dit que les manuscrits de la mer Morte contiennent une vieille carte au trésor révélant l’emplacement de l’or et de l’argent cachés à travers Israël, expliqua Uzi Dichter derrière elle.

Sa voix était grave et chantante.

— Et ces trésors ont été découverts ? demanda-t-elle, levant les yeux sur lui, affichant un air surpris de son approche.

— Dérobés par les esprits ou perdus dans les annales du temps, je le crains, murmura-t-il.

Pendant qu’il parlait, son regard se déplaçait sur elle, appréciateur. Rox y répondait par des yeux pétillants d’intérêt et d’excitation.

— Quel dommage. J’aime tant les mystères qui finissent bien.

— Vous êtes donc une optimiste, commenta-t-il.

Il attrapa une coupe de champagne sur le plateau d’un serveur qui passait et le lui offrit.

— Plutôt une opportuniste, corrigea-t-elle avec un sourire, tout en acceptant le verre. Vous êtes collectionneur ?

— Plutôt un admirateur de belles choses.

Elle prit une petite gorgée de ses bulles.

— Oh, apprenez-moi alors, suggéra-t-elle en passant un bras au creux de son coude. Parlez-moi des belles choses.

À nouveau, Dichter goba l’appât et l’emmena un peu partout dans la salle, de vitrine en vitrine, déployant sa vaste connaissance des pièces exposées, ses descriptions intelligentes du fond sonore choisi. Rox délivra les répliques appropriées, l’effleurant fréquemment à dessein et posant sur lui un regard direct et lourd de sens. Elle monopolisa son temps par une attention exclusive et concentrée. Et plus elle lui faisait sentir qu’il la fascinait, plus elle le charmait, plus la confiance de Dichter augmentait. Elle finit par l’entraîner l’air de rien près des jardins, tandis que le conservateur du musée réclamait l’attention générale pour prononcer le discours de la soirée.

— Je crains que nous ne nous aventurons en dehors de ma zone d’expertise, lui dit-il d’une voix taquine alors qu’ils se tenaient dans la brise étouffante sur le seuil de la cour du bâtiment, qui ouvrait sur les jardins. Je ne pourrai pas vous divertir avec des histoires de paysages, très chère.

— Alors cela tombe bien que ces histoires-là ne m’intéressent pas, répondit-elle avec l’esquisse d’un sourire.

Elle fit remonter sa main le long du bras de Dichter, d’un mouvement souple et volontairement lent.

— Je ne connais même pas votre nom, fit-il, l’air d’hésiter entre amusé et captivé.

Elle approcha son corps plus près de lui, frôlant ses cuisses des siennes et inhalant le parfum épicé de son eau de toilette. Dommage qu’elle doive lui faire du mal, car il était attirant d’une certaine manière, avec ses prunelles chaudes et son sourire indolent, même si sa véritable nature était là, tapie juste sous la peau.

— Est-ce important ? chuchota-t-elle, le souffle soyeux contre son oreille. De toute façon je suis néfaste pour vous, n’est-ce pas ?

Il lui passa les mains à la taille et l’attira plus près pour lui faire sentir la dureté de son corps.

— Je pressens exactement à quel point vous êtes néfaste pour moi, en effet, mais aussi à quel point vous m’êtes agréable.

Rox lui noua les bras autour du cou, un geste dont elle profita pour vérifier l’heure à sa délicate montre-poignet de diamants.

*Bingo.* Vingt-deux heures pile.

Le téléphone de Dichter vibra dans sa poche, qui détourna son attention.

— Vous feriez mieux de décrocher, suggéra-t-elle avec langueur.

Elle s’écarta afin qu’il puisse atteindre sa poche.

— Ce n’est rien...

Il marqua une pause, le temps de découvrir le numéro qui s’affichait à son écran : celui de sa maison. Une brève expression d’inquiétude passa sur ses traits avant qu’il ne se détourne.

Dichter répondit au téléphone et parla rapidement en hébreu avant d’être interrompu. Il écouta attentivement, puis il se retourna face à Rox, le téléphone toujours collé à son oreille, la bouche tendue comme un arc. Il vit le pistolet à tranquillisant dans sa main, d’à peu près la même taille et la même forme qu’un 9 mm classique. Il passa les yeux sur elle comme s’il la voyait vraiment pour la première fois et évaluait la teneur du danger qui le menaçait.

— Qu’est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d’un ton froid.

La magie était rompue.

— Il m’a été rapporté qu’un collègue à moi était sur le marché en quête du genre d’armes qu’un homme comme vous serait en mesure de lui vendre au juste prix.

Il restait parfaitement immobile.

— J’ignore à quoi vous faites référence.

— Vous comprendrez une fois que vous aurez visionné la vidéo qui vous a été envoyée, lui indiqua-t-elle, un sourire étirant légèrement la commissure de ses lèvres.

— Quelle vidéo... ?

Son téléphone sonna, annonçant l’arrivée d’un message. *Pile à l’heure.*

Dichter baissa les yeux vers l’écran et ses yeux s’écarrillèrent. Avi se trouvait dans sa demeure de French Hill, filmant en direct sa fillette en train de regarder un film pour enfants quelconque avec la nounou. Dichter observait la scène, horrifié et muet, quand Avi tira sur la nounou avec son pistolet tranquillisant à lui. Le corps de la femme se crispa avant de se détendre lentement, puis sa tête retomba en arrière contre les oreillers. Complètement

hypnotisée par son film et inconsciente du danger qui se jouait derrière elle, la petite continuait à regarder la télévision.

— D'accord, d'accord, cracha Dichter, qui releva sur Rox des yeux où glissa une expression de panique. Pas besoin de lui faire de mal. Dites-moi juste ce que vous voulez.

— Un homme cherche actuellement à accéder à des armes de type militaire, plus précisément des bombes à puissance variable. Avez-vous été contacté ?

Il secoua la tête avec véhémence.

— Non. Je n'ai pas accès à ce type de bombes, de toute façon...

— Vous êtes à la tête de la division Recherche et fabrication de Taas, chéri, le gronda-t-elle. Vous pensez honnêtement que je vais gober votre petit mensonge, comme quoi vous n'auriez pas accès à ces armes, voire que vous n'en vendez pas sous le manteau ?

Dichter recula d'un pas et balaya les alentours du regard, mais Rox secoua la tête en guise de mise en garde.

— Avant que vous n'ayez l'idée de provoquer une scène, je souhaiterais vous rappeler que mon équipe se trouve à moins d'un mètre de votre fille adorée.

Il se pétrifia, son visage arborant un masque de fureur à peine contrôlée. Elle le tenait et il le savait. Ce qui n'empêcha pas une flamme de haine et le désir de vengeance d'allumer ses yeux.

— Un Français, lâcha-t-il d'un ton neutre. Il se fait appeler Philippe Gérard. Il m'a contacté il y a deux semaines, au sujet d'une acquisition.

*Philippe Gérard.* Ce nom lui disait quelque chose. C'était l'un des alias qu'utilisait Lucien Lightner sur ses faux passeports.

— Que cherche-t-il à acheter ?

Dichter lâcha un grognement frustré.

— Des armes aériennes lourdes.

— Soyez plus précis.

— Des roquettes téléguidées, du mortier et de l'artillerie, répondit-il, tendu. Qui êtes-vous ? ajouta-t-il en avançant d'un pas vers elle.

Rox pointa le canon du pistolet tranquilisant vers son torse.

— Pas si vite. Je peux faire en sorte que vous ne revoyiez plus jamais votre fille, Dichter. Mieux vaudrait coopérer, à ce stade, vous ne pensez pas ?

Il s'immobilisa.

— Vous ne lui ferez pas de mal.

— Sauf si vous m'obligez à avoir recours à des méthodes drastiques. Quand devez-vous le rencontrer ?

— Autant me tuer, fit-il avec dureté. Si vous ne le faites pas, c'est lui qui s'en chargera quand il comprendra que je l'ai trahi. Je serai fini.

— Ou bien vous pouvez vous rendre au rendez-vous comme prévu, m'obtenir les informations dont j'ai besoin et quitter Israël avec votre fille indemne. Je pense que c'est la meilleure alternative, pas vous ?

Un nouveau « ding » discret annonça l'arrivée d'un message. Dichter baissa les yeux vers son téléphone. Il émit un bruit involontaire en voyant la main gantée d'Avi suspendue au-dessus de la tête de sa fillette, comme s'il s'apprêtait à la caresser. La petite était encore trop concentrée sur son film pour le remarquer, pelotonnée contre sa nounou évanouie. Pour elle, rien n'avait encore mal tourné.

— On doit se voir dimanche à vingt-trois heures, avoua Dichter à la hâte. Il y a un entrepôt au port d'Ashdod. (Il posa sur elle un regard suppliant.) S'il vous plaît, dites à vos hommes de ne pas faire de mal à ma fille. Je vous en conjure...

Rox lui tira une dose de tranquillisant dans l'épaule. Il lâcha un hoquet choqué puis arracha la fléchette, les prunelles brûlantes. Déjà il en ressentait les effets alors qu'il vacillait vers elle.

— Espèce de garce...

Elle le regarda esquisser un pas trébuchant dans sa direction, puis s'affaler au sol en une masse informe. Elle enjamba son corps inerte et saisit la fléchette entre ses doigts raidis. Il la suivait des yeux, paralysé et déjà au bord de la perte de conscience.

— Votre fille sera en sécurité jusqu'à ce que la transaction soit terminée, lui indiqua-t-elle tout bas. Du moment que le rendez-vous se déroule comme prévu, vous la reverrez. Sinon, je vous enverrai les morceaux de votre enfant un par un.

— Je vous tuerai... bafouilla-t-il en fermant les yeux.

La Xylazine avait envahi son organisme.

— Des gars plus costauds ont déjà essayé, chuchota Rox.

Elle lui prit son téléphone, qu'elle clona avec le sien avant d'effacer les vidéos envoyées par Avi et de modifier la liste des appels entrants afin qu'il ne reste plus trace de celui d'Avi. Enfin, elle le lui remit dans la poche comme si rien ne s'était passé, accompagné d'une carte qui disait : *Tenez vos promesses et tout ira bien.*

Elle porta la main à son oreillette.

— C'est fait, lâcha-t-elle à voix basse. Tu es sûr que ça va marcher ?

— Fais-moi confiance, répondit Avi. C'est le pire cauchemar d'un père que de savoir l'être le plus innocent et le plus précieux de sa vie enlevé au milieu de



la nuit. Il fera tout ce qu'il faut pour la récupérer.

## **Avril, après-midi, ranch Wyatt, Texas**

*Jack*

Les deux heures de vol qui séparaient Chicago du Texas firent à Jack l'effet du voyage le plus long de sa vie. Quand ils ne furent plus qu'à quelques minutes du petit aérodrome situé près du ranch Wyatt, il contempla par le hublot les plaines couleur ambre qui s'étiraient à perte de vue. La dernière fois qu'il avait vu le ranch depuis le ciel, c'était le jour où il ramenait Jaime de Rio, il était en colère et en deuil de sa relation avec Samantha. Aujourd'hui, alors que le jet approchait de la piste et entamait sa descente, il sentit le nœud serré de l'espoir se détendre un peu dans son cœur. Il ignorait ce qui allait arriver, si elle lui pardonnerait, mais il savait en revanche qu'il ne s'était pas senti aussi bien depuis des mois.

Quand le jet atterrit, Jack vit Alejandro de Soto adossé à un SUV noir orné du blason du ranch Wyatt. Bien qu'ils se soient parlé régulièrement au téléphone, Jack n'avait pas revu Alejandro depuis le lycée, époque à laquelle ils s'entraînaient ensemble dans la même salle de boxe de Little Italy.

— Ça me fait plaisir de te voir, mec, lui dit Jack avec sincérité tandis qu'ils échangeaient une poignée de main.

— J'aimerais pouvoir en dire autant, répliqua Alejandro en inclinant la tête. Tu m'as mis dans un beau merdier avec Wyatt. Elle a failli me coller une balle en apprenant que j'étais en contact avec toi, termina-t-il avec un sourire goguenard.

Jack jeta son sac sur la banquette arrière.

— Comment a-t-elle découvert notre accord ?

Alejo démarra le véhicule.

— Je le lui ai dit, mec. Toi et moi, on se connaît depuis longtemps, mais elle et moi, on était soldats ensemble. On a un passif et je ne peux pas lui mentir sur

ce point.

— Avec un peu de chance, après aujourd’hui tu n’en auras plus besoin.

Et il l’espérait vraiment.

Il se tourna pour admirer la beauté austère des prairies qui les entouraient. Le trajet jusqu’au ranch fut court. Une fois franchi le contrôle de sécurité au portail d’entrée, Alejandro dirigea le SUV sur une longue allée de graviers qui passait devant les immenses granges rouges. Jack regarda les poneys trotter autour d’un vaste corral, pétulant d’énergie. Au-delà des granges, il apercevait des terres fermées par des barrières et parsemées de têtes de bétail à qui les vachers distribuaient des bottes de foin sur de gros tracteurs.

Jack fut agréablement surpris par la ravissante maison de style colonial espagnol, bordée par une large allée circulaire, devant laquelle Alejandro se gara. Des bosquets de rosiers luxuriants entouraient les murs en stuc blanc fraîchement repeints. Du lierre d’un vert profond grimpait à des treilles en fer forgé jusqu’au toit de terre cuite, et une fontaine couverte de tuiles aux couleurs vives gargouillait sous le soleil du milieu d’après-midi.

— Wyatt vient de terminer sa séance de kiné, lui annonça Alejandro alors qu’ils descendaient du SUV. Elle doit être dans la bibliothèque.

Il désigna un large patio où deux agents de sécurité en tenue de *cow-boy* mais armés de semi-automatiques gardaient les arches d’une jolie arcade. Le contraste était frappant avec le contexte idyllique, et rappela à Jack la surveillance rapprochée sous laquelle Sam devait vivre tant que Lightner était toujours en vie et quelque part... dans la nature.

— Combien de gardes du corps la protègent ? demanda-t-il, inquiet.

— Bien plus que tu n’en vois, répondit Alejandro sans complexe. Le ranch est plus sécurisé que Fort Knox. Le seul moyen de parvenir jusqu’à Wyatt, c’est qu’elle t’y autorise.

Jack libéra le souffle qu’il n’avait pas cru retenir.

— Je suis soulagé de l’entendre.

— Je m’occupe de ton sac. Elle t’a fait installer dans la maison d’invités, au cas où tu voudrais passer la nuit ici. Le jet t’attendra quoi qu’il en soit, donc c’est toi qui vois si tu restes ou pas.

— Je vais rester, répondit Jack sur un ton ferme.

Alejandro haussa les épaules.

— On verra. Vas-y, elle t’attend.

Les gardiens posèrent sur lui un regard impassible, mais qui bientôt s’accompagna de brefs hochements de tête quand il les dépassa pour entrer sous

l'arcade ombragée qui menait aux portes de la bibliothèque. La pièce longue et rectangulaire était meublée d'étagères du sol au plafond, et remplie de livres qui ressemblaient à une collection lue et relue de volumes allant des premières éditions aux formats de poche cornés. Le lieu était serein et charmant, avec de jolies peaux de vache et autres *kilims* qui couvraient le superbe parquet. Des fauteuils en cuir bien rembourrés étaient placés devant une immense cheminée, et un bureau tout aussi imposant trônait à l'autre bout de l'espace, si grand qu'il aurait pu servir de péniche.

Jack se promena devant une jolie vitrine remplie de souvenirs. L'étagère du haut était couverte de médailles militaires et autres récompenses accordées au grand-père de Samantha, à son père et à elle. La deuxième étagère supportait des photos encadrées d'argent. Jack se pencha pour admirer un cliché de Samantha petite – une vraie brindille. Elle arborait une charmante robe fleurie et tenait la main d'un vieil homme – sans doute son grand-père – aux cheveux noirs striés de gris et au visage souriant, portant les marques de l'âge et d'un caractère affirmé.

Une autre photo montrait son petit frère, chargé d'une guitare basse à peu près aussi longue que son bras, les yeux brillant de fierté, planté à côté d'un garçonnet à la crinière blonde dont Jack devina qu'il s'agissait de Carey. Un troisième cadre argenté contenait un cliché de son père, d'une beauté ombrageuse dans son uniforme blanc de la Navy, les bras passés autour de la taille d'une Japonaise en kimono à fleurs ; apparemment, c'était le jour de leur mariage. La femme qu'il étreignait était délicate et très belle, et Jack nota immédiatement la ressemblance de Samantha avec les deux personnages.

— Sammy a hérité des yeux de son père, et de son caractère aussi, commenta une voix grave derrière Jack.

Il se retourna, surpris de découvrir dans l'encadrement de la porte un homme – ou plutôt une armoire à glace – qui ressemblait à un croisement entre le *cow-boy* Marlboro et un Viking. L'homme portait un jean, des bottes et une chemise à carreaux. Il avait d'épais cheveux blonds grisonnants aux tempes et un visage buriné qui paraissait sculpté par des années de travail en extérieur.

— Vous devez être Grant.

Jack s'approcha pour lui serrer la main.

— Et vous devez être Jack Roman, répondit Grant, tout en posant sur lui un long regard scrutateur.

Ses yeux bleus enfoncés dans leurs orbites étaient aussi clairs qu'un soleil d'été.

— C'est bien moi.

— Carey m'a raconté que vous aviez racheté leur plus gros concurrent.

— En effet.

— Pourquoi ? demanda Grant sans autre forme de préambule.

Jack sourit. Il aimait bien cet homme. Un protecteur, une qualité que Jack appréciait.

— Parce que je suis amoureux de Samantha, répondit-il en toute candeur, et que je ferais n'importe quoi pour la protéger. Y compris mettre à terre quiconque menace de lui faire du mal. Ou à Carey, d'ailleurs, ajouta-t-il avec tact.

Grant haussa un sourcil.

— Vous êtes amoureux de mon fils aussi ?

— Non, mais je l'aime beaucoup, fit Jack sans sourire. C'est juste qu'il n'est pas aussi beau que Samantha.

La bouche de Grant s'étira sur un sourire, et ses yeux scintillèrent d'amusement.

— Peu de gens le sont.

Tout en parlant, il se dirigea tranquillement vers le bar encastré dans le mur, dont il sortit un épais verre en cristal.

— Vous buvez ?

— Euh... Non, merci.

Jack ne prit pas la peine d'expliciter.

Grant se versa une dose de whisky et en but une longue gorgée tout en l'observant. Il affichait une attitude décontractée, mais Jack n'était pas dupe. Il avait vu Samantha et Carey jouer le même jeu, celui du charme texan, tout en affabilité, séduction et aspérités qui vous faisaient croire à une amitié facile quand, en réalité, il n'en était rien.

— Pourquoi vous êtes ici, Jack ?

Grant tenait son verre entre ses deux mains. Jack se posta face à lui.

— Samantha m'a demandé de venir.

— Ce n'est pas ma question et vous le savez très bien.

Jack n'avait jamais vraiment fait la connaissance des parents de ses flirts, et quand ça s'était produit, il n'avait en tout cas pas pris la chose au sérieux. Mais l'air d'amusement désinvolte qui planait sur les lèvres de Grant ne parvenait pas à masquer l'intelligence pénétrante de ses yeux. Il voulait savoir qui était Jack, et ce qu'il pouvait bien vouloir d'une femme que Grant considérait comme sa fille. Jack ne l'en respectait que plus pour ces scrupules.

— J'en déduis que vous n'avez pas beaucoup de gars qui se pointent ici pour vous demander la main de Samantha ?

Grant ne cilla pas.

— C'est ce que vous êtes en train de faire ?

— Je dois d'abord me débrouiller pour qu'elle me pardonne, mais oui, avoua Jack. C'est le projet, au final.

— De quoi Sam doit-elle vous pardonner ?

Grant alla s'asseoir dans l'un des fauteuils de cuir. Il lui fit signe de l'imiter. Jack obtempéra, soutenant le regard du vieil homme quand il s'installa face à lui.

— Je ne l'ai pas épaulée quand elle avait besoin de moi, admit-il franchement. Pile au moment où elle avait le plus besoin de moi, j'ai lâché l'affaire.

Grant faisait tranquillement tourner son whisky dans son verre.

— Je parierais gros qu'elle vous a poussé vers la porte.

— En fait, c'est elle qui l'a franchie, corrigea Jack, penaud. Et moi, j'étais trop buté et trop stupide pour la suivre.

Grant fronça les sourcils.

— Sammy n'a pas besoin qu'on se batte pour elle, Jack. Elle est plus forte qu'une dizaine d'hommes réunis. Je suis bien placé pour le savoir : on l'a élevée comme ça.

Jack le regarda.

— Sauf votre respect, je ne suis pas d'accord. Samantha a peut-être été conditionnée toute sa vie à être capable de se débrouiller seule, n'empêche qu'elle mérite un partenaire qui la soutienne quoi qu'il arrive.

Grant hocha la tête à la manière d'un sage.

— Elle a été secouée plus de fois qu'on ne peut les compter, vous savez.

Jack porta le regard sur les photos de la vitrine – les réminiscences de sa famille. Il songea aux cicatrices sur son corps et dont elle avait refusé de lui parler. Il se rappela les grues en origami étrangement suspendues au plafond de la pièce qu'elle gardait fermée à clé dans son duplex de Chicago.

— Je veux être l'homme en qui elle aura assez confiance pour se laisser approcher par lui ; celui sur qui elle s'autorisera à s'appuyer quand elle en aura besoin. Si Samantha veut quelque chose, quoi que ce soit, je veux être celui qui le lui donnera.

— Elle ne vous demandera pas votre aide, même quand elle en aura le plus besoin, lui dit Grant au bout d'un moment.

Jack soutint son regard.

— C'est un mur contre lequel j'ai déjà buté.

— Voici un conseil gratuit : Sam n'a pas besoin d'un chevalier blanc. Elle n'en a jamais eu besoin. Même pas quand elle était petite. Elle a juste besoin d'être aimée pour qui elle est, d'être acceptée par un homme assez sûr de lui pour l'aimer envers et contre tout. Si vous n'êtes pas ce gars-là, Jack, si vous avez ne serait-ce que l'ombre d'un doute au fond de vous... Eh bien, voici la porte.

Et il désigna l'arche qui le ramènerait dehors, dans la chaleur torride.

— Et n'oubliez pas de refermer derrière vous.

— Je pense que vous avez omis le passage où vous ajoutez que, si jamais je lui fais le moindre mal, vous m'écartelez avec vos chevaux que je vois là-bas, ajouta sèchement Jack.

Grant ravala un sourire.

— Pas besoin de vous inquiéter pour ça. Sammy vous fera plus de mal que vous ne pourriez jamais lui en faire. Tout ce qu'il vous faut décider, c'est si vous êtes capable de le supporter.

*En était-il capable ?* Le Dr. Carmichael avait-il raison ? Samantha était peut-être une drogue si puissante qu'il ne redoutait pas d'en devenir accro, et ce malgré la souffrance et le manque qui en découleraient. L'euphorie que lui procuraient les instants passés avec elle méritait ces châtiments. Il avait vécu des deux côtés désormais. Il savait l'effet que lui faisait une vie sans elle, et il ne voulait plus de cette vie-là. Elle ne lui suffisait plus.

Grant se releva lentement.

— Vous et moi, on n'a jamais eu cette conversation, l'avertit-il en terminant son whisky.

— Quelle conversation ? répliqua Jack, qui se mit debout à son tour.

— C'est exactement ce que je me demandais.

Jack se tourna, le cœur battant au son de cette voix. *Sa voix.*

— *Tesoro...*

Grant passa près de lui pour se diriger vers elle, plantée sur le seuil de la bibliothèque.

— Je serai dans le bureau du ranch si tu as besoin de moi, ma petite Sammy.

Et sur un geste affectueux de sa grande main posée sur l'épaule de Sam, il disparut. Le son de ses bottes fut étouffé quand elle referma la porte derrière lui. Jack la dévisagea. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Elle ressemblait à une apparition, presque une gamine des rues tant elle avait perdu de poids pendant son épreuve. Belle mais hantée, le reflet du mirage qu'elle avait été à Chicago.

Elle soutenait son regard, l'observait en silence, listant aussi les changements qu'il avait subis, lui. Ses prunelles sombres n'oublièrent rien. Jusqu'à ce qu'il s'avance et l'attire dans ses bras sans lui demander son avis. Parce qu'elle était là... et qu'elle était sienne.



## **Avril, au même moment, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

Toucher Jack à nouveau, être pelotonnée dans le cercle de ses bras puissants... C'était à la fois un soulagement et une secousse électrique. Il la contemplait comme si elle était la seule personne qu'il voulait voir, de ses prunelles argent brillant tel un feu gelé. Sa beauté était quasi prodigieuse malgré les marques de fatigue indiquées par le creux de ses joues et les ombres subtiles sous ses yeux. Être si proche de lui après tant de temps, éprouver contre toute attente un soulagement dans la pression enveloppante de son étreinte... C'était trop, et trop vite. Une vague d'émotions inattendue et soudaine manqua de la faire craquer, et elle perçut les tremblements annonciateurs qui parcouraient son corps tel un courant électrique.

— Tu m'as manqué, *tesoro*, chuchota-t-il avec une pointe de férocité. Tu m'as tellement manqué...

Oui, il avait l'air aussi secoué qu'elle.

Sam voulut enfouir le visage dans son cou et le respirer. Ses bras montèrent, ses mains trouvèrent la musculature solide et affirmée de son dos, la largeur de ses épaules. Elle sentait les changements en lui tandis qu'il la serrait, lui murmurant dans les cheveux un torrent de mots en italien. La force était bien là, pourtant la dureté de son corps avait été réduite aux muscles et aux nerfs par le chagrin et la discipline.

Elle voulut bouger, mais la puissance tendineuse des bras de Jack lui interdit cette faible tentative de fuite. D'une main, il lui prit la nuque et la renversa vers lui tandis que, de l'autre, il descendait délicatement le long de son dos. Du bout des doigts, il parcourut sa colonne vertébrale, touchant chaque disque, chaque vertèbre à travers la laine douce de son pull, comme s'il effleurait les touches d'un saxophone. Il rencontra le fond de son pull, qu'il remonta sans lui

demander la permission, révélant la peau douce et secrète du bas de son dos, couverte de cicatrices. Elle lâcha un son et tenta de s'écarter, mais Jack la tenait ferme, et ses yeux brillants étaient toujours rivés sur elle.

— J'ai besoin de sentir par moi-même que tu vas bien, lui expliqua-t-il d'une voix bourrue, touchant déjà les boursoufflures de sa peau avant qu'elle puisse l'en empêcher, avant qu'elle puisse articuler vraiment ses protestations. S'il te plaît, *tesoro*...

Il fit courir la pulpe de ses doigts sur les zones surélevées où elle avait été recousue. Ses prunelles argentées brûlaient d'émotion.

Le travail effectué était d'excellente qualité, mais les dégâts trop considérables pour pouvoir être cachés sous la lame d'un chirurgien plastique. Et, de toute façon, Sam ne voulait pas d'une opération esthétique. Elle avait vu assez d'hôpitaux pour toute une vie – ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elle abdiquait son ego de femme. Elle ne souhaitait pas voir le regard de Jack quand il découvrirait l'étendue de ses imperfections.

— Je vais bien, Jack.

Elle voulut reculer mais il la captura, refusant de la laisser partir et continuant à passer les doigts sur le braille de sa blessure. Elle fut tellement surprise, quand il baissa la bouche sur le creux vulnérable de sa clavicule, qu'elle en resta muette. Il passa la peau douce de ses lèvres exactement de la même façon qu'il pressait la main dans le bas de son dos, tout en la maintenant contre le terrain dur de son corps.

— Tu ne vas pas bien, *tesoro*, mais ça va s'arranger, murmura-t-il contre sa peau.

Le ton de sa voix était sûr, rassurant, son souffle brûlant et doux.

Sam cligna des paupières, perplexe, piégée quelque part entre le réconfort et l'incrédulité. Comment Jack pouvait-il l'amener à se sentir à la fois si vulnérable et si exposée en se bornant à lui murmurer quelques paroles et en esquissant quelques gestes simples ? Comment se faisait-il qu'elle ait une telle envie d'être dans ses bras et de le prendre dans les siens en retour ? Il la tenait résolument contre les soulèvements rassurants de son torse, l'imprégnant, la pénétrant de son exquise chaleur. Quand enfin elle s'autorisa à se détendre dans ses bras, il approcha la bouche de la sienne.

La frustration, la colère et la trahison qu'il avait fait naître en elle cédèrent la place aux sentiments plus profonds que lui inspirait cet homme si beau et si exaspérant à la fois. Pendant tous les mois où ils avaient été séparés, elle ne s'était pas accordé le droit de se languir de lui, encore moins de le désirer. Dans

l'intimité de ses rêves, elle avait pourtant revécu les baisers de Jack, et la chaleur de leur alchimie l'avait éveillée plus d'une fois, brûlante et perturbée par des désirs indicibles et le fantôme de ses propres souvenirs. Mais même son imagination la plus vivace n'était que pâle copie de l'intense sensualité de Jack, en chair et en os.

L'espace d'un bref instant, Sam oublia ses soucis. Elle s'autorisa à ressentir et uniquement ressentir, sans penser à rien, oblitérant le monde autour. Elle se contenta d'absorber le moment, perdue dans son besoin, cédant à ses baisers sensuels de rapace qui avaient un goût de désir, d'espoir et d'amour, tout cela mêlé en un seul ressenti addictif. *Dieu que ça m'a manqué*, songea-t-elle, les bras noués autour des épaules de Jack comme s'ils avaient été créés pour ça. *Tu m'as manqué, Jack. Donne-moi ça. Donne-moi juste un instant de sensation sans complications... aimer et être aimée...*

Elle perdit la notion du temps, noyée dans le plaisir de le toucher à nouveau, lèvres, langue et dents, jusqu'à ce que tout à coup cela semble trop intime, plus encore que les relations sexuelles qu'ils avaient eues quand ils étaient ensemble. L'immensité de ses sentiments pour Jack envahit la satisfaction physique, menaçant de la submerger. Ayant passé la majeure partie de sa vie d'adulte à bâtir des murs censés justement la protéger d'émotions pareilles, elle n'était pas conditionnée pour ces afflux de sentiments. Alors elle rompit leur étreinte et le dévisagea. Il soutenait son regard, tous ses sentiments affichés clairement dans ses yeux, qui transmettaient les émotions qu'il n'avait pu lui dire pendant les mois où ils avaient été séparés.

Essoufflée, Sam comprit enfin ce qu'il faisait – ou ce qu'il essayait de faire. Il la tenait comme il pouvait, il raccommoait les morceaux déchirés de son dos, comme si son amour pouvait suffire à la sauver de sa situation, à la sauver d'elle-même.

Alors elle le repoussa avec force et porta une main à son front.

— Jack, non. Arrête. Ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir ici.

Il la relâcha à contrecœur.

— Dis-moi que tu m'as fait venir parce que je te manquais, l'implora-t-il alors qu'elle se détournait de lui dans une tentative pour recouvrer ses esprits. Dis-moi que tu m'as fait venir parce que tu sais tout aussi bien que moi qu'entre nous, ce n'est pas fini.

Elle s'arrangea pour placer le bureau entre eux, afin de se laisser l'espace nécessaire à sa reprise en main. Jack était trop magnétique, trop tentant, trop sagace. Elle s'était accordé du temps supplémentaire pour concocter son plan, et

il l'avait détruit en quelques secondes. Jack Roman, pour elle, c'était de la kryptonite sur pattes. Depuis la seconde où elle avait posé les yeux sur lui à Chicago, elle avait su qu'il possédait ce qu'il fallait pour causer sa perte.

— Je ne t'ai demandé de venir pour aucune de ces raisons, corrigea-t-elle, luttant pour garder une voix neutre. Je cherche la vérité, Jack, or tu es le seul à pouvoir m'aider à l'atteindre pour l'instant.

— La vérité ?

Tout en parlant, il se rapprochait tel un félin. Il vint poser les deux mains à plat sur le bureau et se pencha vers elle.

— La vérité, c'est que je me réveille avec ton goût sur ma langue et ton odeur qui flotte dans l'air, même quand tu es loin de moi. Voilà à quel point tu me hantes, lui avoua-t-il sans ciller. La vérité, c'est que tu es ce qui m'est arrivé de meilleur et de pire. À un certain moment au cours des mois écoulés, tu es devenue plus que ma maîtresse, *tesoro*. Tu es devenue mon obsession, *vita mia, cuore mio*<sup>4</sup>. La vérité, c'est que je refuse d'envisager une vie sans toi, et ça me rend complètement dingue, Samantha. Les voilà, mes vérités. Quelles sont les tiennes ?

— Tu es terriblement doué avec les mots, Jack, répliqua-t-elle, ravie que le bureau fasse office de barrière entre eux.

— Je suis terriblement doué avec ma bouche en général, mais ça, tu le sais déjà.

Il lui jeta un regard torride qui lui fit monter le rouge aux joues.

— C'est vrai, oui. (Sam ouvrit le tiroir du bureau, cherchant à restaurer sa maîtrise d'elle en se concentrant sur l'affaire qui la préoccupait.) Tu as d'ailleurs un talent particulier pour le mensonge, avec cette bouche si habile.

Elle lui jeta une chemise cartonnée sous le nez. Un dossier rempli de secrets. Un dossier qu'il lui avait caché pendant des mois.

Jack se redressa en reconnaissant aussitôt ce qui les séparait désormais.

— Je ne peux que te prier de m'excuser pour ça, *tesoro*. Je n'aurais jamais dû accepter ce fichu dossier, et encore moins le lire, admit-il. Ma seule défense, c'est que j'étais à moitié fou d'inquiétude pour Jaime, à l'époque, et j'étais tellement loin de mon élément que gratter la poussière m'est apparu comme le seul moyen de me soulager.

Elle le contempla un long moment, soupesant ses paroles et la sincérité de son expression.

— Et les médicaments ? demanda-t-elle enfin. Ça a commencé quand ?

— C'était le point d'inflexion avant la désintégration, avoua-t-il lentement, les joues empourprées par la honte. J'ai commencé à en prendre après que Jaime s'est fait tirer dessus à Rio, et qu'on s'est séparés.

Elle plissa les paupières.

— Tu comptes vraiment me regarder droit dans les yeux et me mettre tes problèmes sur le dos ?

— Non... Si. (Il se pinça l'arête du nez.) Si on est honnêtes, alors je dois admettre que notre relation a été un déclencheur. Ou plutôt, la manière dont j'ai vécu sans elle. Au départ, je cherchais une forme de soulagement, et ensuite je voulais juste un substitut.

Il lâcha un soupir frustré et se passa les doigts dans les cheveux.

— Ça n'avait rien à voir avec les médicaments... pas vraiment. C'était toi... nous.

— Preuve irréfutable que je suis nocive pour toi, Jack, conclut-elle en croisant les bras, qu'on est mauvais l'un pour l'autre. Tout ce qu'on a partagé jusqu'à présent, ce sont les dépendances, le manque et les mensonges. Ce n'est pas une relation. C'est une putain de tragédie grecque.

— *Est quaedam flere voluptas*, cita-t-il dans une tentative d'humour noir, sachant qu'elle reconnaîtrait le vieil adage. Il y a un certain plaisir dans les pleurs parfois. Tu ne penses pas ?

— Ovide, comme c'est approprié.

Le dos en compote, elle se laissa tomber dans le fauteuil de bureau en cuir.

— On n'a pas encore commencé la discussion sur ton goût du danger. Tu t'es placé dans une position extrêmement et inutilement risquée en rachetant Leviathan et en t'attaquant à Lightner, le gronda-t-elle gentiment. Si ce n'est pas une forme d'attitude suicidaire, je ne sais pas ce que c'est.

— Ça ne l'était pas pour moi et tu le sais, *tesoro*. À la minute où Lightner t'a menacée à Rio, il s'est placé dans ma ligne de mire.

— Ne refais jamais ça, Jack, lâcha-t-elle après un moment de silence. Ne te mets pas en danger pour moi. Plus jamais. Promets-le-moi.

— Je ne peux pas, répondit-il en toute franchise, reprenant sa position, en appui sur le bureau. Je suis prêt à tout mettre en péril pour toi depuis la seconde où l'on s'est rencontrés. (Son regard se radoucit quand il le posa sur elle.) Tu vaux tous les risques, Samantha. Être avec toi, te voir aux portes de la mort dans cet affreux lit d'hôpital en Allemagne...

Il secoua la tête, empêché de poursuivre par une vague d'émotion.

— Je ferais n’importe quoi pour toi. N’importe quoi pour m’assurer que tu vas bien, reprit-il.

Elle grimaça.

— Eh bien, dans ce cas, tu vas adorer ce que je m’apprête à te demander.

Il s’assit face à elle.

— Vas-y, demande. Je ferais n’importe quoi.

— Il y a des photos, dans ce dossier, expliqua-t-elle en désignant la pochette. Des photos dont j’ai besoin que ton père me les explique.

Jack fronça les sourcils et ouvrit la chemise cartonnée. Il en sortit la liasse de clichés que Sam avait récupérés auprès de Wes et les feuilleta rapidement.

— Elles n’étaient pas dans le dossier, remarqua-t-il après les avoir brièvement passées en revue. Je n’ai jamais vu ces images avant.

Elle s’adossa à son fauteuil.

— Je sais. Elles montrent toutes mon père en compagnie de divers contacts au Moyen-Orient. J’aimerais me convaincre qu’elles n’existent que pour des raisons commerciales, mais il y a une chose que je ne parviens pas tout à fait à comprendre : pourquoi la CIA a-t-elle fourré son nez dans la mort de mon père et de mon frère au départ ?

*Et parce que Wes a semé l’idée dans ma tête et que je n’arrive pas à cesser d’y penser.*

— Leur mort aurait dû être considérée comme un banal accident, ajouta-t-elle.

Jack observa certains clichés.

— Ce sont les personnes que je crois, là ? demanda-t-il, une touche d’admiration teintée de curiosité dans la voix.

— Oui, acquiesça-t-elle. Et si mon père avait de bonnes raisons de rencontrer ces personnages importants pour ses affaires, je commence à me demander s’il n’a pas été une sorte d’agent du gouvernement américain. Mais ton père est le seul à pouvoir confirmer ou infirmer cette théorie.

Une brève hésitation passa sur les traits de Jack.

— Je ne pense pas qu’il sera d’accord pour divulguer ce genre d’informations même s’il les a, *tesoro*.

— Tu veux dire moins facilement d’accord que pour te divulguer mon passé militaire classé secret défense ? rétorqua-t-elle d’un ton mordant, les paupières plissées. Ton père a déjà franchi la ligne rouge en sortant mon dossier, et tu as brisé la confiance qui s’était instaurée entre nous en le lisant. Alors maintenant,

je te demande de réparer tes torts, Jack. Sandro a ouvert une porte... Tu ne peux pas me reprocher de poser des questions sur ce qui se trouve derrière.

Il resta silencieux longtemps. Puis il plongea dans ses yeux.

— Rien de ce que tu pourras apprendre ne les ramènera, *tesoro*.

— Non, convint-elle. Seulement maintenant, je sais que ma famille n'est pas morte à cause d'un ivrogne qui a pris le volant cette nuit-là. Ce qui s'est produit est beaucoup plus glauque et, pour avoir le fin mot de l'histoire, j'ai besoin de savoir pourquoi, lui avoua-t-elle franchement, sans le lâcher des yeux. Sandro peut m'aider à me rapprocher de la vérité.

— Et si je ne réussis pas à persuader mon père de se mettre à table ? demanda-t-il, tendu.

Elle se cala contre son siège, très calme.

— Je ne te retiens pas en otage.

— Ah non ? (Il se pencha en avant.) Si je n'obtiens pas de mon père qu'il révèle des informations secrètes sur un agent potentiel, tu ne me pardonneras jamais mon indiscretion, c'est ça, *tesoro* ? Tu ne m'accorderas plus jamais ta confiance, et tu ne me reprendras jamais.

Elle inclina la tête.

— Qui te dit que je te reprendrais autrement ? La confiance, c'est au mieux une illusion. Tu ne m'as jamais fait confiance, toi. Et manifestement, je ne peux pas te faire confiance non plus, alors tout ce qu'il nous reste maintenant, c'est un intérêt mutuel.

Le regard de Jack glissa sur son visage, comme s'il y cherchait la femme qu'il croyait aimer et espérait y déceler un signe indiquant qu'elle était toujours enfouie là, quelque part. Mais cette femme avait été extraite de son corps quelques mois plus tôt. À coups de couteau. Et ils ne pouvaient pas revenir en arrière.

Elle avait des cicatrices pour le prouver.

— Je vais le faire, mais à une condition, accepta-t-il enfin.

Elle haussa un sourcil.

— C'est le moment où tu me prouves que j'avais raison sur le côté égoïste de ta démarche ?

— Tu croirais ce que je te dis, autrement ?

— Probablement pas.

— Alors ma condition est simple, commença-t-il d'un ton prosaïque. J'apporte sur la table toutes les informations que je peux récolter concernant

l'implication potentielle de ton père avec la CIA si tu m'autorises à rester ici, auprès de toi.

Sam éclata de rire face à l'audace de sa requête.

— Non, tu ne peux pas rester ici. Et pas seulement parce que je ne veux pas de toi dans mes pattes, ajouta-t-elle en secouant la tête. Ce petit coup de poker que tu as tenté en offrant une récompense pour la tête de Lightner, c'était un peu comme aller titiller un ours. Nous sommes déjà tous les deux des cibles. Ensemble, nous sommes des proies faciles.

— Je pourrais te répliquer le contraire, fit-il avec calme. On découvre de nouvelles pistes chaque jour. En plus du MI-6, d'Interpol et de mon équipe chez Leviathan, tous les chasseurs de primes, les assassins et autres mercenaires de la planète sont aux trousses de ce connard.

Elle inclina la tête.

— Tu sais où il se trouve ?

Elle se demandait si les pistes de Jack étaient plus fiables que celles de Rox et d'Avi, mais elle ne voulait pas non plus l'impliquer davantage qu'il ne l'était déjà.

— Pourquoi ? Pour que tu puisses envoyer à sa recherche la mystérieuse inconnue qui m'a sauvé la vie à Londres ?

Sam plissa les paupières.

— On est dans le même camp, Jack.

— Tu viens de m'affirmer que la confiance n'était qu'une illusion, répliqua-t-il, lui renvoyant ses propres paroles comme un boomerang. Dis-moi qui elle est.

Sam se tut. Jack connaissait déjà Alejandro. Il devait aussi savoir qu'Alejo avait une petite sœur – supposée morte. Il était bien trop malin pour ne pas en tirer des conclusions, ce qui ne ferait que l'empoisser plus avant dans la toile et mettre en danger l'anonymat de Rox par la même occasion.

— La femme à qui tu vas verser dix millions une fois qu'elle aura mis la main sur Lightner, éluda-t-elle. Tu aurais dû discuter avec moi de cette récompense avant de lancer l'idée.

— Je l'aurais fait volontiers, sauf qu'à l'époque tu refusais de me parler.

Sam se leva avec précaution, traversa la bibliothèque et alla se poster devant la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin.

— Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée quand je t'ai demandé de rester en dehors de tout ça ? Tu ne t'es pas imaginé que si je te tenais à l'écart, c'était pour t'éviter d'être blessé ?



Il vint se planter derrière elle – sans la toucher, mais à un souffle de son corps. Elle sentait sa présence contre son dos comme une chaleur qui l'irradiait et dut lutter pour ne pas fermer les yeux ou se laisser aller contre lui. *C'était ça, la bataille la plus terrible, en fait.* Entre ce qu'elle savait être le mieux – *le repousser* – et ce qu'elle désirait – *le garder près d'elle.*

Elle pivota sur elle-même, prenant soin de lever vers lui un visage impassible.

— J'ai peut-être commis l'erreur de te laisser partir, mais je suis revenu à la raison, non ? lui murmura-t-il d'une voix douce. Je préfère souffrir avec toi plutôt que sans toi. Quand est-ce que tu vas enfin me croire ?

Une lueur téméraire scintillait dans ses yeux quand il la regardait, un désir inexprimé. Sam se rendit compte qu'il avait développé un goût pour le danger, pour les zones sombres qui environnaient une vie par ailleurs privilégiée. Elle reconnut aussi que c'était elle qui l'avait appelé à sa porte. C'étaient leur relation et leur rupture qui l'avaient amené là, prêt à faire tout et n'importe quoi pour protéger ce qu'il voulait. Ce qui le rendait infiniment plus attirant aux yeux de Sam, car elle décelait aussi ces tendances-là chez elle. Il n'était pas encore allé trop loin. Il pouvait toujours faire demi-tour et entamer une vie différente, plus normale – une vie sans avoir les mains trempées de sang.

— Tu ne me veux pas moi, Jack, lui asséna-t-elle sans détour. Pas telle que je suis. Pas la personne qui se cache derrière la façade. Écoute-moi bien : tu es tombé amoureux d'un fantasme, et cette folie passagère, nous y avons tous les deux succombé jusqu'à ce que la réalité de qui je suis et du monde dans lequel j'évolue revienne nous frapper en plein visage. Tu ne veux pas de ça.

En plus de la voix cinglante, elle accompagna sa dernière phrase d'un geste qui la désignait.

Jack l'attira dans ses bras avant qu'elle ait pu protester.

— Je te veux telle que tu es. Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ?

— Qui je suis vraiment, c'est bien ça le problème, Jack, chuchota-t-elle. Je ne suis pas la femme qu'il te faut. Je ne l'ai jamais été. Tu ne peux pas rester ici.

Elle voulut s'écarter, mais il résista et la serra plus fort.

— Accorde-moi quarante-huit heures.

— Et Lightner ? Je t'ai expliqué que ta présence ici allait faire de toi une cible facile.

Ça n'était qu'en partie vrai, elle le savait bien, mais elle n'était pas disposée à le lui avouer. Si Rox avait raison, Lightner était déjà bien occupé par la

négociation d'une vente d'armes à l'autre bout du monde ou presque. C'était seulement si ce salaud réussissait qu'elle aurait un sérieux problème à gérer.

Jack lui adressa un sourire amer et repoussa les cheveux qui lui retombaient sur les épaules.

— Qu'il vienne alors, ce salopard. Parce que, à partir de maintenant, je vais affronter chaque bataille avec toi. Je ne me défilerais pas et je ne t'abandonnerais pas, *tesoro*.

— Non, marmonna-t-elle en le repoussant.

— Si, insista-t-il, refusant de la lâcher.

Elle pouvait briser leur étreinte en lui faisant mal, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait.

— Tu es une tête de mule de la pire espèce, Jack Roman, gronda-t-elle.

— Ça fait partie de mon charme, Samantha Wyatt.

Ils continuèrent à se dévisager, longtemps, sans ciller. Sam se demandait si le sujet valait la peine d'être débattu, et Jack évaluait ses chances de succès.

— Tu as quarante-huit heures pour amener ton père à balancer ce qu'il sait, finit-elle par lui accorder. Si tu ne respectes pas ta part du marché, je te jetterai dehors si vite que tu devras rentrer à Chicago en stop.

Le sourire de Jack se dessina lentement.

— Marché conclu.

1. « Ma vie, mon cœur » en italien. (N.d.A.)



## **Avril, fin d'après-midi, Tours Wyatt, Houston, Texas**

*Wesley*

Wes se tenait au pied des Tours Wyatt, immenses gratte-ciel tout de verre scintillant, l'un des trios de flèches monolithiques bâtis pour héberger et exhiber l'immense richesse de Rob Wyatt et de son empire pétrolier. À sa grande époque, l'homme aimait pour le moins l'ostentation, et Wes ne put s'empêcher de se remémorer les brefs moments qu'il avait passés dans le penthouse, terré dans la chambre de Sam durant de courtes vacances ou de longs week-ends. Elle n'aimait pas y séjourner trop souvent, préférant les vastes espaces du ranch à l'humidité étouffante de Houston et au cauchemar de la circulation congestionnée. Pourtant, il se rappelait encore la vue, de là-haut : trois cent soixante degrés de magnificence. Il comprenait pourquoi Rob avait construit ces tours : se tenir à leur sommet vous donnait l'impression d'être le roi du monde.

Plongé dans sa contemplation rêveuse de l'appartement, tout en haut du bâtiment de verre, Wes faillit rater le grand blond qui poussa la porte tambour. Mais Carey le remarqua immédiatement et traversa le trottoir dans sa direction avec une expression qui semblait hésiter entre l'amusement et la sidération.

— Comment tu as su que j'étais ici ? demanda-t-il en secouant la tête avec perplexité.

Wes haussa les épaules.

— Disons que ça fait quelques semaines que j'essaie d'obtenir un entretien en face à face avec Mack. Quand son assistante m'a dit qu'il était coincé dans une réunion du conseil d'administration pour la plus grande partie de la journée, j'ai compris que tu y serais aussi, en tant que représentant de Sam.

— Elle n'aurait pas dû te révéler ça, soupira Carey. Bon Dieu, il va falloir que je la vire ou quoi ?

— Je ne sais pas quoi dire... Elle a été gentille avec moi. Je l'ai eue à l'usure.

— Elle a cinquante-cinq ans, lui fit remarquer Carey, qui tirait sur le nœud de sa cravate.

Wes pouffa.

— Elle n'en est pas moins femme, si ?

— Maman a toujours dit que tu étais trop charmant pour être honnête.

— Ça ressemble bien à Hannah, répliqua Wes avec un sourire amusé. Tu n'as pas l'air de te porter plus mal. Je t'offre une bière ?

Carey lâcha un soupir.

— Je ne devrais pas. J'ai une conf call avec Talon à Chicago.

— Tu as le temps. Allez, viens, je connais un endroit où ils servent des hamburgers du tonnerre. Tu seras tout requinqué après un bon repas et une bibine.

Sur quoi Wes prit la direction d'un restaurant qu'il fréquentait parfois, à quelques pâtés d'immeubles de là.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression de marcher tout droit dans un piège ? demanda Carey alors qu'ils descendaient la rue.

— Carey, je te connais depuis que tu portes des culottes courtes. Évidemment, je prendrai toute nouvelle de Sammy que tu seras disposé à me donner, mais tu auras quand même ta bière fraîche et ta dose de protéines animales, alors où est le mal ?

— Oh, de toute façon je ne peux pas résister, déclara Carey, les mains levées en signe de reddition. Tu sais qu'ils ne servent que de tout petits sandwiches pendant ces réunions ? Il me faudrait en avaler trois plateaux pour être rassasié.

Wes éclata de rire.

— Je t'imagine en train de te verser le contenu de l'un de ces plateaux d'argent directement dans le gosier. Bon sang, que diraient les membres du conseil ?

— Sûrement ce qu'ils disent déjà : « Ce garçon n'y connaît rien de rien en matière de pétrole. Quand est-ce que Sammy revient ? » imita-t-il, moqueur, en levant les yeux au ciel.

Dix minutes plus tard, ils étaient installés à une table d'angle dans un petit restaurant sans prétention qui sentait la viande grillée et le pain cuit maison. Carey descendait une Shiner Bock avec un air ravi. Il fit claquer ses lèvres et se cala contre le dossier de sa banquette avec un soupir.

— Il n’y a rien de plus ennuyeux que d’écouter des rapports de forage, confessa-t-il. Tu savais, toi, qu’il était possible de rester assis pendant qu’on te lit un rapport de deux cents pages sur la collecte de l’énergie thermique ? (Il secoua la tête, dépit.) Mec, je préfère me prendre une bombe à mortier à Falloujah plutôt que d’endurer ce truc.

Wes haussa un sourcil.

— C’est un peu... extrême.

— Mais c’est ta faute aussi, décréta Carey, inclinant sa bouteille de bière vers Wes.

Ce dernier cligna des paupières.

— Ah oui ? Et comment ça, je te prie ?

— Sam était prête à reprendre la barre, seulement cette petite virée impromptue à Austin pour te passer l’avoinée du siècle l’a tellement épuisée et énervée qu’elle ne pense plus qu’à retourner les pierres entourant la tombe de son père. Je devrais te botter les fesses pour ça, conclut Carey en reprenant une gorgée de sa bière.

Wes s’adossa à son siège.

— Sérieux ? Ce n’était pas mon intention.

— Ouais, eh ben Sam est restée debout toute la nuit à ruminer, après ça. Alejo dit qu’elle est insupportable. Enfin, encore plus que d’habitude, quoi.

— Je n’en reviens toujours pas de l’ironie de cette situation, commenta Wes en secouant la tête. À l’université, ces deux-là se supportaient à peine. Ils passaient leur temps à se sauter à la gorge.

Carey secoua la tête à son tour.

— Ça n’a pas beaucoup changé aujourd’hui.

— Quoi qu’il en soit, je te signale que c’est Sammy qui est venue à moi, rappela Wes. Qu’est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je lui mente ?

La serveuse apporta leurs burgers, et Carey se requinqua aussitôt.

— Je me sentirai mieux une fois que j’en aurai avalé à peu près quatre comme ça. Ensuite, je te botterai les fesses.

Wes leva les yeux au ciel, mais il accorda tout de même à Carey le temps de profiter de son repas avant de se lancer dans les détails de sa visite impromptue. Sam lui avait peut-être conseillé de ficher le camp et de la laisser tranquille, mais elle ne lui avait pas interdit, en revanche, de s’adresser à son meilleur ami et associé en affaires. Cela dit, Wes n’était pas dupe : Sammy était toujours en colère, incandescente comme un fer rouge sans doute, mais il la connaissait suffisamment bien pour savoir qu’elle était toujours plus remontée les premiers

jours. Quand elle redescendrait, elle se calmerait et verrait bien la logique des éléments qu'il lui avait détaillés au sujet de son père et de l'enquête. En attendant, il ne comptait pas perdre son temps. Il avait bien l'intention d'aborder de nouvelles questions avec Carey, histoire de voir quels renseignements il pourrait dégoter.

— Sam t'a rapporté ce que je lui ai dit ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Carey s'essuya la bouche.

— Pas sur ce point. Je suppose que ça avait à voir avec le dossier dont tu n'es pas censé être au courant ?

Wes opina du chef.

— En effet, oui.

— Et j'imagine qu'elle t'a dit de lâcher l'affaire ? ajouta Carey avec un regard entendu.

— Oui, aussi, fit Wes, qui accompagna sa réponse d'un haussement d'épaules.

Carey sembla amusé.

— Et donc, tu fais tout l'inverse.

Wes sourit.

— Eh bien, je n'ai jamais été très fort pour obéir aux ordres. Si ma maman était encore de ce monde, elle te le confirmerait.

— Quoi que tu mijotes, Wes... Ça ne te ramènera pas dans ses bonnes grâces, l'avertit Carey. Tu es bien placé pour savoir que quand Sammy a pris une décision, elle ne revient jamais dessus.

Wes se cala dans son siège en sirotant sa bière.

— Bon, tu as fini de me dire des trucs que je sais déjà ?

Carey termina son hamburger, puis il se rassit confortablement et se tapota l'estomac.

— Bon Dieu, je me sens dix fois mieux. Alors maintenant, explique-moi : pourquoi est-ce que je suis ici, Wes ?

— Parce que tu es curieux d'apprendre ce que j'ai en ma possession. Et que tu veux savoir comment tu peux te rendre utile.

Il plongea la main dans la poche de sa veste et jeta quelques photos vers Carey – des photos qu'il n'avait pas montrées à Samantha quand elle lui avait rendu sa visite surprise au bureau.

Carey feuilleta la pile de clichés. Et le trait de sa bouche se fit dur.

— C'est quoi, ça, nom de Dieu ?

— Tu connais tous ces gens, pas vrai ?

Carey releva la tête, les paupières plissées.

— La plupart, oui. La moitié d'entre eux au moins siégeaient justement au conseil tout à l'heure. Pourquoi cette question ?

Wes se pencha par-dessus la table.

— Je me renseigne sur les circonstances de la mort de Rob depuis des mois et, de mon point de vue, chacun de ces individus avait beaucoup à gagner de son décès. Des mobiles, donc. À présent, j'essaie de voir qui aurait eu les couilles de prendre le taureau par les cornes. Sa mort a été un assassinat prémédité et très bien préparé. Le seul détail qui n'était pas prévu, c'était la présence de Ry dans la voiture, cette fameuse nuit.

Carey grimâça, et son visage blêmit sous sa peau tannée par le soleil.

Wes poursuivit néanmoins.

— Ce que j'ai besoin de comprendre, c'est si quelqu'un, dans le cercle proche de Rob, avait les moyens de commettre ce crime. Et je ne parle pas seulement d'argent. Un meurtre tel que celui-là nécessite des tripes et une forme de courage. Celui qui s'est attaqué à Rob était soit très éloigné, soit très intime. J'ai besoin de quelqu'un qui ait un pied dans le jeu pour m'aider à démêler tout ça.

Carey resta silencieux un long moment, à faire tourner sa bouteille de bière entre ses doigts tout en observant Wes. Il y avait une douleur dans ses yeux qu'il ne prenait même pas la peine de cacher. Wes se rappelait l'enfant qu'il avait été. Combien il était proche de Ry. Et qu'il admirait Rob comme un oncle.

— Tu sais que Ry et moi avons moins d'un an d'écart, non ? finit par dire Carey.

Wes acquiesça sans un mot. Carey reprit, un flamboiement allumant ses prunelles bleues :

— Il n'était pas seulement mon meilleur ami. Il était mon frère. Tout comme Sammy est ma sœur. J'aimais ce garçon plus que tout. Quant à l'oncle Rob, c'était un dur à cuire, mais vis-à-vis de moi il a été un homme bien. Il a pris soin de moi comme il l'aurait fait d'un fils, il ne m'a jamais traité différemment.

— Ton père considère Sam de la même manière, commenta Wes.

Carey se pencha sur la table.

— Exact. Alors d'abord, tu dois savoir que si je t'aide, je le fais pour moi. Ça n'est pas lié à ma relation avec Sam. Elle est elle, et ça ne me concerne pas. Si elle refuse de te reprendre, tu dois respecter sa décision.

— D'accord.

*Alors là, pas question.*



— *Secundo*, tu partages tout ce que tu as en lien avec cette enquête, exigea encore Carey. Pas de secrets, pas de rétention d'informations. Je dois voir la chose dans son ensemble pour t'aider à remplir les blancs.

Wes inclina la tête.

— Même si tu n'apprécies pas ce que je découvre ?

— *Surtout* si je n'apprécie pas ce que tu découvres, confirma Carey.

— Ça fait un paquet de conditions, fit nonchalamment remarquer Wes, tout en reprenant une gorgée de bière.

Carey afficha un air sarcastique.

— Tu veux mon aide, oui ou non ?

— Vas-y, continue.

— Sam va nous écorcher vifs si elle entend dire qu'on travaille ensemble. J'ai appris à faire ce que j'estime bon et à demander son pardon ensuite, mais j'ai aussi appris à avouer rapidement, quand je me fais attraper. (Carey secoua la tête.) Plus tu la fais trimer pour obtenir la vérité, plus elle devient furax.

— Tu oublies que j'ai vécu avec elle, répondit Wes avec un gloussement amusé. Je la connais bien, sa colère.

— Dans ce cas, tu sais que je serai honnête quand on en arrivera là, fit Carey avec un regard entendu. Et tu devrais en faire autant.

— Carey, en ce qui me concerne, il faudra d'abord qu'elle me prenne la main dans le sac. Et à dire vrai, au stade où nous en sommes, j'en ai plutôt envie, confessa-t-il en tendant le bras par-dessus la table. Alors, marché conclu ?

Carey saisit sa main et la serra.

— Marché conclu. Maintenant, montre-moi ce que tu as.

## **Avril, soirée, en planque, Tel Aviv, Israël**

### *Roxanne*

Rox observait la jolie brune qui chantait une berceuse à la fillette d’Uzi Dichter. Avi les avait installées dans une planque plutôt agréable : une vieille villa nichée dans un faubourg calme et discret de Tel Aviv. La femme qui s’occupait de la petite Dichter était une réfugiée syrienne d’un certain âge, que Rox avait trouvée assez facilement dans l’un des camps prévus par Israël pour contenir l’afflux de migrants.

La femme, qui recherchait du travail, avait été ravie d’accepter de l’argent liquide en échange de ses bons soins pour une fillette. De plus, elle avait trois enfants à elle, et la perspective de leur offrir un lieu de vie sûr, à des kilomètres des dortoirs tristes où ils étaient confinés depuis des mois, avait achevé de la convaincre. Son silence lui semblait apparemment un prix raisonnable à payer pour ça.

— Elle s’est endormie ? demanda Avi depuis le canapé où il était assis, un ordinateur portable sur les genoux.

Il avait aménagé autour de lui un mini-poste de commandement, avec des plans et des images satellite du port d’Ashdod étalés un peu partout.

— Presque, répondit Rox. Elle a passé la journée à jouer avec les gamins de la nounou. Je lui ai raconté que son père était en voyage. Elle a d’abord été chagrinée, mais maintenant, je pense que ça va.

Avi lâcha un soupir refoulé. Ses yeux noisette étaient troublés.

— Ça ne me plaît pas qu’on l’ait enlevée, murmura-t-il.

— Et moi, ça ne me plaît pas que son père vende des armes nucléaires à des trous du cul dans le genre de Lightner, du coup on est tous les deux mal à l’aise, vois-tu.

Elle ramassa la bouteille d'alcool qu'Avi avait rapportée et en consulta l'étiquette.

— C'est quoi, ça ?

— Goûte, suggéra-t-il en s'emparant de son propre verre.

Rox s'en versa un aussi et prit une gorgée timide. Aussitôt, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Putain, c'est quoi ce truc ? lâcha-t-elle en toussant pour tâcher de résorber la brûlure.

Le goût lui rappela immédiatement celui de la réglisse, à supposer que la réglisse contienne de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés et vous donne l'impression d'avoir les cheveux en feu rien qu'en la respirant.

Avi gloussa, le nez dans son verre.

— On appelle ça de l'*arak*.

— *Manda huevos*<sup>1</sup> ! Il vaudrait mieux appeler ça « atroce » ! s'exclama-t-elle avec une grimace.

Avi inclina la tête en la contemplant.

— C'est une habitude à prendre. Alors comme ça, tu es espagnole.

— Pas tout à fait.

— D'Amérique du Sud alors ?

Ses yeux noisette brillèrent de curiosité. Elle alla s'asseoir à côté de lui et saisit quelques photos satellite des docks qu'il avait imprimées.

— Sans commentaire.

Il lui donna un coup d'épaule.

— On a menacé un homme et kidnappé sa fille ensemble, et tu refuses toujours de me révéler ton nom ou ton origine.

Elle lui jeta un regard incrédule et amusé à la fois.

— Depuis quand ces deux informations sont-elles la base d'une amitié ?

Il haussa négligemment les épaules.

— J'ai peut-être envie de savoir avec qui je fais équipe avant qu'on entreprenne des trucs encore plus terribles ensemble.

Rox éclata de rire.

— Avi, on faisait déjà des trucs terribles avant de se rencontrer, toi et moi. Et on en fera bien d'autres encore une fois qu'on en aura terminé avec cette mission.

Elle s'appuya à l'accoudoir du canapé, la tête posée dans la main.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire, comment on s'appelle ? Au bout du compte, on reste des diables.

— Tu as l’accent américain, et pourtant tu parles espagnol. Tes parents étaient peut-être du Mexique ? De Cuba ? insista-t-il.

— Ou bien je viens de la République dominicaine ? Ou de Puerto Rico ? le taquina-t-elle, moqueuse.

Elle se pencha vers lui et ajouta, d’une voix basse destinée à le titiller :

— Je m’appelle Sofia.

Aussitôt, il posa les yeux sur sa bouche. Elle effleura du bout des lèvres le début de barbe juste sous sa joue et sentit la caresse de ses longs cils lui balayer la peau quand il ferma les yeux.

— Ou peut-être Isabella.

Elle lui mordilla fermement le lobe, et Avi lâcha un grognement à mi-chemin entre désir et frustration.

— Tu veux jouer ? chuchota-t-elle encore, incapable de dire de façon certaine si elle l’attirait ou si c’était elle qui se trouvait emportée par son centre de gravité.

Il sentait délicieusement bon : un mélange de zeste d’orange et de l’odeur riche et enivrante des clous de girofle.

— On joue déjà, murmura-t-il, écartant son ordinateur pour lui passer une main dans la nuque.

Il l’agrippa avec fermeté, ses yeux rivés à elle sans ciller.

— Mais tu dois savoir que je suis exigeant, *neshama*. Je vais vouloir des choses que tu n’es peut-être pas disposée à donner.

— Comme mon nom ? le taquina-t-elle encore, alanguie dans ses bras.

— Comme tes secrets, susurra-t-il.

Et, dans son regard, elle lut qu’il ne plaisantait pas. On se sentait à la fois vulnérable et enivrée si près d’un homme tel que lui, aussi dangereux que séduisant. C’était un peu comme toucher une flamme quand on est fasciné par la manière dont elle danse, tout en sachant qu’elle pourrait nous brûler mais qu’on s’en fiche. Une rougeur se répandit sur la peau cannelle de Rox, et l’attirance qu’elle éprouvait pour Avi lui fit battre le cœur avec la force d’une boîte à rythme. Avi Oded était une combinaison quasi irrésistible d’énergie, de danger et de puissance. Il aimait flirter avec les limites. Les repousser, voir jusqu’où il pouvait aller, tout ce qu’il pouvait tenter sans succomber. Exactement comme Rox. Mais se lier à lui risquait de s’avérer un défi qu’elle ne remporterait pas.

Il ne l’avait pas encore embrassée, et pourtant elle avait la sensation qu’il avait déjà tiré un coup de semonce.

Elle s’écarta très lentement.

— La seule chose que je sois d’humeur à donner, là, c’est une bonne raclée à qui-tu-sais, Avi.

Il l’observa quelques secondes, avant de vider ce qu’il restait de son verre. Puis il se pencha vers les photos satellite du port d’Ashdod, qu’il étala sur la table basse.

— Dichter nous a indiqué qu’il rencontrait Lightner ici, fit-il, un doigt pointé sur un cliché aérien d’un bouquet d’énormes entrepôts de la taille de hangars à avions.

Chaque bâtiment était entouré par des conteneurs délavés remplis de plusieurs étages de matériel.

— Merde, ça fait un maximum de terrain à couvrir, nota-t-elle, penchée pour regarder la photo de plus près. Entre les gardiens de Dichter et ceux qui accompagneront Lightner à la petite sauterie, on aura de la chance si on arrive à abattre une douzaine de gars à nous deux.

— On va avoir besoin de renfort, confirma Avi. Soumis à ce genre de contrainte, Dichter ne nous sera utile que dans une certaine limite. On ne peut pas compter sur lui ou son équipe pour coincer Lightner et ceux avec qui il va se pointer au rendez-vous.

— Il faut que j’appelle Sam. Que je la tienne au courant.

Alors qu’elle s’apprêtait à se lever, Avi l’arrêta d’une main posée sur son bras.

— Je pense qu’on devrait demander le soutien de son équipe, lui dit-il avec sérieux. Talon, Rush, Michaelson, Henri... Ils sont excellents. Et ils ont la même envie de choper Lightner que nous.

Rox savait de quoi ils avaient été capables face à Nazar en Afghanistan.

— Tu veux réunir la bande ?

Avi hocha la tête, et une expression amusée flotta brièvement sur ses traits avant que le sérieux ne revienne.

— À ce stade, impliquer des gens de l’extérieur ne ferait que mettre le bazar. On n’a que quelques jours devant nous pour tout préparer, et la plupart de l’équipe de Samantha est à Londres. À partir du moment où elle donne son feu vert, c’est juste cinq heures d’avion.

Rox balaya la villa des yeux. Ils avaient la place. Les gars pourraient tous s’installer ici pendant qu’ils mettraient leurs renseignements en commun et organiseraient leur plan d’attaque. Oui, c’était logique. Ils avaient besoin de toute l’aide possible de la part d’hommes aussi doués pour les opérations de terrain. En temps normal, Rox détestait compter sur les autres mais, dans ce cas

particulier, il était impossible de s'y soustraire. Toutes les mains disponibles ne seraient pas de trop pour coincer Lightner. Ce salopard était fort, et bien trop dangereux à ce stade pour qu'ils courent le moindre risque.

Alors elle passa son appel.

## Avril, début de soirée, ranch Wyatt, Texas

*Jack*

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Pourquoi ? De mon point de vue, c'est au contraire la meilleure situation dans laquelle je me sois trouvé depuis des mois.

Et il disait vrai. Jack se tenait au bord du jardin qui longeait la maison réservée aux invités. Le téléphone collé à l'oreille, il admirait le coucher de soleil sur les plaines ocre du paradis privé de Samantha.

Sandro Roman lâcha un long soupir à l'autre bout du fil.

— Samantha Wyatt a le don de te rendre dingue, Gianni. Elle va te coûter bien plus que tu ne l'imagines. Elle va anéantir tous les progrès que tu as accomplis.

Jack se pinça l'arête du nez. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, son père allait lui donner son avis de toute façon. Alors il n'avait d'autre choix que de l'écouter, s'il voulait conserver un espoir de le convaincre de l'aider encore. L'un n'allait pas sans l'autre.

— Tu ne t'es jamais dit que mes faiblesses avaient moins à voir avec le fait qu'elle m'ait quitté qu'avec le fait que je sois tombé amoureux d'elle et qu'ensuite je l'aie laissée partir ? À un moment donné, j'ai perdu foi en elle, papa. Et ensuite, j'ai perdu foi en moi. Le reste n'a été que la conséquence de ce choc.

— *Cristo santo* ! Ne sois pas ridicule, Gianni ! OK, tu es follement amoureux d'elle. *Amore, che schiavitù l'amore*<sup>2</sup> ! Cette passion... Elle fane. Pour qu'une relation soit viable, il faut être capable de croire qu'elle fera une bonne partenaire pour toi en définitive. Si tu n'as pas cette conviction, tu n'iras nulle part ! Et quand l'histoire sera enfin terminée, et ça arrivera, crois-moi sur parole,

elle te détruira. Elle est trop abîmée pour ne pas savoir comment te blesser, Gianni. Je sais que tu ne souhaites pas l'entendre, mais c'est la vérité.

Jack avait beau se répéter que son père pensait agir pour son bien, il n'empêchait pas que ça lui faisait du mal de l'entendre.

— Papa, tu sais la valeur que j'accorde à tes conseils. Ton opinion a toujours été précieuse à mes yeux, mais en l'espèce, il faut vraiment que tu arrêtes de te mêler de ma relation avec Sam, asséna-t-il d'un ton qui n'appelait aucun argument. J'ai commis des erreurs, certes, mais j'en assume la responsabilité et, à présent, je fais ce qui est bon pour moi. Or Samantha est bonne pour moi. J'ai besoin que tu me soutiennes, sinon ça va créer une distance entre nous et je ne veux pas que ça arrive.

— Elle n'est pas bonne pour toi, non.

— Tu as déjà exprimé très clairement ton sentiment sur le sujet.

Un silence tendu s'étira entre eux. Jack ne trouvait pas les mots pour expliquer à son père combien il s'était senti vide et creux sans elle. Avec la sensation de tomber dans un ravin sans fond. Il ne parvenait pas non plus à s'expliquer l'explosion de joie et de paix qui l'avait submergé quand il l'avait reprise dans ses bras. Pour une raison inexplicable, Samantha était LA personne. La personne faite pour lui. La femme qui le libérait. Maintenant qu'il la connaissait, il se rendit compte qu'elle avait libéré chez lui un désir réprimé qui s'avérait plus puissant encore que son instinct de survie. La revoir, la prendre dans ses bras, ce besoin émotionnel immense... Ce que son père ne saisissait pas, c'était le changement fondamental qui s'était déjà opéré à partir du moment où il avait su qu'il l'aimait.

— Papa, je t'ai appelé pour t'expliquer où je suis et ce qui se passe, mais il y a quelque chose d'important que je dois te demander. Quelque chose que tu ne vas pas aimer.

— Il n'y a rien que j'aime, dans cette affaire, répliqua Sandro d'une voix bourrue.

Jack lâcha un soupir et se passa une main sur le visage.

— J'ai besoin que tu me racontes ce que tu sais sur le père de Samantha.

— Je t'ai déjà dit...

— C'était un agent double ou quelque chose comme ça ? l'interrompt Jack, qui leva les yeux vers le ciel devenu sombre. Est-ce qu'il travaillait pour le gouvernement ? Pour la CIA ?

Son père resta silencieux.



— Le dossier que tu m’as donné contenait des informations sur sa mort, récoltées par les services de renseignements. Il y a preuve de malversation, bien que personne n’ait jamais enquêté au-delà.

— Robert Wyatt était l’un des hommes les plus influents à Washington avant sa mort, répondit enfin son père. Il était impliqué dans diverses affaires discutables – sans parler de ses conflits avec l’EPA<sup>3</sup>.

— Dans ce cas, pourquoi n’est-ce pas le FBI qui a enquêté ? Pourquoi la CIA ? s’étonna Jack. Arrête de me donner des réponses évasives. Ça suffit la langue de bois, papa, OK ? Qu’est-ce qui se passe ?

— Gianni, il ne faut pas fouiner là-dedans.

Quelque chose dans l’hésitation qui emplissait la voix de son père sonnait faux. Jack fronça les sourcils. Son père et lui avaient toujours été proches. Il savait quand Sandro lui cachait des choses. Or en l’occurrence, il lui taisait quelque chose. Quelque chose d’important.

Jack se détourna de la maison.

— Samantha refuse de passer l’éponge, reprit-il. Elle a des photos, papa. Elle est en train de rassembler des preuves. Je lui ai juré de l’aider, alors maintenant j’ai besoin que tu te montres honnête avec moi.

— Tu me demandes plus que je ne puis te donner. J’ai fait de mon mieux pour l’aider. J’ai fait tout ce qui était en mon pouvoir afin de la garder en vie, même quand vous n’étiez plus ensemble.

— Tu es à la tête du Comité de renseignements du Sénat, alors ne me dis pas que tu ne peux pas nous aider. C’est plutôt que tu ne *veux* pas, rétorqua Jack d’un ton cassant.

Il devinait la stratégie de son père : jouer son dernier atout. Si Sandro ne lui fournissait pas l’information qu’il avait promise à Samantha, le fossé qui se créerait entre elle et lui deviendrait infranchissable. Malheureusement, Jack ne pouvait pas obliger son père à se mettre à table quand il s’agissait d’informations décisives. Sandro le savait, et Jack le savait aussi. Ainsi, Samantha n’obtiendrait jamais ses réponses, et cette incertitude resterait comme une écharde enfoncée dans son esprit.

— S’il te plaît, quitte-la, Gianni. Ça n’est pas un lieu sûr pour toi, là-bas, lui demanda son père d’un ton suppliant. *Andarci con i piedi di piombo*<sup>4</sup>.

— Je la choisis, papa. Quoi qu’il en découle, quoi que ça signifie, je la choisis, elle.

Sur quoi, Jack raccrocha. Il resta dans le jardin, entouré par les roses qu’Hannah chérissait tant, par leur fragrance enivrante, tandis que la nuit

enveloppait le ranch Wyatt comme une canopée bleu lavande, avec la poussière d'étoiles juste au-dessus de l'horizon et un croissant de lune suspendu dans le ciel.

Il appela Jaime.

— Donc ça ne s'est pas bien passé, supposa son frère dès qu'il décrocha.

Jack lâcha un soupir.

— Comment tu as deviné ?

— Maman et moi, on discutait de ce qu'on allait faire de Maddie cet été. Elle m'a dit que papa s'était envoyé plusieurs doses de *grappa* après avoir raccroché d'avec toi.

— Il pense que je gâche ma vie.

— Il a une petite tendance à l'exagération, répondit Jaime sur un ton léger. Sur ce plan-là, vous êtes pareils, tous les deux.

— Je n'arrive pas à savoir si tu te moques de moi ou si tu me plains, commenta Jack.

— Les deux. En général, c'est les deux, plaisanta Jaime, avant de redevenir sérieux. Bon, comment elle est ?

— Amaigrie à force de stress et d'inquiétude. Mais bon Dieu, ce que c'est bon de la revoir !

— En quoi est-ce que je peux t'être utile ? De quoi tu as besoin ?

— Elle pense que son père avait des liens avec la CIA.

Jaime inspira brusquement.

— Ben merde alors.

— Comme tu dis.

— Et donc... Tu as demandé à papa de le confirmer ou de l'infirmier ?

— Il a refusé, dans un sens comme dans l'autre. Il tente la technique de la « rétention d'informations jusqu'à ce que je recouvre mes esprits », avec l'espoir que ça nous éloigne définitivement, Samantha et moi.

— Eh bien, si la montagne ne vient pas à Mahomet... Je suppose qu'il va falloir retourner dans la montagne.

Jack ne put s'empêcher de sourire.

— Ouais, sauf que ce n'est pas ça, le dicton. Comment ça se fait que tu soutiennes ma démarche ? Je croyais que toi aussi, tu voulais que je me tienne éloigné de Samantha ?

— C'est le cas. *C'était* le cas, soupira Jaime. Écoute, je ne suis pas stupide. Tu aimes cette femme comme j'aimais la mienne. J'aurais fait n'importe quoi pour elle – *n'importe quoi*. Alors je te comprends. J'apprécie Sam. Je pense

qu'elle te fait du bien. Papa ne le voit pas pour l'instant, mais il y viendra. Donne-lui juste du temps.

— C'est un luxe que je n'ai pas, marmonna Jack.

— Frangin, appréhende la situation de son point de vue, rien qu'une seconde. À notre âge actuel, il avait déjà deux fils, il était procureur de la République et propriétaire d'une maison en banlieue. Avant Sam, maman était la femme la plus dangereuse qu'il connaisse. Papa ne comprend pas ce qui t'anime, il n'a pas de référence sur laquelle se fonder. Il a toujours cru que tu finirais par sortir de l'image du play-boy milliardaire, en grandissant. Il s'attendait à ce que tu fasses les quatre cents coups, puis que tu t'installés avec une Italienne. Pas que tu t'amouraches du sosie de Nikita, que tu sois pris en otage et doives passer des mois en cure de désintox. Bref, tu le déboussoles complètement, mec.

— Il doit y avoir un autre moyen.

— Laisse-moi travailler maman au corps pendant qu'elle sera à Chicago ce week-end, proposa Jaime. Si elle accepte, papa n'aura plus le choix.

— Merci *fratu*.

— Embrasse Sam de ma part.

— Je lui dirai que tu l'as appelée Nikita.

Jaime éclata de rire.

— Oui, fais donc ça, elle va adorer.

Jack raccrocha et se dirigea vers la maison principale. Il avait rencontré Hannah un peu plus tôt dans l'après-midi. Elle s'était montrée charmante et chaleureuse, et l'avait accueilli avec plein de gentillesse dans ses yeux bleus et un thé glacé assez sucré pour provoquer un coma diabétique. Il décida de s'insinuer un peu plus dans ses bonnes grâces en allant l'aider à préparer le dîner. Il allait l'éblouir avec ses talents culinaires et, avec un peu de chance, elle lui confierait peut-être quelques informations supplémentaires sur le véritable état de santé de Samantha.

1. « Putain de merde ! » en espagnol. (N.d.A.)

2. « L'amour, quel esclavage que l'amour ! » en italien. (N.d.A.)

3. Environmental Protection Agency : EPA, ou « Agence américaine de protection de l'environnement » en français. (N.d.T.)

4. « Fais attention, prends tes précautions » en italien. (N.d.A.)



## **Avril, début de soirée, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

Sam raccrocha le téléphone et se rassit lentement, échangeant un coup d'œil avec Alejandro. Ils venaient de recevoir le rapport de Rox au sujet du rendez-vous à venir entre Lightner et un trafiquant d'armes.

Alejo lâcha un grognement frustré.

— Ce connard essaie de mettre la main sur de l'artillerie lourde ? Non, mais c'est une blague ?

Il se passa les mains sur le visage.

— La vente d'armes comme reconversion, c'est assez logique, commenta Sam, qui tentait de réprimer la peur diffuse dans ses veines par un raisonnement calme. Lightner est le seul homme qui ait réussi à faire sauter tout un pâté d'immeubles en plein cœur de Londres depuis la Seconde Guerre mondiale. Ça lui confère désormais une solide réputation de salopard à la fois cinglé et efficace dans le milieu de la pègre. Et donc une sorte de passe-partout.

— Je ne pourrai pas te défendre contre un armement de type militaire, s'il s'en prend à nous avec ce genre d'arsenal, lui fit remarquer Alejo d'une voix sombre. Je sais parer aux attaques au sol par de petites forces de frappe, mais s'il met la main sur une bombe ou un truc du genre...

— Tu as raison, acquiesça Sam, distraite. S'il est au courant que je suis ici, ce qui est probablement le cas, il sait aussi que le ranch est une armurerie. Lightner est rusé, ce salaud. Il se pourrait qu'il choisisse des nouvelles technologies. Ça lui permettrait de tester ses nouveaux joujoux et de nous tuer, ma famille et moi, par la même occasion. Et avec Jack ici, il ferait d'une pierre deux coups, nom d'une pipe.

Alejo se leva.

— Il faut qu'on vous exfiltre, Jack et toi.

— Il n’a rien, pour l’instant, lui rappela Sam, pragmatique.

— Je ne vais pas rester planté ici à attendre qu’il s’équipe, répliqua Alejo. On a quelques jours d’avance. Sans doute une semaine. D’ici là, on peut se trouver n’importe où dans le monde.

Sam secoua la tête.

— Je ne prends pas la fuite.

Il vint poser les mains à plat sur son bureau pour se pencher vers elle.

— Arrête d’être aussi bêtement tête de mule, Wyatt. Tu mets tout le monde en danger, si tu restes.

— Je ne prendrai pas la fuite, répéta-t-elle d’une voix râpeuse. Personne ne vient me traquer. C’est *moi* qui traque mes proies. Lightner s’apprête à devoir livrer une sacrée bataille, d’autant qu’il ignore qu’on est déjà sur sa piste.

Elle reprit le combiné en main et composa rapidement le numéro préenregistré de Marvin, son assistant à Chicago.

— J’espère que t’es pas au boulot, patronne, lança ce dernier aussitôt qu’il décrocha le téléphone. Ce sont les ordres du docteur.

— Comme si j’avais l’habitude de faire ce qu’on me dit, grommela Sam. Et puis tu es bien au bureau à cette heure-ci, toi.

— Qui d’autre va gérer les lieux quand Carey est toujours à Houston ? Tu sais que je ne peux pas laisser Talon tout seul. Il aurait déjà vidé l’imprimante, à l’heure où je te parle.

Sam leva les yeux au ciel.

— N’exagère pas.

— Tu plaisantes ? s’écria Marvin, incrédule. Il a obligé un stagiaire à lui verser cinquante dollars pour avoir mal prononcé le nom d’un client.

Alejo acquiesça et montra ses deux pouces levés à Sam – qui roula des yeux à nouveau. Talon et Alejo étaient taillés dans le même bois de dingo.

— Il est dans les parages ? demanda-t-elle au téléphone.

— Il vient de sortir, mais je peux le rappeler.

— Joins-le, et Rush aussi, je veux leur parler. J’ai une toute nouvelle piste et j’ai besoin que vous soyez sur le pont. Recontacte-moi quand tu les as tous les deux sous la main, lui ordonna-t-elle avant de raccrocher.

— C’est le milieu de la nuit, à Londres, lui fit remarquer Alejandro.

— On ne peut pas faire autrement, répondit-elle avec un haussement d’épaules tout en s’adossant à son fauteuil. Et de toute façon, ils sont aussi impatients que moi d’en finir avec cette histoire.

— Patronne... Tout va bien ? demanda Rush dès qu’il décrocha.

Marvin n'avait pas traîné à organiser la conférence téléphonique.

— Avi Oded a retrouvé Lightner, annonça-t-elle à ses hommes.

— Où ? voulut savoir Talon – droit au but, comme à son habitude.

— Tel Aviv. Il vous donnera tous les détails, mais je veux que vous convoquiez une équipe tactique et que vous filiez là-bas dès que possible. Vous prenez Michaelson et Henri, c'est sûr, mais pour les autres je vous laisse le choix des partenaires que vous voulez emmener.

— Je fais préparer les jets à Chicago Midway et London City, intervint Marvin. Les gars seront prêts à décoller d'ici une heure.

— Carey vient avec nous ? demanda Rush.

— Négatif. J'ai besoin de lui ici.

Elle ne leur précisa pas qu'elle comptait lui demander d'éloigner ses parents du ranch jusqu'à ce que le danger retombe.

— Marv, tu prends la barre à Chicago.

— Pas de problème, répondit l'interpellé.

Alejandro attira son attention d'un grand signe du bras et chuchota le nom de Rox.

Sam hocha la tête.

— Une chose encore : sur place, vous allez rencontrer une femme que j'ai engagée pour retrouver Lightner.

— Ah bon ? répondit Talon, l'air intéressé. Qui ?

— Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est qu'elle est avec moi et que c'est elle qui dirige cette mission. Pigé ?

— Noté, acquiesça Rush.

— Dernier point : je vous ai prévu du nouveau matériel, les gars...

— Quoi, genre des fusils d'assaut ? l'interrompit Talon, surexcité.

— Écoute-le. On dirait un gamin le matin de Noël, se moqua Marvin.

— C'est tout le contraire, en fait, reprit Sam. Je vous ai fait préparer des gilets pare-balles dotés de la technologie de la DARPA<sup>1</sup>. Alors, s'il vous plaît, portez-les et protégez-vous.

— Oh non, patronne... Tu sais bien que le seul gars qui va revenir avec des trous de balle, dans cette histoire, c'est Lightner, fanfaronna Rush.

— Voilà le discours que j'aime entendre, répondit Sam avec un sourire. N'empêche, portez quand même les gilets, OK ?

— OK.

Quand elle eut raccroché, Alejandro lui adressa un regard sec.

— Et moi, il est où, mon gilet pare-balles ?

— Toi, tu as déjà de la chance que je ne t'aie pas tiré dessus moi-même, alors estime-toi heureux.

Elle se passa les doigts dans les cheveux et, la tête renversée vers le plafond du bureau, elle lâcha un soupir.

— Maintenant, il ne me reste plus qu'à convaincre l'oncle Grant et la tante Hannah de prendre de longues vacances.

— On peut tous être partis dans l'heure. Tu es vraiment irresponsable de refuser de quitter les lieux, lui rétorqua-t-il avec un regard sombre.

— Oui, oui, j'ai déjà entendu ça, quand tu m'as traitée de putain de tête de mule.

— Je n'ai pas prononcé le mot « putain » !

— Peut-être pas tout haut, mais tu le pensais si fort que je t'ai entendu.

Malgré la peur et l'inquiétude, elle sentait l'adrénaline monter en elle. C'était bon de se mobiliser, après des mois d'hibernation et de convalescence. Elle avait détesté cette période de sédentarité, à attendre que quelque chose se passe. La chasseresse en elle aimait la traque, elle avait besoin de la mise à mort. Et si elle n'était pas en mesure de se trouver sur le terrain avec son équipe cette fois, elle pouvait quand même déplacer les pièces sur l'échiquier, diriger les scènes. Il y avait là une satisfaction. Et elle ne savait pas si elle pourrait abandonner ça au profit d'une vie normale.

— À quoi tu penses ?

— Comment se fait-il que tu n'aies jamais été marié ? demanda-t-elle tout-à-trac, provoquant la surprise d'Alejo.

— Je l'ai été, à peu près une minute, répondit-il avec sa nonchalance habituelle. Mais ça n'a pas marché.

Sam haussa les sourcils.

— C'était quand ?

— Après la mort de Rita, admit-il en détournant les yeux. Ce fut bref – moins de six mois.

— Ça ne me regarde pas, mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se leva et se dirigea vers les fenêtres.

— Je me sentais seul. Rox était encore en convalescence, elle devait se planquer. Rita était partie. (Il esquissa un haussement d'épaules.) J'étais seul, quoi.

Sam connaissait ce sentiment – trop bien. Elle les avait traversés, ces moments où elle se faisait l'impression d'être la dernière survivante de sa



famille, tout ce qu'il en restait, et c'était en effet bien solitaire. Était-ce pour cela qu'elle continuait à entretenir des idées de relation avec Jack ?

— Et donc au bout de six mois à jouer au parfait petit foyer, tu t'es guéri ? demanda-t-elle avec précaution.

Il se tourna vers elle et croisa les bras.

— Non, je n'ai pas supporté, en fait. C'était une gentille fille. Belle, même. Mais j'ai su immédiatement que j'avais commis une erreur. On aurait dû s'en tenir à la manière dont ça avait commencé : un week-end alcoolisé et une aventure jusqu'à la chapelle d'Elvis. Vous appelez ça comment, vous les marins d'eau douce ?

— Une fausse manœuvre au port, marmonna-t-elle en songeant à Jack.

Elle l'avait vu dans le jardin, un peu plus tôt, qui parlait au téléphone, sans doute à essayer de persuader son père d'enfreindre quelques lois de plus en partageant des informations qu'il ne devrait pas divulguer. Ce qui était arrivé avec Wes en Afghanistan était compréhensible, ça s'apparentait à une tentative malvenue de mettre un point final à leur histoire. Mais Jack ? Là, c'était un mélange de sentiments pour le moins déroutants. Est-ce qu'elle se servait juste de lui comme d'un grattoir ? D'un soulagement momentané dans son exil imposé par elle-même ? Ou est-ce qu'elle l'aimait ?

— Et tu ne te sens plus seul ? voulut-elle savoir, mue par une curiosité malsaine.

— Il faut croire que je voulais la solitude plus que de réussir ce mariage, répondit-il, les yeux plongés dans les siens.

Sam hocha la tête. La solitude était presque plus supportable à présent. Elle la connaissait bien, s'y était complètement habituée. Elle ne constituait aucun risque. Mais était-ce vraiment ce qu'elle voulait au fond ?

## **Avril, dans la soirée, hôtel de la Colombe d'Or, Houston, Texas**

*Wesley*

Carey jeta une pile de dossiers du personnel sur la table de la partie dînatoire de la suite de Wes, transformée en bureau de fortune.

— On peut écarter ces quatre personnes, déclara-t-il. J'ai ordonné à l'enquêteur interne de chez Lennox Chase de retourner le moindre caillou de leur passé, et rien à signaler.

Wes se passa une main sur le visage. Debout, il étira ses muscles fatigués et se mit à arpenter la salle à manger de sa suite. Pour s'épargner les allers et retours constants à Austin, il avait loué un appartement fastueux à la Colombe d'Or, un hôtel hébergé par un manoir des années 1920, à Montrose. L'un des principaux avantages qu'il y avait à recevoir le prix Pulitzer du meilleur photographe, c'était de ne plus être forcé de descendre dans des trous à rats quand c'était évitable. Et Wes appréciait particulièrement l'idée de pouvoir admirer un Picasso vrai de vrai pendant son petit déjeuner, même si la table sur laquelle il mangeait était couverte de paperasse, de photos et autres coupures de journaux à côté de son ordinateur portable.

Il agrippa le dossier de la chaise sur laquelle il était assis l'instant d'avant.

— Il nous reste donc Mack McDevitt, Travis Brandt et Toma Sakurai sur la liste des suspects.

— Impossible, fit Carey en secouant la tête. L'oncle Mack se couperait un bras plutôt que de toucher à un cheveu d'un membre de ma famille. Quant aux Brandt, c'est une vieille famille du Texas dont la fortune remonte à bien avant la bataille d'Alamo.

— Je connais Travis, répondit Wes, peut-être un peu plus vivement qu'il n'en avait eu l'intention.

Il avait croisé le chemin de Travis Brandt à une ou deux reprises. D'ailleurs, il avait même failli perdre Sam pour ce saligaud à la fac – par sa propre stupidité. N'empêche qu'il était logique de le prendre en compte, que Carey le veuille ou non.

— Avant de nous pencher sur le cas de Travis, dis-moi pourquoi Mack a repris le contrôle de Wyatt Petroleum sitôt après la mort de Rob. Il est à la tête du bateau depuis.

— C'était le choix de Sam. Légalement, cette compagnie lui appartient. Elle préfère juste lui en laisser la présidence pendant qu'elle est au conseil.

Wes secoua la tête.

— Et qui connaît Sammy sait qu'elle n'a jamais souhaité diriger cette entreprise. C'était son père, qui avait ce projet pour elle. Pour sa part, elle ne prévoyait pas de la reprendre.

— Mack est plus que riche, protesta Carey. Et il était déjà le numéro deux d'oncle Rob.

— Il ne s'agit pas d'argent. Pas vraiment. Plutôt d'un jeu de pouvoir – un échec et mat.

Carey secoua la tête, la bouche serrée en une ligne obstinée.

— On ne peut pas le prouver.

— Je le sens, insista Wes, confiant dans son intuition. Tu l'as dit toi-même, Mack était le numéro deux. Il voulait peut-être la place de numéro un assez fort pour tuer afin de l'obtenir. Qui était plus proche de Rob ? Par-dessus le marché, Mack devait savoir que Sam n'était pas intéressée par la direction de l'entreprise, même si elle n'était pas encore en partance pour sa première mission à l'étranger.

— Non, insista Carey, véhément. J'ai grandi avec Mack. Je le connais. Il est absolument impossible qu'il ait pu faire ça. *Impossible*. Rob et lui étaient copains comme cochons, je te dis.

Wes reconnaissait un mur quand il en voyait un. Or il avait besoin de l'aide de Carey. Sa connaissance du cercle intime de Rob avait fait avancer l'enquête à la vitesse grand V. Grâce à lui, il avait gagné des semaines. Alors mieux valait lâcher cette bataille-là et s'occuper de Mack McDevitt tout seul.

— OK, bon, concentrons-nous sur Travis Brandt dans ce cas, proposait-il, éludant le sujet « Mack ». À l'époque où je le connaissais, c'était une étoile montante qui travaillait pour Rob. Oui, Travis était promis à un bel avenir. Et voilà qu'il part créer sa propre entreprise après la mort de Rob. Pourquoi ?

Carey se frotta la nuque.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Tout ça, c'était avant mon époque. D'ailleurs, je ne le connais pas si bien que ça, ce Brandt. C'est juste une vague connaissance de la famille.

— Tu sais si sa compagnie est solvable ?

Carey haussa les épaules.

— Franchement, non, je l'ignore. Il n'est pas sur mon écran radar.

— Alors c'est sur lui qu'on enquêtera ensuite.

Sur quoi Wes saisit la photographie d'un vieux Japonais à l'épaisse crinière blanche, à la moustache parfaitement taillée et à l'attitude princière d'un homme habitué à commander.

— Il nous reste donc Toma Sakurai.

Carey jeta un coup d'œil au cliché.

— C'est l'oncle de Sam. Le frère que sa mère n'a jamais fréquenté.

Wes fronça les sourcils. Sam lui avait rarement parlé de sa mère, et encore moins de sa famille, si ce n'était pour dire qu'ils n'avaient pas accepté le mariage de sa mère avec un officier de la Navy américain.

— Je croyais que les Sakurai avaient désavoué sa mère ?

Carey se frotta la bouche tout en réfléchissant.

— Je sais qu'il y avait en effet un fossé. Mais à quel point, il faudrait que j'interroge mon père pour en savoir plus. Il était dans l'armée, à l'époque, en poste à Okinawa. C'est comme ça que l'oncle Rob et lui sont devenus proches. Ils ont servi ensemble sur la même base navale. Papa a même été témoin à leur mariage. Il racontait à Ry que sa mère descendait des samouraïs et que les Sakurai étaient une grande famille dans le Japon féodal. Mais je ne sais pas si c'étaient juste des histoires ou bien la vérité.

— Tu as déjà rencontré Toma Sakurai ?

Carey hochait sèchement la tête, et sa bouche ne fut bientôt plus qu'une ligne fine.

— Une fois, aux obsèques. La seule raison pour laquelle je m'en souviens, c'est que mon père était choqué qu'il soit venu. Personne ne le connaissait. Il s'est pointé, et puis il est reparti. Comme ça. Je ne pense même pas qu'il ait adressé la parole à Sam.

Wes prit une liasse de papiers.

— Selon le testament, Toma Sakurai a hérité des parts de sa sœur dans Wyatt Petroleum quand elle est morte. Il possède sept pour cent de l'entreprise.

— Quel intérêt aurait-il eu à tuer Rob et Ry ? s'interrogea Carey. Sa sœur était morte en donnant naissance à Ry. Ça s'était passé des années plus tôt.

— Une vengeance ? suggéra Wes. Je pense que ça fait partie du code d'honneur du *Bushido*<sup>2</sup>, si l'on se fie à ces trucs de samourais.

— Comment tu connais ces machins-là, toi ? s'extasia Carey.

— Il y a quelques années, j'ai écrit un article sur les dernières générations à suivre le code du samourai, expliqua Wes. Ils sont nombreux à croire que si la vengeance n'est pas consommée, et ce quel que soit le temps nécessaire, ils perdent leur honneur. La famille Sakurai reprochait peut-être la mort de leur fille à Rob, et ils n'ont jamais lâché l'affaire.

— Il faudrait que j'interroge mon père, admit Carey. À ma connaissance, Sakurai n'est pas impliqué dans les réunions de Wyatt Petroleum. Il ne siège pas au conseil, et Sam ne l'a jamais mentionné devant moi.

Le portable de Carey sonna et il jeta un coup d'œil à l'écran.

— C'est Sam. De Soto doit la rendre dingue.

Wes n'en doutait pas. Ces deux-là s'étaient toujours entendus comme chien et chat. Quand ils n'étaient pas occupés à se battre au sens propre, ils se prenaient le bec comme les deux vieux grincheux du *Muppet Show*.

Carey se leva pour prendre l'appel.

— Non, tu ne peux pas tuer de Soto, arrête de demander, la taquina-t-il tout en se dirigeant vers la chambre de Wes, où il entra et referma la porte derrière lui.

Depuis une semaine qu'ils travaillaient ensemble, Wes devait bien avouer que Carey ne plaisantait pas en matière de séparation de l'Église et de l'État : les nouvelles qu'il lui transmettait au sujet de Samantha étaient réduites à leur portion congrue, et leurs interactions, quoique très fréquentes, se cantonnaient strictement à leur investigation. Mais ça ne signifiait pas que Wes avait renoncé à utiliser à son avantage son alliance avec Carey, si minime fût-elle.

Il décrocha son téléphone et alluma les caméras de surveillance qu'il avait cachées dans sa suite afin d'épier la conversation.

— Tu es sûr que l'info est exacte ? demandait Carey, la mine sérieuse, tandis qu'il faisait les cent pas dans la pièce.

Wes tendit l'oreille.

— Je devrais y aller avec eux. Je devrais y être.

*Aller avec qui ? Et où ?* Wes monta le son, regrettant de ne pas entendre les deux parties de la conversation.

— Oui, je peux rentrer au ranch ce soir, continuait Carey, un coup d'œil sur sa montre. Je ne pense pas réussir à convaincre mes parents de vider les lieux,

mais ça vaut la peine de tenter le coup. Quoi qu'il en soit, on doit leur expliquer ce qui se passe. Sinon, ça va nous revenir en pleine face.

Si Sam voulait que Carey rentre au ranch et que Grant et Hannah en partent, quelque chose de grave devait se tramer. Wes se demanda brièvement si Lightner était au Texas. Était-ce ça, l'info à laquelle Carey faisait référence ?

— Ça n'a pas de sens que qui que ce soit reste au ranch en ce moment. Pas tant qu'on n'aura pas eu ce salaud une bonne fois pour toutes.

*Merde.* Les doigts de Wes se resserrèrent autour du combiné. Connaissant Sam, elle resterait justement sur place par pur entêtement. Elle n'était pas à cent pour cent remise, mais assez en forme pour voyager. Wes pouvait la cacher jusqu'à ce que Lightner soit abattu ou capturé. Il avait survécu dans certains des endroits les plus dangereux du monde quand il y effectuait des reportages. Il savait comment se tenir hors des écrans radar en cas de besoin. Mais si Carey et de Soto ne parvenaient pas à la convaincre de quitter le ranch, en serait-il capable, lui ?

— De Soto, j'ai besoin de dire un mot en privé à Sammy, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Tu peux couper le haut-parleur ? demanda Carey au bout d'un moment, avant de reprendre : Sam, je sais que tu ne veux pas partir du ranch, mais de Soto a raison sur ce point. Mieux vaut se planquer. Ça ne durera pas longtemps.

Wes se mit aussitôt à réfléchir à tous les endroits où ils pourraient aller, à tous les lieux où ils deviendraient invisibles.

— Tu as autorisé Jack à rester ? lança tout à coup Carey, incrédule.

*Quoi ?* Wes n'en revenait pas. *Jack était au ranch ?*

— Comment sais-tu qu'il peut obtenir de son père qu'il nous aide ? reprenait Carey avec précaution.

Tout commençait à s'éclaircir. Ainsi donc, c'était ça, la tactique de Jack. *Malin.* Faire miroiter à Sam les liens de Sandro Roman avec la CIA pour gagner du temps auprès d'elle. Qui savait si quoi que ce soit en ressortirait ? C'était un sacré pari, les chances d'en retirer quelque chose de valable se montaient à cinquante-cinquante. Et en attendant, Jack obtenait du temps en face à face avec Sam pour avancer ses pions. *Merde.* Wes avait des envies de jeter son téléphone à travers la pièce, mais il aurait raté le reste de la conversation.

— Oui, je suis au bureau, mentit Carey avec un coup d'œil coupable en direction de la porte de la chambre. J'y serai d'ici une heure.

Sur quoi il raccrocha, avant de composer un autre numéro et de donner des instructions pour que l'hélicoptère le récupère au sommet des Tours Wyatt dans

les vingt minutes. Wes éteignit l'écran de son téléphone juste au moment où Carey sortait de la chambre.

— Désolé, mec, mais il faut que je file, annonça-t-il à Wes d'un air chagriné. Y a du nouveau.

— T'inquiète, répondit nonchalamment Wes en se mettant debout. Je vais continuer à enquêter sur Brandt.

Distrait, Carey hocha la tête en renfilant sa veste de costume.

— Tu pourras interroger ton père sur Sakurai, la prochaine fois que tu lui parleras ? demanda Wes.

— Ouais.

Sitôt Carey parti, Wes appela son assistante pour lui demander d'organiser une interview avec Travis Brandt sous le prétexte d'écrire un article pour le *Texas Monthly* qui traiterait des « Hommes de moins de quarante ans les plus puissants ». Un fier sang-bleu tel que Brandt mordrait forcément à un hameçon pareil. Wes indiqua aussi à son assistante d'utiliser le nom de Chris pour harponner la proie. Personne ne refusait d'être interviewé par un ancien des Dallas Cowboys non plus. Ça ne se faisait pas, point barre.

Une fois ses instructions données, Wes resta à fixer le Picasso sans le voir. Sam ne quitterait pas le ranch, et elle n'accepterait pas non plus de le voir, à moins qu'il n'ait une bonne raison à lui faire valoir. Alors il n'avait plus qu'à lui en donner une bonne, de raison. Ce qui signifiait qu'il devait avant tout identifier l'assassin de son père. Avant que Jack Roman ne le coiffe au poteau.

## Avril, dans la soirée, ranch Wyatt, Texas

*Jack*

Quelques cajoleries et une promesse « juré, craché » de partager avec elle sa recette familiale de *saltimbocca alla romana* avaient permis à Jack d'évincer pour la soirée Alejandro du poste de sous-chef cuisinier auprès d'Hannah, tandis qu'elle préparait des poivrons rôtis farcis au fromage de chèvre, du porc braisé avec des légumes confits et des gombos à la farine de maïs frits. Et c'était très bien comme ça : Alejandro avait été séquestré à la bibliothèque auprès de Samantha pendant des heures, et Jack appréciait de se changer les idées en apprenant à connaître Hannah tout en l'aidant à préparer du saumon sauté sur un lit d'orties, de champignons, d'échalote et d'ail.

— Les chefs de renommée internationale pourraient prendre des leçons avec vous, Hannah, déclara-t-il en toute franchise alors qu'il préparait une salade d'épinards du jardin avec des tranches de pommes granny, des pistaches grillées et une vinaigrette au chili et à l'huile d'olive aillée qu'il espérait qu'elle apprécierait.

— Je cuisine pour des *cow-boys* qui se contenteraient volontiers de manger des burgers et des pains de viande tous les jours, répondit-elle avec un sourire. J'ai appris voici bien longtemps que si je ne voulais pas devenir folle dans cette ferme, il allait falloir que j'étende leur palette en stimulant mon imagination.

— Quel était le plat préféré de Samantha, quand elle était enfant ? demanda-t-il en râpant le parmesan sur sa salade.

Hannah éclata de rire, puis un sourire chaleureux se dessina sur ses lèvres.

— Mon Dieu, cette enfant n'était pas mieux que les garçons. Elle n'aurait pas rechigné à manger du bœuf séché et des cupcakes industriels, si je l'avais laissée faire. Je me rappelle la première fois qu'elle a goûté du caviar pendant



l'un des cocktails chics de son père : elle était horrifiée qu'il fasse servir ce qu'elle croyait être des appâts de pêche.

— Non ! Sérieusement ?

— Je pense néanmoins que les rations alimentaires de l'armée l'ont convaincue, lui confia Hannah. Elle est revenue toute disposée à manger n'importe quoi pourvu que ce ne soit pas servi dans une pochette étanche.

— Là, je ne peux pas la blâmer. Huit ans de rations alimentaires... (Jack frissonna.) Pour ma part, j'avoue humblement mon côté snob en ce qui concerne la nourriture. Apprendre à cuisiner comme un bon Italien, c'était un passage obligé dans ma famille. Si on n'aidait pas en cuisine, on ne mangeait pas. Mes parents travaillaient tous les deux à plein temps, mais le dîner, c'était sacré. Ma mère disait toujours : « *Mangiare per vivere e non vivere per mangiare.*<sup>3</sup> »

Les yeux d'Hannah pétillaient de curiosité.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— « Manger pour vivre et non pas vivre pour manger », traduisit Jack, qui ajouta les pistaches à sa salade.

— C'est très joli.

Jack sourit.

— Je trouve aussi.

Les yeux rivés sur lui avec une expression songeuse, Hannah prit une longue gorgée de son thé glacé.

— Vous êtes sans doute très bien pour Sammy, Jack. Elle a été élevée dans la richesse, mais elle apprend tout juste à apprécier les choses les plus subtiles de la vie – le genre de choses que l'argent ne peut pas acheter.

Cette brève conversation fit réfléchir Jack. Ils terminèrent les préparatifs du dîner, la cuisine était emplie des odeurs de cuisson et d'épices. Après avoir passé ne serait-ce qu'un peu de temps au ranch, il voyait mieux d'où Samantha tenait son style bien ancré dans la terre. Sa famille vivait avec la nature, se levait à l'aube pour effectuer le dur labeur de l'élevage du bétail et, malgré leur fortune démesurée, ils vivaient de façon plutôt modeste. La maison dans laquelle elle avait été élevée était charmante, mais pas du tout prétentieuse. Jack l'avait observée quand elle s'adressait aux vachers : on aurait dit de vieux amis. Quant à Grant et Hannah, ils étaient aussi simples qu'on pouvait l'être, même s'ils dirigeaient l'un des plus gros ranchs de tout le Texas.

Pour la première fois, Jack comprenait à quel point l'achat du penthouse à Chicago avait dû sembler une extravagance aux yeux de Samantha. Il se remémora la soirée où ils avaient mangé du ragoût ensemble dans un

appartement à peine meublé, et la manière dont elle l'avait remercié de le lui avoir vendu. Il comprenait maintenant pourquoi elle avait attendu si longtemps avant d'effectuer l'acquisition de son premier lieu de vie ailleurs qu'au Texas.

Les réflexions de Jack furent interrompues par le raffut d'un hélicoptère à l'approche. Il fronça les sourcils et se dirigea vers la fenêtre en s'essuyant les mains sur un torchon.

— Ça doit être Carey qui vient dîner, devina Hannah sans même prendre la peine de se détourner du four. Vous pourriez m'aider à mettre la table ? On dirait bien qu'on va être six, ce soir.

Tout en installant les couverts sur la grande table de bois dans la cuisine, Jack regardait par la fenêtre. Les vachers venaient d'allumer de puissants éclairages braqués sur un espace au milieu du champ plongé dans la pénombre près de la maison. Un Sikorsky arborant l'écusson des entreprises Wyatt entra et resta suspendu au-dessus du cercle lumineux, avant de se poser sans encombre sur l'herbe ondoyante. Carey bondit de l'appareil alors que les rotors ralentissaient. Agitant la main en direction des vachers, il courut, plié en deux, vers la maison. Quelques secondes plus tard, il franchissait la porte de la cuisine en trombe, débordant d'énergie, et se dirigeait droit vers sa mère. Il lui déposa un baiser sonore sur la joue avant de remarquer Jack.

— Ça alors... Salut, Jack. Ça fait plaisir de te voir, dit-il avec un large sourire. Maman t'a déjà trouvé du travail ?

— Je me suis porté volontaire avec plaisir, répondit Jack en lui serrant la main. J'espère qu'elle glissera un mot gentil sur moi à l'oreille de Samantha en échange de mon travail d'esclave.

Carey pouffa.

— Ouais, eh ben, bonne chance avec ça.

— Oh, arrête, fit Hannah avec une gentille tape sur l'épaule de son fils. Sam et Alejo sont dans la bibliothèque, et ton père se lave. Tu peux aller les avertir que le dîner est prêt ?

— Bien sûr, maman, acquiesça-t-il volontiers, avant de se diriger vers le couloir, où il tonna : À la bouffe ! On vient se servir !

Hannah lâcha un soupir exagérément fort en levant les yeux au ciel.

— On ferait aussi bien de lui donner une cloche de vache, à ce garçon, commenta-t-elle à mi-voix.

Jack ne put s'empêcher de sourire.

Le dîner fut incroyablement détendu et léger, avec Hannah et Grant trônant à chaque extrémité de la table tandis que Jack et Alejandro étaient assis face à Sam

et Carey. Ce dernier les divertit avec des histoires sur sa journée chez Wyatt Petroleum, et Grant leur parla des deux veaux que les vachers avaient aidés à venir au monde. Jack observait Samantha discrètement, qui poussait la nourriture autour de son assiette mais ne mangeait pas grand-chose – juste assez pour ne pas attirer l’attention sur elle. Elle souriait aux bons moments et intervenait ici ou là, mais il était évident qu’elle avait la tête ailleurs.

Alejandro resta silencieux à peu près tout le temps à côté de Jack, l’air préoccupé aussi, et n’ouvrait la bouche que si on lui adressait la parole. Il était poli mais distant, et savait manifestement ce qui préoccupait Samantha. On avait l’impression que tous les deux étaient connectés par le même fil.

— Bon, vous avez l’air de gars qui auraient coincé leur bœuf dans un ravin, tous les deux. Et Carey n’arrête pas de jacasser, histoire de vous couvrir, remarqua Grant au bout d’un moment. (Son regard se posait tour à tour sur Sam, puis Carey, puis Alejandro, en un triangle acéré.) Vous feriez mieux de cracher le morceau. Qu’est-ce qui se passe ?

Tout le monde se tourna vers Samantha. Elle tripota brièvement sa fourchette avant de la reposer.

— Nous pensons avoir une piste qui pourrait nous amener à pincer Lightner, répondit-elle calmement.

Un frisson de soulagement et d’excitation mêlés descendit le long du dos de Jack. Inconsciemment, il se redressa sur sa chaise.

— Où ?

Elle braqua les yeux sur lui mais serra les lèvres.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que vous faites une tête pareille ? insista Grant. On croirait qu’on vient d’enterrer le chien.

— Je voudrais que tante Hannah et toi quittiez le ranch. Temporairement.

— Le temps qu’on le chope, papa, s’empressa de clarifier Carey.

— Oh, là, là, c’est tout ? répondit Grant au bout d’un moment, avant de piocher à nouveau dans son assiette comme si de rien n’était. Je croyais que vous alliez m’annoncer quelque chose de vraiment inquiétant. Genre : Jerry Jones a passé l’arme à gauche, un truc comme ça.

Jack cilla, ne sachant pas trop s’il comprenait bien tout ce qui se passait. La tension dans la cuisine était palpable tout à coup, et pourtant Grant semblait s’en moquer royalement.

Samantha posa les avant-bras sur la table et se pencha.

— Ce n’est pas sûr, ici, oncle Grant. Je ne peux pas vous protéger si vous restez au ranch.

Grant s'adossa à sa chaise pour mastiquer lentement tout en la dévisageant.

— Tu renverses la situation cul par-dessus tête, Sammy. C'est nous qui te protégeons.

— Papa... commença Carey.

Grant leva une main de la taille d'une patte d'ours.

— Fiston, je comprends maintenant pourquoi tu es venu soutenir le plan de Sammy, mais il n'est pas question un seul instant que ta maman et moi nous vous laissions seuls affronter la tempête qui se prépare.

Hannah saisit la main de Samantha et la serra fort.

— Il a raison, chérie. Ce qui doit arriver arrivera, de toute façon. On ne va pas fuir, quel que soit l'ouragan qui se profile à l'horizon. On ne vit pas comme ça.

— Laisse-moi t'aider, *tesoro*, offrit Jack en se penchant vers elle. De quoi as-tu besoin ?

— J'ai besoin que tu t'en ailles, répondit-elle simplement. Que vous vous en alliez tous.

— Et toi, tu vas partir aussi ?

Tout en questionnant Samantha, Jack observait Alejandro. La tension qui émanait de lui était impressionnante.

— Non, je ne bouge pas d'ici, répondit-elle enfin d'une voix de granite.

Alejandro et Carey n'ajoutèrent rien, mais un muscle tressauta dans la mâchoire de de Soto. Tous les deux étaient des soldats dans l'âme – mais les soldats de Samantha. Ce qu'elle décrétait faisait loi. Même s'ils n'étaient pas d'accord.

— Pourquoi ? la questionna Jack, tendu. Si tu soupçonnes ne serait-ce qu'un instant que Lightner va venir te pourchasser ici, pourquoi rester, nom d'une pipe ?

— Parce que je suis une trop grosse cible, répondit-elle, tranquille. Et grâce à tes actes d'héroïsme écervelés, toi aussi, Jack. Tu as volé l'entreprise de Lightner alors que j'avais insisté pour que tu ne t'en mêles pas. Maintenant, tant qu'il sera de ce monde, toi et moi serons des cibles. Et ça inclut tous ceux qu'on aime, tout ce à quoi on tient. Tous sont en danger.

Elle croisa le regard de sa tante.

— C'est pourquoi je vous demande... Non... (Elle prit une inspiration.) Tante Hannah et oncle Grant, je vous en supplie : s'il vous plaît, partez.

— Non, répliqua Grant, tout aussi calme. Passez-moi le gombo.

— Papa, on cherche juste à vous protéger... tenta Carey.

Mais, à nouveau, Grant l'interrompit avant qu'il ne puisse aller plus loin.

— Fils, c'est mon texte, ça. Et c'est mon boulot. C'est comme ça depuis que tu es né. On est armés jusqu'aux dents, ici, et tels que je vous connais, avec Sammy, vous avez mis en place un plan pour coincer ce salopard au tournant, non ?

— En effet, mais...

— Alejandro, tu veux intervenir ? demanda Grant, sur le ton qu'il aurait employé pour l'interroger concernant le prix du bétail.

Mais Alejo n'était pas fou.

— Non, m'sieur.

— Je suppose que vous avez déjà discuté de la situation dans ses moindres détails ? continua de questionner Grant.

— Oui, m'sieur.

Grant se tourna vers Carey.

— J'apprécie que tu sois venu ici pour nous exfiltrer vite fait, bien fait, ta maman et moi, mais c'est notre terre et tu es mon sang. Ce qui fait de toi ma responsabilité. Et si vous prévoyez une stratégie d'attaque, moi je prévois de défendre le fort aussi longtemps que vous serez là. Alors on se calme, tout le monde, et que quelqu'un me passe le gombo, nom de Dieu.

S'ensuivit un moment de silence abasourdi. Samantha et Carey se dévisageaient, recourant aux messages muets du langage silencieux que seuls les frères et sœurs ou les amants partagent.

Jack brûlait d'intervenir, mais il savait que ce n'était pas son rôle. Il était ici en tant qu'invité, et il s'était quelque peu imposé par-dessus le marché. Il lui restait sa moitié du pacte à remplir, à savoir recueillir les informations de son père, et Samantha marquait un point : quoique à contrecœur, il devait bien admettre le rôle qu'il avait joué dans l'exacerbation du problème en rachetant Leviathan.

La question de savoir si Lightner viendrait au ranch était discutable. Jack et Samantha dirigeaient de vastes empires. Lightner pouvait bien choisir d'attaquer n'importe où, n'importe quand. Sur ce coup-là, la meilleure défense était l'attaque, et Jack n'avait d'autre choix que de croire qu'elle avait mis en place une stratégie solide, même s'il n'aimait pas parier à l'aveugle.

Samantha prit le plat de gombo frit et le passa à Carey – qui le garda un moment à la main, lui témoignant par ce geste qu'il était d'accord avec quelque décision implicite, puis il le tendit à son père.

— Tiens, papa.

— Merci, fils.

Hannah s'éclaircit la gorge avant de changer de sujet d'un ton joyeux :

— Nous organisons le déjeuner des DAR au sein des Tours Wyatt, afin de préparer le gala de bienfaisance. Tu seras en mesure d'y venir avec moi, Sammy ?

Carey lâcha un bruit étranglé, et Samantha lui retourna un regard noir.

— Quel gala de bienfaisance, Hannah ? s'enquit poliment Jack, surpris par la réticence évidente de Samantha.

Hannah esquissa un sourire bienveillant.

— Chaque année, la fondation Wyatt anime un gala et une vente aux enchères afin de lever des fonds pour l'hôpital pour enfants de Virginie et du Texas. C'est moi qui préside la fondation.

— C'est merveilleux, commenta Jack.

— Jack organise lui aussi un gala de charité annuel, déclara Carey.

— Ah oui ? fit-elle, les yeux scintillants. Et que soutenez-vous ?

— La recherche contre le cancer. En souvenir de mon oncle Gianni, précisa-t-il avec un coup d'œil en direction de Samantha.

Il se remémora la soirée de charité, quand il s'était retrouvé dehors avec elle vêtue de sa robe bleue qui flottait au vent, à essayer de lui soutirer ses secrets. Il sortait avec une autre femme, à l'époque, mais Samantha ressemblait à une déesse envoyée pour le rendre complètement fou. C'était d'ailleurs peut-être cette nuit-là qu'il était tombé amoureux d'elle. Même si ça lui avait pris un moment pour s'en rendre compte.

— Bon sang, ces richards, avec leurs fêtes... marmonna Alejandro dans sa barbe.

Sauf qu'Hannah avait une ouïe de chauve-souris.

— Je te signale que chaque année, nous récoltons à peu près vingt millions en une seule soirée, Alejandro. Sans compter que Wyatt Petroleum triple la mise ensuite.

— Désolé, Hannah, fit-il, le nez dans son verre d'eau.

Cette dernière reporta son attention sur Samantha.

— Alors, tu viendras au déjeuner ?

— Je ne pense pas vraiment que tu aies besoin de moi là-bas...

— Cela fait longtemps que tu ne t'y es pas montrée, Samantha, la gronda sa tante. Tu sais que les DAR de Houston ouvrent toutes sortes de portes – sans parler des carnets de chèques – si on veut bien leur prêter un minimum d'attention. Ça ne prendra que deux heures de ton temps – trois maximum.

— Pardon, mais qu'est-ce que c'est, les DAR ? voulut savoir Jack, curieux.

— Les « Daughters of the American Revolution », les filles de la révolution américaine, quoi, expliqua Hannah. Une organisation de femmes qui s'occupe de promouvoir la préservation du patrimoine historique, l'éducation et le patriotisme.

— Des femmes parmi les plus flippantes que tu puisses rencontrer, ajouta Carey avant que sa mère ne le fasse taire d'un regard.

— Elles ne sont pas effrayantes.

— Si, quand même un peu, maman. Surtout avec quelques verres de Chardonnay dans le nez.

Jack fronça les sourcils.

— Pourquoi ça ?

— Ne prêtez pas attention à ce qu'il raconte, répondit Hannah avec un soupir. Il est furieux parce qu'il s'apprête à verser un million supplémentaire en moins d'une semaine.

— C'était un coup bas, grommela Carey.

— Je t'avais averti de ne pas boire pendant ces rencontres avec les DAR, lui dit sagement Sam. Tu veux impressionner ces dames et, avant que tu t'en rendes compte, tu as sorti ton carnet de chèques.

— Je veux bien le sortir, moi, mon carnet de chèques, proposa Jack, voyant là une autre occasion de gagner des points auprès d'Hannah. De combien avez-vous besoin ?

— Un million, répondit Carey, qui reçut un coup de pied sous la table de la part de Sam. Aïe. Sammy, je te signale que tu portes des bottes aujourd'hui ! s'écria-t-il en se frottant le tibia.

— Jack, ne donnez que si vous en avez vraiment envie.

— Oh, j'en ai envie, répondit-il, avec un regard en direction de Samantha. Et si vous avez besoin de soutien moral pour le déjeuner, je serais ravi d'y aller avec toi, *tesoro*, ajouta-t-il en souriant. Je suis très doué pour manier les compliments et tirer de l'argent aux donateurs. Il vous suffira de me désigner les DAR que vous souhaitez charmer.

— Désolée, Jack, mais c'est exclusivement réservé aux dames, à l'exception des artistes qui mettent leurs œuvres aux enchères, lui annonça Hannah avec un air de regret. En revanche, vous serez le bienvenu au gala de la semaine prochaine. Je ne pense pas que Sammy ait un cavalier, précisa-t-elle d'une voix de conspiratrice.

— Oh, bon Dieu, marmonna Sam. Dites-moi que je rêve.

— Je serais honoré de t’y accompagner, *tesoro*.

Il préféra ignorer le regard sombre qu’elle lui adressa et qui lui promettait moult souffrances.

— Mince, maintenant il va falloir que je me procure un smoking, grogna Alejandro près de lui.

— Eh bien, voilà, c’est décidé, reprit Jack, très content de lui. J’escorterai Samantha. Ça tombe très bien, pas vrai, *tesoro* ?

Il ne savait pas trop s’il l’avait eue à l’usure ou si elle n’avait pas le cœur de décevoir sa tante, en tout cas elle ne lui opposa aucun argument – pour une fois. Et ça lui convenait très bien comme ça. Parfois, les petites victoires conduisaient aux grands succès.

[1.](#) La Defense Advanced Research Projects Agency est une agence du département de la Défense des États-Unis chargée de la recherche et du développement des nouvelles technologies destinées à un usage militaire. (N.d.T.)

[2.](#) Code des principes moraux que les samourais japonais étaient tenus d’observer. (N.d.T.)

[3.](#) « Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger » en italien. (N.d.A.)





## **Avril, fin de soirée, ranch Wyatt, Texas**

*Jack*

Quelques heures plus tard, Jack se trouvait en plein champ, sous une belle lune de printemps, à admirer la mer d'étoiles. La chaleur brûlante de la journée avait fini par s'estomper pour laisser place à une fraîcheur emplies des senteurs d'herbe, de terre et du chant lancinant des cigales. Il aurait dû être préoccupé par les événements concernant Lightner et la manière d'obtenir de son père qu'il passe à table et révèle l'information que Samantha voulait, pourtant, sous le magnifique ciel texan, il ne pouvait que s'émerveiller de la profondeur infinie de la nuit. Jack était un citadin jusqu'au bout des ongles. C'était bien la première fois qu'il passait des moments agréables à la campagne, et il n'en revenait pas – ni de la différence incroyable du ciel ici, à seulement deux heures de vol de Chicago. C'était presque comme habiter dans un autre monde.

— Tu ne devrais pas rester dehors, Jack.

Alejandro sembla se matérialiser tout à coup à côté de lui, tel un mirage sorti de la nuit noire.

— Pourquoi ? Il y a des loups ?

Tout en parlant, il jeta un coup d'œil à la ronde, vers les arbres silencieux qui les entouraient, soudain inquiet.

Alejandro lâcha un petit rire, et ses dents scintillèrent dans le clair de lune.

— Quelque chose du genre. Jack, tu es entouré par des gars armés de semi-automatiques et de mitraillettes. Tout ce qu'ils voient, c'est un grand type qu'ils ne connaissent pas, habillé tout en noir et qui rôde dehors au milieu de la nuit. Tu as de la chance d'être encore debout.

Jack baissa les yeux vers son tee-shirt et son pantalon.

— Je suis en pyjama.

— Tu ressembles à un cambrioleur.

Un nouveau regard autour de lui ne permit pas à Jack de distinguer les hommes qu'Alejandro mentionnait. Incapable de dormir, peu habitué au silence presque irréel de ce lieu littéralement au milieu de nulle part, cela faisait un moment qu'il se promenait en espérant se calmer après une journée riche en émotions.

— Ils sont combien, à monter la garde ?

— Plus que tu ne souhaites le savoir.

Alejandro alluma une cigarette qu'il avait sortie de la poche de sa chemise.

— Mauvaise habitude, marmonna-t-il d'une voix rauque après une profonde inspiration, qui fit rouler la fumée dans sa bouche. Je suis descendu à trois ou quatre par jour, mais Wyatt ne me rend pas la tâche facile.

Jack se tourna vers lui.

— Vous partagez une drôle de haine épidermique, tous les deux. Je n'arrive pas à déceler si vous êtes dans la même équipe ou si vous essayez de vous entre-tuer.

— Un peu des deux, admit Alejandro en tirant une nouvelle taffe.

— Tu veux bien me dire ce que vous avez prévu, concernant Lightner ? demanda Jack pour changer de sujet.

— Mon obligation d'information vis-à-vis de toi a pris fin à l'instant où Wyatt a remis ma loyauté en question, répondit sobrement Alejandro. Il vaudrait mieux que tu t'en ailles aussi, Jack. On ne déconnait pas, au dîner.

Jack observait le profil de son interlocuteur dans le noir.

— Lightner est aux États-Unis ?

— Non, mais si on ne le coince pas ce coup-là, ça ne sera pas bon.

Une réponse pour le moins cryptique.

— Il est où, alors ? insista Jack.

Alejandro lui jeta un regard en coin.

— Je ne vais pas te répondre.

— Bon Dieu, de Soto... Ne joue pas au con, s'exaspéra Jack. Il y a la récompense que j'ai engagée, sans parler des dizaines de gars de chez Leviathan que je peux envoyer en renfort où que Sam et toi ayez prévu de...

— Tu rôdes toujours dans la pénombre comme ça ?

Jack haussa les épaules et glissa les mains dans les poches de son pantalon d'intérieur.

— Je n'arrivais pas à dormir.

Alejandro finit sa cigarette.

— Tu es en manque ?

Jack secoua la tête.

— Non. Du moins pas de drogues, avoua-t-il, penaud.

— Elle ne trouve pas le sommeil non plus.

Jack se tourna vers la maison plongée dans l'obscurité.

— Comment tu le sais ?

— En général, à cette heure-ci, je lui apporte une tasse de thé. Je la laisse me malmener un peu. Elle doit lire un bouquin ennuyeux à mourir, et son dos doit la faire souffrir, du coup elle est agitée.

Jack fronça les sourcils.

— Elle ne devrait pas prendre des trucs pour soulager la douleur ? Un relaxant pour les muscles, quelque chose dans ce genre ?

— Tu te doutes bien qu'elle refuse, répondit Alejandro, qui posa les yeux sur lui. Tu veux lui monter son thé, ce soir ?

Jack soutint son regard.

— Je croyais que c'en était fini des services que tu me rendais.

Alejandro haussa les épaules.

— C'est peut-être à moi que je rends service. Je m'évite une rebuffade.

Jack esquissa un sourire alors qu'une douce chaleur se répandait dans sa poitrine. Peut-être, oui, peut-être Samantha le laisserait-elle prendre soin d'elle pour une fois.

— J'aimerais beaucoup.

— Il y a de l'eau chaude sur la cuisinière. Wyatt est à l'étage, dernière chambre sur la droite.

— Merci.

Jack traversa le pré en direction de la maison, où il alla droit à la cuisine faiblement éclairée par la veilleuse au-dessus de la gazinière. Il y trouva ce qu'il cherchait, prépara un plateau avec deux mugs en terre cuite et une théière fumante d'infusion à la valériane. Il emporta le tout au premier et, le plateau en équilibre sur une main, il frappa doucement à la porte indiquée.

C'est une réponse étouffée qui lui parvint.

— Fiche le camp, de Soto.

Il ouvrit quand même, et surprit Samantha assise au bord d'un grand lit à baldaquin, une main agrippée à un pilier et l'autre dans son dos. Clairement, elle souffrait.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle, adoucissant la sécheresse de sa réplique par une grimace.

— Je viens te sauver de toi-même.

Il plaça le plateau sur une chaise non loin de là et s'approcha d'elle.

— Ça va. J'ai juste une crampe. Ça va passer d'ici une seconde, grinça-t-elle en détournant les yeux.

Mais, à la manière dont ses joues se coloraient, il la devinait mortifiée de lui offrir un tel spectacle.

Il se contenta de s'asseoir auprès d'elle.

— Laisse-moi t'aider, proposa-t-il gentiment. Tu pourras te remettre en colère après moi demain matin, mais là... laisse-moi juste t'aider.

Avant qu'elle ait le réflexe de l'en empêcher, il remonta délicatement son haut à bretelles afin de pouvoir lui masser les muscles.

— Non, ne...

Il baissa les yeux vers la vilaine boursoufflure de la cicatrice qui lui barrait le bas du dos, tel un marquage au fer rouge. Une colère lui monta dans la gorge, amère comme de la bile, alors même que son cœur se brisait de constater les dégâts qu'elle avait subis. On aurait dit que Nazar lui avait enfoncé un couteau à découper dans l'échine.

— Nom de Dieu...

Samantha se raidit, puis elle s'immobilisa complètement sous le frôlement de ses doigts au-dessus de la blessure. Le visage de marbre, muette, elle endurait l'observation, les mains serrées si fort sur sa couette que ses articulations blanchirent.

— C'est révoltant, je sais. Je sais que c'est...

— *Tesoro*... chuchota-t-il en se penchant pour toucher la cicatrice avec sa bouche.

Samantha émit un son, quelque part entre la toux et le sanglot. Elle se détourna de lui et tenta de rabattre sa brassière, ce dont il l'empêcha. Il la captura dans ses bras malgré ses tentatives pour se dégager.

— Arrête, *tesoro*. Arrête. Tu as connu l'enfer et tu en es revenue plus souvent que je ne peux l'imaginer. Alors autorise-moi à prendre soin de toi un petit peu. Rien que cette nuit, s'il te plaît...

Elle gigota un moment, sans pour autant le repousser complètement. Il la tint contre lui jusqu'à ce qu'elle se calme et pose la tête dans le creux chaud entre son épaule et son cou. Lentement, le corps de Samantha se détendit tandis qu'il continuait à malaxer délicatement les muscles autour de sa cicatrice. Au bout de quelques minutes de ce traitement, la tension retomba. Il sentit la dureté des chairs céder peu à peu sous ses caresses tendres mais inlassables. Enfin, sa tête

s'abandonna sur son épaule alors qu'elle apprenait à lui faire confiance à nouveau.

Au bout de longues minutes de silence, il l'entendit murmurer :

— C'est hideux. Mes cicatrices étaient déjà moches avant, mais celle-ci...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Tu crois que tu as perdu ta beauté ? demanda-t-il en plaçant les deux paumes de part et d'autre de son dos. Tu penses que ce à quoi tu as survécu te rend moins incroyable à mes yeux ?

Il lui toucha le visage et lui souleva le menton pour l'obliger à le regarder.

— Où est passée la dure à cuire qui se fiche comme d'une guigne de ce que les gens peuvent bien penser d'elle ?

Samantha ferma les yeux.

— Qui voudrait de quelqu'un d'aussi défiguré, Jack ? Je suis en vrac.

L'amant en lui comprit alors qu'elle voyait dans les vestiges de sa dernière blessure en date un enlaidissement susceptible de le détourner d'elle. Ce qui était absurde, bien sûr, mais il doutait qu'elle le croie s'il tentait de l'en dissuader. La lueur d'espoir qu'il avait entrevue quand il l'avait embrassée, plus tôt dans la journée, se changea en un rayon éclatant. Car enfin, si elle se souciait de l'idée qu'il se faisait de son corps, c'était bien le signe qu'elle souhaitait toujours être aimée de lui. Or son amour n'avait jamais été remis en cause. Même quand il avait tenté de cesser de l'aimer, il n'y avait pas réussi.

— Bon, d'accord, tu vas devoir dénoncer ton contrat pour la campagne de pub en lingerie fine. C'est pas très grave, la taquina-t-il, écartant quelques mèches de ses cheveux.

Un pétitement amusé passa dans ses yeux.

— C'est seulement dans tes fantasmes que je me promène en sous-vêtements pour gagner ma vie.

— Tu sais, ça ne me dérange pas trop en fait. Si un autre homme te regardait en quasi-tenue d'Ève, je serais obligé de lui arracher les yeux, admit-il. Tu imagines ? On m'arrêterait pour aveuglement à mains nues et récidive.

Elle tenta de se libérer de son étreinte, incapable de le regarder dans les yeux, mais Jack ne la lâcha pas.

— Samantha, ça me fait mal de voir la souffrance à laquelle tu as survécu sans moi, la douleur dont je n'ai pu te protéger. (Il pressa les lèvres sur son crâne.) *Sei l'unica donna per me, tesoro. Prometto di amarti per sempre*<sup>1</sup>, susurra-t-il en lui caressant le dos. Ces cicatrices n'y changent rien.

Elle se mit à ciller très vite, visiblement submergée par une émotion inhabituelle chez elle. Jack la serra fort tandis qu'elle émettait le premier sanglot dans un frisson – qui sembla devoir batailler pour sortir de sa gorge, comme un oiseau battant frénétiquement des ailes contre les barreaux d'une cage. Mais une fois qu'elle le laissa émerger, qu'elle ouvrit le robinet de ses émotions, toute la douleur et toute l'angoisse se déversèrent de son corps en une série de hoquets. La gardant plaquée contre lui, Jack aurait voulu pleurer avec elle pour ce chagrin qu'il la sentait exsuder. Il savait qu'elle se contrôlait toujours d'ordinaire. Il devinait donc qu'elle s'était refusé jusqu'à maintenant le réconfort nécessaire de la tristesse, avant que celle-ci ne l'enveloppe comme une vague pour l'enfoncer sous l'eau. Ses cris étaient si déchirés, si féroce­ment combattus qu'elle arrivait tout juste à respirer.

— Ça va aller, *tesoro*. Tout va bien maintenant. Tout ira bien... chuchota-t-il sans relâche.

La tenant bien serrée contre lui, il lui caressait le dos, sentant ses pleurs secouer sa silhouette vulnérable et se réverbérer jusque dans son cœur à lui.

— Je suis là. Tu n'es pas seule. Tu ne seras plus jamais seule. Respire, bébé...

Il la souleva et la déposa au centre du lit, où il s'allongea à ses côtés. Il s'enroula autour d'elle, l'enveloppa de ses bras, l'entoura de la protection de son corps. Et elle déposa les armes, sa détresse, toute la solitude et le désespoir qu'elle avait gardés bien trop longtemps près de son cœur. C'était comme si une ancienne blessure venait de se rouvrir dans son âme et que le sang coulât de nouveau à travers ses pleurs retentissants. Jack en avait presque le goût cuivré sur la langue, tout comme il sentait l'acier en elle, le métal dont elle était faite.

*Ne lâche pas.*

Il lui embrassa les joues, les yeux, le front. Encore et encore.

*Promis. Non, je ne te laisserai pas. Jamais.*

Enfin, la tempête se dissipa et ne restèrent plus que des secousses, ses dents qui claquaient tandis qu'elle se pelotonnait contre lui comme un chaton épuisé. Il essuya ses joues humides de la pulpe rêche de ses pouces, enfonça ses doigts dans les mèches soyeuses de ses yeux couleur nuit. Il déposa de légers baisers partout où il le pouvait : sur ses paupières gonflées, la pointe rougie de son nez, le coussin moelleux de ses lèvres – encore salées de ses larmes. Il lui chuchota des douceurs, des mots apaisants pleins d'affection, jusqu'à ce qu'elle finisse par lever les yeux sur lui à travers le rideau mouillé de ses cils, les joues encore rosies et sensibles.

— Désolée d’avoir bavé partout sur toi.

Tout en s’excusant, elle passait les mains sur le coton humide de son tee-shirt, comme si elle ne savait plus trop quoi faire de ses dix doigts.

— Parfois on a juste besoin de pleurer un bon coup, commenta-t-il, saisissant ses mains pour se les presser contre le cœur. C’est cathartique. Comme un orgasme.

Elle lui adressa un sourire encore mouillé de larmes.

— C’était largement moins bon que de jouir.

— Si tu veux, je te fais jouir maintenant, histoire que tu puisses comparer.

Il plaisantait, mais seulement à moitié.

Une esquisse de ce qui ressemblait vaguement à un sourire vint danser sur ses lèvres.

— À ma décharge, mon dos me fait atrocement souffrir, et tu t’es trouvé au mauvais endroit au très mauvais moment. (Elle hoqueta, avant de grogner dans ses mains.) Voilà qui vient compléter ma mortification.

Jack lâcha un petit rire.

— *Tesoro*, je suis ravi de constater que tu es humaine, au bout du compte. Je commençais à me demander si je n’étais pas tombé amoureux de Wonder Woman, par inadvertance.

Elle s’écarta pour le regarder.

— Je n’ai pas de fouet.

— C’est un lasso. Le « Lasso de la Vérité », précisa-t-il. Et s’il y a bien quelqu’un qui a un fouet, c’est toi. Sans l’ombre d’un doute.

Elle posa sur lui un regard médusé.

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

Il lui passa un doigt sur la joue.

— Parce que tu as tous les pouvoirs, *tesoro*. Tout le contrôle. Les hommes te vénèrent. Tout ce que tu veux, tout ce dont tu as besoin, tu l’as, si on peut te le donner. C’est ça, le pouvoir, constata-t-il simplement.

Et il le pensait.

Et c’était peut-être aussi ça, de grandir, songea-t-il. Avant Sam, il vivait sa vie exactement comme il l’entendait. Et il avait tenté de redevenir le crétin égoïste et égocentrique d’avant, quand elle l’avait quitté. Sauf que cette peau ne lui allait plus. Il apprenait lentement mais sûrement l’art du compromis, celui de s’adapter à ses besoins – et pas simplement parce qu’il y était obligé, mais parce qu’il en avait envie. Dans le silence de sa chambre, à la serrer contre lui après tant de mois de séparation, Jack se rendit compte qu’il avait commencé à évoluer



d'une manière dont il n'avait pas pris conscience auparavant. Il prenait une nouvelle silhouette, une silhouette bâtie pour marcher à ses côtés, pour la porter quand elle en avait besoin. Il apprenait à absorber sa souffrance, à la prendre en lui pour la transformer en quelque chose de complètement différent. Oui, il voulait qu'elle lui revienne, mais surtout, il était disposé à faire tout ce qu'il faudrait pour qu'elle guérisse.

— Tu m'as manqué, murmura-t-il en lui frottant la joue. Bon Dieu, c'est si bon de te tenir à nouveau dans mes bras. Ils étaient vides, et je ne m'en étais même pas rendu compte.

Elle prit une inspiration saccadée.

— Pardon d'avoir pleuré partout sur toi, mais ça n'était pas une tentative de recommencer quelque chose. Ma vie est trop chamboulée, Jack. Je suis trop chamboulée pour t'entraîner dans ce merdier.

Elle ouvrait et refermait le poing autour du tee-shirt de Jack, malmenant le tissu comme si elle hésitait entre le repousser et l'attirer à elle.

— Tu n'as rien pris que je ne t'aie offert. Et je veux rester à tes côtés pour ce...

— Non, l'interrompit-elle en secouant la tête. Je dois le faire seule.

Il lui saisit la main et la porta à son cœur.

— Pourquoi ai-je la sensation que tu passes ton temps à m'ordonner de partir dans l'unique but de te punir ? Comme si tu essayais de t'en sortir seule parce que tu penses ne pas mériter mieux.

Samantha fronça les sourcils.

— Je me punis, tu dis ? C'est ironique, venant de toi. Qu'est-ce que tu as fait après mon départ pour l'Afghanistan ?

— Je me suis vautré dans l'auto-apitoiement, répondit-il en toute honnêteté. Tu es partie à la guerre, et moi, j'ai fait la tournée des bars. Ça n'a pas été le moment le plus glorieux de ma vie, je dois bien le reconnaître.

— Je déteste ça, avoua-t-elle en touchant le début de barbe qui lui ombrait la mâchoire. Je déteste l'idée que tu aies perdu les pédales au point d'avoir eu besoin de te shooter pour gérer la situation.

— Le seul fait d'être avec toi, c'est comme un shoot, *tesoro*.

— Ce n'est pas drôle.

Quand elle voulut s'écarter, il la ramena dans le cercle de ses bras.

— C'était nul. *Mi dispiace*<sup>2</sup>.

Samantha resta muette un moment, mais quand elle finit par soutenir à nouveau son regard, il y lut de l'inquiétude.

— Tu as replongé à cause de moi. C'est moi qui t'y ai poussé, pas vrai ?

— Non, *tesoro*, je l'ai fait à cause de moi, parce que je n'étais pas capable de le supporter. Et si facile que ce soit de te faire porter le chapeau, à toi ou à notre relation, le fait est que ç'a toujours été mon problème, cette addiction. J'ai commencé parce que j'aimais ça. Puis j'en ai eu besoin – des excitants, des calmants, n'importe quoi. Ça a toujours été plus simple que d'affronter les problèmes. Mais maintenant, le moment est venu de les prendre à bras-le-corps, tu ne penses pas ?

Il lui déposa un baiser sur la tempe, soulagé de l'étreindre après ces longs mois de solitude. Il inhala sa fragrance affolante, celle qu'il aimait tant. Jamais il n'oublierait l'odeur du jasmin, désormais. Elle était gravée dans son cortex frontal.

— Qu'est-ce qu'on fait ? bredouilla-t-elle contre son épaule.

— On coexiste, répondit-il, craignant de lui faire peur après les progrès effectués.

— Je suis un véritable yoyo émotionnel, Jack. J'avais envie de t'arracher la tête avec les dents quand tu es arrivé, et voilà que je pleure sur ton épaule comme si c'était la fin du monde, se lamenta-t-elle. Qu'est-ce qui cloche chez moi, nom d'une pipe ? Je ne suis jamais comme ça !

— Tu es trop habituée à brider tes émotions, *tesoro*. Bien sûr, que ça fait super bizarre quand on leur donne enfin libre cours.

Elle lui jeta un regard.

— Tu as toujours été aussi au fait des sentiments humains ? C'est agaçant.

— J'ai été obligé de suivre une thérapie pendant plusieurs mois. Tu pensais qu'il allait arriver quoi ?

— Ça t'a aidé ? demanda-t-elle avec douceur, faisant glisser un doigt jusqu'à son torse. Tu te sens mieux ?

— Oui et non, admit-il. (Il la serra plus fort et posa la tête sur sa main.) Je vais mieux, mais je vois la somme de conneries, stupides et ridicules, que j'ai faites pendant qu'on était ensemble. C'est juste que je ne savais pas comment me comporter vis-à-vis de nous, de toi. Dans toutes mes relations précédentes, j'ai toujours été en pleine maîtrise. J'ai toujours été la personnalité dominante. Et voilà que tu débarques et que tu renverses tout sur ton passage. Dire que j'ai mal pris ton départ, c'est un doux euphémisme.

— Je suis nocive pour toi.

— Non, c'est tout le contraire. Je me comportais comme un salopard. Je ne voulais t'aimer qu'à mes conditions, et j'ai essayé de t'obliger à vivre une vie

qui était confortable pour moi.

Elle leva sur lui un regard surpris.

— Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de Jack ?

Il lui embrassa le bout du nez.

— Oui, je t'explique que j'étais un salaud égoïste et méprisant. Tu prenais tous les risques pour protéger tout le monde, et moi, je n'ai pas été fichu de te soutenir.

Mâchoires crispées, il se la rappela, si pâle et si petite dans son lit d'hôpital.

— J'ai cru que tu étais morte, *tesoro*. Ç'a été les pires heures de ma vie, quand j'ai imaginé mon univers sans toi. La cure de désintoxication, le nettoyage de mon organisme et de mon esprit n'ont fait que me donner du temps et le recul dont j'avais besoin pour valider ce constat.

Samantha resta longtemps silencieuse. Quand elle reprit la parole, ce fut pour lui déclarer :

— Jack, tu me manques. Je ne vais pas te mentir en prétendant le contraire, mais je ne suis pas sûre d'être prête, avoua-t-elle en tripotant le tissu de son tee-shirt. Je veux dire, je ne sais pas vraiment ce que je veux, là, avec tout ce qui se passe...

— Je sais, *tesoro*. (Il l'attira fort contre lui et posa les lèvres sur son front.) J'attendrai.

Elle se mordilla la lèvre, les yeux rivés aux siens.

— Et si je ne suis jamais prête ?

Il lui répondit par un sourire plein d'affection.

— Samantha, tu vaux la peine que je prenne ce risque.

Ils se dévisagèrent de longues secondes, communication silencieuse via le regard uniquement. Jack devinait qu'elle se demandait si elle pouvait lui faire confiance pour tenir sa parole, et il espérait qu'elle lui en accorderait la chance.

## *Samantha*

Le jeu était prêt. Sam reconnut les pièces d'échecs noires et ivoire que son père avait rapportées d'Inde, chacune si délicatement ouvragée que l'on distinguait jusqu'à l'expression des visages du roi et de la reine.

— Tu veux les noirs ou les blancs ? proposa son père.

Il était assis face à elle, les jambes croisées avec nonchalance, les doigts aux tempes en attendant patiemment qu'elle lui donne sa réponse.

— Les blancs, répondit-elle aussitôt.

Et elle bougea son pion en D4 sur l'échiquier. Son père plaça le sien en D5. Immédiatement, elle en posa un deuxième en C4.

— Le « gambit de la reine », commenta-t-il, identifiant son ouverture, une esquisse de sourire aux lèvres. Ton coup préféré.

— Parce qu'il est agressif, acquiesça-t-elle gaiement.

En croisant le regard droit de son père, elle se rappela combien ses prunelles étaient sombres. Une mélasse profonde, presque noire, qui les rendait quasi impossibles à déchiffrer. On dit que les yeux sont le miroir de l'âme, pourtant quand elle regardait dans ceux de son père, elle ne voyait que son propre reflet.

— Tu aimes cette ouverture parce que tu aimes contrôler le centre, observa-t-il en lui prenant son pion. Quitte à consentir des sacrifices assez tôt dans la partie.

— C'est un revers temporaire.

— On ne remporte les guerres qu'en établissant un avantage sur le long terme.

— C'est exactement pour ça que je ne crains pas de perdre un pion, papa. Je sais que je le récupérerai au bout du compte, argua-t-elle en déplaçant une nouvelle pièce sur l'échiquier.

— Tes stratégies à long terme ne peuvent aboutir que grâce à des tactiques, et tes tactiques sont basées sur tes parties antérieures.

Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il soutint son regard.

— Ne te laisse pas aveugler par ton désir de l'emporter. N'oublie pas ce que tu as dû sacrifier pour obtenir la victoire. Tu n'as donc pas assez perdu, Samantha ?

— Qu'importe un petit sacrifice maintenant, si ça me permet de gagner gros plus tard.

— Et que vas-tu gagner ? lui demanda son père, qui désignait l'échiquier. Qu'est-ce que tu as perdu ?

Horrifiée, elle regarda le sang recouvrir le damier, s'écouler, épais et visqueux, entre le noir et l'ivoire. Son père se leva, renversant la table entre eux, si vite qu'elle ne comprit pas ce qui était en train de se produire. Il fit un pas en avant, mais ce n'était plus son père. Lucien Lightner se tenait devant elle, qui la lorgnait de son regard de diable. Il la saisit à la gorge, la souleva tandis qu'elle tentait en vain de desserrer l'étai de sa main.

— Réveille-toi ! cria-t-il en la secouant. *Réveille-toi !*

## **Avril, tôt le matin, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

Sam s'éveilla en sursaut, aussi brutalement que si elle interrompait une chute. Les bras de Jack se crispèrent autour d'elle l'espace d'une fraction de seconde, comme s'il percevait sa détresse dans son sommeil, mais il continua à dormir. Le cœur battant comme un fou, elle regarda les paupières de l'homme allongé auprès d'elle, le rideau noir baissé sur ses joues alors qu'il restait perdu dans ses propres rêves. À mesure qu'elle se calmait, elle remarqua l'aube brumeuse qui filtrait à travers ses fenêtres, allumant la ligne d'horizon d'une douce lueur dorée.

Jack et elle s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre, sur ses couvertures, recroquevillés face à face, tels les pétales d'une pivoine. Elle était toujours agrippée à son tee-shirt comme si sa vie en dépendait. Ses larmes avaient séché sur le tissu, mais il restait froissé sous l'étreinte de son poing. Avec les premières lueurs du jour, elle sentit son visage rougir de honte. Elle était encore engourdie et affaiblie par sa crise de larmes. Comment la nuit pouvait-elle faire ainsi ressortir son côté le plus vulnérable, sans crier gare ? Sa solitude presque insupportable, son cœur si débordant de chagrin qu'elle craignait de s'y noyer...

Jack était revenu dans sa vie pile au moment où elle ne supportait plus que très difficilement la prison de cette enveloppe corporelle dans laquelle elle était coincée depuis l'Afghanistan. Se retrouver contre lui, réconfortée à l'intérieur du cercle puissant de ses bras, c'était un soulagement intense après des mois de lutte. Être proche de Jack s'avérait à la fois douloureux et agréable, comme courir sur du sable brûlant, puis dans l'eau fraîche.

Elle passa les doigts sur les muscles étroitement entremêlés de ses épaules. Elle avait toujours trouvé Jack douloureusement beau mais maintenant, à l'heure

où le soleil éclairait la chambre, elle voyait la discipline qu'il s'imposait dans les arêtes et les lignes dures de son visage et de son corps. Il avait changé, depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu à Chicago, furieux et dérouté alors qu'il tentait de la dissuader de le quitter. Il était toujours passionné et exigeant, mais il y avait autre chose – une sorte de dévotion et de soin spécifique. Comme s'il l'aimait assez pour jouer selon ses règles à elle. Et ça lui faisait une peur de dingue, parce que si elle était honnête ne serait-ce qu'une seconde, personne ne l'avait encore jamais aimée avec cette intensité. *Jamais*.

Son rêve lui revint à l'esprit, même si les détails lui échappaient déjà, filtrés par le tamis de sa conscience. Elle se demanda un instant si son père lui parlait depuis la tombe ou si son inconscient errait un peu partout comme un fou, hurlant ses incertitudes.

Elle s'écarta, prenant soin de ne pas réveiller Jack en se levant du lit. Elle s'habilla à la hâte, prit son téléphone sur la commode et quitta la chambre, dont elle referma la porte aussi discrètement que possible.

Alejandro sortit de la chambre de Ryland au moment où elle passait devant.

— Bonjour, dit-il en terminant d'enfiler son *holster* d'épaule.

— Il faut qu'on parle.

Sans plus d'explications, elle le repoussa à l'intérieur de la pièce.

— Des mots qu'aucun homme n'aime entendre, ironisa-t-il, surpris. Surtout avant le café.

Il aurait aisément pu lui résister, pourtant il n'en fit rien.

— Je veux appeler ta sœur, commença-t-elle avant de jeter un regard autour d'elle, étonnée.

Elle n'avait pas remis les pieds dans la chambre de Ry depuis sa mort. Hannah l'avait transformée en suite pour les invités. Le lit double de Ry et celui, gigogne, dans lequel Carey avait dormi la plupart des nuits avaient été remplacés par un *king size*, et les murs avaient été peints dans un bleu apaisant. Disparus les jouets et les posters des héros de Ry. Sam leva les yeux au plafond, où elle avait punaisé des étoiles phosphorescentes quand il avait encore peur du noir, afin qu'il puisse s'endormir chaque nuit à la lueur des constellations. Elles aussi n'étaient plus qu'un souvenir.

Le fantôme de Ryland ne la hantait pas, ici. Ça n'était plus qu'une pièce comme une autre. Une pièce qui lui rappelait vaguement son frère, tel le lointain refrain d'une chanson qu'elle aimait.

— Tu comptes m'expliquer ce que tu as en tête, ou tu vas continuer à mater mes affaires ?

La voix amusée d'Alejo la tira brusquement de sa rêverie.

— Il y a quelque chose qui me turlupine au sujet de ce business avec Lightner, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, admit-elle. Je veux en reparler avec Rox, histoire de trouver de quoi il s'agit.

Elle sortit son portable et composa le numéro de Rox, qu'elle mit sur haut-parleur.

— Sexy Svetlana à l'appareil, répondit Rox, avec un accent russe étonnamment bien imité. Que puis-je pour votre plaisir ?

— La tête de Lucien Lightner au bout d'une pique, répondit aussitôt Sam.

— Perverse, j'aime bien, ronronna Rox.

— Euh... Je t'entends aussi et tu es en train de me traumatiser, intervint Alejo.

— Les gars sont arrivés en Israël ? demanda Sam.

— Ils viennent d'atterrir. Avi est en route pour aller les récupérer au moment où je te parle, les informa Rox, de nouveau très sérieuse. Sam, je ne sais pas si je dois te remercier de me coller dans une maison pleine de mecs aussi crétins que sexy, ou si je dois vraiment, vraiment en être vexée.

Alejandro imita un bruit de vomissement.

— Je dirais un peu des deux, sans doute, admit Sam avec un sourire moqueur à son intention.

— Bon, tu as ta voix de « j'ai un truc qui me trotte dans la tête ».

— En effet, quelque chose me tracasse au sujet de cette opé, et j'ai besoin de ton talent pour envisager les choses sous tous les angles possibles, vu que je ne suis pas sur place pour en juger par moi-même.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— D'abord Lightner consent l'immense dépense, douleur et contrainte de changer de visage, et pourtant il apparaît sur les écrans radar en compagnie d'un trafiquant d'armes notoire. Et tout ça pourquoi ?

— Les causes désespérées appellent des mesures désespérées, commenta Rox de sa voix traînante. Il est à court d'argent liquide et il a besoin de monter un gros coup.

— Justement, c'est un coup assez gros ? contra Sam. Il vient de faire exploser une bombe à Londres et ça a braqué sur lui tous les projecteurs internationaux, à tel point qu'il en est presque devenu phosphorescent. S'il doit parier, il va parier sur du lourd. Je ne peux m'empêcher de penser que Londres, c'était un moyen de détourner l'attention de quelque chose de plus gros.

— S'il était si doué que ça, il ne se serait pas fait tirer dessus, répliqua gaiement Rox.

— Certes, mais est-ce que ç'a été suffisant pour le faire dérailler de son plan le plus important ? (Sam réfléchissait tout haut, à présent.) Il s'est peut-être laissé surprendre par toi, n'empêche qu'il a réussi à s'échapper, au final, non ?

— Et tu en penses quoi ? intervint Alejandro.

— Je pense qu'il est déjà sur les listes noires... Alors, qu'est-ce qu'il a à perdre ?

— Le tout pour le tout ?

Sam hocha la tête.

— Lightner est un fils de pute audacieux et plus qu'un peu cinglé, mais il n'est pas stupide. Ce rendez-vous à Ashdod... Il est à haut risque. Beaucoup de trucs pourraient mal se passer. Il le sait. Alors pourquoi prendre de tels risques pour quelques lance-roquettes et des mortiers ?

— Tu crois qu'il a un plan plus couillu derrière la tête ? demanda Rox.

— Ce type a le goût de la mise en scène. On l'a bien vu à Londres et à Rio. Et c'est un serpent à sonnette. Il veut qu'on regarde tous d'un côté pendant qu'il ira de l'autre.

— Mais ce serait quoi, son but ultime ? l'interrompit Alejo. Quel est son plan B selon toi ?

— C'est justement ce que j'ignore, soupira Sam en se frottant le front. Rox, j'ai besoin que tu le prévoies. Je ne parviens pas à me défaire de la sensation qu'on passe à côté de quelque chose. On doit couvrir tous nos arrières.

— Tu déconnes ? fit Rox, incrédule. Ce port, c'est un labyrinthe à rats. Il y a douze jetées, quatre postes d'amarrage additionnels pour les transrouliers, et un demi-million de mètres carrés d'espaces de stockage avec des enceintes de confinement spécialement renforcées, sans parler des bateaux de croisière remplis de passagers qui entrent et sortent de là.

Elle avait l'air exaspéré, comme si elle venait de passer toute sa nuit à essayer d'assembler un puzzle dont il manquerait des tas de pièces.

— Lightner a plus de plans alternatifs à sa portée qu'il y a de lettres dans l'alphabet, reprit-elle.

— L'autre problème, c'est qu'à l'exception de la fois où il a kidnappé Jack et Mitch, il se pointe rarement lui-même à ses rendez-vous. Ou s'il se montre, c'est là où on l'attend le moins, ajouta Sam.

— Tu penses donc qu'il ne scellera pas une affaire en personne ? demanda Alejo.



— Je pense qu’il est trop fuyant pour laisser quoi que ce soit au hasard, répondit Sam. Écoute, Rox, je sais que vous finalisez le plan aujourd’hui et je n’ai aucun doute sur la qualité de son exécution. Mais... Pense comme lui. Il est rusé.

— Comme toi, *manita*, ajouta Alejandro.

— Ha, ha, crétin, lâcha Rox. Très drôle.

— Non, il a raison, acquiesça Sam. Tu es une illusionniste. Lightner aussi. Que ferais-tu si tu voulais le beurre et l’argent du beurre ?

— C’est carrément difficile de disparaître avec de l’artillerie lourde, commenta Alejo.

— Je suis rarement d’accord avec ton frère, mais là, il marque un point. (Tout en parlant au téléphone, elle croisa le regard d’Alejandro.) Pose-toi la question, Rox : qu’est-ce qui est en la possession d’Uzi Dichter, vaut une fortune inestimable et se trouve être assez petit et léger pour qu’on puisse le transporter facilement ?

## **Avril, au même moment, ranch Wyatt, Texas**

### *Jack*

Jack s'écarta de la porte de la chambre d'Alejandro, prenant bien soin de ne pas faire de bruit en descendant l'escalier. Une fois en bas, il prit à droite, direction la bibliothèque, évitant la cuisine afin de pouvoir sortir par la porte-fenêtre de la bibliothèque et se retrouver dans le jardin sans être vu par Hannah ou Grant.

Il s'était réveillé presque à l'instant où Samantha avait quitté sa chambre. Il l'avait cherchée dans un demi-sommeil, mais ses doigts n'avaient trouvé que la place encore tiède qu'elle avait occupée. Son odeur restait suspendue dans l'air tel un murmure à peine audible. Jack s'était redressé sur le lit en l'entendant parler à voix basse avec Alejandro dans le couloir. Et quand elle lui avait dit vouloir discuter avec sa sœur, Jack avait déjà la main sur la poignée de la porte.

Malgré son cerveau encore embué par le sommeil, cela lui avait rappelé quelques lointains souvenirs. Il avait rencontré la petite sœur d'Alejandro à une ou deux reprises à l'époque où de Soto s'entraînait à la salle de boxe de Little Italy. Vu qu'ils faisaient à peu près la même taille et le même poids, Sandro les mettait souvent ensemble pour les séances d'entraînement. Alejandro était un boxeur inné, et il apprenait vite. Il était doté d'une vitesse incroyable et d'une attaque vive, et Jack se rappelait combien il avait du mal à le battre sur le ring – ses victoires n'étant dues qu'à sa plus grande expérience. Jack croyait se remémorer une gamine qu'Alejandro emmenait parfois, quand il n'avait trouvé personne d'autre pour la garder, mais cela remontait à des années, et il n'était plus certain de rien.

*N'était-elle pas morte dans un tragique accident ?* Il aurait juré que son père le lui avait mentionné à un moment donné. Il se rappelait avoir songé à quel point lui-même aurait été dévasté s'il devait perdre Jaime.

Piqué de curiosité, Jack s'immobilisa devant la porte de la chambre qu'Alejandro occupait. Il percevait les voix étouffées de Samantha et d'Alejandro, mais il entendait aussi une troisième voix, féminine, à travers le montant de bois. On aurait dit une conférence téléphonique, ou quelque chose comme ça. Soudain Jack se raidit : il avait reconnu la voix de la femme au bout du fil. C'était la créature mystère qui lui avait sauvé la mise à Londres, l'as que Samantha cachait dans sa manche.

*Ça alors !*

Il retourna au cottage des invités, le cerveau en ébullition. La sœur d'Alejandro était en vie, et c'était elle qui les avait tirés, Mitch et lui, des pattes de Lightner. Il en était certain, désormais. Apparemment, elle était sur le point de coincer ce salopard une bonne fois pour toutes, près d'un endroit qu'ils appelaient Ashdod.

Il saisit son téléphone et chercha le nom du port qu'il avait entendu mentionner par la femme mystère. Le port d'Ashdod était l'un des rares ports de haute mer au monde et il était situé juste au sud de Tel Aviv. Aussitôt, il joignit son frère.

— Putain, il est trop têtêtêtêtêt ! Pourquoi tu m'appelles ? grogna Jaime à l'appareil.

Jack vérifia l'heure : 5 h 30 du matin.

— *Scusami*<sup>3</sup>, mais c'est important.

Jaime reprit immédiatement ses esprits en entendant le sérieux dans sa voix.

— Tu vas bien ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Est-ce qu'Alejandro de Soto avait une sœur ? demanda Jack en frottant sa barbe naissante. Tu t'en souviens ?

— Je ne sais pas, murmura Jaime d'un ton songeur. Je ne l'ai jamais vraiment connu, moi, ce type. Non, je ne me rappelle pas. Pourquoi ?

— Je pense qu'il en avait une mais, bizarrement, je la croyais morte. J'aurais même juré que papa m'avait annoncé sa mort dans un accident, il y a bien longtemps.

— OK, mais qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Pourquoi c'est si important, tout à coup ?

— Parce que je pense que c'est elle qui m'a sauvé la vie à Londres. Et que je viens d'entendre sa voix au téléphone, en grande conversation avec Sam et Alejandro. Je crois que c'est la femme que Sam a envoyée sur la piste de Lightner.

Jaime émit un son incrédule.

— *Che cavolo*<sup>4</sup> ! Tu veux que je me renseigne sur elle ?

— Tu peux faire ça discrètement ?

— Est-ce que l'herbe est verte ?

Jack ne releva pas le commentaire.

— Je ne veux pas attirer l'attention sur cette femme, surtout si elle est censée être morte. Et je ne veux pas que ça revienne aux oreilles de papa ou de de Soto.

— Pigé. Je te rappelle dès que j'ai quelque chose d'intéressant.

Jack raccrocha et composa le numéro de son père. Sandro Roman répondit à la deuxième sonnerie.

— Je suis content que tu m'appelles, Gianni. Je n'ai pas aimé la façon dont s'est terminée notre conversation hier soir...

— Qu'est-ce que tu serais prêt à donner contre des informations utilisables sur la localisation de Lucien Lightner ? l'interrompit Jack.

— Comment tu sais où il est ? demanda aussitôt Sandro, en alerte.

— Papa, s'il te plaît, réponds à ma question.

— Il est sur le sol américain ? insista son père.

Jack hésita avant de décider de jouer franc-jeu, même si ça risquait de doucher quelque peu l'impatience de son père.

— Non, il n'est pas aux États-Unis.

— Dans ce cas, ce n'est pas mon problème.

— Non, mais cela concerne quand même la CIA, tenta Jack. Ils pourraient utiliser cette information pour peser sur le MI-6 ou Interpol. Les renseignements, c'est toujours leur monnaie d'échange, non ?

Son père ne répondit pas tout de suite, puis il lâcha :

— C'est de l'information fiable ?

Jack sourit. Il le tenait.

— Je parierais ma vie dessus.

— Je devine déjà ce que tu demandes en retour.

— L'échange est différent, répliqua Jack, tentant le tout pour le tout. J'ai quelque chose que la CIA veut, et ils ont quelque chose que je veux.

— La confirmation ou l'infirmité de l'implication de Rob Wyatt, je suppose ? devina Sandro, l'air résigné.

— Mieux que ça, insista Jack. Je sais déjà que Rob Wyatt était un agent à eux, sous une forme ou sous une autre. Si ce n'était pas le cas, tu aurais nié directement hier soir. Alors maintenant, si tu veux cette information, tu vas devoir me désigner celui qui tirait les ficelles. Je veux un face-à-face.

— Gianni... Sois raisonnable.

— Justement, papa, je *suis* raisonnable, là. Je t’ai donné l’occasion de faire ce qu’il fallait hier – c’était la manière simple – et tu ne l’as pas saisie. *Quello che ci rimette sei tu*<sup>5</sup> ! Alors maintenant, on va le faire à ma façon.

— J’imagine qu’il n’y a rien que je puisse dire pour te convaincre de lâcher l’affaire ? s’enquit son père avec un profond soupir.

— Si ce n’est pas par toi, je trouverai un autre moyen, et crois-moi, ça ne te plaira pas. Dégote-moi le mandataire de Rob Wyatt à la CIA et dis à cette personne que j’exige une conversation honnête, basée sur les faits. Je ne cherche pas à accuser qui que ce soit, je veux juste obtenir la vérité pour Samantha. Afin qu’elle puisse mettre cette sale affaire de côté et passer à autre chose.

— D’accord, accepta Sandro, à bout d’arguments. Je vais voir ce que je peux faire.

1. « Tu es la seule femme qui compte pour moi, trésor. Je promets de t’aimer toujours » en italien. (N.d.A.)

2. « Pardonne-moi » en italien. (N.d.A.)

3. « Désolé » en italien. (N.d.A.)

4. « Putain, ça alors ! » en italien. (N.d.A.)

5. « Tant pis pour toi ! » en italien. (N.d.A.)



## **Avril, dans la soirée, en planque, Tel Aviv, Israël**

*Roxanne*

Rencontrer l'équipe de choc de Sam en vrai, c'était fascinant, pour elle qui avait effectué des recherches sur le passé de chacun de ses membres ou les avait épiés de loin. Mais tout ça remontait à l'époque où Sam lui avait demandé de se renseigner sur eux, avant de les embaucher chez Lennox Chase. Elle avait fouillé jusque dans les tiroirs à sous-vêtements de ces gars-là, lu leurs dernières évaluations physiques et psychologiques annuelles, et pourtant les voir de près, en chair et en os, c'était encore autre chose. Un seul mot lui venait : *waouh* ! Un « waouh ! » du genre : *Sainte mère de Dieu, vous êtes fantastiques !*

Simon Michaelson posa un regard sur elle en pénétrant dans la maison qui leur servait de planque, et aussitôt, il s'immobilisa, un très large sourire aux lèvres.

— Mais qu'est-ce que je vois là ? demanda-t-il, mi-arrogant, mi-charmeur. Si j'avais su qu'on allait travailler avec une beauté pareille, je serais venu plus vite, ronronna-t-il.

Son accent de Newcastle semblait s'épaissir au fur et à mesure qu'il approchait, tel un loup.

Machinalement, les souvenirs que Rox avait de cet homme lui revinrent à l'esprit tandis qu'elle observait le monstre de plus de deux mètres qui lui faisait face. Formation : SAS britanniques. Spécialité : véhicules de combat. Atouts : calme imperturbable sous le feu, connaissances mécaniques, réflexion non conventionnelle. Faiblesses : Grand Theft Auto, déviance sexuelle, amis peu fréquentables.

— Eh bien, eh bien, comme c'est... charmant, répondit-elle en haussant les sourcils alors qu'il se penchait pour la gratifier d'un baisemain théâtral.

— Ne fais pas attention à lui, lui conseilla un homme séduisant, à la silhouette mince et à la peau noire, en passant devant l'armoire à glace pour venir lui serrer la main. Je suis Julien Henri. Et ce hideux *salaud*<sup>1</sup> est Simon Michaelson. Il se serait tapé sa propre grand-mère, si elle l'avait laissé faire. Alors ne le prends pas personnellement.

— *Va te faire foutre*<sup>2</sup>, grogna Simon.

— *Tu parles français comme une vache espagnole*<sup>3</sup>, répliqua Henri sur un ton très calme.

Cette fois, Simon parut déstabilisé.

— OK, OK, t'as gagné.

Leur échange amusa Rox. Julien Henri, l'ancien de la Légion étrangère française, lui plut sur-le-champ. Sa spécialité : combat dans la jungle. Ses points forts : combat rapproché, maniement du couteau et contre-espionnage. Ses faiblesses : il avait été enfant soldat au Congo, sous une identité inconnue, avant que la Légion ne lui en offre une nouvelle. Julien Henri était une boîte noire sur pattes, remplie de secrets et de mystères. Les horreurs qu'il avait dû voir...

— J'espère au moins que je suis plus séduisante que la grand-mère de Michaelson, commenta Rox au moment où Lee Talon entra dans la pièce.

— Comme si ce trouduc avait une grand-mère, intervint-il en posant un sac de matériel au sol, avant de lui tendre la main. Talon, se présenta-t-il.

*Oui. Oui, je sais*, songea Rox en le saluant. Ancien des Navy SEAL et l'un des chouchous de Sam. Il avait été nommé à la direction du bureau de Lennox Chase à Chicago pendant que Carey prenait les rênes de l'entreprise. Lee Talon était l'un des meilleurs tireurs d'élite au monde. Il avait aussi les pommettes les plus spectaculaires que Rox ait jamais vues chez un homme. *Nom d'une pipe*.

— Tu es donc le numéro deux de Carey Nelson, chuchota-t-elle d'un ton admiratif.

— Je préférerais que tu me considères comme ton numéro un à toi, fit-il avec une œillade.

— Tu es encore plus dragueur que Simon, le gronda-t-elle. Mais si tu es libre, il paraît que sa grand-mère est disponible, ajouta-t-elle avec un coup de menton en direction de Michaelson.

— Hé ! Ne parle pas de ma mamie, répondit Simon avec bonne humeur. On ne sait toujours pas qui tu es, beauté.

Rox ouvrait la bouche pour leur indiquer sa dernière identité en date quand Evan Rush entra dans la pièce en compagnie d'Avi.

— Tu dois être Lilith, lança-t-il d'une voix amicale.



Et il déposa du matériel à son tour. Son sourire était chaleureux, et son accent du Sud très marqué incroyablement attirant. Lui aussi, c'était l'un des chouchous de Sam. En plus d'avoir été un ouvreur de brèches remarquable et un spécialiste en explosifs pour son unité des SEAL, Rush avait aussi été un excellent infirmier dans la Navy. Il avait plus d'une fois sauvé la vie de Sam et Carey sur le terrain et, pour couronner le tout, il avait un sourire à tomber par terre.

— Beau nom pour une belle dame, commenta Simon.

— Oui, je trouve aussi, acquiesça Avi, sur les lèvres de qui dansait un sourire tandis qu'il déposait du matériel à l'instar des autres. Belle mais traîtresse.

— Sam vous a dit quoi que ce soit me concernant ? demanda Rox.

— Juste que tu diriges cette opé, m'dame, répondit Rush, tout en charme sudiste. Je pense parler sans problème en notre nom à tous en disant qu'on veut la mort de Lucien Lightner. Donc tu nous indiques comment nous y prendre, et on obéira.

— Ravie de l'entendre.

Avi vint se poster près d'elle.

— Je leur ai fait un rapide briefing sur le trajet entre le terrain d'aviation et ici.

— Toute l'équipe est là ? demanda-t-elle en balayant son petit monde des yeux.

— On a quatre gars supplémentaires avec nous. Ils apportent le matos du second véhicule, expliqua Talon.

Et justement, les hommes en question entrèrent à cet instant, qui transportaient deux énormes sacs balistiques en nylon pleins à craquer. Rush effectua les présentations et Rox lâcha un soupir de soulagement. Il y avait là Cameron Kurt, le dur à cuire américain par excellence, ancien Béret vert que Sam avait débauché chez Leviathan. Anand Mahto était un Ghurka<sup>4</sup> népalais, fin comme un roseau, à la peau couleur cannelle profonde. Il exsudait un calme qui, sans l'ombre d'un doute, cachait une vitesse létale quasi irréaliste. À eux tous réunis, ils avaient donc désormais deux équipes de feu comptant quatre membres chacune. *Parfait*. Voilà qui allait sacrément leur faciliter la tâche.

Rox les conduisit au poste de commande de fortune qu'Avi et elle avaient installé dans la salle à manger. Elle avait branché un mini-projecteur afin de leur montrer des images contre les murs en stuc. Des plans et des schémas du port d'Ashdod étaient étalés sur la table. Les gars se répartirent autour.

— Vous connaissez tous le plan global de l'opé, alors concentrons-nous sur les détails. La cible : Lucien Lightner. Voici la nouvelle identité qu'il s'est forgée, leur résuma-t-elle, projetant une série de clichés des faux passeports qu'Avi avait découverts. Pour ce rendez-vous, il se fait appeler Philippe Gérard.

— Putain, c'est impressionnant, souffla Simon en contemplant l'image. Il est complètement différent.

— Les yeux, les oreilles et la forme de la tête sont identiques, remarqua Talon. On ne peut pas changer ces trucs-là.

Il était bien placé pour le savoir, lui qui avait passé la majeure partie de sa vie d'adulte à observer des visages à travers le viseur d'un fusil.

— C'est en partie comme ça que j'ai réussi à l'identifier grâce à la biométrie, confirma Avi.

— Il a pris contact avec un trafiquant d'armes du nom d'Uzi Dichter. Nous pensons qu'il veut acheter des armes aériennes téléguidées – missiles, roquettes, mortiers, ce genre de choses.

Rox afficha un portrait officiel d'Uzi, qu'elle avait trouvé sur le site Internet du fabricant d'armes Taas.

— Des gros joujoux, fit remarquer Simon. Au moins cent kilos chacun et un peu moins d'un mètre de long. Il aura besoin de plusieurs véhicules blindés ou de semis pour en transporter un chargement significatif.

— À moins que ça ne parte par bateau : il serait logique de charger tout ça sur un conteneur et de l'envoyer la même nuit sous l'étiquette de « Produits commerciaux » ou « Matériel agricole ».

— Ça ne prendrait qu'une journée pour atteindre le canal de Suez, confirma Cameron Kurt. Et à partir de là, tout est envisageable.

Rush prit la parole à son tour.

— On doit couvrir tous les quais les plus proches du lieu de rendez-vous. Je pourrais équiper les grues de petits explosifs déclenchables à distance. Juste ce qu'il faut pour endommager les lignes principales et assez longtemps pour que rien ne puisse être déplacé pendant au moins deux jours. On peut déclencher le processus si on les voit essayer de soulever le conteneur de Lightner grâce à une grue en particulier. Dichter vous a dit dans quel entrepôt l'opération doit se dérouler ?

— Oui. Taas a un conteneur spécialement renforcé sur place pour les convois au départ et à destination du port, leur expliqua Avi. Dichter écrème le haut des conteneurs, il désigne les surplus comme défectueux et les programme pour la casse alors qu'en réalité, ils sont irréprochables au regard du contrôle qualité. Et

il vend ces pièces sans que personne s'en rende compte. Ça fait au moins cinq ans qu'il pratique ce manège.

Rox projeta ensuite au mur des images aériennes d'un entrepôt particulier, avant d'éteindre la lumière.

— Le hangar de Taas où Uzi Dichter a prévu le rendez-vous offre quatre entrées possibles au sol. (Elle désigna les lieux.) Deux d'entre elles sont des quais de cargaison, une est l'entrée d'un bureau et la dernière est une porte arrière destinée aux ouvriers.

— Combien de fenêtres ? voulut savoir Talon.

Il cherchait déjà un poste d'observation où pourrait se poster un tireur embusqué.

— Seize, lui répondit Rox.

— Combien de conduits d'aération dans la toiture ? poursuivit Henri, qui observait les détails sur le plan.

— Sept, mais ils sont constamment en fonctionnement. Tu te ferais trancher vif, si tu tentais de t'introduire à l'intérieur par ce biais.

— Il y a des capteurs dans les canalisations ? insista pourtant Anand, qui vint se planter à côté d'Henri.

— Je ne suis pas sûr, pour les canalisations, mais sur les fenêtres et les portes, oui, répondit Avi, la mine sombre. Il faut qu'on entre vite. Rien que l'équipe de Taas est plus nombreuse que nous, alors je ne vous parle même pas des gars avec qui Lightner va se pointer.

Simon passait en revue les schémas du port.

— Il va sans doute venir avec sa propre équipe, oui, acquiesça-t-il. Leviathan n'était pas très présent en Israël, du coup ce seront probablement des soldats de l'ADI ou des mercenaires palestiniens. Connaissant Lightner, même s'il passe par l'un des points d'entrée évidents, il va prévoir plusieurs issues d'urgence, pour le cas où il se sentirait piégé ou que des visiteurs inattendus s'inviteraient à sa sauterie.

— Plus j'examine la situation, plus une fuite par voie maritime me paraît probable, déclara Rush. Il y a plein d'espaces autour de ces navires entre lesquels se glisser, surtout avec un hors-bord ou le matériel de plongée adapté.

La majorité de l'équipe était à nouveau réunie autour de la table, à étudier les plans et à discuter les moyens possibles d'entrée ou de fuite. Talon, Henri et Rush restaient campés devant la projection de l'entrepôt.

— Qu'est-ce que tu en penses ? chuchota Talon à Rush.

— Vu qu’aucun bâtiment adjacent n’est assez proche pour qu’on mette en place la stratégie du « trou de souris », j’envisage plutôt une intrusion thermique par le toit, répondit Rush, qui tendit le doigt vers deux ou trois points proches des énormes conduits d’aération. C’est plus lent, mais c’est quasi indécélable à l’oreille avec une torche à plasma, et on peut s’arranger pour que les points d’intersection soient suffisamment près des ventilateurs pour que ça masque les sons et les mouvements.

— Sam veut Lightner mort ou vif ? demanda Talon à Rox.

— Je pense qu’au stade où nous en sommes, les deux lui conviendraient, répondit-elle sèchement.

— Dichter et l’équipe de Taas parleront probablement hébreu, fit remarquer Avi. Puis-je suggérer d’y aller en premier, afin de vous aider à jauger la situation en même temps que je traduirai les échanges ?

— Anand et moi devrions y aller aussi, proposa Henri. On est les plus petits et les meilleurs couteaux en cas de combat rapproché. On pourra aider à installer les micros, histoire qu’on n’en perde pas une miette.

— Je vais d’abord bricoler toutes les grues avec des explosifs et des détonateurs à distance. Ensuite je préparerai des jerricans pour le hangar lui-même, ajouta Rush.

— Cam et moi, on peut introduire des blocages une fois que Lightner sera entré sur le site, appuya Simon avec un coup d’œil en direction de Cameron Kurt. T’en es ?

— On va s’assurer que ce labyrinthe ne laisse aucune échappatoire à ce salaud, acquiesça l’interpellé d’un air sombre. Il a presque failli me zigouiller pendant un échange avec le groupe al-Shabaab, en Somalie. Si Sam, Henri et toi n’étiez pas venus à ma rescousse, je servais de nourriture aux vers de terre à l’heure qu’il est. Je vais tout faire pour que cet enfoiré pourrisse en enfer, même si cela doit être la dernière chose qu’il me soit donné de faire.

Ne restaient plus que Talon et elle. Il lui adressa un large sourire et un regard interrogateur.

— Tu prends une part active dans l’opé, ou est-ce que tu restes sur la touche ?

— Active ? fit Rox, tout sourire elle aussi. Mon cœur, je prévois d’être celle qui va planter la tête de ce trou du cul au bout d’une pique.

L’expression de Talon se fit ravie.

— Ouais, décidément, tu fais partie du clan. Je n’en étais pas sûr à cent pour cent au départ, mais je suis totalement convaincu maintenant. Tu sais tirer ?

Rox ne prit pas la peine de lui expliquer qu'elle avait été entraînée au tir par son frère, membre de la Delta Force.

— Précise jusqu'à trois cents mètres, répondit-elle.

Talon haussa les sourcils et émit un sifflement.

— Tu es célibataire ? Parce que je te prendrais bien comme petite amie, une fois qu'on en aura fini de cette mission.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps, annonça Michaelson, un large sourire aux lèvres.

— Bon, c'est super de vous voir comme ça faire la queue pour me pisser contre la jambe, les gars, mais n'oubliez pas pourquoi on est tous ici, OK ?

En se retournant vers les schémas, Rox aperçut l'air amusé d'Avi.

— Lightner n'a pas hésité à faire tirer sur Sam et Carey à Rio, leur rappela-t-elle.

Talon et Rush blêmirent. Elle se tourna vers Cameron.

— Il t'a abandonné en plein désert.

Puis vers Michaelson.

— Il a tué et blessé des centaines d'innocents à Londres, avec cette explosion de voiture.

— On veut tous le voir mort autant que toi, beauté, acquiesça Simon.

— Alors on tue à vue, leur annonça-t-elle clairement. Cet ordre ne souffre aucune exception.

## **Avril, fin d'après-midi, Houston, Texas**

### *Wesley*

La dernière fois que Wes avait vu Travis Brandt, c'était quand il fréquentait encore l'université Texas A&M avec Sammy, juste au moment où ils rencontraient quelques problèmes au début de leur relation. Travis était le protégé de Rob Wyatt à l'époque, déjà sur les rails pour devenir l'un des acteurs majeurs de Wyatt Petroleum, et sans doute le choix de Rob pour sa fille chérie. S'il considérait la chose avec un minimum de raison, de connaissance de soi et de maturité, Wes devait admettre que s'il n'aimait pas Brandt, c'était surtout parce qu'il avait toujours craint que Sam ne finisse avec un type exactement comme lui. Et à la fac, ça avait bien failli arriver, même si, en l'occurrence, c'était parce que Wes était tellement préoccupé par sa propre petite personne qu'il avait quasiment tracé le chemin pour que cela se produise.

Maintenant, et ce malgré tous ses succès professionnels au fil des années, la même hostilité profonde le rongait – suscitée par une sorte de complexe d'infériorité vis-à-vis d'un gars tel que Brandt, doté d'une solide fortune familiale, d'un pedigree héréditaire et de cheveux dignes d'une pub pour shampoing. Plus de dix ans s'étaient écoulés, et pourtant Wes ressentait toujours la même insécurité irrationnelle en pénétrant dans le hall en travertin frais de Brandt Energy Incorporated. Une blonde impeccablement coiffée, qui aurait pu concourir pour le titre de miss Texas, lui adressa un sourire serein quand il s'approcha du comptoir en merisier qu'elle occupait.

— En quoi puis-je vous aider, monsieur ? lui demanda-t-elle en guise de salut, son sourire professionnel bien accroché aux lèvres.

Il ne manqua toutefois pas de remarquer la lueur appréciative dans ses prunelles bleues. Alors il lui sortit le sourire éclatant spécial qui lui avait obtenu tant de faveurs depuis l'âge de quatre ans.

— Bonjour. Je suis Chris Fields, le journaliste du *Texas Monthly*, mentit-il sans sourciller. Je suis venu interviewer M. Brandt pour un article sur « les hommes les plus influents de Houston ».

Elle écarquilla aussitôt les yeux.

— J'appelle son assistante sur-le-champ. Il n'y en aura que pour quelques minutes, si vous voulez bien vous asseoir, monsieur.

Il hocha poliment la tête et alla s'installer dans un fauteuil Barcelona pendant qu'elle parlait au téléphone. Une rousse très élégamment vêtue arriva dans la minute qui suivit pour le chercher. Wes se demanda avec une pointe d'ironie si Travis s'entourait de magnifiques créatures pour son propre plaisir ou pour celui de ses clients. Sans doute un peu des deux.

— Par ici, monsieur, indiqua l'assistante avec un joli sourire. (Sa silhouette gracile semblait plus adaptée aux pistes d'athlétisme qu'à un travail de bureau.) Je n'ai pas retenu votre nom, pardon.

Elle le guida le long d'un couloir moqueté vers des bureaux d'angle vitrés, dotés d'une vue à cent quatre-vingts degrés sur la ville.

Wes s'apprêtait à répondre quand Travis se leva de son bureau et croisa son regard à travers le vaste espace. Une expression médusée se peignit sur son visage.

— Wesley Elliott ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui me vaut cette surprise ? (Souriant malgré l'étonnement, il contourna son bureau et ils se serrèrent la main.) Je ne t'ai plus revu depuis... (Il leva les yeux pour calculer.) Depuis l'an 2000 au moins.

— Plus, corrigea Wes.

— Tu as l'air en forme, le complimenta Travis avec la traditionnelle affabilité texane, même s'il le voyait certainement venir avec ses gros sabots.

— Tu as l'air de t'en sortir plutôt bien, toi aussi, répondit Wes en balayant les lieux d'un geste ample.

— On ne se plaint pas, admit Travis en haussant les épaules. Je t'en prie, viens donc t'asseoir, qu'on discute.

Les cheveux de Travis avaient viré prématurément au gris. Jadis d'un brun profond, ils s'étaient teintés d'argent au niveau des tempes. Mais ça lui allait bien. Il avait des yeux de la couleur de la glace, avec l'expression pénétrante qui allait de pair – comme s'il voyait à travers vous. Et pourtant il continuait à sourire, apparemment détendu, tandis qu'il s'installait face à Wes.

— Puis-je vous apporter un café, messieurs ? proposa l'assistante.

Travis jeta un coup d'œil vers Wes.

— C'est déjà l'après-midi, et tu es mon dernier rendez-vous de la journée. Ça te dit, quelque chose de plus fort ?

— Avec plaisir, répondit Wes sans hésiter. Quelle que soit la boisson pas claire que tu choisisses, j'en prendrai une gorgée moi aussi.

— Deux Glenlivet secs, alors, Mara. Merci.

Sitôt la porte refermée, Travis reporta son attention sur Wes.

— Je dois t'avouer que j'attendais quelqu'un d'autre.

— Tu attendais Chris Fields, mon associé, avoua Wes avec un sourire en coin. La vérité, c'est que je n'étais pas certain que tu accepterais un rendez-vous avec moi, alors j'ai préféré mettre toutes les chances de mon côté.

Travis se cala contre le cuir de son canapé.

— Donc il n'y a pas d'article.

Wes haussa les épaules.

— Désolé.

*Ou pas.*

Travis l'observa un moment, les commissures des lèvres titillées par une expression amusée.

— Pourquoi avoir cru que je refuserais un rendez-vous avec toi, après toutes ces années ?

— Eh bien d'abord parce qu'on n'a jamais vraiment accroché, toi et moi, répondit Wes en toute franchise. Et puis j'avais eu la fille.

Travis secoua la tête en riant doucement.

— En réalité, au bout du compte, ni toi ni moi ne l'avons eue, la fille. Pas vrai ?

— Ça reste à voir, répliqua Wes sur un ton arrogant destiné à l'agacer.

Et Travis mordit à l'hameçon.

— Ah oui ? Alors comment se porte Sammy, ces temps-ci ? Je ne l'ai pas vue depuis... (Il leva la tête dans un effort pour se souvenir.) Au moins quatre ans. Peut-être plus.

— Elle a connu mieux.

Mieux valait être honnête. Houston était certes une grande ville, mais les rumeurs allaient bon train dans les cercles de pouvoir que Travis et Sammy fréquentaient. Un coup de fil et Travis serait au courant, de toute façon, alors inutile de tourner autour du pot.

— Bon, qu'est-ce qui t'amène à ma porte, Wes ? Je suppose que ç'a à voir avec Samantha, vu que notre affection mutuelle pour cette femme est la seule chose que nous ayons jamais vraiment eue en commun.



Peut-être était-ce dans le ton, ou alors dans la manière dont les yeux de glace de Travis se voilèrent de tendresse ; en tout cas, Wes perçut un point essentiel.

— Notre « affection mutuelle » ? répéta-t-il, ignorant une pique de jalousie dans son ventre.

Mara suspendit la réponse de Travis en revenant chargée de leurs boissons. Wes la remercia et saisit un épais verre à whisky sur le plateau d'argent. Il but une gorgée, sans parvenir à réprimer un grognement laudatif. Il n'appréciait peut-être pas Brandt, mais il ne pouvait lui reprocher une absence de goût. Le bonhomme servait du cher, du très cher, du divin même... y compris à de vieux ennemis. *La classe.*

Travis sirotait son whisky, le regard redevenu froid et acéré.

— Ce breuvage coule mieux que de la soie, le complimenta Wes. Tu disais, au sujet de Sammy ?

Travis inclina la tête.

— Tu n'es pas au courant, c'est ça ?

— Au courant de quoi exactement ?

Il s'efforçait de garder un ton neutre alors même qu'il était aussi tendu qu'un fil de fer.

— Pour Sam et moi.

Quatre mots. Quatre mots atrocement douloureux – comme se faire poignarder par un escarpin.

— On a été ensemble, après la mort de Rob et Ry, reprit Travis. Je croyais que tu savais.

Cet enfoiré savait pertinemment qu'il n'en était rien. Quelque chose d'intangible, mais de sauvage, circulait dans l'air. Peut-être de la colère : vis-à-vis de lui-même pour avoir permis que ça arrive, ou de Travis pour avoir profité de l'ouverture, et de Sam pour être tombée dans le panneau. Quoi qu'il en soit, cette sensation gonfla en lui, trop fort et trop vite, comme une expérience chimique qui exploserait sans prévenir dans un tube à essai trop mince.

*Contrôle tes nerfs. Calme-toi, nom de Dieu. Tu n'es pas là pour laisser ce salopard t'atteindre, se morigéna Wes, qui luttait pour ne pas perdre la face et s'efforçait de détendre ses doigts autour de son verre. Tu es ici pour Sam. Tu es ici parce que tu aimes cette femme plus que ton ego, plus que tu n'as envie de casser la gueule à ce connard.*

— Je constate que ça n'a pas marché, manifestement, parvint-il à rétorquer avec un sourire, bien que le sarcasme soit prégnant dans le ton de sa voix.

Travis prit une nouvelle gorgée mesurée de son whisky.

— Il y a des choses qui ne sont pas destinées à durer... Mais tu es bien placé pour le savoir, pas vrai ?

*J'en ai plus qu'assez de ces conneries.*

— Je suis venu parce que j'ai des questions difficiles à te poser sur tes années chez Wyatt Petroleum, lâcha Wes sans détour. Et j'ose espérer que ton... affection pour Sam influencera ta volonté de m'aider à mieux comprendre ce qui s'est passé à l'époque de la mort de Rob Wyatt, vu que tu étais proche de lui.

Travis fronça les sourcils.

— Pourquoi diable est-ce que tu déterres cette merde ? Ou plutôt : pourquoi est-ce que tu le fais dans le dos de Samantha ?

— Elle sait que je me renseigne.

— Dans ce cas, pourquoi n'a-t-elle pas décroché son téléphone pour m'appeler elle-même ? répliqua Travis, les paupières plissées.

Wes aurait pu mentir mais ça ne l'avancerait à rien. Travis et lui ne s'appréciaient pas, d'accord, pourtant il le sentait capable de jouer franc-jeu s'il comprenait pourquoi Wes fouinait dans le passé.

— J'ai découvert récemment que l'homme qui a pris l'injection létale pour le meurtre de Rob et Ry n'était qu'un pigeon.

Sous l'effet du choc, les yeux de Travis s'écarquillèrent comme des soucoupes. Il se passa une main sur la bouche, l'air sincèrement pris de remords.

— Ça alors. Putain. Merde, c'est affreux.

Il avala ce qui restait de son whisky et leva le bras pour attirer l'attention de son assistante.

— Apportez la bouteille, lui ordonna-t-il sans autre forme de cérémonie quand elle s'approcha.

— Je croyais que tu savais, fit Wes avec un sourire narquois, réutilisant au mot près les paroles que Travis lui avait jetées au visage un peu plus tôt.

Ce dernier secoua la tête, puis lâcha un profond soupir.

— Tu en es certain ?

— Oui. Et Sam est au courant. Ça la bouleverse, d'ailleurs.

— Dieu du ciel. Elle doit avoir l'impression qu'on rouvre sa blessure. (Travis regarda Wes bien en face.) Comment va-t-elle ?

— À ton avis ?

Travis se pencha vers l'avant, les coudes sur les genoux et le menton appuyé sur ses doigts en forme de pyramide.

— Tu sais qui l'a fait, alors ?

— J'espérais que ce soit toi, répliqua Wes sans ciller.

Travis lâcha un petit rire sans joie.

— Attends un peu... Tu es sérieux ? Rob était un salopard de premier ordre, mais il a toujours été bien avec moi. Je n'aurais même pas eu le capital de départ nécessaire à la création de mon entreprise sans lui.

Mara revint avec le Glenlivet. Percevant sans doute la tension entre les deux hommes qui se dévisageaient intensément, elle versa le scotch de vingt-cinq ans d'âge, posa la bouteille sur la table basse en noyer et se hâta de ressortir. La porte se referma sur elle dans un cliquetis.

— Je devrais te flanquer mon poing dans la figure, déclara Travis au bout d'un moment de silence lourd de sous-entendus.

— Oh, ça va, Trav, lança Wes avec un sourire ironique. Comment tu expliquerais que tu te sois pris une raclée dans ton propre bureau ?

Travis se leva.

— Je n'ai absolument rien gagné de la mort de Rob et tout le monde le sait, y compris Sam. C'est avant de mourir qu'il m'a fourni le capital dont j'avais besoin pour fonder ma propre entreprise. L'accord stipulait que je devais le lui rembourser sous forme de pourcentage sur les bénéfices de ma compagnie pendant quinze ans. C'est un accord que j'ai honoré, d'ailleurs, alors que je n'y étais plus obligé après sa mort, ajouta-t-il, tendu. Va demander à Hannah Nelson. Chaque trimestre fiscal, la fondation Wyatt reçoit un gros chèque de la part de Brandt Energy. C'est réglé comme du papier à musique.

— Pourquoi Rob aurait-il soutenu ton départ de Wyatt Petroleum alors que tu avais l'intention de créer une entreprise concurrente ? Lui qui voulait toujours tout contrôler... argua Wes. Jamais je n'ai rencontré de salopard pareil, sur ce point-là aussi.

— Tu as raison, et c'est exactement pour ça qu'il m'a soutenu. Je me suis lancé dans le méthane en 200, avant cet engouement pour les énergies renouvelables et que le mot « équitable » ne fasse mouiller tout le monde, lui expliqua Travis sans prendre de gants. Rob a considéré ce que je créais comme une ramification expérimentale de notre domaine d'activité, une ramification dotée d'un potentiel de progression énorme – alors que même ma propre famille en rigolait, prenant ça pour des conneries de hippie.

— Wyatt Petroleum est dans l'énergie renouvelable, aujourd'hui, lui fit remarquer Wes.

— En effet, mais c'est Sam qui a engagé l'entreprise sur cette voie quand elle a repris la tête du conseil d'administration. Moi, j'avais commencé huit ans plus tôt. En plus, on ne boxe pas dans la même catégorie. Ils sont spécialisés

dans l'exploitation de l'énergie thermique et le développement de l'hydro-électricité, mais leur branche majeure reste le pétrole et le gaz. Ce n'est pas pareil. Et contrairement à Rob, Sam n'est pas encline à considérer les affaires comme un jeu à somme nulle. Elle a une vision plus large.

Wes détestait l'admettre, mais les explications pragmatiques de Travis lui coupaient l'herbe sous le pied. Il avait débarqué ici en pensant réussir à remonter des saletés concrètes sur Travis pour légitimer les soupçons qu'il nourrissait de longue date et établir définitivement que ce type n'était qu'un salopard. Ce qu'il était d'ailleurs peut-être, mais pas celui qui avait tué Rob et Ryland. Ça, au moins, c'était clair.

Wes prit une bonne gorgée de son whisky, frustré de se retrouver face à un énième cul-de-sac.

— Bon sang, fit Travis en secouant la tête. Tu voulais vraiment que ce soit moi, pas vrai ?

— Ce que je veux et ce qui est, ce sont manifestement deux choses différentes, répondit-il.

Après s'être passé une main sur le visage, il reprit une gorgée de son breuvage. Travis lui jeta un regard interrogateur.

— Mais pourquoi est-ce que tu enquêtes là-dessus de toute manière, si Sam ne te l'a pas demandé ? Je croyais que tu l'avais quittée. C'est du moins ce qu'elle m'a raconté.

— Ce qui importe, c'est que toute cette histoire, ça la déchire. Et quoi qu'il soit arrivé entre nous par le passé, je ne veux plus la voir souffrir au sujet de son père et de son frère. Tu n'es pas de mon avis ?

Le regard de Travis se fit songeur. Il se cala contre le dossier de son fauteuil et reprit une gorgée de son savoureux whisky.

— OK, à part moi, qui figure sur ta liste de suspects ?

— J'espérais que tu puisses me donner quelques infos là-dessus, maintenant que tu es au courant que ce n'est pas un soûlard qui leur est rentré dedans cette fameuse nuit.

Travis renversa la tête contre les coussins et réfléchit. Il resta muet un bon moment. Wes devinait qu'il tournait autour de quelque chose, même s'il n'en disait rien à haute voix.

— Tu as une personne en tête mais tu n'aimes pas les pensées qui te viennent, c'est ça ?

— Non, en effet, admit Travis à contrecœur. Sauf qu'à présent, ça me titille comme un caillou dans ma chaussure.

— Écoute, on ne profère aucune accusation et, histoire que tu le saches, j'ai décidé de demander cet entretien sous le nom de mon associé parce que je tenais à ce que tout ce que tu pourrais me révéler reste entre nous. Ce rendez-vous n'a jamais eu lieu. Maintenant, si tu as le moindre soupçon, tu as ma parole que, quoi que tu me dises, j'enquêterai dessus à fond avant que ça ne remonte jusqu'à Sam. En plus, tu coopères en partant du principe que je vais croire tout ce que tu me raconteras, ajouta-t-il avec un regard en coin.

Travis pouffa.

— Tu ne m'aimes vraiment pas, hein ?

— Tu ne te détesterais pas, à ma place ?

— Si, sans doute.

Il passa le bout d'un doigt sur le pourtour de son verre et le cristal chanta comme la dent d'un diapason.

— La seule personne, hormis Samantha et les Nelson, qui avait quelque chose à gagner de la mort de Rob, c'était Mack McDevitt, son directeur des opérations à l'époque.

— Non, il y avait aussi un Japonais, Toma Sakurai, le corrigea Wes. C'est l'oncle de Sam, si j'ai bien compris. Du côté de sa mère.

— Jamais entendu parler de lui, répliqua Travis avec un haussement d'épaules. Je ne l'ai vu à aucun des conseils auxquels j'ai assisté, et Rob ne l'a jamais mentionné devant moi.

— Qu'est-ce qui t'amène à penser à Mack tout à coup ?

— Facile. C'était le numéro deux de Rob, le prétendant au trône.

— Mack se couperait un bras plutôt que de trahir Rob comme ça. Alors tuer son fils...

— C'est pourquoi je n'aime pas cette idée, admit Travis. Ces deux-là étaient copains comme cochons. Ils avaient grandi sur les champs de pétrole ensemble.

— En plus, Mack était déjà multimillionnaire quand la tragédie a eu lieu, lui rappela Wes.

— À ce niveau-là, je ne suis pas sûr que ça ait encore un lien avec l'argent, argua sagement Travis. Le pouvoir, ça n'a rien à voir avec la morale ou la loyauté, ou même les principes. Tout ce qui compte, ce sont les intérêts, et si tu es un tant soit peu vulnérable à la tentation, alors tu es corruptible. Wyatt Petroleum est l'une des entreprises privées les plus influentes du pays. L'EPA les craint, c'est pour te dire. Rob pouvait obtenir qu'on lui passe le président des États-Unis au téléphone à n'importe quel moment. Je l'ai vu faire.

Wes connaissait Mack. Il avait constaté combien il aimait Samantha : il l'avait soutenue dans ses décisions, surtout quand elle avait affronté son père, pendant sa jeunesse. Pourtant, la triste vérité, c'était que la trahison – la vraie, celle qui vous déchirait le cœur et vous vrillait les tripes – venait rarement de ses ennemis. N'empêche, il refusait de l'envisager.

Il se remémora en cet instant à quel point il détestait Travis, et il tenta de se raccrocher à ce sentiment alors que l'autre poursuivait :

— Wes, je peux me tromper complètement. Bon Dieu, j'aimerais vraiment que tu me le prouves. Si je te dis ça, c'est juste parce que je tiens sincèrement à Sammy. L'idée ne me plaît pas plus qu'à toi, seulement, si une personne avait quelque chose à gagner dans ce scénario, c'était le bras droit de Rob. Mack est passé de chef du personnel à directeur exécutif du jour au lendemain. Et tout le monde savait que Sam ne voulait pas de ce poste depuis le début.

Wes s'appuya au dossier de son fauteuil, les avant-bras mollement posés sur les accoudoirs. Son hostilité pour Travis l'abandonna face à cette possibilité. Merde, même s'il avait raison et que Mack lui avait bel et bien fait ça, Sam ne l'accepterait jamais. Et Wes ne pensait pas qu'elle se remettrait d'une trahison aussi monstrueuse, car c'était une tromperie réellement machiavélique. Peut-être serait-il moins douloureux pour elle de ne pas savoir, tout compte fait.

— Tu as l'air d'en avoir bien besoin d'un autre, commenta Travis en tendant la bouteille de Glenlivet.

*Putain oui.*

*Quel bordel...* Voilà tout ce qu'il parvenait à se répéter, assis là dans le bureau de son ennemi de jadis – encore un autre homme qui aimait la même fille que lui.

## **Avril, début de soirée, ranch Wyatt, Texas**

*Jack*

— Bien, je vais récapituler afin de m’assurer que j’ai bien compris, commença le Dr. Carmichael. (Jack effectuait un appel vidéo via son ordinateur portable posé sur ses genoux.) Vous vous êtes réintroduit dans la vie de Samantha et à présent, vous détenez des informations cruciales concernant un terroriste, en attendant que votre père vous transmette des renseignements sensibles et top secret au sujet de la mort de la famille de votre ancienne maîtresse ? J’ai à peu près fait le tour ?

— On n’est pas des ex, on vient de passer la nuit ensemble, corrigea Jack, malgré l’expression incrédule de son thérapeute.

— Nous reviendrons là-dessus. Pour le moment, ce qui m’importe le plus, c’est de vous rappeler que tenter de prendre en otage un membre de la CIA est sans doute une mauvaise idée. Non, c’est pire que ça. C’est du suicide pur et simple, déclara Carmichael avec sa franchise habituelle.

— Lors de notre dernière séance, vous avez comparé mes sentiments pour Samantha à une addiction à la drogue. Je pense que vous avez déjà compris que je ne crains pas les risques, à partir du moment où je crois en ce pour quoi je les prends. Si j’ai besoin de secouer un peu la CIA afin de parvenir à ce qu’elle connaisse enfin la vérité qu’elle cherche, eh bien soit.

— Oh là, attendez une minute. Ce que j’ai suggéré au cours de notre séance précédente, c’était que vous déterminiez si vous aimiez vraiment Samantha, ou si vous n’étiez en fait amoureux que des sensations provoquées par votre obsession. C’est différent.

— Je ne suis pas obsédé.

Le psychologue haussa les sourcils.

— La connexion Skype ne fonctionne pas ? J'ai cru vous entendre affirmer que vous n'étiez pas obsédé par la femme auprès de qui vous venez de vous incruste à nouveau, et ce à de multiples niveaux.

— Une obsession impliquerait que je l'idéalise, or ce n'est absolument pas le cas, lui fit remarquer Jack. Je suis tout à fait conscient de qui est Samantha et du fait qu'elle est constamment entourée de danger – et quand je dis « danger », je ne parle pas de petites menaces divertissantes ou sexy. Elle est tellement dégoûtée par elle-même que je me demande si elle pourra un jour se pardonner, ajouta-t-il, exprimant tout haut les pensées qu'il ressassait depuis très longtemps sans les énoncer. Cela dit, je n'ai jamais vu personne supporter autant de souffrance avec ce niveau de retenue. Ça me brise le cœur. Elle me brise le cœur, parfois, parce que je ne peux pas la sauver de tout ça. Non, je ne peux pas.

— Jack, puis-je suggérer que l'amour – l'amour *sain* – n'a rien à voir avec le fait de sauver ou d'être sauvé ? D'après toutes les descriptions que vous m'en faites, Samantha est peut-être abîmée, mais elle ne me paraît pas avoir besoin d'être sauvée. Ni vous, franchement. Peut-être ce dont vous avez besoin, tous les deux, c'est simplement d'être compris – d'être acceptés et aimés tels que vous êtes, malgré vos défauts, vos problèmes ou vos travers.

— Je n'essaie pas d'être son chevalier blanc. J'essaie d'être son compagnon.

— Jack, vous avez racheté son principal concurrent. À présent vous menacez votre propre père pour l'obliger à accéder à ses désirs à elle. Ce n'est pas être le compagnon de quelqu'un, ça. C'est exercer du chantage.

— Quoi ? Je suis italien. Et je suis certain à cent pour cent d'avoir du sang de mafieux dans l'historique de ma famille, ironisa-t-il. (En réalité, il voyait où Carmichael voulait en venir.) Mais ce n'est pas parce que j'aime passionnément cette femme que c'est malsain. Vous n'étiez pas avec elle la nuit dernière. Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu. Vous ne pouvez pas comprendre la douleur qu'elle éprouve. Si je suis en mesure de l'aider, je le ferai. En plus, elle m'a demandé de convaincre mon père de me fournir cette information.

Carmichael poussa un soupir.

— Jack, ça ne vous a jamais traversé l'esprit qu'apprécier sincèrement sa compagne et accepter la personne qu'elle est devait se faire sans effort ? L'amour véritable, la vraie compatibilité sont généralement caractérisés non par vos besoins, mais par le fait que vous vous « ayez » l'un l'autre sans la pression ni l'urgence de possession immédiate qu'implique la réparation. Ces choses que vous entreprenez – retomber dans ces schémas du « je ferais n'importe quoi pour toi » –, elles visent toutes à lui prouver votre amour.



OK, il marquait peut-être un point, cependant Jack n'était pas tout à fait prêt à l'admettre.

— Je comprends comment cela peut se produire, poursuivait Carmichael, étant donné votre personnalité et votre approche de la vie. Ce sur quoi vous vous êtes focalisé, ce qui vous a poussé et enthousiasmé par le passé s'est avéré gratifiant. Maintenant, je pense que ça devient une impasse.

Jack songea à l'excitation qu'il avait ressentie en revoyant Sam, en la tenant dans ses bras après des mois de séparation. La sensation la plus rapprochée qu'il trouvait pour la décrire, c'était une puissante montée d'adrénaline dans ses veines qui ferait battre son cœur plus vite – plein de vie, d'amour et d'énergie. Quand il était avec Samantha, la moindre sensation était déçue. La veille, il s'était senti plus incisif et plus aiguisé que durant tous les mois qui venaient de s'écouler. Carmichael avait peut-être raison, Samantha était peut-être bien sa drogue depuis le début, le shoot ultime qu'il recherchait. Car quand il était avec elle, même si elle le déchirait, il préférerait être là plutôt que séparé d'elle, il préférerait prendre le peu qu'elle avait à lui donner plutôt que vivre sa vie à moitié, entre apathie et agitation, dans la demi-mesure sans vraiment comprendre pourquoi.

— Ce qui importe pour moi, c'est d'assumer la responsabilité de mes actes, et j'ai tendance à penser que vous ne pouvez qu'encourager cette attitude. Si ça implique de pousser mon père dans ses retranchements et, indirectement, la CIA aussi, eh bien soit. Je n'ai rien fait qui me semble aller à l'encontre de mes convictions, au bout du compte. Il m'a juste fallu un peu plus longtemps pour y parvenir, cette fois. Et en ce qui concerne Samantha, la nuit dernière a été une révélation pour nous deux. Cette intimité sans sexe, c'était une première entre nous. Jamais elle ne s'était complètement ouverte à moi, jamais encore elle ne s'était autorisée à se montrer aussi vulnérable devant moi.

Il se rappelait la manière dont elle avait pleuré dans ses bras, la souffrance atroce que ç'avait été, mais aussi le soulagement immense. Comme si, pour une fois, elle déposait un énorme fardeau en l'autorisant à l'aider à le porter. La nuit passée signifiait plus pour Jack qu'il ne pouvait le décrire avec des mots.

— Je pense en effet que c'est un grand pas, Jack. Je vous demande juste de bien vouloir considérer que votre foi infaillible dans vos propres capacités et vos principes de vie, c'est ce qui vous permet de fonctionner à un haut niveau, mais ce genre d'image de soi peut causer des angles morts importants. Cette détermination a pu fonctionner par le passé. Après tout, vous avez pu prendre de gros risques avec votre côté Midas et des décisions ultra-rapides avec un succès

énorme. Cela dit, il y a une différence entre ne pas voir venir quelque chose, et le voir, mais détourner quand même les yeux.

— Qu'est-ce que vous suggérez alors ? demanda Jack, de plus en plus impatient. Que je revienne sur ma promesse à Samantha ?

— Je suggère que vous vous demandiez si vous faites tout ça par amour pour Samantha ou par peur de la perdre. Quand il est manié comme un outil ou un instrument, l'amour a la mauvaise habitude de faire ressortir tout ce qu'on n'aime pas à l'intérieur de soi. Vous ne pourrez pas obliger cette femme à vous aimer comme vous le souhaitez. Vous ne pourrez pas l'obliger à rester. Soit elle le fera, soit pas. Rappelez-vous juste que peu importe ce que vous êtes prêt à entreprendre, peu importe ce que vous êtes prêt à sacrifier, vous ne pouvez pas obtenir ce que vous voulez d'elle avec de l'argent. Samantha vous choisira ou pas. Ce n'est pas vous qui décidez. Je veux que vous soyez préparé à cette réalité et que vous évitiez de partir en vrille si vous n'obtenez pas le résultat escompté.

Jack pinça les lèvres.

— Vous êtes sans doute le thérapeute le plus déprimant que j'aie jamais eu. Carmichael haussa les épaules, mais son regard restait plein de compassion.

— Ce n'est pas pour rien qu'on me surnomme le Dr. Feelgood.

— Personne ne vous appelle comme ça.

— Oh, bon, d'accord. Je suis grillé.

Le psychologue rit discrètement sur l'écran pixélisé.

— Je sais que je viens de passer l'heure écoulée à vous faire la morale, reprit-il, mais n'oubliez pas ceci : vous êtes sur la bonne voie, Jack. Le fait que vous vous soyez montré gentil avec Samantha sans l'obliger à des déclarations, des engagements ou des décisions la nuit dernière, c'est une bonne chose. L'histoire de l'humanité montre qu'il existe deux raisons pour lesquelles les gens se battent : parce qu'on exige des preuves d'amour ou parce qu'on exige d'avoir le contrôle. Essayez de ne faire ni l'un ni l'autre pendant quelques jours, et voyez ce qui se passe. Aimez-la, tout simplement, en la laissant tranquille. Qui sait ? Elle pourrait continuer à vous surprendre.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

2. *Idem.* (N.d.T.)

3. *Idem.* (N.d.T.)

4. Les Ghurkas sont des unités des armées britanniques et indiennes recrutées au Népal. (N.d.T.)



## Avril, après-midi, ranch Wyatt, Texas

### *Samantha*

Jack recommençait. Il charmait à peu près tout le monde, tous ceux qui croisaient son chemin en fait. D'abord la tante Hannah, et puis l'oncle Grant, qui s'était mis en tête de lui montrer ce que c'était de diriger un ranch de plus de cent vingt hectares et le bétail limousin qui allait avec. Jack avait même réussi à dérider le vieux Gus pendant qu'il lui montrait comment seller son propre cheval. Avec ses blagues, il avait fait rire le vieux *cow-boy* aux éclats, à tel point que le pauvre homme arrivait tout juste à respirer derrière son chapeau.

— Ce gars ne saurait pas monter pour tout l'or du monde, mais c'est un bon gars, et ses lasagnes sont encore meilleures que celles d'Hannah, déclara l'oncle Grant.

Ils se tenaient au bord du corral, à regarder les lads qui montraient à Jack deux nouveaux poulains. Il les admirait, émerveillé, une main flattant la douceur veloutée de leur poil et un sourire éclatant dans le soleil de cette fin d'après-midi.

Samantha n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu le lui as dit, à Hannah ?

— Oh, là, là, non, ma belle, répondit Grant en pouffant. Elle me flanquerait un tel coup de pied aux fesses qu'il m'enverrait valdinguer dans le futur. Mais enfin, je crois qu'elle se doute de la vérité, ajouta-t-il d'un ton de conspirateur.

— Tu viens de me donner des munitions, commenta-t-elle, maligne. Alors tu as intérêt à ne pas me caresser dans le mauvais sens du poil, tonton.

— Pourquoi ? Tu as un sens du poil qui ne soit pas mauvais ? la taquina-t-il à son tour.

Il punctua sa question d'un clin d'œil.

Sam lâcha un sourire sincère, surprise du plaisir qu'elle prenait à cet échange badin. Elle ne s'était pas sentie aussi légère depuis... En fait, elle ne se rappelait pas s'être jamais sentie aussi légère depuis très, très longtemps. *Trop longtemps.* Ce qui était bizarre, sachant qu'elle traversait une période parsemée de plus de stress et de chagrin qu'elle ne pouvait en compter sur les doigts d'une main. Mais voilà, c'était pourtant le cas. Un rayon de soleil qui filtrait à travers les fissures d'une porte étroitement fermée. La dernière fois qu'elle avait été envahie d'une telle chaleur, d'un tel bien-être, remontait à bien loin.

Depuis sa nuit avec Jack, un poids énorme avait disparu. Il y avait toujours beaucoup d'inconnues, beaucoup de complications et de problèmes mais, pour la première fois, elle s'autorisait l'incroyable luxe d'être cajolée et soutenue par les gens qui l'aimaient le plus au monde. Une leçon difficile et tardive dans la vie d'une femme qui n'avait jamais été très douée pour demander de l'aide. Néanmoins, en regardant autour d'elle, Sam voyait clairement chez ceux qui l'entouraient la volonté farouche de se mettre en quatre pour elle, quoi qu'il advienne. Sa famille, son équipe... Son regard tomba sur Jack qui riait de quelque chose que Gus lui disait, un rire éclatant dans les rayons du soleil.

Elle passa le bras dans le creux de celui de Grant et posa la tête contre son épaule.

— Tu l'aimes bien ? demanda-t-elle timidement.

Soudain, son approbation lui importait beaucoup. Grant opina du chef.

— C'est un homme bien, ma petite Sammy. Et il t'aime, le pauvre vieux, à un point que c'en est affolant.

Elle répondit à sa taquinerie d'une légère tape sur le bras qui le fit sourire. Et elle lui sourit en retour – premier véritable sourire depuis longtemps –, puis elle colla le nez contre son bras puissant et inhala son odeur de foin, de cuir et de savon à selle qui lui rappelait tant sa jeunesse.

— Je ne devrais pas me fier à l'avis d'une personne qui se laisse aussi aisément influencer par des lasagnes, chuchota-t-elle dans sa manche.

— Ben oui, mais elles sont sacrément bonnes, ses lasagnes, commenta Grant, une lueur malicieuse dans ses yeux bleus. De quoi est-ce qu'on peut bien avoir besoin d'autre, quand on est chouchuté par quelqu'un qui sait vous nourrir ? C'est imbattable, comme talent.

Elle lâcha un rire.

— Péquenaud comme tu l'es, tu qualifierais de repas de luxe un plat d'ortolans en salade avec un pack de bières.

— Dis donc, toi, protesta-t-il, tout sourire. Tu es peut-être habillée en fille de la ville, n'empêche que tu restes une gosse de la cambrousse, tu ferais mieux de ne pas l'oublier. En plus, l'ortolan, c'est délicieux à manger. Bien plus délicat que les grives, en tout cas.

Un commentaire qui déclencha une nouvelle crise de rire. Sam adorait l'humour direct de son oncle. Il pouffa aussi, tant et si bien qu'il dut essuyer ses larmes. Ils restèrent un moment ainsi, à profiter du plaisir simple de partager une bonne blague et de fainéanter sous la chaleur du soleil de l'après-midi.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda Alejandro en se dirigeant vers eux, son téléphone à la main.

— Le goût de mon oncle en matière d'hommes, répliqua Sam en éclatant de rire.

— Et d'ortolans, ajouta Grant, l'œil pétillant.

— Je crois que je préfère ne pas savoir, déclara Alejandro avec un curieux regard avant de leur montrer son portable. Sandro Roman vient d'appeler. Il essaie de joindre Jack, mais son fils ne répond pas au téléphone.

— Hé, Jack ! appela Grant à travers le corral. Tu as ton téléphone sur toi ?

Jack releva la tête, interrogateur. Il tapota les poches de son jean foncé, puis celle de sa chemise.

— J'ai dû le laisser dans la maison d'invités, lança-t-il. Pourquoi ?

— Sandro est en chemin en ce moment même. Enfin en vol, précisa Alejandro à l'intention de Sam, d'une voix assez basse pour ne pas être entendue de loin. Il sera au terrain d'aviation dans moins d'une heure.

Grant inclina la tête et se tourna vers Sam.

— Pourquoi ? Tu l'as invité ?

Un frisson remonta le long de l'échine de Sam, mélange de crainte et d'impatience. Soit Sandro avait des informations sur son père, soit il allait trouver une bonne raison pour entraîner Jack loin d'elle. L'idée qu'il s'en aille lui donna aussitôt un sentiment d'abandon. La légèreté qu'elle éprouvait l'instant d'avant reflua aussitôt derrière les ombres de ses appréhensions.

Jack traversa le corral pour les rejoindre, essuyant la sueur de son front à l'aide d'un bandana.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ? demanda-t-il en s'époussetant.

— Ton père est en chemin, lui annonça Alejandro sans autre forme de préambule.

Jack haussa les sourcils, puis les fronça, et ses prunelles argent s'allumèrent d'une sorte d'impudence arrogante, comme s'il venait de remporter un pari.

— Il t'a appelé ?

— Ouais, acquiesça Alejo. Ça fait plusieurs heures qu'il essaie de te rejoindre sans succès.

Jack posa un pied sur la grille et se hissa sans effort par-dessus la barricade de bois. Il s'immobilisa devant Sam, les yeux rivés aux siens, sachant qu'elle comprenait ce que signifiait la venue de son père.

— Il va venir à la maison ? s'enquit Grant, surpris.

— Seulement si Sam le souhaite, répondit doucement Jack sans la lâcher des yeux.

— Sandro a dit qu'il était accompagné d'un ami, les informa Alejo. Un ami que Sam connaît.

Elle inclina la tête.

— Qui ça ?

— L'amiral Roland Morrissey.

Sam en eut le souffle coupé.

— Roland ? croassa son oncle, dont la voix soudain rauque étonna Sam. Nom de Dieu, c'est un nom que je n'ai plus entendu depuis des années !

Une onde de choc la traversa.

— Tu connais l'amiral Morrissey ?

— Ce marin n'était pas encore amiral quand je l'ai connu, mademoiselle. (Un grand sourire étira les lèvres de Grant, en même temps qu'une expression nostalgique se peignait sur ses traits.) On a fait nos armes ensemble : Roland, ton père et moi, on a servi tous les trois sur l'USS *Midway*, à l'époque. Il était un peu plus jeune que nous, mais il était basé à Okinawa lui aussi.

— Comment connais-tu Morrissey ? demanda Jack à Samantha, curieux.

Elle hocha lentement la tête, toujours suspendue dans une sorte d'incrédulité face à cette incroyable coïncidence.

— C'était mon commandant en chef dans la Navy. C'est également lui qui m'a fourni les renseignements sur Nazar, ainsi que le soutien aérien et l'équipe six des SEAL pour l'opé contre Nazar en Afghanistan.

— Sans rire ?! s'étonna son oncle, qui renversa son chapeau en arrière pour se gratter le crâne. Le monde est petit.

*Ouais, un peu trop petit à mon goût, même.* Elle avait la peau chaude, soudain. Si Morrissey se pointait avec Sandro, c'était qu'il avait une bonne raison.

— Alors comme ça, il est amiral maintenant ? demanda Grant.

— Il est *jefe* dans le palais labyrinthique aux cinq côtés, répondit Alejo, usant de l'expression argotique des militaires pour désigner le Pentagone. Chef d'état-major des armées, plus précisément.

— Ben ça alors, siffla Grant, manifestement impressionné. Je ferais mieux d'aller avertir Hannah qu'on va avoir des invités prestigieux à dîner ce soir.

— Merci, Grant. Et désolé pour le dérangement de dernière minute, s'excusa Jack, dont les manières toujours impeccables évitaient à Sam l'embarras de devoir essayer d'expliquer son silence sidéré.

Grant les abandonna pour traverser le pré en direction de la maison.

— Putain, mais qu'est-ce que... ? murmura-t-elle pour elle-même.

Difficile de remettre en ordre les pièces du puzzle. Morrissey l'avait recrutée au sein du Kennedy Irregular Warfare Center<sup>1</sup>, quand elle était alors élève au NROTC. Elle le connaissait depuis qu'elle avait vingt ans, et pas une seule fois il n'avait mentionné sa relation avec son père ou l'oncle Grant – y compris quand il l'avait vue récemment pour lui transmettre des informations sur Nazar. Là non plus, il n'avait rien dit. Et maintenant, il était dans un jet en compagnie du sénateur Sandro Roman ?

— Morrissey doit savoir des choses, s'il vient avec mon père, lui dit Jack aussitôt que Grant fut hors de portée d'oreilles. C'étaient les termes de notre accord.

— Quels termes ? demanda-t-elle, sa voix enfin retrouvée.

Alejo les dévisageait tour à tour, sourcils haussés jusqu'à la racine des cheveux.

— J'ai annoncé à mon père que je savais où se trouvait Lightner, avoua Jack. Et que je ne lui révélerais l'info qu'à la condition qu'il m'apporte des informations solides sur l'implication de ton père au sein de la CIA.

Elle plissa les paupières et tourna les yeux vers Alejo, qui secoua la tête quasi imperceptiblement dans un : « Je ne lui ai rien dit », qui confirma ce que Sam pressentait.

— Comment sais-tu où se trouve Lightner, Jack ? demanda-t-elle lentement et avec précaution, comme si elle avançait sur un champ de mines.

— J'ai surpris votre conversation au téléphone avec la femme qui m'a sauvé la vie à Londres, admit-il en toute candeur. (Son regard restait droit et assuré.) Et j'ai utilisé cette information pour obliger mon père à se mettre à table avec quelque chose de valable pour toi.

— Punaise, Jack !

Elle s'enfonça les mains dans les cheveux.



— Lightner est à moi ! Maintenant, ton père va rameuter la CIA, Interpol et les putains de renseignements britanniques au beau milieu de mon opé, merde ! Tu ne te rends pas compte de la gravité de la situation, là ! Ça nous a pris des mois pour en arriver à ce point. *Des mois !* Le moindre faux pas maintenant, et on peut le perdre définitivement.

— Pas si on oriente ailleurs le sénateur et l’amiral, assez longtemps pour que l’équipe puisse entrer et ressortir, ni vu ni connu, suggéra Alejandro. Personne n’en saura rien. À moins que tu ne sois incapable de fermer ta bouche, ajouta-t-il à l’adresse de Jack.

Ce dernier croisa les bras et soutint son regard, défiant.

— Je n’ai jamais dit à mon père que ces infos venaient de toi. Je peux tout à fait prétendre qu’elles proviennent de quelque mercenaire qui court après la récompense sur la tête de Lightner, et je peux l’orienter dans n’importe quelle direction. Tout ce que vous aurez à faire, c’est de jouer la vexation, l’émotion et la contrariété, et il vous croira trop faibles pour attaquer maintenant.

— Je suis vexée, bouleversée et contrariée, Jack, rétorqua Sam avec un regard glacial. Je dois retourner dans cette maison, là, et avoir la conversation la plus pénible de ma vie avec Grant.

— Il n’est pas au courant ? s’étonna Alejandro.

— Non. Je ne voulais pas lui dire quoi que ce soit avant d’avoir des pistes solides. Je n’étais pas pressée qu’il connaisse ce genre d’émotions.

— Quel genre ?

— Du genre blessure ouverte, répondit-elle, la mine sombre.

Depuis des mois, elle mentait à Grant. Or un mensonge par omission n’en restait pas moins un mensonge, même si elle l’avait fait pour le protéger. À présent, elle allait devoir lui avouer toute l’histoire, moche, sordide, avant de l’avertir que son vieil ami, son ancien camarade de la Navy qui venait dîner à la maison, avait très probablement quelque chose à voir avec la mort, survenue des années plus tôt par une terrible nuit, de son meilleur ami et d’un gamin qu’il considérait comme un fils.

Jack lui toucha l’épaule.

— Je suis désolé, *tesoro*. Je croyais te donner ce que tu voulais, avoua Jack. Lightner était le seul levier que j’ai pensé à actionner pour convaincre mon père. Je n’ai jamais eu l’intention de lui révéler quoi que ce soit sans ton accord.

La partie rationnelle de son cerveau savait qu’il venait de lui donner exactement ce qu’elle lui avait demandé. Il n’aurait jamais pu savoir que

Morrissey était impliqué, d'une manière ou d'une autre. Et même s'il l'avait su, il n'aurait pas pu comprendre la signification de cette information.

— Je sais, répondit-elle avec un hochement de tête sec. Arrange-toi juste pour garder ton père et Morrissey éloignés de mon équipe.

Sur ce, elle se retourna vers la maison.

— Je dois aller discuter avec mon oncle avant qu'ils n'arrivent.

## **Avril, fin d'après-midi, Houston, Texas**

*Wesley*

— On a un putain de problème, annonça Wes sitôt que Carey décrocha le téléphone.

— On ne s'en lasse pas, commenta Carey, sarcastique.

— Selon Travis Brandt, Mack McDevitt avait un mobile, l'informa Wes en quittant sa suite d'hôtel à pas lents. Il a énoncé quelques points sérieusement légitimes – au point que je ne vois pas comment traiter l'affaire sans le soupçonner.

— Pour la dernière fois : ce n'est pas Mack, lâcha Carey avec un soupir. Je continue à pister Sakurai. Ce type est un fantôme.

— Comment ça ?

— On a un rapport comme quoi il est entré aux États-Unis quelques jours avant les obsèques, mais impossible de trouver la moindre info ensuite. Il a été signalé pour avoir dépassé la date de son visa. À croire qu'il s'est évaporé.

Les sourcils froncés, Wes ouvrit la portière de sa Jeep.

— Il est arrivé quand exactement ?

— Deux jours avant la mort de Rob et Ryland.

— Sans déconner ?

— Sans déconner, confirma Carey.

— On peut avoir accès à son dossier financier ?

— Non. Pas de l'époque du moins. N'oublie pas qu'on communiquait par réseau communautaire et Intranet, à ce moment-là. En plus, il était basé quelque part au Japon, donc les rapports sur lui, s'il y en a, doivent être là-bas. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin de cent vingt-huit millions de personnes, et dans une langue étrangère, histoire d'ajouter une pincée d'agacement.

— On doit enquêter sur Mack, insista Wes.

— Wes, je te répète que c'est presque aussi offensant que si tu accusais mon père du meurtre.

— Tu as une meilleure idée, alors ?

— On reste sur Sakurai. Ça n'a pas de sens qu'il ait pu disparaître comme ça.

— J'ai des contacts au Japon. Je vais leur demander de chercher.

Wes pensait à quelques bons amis journalistes qui se trouvaient lui devoir des faveurs.

— Wes ?

— Oui ?

— Oublie Mack. Il sait que Sammy rumine là-dessus. S'il renifle le moindre problème, même à des kilomètres, il va aller la voir fissa, et nous, on se retrouvera dans les emmerdes jusqu'au cou.

## Avril, fin d'après-midi, ranch Wyatt, Texas

### *Samantha*

De marbre, Grant se tenait devant la vitrine renfermant trois générations de médailles de la Navy : les siennes, celles du grand-père de Sam, de son père, celles de Sam et celles de Carey.

— Tu aurais dû me dire, Sammy, gronda-t-il d'une voix lourde de déception.

— Je le sais bien, oncle Grant, mais je...

Elle leva les yeux vers les poutres apparentes au plafond de la bibliothèque, en quête des mots adéquats.

— Je pensais qu'en venant vers toi avec des informations solides, ça rendrait les choses plus faciles.

— Plus faciles ? s'insurgea-t-il. J'aimais ton père comme un frère. Les perdre, Ry et lui, ça a été la pire épreuve de toute ma vie.

Tout en lui parlant d'une voix complètement plate, il fixait des yeux une vieille photo Polaroid de Rob et lui dans leur uniforme, à bord de l'USS *Midway*, un bras passé autour de l'épaule de l'autre. Deux jeunes marins arrogants, l'air aussi fiers que des renards dans un poulailler.

— Bien sûr, oui. Désolée de t'avoir laissé dans l'ignorance. (Elle prit une rapide inspiration.) Sincèrement.

— Qu'est-ce que tu m'as caché d'autre ? demanda-t-il en se tournant face à elle.

Ça faisait mal de le voir aussi en colère alors que moins d'une heure auparavant, ils riaient comme ils ne l'avaient pas fait depuis des années.

— C'est tout, lui promit-elle. Je te le jure sur la tombe de Ry.

— Carey est au courant ?

Elle hocha la tête.

Grant lâcha un son, mélange d'irritation et de dégoût.

— Et il a accepté de suivre ce plan tordu ?

— Tu ne le sais pas, depuis le temps, oncle Grant ? Nounours suit tous mes plans tordus.

Elle tenta un sourire, mais il se contenta de secouer la tête. Puis il se dirigea vers le bar et se versa une bonne dose de bourbon.

— Va falloir que j’aie une discussion avec ce garçon.

— Il n’était pas d’accord, si ça peut te rassurer, précisa Sam. Il m’a suivie uniquement parce que je le lui ai demandé.

Alejandro frappa avant de pousser la double porte et de pénétrer dans la bibliothèque suivi de Jack, Sandro et l’amiral Morrissey. S’étant excusé, il referma les portes derrière lui. Contrairement à leur dernière entrevue au Pentagone quelques mois plus tôt, Morrissey n’était pas vêtu de son uniforme de la Navy. Il portait un pantalon fluide, une chemise et un blazer en tweed qui lui donnaient plus un look de professeur d’université que de conseiller militaire du président des États-Unis.

Sam retint son souffle en se demandant comment Grant allait réagir maintenant qu’elle lui avait annoncé la nouvelle, mais il la surprit : il traversa la pièce à grandes enjambées et serra chaleureusement la main de Morrissey, lui tapant dans le dos comme s’il accueillait un vieil ami.

— Quand j’ai appris que tu venais, j’étais aussi heureux qu’un verrat dans la boue, commenta-t-il, un large sourire aux lèvres.

— Moi aussi, je suis bien content de te revoir, Nelson, répondit Morrissey en serrant la main tendue avec autant d’enthousiasme.

— Nom de Dieu, comment ça va, Rolly ? voulut savoir Grant.

— Rolly ? répéta Sam.

Elle s’appuya un peu plus fort que nécessaire sur sa canne, histoire de donner à sa démarche une allure plus lente et plus pénible qu’elle ne l’était en réalité – et qu’ils la croient vulnérable ou faible. En cet instant, elle était prête à user de tous les avantages à sa portée, et tant pis s’il s’agissait de comédie.

Morrissey se tourna vers elle, et aussitôt son regard sombre s’adoucit.

— Oui, le surnom est malheureux, expliqua-t-il d’une voix aimable en lui prenant la main dans les siennes. C’est bon de voir que vous guérissez bien, lieutenant Wyatt.

— En partie grâce à vous, monsieur, répondit-elle, prenant soin de garder une expression neutre.

— Grant, je souhaite vous présenter mon père, le sénateur Sandro Roman, annonça Jack alors que son père avançait d’un pas, très élégant dans un costume

trois-pièces taillé sur mesure. Papa, voici Grant Nelson, qui possède et dirige le ranch Wyatt.

— Magnifiques terres, monsieur Nelson. Je n'ai pu m'empêcher de les admirer quand nous les avons survolées en arrivant près de l'aérodrome, le complimenta Sandro.

— Oh, appelez-moi Grant. On est tous amis, ici, répondit nonchalamment son oncle.

Sandro posa alors les yeux sur Sam et, une fois de plus, elle fut sidérée par la ressemblance entre Jack et son père. Mêmes yeux, même carrure large d'épaules acquise après des années de boxe. Sandro l'étreignit délicatement, son beau visage plissé par l'inquiétude.

— Vous n'avez que la peau sur les os, *cucciola*<sup>2</sup> ! fit-il mine de la gronder en l'observant. Revenez immédiatement à la maison dès que vous rentrerez à Chicago, je vous cuisinerai mes fameux *bucatini all'amatriciana*<sup>3</sup>. (Il s'embrassa la pointe des doigts avant de les lever vers le ciel.) À tomber par terre ! On va vous remplumer vite fait bien fait.

— Avec plaisir, acquiesça-t-elle.

*Si je ne t'assomme pas avec la crosse de mon pistolet avant* – un commentaire que, croisant le regard de Jack, elle se garda bien de prononcer à haute voix.

— Elle va bien, papa, intervint ce dernier en venant se poster à ses côtés pour lui glisser un bras autour de la taille.

— Il faut qu'elle mange plus, insista Sandro. *Uno non può pensare bene, amare bene, dormire bene, se non ha mangiato bene*<sup>4</sup>.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? voulut savoir Grant, curieux.

— « On ne peut pas bien réfléchir, bien aimer et bien dormir si l'on n'a pas bien mangé », traduisit Sandro.

— Tout va pour le mieux, l'assura Sam. Jack prend soin de moi depuis son arrivée.

À sa propre surprise, elle le pensait vraiment.

L'œil perçant de Sandro resta posé sur eux tandis que Jack lui donnait un doux baiser sur la tempe.

— Je suis content que ta convalescence se passe bien, Samantha, commenta Morrissey.

Grant leur fit signe de prendre place dans l'espace de repos de la pièce, devant la cheminée.

— Pour ça, c'est vous que je dois remercier, répondit-elle. Sans Davis Wright et ses gars de la ST6 pour soutenir mon équipe ce jour-là, jamais on n'en serait sortis en vie.

Morrissey haussa les épaules.

— C'était le moins que je puisse faire.

— Alors comme ça, Rolly, te voilà amiral, maintenant, s'émerveilla Grant, qui croisa ses longues jambes dans un geste détendu. Bon sang, j'aurais dû deviner que tu ferais une belle carrière dans la Navy.

— Il me semble que tu ne t'en es pas trop mal sorti non plus, répondit Morrissey avec un sourire, tout en sirotant le bourbon que Grant lui avait servi.

— En tout cas, Rob aurait adoré te voir assis ici dans sa bibliothèque, déclara Grant avec amabilité.

— C'était un homme bien. J'ai été très attristé par sa mort, répondit consciencieusement Morrissey.

— Le bon Dieu a rappelé son âme trop tôt, acquiesça Grant. Mais enfin, j'ai dans l'idée que tu as aidé à faciliter cet état de fait, pas vrai, Rolly ?

Aussitôt, l'atmosphère changea dans la pièce. Morrissey plissa les paupières, Sandro s'assit juste au bord de son siège. L'air était électrique de tension et Grant ne lâchait pas son vieil ami des yeux, impassible.

— Grant... Je vous assure que nous n'avons rien à voir avec la mort de Rob... commença Sandro, politicien dans l'âme.

Mais Grant l'interrompit d'une main levée, et son regard bleu se fit glacial.

— Dispensons-nous des amabilités, vous voulez bien ? Nous savons tous comment ça se passe. J'ai appris que Rob et son fils n'avaient pas été victimes d'un horrible, d'un imbécile accident de voiture causé par un ivrogne. Cette information me brise le cœur à nouveau, parce qu'il semblerait, Rolly, que tu aies été au courant depuis le début qu'il s'agissait d'autre chose. Nom de Dieu... Toi, Rob et moi, on a servi le pays ensemble. On était frères d'armes. À la guerre, on a vu des saloperies que personne ne devrait voir, et pourtant, il n'y a rien de plus atroce que de se retrouver devant son meilleur ami calciné comme une bûche de bois, pas vrai ?

Sam blêmit, et Jack resserra son étreinte autour d'elle, l'attirant plus encore dans l'abri réconfortant de son corps.

— Ç'a été la pire nuit de ma vie, poursuivit Grant, le visage soudain aussi sombre qu'un ciel d'orage. Et de la vie de Sammy aussi. Et on apprend que le gouvernement américain, ce gouvernement qu'on a juré de servir, était au courant depuis le début. Alors imagine un peu ce que je ressens, Rolly. Imagine



ce que ça fait à Sammy, la fille que tu as pris sous ton aile, d'ailleurs. Je voudrais donc que tu me donnes une bonne raison de ne pas te tuer sur-le-champ, conclut-il, l'œil scintillant.

Sam n'avait jamais vu son oncle comme ça, aussi bouillant que furieux, aussi féroce que protecteur. Il lui faisait presque peur, même.

Sandro leva les mains dans un geste de supplique.

— Messieurs, s'il vous plaît, discutons entre personnes civilisées...

— Toi... Te mêle pas de ça, cracha Grant, un doigt pointé vers lui. On s'occupera de ton matricule plus tard, ajouta-t-il plus calmement, sans rompre le contact visuel avec Morrissey.

— Écoutez, on est tous tendus, à fleur de peau, mais prenons un peu de recul, s'il vous plaît, tenta à nouveau Sandro.

— Papa, *fatti i cavolacci tuoi*<sup>5</sup>, intervint Jack. D'ailleurs, ajouta-t-il en direction de Sam, est-ce que tu veux vraiment qu'on reste, mon père et moi ?

— Il est un peu tard pour poser la question, tu ne crois pas ? répliqua-t-elle.

Pourtant, elle était étonnée de sa suggestion. Elle aurait cru qu'il allait s'arranger pour se faufiler au cœur de l'affaire. D'accord, elle avait été furax qu'il épie sa conversation avec Alejo et utilise ces informations afin d'amener Sandro à se mettre à table, mais à présent, elle se rendait compte qu'il faisait vraiment son possible pour agir au mieux vis-à-vis d'elle, même s'il fallait être un peu tordu et rusé pour y parvenir.

— *Tesoro*, mon père et moi, nous vous devons nos plus profondes excuses, à ta famille et à toi. J'ai ouvert la boîte de Pandore. *Mea culpa*. (Les yeux plongés dans les siens, Jack lui tenait les mains.) Cette histoire va bien plus loin qu'on n'a besoin de le savoir. Nous allons partir et vous laisser afin de préserver votre intimité.

Il se pencha pour l'embrasser et lui murmura à l'oreille :

— Je vais parler avec mon père de ce dont on a discuté.

Sam exerça une pression sur sa main, peu habituée à cette version-là de Jack.

— Merci. On n'en a pas pour très longtemps.

Sandro semblait vouloir insister mais Jack secoua la tête, lui indiquant ainsi son refus sans un mot. Bientôt, Sam, Morrissey et l'oncle Grant se retrouvèrent seuls, formant un triangle silencieux et séparés par une hostilité latente.

— Je ne l'ai pas tué, Grant, commença Morrissey, dont le regard droit fixait son interlocuteur sans ciller. J'étais l'ami de Rob.

— Tu parles d'un ami, ironisa Grant en secouant la tête. Avec des amis pareils, Rolly, on n'a pas besoin d'ennemis !

— Pourquoi ne m’avez-vous jamais dit que vous connaissiez mon père ? intervint Sam. Ou même l’oncle Grant ? J’ai effectué deux missions sous votre commandement : l’Irak et l’Afghanistan. Des centaines d’heures d’interrogatoires, des dizaines d’opérations... J’ai même dîné chez vous avec votre famille, nom d’une pipe ! Vous auriez eu des centaines d’occasion de m’en parler. Alors pourquoi ? répéta-t-elle d’une voix rendue plus grave par la colère. Pourquoi ne pas me l’avoir dit ?

Son ancien commandant en chef posait sur elle un regard empreint d’un profond regret. Et, pour la première fois, cet homme paraissait son âge, avec un visage marqué par la vie qu’il avait menée.

— Parce que j’avais promis à ton père de ne pas le faire, Sam. Il m’avait demandé de garder l’œil sur toi quand tu t’es engagée dans la Navy. C’est pour ça que je t’ai recrutée si tôt dans le renseignement naval. Et c’est aussi pour cette raison que je t’ai soutenue en faisant intervenir du personnel en activité en Afghanistan alors qu’officiellement cette opération n’était pas soutenue par le gouvernement.

— Bon sang de bonsoir, Rolly, tu as fait ça par culpabilité, argua Grant. Tu as trop de casseroles aux fesses pour agir comme si tu lui accordais une faveur.

Morrissey secoua la tête.

— Ce ne sont pas *mes* casseroles, Grant. Vous n’étiez pas censés découvrir le boulot qu’effectuait Rob en réalité.

Il se tourna vers Sam, de la tristesse plein les yeux.

— Et il savait que tu ne voulais pas qu’il se mêle de ta carrière dans la Navy. Mais toi et moi, on s’est tout de suite bien entendus, et tu avais des affinités pour le travail que l’on faisait au Kennedy Warfare Center. C’était logique de t’intégrer dans nos rangs. Ç’a commencé comme un service qu’on lui rendait, mais toi et moi, on s’est rapprochés. Et après sa mort, oui... Je me suis senti mal. C’est aussi pour cette raison que j’ai fait de mon mieux pour te protéger quand tu as décidé de te lancer à la poursuite de Nazar.

— Mon père appartenait à la CIA ? demanda lentement Sam.

En fait, elle n’était pas entièrement certaine de vouloir entendre la vérité après l’avoir recherchée avec tant de hargne.

— Non, affirma Morrissey. Rob récoltait et partageait des renseignements, mais il n’était pas agent.

— Pourquoi Rob aurait-il récolté des renseignements pour qui que ce soit, nom d’un chien ? Il bossait dans le pétrole et le gaz, voyons, grommela Grant, qui s’agitait sur son fauteuil. On ne fait pas plus salopards que ces gars-là. Il

aurait fallu qu'il soit plus fou qu'un rat d'égout pour vouloir chasser dans son propre trou.

— Je crois qu'il l'était, confessa Morrissey. Du moins pendant un temps.

Grant soupira.

— Explique-moi ça.

— Quand sa femme est morte – ta mère, corrigea délicatement Morrissey en croisant le regard de Sam, Rob a traversé une sale période.

— Si on peut qualifier de « période » plus d'une douzaine d'années, c'est exact, marmonna-t-elle.

Elle se rappelait les longues absences de son père, les soirées de soulerie quand il était à la maison, les crises de colère suivies par de longs accès de silence froid qui l'avaient complètement perturbée quand elle était jeune.

— On était là, Rolly, répondit Grant sur un ton lourd de sens.

— Non, corrigea Morrissey en secouant la tête. Non. Rob était une tête brûlée à cette époque-là. Il a copiné avec la famille Al-Saadi en Arabie Saoudite, rencontré l'ayatollah Khomeiny en Iran et commencé à signer des contrats avec des nations sous embargo américain. À croire qu'il cherchait à se mettre tout le monde à dos – ou à embraser la planète.

— Tu as été envoyé pour le maîtriser, devina Grant.

— En réalité, c'est lui qui est venu à moi, corrigea Morrissey. Je venais de prendre un nouveau poste au Kennedy Warfare Center à Houston – capitaine fraîchement promu. Je vous parle des années 1980, là. On travaillait avec le ministère de la Défense, on surveillait et on contraignait les menaces transnationales, et on fournissait des renseignements sur les combats asymétriques.

— Vous fournissiez des renseignements sur la lutte contre le terrorisme et les insurrections, traduisit Samantha.

— À l'époque, les États-Unis étaient encore focalisés sur leur victoire dans la guerre froide. Saddam Hussein n'était qu'un caillou parmi tant d'autres dans notre chaussure. On armait les Moudjahidines contre les Soviétiques, nom de Dieu. Au Moyen-Orient, c'était chaud, bien sûr, mais ce n'était pas notre problème. Pas à cette époque.

— Sauf que Rob l'a compris, c'est ça ? Il a vu venir le truc, supputa Grant.

Il se frotta le visage.

— Exact, acquiesça Morrissey. Il passait un temps fou là-bas à développer des contrats, à signer des affaires, à étendre le champ d'action de Wyatt Petroleum. Rob était invité à dîner par tous les chefs d'État, il buvait l'anis avec les cheiks, avait la bénédiction des imams. La CIA n'aurait jamais pu s'acheter

les accès dont jouissait Rob. Il avait vraiment ses entrées jusqu'au cœur du système, il avançait sur un chemin pavé d'or noir, lentement mais sûrement.

Wes avait donc raison. Sam se força à relâcher l'accoudoir qu'elle agrippait. Elle avait refusé d'écouter les intuitions d'un homme qui gagnait fort bien sa vie à révéler des vérités et à ouvrir les yeux de ses concitoyens, tout ça parce qu'elle était encore vexée qu'il l'ait quittée. C'était la véritable définition de l'aveuglement volontaire. Bon sang, mais qu'est-ce qui lui était passé dans la tête ?

— Rob voyait ce qui se produisait. Il a vu monter le radicalisme djihadiste et fondamentaliste. Après l'explosion de l'ambassade américaine à Beyrouth, il est venu me voir avec des informations qu'il était prêt à me donner. Il disait qu'il me faisait confiance pour les transmettre aux bonnes personnes.

— Pourquoi ne pas être allé travailler directement avec la CIA ? s'étonna Sam, l'esprit en ébullition.

Sa question tira un grognement sarcastique à son oncle.

— Ton père refusait d'être commandé par quiconque, alors devenir un rat pour la CIA... Rob était l'homme le plus subversif, le plus *anti-establishment* que j'aie jamais connu. Quatre-vingt-dix pour cent du temps qu'il a passé dans la Navy, il l'a passé à chercher le moyen de contourner les règles.

— Et les dix pour cent restants, il les passait à poursuivre ta mère de ses assiduités, ajouta Morrissey en échangeant un regard avec Grant. Il savait que le travail que nous menions au Kennedy Warfare Center était tout nouveau, mais il aimait bien l'idée qu'on fournisse des renseignements centrés autour de la guerre et du soutien aux menaces potentielles représentées par les combats asymétriques. Il aimait bien l'idée qu'on travaillait pour le ministère de la Défense, le Naval Special Warfare Command<sup>6</sup> et la Navy Expeditionary Combat Command.

— Anguille un jour, anguille toujours, murmura Grant.

— Oui, acquiesça Morrissey. On n'avait pas de réunions officielles, ni de calendrier arrêté. Rob venait me voir uniquement quand il disposait d'informations exploitables. Et là, à moi de voir ce que j'en faisais.

— Combien de personnes étaient au courant de cet arrangement ? voulut savoir Sam.

— Mon commandant au Bureau du renseignement naval. Et au-dessus, je ne sais pas qui d'autre. Moi, je ne connaissais que mon N+1. Mon équipe avalisait les données, et je transmettais les renseignements de Rob avec les preuves pour

les soutenir ainsi que les recommandations. Ce qui arrivait ensuite, ça regardait le contre-amiral qui dirigeait le Bureau du renseignement naval à l'époque.

— Ça a continué comme ça pendant combien de temps ?

— Ça a commencé à se déliter après la guerre du Golfe, au milieu des années 1990, car à ce moment-là, tous les yeux étaient tournés vers cette zone, du coup on avait plus de personnel sur place qu'il n'en fallait. Rob, de son côté, s'occupait aussi d'élever Ryland. Il m'a dit qu'il voulait devenir pour lui le père qu'il n'avait pas été pour toi, précisa Morrissey en tournant vers Sam un regard triste.

Elle se remémora cette époque. Elle terminait le lycée et s'apprêtait à entrer à l'université. Son père et elle s'étaient déjà éloignés avant cette période. En fait, le voir revenir dans sa vie au moment où elle se trouvait à l'aube de l'âge adulte, ça l'avait gênée. Elle lui en avait terriblement voulu de resurgir comme ça du diable vauvert, avec des tas d'idées sur l'école où elle devait aller étudier et la branche militaire dans laquelle elle devait servir. Leurs disputes avaient été épiques à cette époque, leurs confrontations pouvant durer des semaines entières.

— Quand vous a-t-il demandé de m'enrôler ? demanda-t-elle d'une voix que l'émotion rendait rauque.

— À l'instant où tu as exprimé le souhait de t'engager dans la Navy, répondit Morrissey avec franchise. Tu es venue au Kennedy Warfare Center toute seule. Pour nous, tu étais une manne céleste. Rob y a vu un signe et il m'a demandé de te guider, m'a expliqué que tu ambitionnais de devenir interrogatrice. Il avait été bon avec moi, c'est en grande partie grâce à lui que je suis à l'état-major, aujourd'hui. Ma carrière a explosé grâce à ses renseignements. Je me sentais redevable.

Tout ça ressemblait tellement à Rob Wyatt, maître dans l'art de la manipulation, quintessence du machiavélisme, que Sam ne pouvait qu'écouter le récit dans un silence sidéré. À tort, elle avait supposé que toutes ces décisions étaient les siennes, elle avait été fière de lui parler de ses choix, mais naturellement, Rob Wyatt tirait les ficelles. Et maintenant, même depuis la tombe, son père conservait la main sur sa destinée.

Sam se leva, vacillante. Elle avait besoin de bouger. L'énergie contenue et la colère qu'elle avait si longtemps renfermées en elle lui donnaient des fourmis dans les jambes.

— Ça vaut ce que ça vaut, mais je me suis sincèrement pris d'affection pour toi, lui avoua Morrissey. Surtout après la mort de Rob. Et cette affection, elle est

bien réelle. Tu étais une superstar à toi toute seule – la meilleure protégée dont j’aurais pu rêver.

Sam boitilla en direction du bar, où elle se versa une dose de bourbon qu’elle avala d’une traite. La brûlure du liquide, en descendant dans sa gorge, lui offrit la distraction, le soulagement d’une douleur différente.

*Une superstar ? Ben voyons, songea-t-elle, amère.*

— J’étais une arme de seconde génération, déclara-t-elle en se servant un autre verre de bourbon. Amorcée par mon père et perfectionnée par vous pour devenir la prédatrice parfaite.

Elle vida son deuxième bourbon, les yeux gonflés de larmes, le cœur lourd.

— Tous ces interrogatoires, la torture, les opérations psychologiques... C’étaient des marques de votre affection ? demanda-t-elle d’une voix froide en se retournant lentement. J’ai tué des dizaines de personnes, j’en ai torturé des centaines d’autres – pour vous. Je l’ai fait *pour vous*.

De contrite, l’expression de Morrissey se fit stoïque.

— C’étaient tes choix, Samantha, tes tendances. Je n’ai fait qu’utiliser ce qui était déjà là. Tu as toujours été la fille de ton père – en plus maligne, plus cruelle et infiniment plus compliquée, répliqua-t-il sans s’émouvoir. Personne ne t’a forcée à servir ton pays.

— Vous m’avez manipulée, siffla-t-elle, furieuse. Je devrais vous tuer, espèce de salaud.

— Tu pourrais essayer, répondit Morrissey, dont les yeux s’étrécirent. Mais ça n’y changerait rien, Sam. Ton père est venu me voir. Il m’a fourni des renseignements de son propre gré. Et tu es venue à moi, toi aussi. Tu es devenue l’un des interrogateurs psychologues les plus pernicious et les plus efficaces que j’aie jamais vus à l’œuvre. Je n’ai fait que t’aider à avancer, mais vraiment, tu avais toutes les bases. Les voilà, les faits.

— Est-ce que tu as fait tuer Rob et Ryland, Rolly ? intervint Grant d’une voix grave.

La grande silhouette longiligne de son oncle était faussement détendue. Il rappelait à Sam une vipère enroulée. Et la menace dans le ton qu’il avait employé était aussi distincte que la sonnette du serpent.

— Non, m’sieur. Non.

Morrissey soutenait le regard de Grant sans ciller, sans détourner les yeux, alors même qu’il savait pertinemment que sa situation revenait à coller l’œil au bout du canon d’un fusil chargé.

— En fait, le lendemain de la nuit où Rob a été tué, il avait un voyage prévu. Et croyez-moi si vous le voulez, mais on avait réussi à établir une paix fragile avec les Talibans, avant le 11-Septembre. Rob aidait à négocier leur accord pour la construction financée par les États-Unis d'un pipeline à travers l'Afghanistan, en provenance du Turkménistan. S'il avait réussi, ça aurait pu tout changer. La mort de ton père nous a fait du mal à tous, Samantha, conclut-il.

Sur quoi il se leva et traversa la pièce pour la rejoindre. Il n'essaya même pas de la toucher. Il était trop malin pour ça.

— La seule raison pour laquelle je ne t'ai jamais parlé de tout ça, c'était qu'il m'avait fait jurer le secret concernant sa famille. (Il se tourna vers Grant.) Et ça t'incluait aussi.

— Il s'inquiétait qu'il puisse y avoir des retours de bâton, déduisit Grant.

Son expression, d'abord colérique, venait de se changer en tristesse, puis en trouble.

— Mais c'est arrivé quand même, chuchota-t-elle.

Quelle ironie du sort, si l'on y songeait. Car c'était exactement ce qu'elle aurait fait à sa place. En réalité, c'était exactement ce qu'elle *avait* fait.

— Et c'est la seule raison pour laquelle on a enquêté, poursuivit Morrissey, la mine sombre. Mais on n'a rien trouvé qui soit lié à son travail pour nous. C'était un accident, insensé, stupide, affreux, mais un accident quand même. Et j'en suis désolé, Samantha. Je suis vraiment désolé de tout ça. Le gouvernement des États-Unis n'avait rien à voir avec la mort de Rob ou de Ryland. C'est la vérité, si crue et si insatisfaisante soit-elle.

## **Avril, au même moment, ranch Wyatt, Texas**

*Jack*

— Je m’inquiète pour toi, Gianni. Tu es amoureux d’une femme assez en colère pour mettre le monde à feu et à sang, et qui en a les moyens.

Sandro et Jack se tenaient côte à côte sur la terrasse.

— Eh bien, heureusement que j’aime jouer avec le feu, alors, répliqua Jack avec un sourire sardonique.

Son père le regarda comme s’il avait perdu la tête. Ce qui était peut-être – un peu – le cas.

— Gianni, c’est le genre de femme à faire passer sa vengeance avant sa propre sécurité, insista Sandro. Elle va exploser en vol, et elle va t’entraîner avec elle.

— Il y a pire, comme fin.

— Il faut vraiment que tu prennes ça au sérieux.

Jack se retourna. Il voyait son reflet dans les yeux de son père.

— Je t’ai laissé nous éloigner, Samantha et moi, il y a des mois. Et c’était ma faute. Tu t’es servi de mon respect pour ton opinion et de notre proximité pour m’inculquer tes soucis et tes hésitations. Mais au fond, c’est moi qui me suis laissé faire. C’est moi qui ai accepté ce dossier. Moi qui l’ai lu. Et maintenant, j’en subis les conséquences : sa méfiance et son scepticisme, je les mérite. Enfin, ça ne change rien au fait qu’elle est celle que j’ai choisie – celle que je veux.

Son père croisa les bras.

— Je n’en reviens pas de ce que je m’apprête à dire, mais tu prenais des décisions plus avisées concernant les femmes quand tu te laissais guider par ta queue. Tu es devenu masochiste. Cette femme te détruira.

— Tu n’arrêtes pas de le répéter.

— Jack, s’il te plaît, ouvre les yeux, le supplia son père.



Jack ne prit pas la peine de lui expliquer qu'il avait perdu tout intérêt pour le style de femmes qu'il poursuivait de ses assiduités avant et après Samantha : des créatures belles, étincelantes, légères et aussi délicates que de la soie filée. Non, il voulait la puissance sombre, passionnée et exigeante de Samantha. Il voulait sa colère, la façon dont elle brûlait, l'intrépidité avec laquelle elle se battait et se sacrifiait pour protéger ses idéaux, sa famille, son équipe. Alors peut-être en effet qu'il était devenu masochiste comme l'affirmait son père, parce qu'il adorait la manière dont elle le faisait trimer pour le moindre instant d'intimité. Il adorait l'idée d'être le seul à qui elle ait laissé entrevoir sa vulnérabilité, le seul par qui elle se soit laissé étreindre et caresser le dos, à qui elle ait permis de toucher ses cicatrices. Il aimait être sa faiblesse, car elle était la sienne.

— Si c'est ça, être détruit, eh bien je prends, répondit-il.

Il tendit une clé USB à son père.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit ce dernier.

— Tout ce dont je dispose sur Lightner.

— Y compris l'endroit où il se trouve ?

— Possible, fit Jack avec un haussement d'épaules.

Sandro fronça les sourcils.

— Tu m'as dit que tu savais où il était.

En souriant, Jack s'adossa à une colonne.

— J'ai peut-être un peu embelli la vérité.

Il n'avait aucune intention de révéler à son père où se trouvait Lightner avant que Samantha et son équipe n'aient abouti dans leur mission, et il soupçonnait que son père le savait aussi.

Sandro serrait la clé USB, comme s'il cherchait à en faire sortir les composantes électroniques.

— Tu as menti, Gianni.

— J'ai bluffé, rectifia-t-il gaiement. Comme tu me l'as appris. « On ne joue pas selon sa main, mais en fonction de l'homme assis face à toi ». C'est toi qui m'as enseigné cette leçon, tu te rappelles ?

— *Rompere i miei coglione*<sup>2</sup> ? demanda son père, incrédule.

— De te mettre en garde, précisa Jack. Ne t'interpose plus jamais entre Samantha et moi. Je t'aime, papa. Je ferais presque n'importe quoi pour maman et toi. Mais quand il s'agit de cette femme... Ne t'en mêle pas.

1. Centre névralgique du renseignement militaire de la Navy, basé dans le Maryland. (N.d.T.)

2. Équivalent de « mon chaton » en italien. *(N.d.A.)*
3. Pâtes à l'italienne, spécialité des Abruzzes. *(N.d.E.)*
4. « On ne peut pas bien penser, bien aimer, bien dormir si l'on n'a pas bien mangé » en italien. *(N.d.A.)*
5. « Occupe-toi de tes affaires », en italien. *(N.d.A.)*
6. Le Naval Special Warfare Command est la composante navale de l'United States Special Operations Command. Ses principales unités de combat sont les SEAL. *(N.d.T.)*
7. « C'est une façon de me menacer ? » en italien. *(N.d.A.)*



## **Avril, dans la soirée, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

L'amiral Morrissey et Sandro Roman ne restèrent pas dîner. Leur invitation fut annulée au moment où Grant demanda à Alejo de les escorter jusqu'au SUV, avec comme instructions strictes de les raccompagner au terrain d'aviation, où leur jet les attendait pour les ramener directement à Washington.

Ni l'un ni l'autre ne tenta de le faire revenir sur cette décision. Sandro, en politicien averti, ne plaida pas sa cause. Au contraire, il surprit Sam quand il l'embrassa gentiment sur la joue en lui murmurant : « Prenez soin de lui. »

Suite à quoi, Morrissey vint se planter devant elle. Cet homme qu'elle avait jadis révééré avait le regard triste, mais l'expression aussi impassible que l'armée qu'il servait.

— Je suis désolé, lieutenant Wyatt, lui dit-il, utilisant son ancien grade en signe de respect.

Mais c'était trop peu et trop tard, après ce qu'elle avait appris.

— Moi aussi, amiral.

Elle inclina la tête, submergée par tant d'émotions qu'elle ne savait même pas par où commencer pour les trier. Sans ajouter un mot, elle regarda le nuage de poussière s'élever derrière la lueur rouge des feux arrière du SUV et, flanquée par Jack et l'oncle Grant, elle se perdit dans ses pensées.

Quand Hannah ouvrit la porte donnant sur la terrasse pour leur annoncer que le dîner était prêt, Samantha ne se dirigea pas vers la cuisine, mais vers les étables.

— *Tesoro...* tenta Jack.

Mais Grant l'interrompit à mi-voix.

— Laisse-la. Elle a besoin d'être un peu seule.

Les émotions la renversaient, avec la force de l'eau lâchée tout à coup d'un barrage : un trop gros afflux en trop peu de temps. Comme l'autre nuit, où elle s'était laissé submerger par le tsunami d'émotions qu'elle avait retenues si longtemps, ses sentiments menaçaient aujourd'hui de la faire sortir des rails – de la pousser à faire quelque chose qu'elle regretterait.

Elle voulait enrager.

Elle voulait faire mal.

Elle voulait hurler.

Mais le pire, c'était qu'elle voulait infliger tout ça à la seule personne au monde qui n'était plus là. Et qui ne l'avait d'ailleurs jamais vraiment été pour elle.

*Avait-elle seulement connu son père ?* Cet homme qui avait menti à tout le monde – y compris à l'oncle Grant. Ce seul détail lui semblait inconcevable. Grant et son père étaient si proches – comme des frères. À Grant, il avait confié sa famille, son ranch, ses secrets... à l'exception du plus gros de tous.

Ce qui l'écœurait le plus, ce qu'elle trouvait le plus tordu et véritablement triste, c'était que Morrissey avait raison : son père l'avait façonnée de telle sorte qu'elle devienne une version encore plus dangereuse de lui-même. Il avait pris toutes les manœuvres qu'il connaissait sur l'art et la manière de remporter une bataille et lui avait enseigné précisément comment devenir l'adversaire la plus redoutable qui soit. Et dans la liste de ses talents figurait celui de saigner un homme et de réveiller ses pires peurs. Elle avait un diplôme de droit qu'elle n'avait jamais utilisé que pour tordre les règles en sa faveur, et un doctorat sur la façon de briser les gens pour en faire les créatures les plus pathétiques et les plus haïssables possibles.

Et ça, ce n'était que sa vie professionnelle. Sa vie amoureuse, c'était bien pire. Après tout, elle avait poussé son premier grand amour à fuir sur un autre continent et le second à se réfugier dans la drogue par désespoir, au point qu'il avait fini en cure de désintoxication.

*Tu es un poison, Samantha, exactement comme ton père.*

En boitillant, elle arriva à la salle de sport du ranch, flambant neuve, dessinée pour se fondre impeccablement entre les écuries. La moitié était occupée par un dojo aux murs recouverts de miroirs, et l'autre par un espace d'entraînement avec des haltères, des machines de cardio, des sacs de boxe et, à présent, l'équipement spécifique à sa rééducation également. Deux ou trois membres de son équipe de sécurité se trouvaient là, qui s'exerçaient sur fond de musique rock diffusée via des haut-parleurs cachés dans la décoration.

— Vous pouvez me laisser la salle, s’il vous plaît ?

Et sans attendre de réponse, elle ôta ses chaussures et s’inclina devant le tatami, en legging et tunique fluide. Pas besoin d’enfiler son gi. La musique cessa aussitôt, puis retentit le claquement métallique des haltères que l’on rangeait et le crissement discret des baskets sur le sol tandis que les hommes quittaient les lieux.

Elle traversa le tapis en direction de l’étagère où l’on avait remis les longs sabres de bois – appelés *bokken* – et les épées plus courtes – les *shoto* –, celles qu’elle préférait. Elle choisit deux armes en joli chêne blanc, à la poignée usée par les ans. Elle utilisait ces agrès à l’entraînement depuis toute petite, à tel point que lorsqu’elle manipulait les épées, les faisant tournoyer tels des bâtons mortels, on aurait dit des extensions de ses bras. Elle entama une série de *suburi* et d’*iaido*, des exercices destinés à l’échauffement des mains, des poignets et des bras, tout en s’exerçant à trancher, lancer et parer.

Sans l’aide de sa canne, son équilibre était mis à rude épreuve, alors elle prit tout son temps, tâchant de bannir les pensées et les sentiments pour mieux s’abandonner au soulagement de l’habitude. Comme si elle rentrait à la maison en voiture à la fin d’une journée particulièrement éprouvante sans se rendre compte, avant d’arriver à destination, que les kilomètres avaient défilé tout seuls.

Le temps passait. En cet instant, plus rien n’existait que le sifflement des épées déchirant l’air. Quand elle s’entraînait ainsi, elle parvenait à prendre ses distances par rapport à tout, à se perdre dans le rythme. En revanche, elle ne réussit pas tout à fait à oublier la douleur qui la rongait, le ressentiment ou la brûlure de sa colère.

*C’étaient tes choix, Samantha. Tes tendances.* La voix de Morrissey résonnait dans sa tête. *Je n’ai fait qu’utiliser ce qui était déjà là.*

Elle balança le bras, tranchant le torse imaginaire devant elle. En deux morceaux. D’un coup.

*Sa vie aurait-elle été différente ? Était-elle prédestinée à accomplir ce qu’elle avait accompli ? Aurait-elle pris les mêmes décisions si elle avait eu l’opportunité de tout recommencer du début ?*

Elle projeta le bras violemment, remonta la lame, la redescendit, éviscéra le souvenir et éventra les intentions.

Mais les paroles de Morrissey revinrent malgré tout. *Tu as toujours été la fille de ton père – en plus maligne, plus cruelle et infiniment plus compliquée.*

Elle pivota, une épée en l’air, qui tomba habilement tandis qu’elle s’imaginait en train de couper la tête du monstre. *Mais ce monstre, était-ce elle ?*

— Tu te sentirais carrément mieux si tu évacuais ta mauvaise humeur sur quelqu'un qui puisse se défendre, Wyatt, lâcha Alejandro de sa voix traînante.

Elle s'immobilisa au moment où, quelque part derrière elle, il ôta ses tongs et s'inclina, avant de monter sur le tatami. Il portait un pantalon de survêtement, comme s'il était venu la rejoindre dans le but précis de la défier.

— Je ne perds pas le contrôle, répliqua-t-elle, tendue. Perdre le contrôle, ça conduit à des erreurs, or je n'ai pas le droit à l'erreur en ce moment.

— Eh bien, tu dois souffrir d'amnésie, parce que tu l'as perdu plus d'une fois sur moi, ton contrôle, argua-t-il, une lueur entendue dans les yeux.

— Ça, c'était à l'école, on n'était que des gamins. (Elle secoua la tête et baissa ses épées.) Je n'ai plus ce luxe, aujourd'hui.

Les lèvres retroussées par un sourire, il commença à tourner lentement autour d'elle sur le tapis.

— Alors estime-toi heureuse, car ce soir je vais te l'offrir, ce luxe.

Sur quoi il plongea sur elle avec la célérité d'un prédateur, et Sam fit un pas de côté, bloquant son attaque avec son épée la plus courte, plus par réflexe que pour répondre. Mais il profita de sa surprise momentanée pour parer au blocage et lui verrouilla le poignet, la tirant violemment en avant. Ils se dévisagèrent, le souffle court. Elle lut son intention une fraction de seconde avant qu'il n'effectue le mouvement destiné à l'attirer au sol. Juste avant de perdre l'équilibre, elle abattit sa seconde épée, fort et vite. Le bois frappa les muscles durs qui liaient l'épaule d'Alejo et son cou. Il lâcha un grognement et son étreinte, permettant à Sam de lui échapper dans une roulade. *Le saligaud !*

— Pas mal, pour une infirme, commenta-t-il en s'accroupissant.

— Qu'est-ce que tu fous, bon sang ?

Le cœur de Sam tonnait plus fort qu'un marteau-piqueur dans sa poitrine.

— J'aurais pu te faire très mal, espèce de crétin !

— Vas-y, si tu l'oses, la provoqua-t-il, écartant les bras alors qu'il recommençait à lui tourner autour.

— Tu ferais mieux d'enfiler des protections, si on doit se battre, l'avertit-elle, les épées levées.

— Pour quoi faire ? Tu frappes comme une fillette, Wyatt.

*Juste ce qu'il fallait dire.*

Sam se rua sur lui plus vite qu'elle ne l'aurait dû, mue par la colère et l'adrénaline, et abattit sa longue épée brusquement, en diagonale, de droite à gauche. Alejandro fit un pas de côté et, d'une main, il saisit la poignée de la *bokken* pour diriger sa lame de bois vers le bas. De sa main libre et de son épée

courte, Sam lui asséna un coup puissant à la tête, auquel il répondit par une grimace et une inspiration de douleur.

— Tu vas en garder la trace, de mes coups de fillette, ducon, se moqua-t-elle.

Il la relâcha et elle s'écarta, avant d'avancer de nouveau en boitillant. Elle avait le dos en feu à cause de la tension créée par les mouvements, mais pas question de reculer. Non, pas maintenant.

— Tu n'as rien de mieux que ça ? la titilla Alejo, qui reprenait ses cercles autour d'elle.

Elle plissa les paupières.

— Approche un peu, tu verras bien.

Il se précipita. Mais, à la surprise de Sam, il se baissa et lui balaya les pieds. Faute d'avoir été assez rapide pour empêcher la chute, elle préféra rouler, afin que le plus gros du choc soit absorbé par son flanc. Malgré cela, la douleur fut déchirante.

Elle le sentit arriver avant de le voir, et elle lança sa longue épée dans un mouvement latéral orienté vers le haut, l'atteignant au genou.

— Aïe ! beugla-t-il. Saloperie de truc, donne-moi ça !

Il lui prit l'épée de bois des mains avant qu'elle ait le temps de la retirer et la jeta sur le tapis, hors de portée.

Elle se vengea en le cognant de toutes ses forces dans les côtes. Il attrapa sa petite épée par la lame et ils se la disputèrent un moment, jusqu'à ce qu'il parvienne à la lui arracher. Elle n'avait désormais plus moyen de se lever ou de lui échapper sans qu'il riposte par un coup de sa propre *shoto*. Elle opta donc pour la troisième solution : elle se jeta sur lui, crocheta un bras sous son genou blessé et le mit à terre grâce à la force de l'élan. Aidée par l'effet de surprise, elle parvint à le déséquilibrer et à lui prendre l'épée. Alejo reçut le coup à l'épaule, puis il lui projeta son coude dans la figure, l'envoyant voler sur le côté. Une douleur vive lui vrilla le crâne, qui la rendit encore plus furieuse.

Elle répondit par un coup de la crosse de sa *shoto* avant de la lui enfoncer dans les côtes. Alejandro retomba en arrière avec un grognement et Sam rampa sur lui, le souffle court. Elle plaça les genoux de part et d'autre de sa taille et elle se lâcha, possédée par la colère et l'adrénaline, le cognant au visage une fois, deux fois, trois fois, avant qu'il ne réussisse à se redresser, tel un homard, et à bloquer les coups grâce à ses avant-bras. Il lui glissa subrepticement une paume dans la nuque et l'attira contre son torse. Ce qui ne fit qu'exciter encore un peu plus les nerfs de son dos déjà à vif. Alejo lui crocheta une jambe autour du pied



et les retourna tous les deux. Il se retrouva donc au-dessus, à lui plaquer les bras au tapis.

— Alors, tu te sens mieux, là ? haleta-t-il, les joues et le nez déjà enflés de ses coups.

En pleine forme et pas blessée comme elle l'était, Sam ne pouvait déjà rien face à la puissance du haut de son corps. Alors elle coinça les jambes vers l'intérieur et lui enfonça les pieds dans les arêtes de ses hanches, lui infligeant une poussée puissante en même temps qu'elle lui assénait un coup du plat de la paume sur la bouche. La tête projetée en arrière, il grogna.

Mais il recouvra bien vite ses esprits et revint vers elle tandis qu'elle roulait hors de sa portée en essayant désespérément de se remettre sur pied. C'était ça, le plus impressionnant – et le plus agaçant – chez ces fichus gars de la Delta Force : ils avaient de l'énergie à revendre. Pour s'être déjà battue avec lui et savoir de quoi il était capable, Sam se rendit compte qu'il y allait mollo avec elle. Mais elle comprit aussi qu'il tentait de l'épuiser, de la vider de tout le bruit et la fureur tapis en elle. Il ne la traitait pas non plus avec des gants. Elle était en colère et il la laissait passer ses nerfs sur lui. D'ailleurs, il donnait même l'impression d'aimer ça.

Ils se tournèrent autour à nouveau, tels deux alphas sur le point de mordre, lui la lèvre sanglante là où elle l'avait frappé, et elle presque vacillante de douleur et de fatigue. Elle avait déjà les poumons en feu, et son cœur battait comme s'il était sur le point de s'envoler de sa poitrine. Mais elle se sentait vivante. Ce genre de colère-là, elle savait la gérer. Ce genre de douleur-là, elle pouvait la supporter.

— La première fois que je t'ai vue, je ne voyais qu'une garce de dix-huit ans, une boule de colère et une fille à papa qui ne connaissait rien à la vie, lui avoua Alejandro.

Les paupières plissées, il tournait autour d'elle comme un chacal.

— Et moi, je voyais un trouduc arrogant et content de lui, avec une marque à l'épaule, comme si on te devait tous quelque chose, répliqua-t-elle, pivotant sur le tapis pour refléter ses mouvements en miroir. Tu es resté le même trouduc que par le passé, de Soto. En plus vieux et moins rapide.

Il mordit à l'hameçon et plongea. Il la saisit par la nuque et tenta de lui soulever la jambe afin de la plaquer au sol avec le poids de son corps. Sam contra le geste d'un rapide uppercut au menton qui lui fit relâcher sa prise. Il recula, une main à la mâchoire.

— Dommage que je ne te l'aie pas cassée, marmonna-t-elle.

— T’es vraiment une garce au cœur de pierre, Wyatt.

Malgré le ton, elle perçut de l’admiration dans sa voix. Elle plissa les paupières.

— Tu voulais me prendre à la baston, de Soto. Alors viens, putain, viens te battre.

Il se précipita, lui assénant un revers qu’elle esquiva d’extrême justesse. Sa main lourde lui passa à un cheveu du visage. Son prochain coup allait faire mal, mais elle s’arrangerait pour qu’il vaille la peine. Elle posa une main au sol et s’y appuya afin de lui jeter une jambe en ciseaux dans l’estomac. Profitant de ce qu’il était repoussé en arrière, elle crocheta son autre jambe derrière les genoux, dans une prise ferme qui le cloua au sol comme des menottes. La douleur fut vive et intense au moment où ils heurtèrent le tapis ensemble dans un grognement. Un voile de sueur apparut sur la peau de Sam – effet de cette douleur et de l’effort. Elle tenta de se rasseoir, mais cette mise à terre lui avait coûté. Les muscles de son dos furent tétanisés par une crampe qui l’immobilisa, et elle lâcha un gémissement impuissant, desserrant sa prise tandis qu’elle peinait à respirer au plus fort de la souffrance.

Alejo se redressa aussitôt.

— Tu t’es fait si mal que ça ? demanda-t-il.

Et, avec une délicatesse incroyable, il enfonça la pulpe des doigts dans les muscles pétrifiés de son dos.

— Une crampe... C’est juste une crampe, haleta-t-elle en essayant de rouler sur le côté pour lui échapper.

— Arrête de me repousser, Wyatt, rétorqua-t-il en la plaquant à plat ventre sur le tapis.

Il lui tâta le dos de ses doigts fermes, détectant sans faille les points de pression dans les lombaires de Sam, aidant les fibres musculaires à se décrisper. Il la massait avec méthode et elle respirait fort, les poings serrés contre le tatami. Des larmes de frustration se mêlaient à ses hoquets soulagés. Nom d’une pipe, elle n’allait quand même pas pleurer encore ! Peu importait la férocité de la douleur, elle ne pleurerait pas. Pas devant lui.

*Non. Non. NON !*

Elle ferma les yeux, soulagée de sentir les gestes d’Alejo œuvrer et refouler peu à peu la douleur musculaire, pour la remplacer par la pulsation sourde à laquelle elle s’était presque accoutumée. Il continuait à la masser, passant désormais aux muscles autour de ses lombaires, obligeant chaque centimètre

carré à se détendre en douceur. Ses gestes étaient patients, réguliers, comme ceux d'un kinésithérapeute.

— Tu ne m'as pas laissé finir, la gronda-t-il.

L'esprit de Sam, déjà confus, ne comprenait plus rien. Elle referma les yeux.

— Finir quoi ? De me mettre une dérouillée ?

— Tu t'en sortais carrément bien, vu la gravité de ta blessure.

Elle lâcha un grondement.

— Ne te sens pas obligé d'être gentil avec moi parce que tu me plains.

— D'où tu tiens que je te plains, Wyatt ? demanda-t-il, un sourcil noir haussé. Et depuis quand tu me trouves gentil ? Ce serait bien la première fois.

Là, il marquait un point. Si elle pouvait compter sur quelqu'un pour ne rien lui passer, c'était bien lui. Et même si elle ne l'admettrait jamais, au grand jamais, en face, elle lui en était reconnaissante. Elle aperçut son propre reflet dans les miroirs qui recouvraient les parois du dojo. Elle était pâle et avait les yeux creusés. Ses cheveux s'étaient échappés de sa tresse pendant qu'ils s'affrontaient. Elle ferma les yeux pour ne plus voir l'image de son corps inerte et brisé sur le tatami.

— Nom de Dieu, pourquoi tu es toujours aussi acharnée ? lui demanda Alejandro tout à trac. Après tout ce que tu as fait, toutes les choses que tu as accomplies, je ne comprends pas que tu continues à te montrer aussi dure envers toi-même. C'est épuisant à regarder.

*Parce que je me punis.*

Elle ne répondit pas. Il cessa son massage et se rassit sur ses talons.

— Pas question de te laisser te complaire dans ce qui te bouffe de l'intérieur. Pas question que tu y cèdes. Si je dois te tirer de là par les cheveux, je le ferai, parce que je n'en peux plus de te supporter comme ça. Alors ressaisis-toi, Wyatt.

— Arrête de te comporter comme si tu avais la moindre idée de ce qui se passe dans ma tête, chuchota-t-elle en refermant les yeux.

Qu'elle rouvrit brusquement quand il frappa le tapis du plat de la main, juste à côté de son visage.

— Tu crois que je ne sais pas ce que c'est que de se haïr ? (Ses prunelles noires brillaient de colère.) J'étais censé protéger ma famille. *Moi*. Mais je n'ai pas été fichu de protéger mon père quand il s'est fait tirer dessus parce que je n'étais qu'un gosse. Je n'ai pas non plus protégé Rox alors que je suis son grand frère, parce que j'étais trop occupé à défendre mon pays ! cria-t-il. Et je n'ai pas pu protéger Rita à Tikrit, parce que j'étais en mission secrète à l'autre bout du monde ! Alors tu penses vraiment que je ne comprends pas ce que tu éprouves ?!

Elle voulait refermer les yeux, mais il n'en avait pas terminé.

— Tu sais combien de missions suicides j'ai accepté après ça ? Hein ? (Il l'attrapa par les épaules et la secoua.) Tu imagines comme j'étais en colère, chaque fois que j'en revenais en vie ?!

Ils se dévisagèrent, essoufflés tous les deux, et l'atmosphère du dojo était soudain chargée de colère et de honte.

— Comment je pouvais vivre quand je n'avais pas été capable de protéger les miens ? Je suis un putain de bon soldat, et je n'ai même pas été foutu de sauver ma propre famille.

Dans sa voix, elle entendait l'amertume et la culpabilité qu'elle connaissait si bien.

Sam déglutit à plusieurs reprises, la gorge serrée. Malgré toutes leurs rivalités, leur inimitié mutuelle et leurs prises de bec incessantes, elle voyait à quel point ils se ressemblaient – de la manière la plus douloureuse qui soit.

— Je sais ce que tu as dans la tête, Wyatt. Je suis passé par là. Et je te le dis : il faut arrêter, lui enjoignit-il, les yeux dans les yeux. Tu ne peux pas continuer à te fustiger au sujet du passé. Ça ne le changera pas.

— Comment tu as... (Sa voix se brisa.) Comment je fais pour arrêter ?

Il relâcha l'étreinte autour de ses épaules et leva les yeux au plafond. Quand il les baissa à nouveau sur elle, Sam aurait pu jurer qu'elle voyait à travers eux jusqu'au fond de son cœur.

— Tu m'as rendu Roxy, répondit-il simplement. Elle avait besoin que je redevienne son *mano*, et moi, j'avais besoin d'elle aussi.

*Oh, bon Dieu, quelle imbécile je fais.* Elle avait été tellement perdue dans son propre besoin de vengeance et de justice tordue qu'elle avait repoussé à peu près tous ceux qui l'aimaient. La pression derrière ses yeux lui donnait des élancements dans le crâne. Alejandro la relâcha, et Sam chancela alors qu'une profonde lassitude l'envahissait, qui emplissait les zones calcinées à l'intérieur de tout son être maintenant que sa colère s'était éteinte. Elle avait mal partout, mais peu lui importait. Elle pouvait dormir toute la nuit sur ce tapis si besoin était.

Elle se recroquevilla, s'appêtant d'ailleurs à mettre son projet à exécution. À laisser le sommeil et la souffrance l'emporter.

— Tu es en vrac, en ce moment, Wyatt, continua Alejandro à voix basse, un sourire amer aux lèvres. On en passe tous par là. Mais c'est justement le moment où tu dois autoriser les gens qui t'aiment à s'occuper un peu de toi.

— Laisse-moi, murmura-t-elle.

— Très tentant, mais non.

Il se pencha sur elle et glissa un bras puissant sous son cou et l'autre sous ses genoux. Puis il la souleva et la porta dehors, dans la nuit fraîche. Tandis qu'il atteignait le sentier, elle entendit l'un des gardes demander si elle allait bien.

Embarrassée, elle fit une tentative ridicule d'échapper à son étreinte.

— Je peux y arriver toute seule, marmonna-t-elle, la tête dodelinant.

— Je sais, Wyatt, je sais, répondit-il en continuant à travers le pré en direction de la maison. Mais voilà, c'est justement ça le truc : tu n'y es pas obligée.

## Avril, au même moment, ranch Wyatt, Texas

### *Jack*

Jack se leva de la balancelle de la terrasse en voyant approcher Alejandro, qui portait une Samantha inerte et épuisée.

— Elle va bien ? demanda-t-il à voix basse, tendant aussitôt les bras vers elle.

— *Mira, cabrón*, tu as vu ma tête ? ironisa Alejandro.

De Soto avait une lèvre fendue et les joues rougies, ainsi qu'un œil déjà enflé.

— Elle est peut-être blessée, n'empêche qu'elle se bat comme une putain de tigresse.

Il la tendit à Jack, qui l'observa dès qu'il l'eut dans ses bras. Elle avait une bosse au niveau de la pommette, près de la tempe, mais c'était tout ce qu'il voyait.

— Vous vous êtes battus ?

— Elle en avait besoin.

Avec une légère grimace, Alejandro se posa une main sur la cage thoracique.

C'était un sentiment que Jack comprenait – trop bien, même. Parfois, quand ça débordait à l'intérieur et que ça devenait trop dur à garder, on devait se battre bec et ongles pour s'en extirper.

— Elle a encore eu une crampe au dos, lui indiqua Alejandro. Tu t'occupes d'elle, d'accord ? Elle a besoin de quelqu'un en qui elle ait confiance pour prendre soin d'elle, en ce moment.

— Elle ne te fait pas confiance, à toi ?

— Si, mais elle ne l'admettra jamais, répondit Alejandro en ouvrant la porte de la maison. C'est toi qu'elle aime, mec. Alors ne la laisse pas tomber comme l'a fait le précédent.

Envahi par une douce chaleur, Jack baissa les yeux sur la silhouette endormie.

— Promis.

Sur quoi il passa devant Alejandro et monta Samantha dans sa chambre. Il l'allongea sur le lit, lui retira son legging et son tee-shirt. Il détacha sa tresse épaisse et lui éparpilla les cheveux sur les épaules, passant les doigts entre les mèches pour les repousser en arrière. Samantha ouvrit sur lui des yeux troubles.

— Jack ? marmonna-t-elle, à moitié endormie.

— Tout va bien, *tesoro*, chuchota-t-il en lui caressant le visage. Tu as mal quelque part ?

— Je suis fatiguée.

Elle respirait lentement, ses yeux se refermèrent.

— Reste avec moi...

Il s'allongea lentement à ses côtés.

— Je suis là. Dors. Je ne te quitterai pas.

Il écarta une mèche de cheveux couleur corbeau et écouta la respiration de son amour se faire régulière et plus profonde tandis qu'elle succombait au sommeil.

## *Samantha*

Elle roulait, tournait, ondulait sous l'eau. Ça l'entraînait, ça l'attirait vers le fond.

Samantha ouvrit les yeux. Elle était entourée par un océan profond d'un bleu infini, sombre et silencieux, et elle s'enfonçait, s'enfonçait, s'enfonçait...

Elle apercevait le soleil qui filtrait d'en haut, scintillant et miroitant au-dessus d'elle comme un mirage. Elle sentait son corps flotter naturellement tandis qu'elle luttait pour remonter, en dépit de la force invisible qui pesait sur elle.

Elle baissa les yeux et découvrit les cordes attachées à ses chevilles.

*Non.*

En vain, elle donna des coups de pied, mais les cordes se resserraient et l'entraînaient plus bas dans l'obscurité.

Plus bas.

Plus bas...

*Je vais me noyer*, comprit-elle. Alors elle commença à se débattre pour de bon, agitant les pieds et les bras, mais plus elle bataillait, plus elle semblait

s'éloigner de la surface.

Les cordes se resserraient tels des lierres autour de ses chevilles, et continuaient à l'attirer vers le fond. Désespérée, au comble de l'angoisse, elle leva la tête.

*Je veux le soleil. Je veux le soleil...*

Samantha ferma les yeux et tendit le visage et les bras, comme pour convaincre son corps de s'élever malgré ses liens.

*Là-haut*, ordonna-t-elle en silence. Peu à peu, elle sentit les cordes se desserrer. *Monte-moi là-haut...*

Son pied s'échappa du premier lien. Elle sentit son corps tirer sur le second alors que la surface l'appelait.

Elle rouvrit les yeux, chercha le soleil à nouveau. Elle s'obligea à monter, monter...

Enfin, elle fut libérée de son dernier lien, qui retomba au fond de l'obscurité en dessous d'elle.

Son corps remonta, attiré vers la surface, plus haut, plus haut, jusqu'à ce que son visage émerge de l'eau dans un halètement. Avidé d'air et affamée d'oxygène depuis trop longtemps, elle prit de grandes inspirations goulues.

— Je te tiens, *tesoro*. Prends ma main. Je te tiens.





## **Avril, tard dans la nuit, port d'Ashdod, Tel Aviv, Israël**

*Roxanne*

Au cœur des docks du port d'Ashdod, Rox attendait, cachée parmi les chevrons d'un entrepôt plongé dans la pénombre et rempli jusqu'au plafond de conteneurs rouillés. Depuis son perchoir, elle observait par la lunette à vision nocturne d'un fusil Tavor l'image parfaitement nette d'un petit groupe d'hommes qui emballaient des armes dans des caisses en bois. Elle entendait le cliquetis des pièces qu'ils désassemblaient, vérifiaient et réassemblaient avant de les placer délicatement au milieu des copeaux sous les doubles fonds, ensuite recouverts de divers objets. On aurait dit Noël, Hanoukka et l'anniversaire d'un soldat chanceux : de jolies caisses en pin remplies de fusils d'assaut amphibies russes, de drones armés chinois et d'Uzi israéliens d'un beau noir mat, le tout camouflé sous des répliques d'antiquités religieuses ou d'œuvres d'art hors de prix.

Avi était lui aussi tapi quelque part à l'autre bout du bâtiment parmi les conteneurs, même si elle ne savait pas exactement où il s'était caché. Talon avait pris le perchoir le plus élevé dans l'un des angles du hangar, et il était planqué dans le noir tel un corbeau – à considérer qu'un corbeau soit capable de manier un fusil Springfield Super Match MIA chargé avec des balles sur mesure qu'il avait polies lui-même la veille.

— C'est mes préférées, lui avait-il avoué avec un large sourire, pour les tirs à courte portée comme ça.

— C'est quoi, pour toi, la « courte portée » ? lui avait-elle demandé en chargeant sa propre arme à côté de lui à la table de la cuisine.

— Tout ce qui est en dessous de deux cent cinquante mètres, avait-il répondu, concentré sur le réticule de la lunette de son Nightforce NXS.

*Soit l'équivalent de deux terrains de football, s'était-elle émerveillée. Eh ben dis donc.*

Ils s'étaient introduits dans l'entrepôt par le toit, tels des ninjas, se déplaçant vite et en silence. Le bruit provoqué par le rayon laser à plasma ultra compact qu'ils avaient utilisé pour découper la toiture en acier était masqué par les bourdonnements des ventilateurs industriels qui tournaient comme de véritables tornades emprisonnées. Médusée, Rox avait regardé Avi se faufiler à l'intérieur en premier. Sa longue silhouette mince, visible un instant, avait soudain disparu comme par magie. Anand était entré en deuxième et son corps, plus trapu, avait lui aussi disparu dans l'embouchure. Talon avait suivi. Il avait dû batailler un peu et se dandiner pas mal avec son fusil, car il était plus grand et plus musculeux que les deux autres, mais il avait fini par disparaître lui aussi.

— Vous restez en hauteur et vous nous couvrez, avait rappelé Avi à Rox. Henri et moi, on s'infiltrera par les côtés. Anand surveillera l'arrière de l'entrepôt.

— Pigé, beau gosse, avait-elle répondu avec une légèreté qu'elle ne ressentait pas complètement.

Avi l'avait regardée, ses yeux noisette à peine visibles dans la nuit sous son camouflage. Et, à sa grande surprise, il lui avait caressé la joue du bout des doigts.

— Tu sais quelle était la devise de mon unité ? chuchota-t-il.

— *Too fast for love*<sup>1</sup> ?

— Ça, je pense que c'est de Mötley Crüe, *neshama*.

Ses dents blanches reflétaient la lumière phosphorescente des docks au loin.

— Non, reprit-il, c'était : « Qui ose gagne ».

— En effet, c'est beaucoup mieux.

— Alors ose, mais n'ose pas trop, d'accord ? lui conseilla-t-il d'une voix calme.

Elle le dévisagea.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je reconnais quelqu'un qui a regardé la mort en face et n'en a pas peur, se contenta-t-il d'expliquer.

Sur quoi il lui déposa un bref baiser sur la bouche – bref mais ferme, et terminé avant qu'elle ne comprenne tout à fait ce qui se passait. Déjà il avait disparu par la trappe qu'il venait d'ouvrir, et son contact était resté sur les lèvres de Rox, piquant comme un secret. Elle avait porté la main à sa bouche, sidérée, avant de se ressaisir. Agrippant un câble, elle s'était glissée par l'ouverture et

était descendue en rappel dans l'obscurité, glissant rapidement le long de la ligne jusqu'à ce que ses pieds touchent les poutres.

Rox se déplaçait aussi vite et aussi discrètement que possible sur les poutres pendant qu'en bas, des ouvriers empaquetaient les armes, gardés par des hommes baraqués à la mine patibulaire et armés de fusils *bullpup*. Elle voyait les silhouettes sombres des membres de son équipe se fondre dans la pénombre alors qu'ils gagnaient en vitesse leur position : Henri et Avi au sol, Talon et elle dans la charpente pour la vue surplombante et la couverture. À travers le viseur du réticule, elle repéra six gardiens qui effectuaient des cercles concentriques autour du périmètre de l'entrepôt, près des portes, alertes et méthodiques, exsudant l'assurance et l'énergie typique des militaires.

Uzi Dichter se tenait en dessous, impeccablement habillé d'un costume, et vérifiait les commandes d'autres clients avant qu'elles ne soient chargées dans les conteneurs. En échange de la confirmation que sa fille était bien en vie, il leur avait garanti l'emploi du temps de Lightner en montrant à Rox la correspondance cryptée qui confirmait son arrivée à vingt-deux heures trente ce soir-là, mais elle ne s'était pas préoccupée d'en savoir plus. Le bonhomme était à la fois fuyant et aux abois. S'il se doutait un seul instant de leur présence ou de leur plan d'attaque, il risquait de tenter quelque chose de stupide, comme les doubler par exemple. Les situations désespérées entraînaient des mesures désespérées. Alors elle ne lui avait rien révélé, même quand il l'avait suppliée de lui donner quelques informations, lui proposant n'importe quoi en échange de sa fille bien-aimée.

— J'ai un visuel, annonça la voix de Simon dans son oreillette. Trois véhicules à l'approche, entrée sud.

Rox vérifia sa montre. Une décharge électrique lui descendit le long du dos sous l'effet de l'excitation. *C'est parti.*

— Cible confirmée ? demanda-t-elle à voix basse.

— Négatif. Seuls le chauffeur et le garde sont visibles à l'avant des trois. Pas de Lightner en vue, répondit Simon. L'infrarouge montre deux personnes dans le premier camion, mais je ne vois pas l'arrière à cause du blindage. Quatre personnes dans la deuxième berline et deux de plus dans le dernier camion. Information standard.

Rox redirigea son fusil à visée nocturne pour voir les gardiens de Dichter faire coulisser des portes en métal renforcé afin de laisser entrer les véhicules, qui se garèrent sur des emplacements libres. Les portières s'ouvrirent et les gardes du corps sortirent des véhicules dans un ballet parfaitement synchronisé.

Elle retint son souffle au moment où le chauffeur de la berline ouvrait la portière arrière de la Mercedes rutilante.

Une longue jambe se tendit et une grande et belle femme apparut, vêtue d'une jupe cigarette et d'un long manteau noir.

— C'est qui, ça, nom de Dieu ? murmura-t-elle.

Le cœur battant, elle vit le chauffeur refermer la portière. Un garde du corps descendit à son tour du siège passager avant, mais pas de Lightner.

— Quelqu'un peut confirmer la présence de la cible dans le véhicule ? chuchota-t-elle à la hâte dans son micro-cravate.

— Une quatrième signature thermique visible dans la voiture, répondit Henri d'une voix rendue presque fantomatique par le micro.

Donc il restait bien quelqu'un à l'intérieur. Rox ne savait pas si elle devait en être soulagée ou frustrée.

— Ne quitte pas la cible des yeux.

— Pigé.

Uzi Dichter s'avança pour saluer la femme. Il devait suer comme un bœuf, sachant ce qui était sur le point de se produire dans un entrepôt rempli d'armes et d'explosifs. Avi s'était équipé avec des oreillettes lui aussi afin d'effectuer la traduction, pour le cas où Dichter ne s'exprimerait pas en anglais mais en hébreu. Afin d'obtenir une réception correcte, il avait grimpé au sommet de l'un des conteneurs et, allongé sur le ventre, il tendait le micro à main que les soldats israéliens utilisaient sur les missions de surveillance.

— M. Gérard est avec vous ? demanda Dichter en désignant la Mercedes, d'un ton qu'il veillait à garder poli.

— M. Gérard souhaite que je vérifie les produits d'abord, répondit la femme sans hésiter.

— Et vous êtes... ?

Elle posa sur lui un regard froid.

— Frederica Haug. Ancienne spécialiste des armes nucléaires pour la Navy.

Rox écarquilla les yeux. *Est-ce que ça signifiait ce qu'elle pensait que ça signifiait ?*

— Merde, c'est pas bon, ça, fit Rush dans l'oreillette, confirmant sa crainte. Ce genre de spécialistes, ils s'occupent des ogives.

— Je peux l'abattre, proposa Talon. Tu n'as qu'un mot à dire.

— Non, décida rapidement Rox. Pas tant qu'on n'a pas Lightner en visuel. Attendons de voir ce qui se passe.

— M. Gérard souhaiterait modifier sa commande. C'est pourquoi il a sollicité mon aide, au vu de mon expérience. D'après ce que je sais, Taas a réussi à réduire de manière significative la taille et le poids des bombes à gravitation afin de pouvoir les attacher aux drones pour les livraisons à basse altitude, et ce sans trop compromettre leur efficacité ?

— Putain de merde, commenta Rox. La situation vient d'empirer un max.

— Prononce le mot et elle part en poussière, répéta Talon.

— Je suis désolé, mais ce n'était pas ce qui était prévu à l'origine, commença Dichter d'une voix tour à tour tendue et apaisante.

Il devait désormais être en panique complète. Le bien-être de son enfant dépendait de la réussite de sa transaction avec Lightner, au lieu de quoi il se trouvait face à une experte en ogives nucléaires qui changeait les règles au beau milieu de la partie.

Haug plongea la main dans la poche de son manteau, dont elle tira lentement une bourse.

— Un petit complément qui devrait vous convaincre, lâcha-t-elle d'une voix traînante.

Elle jeta la bourse à Dichter, qui l'attrapa au vol, l'ouvrit et se versa une poignée de diamants scintillants au creux de la paume.

— C'est en bonus par rapport à ce qui était prévu pour les armes d'origine, si vous pouvez vendre à M. Gérard quatre ogives B61 à la place, l'informa calmement Haug. Après vérification de la marchandise par moi-même, bien entendu.

Dichter parut hésiter une fraction de seconde.

— Je pense que nous devrions pouvoir nous arranger.

Sur quoi il leva la main et fit signe à deux de ses gardes de venir la fouiller.

— Pure précaution. Je suis sûr que vous comprenez, mademoiselle Haug.

La femme se soumit à la palpation, avant que Dichter la conduise vers une immense enceinte de rétention, affichant les symboles jaunes des radiations nucléaires. La porte était équipée d'une grosse serrure ronde, comme sur un coffre-fort. Il s'approcha du conteneur, tapa une série de chiffres et apposa la main contre le détecteur biométrique. Une fois ces manipulations effectuées, il hocha la tête en direction de l'un de ses gardes, qui fit tourner la serrure et ouvrit lentement la porte.

Contre les parois se trouvaient deux étagères en métal ultra-résistant remplies de coques à bombes, six de chaque côté. Rox n'était pas une experte en nucléaire, mais elle était prête à parier qu'il y avait là assez de plutonium pour

les envoyer valser jusqu'à la lune, retour compris. Le cratère qui resterait ferait ressembler Nagasaki à une fossette de bébé.

— Pas question qu'on la laisse partir d'ici avec ça, murmura Rox. Mais on doit voir Lightner d'abord.

— Compris.

— Compris.

Haug attendit patiemment pendant que les ouvriers déballaient quatre des coques à bombes sur des chariots spécialement conçus à cet effet. Les bombes mesuraient à peu près un mètre de long et trente centimètres de diamètre. Elles étaient peintes en gris mat, avec la pointe et les ailerons rouge sombre. Les hommes firent rouler le chariot contenant la première bombe et dévissèrent précautionneusement les virures de côté qui renfermaient les ogives, afin que Haug les inspecte. Cette dernière planta la main dans la coque et ouvrit le panneau recelant la charge nucléaire.

— Cette ogive est dotée de quatre options de puissance au choix, ajustable en fonction du pouvoir de destruction désiré et afin de minimiser ainsi les dégâts collatéraux et les retombées nucléaires, expliqua Dichter pendant qu'elle examinait la marchandise. La coque elle-même est dotée d'un circuit électronique moderne et d'un radar ultra-précis, et ce modèle possède aussi des virures orientables et un système de navigation intégré.

Haug se contenta de hocher vaguement la tête avant de faire signe aux hommes d'approcher la bombe suivante. Il lui fallut environ vingt minutes pour les passer toutes en revue, à l'aide d'un appareil que Rox identifia comme une sorte de compteur Geiger amélioré, sans en être absolument certaine.

Une fois satisfaite, la femme ordonna à deux de ses gardes d'ouvrir l'arrière des camions de taille moyenne qui encadraient la Mercedes.

— Étant donné que nous n'avons pas de conteneur isotope radioactif pour le transport, je vous demanderai de placer les ogives dans les coffres de transfert, indiqua-t-elle à Dichter. Nous déplacerons les coques à bombes séparément.

Chaque camion blindé contenait des casiers en métal avec des étagères intégrées destinées à transporter les coques à bombes, plus deux grands conteneurs en argent dont Rox présuma qu'il s'agissait des coffres de transfert auxquels Haug avait fait référence. Deux hommes déchargèrent les coffres et les poussèrent vers les bombes. Les deux chauffeurs n'étaient pas descendus des véhicules.

— M. Gérard ne préférerait pas examiner les produits d'abord ? suggéra Dichter.

Rox percevait la note d'anxiété dans sa voix.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Haug, qui plongea sa main libre dans la poche de son manteau. J'ai les coordonnées de son compte en banque ici, dans mon téléphone, et je vais effectuer le transfert des fonds sur-le-champ.

Dichter regimba.

— Ce n'était pas notre accord.

Haug lui tourna un regard froid.

— Ça l'est, maintenant.

Sur quoi elle ouvrit son téléphone et entreprit de taper rapidement un code, avant de se rapprocher de la Mercedes, dont le chauffeur ouvrit la portière arrière.

— Mademoiselle Haug, je ne peux accepter sans avoir vu M. Gérard... tenta de protester Dichter tandis qu'elle disparaissait dans le véhicule.

Le chauffeur referma la portière et ses gardes avancèrent, enfilant des masques à gaz. Soudain, un énorme « boum » déchira l'air et se réverbéra à travers l'entrepôt, jusqu'à la charpente, prenant tout le monde au dépourvu.

— Putain, mais qu'est-ce que... commença Rox.

Une poignée de grenades fumigènes furent lancées depuis les véhicules et, aussitôt, l'espace entourant les camions s'emplit de fumée toxique.

— Gaz lacrymogène ! cria l'un des hommes dans l'oreillette de Rox avant de se mettre à tousser.

Une salve de tirs retentit, créant une cacophonie atroce à l'intérieur de la coque métallique du bâtiment où ils se trouvaient, mais Rox ne voyait plus rien.

— On se replie ! On se replie ! hurla Rox. Positionnez-vous pour choper la cible à l'extérieur ! Rush, Simon, Cam, bloquez l'entrée !

Déjà les lourdes doubles portes s'ouvraient, probablement pour évacuer les gaz lacrymogènes, ou bien pour permettre à Haug et à son équipe de s'enfuir. Rox se déplaça à la hâte sur les poutres. Elle aperçut la silhouette sombre de Talon qui la suivait de près tandis qu'ils se dirigeaient vers un alignement de fenêtres qui constitueraient l'échappatoire le plus rapide du hangar.

— Je vois Haug ! cria Henri dans son micro. Elle porte un masque à gaz... Elle place les ogives dans les boîtes...

— Ne la tue pas, mais tire-lui dessus si tu peux ! répliqua Rox.

Tout en parlant, elle brisa une vitre à l'aide de la crosse de son fusil. Ses yeux commençaient à pleurer à cause des gaz, elle avait le nez qui lui brûlait et, au fond de sa gorge, une violente toux montait. Elle agrippa la fenêtre et se



hissait vers le haut quand elle sentit une main qui lui saisissait le pied et poussait. Elle roula sur le toit en pente, prenant de la vitesse sur le métal sans aspérités.

Elle dévalait la toiture trop vite... bien trop vite pour parvenir à s'accrocher à quoi que ce soit. Ses bras battaient l'air tandis qu'elle glissait jusqu'au bord du toit, les yeux aqueux. Ses doigts cherchaient désespérément quelque chose à saisir. *N'importe quoi...*

Sa botte se coinça dans la grille et Rox bascula vers l'avant, par-dessus le rebord. Il n'y avait rien en dessous qu'une mer de conteneurs sur un chantier naval plongé dans l'obscurité. Elle resta suspendue dans les airs l'espace d'un instant insaisissable, n'osant pas respirer...

*Je vais mourir.*

Elle ferma les yeux.

## **Avril, tôt le matin, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

Samantha se réveilla lentement, faisant surface peu à peu comme si elle flottait sur l'eau, tournée vers les premiers rayons de l'aube. Tout était doux et chaud... Jusqu'à ce qu'elle bouge.

— Oh, là, là, grommela-t-elle dans son oreiller. J'ai mal partoooooooooouut...

Elle avait l'impression que son corps avait été passé à la moulinette, et la douleur était si profonde qu'elle aurait juré la sentir jusque dans ses os. Le bras de Jack se resserra autour de sa taille et il lui déposa un baiser sous l'oreille.

— Voilà ce qui arrive quand on se bat avec un gars qui fait deux fois sa taille alors qu'on n'est pas prête, murmura Jack. Tu as besoin de quelque chose ? Des analgésiques ? Un bon massage ?

Sa voix était devenue langoureuse et taquine sur la fin de sa phrase.

— Ça va.

Il l'embrassa de nouveau, puis s'écarta. Sam se retourna avec moult précautions pendant qu'il tendait la main par-dessus le lit pour attraper ses antidouleurs sur la table de chevet. Il sortit un cachet, qu'il lui lâcha dans la paume. Enfin, il lui versa un verre d'eau de la carafe qu'elle gardait près du lit.

— J'ai dit que ça allait, marmonna-t-elle, gênée d'avoir laissé traîner des comprimés à portée de la main d'un accro tout juste sorti de cure de désintoxication.

Jack lui tourna un regard amusé.

— Quoi ? Tu as peur que je les réduise en poudre pour les sniffer ? demanda-t-il comme s'il lisait dans ses pensées.

Elle fronça les sourcils.

— C'est pas drôle.

— Ce n'était pas le but. Si j'en avais plus envie que j'ai envie de rester *clean*, fais-moi confiance que j'en aurais pris hier soir, après avoir envoyé balader mon père en bonne et due forme.

— Je les déteste, admit-elle en lui rendant le comprimé.

— Je sais. Tu préfères supporter la douleur.

Les yeux argentés de Jack se firent troubles : il comprenait.

Il remisa la pilule dans son flacon et referma le tiroir. Sam but tout de même son eau, car elle avait la bouche sèche et se sentait déshydratée. Une fois le verre vide, Jack s'en resservit un pour lui et elle se rallongea en le contemplant.

— Tu as pris mon parti contre ton père ? lui demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Il s'en remettra.

Il reposa le verre avant de se glisser à nouveau à ses côtés. Il passa une main à sa taille et l'attira délicatement contre lui, lui écartant les cuisses afin de pouvoir faufler ses jambes hérissées de poils entre la peau douce des siennes. C'était incroyable à quel point ce simple geste était intime – cela faisait penser à l'assemblage de deux pièces d'un puzzle.

— On n'a jamais fait ça, murmura-t-il en posant la tête sur l'oreiller près d'elle tandis que le soleil éclairait peu à peu la chambre.

Elle se pelotonna contre lui, alanguie et apaisée pour la première fois depuis trop longtemps.

— Fait quoi ?

— On n'est jamais restés couchés toute la journée, à discuter... (Il déplaça légèrement la main qu'il avait à sa taille.) À se toucher.

— On était trop occupés à baiser comme des sauvages, répondit-elle, désabusée.

— Ça peut s'envisager aussi.

Jack esquissa un sourire paresseux et, fourrant le nez dans son cou, il la serra plus fort. La rudesse de papier de verre de son début de barbe contre la peau sensible de Sam en cet endroit était délicieuse. Elle sentait le battement de ses cils, aussi. Il l'inhala, avant de déposer une série de baisers dans sa gorge, doux, mais exerçant néanmoins une pression quasi imperceptible.

Sam lui enfonça une main dans les cheveux, grattant légèrement son crâne du bout des ongles. Il réagit en ronronnant presque de plaisir, son souffle chaud contre sa peau alors qu'il succombait à ce petit moment de bonheur. À elle aussi, ça lui avait manqué. La tendre intimité de cette simple proximité, la chaleur de

son corps puissant contre le sien allongé là, paisible, l'autorisant à profiter de la paix qu'elle s'était trop souvent refusée.

Depuis cet angle spécifique, ils avaient l'air et l'impression d'être absolument parfaits – au chaud, baignant dans la tendresse et à moitié endormis. Chaque moment embaumé de désir pur.

— Je suis pardonné ? finit-il par lui demander.

Samantha croisa son regard argent pâle dans la lumière du matin. Elle y lut de l'amour, mais aussi l'ombre du doute, de la faim... Quelles qu'aient été ses erreurs, quels que soient ses fautes et ses défauts, Jack s'était complètement mis à nu devant elle, franc et vulnérable, à cœur ouvert.

Alors elle l'embrassa. Elle ne put s'en empêcher.

Elle colla les lèvres aux siennes, les frotta doucement, taquine, avant de rompre l'étreinte au moment où il inclinait la tête pour approfondir le baiser. Elle le laissa revenir à la charge, la plaquer tout en délicatesse contre les oreillers alors qu'il lui reprenait la bouche. Leur baiser, c'était comme un retour à la maison, familier et divin à la fois, une douce pénétration de chaleur, Jack lui-même entrant en elle. Bref, trop délicieusement bon pour qu'elle cherche à y résister. Il l'attira plus près encore, se hissa au-dessus d'elle, cherchant lentement, et chaque effleurement succulent la faisait trembler, vibrer d'un désir profond.

— Tu m'as manqué, *tesoro*, soupira-t-il. Ça m'a manqué, ça...

Il écarta la tête tout en la gardant bien collée à lui. Du bout des doigts, il descendit le long de son bras, jouant sur la peau de ses mains. Il entremêla ensuite leurs doigts.

— *Sei la mia anima gemella*<sup>2</sup>, murmura-t-il, soulevant leurs mains jointes afin de déposer des baisers sur ses articulations, enflées et sensibles après son combat avec Alejandro.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que tu es mon âme sœur.

— Jack... (Elle s'écarta un peu, les yeux plongés dans les siens.) Je ne veux pas te faire de mal.

— Alors mets un terme à mon tourment et reprends-moi, *tesoro*.

Et sa voix de baryton était si profonde, si hypnotique qu'elle faillit céder.

— Je pense au contraire que c'est justement ça qui risque de te faire du mal.

Il appuya la tête sur une main.

— Comment ça ?

Sam lâcha un soupir.

— Regarde un peu le bazar que j'ai mis dans ta vie depuis que j'y suis entrée. Je ne t'apporte rien de bon, Jack.

— En tout cas, tu rends ma vie plus intéressante, ironisa-t-il.

— Je suis sérieuse.

— Moi aussi, répondit-il en lui embrassant à nouveau la main. Je ne tiens pas à revenir au point où en étaient les choses avant. Je ne cherche aucune échappatoire. Je veux ton esprit vif et ta langue bien pendue. Je veux ta passion insensée et ton cœur féroce. Je veux tes épines et tes contours magnifiques et compliqués. Je veux me réveiller avec toi dans mes bras chaque matin, comme aujourd'hui, lui confia-t-il.

Son regard était pénétrant, sa conviction ardente.

— Je veux savoir que tu es à moi, tout comme je suis à toi, et quels que soient les obstacles que le monde tente de dresser en travers de notre chemin, reprit-il. Je veux ton avenir, *tesoro*. Je veux être à tes côtés. Pas parce que tu n'es pas capable d'y arriver seule, mais parce que tu n'y es pas obligée. Plus jamais. Est-ce que tu comprends ?

Baignée dans les prunelles argentées et brillantes de Jack, elle y voyait la vérité, en même temps que toute sa tendresse.

— Je ne veux pas te faire de mal, répéta-t-elle dans un souffle.

— Je ne te demande pas ta protection, Samantha, répondit-il sur le même ton. Je te demande de me laisser t'aimer...

## **Avril, tard dans la nuit, port d'Ashdod, Tel Aviv, Israël**

*Roxanne*

Elle tombait du toit – vite, très vite.

La brève impression de rester en suspens dans les airs céda rapidement la place à l'inévitabilité de la gravité, et Rox plongea vers les exosquelettes métalliques et mortels des conteneurs alignés sur le chantier naval en contrebas.

Sa chute fut soudain interrompue, si brutalement qu'un cri étranglé s'échappa de sa gorge.

Elle ouvrit les yeux, affolée, et vit Talon suspendu au-dessus d'elle, une main accrochée au rebord du toit de l'entrepôt et l'autre agrippée à son gilet pare-balles, telle une serre.

— Tu allais quelque part ? haleta-t-il.

Les veines du cou gonflées par l'effort, il la remonta d'un bras.

Rox coinça un pied contre le rebord alors qu'il la tirait par-dessus et roula sur lui sans autre forme de cérémonie. Le souffle court et rapide, ils se retrouvèrent enlacés.

— Plus maintenant, lâcha-t-elle contre lui, pantelante, tâchant de recouvrer une respiration normale.

Elle le sentit rire en silence, une main arrimée à son dos.

— Ça va ? demanda-t-il.

Profondément soulagée, Rox poussa un soupir, puis elle se repoussa et s'écarta de lui.

— Ouais. Je te dois une fière chandelle.

— J'ai deux de ces salauds qui sortent par l'arrière ! cria Rush dans leurs oreillettes. Il me faut des yeux ! Des yeux !

Ils se ruèrent dans la direction des coups tirés à l'arme automatique, dont le son se réverbérait d'en bas alors que les balles ricochaient contre les murs de métal. Tout en courant, Talon jeta un coup d'œil par-dessus le rebord.

— J'y vois que dalle ! marmonna-t-il.

Ils parvinrent à l'avant du hangar, suivant les gravats et les épaisses vagues de fumée grise qui montaient des portes ouvertes.

L'un des camions sortit de l'entrepôt dans un crissement de pneus au moment où Simon déboulait à l'angle dans son SUV de location, bloquant efficacement leur fuite. Le conducteur du camion bifurqua avant de partir en marche arrière dans la direction opposée. Cette fois, ce fut leur autre SUV avec Kurt au volant qui surgit comme une balle de derrière des conteneurs chargés. Le camion se retrouvait de nouveau coincé.

Talon prit un angle et Rox courut vers le coin opposé du toit du hangar, où elle installa aussitôt son fusil. Elle vit deux silhouettes vêtues de tenues d'assaut noires entourer le camion. *Ouf*. C'étaient leurs gars.

Soudain, deux ennemis surgirent de l'entrepôt en criant, fusils d'assaut brandis. Rox ne parvenait pas à discerner s'il s'agissait des hommes de Dichter ou de ceux de Haug, mais ni Talon ni elle n'hésitèrent. Ils firent feu.

Les corps s'effondrèrent comme des sacs de patates et l'un de leurs gars fit volte-face.

— Putain, merci, lança Rush dans son micro, les yeux levés vers eux.

— On te couvre, frangin, répondit Talon.

Le camion s'était immobilisé, ses phares au xénon éclairant la fumée comme un brouillard dense.

— Quelqu'un voit la cible ? voulut savoir Rox.

— Négatif, répondit Avi, qui s'approchait de la berline par le côté, son arme braquée.

Simon roula vers eux, resserrant le cercle de leur équipe qui s'approchait du van, prête à défourailler.

Venue de nulle part, une roquette passa en sifflant, dirigée droit sur le SUV de Kurt. Une fraction de seconde plus tard, une énorme déflagration souleva les hommes du sol et les projeta en arrière alors que le SUV explosait dans une boule de feu. Rox, qui assistait à la scène, horrifiée, sentit un vent brûlant lui balayer le visage. Des débris de béton, de gravats et des échardes de métal allèrent s'enfoncer un peu partout autour d'eux, tombant du ciel avec une pluie de feu et de cendres.

— Putain de merde !

— Un homme à terre ! Un homme à terre !

— Kurt est touché ! Je répète : il est touché !

La Mercedes déboula de l'entrepôt. Aussitôt, Talon et Rox se mirent à tirer, mais les balles rebondissaient sur le blindage comme s'il s'agissait d'un tank Sherman.

— Putain, il est à l'épreuve des balles ! cria Talon. Vise les pneus !

La voiture contourna en vitesse la boule de feu qu'était devenu leur SUV, et le second camion allait pour la suivre, mais Simon le prit en chasse comme s'il conduisait un semi-remorque au Thunderdome.

— Michaelson ! Il pourrait transporter une ogive nucléaire, merde ! hurla Rox. Arrête !

Il recula immédiatement, laissant à peu près trois mètres entre le camion et le SUV. Au même instant, une silhouette franchit la porte, vêtue d'un long manteau noir, le visage caché derrière un masque à gaz et un RPG à la main.

*Haug.*

Elle braqua le lance-roquettes vers le SUV de Simon au moment où il sortait la tête par la vitre, semi-automatique au poing, bien déterminée à ouvrir le feu sur le côté conducteur du camion.

Rox pressa la détente et toucha Haug à l'épaule opposée. Elle virevolta comme une toupie, mais le RPG bascula. Avi la bouscula d'un coup de hanche par-derrière, qui la plaqua au sol, et lutta pour écarter le RPG de la femme.

À l'abri dans le SUV, Simon vida son chargeur sur le camion. Puis il redémarra en trombe.

— Je prends la Mercedes en course ! gronda-t-il en se lançant derrière la berline, contournant ce qui restait du SUV de Kurt.

Il zigzagua à travers le labyrinthe de hangars et de conteneurs à une vitesse que l'on aurait pu croire impossible à atteindre par un véhicule de cette taille.

— Cessez le feu ! cria Rush.

Apparemment, la force de l'explosion l'avait assourdi, mais il continuait à se déplacer à la vitesse de l'éclair. Il atteignit le camion, poussa la portière et traîna le conducteur dehors. Sans hésiter, il contourna le véhicule par l'arrière et ouvrit les portières d'un coup sec.

— J'ai le paquet ! s'écria-t-il.

*Les bombes.* Ils avaient encore les bombes.

*Oh putain. Merci mon Dieu.* Rox manqua de s'évanouir de soulagement.

— Les gars... On a un problème, intervint la voix grave d'Henri dans les oreillettes.



— Quelle est ta position ? s'enquit Rox.

— Anand et moi, on est toujours dans l'entrepôt. On a pris les masques à gaz de l'ennemi.

— Statut ?

— Tous morts, y compris Dichter.

Talon et Rox échangèrent un regard.

— Répète : tu as dit qu'on avait un problème ?

— On n'a pas sécurisé le paquet, leur annonça Henri. Je répète : on n'a pas sécurisé le paquet.

— Rush, combien de bombes dans le camion ? demanda Rox.

Au loin, un hurlement de sirènes déchira l'air. Depuis leur position sur le toit, ils voyaient approcher une kyrielle de véhicules de police. Merde, ils devaient décamper.

Rush grimpa à l'arrière, sans doute pour ouvrir la coque à bombe afin de vérifier que la tête nucléaire se trouvait toujours à l'intérieur.

— On a un B61 sécurisé et intact.

— Et deux B61 sécurisés à l'intérieur, plus un casier manquant à l'appel, ajouta Henri. Je répète : une tête d'ogive est manquante. Et Lightner n'est pas là.

1. « Trop rapide pour aimer », allusion au titre d'une chanson du groupe Mötley Crüe. (N.d.T.)

2. « Tu es ma jumelle » en italien. (N.d.A)



## Avril, tard dans la nuit, Tel Aviv, Israël

### *Roxanne*

Frederica Haug était une sacrée dure à cuire, et ce n'était pas peu dire, sachant que le compliment venait de Rox. La bonne femme s'était déjà évanouie deux fois sous l'effet de la douleur qu'elle lui avait infligée en essayant de lui soutirer des informations. Et chaque fois qu'on l'avait forcée à reprendre ses esprits, elle avait craché au visage de ses kidnappeurs. La première fois, c'était Rush qui avait pris alors qu'il lui passait des sels sous le nez, tel le parfait infirmier qu'il était resté. La seconde fois, Rox avait écarté Rush pour enfoncez bien profond le pouce dans la blessure par balle de leur prisonnière, jusqu'à ce que celle-ci se réveille en hurlant comme un loup.

Au bout du compte, ça n'avait pas été la menace de souffrance physique qui avait eu Haug, mais son intérêt tout mercenaire et sa capacité à voir que s'acoquiner avec Lightner n'était plus à son avantage. Le salaud l'avait laissée pour morte, alors même qu'il lui avait déjà payé ses émoluments pour la vérification de la bonne facture des têtes d'ogives et leur stockage en règle dans les coffres qu'elle avait spécialement conçus pour leur transfert.

— Ce n'est sûrement pas la première fois qu'un connard te laisse en plan, hein ? devina Rox, qui essuyait le sang sur les mains de Haug à l'aide d'un torchon à vaisselle.

— Il suffit qu'on me colle une réputation de cafteuse, et ma carrière dans ce domaine d'activité est fichue, répliqua Haug.

Sur quoi elle cracha un mélange de sang et de salive, comme si elle venait de se faire un bain de bouche. Grâce au poing américain de Rox, elle avait le visage salement amoché. Quel dommage.

— Tu sais ce qui pourrait ruiner ta carrière aussi ? (Rox sortit le *khukuri*<sup>1</sup> d'Anand.) Le fait de ne plus avoir de mains, ajouta-t-elle en plaçant la lame

aiguisée comme un rasoir sur le poignet droit de sa captive, à l'endroit où il était attaché à la chaise.

À son crédit, Haug ne cilla même pas.

— Ho-ho, lâcha-t-elle à mi-voix, une expression létale dans le regard.

Traduction : « Va te faire foutre ». Rox esquissa un sourire narquois, mi-amusée, mi-impressionnée.

— Toi alors, t'es vraiment une nana de la Navy.

— Et comment ! cracha Haug.

Rox croisa les bras. Sa lame scintillait à la lueur de l'ampoule nue qui pendait dans le sous-sol où ils avaient traîné Haug une fois quitté le chantier naval.

— Tu es au courant que j'ai dépouillé ce connard de sa maison et de son foyer, pas vrai ?

Haug ne réagit pas.

— À peu près quarante millions en tout, poursuivit Rox. Pas mal, quand même. Combien il t'a payée ?

Une lueur indéfinissable s'alluma brièvement dans les prunelles ennemies. *Pas étonnant.* Tout le monde avait un prix.

— Un million, je dirais, ajouta Rox, les yeux rivés sur elle.

Un muscle tressauta dans la mâchoire de Haug. Rox haussa les sourcils.

— Quoi ? Même pas ? Et si je te donnais deux millions sur le fric de cet enfoiré pour que tu me racontes où il va avec cette ogive ? proposa-t-elle, généreuse. Les fonds sont sous séquestre pour l'instant. Je m'apprêtais à faire don de la majorité à mon œuvre caritative préférée, mais maintenant, je me dis que tu es quelqu'un qui travaille très dur...

Sans la quitter des yeux, Rox lui tapota le bras du plat de sa lame.

— Et si on redistribuait un peu les richesses ? J'aiderais bien une frangine à s'en sortir, moi...

— J'ignore où il prévoit d'aller, grinça Haug.

— Peut-être, mais tu n'es pas idiot, Frederica. Tu n'allais pas laisser ce cinglé disparaître avec assez de plutonium pour faire sauter Chicago, encore moins le vendre sans que tu saches à qui.

Nouvelle étincelle. Voilà, on commençait à avancer.

Rox planta le couteau dans le bois d'une table près d'elles et sortit son téléphone portable.

— Donne-moi ton numéro de compte. Je te vire l'argent sur-le-champ.

Haug l'observait, pesant manifestement le pour et le contre.

— Alors, tu choisis quoi ? demanda Rox d'un ton aimable. Porte numéro un : je te coupe les mains et tu parles. Enfin, tu commences par hurler, par supplier et par pleurer, et après tu me dis tout, après avoir versé des litres de sang et de larmes. Porte numéro deux : je vire deux millions de dollars depuis le compte de ce salaud pour qu'ils atterrissent direct sur le tien. Tu lui fais un bon gros doigt d'honneur et tu survis à la journée d'aujourd'hui.

— Qu'est-ce qui me dit que tu ne vas pas juste me tuer une fois que j'aurai parlé ?

Rox haussa les épaules.

— Je ne le ferai pas.

Elle se tourna vers Simon et Rush, deux carrures imposantes qui attendaient devant la porte.

— Eux, peut-être. Tu as tué un bon copain à eux, ce soir. Ils doivent encore être un peu furax.

Haug plissa les paupières.

— Ajoute le couteau au deal, et j'accepte.

Rox pouffa.

— Tu as des couilles, Frederica. J'admire cette qualité. Maintenant, donne-moi ton numéro de compte.

Haug récita la série de chiffres et Rox effectua le transfert. Une fois l'opération terminée, elle lui tendit le téléphone afin de lui montrer l'écran.

— Détache-moi.

Rox s'appuya à la table et croisa nonchalamment les jambes au niveau des chevilles.

— D'abord tu me dis ce que je veux savoir.

Haug lâcha un soupir, mélange de douleur et de frustration.

— Je place des traceurs sur toutes les ogives. Indétectables, impossibles à repérer... Sauf par mon logiciel.

— Et il est où, ton logiciel ?

— Sur mon ordinateur portable.

— N'importe quoi. Tu es trop méfiante. Jamais tu ne le garderais sur un appareil spécifique qui pourrait être volé ou détruit. Où est ton logiciel ? Tu l'as stocké sur un petit cloud quelque part ?

— Détache-moi d'abord, insista Haug.

— Il est sur ton téléphone ?

— Détache-moi.

Rox inclina la tête.

— Il est caché dans le code d'un site web bidon ?

Pas de réponse.

— Très bien.

Rox arracha le couteau planté dans la table et s'approcha. Elle glissa la lame du *khukuri* sous la corde qui liait le poignet gauche de Haug, puis elle plongea dans le regard plein de défi de son adversaire.

— Dernière chance, murmura Rox.

Haug se contenta d'attendre. Un muscle tressauta dans sa mâchoire enflée.

— OK, alors.

Rox trancha la corde sans effort. Tandis que Haug commençait à agiter ses doigts engourdis, Rox leva la main et planta le couteau profondément dans l'avant-bras de la femme, la plaquant à son siège. Haug se mit à hurler à la mort.

Rox la saisit à la gorge, si violemment que la chaise se balança sur ses pieds arrière. Suspendue à sa main, Haug toussait et gargouillait.

— Écoute-moi bien, espèce de *pinche puta* stupide et arrogante, siffla Rox. Tu as tué un gars bien, ce soir, et des dizaines d'autres. Tout ça pour rien. Tu as laissé s'enfuir un cinglé doublé d'un salaud avec une ogive nucléaire et, en plus, tu trahis ton pays. Alors tu crois encore que tu vas m'embrouiller et t'en sortir à bon compte ? Je te conseille d'être un peu plus coopérative.

Haug gigotait, pantelante, essayant de retrouver sa respiration. Des larmes lui coulaient le long des joues, résultat de la douleur et du manque d'oxygène.

— Je vais enlever toute la peau de ton corps – lentement, ruban après ruban, cracha Rox à l'oreille de Haug. C'est inouï ce qu'un peu de sel de table peut brûler. Ça fait l'effet du feu sur les plaies béantes, tu ne trouves pas ? Putain, je pourrais m'amuser des jours entiers, te ranimer chaque fois que tu tomberais dans les vapes, laisser ta blessure par balle s'infecter salement...

Le visage tout près de celui de sa proie, Rox esquissa un sourire.

— Je suis mauvaise dans ce genre de situation, Frederica. J'aime ça. Tu veux parier ?

Haug gargouilla quelque chose d'inintelligible. Rox relâcha son étreinte, juste ce qu'il fallait.

— Je ne t'entends pas, ironisa-t-elle.

Alors Haug répéta. Elle nomma le site web qu'elle utilisait pour tracer ses biens.

Rox sourit et lui tapota la joue.

— Tu vois, ce n'était pas si compliqué.

Et elle tordit la poignée du couteau, juste assez pour entendre grogner Haug et la voir se tortiller, le corps en sueur, le visage tuméfié.

— Tu voudrais m'avouer autre chose, pendant qu'on est à confesse ?

Haug serra les dents tandis que Rox continuait à jouer avec la poignée de son couteau.

— À qui il vend ?

La prisonnière hurla quand Rox enfonça vivement la lame, tranchant d'autres tendons et d'autres muscles.

— À qui il vend ? répéta-t-elle.

— J'en sais rien ! cria Haug. Je sais juste que le contrat mentionnait dix ogives, car c'est le nombre de coffres isotopes antiradiations que j'ai fabriqués pour le transport. Le plan, c'était d'utiliser l'équipe de Dichter pour prendre les ogives des B61, haleta-t-elle.

La sueur lui dégoulinait du visage, qu'elle avait grisâtre à force de perdre du sang et de souffrir.

— Ma mission, poursuivit-elle, c'était de veiller à ce que les ogives soient chargées en toute sécurité et d'aider à les armer. Je n'en ai enclenchée qu'une avant que les hommes de ton unité ne sécurisent les autres. Il a dû partir avec.

— Donc Lightner était avec toi ?

— Oui, grinça-t-elle. Dans la Mercedes.

— Et il va où, maintenant ?

Rox posa la main sur la poignée du couteau, mais Haug savait désormais qu'elle ne plaisantait plus. Ça, et puis elle avait aussi atteint son seuil de tolérance à la douleur.

— Je ne sais pas ! Je le jure ! Attends ! hurla-t-elle en voyant Rox serrer le couteau. J'ai un numéro – un truc à usage unique. Au cas où quelque chose se passerait et qu'on soit séparés.

— Donne.

Haug bredouilla les numéros entre deux hoquets, et Rox les tapait sur son téléphone au fur et à mesure.

— Mon bras... haleta-t-elle quand Rox s'apprêta à quitter la pièce.

— C'est pas mon problème, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Je vais la rafistoler, proposa Rush tandis que Rox refermait la porte derrière elle.

— Pas avant que je m'en sois occupé, marmonna Simon, qui entra de force dans la pièce et claqua la porte.

— On est partis d’ici une heure, lui annonça Rush. Les gars sont à l’étage, ils éliminent toutes les traces de notre passage.

Un hurlement aigu retentit, avant d’être interrompu dans un étranglement.

— Tu ferais mieux d’y aller si tu veux jouer les chevaliers blancs, Rush, lui suggéra Rox en s’essuyant les mains.

Il ne bougea pas tout de suite, se contentant de l’observer.

— Tu es comme Sam, mais en plus... sombre. Et plus tordue.

Elle sourit.

— Oh, chéri, tu n’as pas idée.

Quand elle remonta au rez-de-chaussée, Avi discutait avec la Syrienne qui s’était occupée de la fille d’Uzi Dichter. La femme semblait effrayée, mais elle accepta tout de même une enveloppe remplie d’argent liquide avant de se ruer vers la porte de la cuisine – en prenant bien soin de ne pas poser les yeux sur les hommes lourdement armés qui se hâtaient de charger l’équipement et le matériel dans les SUV.

— Qu’est-ce que tu lui as dit ? voulut savoir Rox.

Avi lâcha un profond soupir et se pinça l’arête du nez.

— Que le père de la fillette avait été tué lors d’un raid à Gaza. Je lui ai ordonné de partir avec ses enfants dès ce soir. Il y a un véhicule dehors qui les attend pour les emmener où ils veulent.

— Et la petite, elle est où, là ?

— En haut. Elle dort.

Rox hocha la tête et sortit la bourse noire remplie de diamants qu’elle avait récupérée sur le cadavre d’Uzi Dichter avant qu’ils n’évacuent les lieux.

— Donne-lui ça.

— Que veux-tu qu’une petite fille fasse avec des diamants ? demanda-t-il, sceptique.

— Je n’en sais rien, fit-elle avec un haussement d’épaules. Se payer des études supérieures ? Elle méritait mieux qu’un père trafiquant d’armes mais au moins, quelque chose de bon pourra peut-être ressortir de cette histoire.

Rox alla vers l’évier afin de se rincer les mains et le visage, souillés par le sang de Haug.

Avi vint se poster derrière elle.

— Talon m’a raconté que tu avais failli faire le grand plongeon du toit.

Elle acquiesça en ouvrant le robinet, puis passa ses doigts ensanglantés sous le filet d’eau.

— Heureusement que j’ai neuf vies.



— Dis-moi ton nom, murmura-t-il assez bas pour qu'elle soit la seule à l'entendre.

Rox releva les yeux sur leur reflet dans la fenêtre de la cuisine.

— *Neshama*.

— Ton vrai nom.

Son souffle était chaud et doux dans sa nuque. Elle termina de se laver les mains et le visage avant de se redresser. Quand elle se retourna, Avi lui tendit une serviette.

— Ça ne fait pas partie de notre accord, lui rappela-t-elle. D'abord on chope Lightner, OK ?

Elle ferma le robinet et lui prit la serviette, épongeant les gouttes sur son visage dans la lumière faiblarde de la cuisine.

— Tu aurais pu mourir, et je ne l'aurais jamais su, se plaignit-il doucement.

— Tu es rusé, Avi. Je suis certaine que tu aurais fini par le trouver.

Elle s'écarta, pressée soudain de prendre un peu de distance face à son regard trop acéré.

— Bon, il faut que j'appelle Sam pour lui expliquer qu'on n'a pas chopé Lightner, qu'il nous manque une ogive nucléaire et que Cameron Kurt n'a pas survécu. La conversation promet d'être sympa...

## **Avril, matin, ranch Wyatt, Texas**

*Jack*

Ils étaient allongés sur le flanc, face à face, sur le plaid que Jack avait étalé dans l’herbe tachetée par les rayons du soleil et les perles de rosée, près de la pierre tombale du frère de Samantha. Jack avait eu quelques doutes, quand elle l’avait conduit ici à dos de cheval, mais elle lui avait expliqué qu’il s’agissait de l’un des endroits où elle se sentait le plus apaisée. Alors il l’avait accompagnée, espérant que ce souhait de partager avec lui l’un des lieux les plus sacrés à ses yeux constitue un signe – un bon signe.

Ils se reposaient à l’ombre fraîche, entourés par des érables du Japon au feuillage rouge profond, aussi grands et incandescents que des ailes de phénix. La concession de famille des Wyatt était très jolie, installée sur une petite colline surplombant les terres du ranch. Jack admirait les jardins parfaitement entretenus en forme de demi-lunes, se délectait de la senteur des gardénias et du muguet, resplendissants dans l’air vif du matin avant que la chaleur de l’été ne commence à griller la terre. En cet instant doré par le soleil, il se rendit compte que, dans l’amphithéâtre frénétique de leur relation, au milieu de toute cette passion et ces événements tous plus dramatiques les uns que les autres, ils avaient rarement pris le temps de jouir de ce genre de moments lents et paresseux, plongés dans une sorte de calme langoureux. Et pourtant, il aspirait à ces instants-là au moins autant qu’il voulait la passion et l’amour, presque insupportables tant ils étaient exquis. Il voulait la connaître réellement – chaque facette de sa personnalité.

— Raconte-moi un secret, chuchota-t-il en lui caressant la joue.

Du bout des doigts, il mémorisait les plaines et les arêtes de son visage, comme une sorte de braille érotique.

— Quelque chose que tu es la seule à savoir.

Ses lèvres s'étirèrent lentement, ses prunelles prirent la couleur douce-amère du chocolat vénézuélien.

— Toi d'abord.

— J'étais certain que j'allais mourir, à Londres, répondit-il à mi-voix.

Il se rappela sa lutte pour sa survie dans cette prison en forme de dalle de béton pour bureaux en construction, Mitch évanoui à ses pieds et Lucien Lightner qui riait comme une hyène.

— C'était la première fois de ma vie que j'avais vraiment peur. La deuxième, ç'a été quand je t'ai vue frôler la mort en Allemagne juste sous mes yeux, alors que je ne pouvais rien faire pour te secourir.

Samantha ferma les yeux. Puis elle tourna la tête et lui déposa un doux baiser dans la paume. Le mouvement de ses lèvres était aussi léger que le battement des ailes d'un papillon.

— La première fois que je suis morte, c'était en Afghanistan, confessa-t-elle au bout d'un moment. Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté.

Jack sentit son cœur se serrer – fort.

— Tu t'en souviens ?

Elle secoua la tête.

— Pas vraiment, non. En revanche, je me rappelle quelque chose qui s'est passé ensuite – enfin, que j'ai rêvé.

Elle releva les yeux et toucha la pierre tombale.

— Ryland était là, il m'attendait. Je crois... (Sa voix se brisa.) Je crois qu'il m'a renvoyée.

*Dieu merci...* Jack lança une petite prière de remerciement vers les cieux. *Merci de me l'avoir renvoyée...*

— J'ai une dette de gratitude envers ton frère, dans ce cas.

Il lut la tristesse dans son expression tandis que, du bout du doigt, elle traçait les lettres de son nom.

— Tu veux bien me parler de lui ?

Elle resta silencieuse de longues secondes avant de murmurer :

— Ry, c'était tout mon univers, quand on était enfants. (Elle plongea dans ses yeux.) Ma mère était morte en couches et, à sa mort, mon père est parti en ville. Il est devenu alcoolique. Il disparaissait des mois d'affilée, du coup il ne restait que mon grand-père et moi pour élever Ry.

Perdue dans ses souvenirs, elle lâcha un petit rire.

— Entre ce vieux bougon et une sœur comme moi, je suis surprise que Ry ait survécu à ses premières années. Heureusement qu'il y avait la tante Hannah et

l'oncle Grant.

— J'ai vu des photos de lui dans la bibliothèque. Il avait l'air sacrément précoce.

— Il l'était, acquiesça-t-elle, un sourire nostalgique aux lèvres. Ry et Carey n'arrêtaient pas de faire les fous ensemble, et en général pas mal de bêtises. Mais ce gamin a été un charmeur dès la seconde où il a su sourire. Même quand il se fourrait dans les ennuis, Ry savait comment obtenir de moi que je lui pardonne ses bêtises.

— Donc tu as dû grandir bien vite, fit remarquer Jack. Tu as dû devenir parent alors que tu n'étais encore qu'une enfant.

Elle haussa les épaules mais, sous ses paupières, il décela une lueur sombre, une émotion indéchiffrable.

— J'ai fait ce qu'il fallait, puisque mon père n'était pas là pour s'en charger lui-même. Mais je me rappelle avoir décidé très jeune que jamais, jamais je ne me laisserais lier à quiconque aussi longtemps que je vivrais. Que je ne supplierais personne de m'aimer ou de s'occuper de moi. Jamais.

Il comprenait tellement de choses la concernant grâce à ces aveux honnêtes, quoique terribles. Le mystère de sa distance constante et de son invulnérabilité revendiquée devenait clair grâce à ces fragments de vérité impitoyables. Jack voyait bien que ça la peinait de lui avouer ces détails, à cause de la confiance et de l'impudeur que cela nécessitait, mais il comprenait aussi à présent la source de sa volonté de fer, de sa férocité ineffable. Enfant, Samantha n'avait jamais connu la sécurité. Elle n'avait pas pu se fier à la seule personne en qui elle aurait dû pouvoir avoir confiance. C'était une atroce leçon que la vie lui avait infligée alors qu'elle était si jeune. Elle avait donc appris toute seule à devenir froide. Elle avait été obligée, afin d'être assez forte pour elle-même et pour son petit frère.

— Je suis désolé que ton père t'ait blessée, lui dit-il d'une voix pleine de gravité. Désolé qu'il n'ait pas été l'homme dont vous aviez besoin, ton frère et toi.

— C'est la vie, répondit-elle en détournant les yeux.

Il n'en était pas certain, mais il crut la voir ravalier sa tristesse.

— Je ne me plains pas de toutes les bonnes choses qui me sont arrivées, alors pourquoi je me plaindrais des mauvaises ? J'ai toujours détesté l'idée d'être une pauvre petite fille de riches, de toute façon.

— N'empêche... Tu méritais mieux.

Elle redevint muette tandis que ses doigts jouaient machinalement avec un fil tiré du plaid. Jack comprit qu'elle feuilletait encore ses secrets, cherchant ce qu'elle allait lui révéler ou pas. Il y avait seulement quelques mois, il aurait tenté de franchir ses barrières. Il se serait insinué de force dans ses passages secrets, à travers ses murs construits à la force du poignet. Aujourd'hui, en revanche, il était simplement reconnaissant qu'elle s'ouvre à lui, même au compte-gouttes, qu'elle se déploie lentement comme un bouton de fleur. C'était peut-être la plus grande victoire qu'il ait pu remporter : la confiance âprement gagnée d'une femme qui réapprenait à l'accorder.

— Je n'ai plus jamais laissé personne m'approcher jusqu'à Wes, confessa-t-elle au bout d'un moment. Et lui aussi, il m'a abandonnée quand j'avais le plus besoin de lui.

— Je comprends maintenant pourquoi je ne t'apparais pas comme un pari très sûr. Tu as été abandonnée par les hommes qui étaient censés t'aimer le plus.

Une expression de regret passa sur son visage.

— J'ai couché avec lui, Jack.

Tout à coup, il eut l'impression d'être aspiré dans un vortex. Si Samantha avait sorti un couteau pour lui en enfoncer la lame en pleine poitrine, ça n'aurait pas pu lui faire plus mal que ce bref aveu. Il prit une inspiration saccadée, luttant pour garder le contrôle de ses émotions, mais une vague de jalousie déferlait sur lui.

— Quand ? parvint-il à lâcher malgré sa difficulté à respirer.

Elle soutint son regard.

— En Afghanistan.

Des centaines de questions lui brûlaient les lèvres. Il avait envie de protester, de se battre. Il voulait enfoncer le poing dans quelque chose, encore et encore, et pourtant il resta immobile. Il résista à son instinct, à l'embrasement vicieux de sa colère. En dépit de son côté sombre, de son côté masochiste qui aspirait à tout savoir, il devait attendre de voir ce qu'elle était disposée à partager. Et ce serait bien que Dieu lui vienne en aide, car il préférerait ne pas parler lui-même pour l'instant – de peur de dire quelque chose de travers.

— Je pense que j'avais besoin de mettre un terme à notre histoire, si égoïste que ça puisse paraître, finit-elle par reprendre, voyant qu'il ne disait rien. Je me suis lancée dans cette mission en pensant que j'allais y rester de toute façon, alors je ne voyais pas ce que j'avais à perdre de plus. Et Wes était resté comme une plaie ouverte. Je ne pense pas que j'en étais vraiment guérie, avoua-t-elle doucement. Je ne pense pas que je l'avais vraiment oublié.

*Et tu pensais déjà m'avoir perdu*, songea Jack. Dieu que c'était douloureux. Il eut envie de la repousser mais s'en empêcha. Il comprenait à présent qu'aimer cette femme, ça impliquait de tout accepter d'elle. Le bon, le mauvais et, apparemment, l'insupportable aussi. Il ne pouvait pas lui demander de s'ouvrir à lui et s'attendre à ce que ça ne fasse pas mal. Il devait accepter tout ce qu'elle voulait bien lui donner, ou bien il risquait de la perdre à nouveau.

Samantha était pareille à un vitrail : pleine de nuances et de joliesse, différente selon l'angle d'où on la regardait et infiniment belle. Mais essayez de retirer des petits fragments de la somme de ceux qui la composent, et ces éclats acérés vous découpent en lambeaux. Aimer cette femme signifiait la prendre exactement telle qu'elle était, et ça incluait chaque morceau tranchant, compliqué, déchirant, magnifique. Oui, décidément, il était masochiste. Pour cette femme, il serait tout ce qu'il faudrait être.

— Tu l'aimes encore ? demanda-t-il à mi-voix.

— C'était mon premier amour, Jack. (Elle tira un fil du plaid.) Ça crée un lien. Une attache qui ne se rompt jamais complètement, quels que soient les efforts que tu déploies pour la couper.

Oui, en effet, c'était logique. C'était insupportable parce que c'était vrai. Même si une grosse partie de lui brûlait de retrouver ce connard de Wesley Elliott et de lui flanquer la raclée du siècle pour avoir osé toucher Samantha, il savait que jamais il ne le ferait. *Primo*, parce qu'il n'en avait pas le droit. Et *secundo*, eh bien, il ne s'était pas beaucoup mieux comporté en son absence, nom de Dieu. C'était une douleur insoutenable, mais Jack repoussa la jalousie, hypocrite et irrationnelle, qui l'engloutissait comme un tsunami.

— Je comprends ce que tu ressens, *tesoro*.

Elle eut l'air d'en douter.

— Comment ?

Il tordit la bouche dans une tentative approximative de sourire.

— Parce que tu es mon premier amour, toi aussi.

Elle lui posa la main sur le cœur, les yeux remplis de tristesse.

— Jack... Pardon de te faire du mal tout le temps.

Il lui prit la main et la porta à sa bouche, l'embrassa au creux de la paume, sur ses doigts recroquevillés. Bon Dieu, ils s'étaient déjà fait tant souffrir, tous les deux.

— Moi aussi, je te demande pardon de te faire du mal.

Ils restèrent allongés là, silencieux et immobiles, dans le cimetière des souvenirs de Samantha. Jack contemplant les rayons du soleil qui jouaient sur

son visage à travers les branches balancées par la brise.

— Ça m’insupporte, l’idée que tu aies été avec Wes, admit-il. Rien que de penser à vous deux, ça me déchire. Et ça me donne envie de le trouver pour lui tomber sur le râble. Mais le fait que tu m’en parles, c’est plus important encore. Tu t’ouvres à moi, *tesoro*.

— Même si tu n’aimes pas ce que tu entends ?

Il écarta les cheveux qui lui retombaient en cascade sur l’épaule, mêlant les doigts aux mèches soyeuses.

— *Surtout* parce que je n’aime pas. Si tu me fais confiance, alors il se peut que tu m’aimes à nouveau.

— Je n’ai jamais cessé de t’aimer, Jack, fit-elle en secouant la tête. C’est juste que je ne trouve pas ça bien, de t’entraîner dans mon univers. Tu n’as pas signé pour une épreuve pareille.

— Tu as raison. J’ai signé pour des parties de jambes en l’air hors du commun avec une femme qui donnerait du fil à retordre à James Bond, la taquina-t-il dans un effort pour rester léger malgré la blessure. Je me surprends à vouloir enfreindre toutes les règles que je me suis fixées rien que pour être avec toi. Donc pourquoi ne me laisses-tu pas juger de ce qui est bien pour moi, *tesoro* ? Je te le dirai, quand j’aurai atteint ma limite.

Elle se rallongea, les yeux rivés sur lui.

— Ton récent séjour en désintox donne à penser que tu as certains soucis avec la maîtrise de tes impulsions, observa-t-elle. Je ne pense pas que tu sois en mesure d’évaluer ta limite, même si elle venait te frapper en pleine face.

— Te perdre, par exemple, c’est une limite, répondit-il en toute honnêteté. Ma pénitence en thérapie m’aide à gérer mon impulsivité. (Il jouait avec une mèche de ses cheveux.) Et tu ne trouves pas ça un tout petit peu ironique de te retrouver à essayer de contrôler mes problèmes, alors que tu me tapes sur les doigts parce que j’ai essayé de contrôler les tiens ?

Elle sourit, malicieuse.

— Je n’ai jamais prétendu être parfaite.

— Non, tu n’es pas parfaite, *tesoro*. En revanche, il se peut fort que tu sois parfaite pour moi.

Il lui glissa une main à la taille et remonta le long de son dos pour l’attirer délicatement contre lui. Il trouva sa bouche, l’embrassa avec douceur, la mordilla, chercha les moindres failles, les points sensibles de cette bouche que jamais il ne se lasserait d’embrasser.

— Tu es un glouton, en matière de châtement, Jack, gronda-t-elle contre ses lèvres.

— Sans doute.

Il frotta le nez contre la ligne de sa mâchoire.

— Et je pense aussi que tu as un goût secret pour la tragédie, ajouta-t-elle.

Il sentit son souffle s'accélérer quand il lécha le creux de sa gorge de la pointe de la langue.

— Eh bien, je suis italien, tu sais, susurra-t-il.

Samantha tenta de reculer, mais il l'en empêcha et lui mordilla le lobe de l'oreille en guise de représailles.

— Tu es sûr que tu ne m'aimes pas uniquement parce que je suis damnée ? demanda-t-elle, essoufflée.

Il leva brièvement les yeux vers elle.

— *Tesoro*, si tu es damnée, alors je suis en enfer avec toi. Je préfère traverser les flammes en ta compagnie plutôt que de rêver à ce qui aurait pu se passer.

Sur quoi il recommença à l'embrasser, serrée fort contre lui, deux moitiés moulées l'une contre l'autre qui s'emboîtaient à la perfection. Comme le moulage des clés de leurs serrures respectives.

— Les rêves... fit-elle, comme si elle se remémorait quelque chose.

— Quoi, les rêves ? demanda-t-il, la pulpe des doigts courant sur sa pommette.

— J'ai rêvé de toi – de nous. Quand j'étais à l'hôpital.

Il lui caressa le front.

— Et ça racontait quoi, ton rêve ?

— On était mariés et on avait une fille. Tu l'appelais *passerotta*.

Une bouffée de chaleur envahit Jack, un espoir mâtiné de satisfaction, une légitimité qui lui procura une sensation incroyable.

— Petit moineau ?

Il s'imagina une petite fille qui ressemblerait à Samantha, avec de longs cheveux bruns et des yeux brillants. Oh oui, il en avait tellement envie ! Tellement...

— C'est parfait, ce surnom.

Elle leva les yeux vers lui à travers ses cils.

— Pourquoi ça ?

— Parce que les moineaux symbolisent l'amour éternel, l'engagement, répondit-il avec un sourire en la serrant délicatement. Tu as rêvé de notre histoire d'amour, *tesoro*.



Elle baissa les paupières et fourra le visage dans son torse.

— Je ne crois plus aux histoires d’amour, Jack.

— Crois donc en moi, à la place, chuchota-t-il.

Un tonnerre de sabots lancés au galop attira soudain leur attention.

— Qu’est-ce que... ?

Jack cilla et se redressa pour découvrir Alejandro et deux gardes du corps à cheval qui gravissaient la colline dans leur direction. De Soto mit pied à terre dans un mouvement fluide tandis que les deux hommes restaient sur leur monture. Le voyant s’approcher d’eux à grandes enjambées, Jack aida Samantha à se relever.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-elle aussitôt, les sourcils froncés.

— On a un souci, répondit-il avec un coup d’œil en direction de Jack. Vous devez rentrer à la maison.

— C’est l’opération ? s’enquit Jack. Roxanne va bien ?

Samantha tourna brusquement la tête vers lui, les yeux écarquillés par la surprise. L’hostilité qui émanait d’Alejandro en cet instant aurait pu mettre le feu à la plaine.

— Qu’est-ce que tu sais de Roxanne ? rétorqua-t-il d’une voix grave, les yeux étrécis.

— Eh bien d’abord, je sais que ta sœur n’est pas morte, répondit Jack, qui soutenait son regard. Je sais aussi qu’elle m’a sauvé la vie à Londres, qu’elle travaille pour Samantha et qu’elle cherche Lightner au moment où nous parlons.

Alejandro et Samantha échangèrent un coup d’œil entendu.

— Jack, seule une poignée de personnes sont au courant qu’elle est toujours en vie. Si qui que ce soit d’autre le découvrirait, ce serait désastreux pour elle, lui expliqua doucement Samantha.

— Ni Jaime ni moi n’avons intérêt à révéler son secret, l’assura-t-il.

— Punaise, ton frère est au courant aussi ?

Le regard d’Alejandro était glacial.

— Il m’a aidé à le découvrir, confirma Jack. En réalité, on en sait plus que vous ne le pensez, alors pourquoi ne pas nous laisser vous aider ? On dispose tous les deux de ressources incroyables et on vise le même but.

— Personne ne doit l’apprendre. Ton père...

— ... n’a pas besoin d’être impliqué à moins que tu ne me le demandes, l’interrompit Jack. C’est toi qui décides, Samantha. Permets-moi juste de t’aider à déplacer les pions.

Alejandro émit un grognement frustré.

— Ça m’ennuie de l’admettre, Wyatt, mais il a raison. Il s’est passé quelque chose à Tel Aviv. Lightner leur a échappé, en revanche on a une piste et on aurait bien besoin de toute l’aide à notre disposition.

Elle resta muette assez longtemps pour que Jack commence à se demander si tous les progrès qu’ils avaient accomplis au cours des derniers jours écoulés avaient servi à quelque chose. Si elle ne le laissait pas entrer, s’il continuait à frapper à ses portes sans réponse, ils allaient rester enfermés dans cette bataille.

— Mets mon courage à l’épreuve, Samantha, lui suggéra-t-il, les yeux dans les yeux. Le seul moyen pour toi de t’assurer que je resterai à tes côtés quoi qu’il arrive, c’est de m’offrir l’occasion de te le prouver.

— À supposer que tu t’engages là-dedans, il n’y aura pas de retour en arrière possible. Si tu t’en mêles, tu y es jusqu’au cou, annonça-t-elle après un moment de silence tendu. Tu le comprends bien ?

Il entendait surtout la question qui sous-tendait ses propos : *est-ce que tu feras n’importe quoi pour moi ? Même si tu n’es pas sûr ?*

Il lui prit la main entre les deux siennes.

— Il n’y avait pas de retour en arrière possible dès l’instant où l’on s’est rencontrés, Samantha. Dis-moi ce qu’il te faut, et je te le donnerai.

Elle lâcha un soupir, comme si elle avait retenu sa respiration en attendant sa réponse.

— Dans ce cas, on ferait mieux d’aller voir ce qui se passe.

## **Avril, matin, ranch Wyatt**

### *Samantha*

Sam se pinça l'arête du nez. Par les haut-parleurs du téléphone de la bibliothèque, elle écoutait le débriefing de Roxanne concernant les événements survenus lors de l'échange dans le port d'Ashdod. Jack se tenait devant le bureau, à côté d'Alejo, et Carey participait à l'appel par audioconférence depuis le siège de Wyatt Petroleum à Houston.

— On a un putain de problème, et un gros, annonça Roxanne sans détour. Lightner a mis la main sur une ogive nucléaire et il pourrait se trouver littéralement n'importe où dans le monde d'ici quelques heures.

— Il ne l'utilisera pas, affirma Sam, sûre d'elle. C'est un psychopathe narcissique, mais il est à court d'argent. Donc vendre est sa meilleure option.

— Wyatt, il pourrait très bien essayer de la faire péter à Chicago ou à Houston, argua Alejandro. Une seule explosion et il pourrait détruire les Tours Wyatt, voire l'un des gratte-ciel de Jack dans le quartier du Loop.

Jack croisa les bras, la mine sombre.

— Ça ne lui rapporterait rien, répondit calmement Samantha, qui réfléchissait aux prochains mouvements de Lightner. Il ne se souciera de son ego qu'une fois son argent récupéré, ou si on l'accule tant et si bien qu'il n'ait pas d'autre choix que de se défendre.

— Sammy, tu es sûre de vouloir prendre ce risque ? demanda Carey au bout du fil, l'air inquiet.

— Je parierais le ranch là-dessus, se contenta-t-elle de répondre.

— OK, alors maintenant passons aux presque bonnes nouvelles, poursuivit Rox. Haug a placé une puce en silicone sur chaque ogive et sur les coffres isotopes qu'elle a conçus pour les stocker, histoire de pallier une éventuelle fuite radioactive.

— Dis-moi que tu sais où elle est.

— On y travaille, mais le site est crypté à tel point que même Avi n'en vient pas à bout. On a besoin d'un *hacker* ou...

— J'ai votre homme, l'interrompit Jack, l'air content de lui.

Il plaqua les mains sur le bureau et plongea les yeux dans ceux de Sam – qui lui répondit par un regard interrogateur. « Jaime », articula-t-il silencieusement.

*Génial !*

Sam leva les deux pouces dans sa direction.

— Rox, je vais demander à mon frère Jaime de vous appeler dès qu'on aura raccroché. Il pourra vous aider à tracer n'importe quoi n'importe où.

— Putain, il est au courant que je suis en vie, lui aussi ? répliqua-t-elle sèchement. Pourquoi on fait pas passer une petite annonce dans la *Tribune*, tant qu'on y est ?

Par-dessus le bureau, Jack adressa un sourire à Sam.

— *Rabbonisci*<sup>2</sup>, Rox. Ne t'inquiète pas, on est doués pour garder les secrets.

— T'as plutôt intérêt. Je sais où tu habites.

Jack jeta un coup d'œil vers Alejo.

— Ouais, et ton frangin aussi.

— Jaime peut repérer les téléphones prépayés ? demanda Rox. Haug m'a donné un numéro à usage unique que Lightner lui avait transmis au cas où ils seraient séparés, mais je ne sais pas s'il est valide.

— Je vais l'appeler dans la foulée et je lui en parlerai.

Jack sortit son portable et désigna le jardin, indiquant ainsi qu'il sortait passer son coup de fil. À quoi Samantha acquiesça d'un hochement de tête.

— Rox, Avi et toi, vous allez vous concentrer sur l'identité de son acquéreur potentiel, ordonna Sam. Si Lightner a embauché Haug avec ces ogives en tête, c'est qu'il avait déjà un plan.

— Tu penses qu'il va vendre à un ancien client de Leviathan ? demanda Alejo.

— Soit ça, soit il a organisé une vente via le *darknet*, supposa-t-elle.

— Et vu qu'il n'a récupéré qu'une ogive, je vous parie des dollars contre des beignets que, dans un cas comme dans l'autre, il va être dans la mouise, ajouta Carey. Quelle taille font les coffres ? Il peut voyager avec ?

— À peu près la taille d'un petit tonneau, et c'est plutôt lourd, indiqua Rox. Donc il peut se déplacer avec, mais ça ne sera pas facile. On pensait tous qu'il allait partir en bateau, vu que la transaction se déroulait dans un port, mais il s'est enfui en voiture après que Cameron Kurt a été abattu.

Sam se frotta les yeux.

— Merde. Le pauvre.

Elle ne connaissait pas Kurt depuis longtemps, mais elle l'appréciait beaucoup. Il dégagait une sympathie naturelle, en dépit de ses talents mortels. Il s'était tout de suite très bien entendu avec l'équipe de Lennox Chase quand elle l'avait volé à Leviathan.

— On doit annoncer la nouvelle à sa famille. C'est à moi de m'en charger.

— Je m'en occupe, fit Carey. Tu n'as rien à te reprocher, Sammy. Il l'avait déjà échappé belle en Somalie, quand on était allé le récupérer il y a quelques mois. Il connaissait les risques.

Le cœur lourd, Sam se cala contre le dossier de son fauteuil et lâcha un soupir.

— Je veux qu'on prenne soin de sa famille.

— Ce sera fait.

— Carey, c'est moi qui ai effectué les recherches préalables sur Kurt pour Sammy, avant qu'elle ne l'embauche. Je peux t'envoyer ses dossiers, proposa Rox. Il avait une mère et une petite amie dans le Tennessee.

— Très bonne idée, Rox, merci. Je vais prendre un vol dès aujourd'hui, afin de leur annoncer la nouvelle en face à face. Plus j'en sais, et mieux ce sera.

— Wyatt, je devine que tu ne veux pas entendre ça, mais je ne ferais pas mon boulot si je n'insistais pas pour qu'on t'évacue d'ici, intervint Alejandro au bout d'un moment de silence. Au cas où tu te trompes au sujet de Lightner et qu'il soit assez cinglé pour se pointer ici et faire sauter le ranch Wyatt. Tu ne devrais pas rester, ça ne ferait que lui rendre la tâche plus facile.

— Je veux en savoir plus avant de prendre quelque décision que ce soit.

Par les portes-fenêtres, elle regarda Jack qui parlait au téléphone avec son frère.

— Rox, reprit-elle, tu travailles avec Jaime pour découvrir où se trouve Lightner. Plus tôt on sait, et plus vite je peux décider de nos prochains mouvements.

— Pigé, patronne.

— Carey, tu me tiens au courant si la famille de Kurt a besoin de quoi que ce soit que l'on puisse leur fournir. Peu m'importe le temps qu'il a passé avec nous, il était l'un des nôtres, affirma-t-elle sans hésiter.

— Je te rappelle ce soir après les avoir vus, Sammy.

Alejandro était toujours planté près du bureau quand elle raccrocha le téléphone.

— On devrait s'en aller, Wyatt, réitéra-t-il, morose.  
Elle s'adossa à son fauteuil et l'observa.  
— Depuis quand est-ce qu'on fuit le combat ?  
Alejandro croisa les bras.  
— La retraite tactique, ça existe, je te signale.  
Elle secoua la tête.  
— Non. Je ne fuirai pas ce trouduc. En fait, je vais même l'attirer sur le pas de ma porte.  
Alejandro cligna des paupières.  
— Tu peux répéter ça ?  
— Le moyen le plus facile d'attraper un rat, c'est d'installer un piège, Alejo. Bousiller toutes ses solutions et le rendre tellement fou de rage qu'il ne pensera plus qu'à se venger.  
— Wyatt, sois sérieuse.  
— Mais je suis très sérieuse. Je te dis que je ne fuirai pas devant ce trouduc. Si j'y consentais, je passerais le reste de ma vie à regarder par-dessus mon épaule, je vivrais dans la peur. Or il n'en est pas question.  
De nouveau, elle regarda par les portes-fenêtres. Jack était toujours au téléphone. Il fit quelques pas, plongea une main dans ses cheveux, et puis il croisa son regard à travers les vitres.  
*Si tu t'en mêles, tu y es jusqu'au cou.*  
Peu à peu, il esquissa un sourire, et il leva les pouces en hochant la tête.  
Son frère les rejoignait. Un allié supplémentaire.  
Décidément, cet homme ne cessait de la surprendre. Il allait tenir parole. Il allait rester à ses côtés.

1. Couteau traditionnel népalais, arme des Ghurkas. (N.d.T.)

2. « Du calme » en italien. (N.d.A.)



## **Avril, tard dans la nuit, Tel Aviv, Israël**

### *Roxanne*

Jaime Roman était un homme séduisant, dans le style geek élégant. Il possédait la même beauté vivace que son frère aîné : la tignasse brune, une bouche sensuelle dessinée pour les baisers, et ces prunelles argent... À le regarder travailler, on comprenait que Jaime était la copie conforme de Jack en plus jeune, plus mince et en version Silicon Valley. Il était rapide, aussi. Rapide du genre : « Je te craque ce code en dix minutes ».

— Vous devez prendre un avion immédiatement, les gars, annonça-t-il de but en blanc.

— Pourquoi ?

— La dernière fois que le traceur s'est déclenché sur le logiciel de Haug, c'était à l'aéroport Ben Gourion il y a vingt minutes. Lightner quitte le pays.

— On sait pour quelle destination ? voulut savoir Rox.

— Je suppose qu'il ne peut pas prendre un vol commercial, si ? Du coup, j'ai piraté les listes des passagers VIP de Ben Gourion et établi une série d'avions privés qui décollent dans les deux heures à venir. Il n'y en a que quatre, à cette heure avancée de la nuit.

Une vague de soulagement déferla sur Rox.

— Bon Dieu, annonce-moi une bonne nouvelle.

Jaime fit une grimace.

— La mauvaise, c'est que chaque vol comporte des tas de passagers masculins, et qu'aucun des alias que tu m'as transmis ne ressort. La meilleure chose à faire, faute de mieux, ce serait de l'appeler sur le téléphone prépayé dont Haug t'a transmis le numéro, histoire de voir si l'on peut tracer l'appareil. Enfin, si le numéro qu'il lui a donné fonctionne bel et bien.



— Il ne peut pas tout simplement enlever la carte SIM une fois l'appel passé, et ainsi nous empêcher de remonter jusqu'à lui ? s'enquit Rox.

— Pas si j'insère ma puce dans le système d'exploitation de son téléphone, expliqua Jaime. Sitôt que j'aurai chopé son numéro, je peux transformer n'importe quel appareil en sa possession en micro.

— Et ça nous permettrait d'écouter tous ses autres appels ?

— On entendrait *tout*, répondit Jaime avec un sourire rusé. Les appels, les conversations, les respirations... Tout ce qu'il ferait ou dirait à proximité de ce téléphone, on l'aurait.

Rox haussa les sourcils.

— Tu es sûr que tu ne bosses pas pour la NSA ?

Le sourire qui lui répondit fut aussi rapide et charmant qu'un colibri. Déjà, Jaime tapait à nouveau comme un fou sur son clavier.

— Ils aimeraient bien. Je suis meilleur qu'eux.

*Flippant*. Si sexy que soit le cadet des Roman, elle allait devoir se méfier de lui. Quoique utile, elle devait bien l'admettre, ce gars était un peu trop doué et un peu trop malin pour le goût de Rox. Elle n'était pas surprise, à présent qu'elle l'avait rencontré, que Jack et lui aient découvert sa véritable identité. Entre la persévérance du frère aîné et la curiosité du plus jeune, ces deux-là constituaient une force non négligeable.

Jaime termina de taper et releva les yeux vers elle.

— Tu es prête à l'appeler ?

Rox hochla la tête. Avi vint se poster à ses côtés, et sa présence envoya aussitôt un courant brûlant le long de son dos. Mais elle parvint à rester concentrée tandis que Jaime appuyait sur un bouton et qu'une tonalité retentissait, suivie par les « bips » d'une sonnerie étrangère.

On décrocha, mais aucun mot ne fut prononcé. À travers les centaines de kilomètres de distance, seul le bourdonnement assourdi des ondes radio et des parasites filtrait par les haut-parleurs de son ordinateur portable. Les poils dressés dans la nuque, elle attendit. Le silence devenait pénible. Sans trop savoir comment, Rox savait que c'était Lightner, à l'autre bout. Elle aurait pu le jurer. Il émanait de lui quelque chose de distinctif, à la fois magnétique et répulsif – comme lorsqu'on est attiré par le danger alors même qu'on sait ce qu'il nous en coûtera.

— Tu ne m'appelles plus, bébé, finit-elle par lâcher d'une voix traînante et rauque, volontairement langoureuse. Je pourrais finir par me vexer.

— *La mujer fantasma*<sup>1</sup>, murmura Lightner. Comment se porte mon fantôme préféré ?

Au bout du fil, son accent britannique glissait, frais comme la soie.

Avi posa sur elle un regard interrogateur. Elle ne lui avait pas raconté que Lightner avait deviné sa vraie identité quand il avait relevé ses empreintes sur la coupe de champagne qu'elle avait bue dans un sex-club parisien où elle avait retrouvé sa maîtresse, quelques mois plus tôt. Aiguillonné par sa grande paranoïa, ce salaud de Lightner l'avait observée qui observait sa seconde femme, et à présent il faisait partie des heureux – et rares – élus à connaître sa véritable identité. Un cercle qui semblait s'agrandir de jour en jour, néanmoins...

— Je me porterais mieux si j'avais ta face sous mon talon, Lightner, répliqua-t-elle d'un ton désinvolte, tout en regardant Jaime à l'écran.

Il lui montra ses deux pouces levés. « Continue à le faire parler », lui fit-il sans un bruit par écrans interposés tout en tapant frénétiquement sur son clavier.

— Ainsi donc, c'était toi, au port d'Ashdod...

Il émit un claquement de langue.

— En effet, confirma-t-elle. Avec quelques amis.

Avi exerça une légère pression sur son épaule.

— J'espérais qu'on puisse se rencontrer à nouveau, poursuivit-elle. Vu que notre moment ensemble avait tourné court à Londres, quand je t'ai tiré dessus et tout ça. Ton fils est largement moins intéressant que toi.

— Tu m'excuseras de ne pas rester en ligne plus longtemps. Et pour ce que tu as fait à mon fils, tu le paieras.

— Des promesses, toujours des promesses... Merci pour ma nouvelle partenaire de jeu, au fait, répondit-elle. Frederica Haug est très belle – enfin, elle l'était avant que je ne m'occupe d'elle. On dirait que tu as un petit faible pour les traîtresses.

— Eh bien, comment dire... Il y a quelque chose de suprêmement séduisant chez les femmes dotées d'un goût élevé et cultivé pour le danger. La plupart des femmes ont peur du feu. Celles de votre espèce s'en amusent.

— Pourquoi est-ce que tu me fuis, dans ce cas ? lui demanda-t-elle, tentatrice. Songe à tous les bons moments qu'on pourrait passer ensemble. Toi, attaché à une chaise, et moi, armée d'une scie à métaux.

— Très chère, c'est *toi* la scie. L'analogie est parfaite. Mais, hélas, j'ai beaucoup à faire. Tu m'excuseras, conclut-il, avec son accent britannique toujours aussi empesé et poli.

Jaime se mit à faire tourner ses doigts en l'air : « Continue à le faire parler, continue à le faire parler ! » mima-t-il.

— Où dois-tu donc aller si vite, Lightner ? demanda Rox. Jack Roman t'a confisqué ton entreprise, Sam Wyatt tes hommes, et moi ton argent. Il ne te reste qu'une ogive nucléaire alors que tu pensais filer avec quatre.

— C'est incroyable le nombre de milices et de pays du tiers-monde qui adoreraient mettre la main sur une ogive nucléaire, rétorqua-t-il avec désinvolture. Je pense que je vais déclencher une guerre des enchères.

— Ne repousse pas l'inévitable, Lightner. Tu sais que je finirai par te pincer. Et quand ça arrivera, je vais te dépecer lentement en t'écoutant hurler, lui promit Rox d'une voix sombre.

Lightner éclata de rire.

— Tu as la langue bien pendue, Roxy.

Elle se raidit, furieuse qu'il l'appelle par son vrai nom – et ignora le regard intense et inquisiteur d'Avi, la main qu'il gardait posée sur son épaule.

— Et la tienne est fourchue, Lightner. Je vais adorer te l'arracher.

— J'espère presque que tu vas m'attraper la première.

— Pourquoi ça ?

— Quel homme n'aime pas être poursuivi par une belle femme ?

— Le genre d'hommes qui accorde plus de prix à la vengeance qu'aux détails pratiques, cracha-t-elle. Tu es tordu, arrogant et intelligent. Et tu crois peut-être que ça te suffira pour m'échapper, mais je vais te coincer, Lightner. Je vais te clouer le cul au mur.

— Oh oui, je t'en prie, fais donc ça, répliqua-t-il, un sourire dans la voix. Il n'est rien que j'apprécie plus qu'une femme qui sait s'y prendre.

Jaime s'adossa soudain à sa chaise et leva vers elle deux pouces victorieux, accompagnés d'un large sourire. Et tant mieux, car Lightner venait justement de raccrocher.

Rox lâcha un soupir soulagé.

— Putain de merde, je t'en supplie, dis-moi que tu l'as.

— Oh oui, acquiesça Jaime, ses prunelles argent brillantes d'excitation. Écoute...

Il appuya sur quelques touches. S'ensuivit un instant de silence, avant qu'ils n'entendent la voix de Lightner.

— À notre arrivée à Istanbul, des hommes nous attendront pour récupérer la boîte.

— Et ensuite, vous poursuivrez en direction de Paris, monsieur ? s'enquit une voix d'homme.

— Non, répondit Lightner. On se rendra directement à Houston, au Texas. On redécoule dans cinq minutes.

## **Avril, tard dans la nuit, ranch Wyatt, Texas**

### *Samantha*

— Ce fils de pute ne manque pas de culot, s'émerveilla Samantha.

Assise dans son fauteuil de cuir, elle écoutait l'enregistrement qu'avait réalisé Jaime des instructions de Lightner à son pilote. Alejandro se tenait devant son bureau, encore une fois, les bras croisés. Jack, quant à lui, était debout derrière elle. Elle leva les yeux vers lui, un large sourire aux lèvres.

— Tu peux dire à Jaime que je lui offre une Maserati pour récompenser son génie.

Jack se prit la nuque, l'air penaud.

— Ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour t'apprendre qu'il a mis un traceur dans ton téléphone avant que tu ne partes en Afghanistan, du coup.

*Nom de Dieu, Jaime.* Ça lui ressemblait bien de faire ce genre de connerie.

— Oublie la récompense, corrigea-t-elle, roulant les yeux. Il aura de la chance si je ne lui donne pas un bon coup de canne la prochaine fois que je le vois.

— Non mais, oh ! Et ma Maserati, à moi, elle est où ? se plaignit Alejandro.

— La voilà, répliqua Sam en lui adressant un doigt d'honneur.

— OK, on arrive presque à l'aéroport, les interrompit Rox. On devrait être dans les airs d'ici quinze minutes.

— Rentrez aux États-Unis, lui ordonna Sam.

Alejo lui tourna un regard incrédule de l'autre côté du bureau.

— Attends un peu... Quoi ? protesta Rox. On suit le moindre mouvement de cet enfoiré. Jaime a son téléphone sur écoute et on le traque par satellite. Je l'entends respirer, cette enflure, si je monte assez le son.

— Le vol pour Istanbul est court. Jamais vous n'arriverez là-bas avant lui, expliqua Sam. Je sais que tu es prête à l'attaque et à lui couper la tête pour la

planter au bout d'une pique, mais il a trop d'avance sur nous, là. Si l'échange a lieu à l'aéroport, on ne pourra pas l'arrêter. On doit trouver un autre moyen de prendre le pas sur lui.

— Je veux me faire ce type, Sam, argua Rox. Il est à moi.

— Rox, garde la tête froide. Tu joues petit bras, en le suivant à Istanbul. Moi je parie sur le fait que si Lightner prévoit de se rendre à Houston, c'est qu'il a déjà quelque chose en tête, que ce soit lui l'exécutant ou pas.

— Comment peux-tu en être certaine ? demanda Alejandro.

— Je ne peux pas en être certaine, admit Sam. Mais il m'a attaquée sans être présent sur place, par le passé. Regarde ce qui est arrivé à Rio avec Carey, et ensuite à Londres avec Jack. Cet homme est un joueur d'échecs. Il réfléchit quatre, peut-être cinq coups en amont.

— *Tesoro*, honnêtement tu ne peux pas risquer de voir ce type vendre son ogive d'ici une heure, intervint Jack, la mine grave.

— Absolument pas. Ce n'est pas parce qu'on ne peut pas le pincer qu'on va le laisser conclure son affaire. Rox, demande à Avi d'alerter sur-le-champ toutes les agences principales pour les prévenir de cet échange. On doit accorder la victoire publique au Mossad et à Interpol, sur ce coup-là, car ces agences sont les mieux placées pour le choper dès qu'il atterrira.

— Wyatt, s'ils s'en mêlent, il y a de fortes chances pour que tu ne remettes plus jamais la main sur lui. Taas est un fabricant israélien, lui rappela Alejo. Ce qui s'est produit à Ashdod sera extrêmement embarrassant s'il parvient à se tirer – surtout pour le Mossad. J'ai travaillé avec eux par le passé, sur quelques opés. Ces gars ne plaisaient pas. Il n'y aura pas de procès. S'ils l'attrapent, on ne le reverra plus jamais en un seul morceau.

— Sam... Je veux ce type, répéta Rox d'une voix grave. Il sait...

Elle n'eut pas besoin de finir sa phrase, Samantha comprit ce qu'elle voulait dire. Lightner savait qui était Roxanne.

— Comment ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répliqua Rox d'un ton qui trahissait sa frustration. Ce connard visqueux pourrait être extradé, il pourrait s'échapper, il pourrait conclure un marché... Bref, des tas de trucs seraient susceptibles d'arriver s'il s'en sortait...

— *Manita, tranquilizate*<sup>2</sup>. Ne tire pas de conclusions trop hâtives. On trouvera un moyen de s'en tirer si on en arrive là, la rassura Alejo via l'interphone.

Sam se cala contre le dossier de son fauteuil, songeuse.

— OK, si Lightner se trouve en mesure de te dénoncer, eh bien on va le dénoncer d'abord. Œil pour œil... Je vais demander à Jaime d'envoyer immédiatement sa photo et tous ses alias connus à Al Jazeera. Qu'ils révèlent l'histoire. Dès demain matin, tout le Moyen-Orient et la plupart des pays d'Europe sauront à quoi ressemble le nouveau Lightner. Même s'il est déjà aux mains du Mossad à ce moment-là, tout le monde sera au courant qu'il est vivant et aura une idée de la tête qu'il a. Ça nous permettra de gagner du temps tout en lui retirant pas mal de solutions. Ça signifie aussi que le Mossad ne pourra pas l'enterrer sans que l'opinion publique fasse un tollé, au cas où ils le choperaient avant nous.

— Mais il pourrait quand même...

— Ne perdons pas notre énergie à nous inquiéter de problèmes hypothétiques, l'interrompit gentiment Sam. Tout ce qu'il pourra dire après ça passera pour un stratagème destiné à obtenir un accord. Personne ne croit les dingues désespérés qui se retrouvent acculés. Maintenant, vous ramenez vos fesses ici, mais sans arrêter de surveiller son téléphone. Je veux entendre tout ce qui se passe, minute par minute.

Aussitôt qu'elle eut raccroché, Alejandro s'écarta du bureau et s'enfonça les mains dans les cheveux.

— On est mal, Wyatt. On n'arrive pas à mettre la main sur ce type, et maintenant il sait que Rox est en vie.

— Pourquoi est-ce qu'elle a fait semblant d'être morte, d'ailleurs ? demanda calmement Jack, qui croisa les bras en s'appuyant à la table de travail.

— Elle ne l'a pas fait, répondit Sam, qui se frottait le front. C'est moi.

Alejandro lâcha un grognement frustré.

— J'aurais dû être là. Il ne se passe pas une fichue journée sans que je regrette de n'avoir pas tué cette merde moi-même.

Sam le regarda en secouant la tête.

— Ne repense pas à ça, de Soto. Tu étais en mission. Personne ne te reproche rien.

— C'est moi qui me le reproche, répliqua-t-il sèchement en se frappant le torse. Si j'avais été un meilleur frère, si j'étais rentré plus souvent à Chicago, j'aurais su dans quoi Rox s'embarquait. J'aurais pu arrêter cette spirale infernale...

— Si j'avais su, si j'avais cru, j'aurais dû... Les regrets ne changent rien, l'interrompit Sam d'une main levée. Fais-moi confiance quand je te dis ça,

Alejo. Laisse le passé au passé. Tu pourras te flageller autant que tu veux de tes péchés, au bout du compte, qu'est-ce que ça t'apportera ?

Jack esquissa un sourire ironique.

— Tu te rends compte que ça pourrait tout à fait s'appliquer à toi, j'espère ?

Sam poussa un soupir.

— Je sais. Je sais qu'il est plus facile de prêcher la bonne parole que de s'appliquer la même logique à soi-même.

— Vous m'excuserez, mais j'ai besoin d'aller frapper dans un *punching-ball* quelques minutes, annonça Alejandro.

Sur quoi il ouvrit la porte de la bibliothèque et sortit. Jack le regarda s'en aller avant de se tourner vers Sam.

— Tu veux bien m'expliquer ce que tu sous-entendais, quand tu as expliqué que c'était toi qui avais feint la mort de Roxanne ? demanda-t-il doucement dans le calme frais du bureau. Jaime a trouvé son certificat de décès. Le rapport du légiste disait qu'elle avait été tuée dans l'incendie d'un entrepôt il y a six ans.

Sam renversa sa tête en arrière contre le cuir souple du fauteuil de bureau de son père. Les yeux levés vers les poutres apparentes au plafond, elle écouta les craquements familiers du bois sous son poids et se rappela cette nuit, il y avait si longtemps... Elle se remémora l'appel affolé de Rita, depuis un porte-avions quelque part dans l'océan Indien. Dieu que ça remontait à loin. La genèse de sa nouvelle vie, les fondations sur lesquelles elle construirait Lennox Chase plus tard avec Carey... Rox qui renaissait de ses cendres pour devenir peu à peu la pile électrique qu'elle était aujourd'hui.

— Tu fréquentais Rox quand elle était plus jeune ? demanda-t-elle à Jack.

Jack secoua la tête.

— Franchement, je connaissais à peine Alejandro. Il venait de temps en temps à la salle de boxe à l'époque. Mon père était entraîneur pour la ligue des jeunes Italiens et il a ramené Alejandro quelques fois, pour essayer de l'empêcher de s'attirer des ennuis. C'était un bon boxeur, déjà. Il avait la tête dure, d'après ce que je me rappelle. Il discutait toujours les décisions de l'arbitre si elles ne lui convenaient pas.

Sam sourit malgré elle.

— Oui, ça ne m'étonne pas. Rox était la petite sœur d'Alejandro. Une vraie punkette, adolescente. Je me souviens de l'avoir rencontrée quand elle avait treize ou quatorze ans. C'était déjà une *chola*.

Elle rit au souvenir de la petite Roxy tentant d'avoir l'air d'une dure avec son eye-liner, ses énormes créoles aux oreilles et ses immenses chemisiers à



carreaux.

— Cette nana, c'était une voyoute pure et dure. Elle s'est mise à fricoter avec les gangs des Latin Kings et des Latin Queens après qu'Alejo est parti à l'université. Rita et lui s'inquiétaient sans cesse à son sujet.

Jack inclina la tête.

— Rita ? Qui est-ce ?

De nouveau, Sam se passa la main sur le front. Il y avait tant de choses qu'elle ne lui avait jamais racontées... Il avait toujours été très ouvert sur sa vie, lui, alors qu'elle passait son temps à l'écartier de son passé, ne le laissant approcher que pour de brefs aperçus. C'en était presque devenu inconscient de sa part. Pour la première fois, ce vaste espace, le passé qu'elle n'avait pas considéré utile de partager avec Jack, la mortifiait.

— Marguerite Ramos était la cousine d'Alejandro et Rox. On a fait les NROTC ensemble à l'université Texas A&M.

— Était... ? murmura-t-il, relevant son utilisation du passé.

— Elle a été tuée à Tikrit lors de sa troisième mission. Je l'aimais comme une sœur, admit-elle, luttant pour calmer la source inépuisable de ce chagrin pourtant ancien. Elle était ma meilleure amie depuis mes dix-huit ans. On a fait la Navy ensemble. Pendant un temps, là-bas, on a été inséparables.

Jack hochait lentement la tête pour signifier qu'il comprenait.

— Encore une terrible perte.

Il se glissa derrière le fauteuil de cuir pour lui poser les mains sur les épaules, où il commença à masser délicatement le stress accumulé. Elle se laissa aller en arrière, appréciant cet instant de réconfort.

— Rita m'a appelée, une nuit, complètement paniquée. J'étais à Chicago à ce moment-là, où je travaillais comme avocate. Roxy n'avait pas répondu à leur appel hebdomadaire, chose qui, apparemment, n'arrivait jamais. Rita était inquiète parce que Rox était très impliquée auprès de l'un des Incas du gang des Kings. Un salopard hyper violent du nom de Joaquín Silva.

Les mains de Jack s'immobilisèrent sur ses épaules.

— Je me souviens de lui : mon père passait son temps à essayer de l'inculper, quand il était procureur. Mais impossible. Personne n'osait témoigner contre lui.

— Ça ne m'étonne pas, acquiesça Sam. Joaquín était malin. Trop rusé pour se faire prendre sur le fait. Son petit nom, c'était « Téflon », tu vois le genre. Certains disent que c'est comme ça qu'il avait atteint le grade d'Inca aussi jeune : rien ne lui collait aux basques.

Avec amertume, elle se remémora le mal qu'il avait fait à Rox. Le rire sonore qui l'avait secoué devant son corps ensanglanté et roué de coups, accroché à une chaîne comme un morceau de viande.

— Roxanne travaillait pour lui ? lui demanda Jack après quelques secondes. Ils sortaient ensemble ?

— Les deux. Elle l'avait épousé à l'âge de dix-huit ans. Elle était sa reine, une autre cheftaine en puissance, complètement à sa botte. C'est pour ça que Rita était morte de peur quand Rox n'a pas répondu à son coup de fil. Elle savait que ça finirait mal un jour, alors elle avait supplié Rox de mettre en place une sorte d'appel de vérification hebdomadaire. Rita était dans les Signal Corps<sup>3</sup>, alors elle devait se mettre en quatre pour la joindre, mais elle le faisait avec la régularité d'un métronome où qu'elle se trouve dans le monde.

Jack attendit le temps qu'elle feuillette le livre de ses souvenirs de cette fameuse nuit, sans cesser de lui masser doucement les épaules.

— Quand Rita m'a appelée, j'ai su que je devais intervenir pour l'aider. Carey était à Chicago à l'époque, tout juste sorti des SEAL. Il venait de monter une entreprise de sécurité privée et, lorsque je l'ai joint pour qu'il me fournisse l'équipement nécessaire, il a insisté pour m'accompagner. Il avait les connexions idoines à la police de Chicago pour sortir assez de renseignements sur l'endroit où pouvait se trouver Joaquín, ses bastions dans le voisinage, ainsi que les autres voyous des rues soupçonnés d'appartenir à son équipe.

— Tu avais envisagé d'y aller seule ? demanda Jack, l'air sidéré.

Sur les épaules de Sam, la pression de ses mains s'était soudain faite plus forte. Elle grimaça et leva les yeux.

— Je comptais juste effectuer quelques repérages, voir à qui j'avais affaire, et si Rita avait vraiment des raisons de s'inquiéter.

Jack inspira profondément par le nez, dans un effort manifeste pour garder son calme. Sam posa une main sur la sienne.

— C'était il y a des années, lui rappela-t-elle. On ne se connaissait même pas.

— Tu prends des risques incroyables, *tesoro*, répliqua-t-il d'une voix rauque tout en relâchant son étreinte.

Elle haussa les sourcils.

— Tu veux que je continue, ou tu préfères me faire la leçon sur ma propension à me mettre en danger ?

— Ta « propension » ? pouffa-t-il, ses prunelles argent brillantes de consternation. Tu es l'exemple même de l'attitude suicidaire.

— Tu es sûr que tu veux entendre la suite ?

Il poussa un soupir.

— Vas-y.

— Eh bien, disons que je suis contente que Carey ait été avec moi, poursuivit-elle. Il a découvert que Joaquín possédait une planque dans un vieux hangar en tôle de Pilsen. Ce tas de merde avait enchaîné Roxy dans l'entrepôt comme une pièce de bœuf. Il avait pris de la coke en pagaille et était en train de la battre comme un dingue. Il l'accusait d'essayer de prendre le contrôle de son territoire et de baiser avec d'autres Incas pour parvenir au sommet. Elle était quasi morte quand on a fini par la retrouver. Méconnaissable, tellement il l'avait rossée.

— *Cazzo*<sup>4</sup> ! gronda Jack. Pourquoi n'as-tu pas appelé la police ? Il aurait pu être arrêté, jugé...

— Parce que les gars comme Joaquín n'ont pas le droit de faire du mal aux gens auxquels je tiens et de survivre ensuite, l'interrompit-elle.

Elle ne regrettait rien. Et la même colère l'animait encore au souvenir de cet enfoiré.

— Je l'ai massacré, et j'agis pareil aujourd'hui. Sans hésiter.

Jack resta silencieux un long moment. Sans doute livrait-il une bataille avec lui-même, de la même manière qu'il était en désaccord avec ses décisions à elle. La vie avait été clémente avec lui. Jamais il n'avait été confronté à des décisions qui posaient une question de vie ou de mort. Jamais il n'avait été menacé ou n'avait vu les gens qu'il aimait en danger... jusqu'à ce qu'il la rencontre. Mais Sam connaissait le cœur de Jack, identique à celui d'un lion. Il avait beau se montrer parfaitement civilisé dans la plupart des circonstances, il détruirait quiconque essaierait de faire du mal à ceux qu'il aimait. Elle voyait cette tendance en lui, aussi bien qu'elle la savait présente en elle. Et elle l'avait perçue chez lui avant même qu'il n'en prenne conscience lui-même.

— Il était seul avec Roxanne ? finit-il par demander.

Sam secoua la tête.

— Non. Il avait son équipe avec lui. Entre Carey et moi, on a réussi à les buter tous. Bon, l'élément de surprise jouait en notre faveur, ça a aidé... Ça et le fait que la plupart d'entre eux étaient défoncés, admit-elle.

— Pourquoi est-ce que tu as feint la mort de Roxanne ? Pourquoi ne pas l'avoir seulement tirée de là ?

Sam soupira.

— Joaquín était en lien avec le cartel Sinaloa. Il était en train de devenir l'un des plus gros dealers d'héroïne de Chicago, et je savais que si Roxanne était soupçonnée de sa mort, jamais elle ne serait en sécurité. Alors on a maquillé la scène en bagarre entre gangs rivaux. Carey a détruit toute l'héroïne, et moi j'ai emporté les bijoux de Rox, que j'ai mis sur le cadavre d'une prostituée – elle avait dû mourir d'une overdose pendant une de leurs petites sauteries. Ensuite, j'ai fichu le feu au hangar, je l'ai rasé, et on a payé le légiste pour qu'il affirme qu'il s'agissait du corps de Roxanne.

— Putain de merde, souffla Jack, qu'elle sentait crispé derrière elle.

— Je voulais qu'elle ait une nouvelle vie. Une nouvelle chance. Or ça ne risquait pas d'arriver si les Kings pensaient qu'elle avait survécu d'une manière ou d'une autre. Et puis, honnêtement, je n'étais pas sûre qu'elle s'en sorte.

Sam prit une inspiration saccadée en se rappelant le corps mutilé, presque réduit à un tas de sang et de chair, qu'elle avait trouvé cette nuit-là.

— Elle était détruite, elle était...

Elle s'interrompt, la voix brisée, la gorge serrée.

— Joaquín lui avait cassé tellement d'os qu'on aurait dit une purée de chair. On l'a emmenée à l'hôpital où JR faisait son internat en trauma. On l'a enregistrée sous le nom : « identité inconnue ».

— Jay Ross ? se souvint Jack. Le docteur qui m'avait soigné après mon combat ?

— Oui, acquiesça Sam. Il travaille pour nous maintenant, mais oui, il nous a aidés à lui sauver la vie, cette nuit-là, sans savoir qui elle était vraiment. Je l'ai sortie de l'hôpital dès qu'elle a été assez remise pour le transfert. Je l'ai ensuite cachée dans une villa que j'ai près de São Paulo, le temps de sa convalescence.

— C'est donc pour ça qu'Alejandro se sent redevable vis-à-vis de toi, chuchota Jack. Je ne comprenais pas.

— Il ne m'est redevable de rien, Jack, fit-elle avec véhémence. Je le lui ai déjà répété cent fois. Je l'ai fait pour Rita et pour Roxy.

Jack hocha la tête de manière à peine perceptible avant de reculer vers les fenêtres. Il resta à contempler les jardins pendant de si longues minutes qu'elle commençait à se résigner à entendre les paroles qu'elle attendait de lui depuis le jour de leur rencontre : « je ne peux pas ».

— Tu veux retirer tes billes, commenta-t-elle d'une voix neutre, se préparant à l'inévitable. C'est trop, hein ? D'abord Rio, ensuite Nazar, Lightner, et maintenant ça... C'est trop lourd à supporter pour n'importe quel homme. Je comprends...

— Arrête. *Arrête.*

Il se dirigea vers elle, les yeux scintillants.

— Tu as la très mauvaise habitude de parler à ma place, *tesoro*. Et d’essayer de prendre les décisions à ma place aussi, j’ajouterai.

Elle leva le menton.

— Je me contente de te faciliter la tâche, Jack. Tu n’as pas besoin de chercher de bonnes excuses pour t’en aller.

Les pupilles argent s’étrécirent.

— Quand est-ce que tu vas admettre que tu ne fais que protéger ce qu’il reste de ton cœur, Samantha ? Quand est-ce que tu vas cesser de décréter que je vais te quitter sous prétexte que tu te montres honnête et sans remords, alors que c’est exactement ce que je t’ai demandé ?

Elle détourna les yeux et déglutit.

— Tu partiras. Tout le monde le fait, au bout du compte.

Il contourna le bureau et la prit dans ses bras, si vite qu’elle sursauta de surprise.

— Tu es une femme empoisonnée par des soupçons irrationnels, au caractère de cochon et au tempérament versatile de déesse, Samantha, déclara-t-il, baissant sur elle ses incroyables prunelles emplies de colère. Tu me rends dingue, jaloux et furieux la moitié du temps, mais je t’aime.

Il la secouait délicatement, un geste à mi-chemin entre frustration et désir.

— Je t’aime, putain. Qu’est-ce qu’il va falloir que je fasse pour que tu me croies ?

Ils se dévisagèrent, et entre eux la tension était si intense, si prégnante qu’on aurait pu la trancher au couteau.

— Tu me crois ?

*Le croyait-elle ?* Elle en avait tellement envie... *Tellement.* Mais elle avait complètement perdu la foi dans sa vie. Le supporterait-elle, si jamais elle lui accordait sa confiance pleine et entière et qu’il la trahisse, comme les autres ?

— Je ne devrais pas.

Il l’attira plus près.

— Mais tu me crois.

Elle déglutit avec peine.

— On ne devrait pas.

— Mais on va le faire, lui promit-il.

Sa voix profonde de baryton était ardente, hypnotique. Puis il l’embrassa. Il l’embrassa avec tant de passion retenue, tant de chaleur et de désir qu’elle eut

l'impression qu'il la faisait sienne. Et pour la première fois depuis bien longtemps, elle le voulait, elle voulait cette relation plus qu'elle ne voulait se protéger. Elle colla sa bouche contre la sienne et la pièce se mit à tourner lentement autour d'eux. Elle avait le cœur qui battait la chamade – à moins que ce ne soit celui de Jack ?

Elle se retrouva couverte d'un homme surexcité, brûlant de passion et complètement inflexible quant à ses désirs. Son poids sur elle l'électrifiait. Il marmonna quelques mots contre sa bouche qu'elle ne comprit pas. Elle était trop absorbée par les glissements incessants de sa langue mêlée à la sienne. Dans sa tête, toute conversation, toute protestation disparut, balayée par la sensation de ses doigts sur la peau douce et fine de son buste, qui lui tira un frisson. Quelque chose d'immense emplit le désir qu'ils partageaient, quelque chose qui n'avait pas peur. Elle l'enveloppa de ses bras. Elle le désirait avec une intensité qui surpassait toutes ses inquiétudes, tous ses doutes.

Jack la souleva sur le bureau et lui écarta les genoux afin de prendre place dans la vallée de son entrejambe, et ses baisers ardents se firent torrides, plus profonds, plus avides, prenant un rythme érotique alors qu'ils se dévoraient la bouche. Samantha bougea autour de sa taille, cambra le dos, tendue tout entière vers la pression dure et satisfaisante de son corps. Plus le plaisir prenait de consistance, plus ses pensées se dissolvaient dans un besoin que lui seul semblait capable d'assouvir.

Il se déplaça à son tour pour lui glisser une main entre les cuisses. Ses doigts s'insinuèrent sous la ceinture de son legging et se retrouvèrent piégés entre la dentelle de sa culotte et la soie de sa peau. Coquins, ils cherchèrent, fouillèrent, trouvèrent. Elle lâcha un grognement ardent contre sa bouche, surexcitée à la perspective de son invasion, mais Jack se contentait de la titiller, d'effleurer les chairs moites et sensibles de son sexe. Elle retint son souffle, puis le relâcha en plusieurs expirations saccadées. Son corps s'emplissait d'étincelles brûlantes à chaque caresse et au contact pressant de son exquise exploration.

— *Mi piace come mi baci*<sup>5</sup>, susurra-t-il, s'écartant juste ce qu'il fallait pour la contempler.

Il avait le souffle aussi court que s'il terminait une course à pied. Et toujours ses doigts s'affairaient, qui la rendaient folle, qui lui faisaient éprouver toutes les sensations.

— Rien ni personne n'a jamais autant compté à mes yeux, *tesoro*. Tu me consumes tout entier. Je refuse de continuer à combattre ces sentiments. J'en ai

fini d'essayer de rationaliser. Il n'y aura pas de règles entre nous. On les brisera, de toute manière. Permits-moi juste de prendre soin de toi...

Soudain les doigts s'affolèrent alors qu'il les enfonçait en elle et se mettait à stimuler exactement le point sensible. Un plaisir à couper le souffle.

— Jack... haleta-t-elle, le cœur battant de façon erratique.

— Tu es à moi. À moi de te donner du plaisir, à moi de te vénérer, à moi de jouir de toi, affirma-t-il en l'embrassant avec fougue, tout en se calant plus avant entre ses cuisses pour mieux s'insinuer au fond d'elle.

Tandis qu'il la maintenait ouverte à ses caresses, il la possédait avec sa bouche, avec sa langue plongée en elle, et un grondement de pur plaisir animal lui montait de la gorge. Il lui planta sa main libre dans les cheveux et lui renversa brusquement la tête en arrière afin de la goûter plus à sa guise. Elle croisa l'expression de ses yeux d'argent : passionnée, enflammée... possessive.

Ainsi menottée, prisonnière de son étau, Samantha lui aurait donné n'importe quoi.

*Oui, oui, tu n'as qu'à demander... n'importe quoi.* La soie de sa langue continuait à laper, encore et encore, tandis que ses doigts s'activaient dans l'humidité de son entre-cuisse, la laissant pantelante, avide et geignante, la bouche tendue vers lui, suppliant d'en avoir encore, encore, encore... *S'il te plaît, oui, lèche ma douceur. Prends-la, prends-moi...*

Il se délecta de son corps, sans merci, à un rythme insistant, jusqu'à ce qu'elle se retrouve à onduler en petits cercles nerveux contre sa main, incapable de retenir de petits cris. Elle les entendait, les sons gutturaux qui montaient dans sa gorge, et elle sentait les grognements qui lui répondaient au creux de sa bouche qu'il fouillait inlassablement, plus profondément, plus intensément tandis que ses doigts plongeaient, frottaient jusqu'à ce que le plaisir déferle sur elle en soubresauts voluptueux, une série de vagues de sensations, un tsunami.

— Oh, mon Dieu, Jack... grogna-t-elle dans un murmure.

Son corps se contractait, se détendait puis se contractait à nouveau sous le regard de celui qui lui offrait ce plaisir, totalement absorbé par le spectacle qu'il créait, comme si son plaisir lui appartenait.

Il posait sur elle des yeux incandescents, soulevés par l'émotion et la passion, qui avaient également fait monter le rouge à ses joues dorées. Il était dur et chaud contre elle, une main en coupe derrière sa nuque pour l'obliger à le regarder aussi. C'était incroyablement érotique d'exploser ainsi de plaisir autour de ses doigts, dans l'ancien bureau de son père devenu sa salle de guerre, possédée par cet homme sexy en diable.

— Fais-moi l’amour, supplia-t-elle d’une voix quelque peu troublée par l’orgasme qui venait de démolir à peu près tous ses neurones.

— Pas encore, murmura-t-il.

Il lui déposa un baiser sur le front tout en lui rajustant ses vêtements et en lui recoiffant les cheveux.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, soudain frustrée.

Il lui prit la tête entre ses deux mains et elle perçut l’essence salée de son sexe, combinée à l’odeur de Jack, tel un parfum sublime.

— Parce que le jour où je te prendrai à nouveau, je ne te laisserai plus jamais repartir. *Jamais*. Et tu dois être prête à ça.

Elle le repoussa mais il la serra plus fort contre lui, refusant de la lâcher alors que les joues de Sam s’enflammaient d’un mélange de ressentiment et de gêne.

— Fais-moi confiance, *tesoro*, la rassura-t-il, le cœur dans les yeux. Je te demande de me faire confiance pour agir comme il le faut avec toi. À tous les niveaux.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas faire ça... C’est trop...

Il interrompit ses protestations d’un nouveau baiser ferme, aspirant son hoquet dans sa bouche comme s’il pouvait le goûter. Quand il cessa de l’embrasser, leurs regards se nouèrent et elle lut la vérité dans les siens, une vérité dont l’intimité la brûlait.

*Il l’aimait.*

*Il ferait n’importe quoi pour elle.*

*Il ne la quitterait jamais.*

Peut-être étaient-ce des pensées naïves et dangereuses, un sentiment postapocalyptique suscité par l’orgasme, en tout cas il était bel et bien là. Clair comme de l’eau de roche. Et pour la première fois d’aussi loin qu’elle se souvienne, elle voulait recouvrer la foi. Elle voulait croire en quelque chose qui soit plus fort qu’elle...

1. « La femme fantôme » en espagnol. (N.d.A.)

2. « Petite sœur, calme-toi », en espagnol. (N.d.A.)

3. L’United States Army Signal Corps est une unité de l’armée américaine dont la fonction est de développer, tester, fournir et gérer les communications et les systèmes d’information et de communication pour le contrôle et le commandement des forces armées combinées. (N.d.T.)

4. « Putain ! » en italien. (N.d.A.)



5. « J'aime comme tu m'embrasses » en italien. (N.d.A.)



## **Avril, tard dans la nuit, quelque part au-dessus de la Méditerranée**

*Roxanne*

Assise au bord de son siège dans le jet d'entreprise de Lennox Chase, ses écouteurs anti-bruit aux oreilles, elle captait les froufrous et les parasites en provenance du téléphone de Lightner. Il devait l'avoir dans sa poche, car elle ne percevait que des bribes de conversations assourdies en anglais et en français avec la même voix d'homme non identifiée, à laquelle il avait donné ordres et instructions un peu plus tôt. Elle était tendue et en colère à la fois, agacée de s'être fait avoir par ce salaud, qui une fois de plus jouait avec ses nerfs. Elle détestait vivre dans la peur – la peur que son secret si soigneusement et si longuement gardé ne soit dévidé plus vite qu'une bobine de cuivre.

La soirée avait été longue et atroce. Ce genre de nuits où l'on sent que n'importe quoi pourrait, à tout instant, partir en cacahuète.

Au téléphone, Avi Oded arpentait le jet tout en parlant dans un hébreu pressé avec ses contacts au Mossad. Il tentait de coordonner la capture de Lightner à Istanbul alors qu'eux-mêmes filaient aux États-Unis sur les ordres de Sam. Simon Michaelson était installé sur le canapé du jet à côté de Julien Henri. Tous les deux étaient immobiles et silencieux, les paupières closes, et pourtant Rox doutait qu'ils soient endormis. Talon et Rush se tenaient près de la cuisine, parlant à voix basse tandis qu'Anand Mahto était assis tout seul, le regard perdu par le hublot où disparaissaient les lumières des côtes de Tel Aviv. Comment ces hommes parvenaient à rester aussi calmes et sereins quand elle avait l'impression d'être en feu, ça, elle ne le comprendrait jamais.

Elle se frotta les articulations des mains, abîmées par les coups assésés à Frederica Haug à l'aide de son poing américain en laiton dans l'espoir de lui extorquer des aveux. Rox remarqua un peu tard que ses mains tremblaient

encore des résidus de l'afflux d'adrénaline, alors elle serra fort les poings, résistant au besoin quasi irrésistible de perdre complètement le peu de calme qui lui restait et de frapper la jolie table en bois devant elle.

Talon la détourna de sa mauvaise humeur lorsqu'il s'assit face à elle sur le fauteuil de cuir, en posant devant eux deux verres et une carafe à décanter en cristal contenant ce qui ressemblait à un whisky très cher.

— Tu as besoin d'un sédatif, déclara-t-il en leur versant deux doigts de liquide ambré.

— J'ai surtout besoin d'un bazooka, répliqua-t-elle sèchement. Je n'en reviens pas qu'on soit en train de partir dans la direction opposée à l'endroit où ce trouduc atterrit d'ici moins de quinze minutes.

Talon poussa le verre dans sa direction.

— Bois.

Rox obtempéra et vida le whisky. La brûlure soyeuse et fumée lui glissa le long de la gorge pendant que Talon avalait son propre verre, avant de leur en verser une autre dose.

— Tu n'es pas une militaire, devina-t-il.

Elle leva les yeux au ciel.

— Qu'est-ce qui m'a trahie ?

— *Primo*, tu prends la chose personnellement, répondit-il. Et *secundo*, tu n'es pas habituée à recevoir des ordres. Nous, on peut être une sacrée troupe de connards quand on veut, mais on sait poser le doigt sur la couture du pantalon. Ça te tue de lâcher l'affaire pour l'instant, je me trompe ?

— Tu veux en venir où, là ? grogna-t-elle. Et comment est-ce que je pourrais aller dans l'autre sens ?

Talon se pencha en avant pour ajouter à voix basse :

— Tu es Roxanne de Soto... la sœur d'Alejandro.

*Putain... Tout le monde était au courant de son identité ou quoi ?* Elle parvint de justesse à garder une expression neutre.

— Ne t'inquiète pas, reprit Talon. Rush et moi, on sait qui tu es parce qu'on était à l'hôpital en Allemagne, quand Alejandro est arrivé pour reprendre les rênes de la sécurité de Sam. Il a dit que c'était toi qui l'envoyais. C'est la seule raison pour laquelle Sam ne l'a pas renvoyé direct.

Rox se cala lentement contre son dossier et balaya la cabine d'un regard, l'air de rien, en se demandant si quelqu'un avait entendu.

— Quelqu'un d'autre est au courant ?

Talon secoua la tête.

— C'est ton secret. Ça ne me regarde pas de connaître le pourquoi du comment.

Assise face à cet homme, elle se rendit soudain compte, à force de l'observer, qu'il voyait tout. Il le devait forcément, pour être aussi bon tireur. *Pouvait-elle lui faire confiance ?* De toute façon, elle n'avait pas vraiment d'autre choix.

À l'autre bout de la cabine, elle posa les yeux sur Rush, posté dans la cuisine, qui discutait avec l'hôtesse tout en avalant un sandwich. Il surprit son regard et lui adressa un hochement de tête nonchalant, à la manière des gars du Sud. Talon et Rush étaient les poulains de Sam. Si celle-ci leur faisait confiance, alors Rox aussi.

Ça s'appelait la loyauté.

Elle songea au diamant qu'elle portait, accroché à une longue chaîne autour de son cou. Elle se remémora le jour où Sam le lui avait donné, alors qu'elle se remettait encore de ses nombreuses opérations, quand elle souffrait si fort qu'elle désirait mourir, parce que ça aurait été tellement plus facile que de survivre et de guérir.

Elle se rappela les yeux de Sam, noirs comme la nuit, lorsqu'elle lui avait soufflé :

— Tu es un diamant, Roxy. Rien ne te brise. Ne l'oublie jamais.

Ça s'appelait la confiance.

Elle reporta son attention sur l'homme assis face à elle et admit quelque chose qu'elle avait refusé de confirmer à qui que ce soit depuis des années.

— Si tu savais qui j'étais, pourquoi n'en avoir rien dit ?

Il haussa les épaules.

— Tu ne t'es pas présentée sous ce nom et, honnêtement, j'essayais de comprendre pourquoi Sam t'avait embauchée pour retrouver l'homme qu'elle veut justement tuer elle-même. Disons que j'étais curieux.

— La curiosité a tué le *gato* commenta-t-elle.

Cependant, elle appréciait sa franchise. Talon la désignait du doigt, mais il le faisait sans aucune menace.

— Tu m'as sauvé la vie, dans l'entrepôt. Un saut périlleux de plus et je m'écrasais au pied du toit. Je t'en dois une.

— On se fait un câlin ? la taquina-t-il.

Rox haussa un sourcil.

— Tu veux une prise du sommeil ?

— Par toi ? Quand tu veux.

Elle contempla ce séduisant démon par-dessus le rebord de son verre.

— Je n’arrive pas à décider si je t’aime bien.

— Toutes les femmes m’aiment. Elles ne peuvent pas s’en empêcher, déclara-t-il avec cette sorte d’arrogance à l’état brut qui faisait son charme.

— Ou bien elles sont trop naïves, répliqua-t-elle.

Talon lâcha un rire éhonté avant de lever son verre.

— À ceux qui nous ont vus à notre meilleur et à notre pire, et qui n’ont pas vu la différence.

Rox entrechoqua son verre avec le sien, les yeux dans les yeux.

— Je bois à ça. Et à Cameron Kurt. Qu’il ait atteint les portes du paradis avant que le diable n’ait appris sa mort.

Alors qu’ils sirotaient leur whisky, un appel passé sur le téléphone de Lightner attira l’attention de Rox. Elle chaussa son casque audio. Talon se pencha vers l’avant.

— Oui ? répondit brièvement Lightner.

— Tu as cru que tu pourrais nous berner et t’en tirer aussi facilement ?

Son interlocuteur au bout du fil parlait avec un fort accent – dont Rox ne parvenait pas à déterminer avec précision l’origine, mais qui lui paraissait venir d’Europe de l’Est.

— Je n’ai pas la moindre idée de ce à quoi tu fais référence, Dmitri, rétorqua Lightner d’un air agacé. Je t’ai déjà conseillé de diminuer la coke, ça te rend parano.

— L’aéroport fourmille de policiers, insista le fameux Dmitri. On les a vus en atterrissant. On reprend déjà la direction de la piste. Le contrat est rompu.

— Tu t’énerves pour rien, siffla Lightner. Comment tu peux en être aussi sûr ?

— Je viens de t’envoyer la vidéo sur ton téléphone, tu n’as qu’à regarder toi-même.

Rox claqua des doigts en direction d’Avi. Toujours au téléphone, il s’approcha néanmoins, une expression interrogatrice sur le visage. Elle ôta brusquement son casque et monta le son de son ordinateur afin que tout le monde puisse entendre. Aussitôt, les hommes se levèrent et s’attroupèrent autour d’elle. Avi interrompit sa conversation et colla son téléphone contre son épaule tandis qu’il se penchait par-dessus Rox. Jaime avait synchronisé les appareils, si bien qu’ils pouvaient voir l’écran de Lightner sur l’ordinateur portable de Rox. Lightner regardait un enregistrement vidéo neigeux d’une file indienne de

véhicules de police turcs blanc et bleu se dirigeant vers le terminal des jets privés de l'aéroport.

— Quelqu'un à l'aéroport en Israël a dû les avertir, ces connards, marmonna Lightner, qui avait reporté le combiné à son oreille. On va se réacheminer vers Ankara. On peut y être d'ici quinze minutes.

— Non, le contrat est rompu, répéta Dmitri d'une voix empreinte de colère. Ta photo passe en boucle sur Al Jazeera. Tu es démasqué. On ne fait plus affaire avec toi. En réalité, je doute que quiconque accepte de s'approcher de toi après ça.

Sur quoi, il raccrocha. Lightner lâcha un juron et entreprit aussitôt d'atteindre le site d'Al Jazeera sur le moteur de recherche de son téléphone. Là, en effet, les gros titres proclamaient en anglais, farsi, arabe, français et hébreu : *L'infâme Lucien Lightner, poseur de bombes de Londres, refait surface sous de fausses identités*. La photo de son ancien visage apparaissait juste à côté d'un cliché du nouveau, avec un message défilant en dessous égrenant tous ses alias connus.

— Putain de merde ! s'exclama soudain Lightner.

— Monsieur ?

— Jusqu'où est-ce qu'on peut aller sans refaire le plein de carburant ? demanda Lightner.

— Environ quatre mille milles nautiques, monsieur.

— Ordonnez au pilote de dévier de sa route. On n'atterrit pas à Istanbul. Qu'il se dirige vers l'ouest. Immédiatement ! Et trouvez un endroit calme où remplir les réservoirs afin d'arriver à Houston en bout de course.

— Mais...

— Faites ce que je vous dis, nom de Dieu ! cria Lightner.

Un frisson parcourut Rox quand elle l'entendit paniquer. Malgré toutes les difficultés qu'elle avait dressées en travers de la route de ce salopard au cours des mois passés, jamais elle ne l'avait vu perdre son calme à ce point. Elle lui avait pourtant pris son argent, sa femme, sa maîtresse, son entreprise, son fils et à présent son identité. Il n'en pouvait plus. Il était sur le point de craquer. Elle le sentait.

*Prends ça, sac à merde. Tu m'aimes toujours bien ?*

— L'idée de Sam a fonctionné ! commenta-t-elle avec un sourire.

Avi hochait la tête mais ses prunelles noisette gardaient une expression inquiète, et des lignes soucieuses plissaient les commissures de ses lèvres.

— N'empêche qu'il a encore l'ogive.

Rox haussa les épaules avec nonchalance.

— Ouais, mais nous, on a les traceurs sur le système d'exploitation de son téléphone. On vient vraiment de le coincer.

Talon et Rush échangèrent un regard.

— On ferait mieux d'aller dire au pilote d'accélérer notre vitesse de croisière. Il faut absolument qu'on arrive à Houston avant lui.



## Avril, matin, ranch Wyatt, Texas

*Jack*

Samantha entra dans la cuisine vêtue d'un fourreau vert émeraude – une véritable bombe atomique. Elle avait peint ses lèvres en rouge vif et relevé ses cheveux bruns en un chignon retenu par des pinces, ce qui mettait en valeur les émeraudes en forme de larmes suspendues à ses oreilles. Et Jack n'avait qu'une idée en tête en la voyant : l'entraîner à l'étage pour dénouer complètement cette coiffure parfaite.

— Tu es sublime, *tesoro*, lui confia-t-il en s'approchant d'elle à grandes enjambées. Je ne pense pas que je vais te laisser filer à Houston sans moi.

— C'est un déjeuner entre dames, lui rappela-t-elle, sans pour autant l'empêcher de l'embrasser.

— Encore mieux, ronronna-t-il à son oreille. Elles viendraient me manger dans la main, tes DAR.

— Oh, bon Dieu, je t'en supplie, autorise-le à prendre ma place comme garde du corps pour aujourd'hui, geignit Alejandro, qui entra à son tour dans la cuisine, en costume sombre et cravate. Je ne crois pas que je vais supporter une bande de mondaines bégueules qui vont s'amuser à faire boire une jeune fille blanche au beau milieu de la journée sous prétexte de discuter art.

— Soigne ton langage, jeune homme, le gronda Hannah. Les Daughters of the American Revolution sont bien plus que des mondaines. Elles forment une organisation fondamentale qui sert notre nation depuis plus de cent vingt ans et...

— Vous avez raison, je vous demande pardon. Vous êtes ravissante.

Ayant ainsi coupé l'herbe sous le pied d'Hannah, de Soto la contourna pour saisir la cafetière. Mais c'était vrai, qu'elle était resplendissante, dans un tailleur Chanel ivoire brodé de fils d'argent. Un collier de perles à trois rangs ornait son

cou. Hannah jeta un regard désapprobateur à Alejandro, partie pour continuer à le rabrouer, quand ils furent interrompus par le battement sonore des pales de l'hélicoptère des Wyatt.

— Pile à l'heure, commenta Samantha qui s'écarta de Jack, un œil rivé à sa montre. On renverra l'hélico pour l'oncle Grant et toi plus tard dans l'après-midi, alors tenez-vous prêts. Le reste de l'équipe atterrit à Houston ce soir. On pourra discuter des prochaines étapes de notre plan à ce moment-là.

Jack l'attrapa par la main alors qu'elle se dirigeait vers la porte de la cuisine.

— Tu es certaine que tu ne veux pas que je t'accompagne ? Je peux me montrer très persuasif quand je veux, ajouta-t-il avec un regard suggestif, dans une ultime tentative.

— Oh ça, je le sais bien, répondit-elle, une lueur canaille dans les yeux. Mais je préfère que Jaime et toi passiez la matinée à mettre votre père au courant des derniers événements concernant Lightner. On aura bien besoin de toute l'aide possible de la CIA et du FBI pour couvrir l'intégralité des aéroports de la région de Houston. Sandro est notre moyen le plus rapide pour que tout le monde soit sur le pont.

— Jaime est en train de le traquer au moment où l'on parle, l'assura Jack. Le jet de Lightner vient de quitter la Mauritanie. À moins qu'il ne jette ou ne détruise son téléphone, on saura exactement où il prévoit d'aller dès qu'il débarquera. (Il jeta un coup d'œil à sa montre.) On a une *conf call* dans dix minutes.

— Bien.

Samantha se tut, l'air hésitant pendant une seconde.

— Tu es sûr que tu veux rester, Jack ? Ça ne me dérange pas de servir d'appât, mais si tu es à mes côtés, Lightner risque de faire d'une pierre deux coups. Je ne veux pas avoir ça sur ma conscience.

— Ça ne sera pas sur ta conscience, *tesoro*, lui répondit-il du tac au tac. C'est ma décision. Et Lightner n'aura l'occasion de nous nuire que s'il parvient à se soustraire à notre surveillance.

— Ce qui est tout ce qu'il y a de possible, si l'on considère la taille de l'État du Texas. Ce connard peut bien atterrir n'importe où, conclut-elle avec un soupir.

— C'est un risque qui n'est pas nécessaire, intervint Alejandro en sirotant son café. Tu pourrais coordonner ta part de la mission tout aussi facilement depuis Chicago. Tu n'as pas besoin d'être ici pour ça.

— De mon point de vue, si Lightner réussit à échapper aux autorités, le fait de nous voir ensemble, Samantha et moi, ne fera que l'attirer plus vite à nous, tel

un taureau vers une cape rouge, déclara Jack. On doit faire en sorte que la mariée soit trop belle pour être négligée. (Il tourna les yeux vers Samantha.) Je ne pars pas, OK ?

Elle hocha la tête.

— Bien.

L'hélicoptère des Wyatt atterrit dans le champ près de la maison. Jack vit le copilote ouvrir la portière.

— On nous attend, les enfants, annonça Hannah.

Samantha croisa le regard de Jack une dernière fois avant de franchir le seuil. Sentant son hésitation, il s'avança vers elle et lui donna un baiser appuyé sur la bouche.

— Tout ira bien, promit-il en lui soulevant le menton. Va à ton déjeuner, fais ouvrir leur bourse à toutes ces femmes d'influence, et je serai là en début de soirée quand le reste de la cavalerie débarquera.

Elle prit une profonde inspiration.

— Prête à tout casser ? demanda Hannah en passant la lanière de son sac en bandoulière.

Samantha lui adressa un sourire.

— Tu n'as pas idée.

« À l'aide ! » murmura Alejandro sans un son tandis qu'il tenait la porte ouverte pour ces dames. Jack réprima un éclat de rire et, en secouant la tête, il les suivit sur la terrasse. Il les regarda grimper dans le Sikorsky. Leur décollage agita l'herbe de la prairie en une série de vagues verdoyantes.

Cela faisait à peine quelques jours qu'il était arrivé au Texas pour voir Samantha, et pourtant beaucoup de choses s'étaient produites. Il avait l'impression qu'ils galopaient ensemble vers une issue totalement différente de celle qu'il avait eu tant de mal à imaginer quelques mois plus tôt. Une issue terrifiante et enthousiasmante à la fois : les deux faces d'une relation compliquée avec une femme qui l'enivrait tout en l'exaspérant.

Malgré les montagnes russes émotionnelles, il était plus certain que jamais de vouloir cette femme – cette justicière, cette guerrière, cette commandante d'hommes. Plus il en apprenait sur Samantha, plus cette vérité devenait indéniable à ses yeux. Cette femme était aussi à l'aise dans un vieux jean avec des bottes de *cow-boy* que dans une robe de créateur, avec au cou ou aux doigts des pierres aussi grosses que le poing. Elle avait la force et l'esprit pour conduire les autres à la bataille, telle Athéna, mais la vulnérabilité de pleurer dans ses bras quand les guerres étaient terminées. C'était une tueuse, une amante, une

cheftaine, une lionne. Elle protégeait ceux qu'elle aimait avec une férocité à couper le souffle. Elle franchissait les barrières et les obstacles avec la détermination de l'océan. Elle aimait passionnément, pourtant elle faisait rarement confiance. Elle scintillait et éblouissait comme un diamant. Un diamant dur, froid et imparfait, mais sublime. Rare et incomparable. Forcée par une pression et des circonstances auxquelles la plupart ne survivraient jamais.

Jack n'était pas certain de ce que l'avenir leur réservait, mais il savait que, quoi qu'il arrive, leurs destins seraient liés. Il la suivrait jusqu'en enfer. Il lui montrerait le paradis, si elle le laissait faire. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à tenir ses promesses. À savoir : rester à ses côtés quoi qu'il advienne. Oui, il relèverait sa partie du défi. Et pour le reste, eh bien ils verraient.

— *Vento, tempo, donne e fortuna... Prima voltano e poi tornano, come la luna*<sup>1</sup>, murmura-t-il à l'adresse du ciel sans nuages, du ciel infini dans lequel elle avait disparu à bord de l'hélicoptère. Fais-moi confiance, *tesoro*. Fais-moi confiance pour ne pas te laisser tomber.

<sup>1</sup>. « Le vent, le temps, les femmes et la chance... D'abord ils se détournent, et puis ils reviennent, comme la lune » en italien. (N.d.A.)



## **Avril, mi-journée, Tours Wyatt, Houston, Texas**

*Samantha*

*Gants blancs et bonnes manières.* Voilà tout ce à quoi Samantha parvenait à penser, assise au déjeuner de la fondation Wyatt que la tante Hannah organisait pour les DAR de Houston. La large terrasse en ardoise du penthouse était parée de jolies pergolas, de voûtes gazeuses sous lesquelles ces dames déjeunaient avec une vue sublime sur les gratte-ciel de Houston en arrière-plan. Les serveurs en vestes blanches servaient des langoustines grillées arrivées tout droit des îles Féroé, parsemées de cuillerées de caviar d'Hokkaido. Des orchidées parfaitement fleuries ornaient de fastueux bouquets au centre des tables tandis que les vibrations mélodramatiques d'une harpe accompagnaient le heurt délicat des flûtes en cristal et les rires ravis. Bref, ces femmes fortunées passaient un bon moment.

Samantha était assise au centre de la table avec les grands pontes du club, et elle déployait de gros efforts pour feindre un quelconque intérêt à l'écoute des derniers potins de la haute société, de ceux qui faisaient Houston.

— Vous avez entendu qu'il a perdu tout son argent dans cette propriété commerciale sur laquelle il avait investi au Mexique ?

— Oh non, elle l'a quitté pour un homme plus jeune. Grand bien lui fasse...

— Je viens de me les faire refaire. Qu'en pensez-vous ?

— Il donne toujours de fabuleux conseils en matière de placements en Bourse. Nous avons réalisé un bénéfice de douze pour cent, au trimestre dernier.

— Elle est dévastée, bien sûr, mais à quoi peut-on s'attendre de la part d'un homme qui vous présente comme sa « première femme » ?

*Qu'on me tue sur-le-champ,* songea Sam.

Elle posa les yeux sur Alejandro à l'autre bout de la terrasse. Malgré ses lunettes de soleil, elle perçut le sourire narquois qui lui répondit, accompagné d'un hochement de tête imperceptible.

*Je te l'avais dit.*

Elle prit une petite gorgée de son champagne, sec et pétillant sur la langue. Ce genre de déjeuners et de fréquentations, c'était l'autre versant de l'épée à double tranchant qu'était sa vie. Elle devait assister à des fêtes comme celle-ci parce qu'elles constituaient des passages obligés pour une femme de son standing. Une énorme fortune impliquait d'énormes responsabilités.

« La richesse sans le travail, ça n'existe pas, lui répétait son père. C'est encore plus dur quand on l'a, parce que le pouvoir et l'influence sont plus épuisants à conserver que les capitaux eux-mêmes. »

La fondation Wyatt était la fierté de sa tante, sa joie. De bien des manières, c'était aussi le travail de sa vie, depuis la mort de Rob et de Ry. Grâce aux efforts et aux décisions d'Hannah, la fondation finançait d'innombrables œuvres caritatives, qui allaient des anciens combattants à la recherche médicale et au développement de découvertes importantes à l'hôpital pour enfants du Texas.

À de nombreuses reprises, on avait écrit des articles sur Hannah et son influence dans le domaine caritatif, et un déjeuner tel que celui d'aujourd'hui pouvait facilement générer plusieurs millions de dollars en nouvelles sources de financement, si elles jouaient bien leurs cartes.

Et si cela impliquait pour Sam de surmonter sa répugnance pour les papotages sans conséquence et autres ragots, eh bien soit. Elle se rappela que dans moins de six heures, elle aurait renfilé des vêtements confortables et retrouvé son équipe pour faire ce qu'elle aimait le plus, à savoir élaborer des stratégies. Organiser sa confrontation devenue inévitable avec Lightner... Un moment qui l'obsédait depuis des mois maintenant.

Son attention fut soudain attirée par sa voisine de table, quand cette dernière se pencha vers elle pour déclarer :

— Mon Dieu, j'adore le travail de Wesley Elliott. Quand Hannah m'a annoncé qu'il avait fait don de ses photos pour la vente aux enchères de cette année, j'étais si enthousiaste que j'ai failli sortir mon chéquier sur-le-champ.

En parlant, elle désignait du menton les grands clichés apportés par des ouvriers munis de gants blancs et déposés sur des présentoirs devant les tables.

Une série de huit monochromes montrant un corps de femme en gros plan – du moins, des parties de ce corps –, chacun des clichés présentant un grain magnifique. Aucune photo ne montrait le corps en entier, l'identité de leur

propriétaire n'était définie que par la courbe douce d'une clavicule, l'inclinaison d'une épaule, le jeu subtil entre muscles et os le long du dos, le renflement mystérieux et hypnotique d'une bouche. Les images étaient captivantes. Non, elles étaient plus que ça. Elles étaient *familiales*.

Samantha vida sa flûte de champagne, tâchant de se convaincre que c'étaient les bulles qui lui montaient à la tête tandis que les femmes qui l'entouraient redoublaient de pépiements appréciatifs, poussant des « ooh » et des « aah » devant l'érotisme austère et raffiné des œuvres.

— Mon Dieu, il ferait passer Mapplethorpe pour un amateur, commenta une autre de ces dames. Vous voyez comment il a utilisé la lumière ? Ça en dit long sur ses sentiments pour elle. Oh, là, là, si un homme pouvait me regarder comme ça à nouveau...

Une main sur le cœur, la femme accompagna son analyse d'un soupir mélancolique.

Samantha ne se rappelait pas quand ces clichés avaient été pris. Elle se remémorait juste les sensations – l'imprudence du premier amour, la confiance extraordinaire qui accompagnait le sentiment d'aimer une personne pour toute une vie. Seulement, il ne s'agissait pas seulement d'un premier amour, du moins pas pour elle. La passion qu'elle avait éprouvée pour lui était plus puissante, plus viscérale. Wes était devenu une partie d'elle-même, à cette époque de sa vie. Il lui avait imprimé sa marque dans le cœur comme une plante enfouit ses racines, profondes et fortes, longtemps après que la fleur fragile a fané.

C'était presque douloureux de contempler ces photographies. Elle se demanda brièvement si quelqu'un dans la salle s'était rendu compte qu'elle était le modèle. Que les clichés étaient le produit des moments qu'ils avaient passé ensemble, une représentation obsédante de ses souvenirs : l'amour éblouissant, l'intensité hédoniste, l'aveuglement, la confiance forcenée, suivis par les déceptions inévitables, les ecchymoses, la solitude douloureuse qui l'avait hantée des années durant.

Samantha leva son verre de champagne. Qui fut aussitôt rempli à nouveau. Stoïque, elle resta assise, à batailler pour ne pas réagir pendant que les participantes du déjeuner se pâmaient devant les photos, louant l'artiste et spéculant sur l'identité de sa muse.

Hannah se leva, resplendissante et charmante, tout sourire face au groupe de femmes.

— Le talent présenté devant vous ne nécessite pas vraiment de longs discours, commença-t-elle, une lueur sincèrement ravie dans les yeux. Cet



homme est de loin l'un des photographes les plus doués de notre époque, et le prix Pulitzer qu'il a reçu est là pour le prouver, ajouta-t-elle avec un petit rire. J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance alors qu'il n'était qu'une étoile montante, il y a bien des lunes, et aujourd'hui il a eu l'amabilité d'offrir quelques-unes de ses œuvres pour notre vente aux enchères de cette année. J'ai l'immense plaisir, mesdames, de vous présenter Wesley Elliott.

Tout sourire, sa tante se tourna vers l'entrée de la terrasse.

*Oh non...* Hannah avait omis de mentionner que Wes devait se joindre à la fête. Samantha ne l'avait pas revu depuis Austin, la nuit douce-amère où il lui avait fait ses aveux.

Wes apparut dans un pantalon de lin et une chemise blanche qui le faisait apparaître encore plus bronzé et ses cheveux plus fauves que d'habitude. Ses yeux léonins embrassèrent le groupe, avec ce sourire qu'il maîtrisait depuis tant d'années. Le charisme émanait de lui telle une aura.

Samantha entendit des femmes ouvrir leurs éventails, et les « oh, là, là » chuchotés furent bien vite suivis de quelques gorgées précipitées de boissons fraîches, tandis que les regards restaient rivés à la superbe célébrité debout devant elles.

Sam resta parfaitement immobile sur son siège, jusqu'à ce que les yeux de Wes trouvent les siens après un lent balayage de la terrasse. Aussitôt il pivota face à elle, comme un aimant, alors qu'Hannah se dirigeait vers lui pour l'enlacer rapidement.

— M. Elliott a bien voulu prendre de son temps pour répondre aux éventuelles questions que vous pourriez avoir sur les photographies présentées ici ou sur son travail en général. Je vous en prie, n'hésitez pas à venir lui parler, et n'oubliez pas, mesdames : le prix d'appel est fixé à cinq cent mille dollars, alors pensez à encourager toutes vos amies à apporter leurs chéquiers lors du gala de samedi soir, conclut Hannah avec un clin d'œil et un sourire.

À la suite de quoi, elle entraîna Wes vers un groupe de dames impatientes de faire sa connaissance.

*Hannah lui avait-elle dit que Wes avait donné des photos pour les enchères ?* Samantha se rappelait vaguement avoir discuté des détails du gala, au cours des semaines écoulées. Mais, trop focalisée sur ses propres soucis et malheurs, elle avait dû rater la partie où Wes faisait don à la cause d'un demi-million en photographies.

Elle écouta le bourdonnement aigu des conversations surexcitées alors que Wes déambulait sur la terrasse en décrivant un cercle lent, souriant, saluant et

conversant comme un vrai pro. Hannah restait à ses côtés, telle une habile dresseuse qui s'assurait qu'il ne reste jamais coincé au même endroit trop longtemps. C'était fort aimable de sa part, sachant le nombre de femmes présentes qui auraient adoré monopoliser le temps de leur prestigieux invité.

Samantha but une nouvelle flûte de champagne et reporta son attention sur les photos qu'il avait prises d'elle quand ils étaient jeunes et amoureux. Le choc était passé, maintenant, pour laisser place à un ressentiment lent mais incendiaire face à ce qu'elle percevait comme la trahison de certains de leurs moments les plus intimes. Il s'agissait là de photos d'elle, même si personne ne le savait. Des photos de leur amour, même si celui-ci avait fini de se consumer depuis de longues années. Des photos qui lui appartenaient, à elle, autant qu'à lui. Et à personne d'autre. Elle avait la sensation de mettre ses secrets – *leurs secrets, leur intimité* – aux enchères.

Sam se leva et croisa le regard de Wes à travers la terrasse. Il dut percevoir la colère dans ses yeux, la fureur brûlante sous le calme apparent. Trop vulnérable et à vif pour lui parler, trop irritée et blessée pour être sûre de bien se tenir dans cette compagnie raffinée, elle s'excusa auprès des convives de sa table en les voyant, Hannah et lui, se diriger dans sa direction. Elle s'éloigna en boitillant aussi vite que son dos le lui permettait, pressée de trouver un peu d'intimité dans les profondeurs fraîches de l'appartement, en envisageant de carrément quitter la sauterie.

*Prends-toi, voyons, se morigéna-t-elle, furieuse. Entre lui et toi, c'est fini depuis bien longtemps, pourquoi est-ce que ça te touche ?* Et puis, il y avait le sujet Jack, désormais... Mais bon Dieu, pourquoi est-ce que ça faisait encore aussi mal ? Car c'était plus qu'une simple animosité, une simple amertume. C'était la douleur que l'on ressent quand on gratte une plaie qui n'a pas encore cicatrisé.

Alejandro s'apprêtait à la suivre, mais elle leva la main et secoua la tête.

— Je vais juste aux toilettes, mentit-elle.

Sur quoi elle emprunta le couloir conduisant à sa chambre. Mais une main lui enveloppa le bras avant qu'elle n'ait parcouru la moitié du chemin.

— Tu vas quelque part ? lui demanda Wes à l'oreille.

*Cette voix...* Elle était plus chaude et plus sensuelle que ça ne devrait être autorisé.

Sam se libéra d'un mouvement brusque et lui jeta un regard noir.

— Oui, je vais loin de toi.

Sa réponse lui valut un sourire narquois, comme si cette idée même était risible.

— Tu m'en veux toujours pour la dernière fois, ou est-ce qu'il s'agit de quelque nouveau grief, Sammy ? demanda-t-il sur un ton moqueur. Parce que j'ai l'impression que, quoi que je fasse, tu trouves toujours quelque chose à me reprocher.

— Tu as un sacré culot, de revenir dans ma vie, siffla-t-elle, prenant toutefois soin de parler assez bas pour que les serveurs qui passaient par là avec des chariots chargés de desserts ne l'entendent pas.

Alejandro apparut dans le couloir mais, d'un geste de la main, Sam lui intima de rester à l'écart. Wes plissa les paupières.

— Je t'ai avertie que j'étais de retour, et je le pensais. Ce n'est pas ma faute si j'ai dû commettre un acte quelque peu flamboyant pour attirer ton attention. Tout ce que je te demande, moi, c'est de m'écouter.

— « Flamboyant » ? répéta-t-elle, incrédule. Comment oses-tu ? Tu t'es immiscé dans ma vie pile au moment où je ne voulais pas de toi, et tu as commencé à remuer plus de merde qu'une seule personne ne peut en déterrer. Et ensuite, tu as le toupet de vendre des putains de photos de moi qui... qui...

Les mots lui manquaient soudain, l'émotion était trop forte pour qu'elle parvienne à parler.

— Dis-le avec tes propres mots, fit-il d'un ton cajoleur.

— Va te faire foutre. C'est assez parlant, comme ça ? rétorqua-t-elle.

Il la saisit par le coude et la guida vers sa chambre.

— Qu'est-ce que tu fiches ? cracha-t-elle en essayant de se dégager.

— La conversation que nous devons avoir doit rester privée, l'informa-t-il. Je refuse que notre passé fasse les choux gras de la bonne société de Houston pendant l'année à venir, alors retiens-toi de me brailler dessus jusqu'à ce que tu puisses le faire derrière des portes closes.

Tel un missile à guidage thermique, il trouva la suite qu'elle occupait, ouvrit sa porte et les entraîna tous les deux à l'intérieur avant de refermer à clé derrière eux.

— Tu disais ?

— Pourquoi tu me fais ça, bordel ? s'écria-t-elle, incapable de retenir plus longtemps ses émotions. Et comment tu as pu vendre ces photos de moi ? Elles sont du domaine de l'*intime* !

— Personne d'autre que nous ne le sait, ça, répondit-il calmement. De plus, je devais trouver le moyen d'attirer ton attention après que tu m'as jeté, la

dernière fois.

— Eh bien, tu l'as, mon attention.

Elle traversa la pièce avant de se retourner face à lui. Elle avait besoin de cette distance.

— Tu es un sale égoïste, Wesley Elliott. C'est toi qui m'as quittée, faut-il vraiment que je te le rappelle ? Et maintenant, tu reviens de force dans ma vie au pire moment possible et tu te mets à ressortir mes souvenirs les plus douloureux. Et tout ça pour quoi ? Attirer mon attention ? Non, mais tu es sérieux, là ?

— Aussi sérieux qu'une attaque cardiaque, répondit-il sans reculer d'un pas. Quand est-ce que tu vas cesser de me haïr assez longtemps pour voir que tout ce que je fais ces temps-ci, je le fais à cause de toi – *pour* toi – et parce que je t'aime plus que j'aime quiconque ou quoi que ce soit – à commencer par moi ?

Lâchant un soupir, il se passa une main dans les cheveux et s'agrippa la nuque dans un geste frustré.

— Sam, je n'ai pas travaillé depuis des mois. Je passe mes nuits à appeler Dieu sait où pour essayer de comprendre ce qui a mal tourné pour ta famille, cette fameuse nuit. Je suis tellement obsédé par toi que je n'arrive même pas à penser à d'autres femmes, et encore moins à m'y intéresser.

— Dans ce cas, pourquoi exposer des photos de moi nue au regard de tout le monde ? cria-t-elle, perdant définitivement son calme.

Wes était la seule personne au monde capable de l'irriter à ce point. Avant de comprendre ce qu'elle faisait, elle saisit un livre sur la table de chevet et le lui jeta.

Il l'évita de justesse.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

Il plongea au moment où un autre livre passait à deux doigts de sa tête pour s'écraser contre le mur dans un bruit mat.

— Tu vas arrêter, oui ? cria-t-il à son tour.

En deux enjambées, il avait traversé la chambre et lui immobilisait les bras avant qu'elle n'ait le temps de lui envoyer d'autres objets à la figure.

— Oui, j'ai choisi ces photos exprès parce que je savais qu'elles te prendraient aux tripes, Sammy. Mais au final, je ne l'ai pas fait pour te blesser, ajouta-t-il en la secouant un peu, usant de la violence comme elle l'avait fait. Bon Dieu, je les retire de la vente, si tu me le demandes. Je donnerai autre chose à Hannah pour cet événement. Elle peut bien mettre mon prix Pulitzer aux enchères, pour ce que j'en ai à foutre.

Soudain il l'attira contre son corps puissant et son odeur épicée familière la submergea, la ramenant à une époque où elle se serait volontiers pelotonnée contre lui, enivrée par son besoin de cet homme.

Mais ce serait du masochisme.

S'autoriser à ressentir quoi que ce soit pour un homme tel que Wes, ça revenait à se tenir en bordure du paradis, où l'on éprouve juste assez de ses plaisirs pour savoir qu'on n'en aura jamais assez. En étant avec lui, elle était consciente qu'il pouvait aisément la pousser au-delà de ses limites, la convaincre d'à peu près n'importe quoi, et elle le laisserait faire car, avec lui, elle voulait désespérément être submergée et convaincue. Wes était le genre d'homme qui se glissait sous votre peau et vous faisait perdre la raison par la seule opération de ses charmes. Son air canaille et sa rébellion innée avaient toujours été la source de son incroyable attrait et, aux yeux d'une fille qui s'était pliée à tant de règles, qui avait justifié les espoirs que l'on plaçait en elle, Wes représentait l'incarnation du fruit défendu. Il ne jouait pas selon des règles. Il vivait vite et librement, parcourait le monde sans bagages, mais au fond, c'était justement pour ces raisons-là qu'il n'était pas resté. Et même si sa romance avec lui ne constituait qu'un bref épisode dans une vie entière d'expériences, les seuls souvenirs des sentiments que cet homme lui inspirait jadis prenaient une résonance d'une intensité folle, si forte parfois qu'elle aurait presque tout donné pour le récupérer – et presque tout risqué.

Mais elle n'avait pas le pouvoir de l'obliger à rester. Elle ne l'avait pas eu alors, elle ne l'avait pas davantage maintenant.

Sam comprit en cet instant que Wes, malgré sa franchise, n'avait pas grand-chose à voir avec la notion de constance. Il pouvait bien lui jurer ses grands dieux qu'il avait changé. Il pouvait promettre que jamais plus il ne l'abandonnerait. N'empêche que le changement était une caractéristique humaine, et si fort qu'il la croie faite pour lui – ça, elle n'en doutait pas –, il y avait une différence entre le besoin émotionnel et la forme de courage que requérait une relation sur le long terme. C'était d'ailleurs un constat que Jack venait de faire aussi.

*Bon sang, Jack...* Est-ce qu'elle l'avait bien embrassé, pas plus tard que ce matin même ?

— Quand est-ce que tu vas me pardonner ? poursuivait Wes en l'attirant contre lui.

— Je te pardonne, grinça-t-elle. Maintenant, lâche-moi.

— Mentreuse.

Il lui passa une mèche de cheveux derrière l'oreille et la contempla comme s'il parvenait à lire dans son cœur.

— Tu ne serais pas aussi furax contre moi si tu ne tenais pas encore à moi, chérie.

Elle détestait la vérité incontournable de cette affirmation.

— Allez, admetts-le, susurra-t-il. J'ai choisi ces photos dans l'unique but de voir si elles te feraient réagir. Si tu n'en avais rien eu à faire, alors j'aurais su de façon certaine que tout était terminé entre nous. Mais quoi qu'il en soit, j'avais besoin d'être fixé.

Il lui passa la pointe de ses doigts calleux sur la joue.

— Que je sois en colère parce que tu as partagé des photos intimes de moi, ça ne signifie pas que je suis encore la fille de ces photos, Wes, argua-t-elle.

Elle posa les deux mains sur son torse, sentit les battements solides et rassurants de son cœur, les plaines dures de ses pectoraux, la musculature qu'elle avait connue dans une autre vie et qu'elle reconnaissait toujours. Elle le repoussa, lentement mais fermement. Le silence qui s'installa entre eux crépitait d'électricité quand il baissa les yeux sur elle et y lut la vérité.

— Sam... Ne fais pas ça...

Elle prit une profonde inspiration et lâcha les mots :

— Je ne suis plus amoureuse de toi, Wes. Depuis bien longtemps.

L'expression de Wes semblait hésiter entre le choc et une terrible douleur. C'était le visage d'un homme qui s'était fait tirer dessus au moment où il s'y attendait le moins, et que la balle l'avait touché en plein cœur. Sam était bien placée pour le connaître, cet air. Elle avait vu des hommes tomber à genoux, une main portée à leur blessure comme s'ils ne comprenaient pas comment une telle chose avait pu arriver ou ce qu'ils pouvaient y faire. Oui, Wes avait l'air d'un homme mort qui n'avait pas entièrement réalisé ou accepté la fin du jeu. Il restait planté là, raide, ses yeux dorés si intenses baissés vers elle. Puis il la surprit en s'écartant pour se diriger vers les baies vitrées qui occupaient tout un pan de mur. Il s'abîma dans la contemplation de la vue face à lui pendant de longues secondes muettes.

— Tu te souviens de la dernière fois qu'on s'est trouvés ici ensemble ? demanda-t-il enfin, d'une voix si basse qu'elle faillit ne pas l'entendre.

Bien sûr qu'elle s'en souvenait. Ils étaient si jeunes, si libres à l'époque. À l'orée de leur vie d'adulte, à peine plus de vingt ans. Leur amour était réel mais fragile. Trop tendre pour survivre à ce qui les attendait. Et ils étaient trop naïfs pour faire la différence entre espoir et intention.

— Ça ne t’a pas effleuré qu’en fait, c’est toi qui es restée coincée dans le passé ? demanda-t-il en se tournant face à elle.

Elle lui coula un regard.

— Et cette perle de sagesse me vient d’un gars qui porte encore mes médailles d’identité ?

Il déboutonna sa chemise. Les traits superbes quoique furieux de son visage étaient illuminés par les rayons du soleil qui baignaient la pièce de leur lueur dorée. Elle aperçut le bord de son tatouage quand il sortit son collier pour lui montrer les plaques en métal.

— Je ne les porte pas parce que je suis piégé dans une boucle temporelle, à rêver de la fille de dix-neuf ans qui m’aimait, Sammy. J’ai quitté ce fantasme-là il y a bien longtemps, et je savais exactement ce que je faisais quand j’ai agi comme ça. (Il secoua la tête.) Non, je les porte parce que tu m’inspirais. Tu me poussais toujours à entreprendre des tas de choses dont je ne me pensais même pas capable. Tu m’as donné envie de devenir un homme meilleur, un homme plus courageux, parce que toi, tu l’étais.

Il agitait la chaîne, et les plaques scintillaient devant elle.

— Tu n’avais pas besoin de m’aimer, Sam. Tu n’avais même pas besoin d’être près de moi. Rien qu’en portant ces plaques, rien qu’en les ayant, je me sentais proche de toi. Car je savais que tu étais là, quelque part. Je savais que tu existais, que tu parcourais le monde, que tu le changeais, que tu volais par-dessus les obstacles, et que tu agissais.

Il avança vers elle et lui prit la main, pour lui replier les doigts autour des plaques d’identité. Les petites pièces de métal lui semblaient étrangères et familières à la fois – un morceau de son histoire revenant à elle comme un fantôme, encore chaudes d’avoir touché la peau de Wes.

— Je t’ai imaginée, Sammy. Tant de fois, poursuivit-il, les yeux rivés aux siens. Pendant mes meilleurs moments, mes heures les plus sombres, tard dans la nuit, tôt le matin... Peu importait. Tu signifiais quelque chose pour moi. Mais en te revoyant, après toutes ces années, j’ai compris que tu avais fait ressortir le meilleur de moi parce que tu as toujours été la meilleure personne pour moi. Tu me comprends mieux que je ne me comprends, parfois. Tu as vu l’homme en moi, l’homme que je deviendrais. Tu m’as aidé à réussir. Je n’étais pas encore prêt, à l’époque. On était trop jeunes. On avait trop d’expériences à vivre séparément d’abord.

Sam secoua la tête.

— C'est un très beau sentiment, Wes, mais c'est tout ce qu'il peut y avoir entre nous : un souvenir doux-amer.

Elle alla pour reculer, mais il ne la relâcha pas.

— Le passé ne m'intéresse pas. Il est passé. On ne peut pas le changer. Je veux aller de l'avant.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu t'obstines à chercher comment ma famille est morte ? Pourquoi est-ce que tu dis que je vis dans le passé, quand c'est toi qui déterres tous ces squelettes ? lui fit-elle remarquer, piquée par sa remarque précédente, sans doute trop proche de la vérité.

Délicatement, il posa le front contre le sien.

— Parce que ça te perturbe toujours, chérie, chuchota-t-il. Aucun homme sain d'esprit ne voudrait te voir souffrir toute seule dans ton coin. Je sais bien que tu es assez forte pour faire à peu près tout, mais parfois on n'arrive pas à s'acquitter des tâches les plus dures en solo, car elles nous demandent plus que ce qu'on peut supporter tout seul. Tu te raccroches à ce chagrin depuis si longtemps que tu as du mal à supporter la douleur de le laisser partir. Si je peux t'aider à inciser cette blessure, si je peux t'aider à la guérir, ne serait-ce qu'un peu, eh bien je le ferai. Et ce, quoi qui se passe entre nous.

Sous ses paupières, les larmes gonflaient.

— Tu n'es pas aussi généreux, argua-t-elle alors qu'il la serrait plus fort contre lui, contre le bouclier de son corps, et que, de leur propre gré, ses bras à elle se nouaient autour de lui.

Elle sentit le sourire de Wes se former contre son front.

— Non, tu as raison. Je balance tous mes atouts dans le jeu afin de te montrer que je suis l'homme que tu avais pressenti en moi. La différence, c'est que je suis prêt, désormais, Sammy. Je suis prêt pour toi.

De nouveau, elle secoua la tête.

— Pas moi, Wes. Tu as été mon échec le plus cuisant. Le fiasco qui a coloré tout et tout le monde ensuite. Tu es la raison pour laquelle je suis incapable d'avoir une relation stable avec un autre homme.

Il lui posa un doigt sur la joue et sourit.

— Pardonne-moi de t'avoir gâchée pour les autres, mais ça me paraît logique, après tout : moi, je n'ai plus aimé personne depuis toi. Je n'en ai jamais eu envie.

Ils restèrent vaguement enlacés un moment, chacun perdu dans ses propres pensées, écoutant les battements du cœur de l'autre, apaisés par le simple réconfort de tenir et d'être tenu dans des bras familiers. Samantha se rendit



compte que ce à quoi elle s'était raccrochée avec autant d'acharnement, c'était son souvenir de lui – et que ça ressemblait à un secret sombre et jalousement gardé. Elle l'avait gardé si proche de son cœur, pendant si longtemps, elle avait eu peur de l'oublier. Mais le moment était venu. Il était temps pour tous les deux de passer à autre chose. Elle recula d'un pas, se recoiffa un peu et prit une profonde inspiration.

— Wes, ton timing est nul et tu as plus de dix ans de retard, mais tu as raison sur un point.

Il croisa les bras.

— Eh bien, j'aurai attendu plus de dix ans pour t'entendre admettre que je puisse avoir raison sur quoi que ce soit, lâcha-t-il de son accent traînant. Alors, c'est quoi ?

Elle s'assit au bord du lit et lui raconta son entretien avec Morrissey, les preuves qui confirmaient que Wes avait vu juste sur son père.

— Et qu'est-ce que tu en penses, toi ? demanda-t-il.

De la pulpe des doigts, elle effleura la soie de sa robe.

— Je crois que je suis en train de me rendre compte à quel point je le connaissais peu. Mon père avait une autre vie, un personnage alternatif qu'il avait créé après la mort de ma mère. Je ne le voyais jamais, quand j'étais petite, je ne l'ai fréquenté à nouveau que plus vieille, et là c'était trop tard. J'avais trop de reproches à lui faire. Et même si on a plus ou moins fait la paix, je l'ai toujours tenu à l'écart de ma vie après cette période.

— C'est logique, commenta Wes. (Il se passa une main dans les cheveux.) Du coup, le moment est peut-être bien choisi pour moi de t'avouer que je n'ai jamais cessé d'enquêter.

Elle fronça les sourcils.

— Je t'ai pourtant ordonné de lâcher l'affaire.

Il lui adressa un regard amusé.

— Le truc, Sammy, c'est que je ne suis pas l'un de tes gars. Tu n'as pas d'ordres à me donner. Je fais ce que je veux.

Elle croisa les bras.

— Je ne suis peut-être pas ta patronne, mais ta défiance tue dans l'œuf toute chance de réconciliation.

Il haussa les épaules.

— Tu viens de m'affirmer que tu ne m'aimais plus. Je dirai que ça tue dans l'œuf toutes les chances que j'avais, de toute façon.

— Alors lâche l'affaire.

Il inclina la tête.

— Ben, tu vois, ma curiosité est piquée, maintenant. Parce que j'ai deux hommes avec un mobile, et je t'ai déjà dit que j'allais t'aider, que tu le veuilles ou non, car plus vite j'arriverai à résoudre ce mystère, plus vite tu passeras à autre chose, Sammy. À moi, de préférence, ajouta-t-il avec un regard appuyé.

— Qui sont les deux hommes ayant un mobile ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Il hésita un moment avant de répondre :

— Tu ne vas pas aimer.

— Je n'aime rien du tout, dans cette histoire. Ça ne t'a pas arrêté jusqu'à présent.

— Mack McDevitt a hérité de la part du lion quand ton père est mort.

— Parce que je l'ai décidé.

— Il savait que tu ne voulais pas du pouvoir, Sammy, argua Wes. Prendre la tête de l'une des entreprises énergétiques les plus importantes et les plus puissantes des États-Unis, ça constitue un sacré mobile. Bien des gens ont tué pour moins que ça.

Elle se détourna de lui, refusant de le croire.

— Mack n'a pas fait de mal à mon père et à mon frère, pas plus que l'oncle Grant n'aurait pu le faire. C'est lui qui est venu m'annoncer la nouvelle.

Elle balaya la pièce des yeux et se remémora ces anciens fantômes. Elle pouvait presque le voir, planté là, le regard empli de chagrin. Elle se rappelait le bras de Rita autour de ses épaules, secouées par des sanglots si forts qu'elle aurait pu se briser en mille morceaux.

— On ne peut pas fabriquer ce genre de chagrin, Wes. On ne peut pas le feindre.

— Bon, tu veux que je te révèle le nom du deuxième homme, alors ?

*Le voulait-elle ? Voulait-elle vraiment emprunter ce chemin ?* Si atroce que ça ait été de déterrer le passé et d'entendre la vérité au sujet de son père de la bouche de Morrissey... *Avait-elle vraiment envie d'y aller ?*

Un coup frappé à la porte la ramena brusquement au présent.

— C'est Carey. Maman m'a dit que tu étais là. Il faut qu'on parle. Je peux entrer ?

Elle jeta un coup d'œil à Wes.

Il n'esquissa pas le moindre geste pour partir. Au contraire, il enfonça les mains dans ses poches, l'air concentré. Tout dans sa posture indiquait la fermeté et le défi.

Elle se dirigea vers la porte, la déverrouilla et l'ouvrit.

— Sammy, on a un...

Carey s'immobilisa sur le seuil en découvrant Wes.

— Salut, mec. Désolé de vous interrompre, mais j'ai besoin de parler à Sammy en privé.

Wes tourna vers Sam un regard interrogateur.

— Tu as une bonne trentaine de femmes qui brûlent d'avoir ton attention sur la terrasse, lui rappela-t-elle. Tu ne voudrais pas les faire attendre, n'est-ce pas ?

Elle vit un muscle tressauter dans sa mâchoire tandis qu'il l'observait.

— On n'en a pas fini.

— Pour l'instant, si.

Wes reporta son attention sur Carey, et quelque chose de l'ordre du non-dit passa entre les deux hommes, avant que Wes ne hoche la tête.

— On se reparle plus tard.

Et il sortit, refermant doucement la porte derrière lui.

Carey traversa la moquette pour rejoindre Sam.

— Ça va ?

— Ça va aller, acquiesça-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je viens de parler avec Sandro. Le FBI et la CIA surveillent tous les jets privés en direction du Texas, mais il y a trop de petits aérodromes à couvrir, lui annonça-t-il avec gravité. Lightner pourrait tout aussi bien se poser sur la côte est, décider d'un nouveau plan de vol et atterrir n'importe où. On ne connaît pas le numéro d'immatriculation de son jet.

Sam se frotta le front.

— On savait que ce serait compliqué. Je ne pense pas qu'il utilisera l'ogive. Il a toujours besoin d'encaisser l'argent d'une manière ou d'une autre, mais selon moi, il va plutôt opter pour un truc tapageur quand il s'en prendra à moi. Quelque chose d'osé, histoire de me donner une leçon.

— Tu penses qu'il va tenter un coup au cours du gala de demain soir, devina Carey.

— Exact. C'est public, c'est grandiose : tout à fait son style. Que je sois présente ou pas, ça constituera une énorme victoire pour lui.

— Comment ça ?

— Il est dans les explosifs, non ? Il a détruit deux pâtés d'immeubles à Londres. Pourquoi ne suivrait-il pas le même *modus operandi* ? réfléchit-elle tout haut. Pas besoin de matos trop hi-tech pour ça : un C-4, des explosifs qu'il trouvera chez RadioShack<sup>1</sup>, et le moyen de s'incruster à la fête.

Carey se passa une main sur la bouche.

— Merde. Il vaudrait mieux annuler.

— Et à quoi ça nous avancerait ? Il trouverait une autre solution. Il pourrait par exemple tenter de faire sauter ce bâtiment un jour de semaine. Nounours, le meilleur moyen de choper ce salaud, c'est de le piéger. Le gala, c'est trop tentant. Ça grouillera de beau monde. Il y aura la presse. Lightner ne va pas rater cette occasion. En tout cas pas furieux comme il l'est, maintenant qu'on a révélé son nouveau visage au monde entier. Sans compter qu'il est désespéré. Plus personne ne veut faire affaire avec lui, mais s'il parvient à me tuer de manière aussi publique, ça va faire remonter sa cote dans le milieu et le remettre en selle. Les gens feront la queue pour travailler avec lui.

— Le nombre d'hommes requis...

— Nounours, c'est notre boulot, lui rappela-t-elle. Notre équipe a déjà effectué des opérations de sécurité à ce niveau. Là, en plus, on aura l'appui des fédéraux.

— Notre famille sera présente, ajouta-t-il tout bas. Tous ceux à qui l'on tient...

— Oui, en effet. (Elle lui posa les mains sur les épaules et plongea dans son regard troublé.) Mais nous allons expliquer ce qui se passe à l'oncle Grant, à la tante Hannah, à Jack et à l'équipe, et ensuite, ils décideront. Ça n'a pas besoin d'être l'ultime combat, s'ils ne sont pas d'accord.

## **Avril, début d'après-midi, Tours Wyatt, Houston, Texas**

*Wesley*

Il ne ressortit pas sur la terrasse. Au lieu de ça, il décida de descendre fouiner un peu dans les étages des bureaux directoriaux de Wyatt Petroleum. Après sa conversation avec Sammy, il se sentait plus déterminé, plus obstiné que jamais à prouver qu'il avait raison.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent avec un tintement discret, juste un chuchotement. Wes entra dans la luxueuse cabine en acajou et appuya sur le bouton qui l'emmènerait directement vers la suite de bureaux privés occupés par Mack et une poignée d'autres pontes. S'il se rappelait bien, il devrait pouvoir retrouver le bureau de Mack sans avoir à s'embêter avec le cirque habituel – demander un rendez-vous et faire semblant que la rencontre ne serait pas une conversation directe.

Pas question de lâcher l'affaire maintenant, pas quand il était si près du but qu'il voyait presque les pièces du puzzle s'assembler. Pas quand Sam semblait avoir besoin de la preuve que tout ça n'était pas juste un stratagème pour la récupérer – même si, à la base, ça avait commencé comme ça. Elle pouvait bien lui affirmer qu'elle ne l'aimait plus. Elle pouvait toujours prétendre qu'il n'y avait pas la moindre chance qu'ils se retrouvent, tous les deux. Aucun de tous les arguments qu'elle avancerait n'altérerait sa détermination. Il lui avait suffi de mordre dans la pomme pour comprendre qu'elle était pourrie. L'intuition qu'il avait acquise au cours de ses années de journalisme le poussait à remonter la piste jusqu'au bout.

Une petite partie de lui admettait qu'il nageait à contre-courant, mais il savait depuis le début que ce ne serait pas facile. Aimer Sam était aussi simple

que de respirer, désormais, pourtant faire ce qu'il y avait de bien vis-à-vis d'elle constituait le défi le plus relevé qu'il ait jamais entrepris.

Il sortit les plaques d'identité de sa poche et les observa attentivement durant de longues secondes, sans un bruit, tandis que l'ascenseur descendait. Il se sentait nu, sans Sam à son cou. Les simples plaques de métal, accrochées à leur chaîne, lui faisaient l'effet d'un crucifix. Un symbole de sa foi en elle... et en lui. Il fourra à nouveau le collier dans sa poche quand les portes de la cabine s'ouvrirent directement dans une alcôve du bureau de Robert Wyatt – qui était désormais celui de Samantha, bien qu'elle l'utilise rarement. Tout comme le penthouse, le bureau jouissait de hauts plafonds et d'une vue à couper le souffle sur la ville. Elle avait changé les meubles, depuis qu'elle avait repris le poste de présidente du conseil d'administration. Ça lui ressemblait : un mélange équilibré d'élégance et de modernité, avec un bureau en marbre de Carrare, lisse, un fauteuil Eames à dossier haut et un tapis persan en soie aux teintes bleues représentant un vol de délicats rossignols.

Wes fourra les plaques d'identité sous sa chemise en passant devant le salon privé du bureau d'en face, un large sourire aux lèvres destiné à l'assistante médusée qui le voyait ouvrir la porte de Mack comme s'il avait tous les droits de se trouver là. La plupart du temps, c'était ça, la clé pour obtenir ce que l'on voulait : avoir le culot de se pointer et de prendre ce que vous vouliez. La plupart des gens n'osaient jamais. Wes, lui, il osait. Il vivait pour ça, en réalité. En l'occurrence, le fait qu'il se sente remonté suite à sa discussion avec Sam aidait bien. Les paroles échangées restaient dans son esprit comme une plaie encore fraîche.

Mack leva les yeux au milieu d'une phrase qu'il notait sur un calepin, son visage lourdement marqué exprimant une surprise évidente. Wes referma la porte avant qu'il ait eu le temps de réagir.

— Pardon de débarquer comme ça, mais Sammy m'a dit que ça ne vous dérangerait pas.

Il accompagna son mensonge d'un large sourire qui aurait pu faire croire qu'il était ravi de le voir, et se dirigea vers Mack McDevitt d'un pas décidé mais détendu.

Ce dernier cilla une fois puis se leva de derrière son lourd bureau d'acajou sur mesure orné d'un buvard de cuir élimé. À l'ancienne, tout comme l'homme qui régnait derrière.

— Eh bien, eh bien, ça alors, répondit-il avec un air à la fois curieux et cordial au moment où il le reconnut enfin. C'est toi, Wes ? Je ne t'avais pas revu

depuis... Combien de temps ça fait maintenant ? Dix ans ? demanda-t-il en lui serrant la main.

— Plus, si incroyable que ça puisse paraître, répondit Wes. Comment allez-vous, Mack ? Vous avez l'air en pleine forme.

— Je ne sers pas encore de nourriture aux vautours, mais je ne suis plus un perdreau de l'année comme toi, fit Mack avec une affabilité pseudo-polie. Je dois admettre que je suis surpris de te voir, cela dit. En quoi puis-je t'être utile ?

Monté sur de longues jambes, Mack affichait toujours la silhouette svelte d'un homme qui avait passé des années sur le terrain, avec la peau barrée par des lignes profondes, le cuir tanné que l'on gagne à travailler sous l'impitoyable soleil texan. Ses cheveux jadis bruns étaient désormais argentés et peignés en arrière, tandis que son costume manifestait un luxe discret. Bref, il avait la présence physique d'un homme qui avait atteint le succès à la force du poignet, animé d'une certaine forme d'ambition inébranlable et du charme viril que les Texans avaient élevé au rang d'art depuis le siège de Fort Alamo.

— Tu as dit que c'était Sammy qui t'envoyait ? demanda Mack, curieux, alors que Wes prenait un siège en face de lui.

— En effet, confirma Wes, sachant pertinemment qu'elle n'avait rien fait de tel. Nous étions sur la terrasse, au déjeuner donné par la fondation Wyatt. Je la questionnais sur quelqu'un, et elle pensait que vous le connaissiez.

Mack inclina la tête.

— Ah oui ? Et qui donc ?

— Un certain Toma Sakurai, l'oncle de Sammy du côté de sa mère, répondit Wes en observant attentivement son interlocuteur. Vous vous souvenez de lui, non ?

L'air perplexe de Mack fut trahi par sa soudaine immobilité. Il y avait une vigilance, dans sa posture, qui agita tous les drapeaux rouges de Wes. C'était ça, la différence entre l'enquête sur le terrain et l'étude d'un dossier papier : tout paraissait anodin sur une feuille, mais une fois qu'on regardait quelqu'un droit dans les yeux, si l'on y prêtait assez d'attention et qu'on avait juste ce qu'il fallait d'intuition, on voyait son caractère, on glanait des vérités, et ce, quelle que soit sa méfiance. Wes se prit à regretter de n'avoir pas d'appareil photo.

— Pourquoi cette question ? s'enquit Mack, qui se cala contre le dossier de son grand fauteuil.

— Eh bien, Sam m'a demandé de l'aider à enquêter sur les circonstances entourant la mort de Rob et de Ry.

Wes sentait la tension émaner de Mack telle la poussée à peine perceptible sur la ligne d'un pêcheur.

— Apparemment, elle a des raisons de croire qu'il y a eu maldonne.

Mack hocha lentement la tête.

— Elle m'en a parlé, oui.

— Alors j'ai commencé à me renseigner un peu sur les personnes qui auraient pu bénéficier de la mort prématurée de Rob. Et je peux vous assurer que c'est un sacré sac de nœuds.

— Tu penses que M. Sakurai faisait partie de ces personnes, devina Mack, l'œil brillant.

— Ben, en fait, c'est ce que j'ai pensé au départ, admit Wes. D'après ce que j'en comprends, les relations n'étaient pas folichonnes entre la famille Sakurai et Rob Wyatt, à qui ils reprochaient de leur avoir volé leur précieuse fille.

— S'il existait la moindre animosité entre M. Sakurai et Rob, eh bien je n'étais pas au courant, lâcha Mack, sur la réserve. En fait, je n'ai pas revu cet homme depuis des années. Il est actionnaire, mais il n'assiste jamais aux réunions du conseil.

— Oui, c'est intéressant, pas vrai ? acquiesça Wes. J'ai trouvé ça étrange, moi aussi, sachant qu'il a hérité de toutes les parts de sa sœur à la mort de Ry. Alors j'ai effectué quelques recherches sur lui : il se trouve qu'il était le dernier membre survivant de la famille Sakurai. Il n'était pas marié, et n'avait pas d'héritiers.

Mack haussa un sourcil broussailleux.

— Pourquoi tu parles de lui au passé, Wes ? Tu sais quelque chose que j'ignore ?

— Oh, c'est juste parce que je suppose qu'il est mort, répondit-il avec un haussement d'épaules, comme si la conclusion était évidente. Voyez-vous, la dernière fois qu'on trouve une trace de lui, c'est quand il est entré sur le sol américain, en juin 2000. Ses dividendes sont versés, mais personne ne l'a vu nulle part depuis la mort de Rob et Ry.

Il plissa les paupières.

— C'est pas bizarre, ça ? insista-t-il.

— Ce qui est bizarre, c'est d'attendre que tu en viennes vraiment à la raison qui t'amène dans mon bureau, Wes. Tu vas en arriver aux faits, ou est-ce que je vais devoir rester là à écouter tout ton baratin ?

— Vous êtes la dernière personne à avoir vu M. Sakurai, mentit Wes. Alors je me demandais simplement ce que vous vous rappeliez du bonhomme. Vous



pourriez peut-être me raconter en quoi consistait votre dernière conversation ?

Mack plaça ses doigts en forme de pyramide.

— C'est impossible, Wes.

— Pourquoi ?

— Ça fait trop longtemps, répliqua Mack avec un haussement d'épaules désinvolte. Un vieillard comme moi ? Parfois je ne me rappelle même plus où j'ai fichu mes lunettes.

Malgré sa plaisanterie, la température de la pièce avait chuté de plusieurs degrés. L'hostilité était désormais prégnante. Voilà ce qui arrivait quand on tournait autour du pot. Parfois on gagnait le gros lot, le chasseur devenait la proie. D'autres fois, on ne découvrait qu'un bazar d'émotions qui vous détournaient du sujet principal et s'éparpillaient dans les airs comme des papillons. Son instinct soufflait à Wes que Mack McDevitt n'était pas digne de confiance. Loin de là.

— Que se passe-t-il quand un membre du conseil d'administration manque à l'appel ? insista-t-il.

L'espace d'une fraction de seconde, Mack parut amusé.

— Nous sommes une entreprise privée, Wes. Toute information sur notre manière de mener nos affaires est strictement confidentielle. Tu devrais le savoir. En l'occurrence, c'est exactement ce que Sammy te répondrait, du coup je commence à me demander si elle t'a vraiment envoyé ici pour me poser des questions dont elle connaît déjà les réponses. Je parie que tu as décidé de te pointer ici de ton propre chef, en réalité.

Sur quoi il se leva et désigna la porte.

— Tu as trouvé le chemin pour entrer, alors tu trouveras bien celui de la sortie.

Wes haussa aimablement les épaules en se mettant debout lui aussi.

— Comme vous voudrez.

Mack lui adressa un sourire narquois.

— Comme je veux, oui. Toujours.

Wes se tourna pour partir, mais il s'arrêta à mi-chemin de la porte.

— Oh, il y a une dernière chose que j'ai omis de mentionner.

— Il vaudrait mieux que ce soit intéressant, répondit Mack d'un ton laconique, les mains posées sur son bureau.

— Pour être intéressant, ça l'est, l'assura Wes, confiant. Voyant que je ne retrouvais nulle part la preuve que Sakurai avait quitté le pays, j'ai suivi mon intuition et passé en revue les dossiers des personnes disparues. Et là, je suis

tombé sur quelque chose : un Asiatique non identifié d'à peu près le même âge, la même taille et le même poids que Sakurai a été retrouvé mort par balle juste à l'extérieur de la ville, deux mois environ après la mort de Rob et Ry. Le corps était trop décomposé pour que l'identification soit certaine, cependant. Affaire classée.

Mack le contempla.

— Un peu morbide de croire que ce pauvre type était Sakurai, tu ne trouves pas ? Il est peut-être simplement sur une plage à profiter de ses millions.

— Peut-être, concéda Wes. Ou alors il s'est acoquiné avec la mauvaise personne.

Il ouvrit la porte du bureau.

— Allez, passez une bonne journée.

## Avril, début d'après-midi, ranch Wyatt, Texas

*Jack*

Jack fixait des yeux le haut-parleur dans le bureau de Samantha, incrédule.

— Bon sang, mais comment ça, ils ont une chance sur dix d'attraper Lightner à son atterrissage ?

— Ben, c'est pourtant le cas, répondit son père d'une voix bourrue à l'autre bout du fil. On a des gars de la CIA, du FBI, de la police de Houston et même les Texas Rangers, il y en a sur tous les aéroports dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de Houston, nom d'une pipe. Et rien.

— Lightner se montre particulièrement prudent, maintenant qu'il est sur le sol américain, intervint Jaime depuis Chicago. On a perdu son signal quand il s'est posé en Floride pour refaire le plein. À mon avis, il a jeté son téléphone et en a pris un nouveau.

Jack se passa une main sur le visage.

— *Cristo !* Mais où est-ce qu'il peut bien être, bon sang ? Si j'étais en cavale, je n'atterrirais pas près d'une grande ville. J'opterais pour un terrain d'aviation anonyme.

— Il en existe des milliers au Texas et en Louisiane, fit remarquer Jaime. Même avec toute l'aide dont on dispose de la part de la FAA<sup>2</sup>, un bon pilote sait comment manœuvrer assez longtemps pour éviter les espaces aériens contrôlés. Et tout ce dont on est sûrs, c'est que Lightner est furax et qu'il est au courant de la présence de Samantha à Houston.

— Putain !

Les veines bouillonnantes de colère, Jack se leva de son siège. Il plongea une main dans ses cheveux et se mit à arpenter le bureau de long en large.

— Samantha veut rester pour l'attirer hors de son trou. Elle pense qu'il prévoit d'attaquer au cours du gala de la fondation Wyatt dans deux jours.

— Elle doit annuler, affirma Jaime. Pas question qu'elle prenne ce risque.

— Si elle fait ça, Lightner aura la preuve formelle qu'on est à ses basques, commenta Jack. En plus, il pourrait alors planifier quelque chose d'encore plus dingue. Comme essayer de faire exploser les Tours Wyatt ou un autre immeuble de Houston, juste pour l'atteindre. Il est en train de perdre les pédales. Il n'aspire plus qu'à la vengeance.

— Gianni, tu as tort de rester là-bas et de tenter le sort, lâcha son père. C'est une folie.

— Il a raison, c'est un peu barjot, frangin, acquiesça Jaime. Ce type n'a plus rien à perdre et il dispose d'une arme nucléaire. C'est la recette parfaite de la catastrophe.

Jack posa un regard noir sur le haut-parleur.

— Je n'abandonnerai pas Samantha.

— Sois raisonnable, Gianni, plaïda son père. Elle non plus ne veut pas que tu restes à Houston, de toute manière.

Jack plaqua les mains sur le bureau et se pencha en direction du téléphone.

— Je vais te répéter la même chose qu'à elle, papa : des chevaux sauvages ne parviendraient pas à m'entraîner loin de Samantha. Je lui ai juré que je ne la quitterais plus, y compris si elle me le demandait. Et même si elle insistait.

Il prit une inspiration avant d'enfoncer le clou.

— Tu n'abandonnerais jamais maman, pas vrai ? Jaime, tu n'aurais jamais abandonné Cassie, pas plus que tu n'abandonnerais Maddie aujourd'hui. Alors arrêtez de me conseiller de m'éloigner de cette femme, nom de Dieu. Arrêtez.

Un silence tendu s'ensuivit, avant que Jaime ne le brise d'une voix douce :

— Il marque un point, papa. Alors, Jack, c'est quoi le plan ?

— Samantha veut attirer Lightner au dîner de gala. Ils ont doublé la sécurité, et le musée a déjà un système impressionnant en place. Il va tomber droit dans un piège.

— *Sei pazzo*<sup>3</sup> ! s'exclama son père. Même si vous parvenez à le coincer, il va riposter. Ce type appartenait aux SAS britanniques, nom d'une pipe ! On ne peut pas deviner de quoi il sera capable s'il se sent acculé.

— Est-ce que ce ne serait pas plus dangereux si on ne savait même pas quand ou bien où il allait frapper, papa ? argua Jack. Je ne veux pas vivre ma vie en regardant constamment par-dessus mon épaule, à attendre que sa vengeance nous tombe dessus. Samantha a raison d'agir ainsi. Si l'on est prêt à l'accueillir, on sera plusieurs dizaines contre un. Je soutiens sa décision à cent pour cent, car

elle seule nous donne une chance de choper ce salopard une bonne fois pour toutes.

— Et que fais-tu de tous les innocents qui seront présents ? rétorqua Sandro avec véhémence. Tu as songé au nombre de personnes qui pourraient être blessées en plus de Samantha et toi ?

— Papa, Lennox Chase est ce qui se fait de mieux dans le domaine de la sécurité privée, à l'heure actuelle. En plus de ça, Mitch a envoyé les meilleurs gardes du corps de chez Leviathan. Si tu souhaites aussi alerter le FBI et la CIA sur ce qui se passe, tu es le bienvenu. Quoi qu'il en soit, on a la situation sous contrôle, du moins autant que c'est possible de l'avoir. Je crois en elle, papa. Maintenant, j'ai besoin que tu croies en moi.

— *Sei fuori*<sup>4</sup>.

— Oui, tu n'arrêtes pas de me le répéter, fit Jack en souriant du soupire de son père. Écoute, l'hélico va arriver pour me prendre d'ici quelques minutes. Je serai à Houston pile à l'heure pour rencontrer le reste de l'équipe en provenance de Tel Aviv. Je vous appellerai tous les deux une fois que le plan aura été décidé.

— Hé, frangin ?

— Oui, Jaime ?

— *In bocca al lupo*<sup>5</sup> !

Jack esquissa un sourire amer.

— *Crepi lupo*<sup>6</sup> !

<sup>1</sup>. RadioShack est une enseigne américaine de vente de produits et de composants électroniques. (N.d.T.)

<sup>2</sup>. La Federal Aviation Administration (FAA) est une agence gouvernementale chargée des réglementations et des contrôles concernant l'aviation civile aux États-Unis. (N.d.T.)

<sup>3</sup>. « Tu es fou ! » en italien. (N.d.A.)

<sup>4</sup>. « Tu as perdu la tête » en italien. (N.d.A.)

<sup>5</sup>. « Dans la gueule du loup ». Ancienne expression italienne pour souhaiter bonne chance à quelqu'un. (N.d.A.)

<sup>6</sup>. « Que le loup meure ! », façon de dire que l'on est prêt à affronter n'importe quelle épreuve en italien. (N.d.A.)



## **Avril, début de soirée, Tours Wyatt, Houston, Texas**

*Samantha*

— Comment pouvez-vous être sûre que Lucien Lightner va tenter de causer du grabuge au gala de la fondation Wyatt demain ? demanda la tante Hannah.

Elle tranchait des légumes sur l'immense plan de travail en granite de la cuisine de leur penthouse. Carey était assis de l'autre côté du bar, qui sirotait un grand verre d'eau alors que Jack se tenait auprès d'elle et l'aidait à préparer le dîner.

— On n'est sûrs de rien, mais ce serait culotté et dans le genre tapageur, comme il aime, répondit Samantha. Selon moi, avec son nouveau visage, il se croit capable d'entrer comme une fleur et de venir me frapper en plein milieu de la haute société de Houston, et à ma propre soirée caritative, en plus.

Debout devant la table de la cuisine, elle étudiait les plans du musée des Beaux-Arts de Houston, qu'ils avaient étalés là.

Le musée des Beaux-Arts de Houston était l'un des plus grands musées d'art de tous les États-Unis, construit sur le campus de près de trente mille mètres carrés de la Rice University, au cœur de la ville, qui abritait aussi l'immense zoo de Houston et ses animaux sauvages sur une vaste étendue de terre.

Alejo se tenait près d'elle, concentré sur l'architecture et le terrain, en quête de vulnérabilités susceptibles d'être exploitées.

Hannah lâcha un soupir.

— Sammy, il vaudrait mieux que j'annule le gala. Je ne supporte pas l'idée de te mettre en danger, avec un millier d'autres personnes, à cause d'un fou qui risque de débarquer à la soirée car il brûle de te donner la punition qu'il estime que tu mérites.

— Le risque existe, en effet, admit Sam sans mentir. (Elle alla se poster au comptoir à côté de Carey et face à la tante Hannah.) Mais nous serons plus que préparés. L'inconvénient, c'est que le musée se trouve sur un campus immense, autrement dit beaucoup de terrain à couvrir d'ici demain soir. L'avantage, c'est qu'on n'a jamais bénéficié d'autant de soutien et d'hommes. Carey et moi avons rencontré les responsables du bureau local du FBI et plusieurs acteurs clés de la CIA cet après-midi. On a discuté de la chose en long, en large et en travers et, au bout du compte, on est arrivés à la conclusion que si on annule le gala, Lightner pourrait attaquer à une date ultérieure, en un autre lieu impossible à deviner en amont. Voire, pire, disparaître pour réapparaître quand on s'y attendra le moins.

Elle se tut quelques secondes et observa Jack de l'autre côté du plan de travail.

— En revanche, si on l'attire, si on crée un énorme appât avec Jack et moi en invités d'honneur, il y a de bonnes chances pour que Lightner ne résiste pas à la tentation et passe à l'acte.

Jack hocha la tête en un signe d'approbation tacite.

— Maman, intervint Carey, tu sais que jamais je ne vous demanderais, à papa et toi, de risquer votre vie ou celle de quiconque sans raison, ajouta-t-il, une expression sincère sur le visage. Mais on a notre équipe au grand complet sur l'affaire. Lennox Chase, Leviathan et maintenant on a l'aide des Fédés et de l'Agence. L'événement ne pourrait pas être mieux protégé si le président lui-même venait en ville. Lightner ne possède que des ressources limitées. Face à nous, il n'a aucune chance. On va lui concocter le meilleur piège à rats que tu aies jamais vu. Je te le promets.

Hannah se mâchonnait la lèvre tout en tranchant les légumes pour le barbecue que Jack l'aidait à mettre à mariner et à enfiler sur des brochettes que l'oncle Grant ferait griller dehors, sur la terrasse. Il exerça une légère pression sur son épaule.

— Hannah, si ça peut vous rassurer, j'ai organisé la soirée de charité pour la fondation de ma famille au Musée d'art contemporain de Chicago l'an dernier, et l'endroit était aussi bien sécurisé que Fort Knox. Je n'imagine pas que le musée des Beaux-Arts de Houston, qui abrite l'une des plus vastes collections de tous les États-Unis, ne jouisse pas d'un système de sécurité au moins aussi efficace, si ce n'est meilleur. Sans compter que nous allons pouvoir fermer et entourer le campus tout entier, chose qui était impossible à Chicago, où le musée se trouve en plein milieu du quartier du Loop, sur Michigan Avenue.

— Certes, mais vous n'aviez pas un terroriste parmi vos invités.



— Ce n'est pas vrai. Rush était présent, plaisanta Jack avec un clin d'œil.

— Grands dieux, les seules choses que ce garçon terrorise, ce sont les jolies jeunes femmes dans les bars le week-end, répondit Hannah sur le même ton.

Pourtant, Sam percevait toujours l'inquiétude dans les lignes qui lui barraient le front. Redevenue très sérieuse, Hannah planta les yeux dans ceux de Jack.

— Vous êtes le seul autre civil ici, Jack. Lightner s'en est déjà pris à vous une fois, et il a tiré sur votre associé. Vous seriez mort sans l'intervention de Roxanne. Vous êtes bien sûr de vouloir prendre ce risque ?

Jack hocha la tête, la mine grave, avant de tourner les yeux vers Sam, de l'autre côté du comptoir.

— Tout ça est possible parce que je fais confiance à Samantha, à Carey et à chacun des membres de leur équipe – au point de mettre ma vie entre leurs mains. J'ai toute confiance en leur jugement et en leur logique. S'ils pensent qu'il s'agit là du meilleur moyen de neutraliser ou de capturer Lightner, eh bien je suis d'accord pour les suivre sur le champ de bataille, sans hésiter. Et advienne que pourra.

En cet instant, Sam vit dans ses yeux que Jack pensait chacune de ses paroles, et bon Dieu, cette validation – bien qu'elle n'en ait pas besoin – signifiait tout pour elle. Cet homme se mettait volontairement en danger pour rester à ses côtés. Il le *voulait*. Après des mois de questionnements, de doutes, d'incertitudes, il plongeait avec elle dans l'inconnu et lui faisait confiance pour que tout se passe au mieux. *Il est sacrément bien, cet homme*, songea-t-elle. Un homme qui, malgré ses exigences et ses failles, ne mettait pas en doute son courage et sa force à elle. Un homme qui la poussait à se montrer plus forte encore et plus vulnérable à la fois pour lui. Un homme qui effaçait toutes ses peurs.

— Comment Lightner saura-t-il que vous serez présents ? s'enquit Hannah.

— Grâce à un front médiatique coordonné, expliqua Sam. Jack et moi allons apparaître brièvement dans l'un des *talk-shows* matinaux, on accorde une interview au *Houston Chronicle* ce soir, qui paraîtra dans les pages « Société », et il y aura aussi un gros buzz sur les réseaux sociaux. À moins que Lightner ne soit caché sous une pierre, il saura que Jack et moi assisterons au gala.

L'oncle Grant entra dans la cuisine, dont il referma la porte derrière lui.

— Elles sont prêtes, ces brochettes, chérie ? demanda-t-il, jovial, attirant l'attention d'Hannah en venant se planter auprès d'elle. J'ai tout un tas de gens à nourrir, moi. Si j'avais su qu'on aurait autant de compagnie, j'aurais rapporté une glacière remplie de steaks première classe de chez Wyatt.

— Ces côtelettes feront parfaitement l'affaire, et les légumes sont presque prêts, répondit Hannah en lui tapotant le bras tandis qu'il se penchait pour lui déposer un baiser sur la joue.

— Alejandro, quand est-ce que les autres reviennent ?

— Rush, Talon et le reste de la bande sont au musée des Beaux-Arts pour rencontrer l'équipe de sécurité et se familiariser avec les lieux. Ils devraient être de retour d'ici une heure.

— Ils pensent que Lightner est déjà au Texas ? demanda Grant à son fils.

— Ils continuent à surveiller les terrains d'aviation et les aéroports en quête de son avion, mais ils le croient assez malin pour avoir soit atterri sur un aérodrome non référencé, soit poussé jusqu'à Shreveport ou ailleurs en Louisiane, afin de traverser les frontières entre États en voiture, répondit Carey d'un air sombre. On a une autre réunion-bilan avec les Fédés d'ici une heure ou deux.

— Chéri, je suis inquiète. Je sais que Sammy et Carey font de leur mieux, mais tous ces gens... s'affolait Hannah. Je ne me le pardonnerais jamais si quelque chose de terrible se produisait.

— Hannah, ma chérie, personne ne gagne à repousser une attaque, répondit l'oncle Grant, en lui passant une mèche de cheveux derrière l'oreille. Ils s'en sont pris aux ressources de Lightner, à ses alliances, et maintenant à ses plans. Il n'a plus grand-chose sur quoi s'appuyer et, pour couronner le tout, il est en colère. C'est le moment idéal pour le faire sortir de sa cachette, le meilleur moyen pour lui forcer la main et l'obliger à nous approcher sur notre terrain. Je sais que c'est effrayant, je sais que tu as peur et tu en as tout à fait le droit. Mais on a élevé Samantha pour qu'elle devienne général. On doit lui faire confiance, maintenant, elle va protéger notre famille.

Par-dessus le plan de travail, il posa sur Sam son regard bleu qui brillait, plein de certitude.

— Ton père doit être très fier de toi. Et Dieu sait que moi aussi, Sammy.

— Merci, oncle Grant, lâcha-t-elle, le cœur gonflé d'émotion.

Jamais de sa vie elle ne s'était sentie plus sûre d'elle et de son équipe qu'en cet instant. Elle ne décevrait pas sa famille. Alors là, pas question.

— Bon... D'accord.

Hannah s'essuya rapidement les yeux et son époux lui serra les épaules, avant de prendre le plateau de brochettes de légumes qu'elle venait de terminer avec l'assistance de Jack.

— Sammy, Carey, venez m’aider à nourrir correctement votre équipe, que vous puissiez continuer votre travail.

Carey adressa un sourire à sa mère.

— Quelle douce musique à mes oreilles.

— Bien, acquiesça cette dernière. Installons-nous sur la terrasse afin de profiter du coucher de soleil, avant que vous ne passiez la nuit à vous préparer à cette chose.

— Je vais chercher les couverts en argent, proposa Alejandro.

— Et moi les assiettes, ajouta Carey tandis que Jack aidait à porter les brochettes de légumes.

Une fois les hommes sortis, Sam se leva et contourna le comptoir en granite.

— Je me suis entraînée pratiquement toute ma vie pour cette journée, déclara-t-elle d’une voix calme en lui prenant la main. Je ne te décevrai pas, tante Hannah. Je te jure que je n’échouerai pas.

Hannah hocha la tête. Elle avait l’air étonnamment submergée par les émotions et ses yeux couleur bleuet étaient emplis de larmes. Elle leva sa main libre pour la poser sur la joue de Sam. Sa peau était douce et parfumée par la poudre.

— Je n’ai pas peur pour moi.

— Je le sais bien, répondit Sam en essuyant les larmes de sa tante. Tu es la femme la plus forte que je connaisse. Tu m’as appris à l’être, tu te rappelles ?

— Non, bébé. Je t’ai appris à prendre soin des autres. (Hannah lui donna un baiser au creux de la paume, avant d’inspirer profondément.) Tu es une bonne meneuse d’hommes, Sammy. Tu es douée parce que tu t’occupes des autres en priorité.

Elle tourna la tête vers la fenêtre, par laquelle on voyait Jack, Carey et Alejandro debout côte à côte, occupés à mettre la table pour l’équipe pendant que l’oncle Grant tournait les brochettes sur le barbecue.

— N’oublie pas de les laisser prendre soin de toi aussi, termina Hannah.

Sam regarda tour à tour chacun de ces hommes qui, tous, tenaient un rôle réellement important dans sa vie. Ils seraient prêts à marcher sur le feu pour elle. D’ailleurs, ils l’avaient déjà fait, chacun à sa façon. Et ils allaient recommencer demain soir, s’il le fallait.

— Ce sont des hommes bien, murmura-t-elle, exprimant ainsi ce qu’elle avait déjà pensé plus tôt.

— Oui, en effet, acquiesça Hannah en lui tapotant la joue. Et ils feraient tous n’importe quoi pour toi. Ne l’oublie jamais, ma chérie. C’est le plus beau cadeau

qu'un homme puisse te faire : sa dévotion. Et ce, quelle que soit la difficulté du chemin ou l'incertitude de l'issue.

## **Avril, fin d'après-midi, poste de police de Houston, Texas**

*Wesley*

Wes observait attentivement les horribles photos du corps en décomposition de l'Asiatique anonyme qui avait été retrouvé dans les bois par un joggeur, il y avait plus de quinze ans.

Il était assis face au capitaine Bill Spears, responsable des homicides dans la division des investigations criminelles de la police. L'homme avait bien voulu rester une fois son service terminé, afin de rencontrer Wes après son appel au sujet d'une affaire classée sans suite, sur laquelle Spears avait lui-même travaillé à l'époque où il était enquêteur, en 2000.

— Le pauvre type, on lui a tiré dans le dos, expliqua Spears en secouant la tête, compatissant. Selon moi, il a pris la première balle dans le dos. Elle lui a déchiré le poumon gauche et, comme il ne mourait pas assez vite, le tueur l'a retourné d'un coup de pied pour lui tirer une balle en pleine tête. Un vrai massacre.

— Quel genre d'arme a utilisé l'agresseur ?

— D'après la balistique, un 9 mm, mais ce n'est pas l'avis général. Les balles ont été tirées à l'aide d'un silencieux. Jetez un coup d'œil aux stries, ajouta-t-il en désignant les gros plans des balles. C'était un assassinat, ça, c'est certain. Que le tueur avait prémédité. À cette distance de la ville, dans ce parc ? Ça a très bien pu avoir lieu de nuit, personne n'en aura rien su. Si le cadavre n'avait pas commencé à sentir, il n'aurait sans doute jamais été retrouvé. Il n'a refait surface que grâce à une forte brise et un coup de chance.

— Et les empreintes digitales ? Le dossier dentaire ?

— Le corps était trop décomposé pour les empreintes, les bestioles qui vivent dans ces bois s'étaient déjà occupées de lui. Des pans entiers de son corps

manquaient, et le coup de feu en pleine tête lui avait arraché une bonne partie de la mâchoire, répondit le capitaine en secouant la tête.

Wes prit sur lui pour ne pas montrer son mouvement de recul et continua à contempler les photos du cadavre. Il en avait vu, des atrocités, dans sa vie. Des génocides. Des corps démembrés. N'empêche que regarder ce qui restait de cet inconnu lui retournait l'estomac. Il ne pouvait le prouver, pourtant son intuition lui disait que cette carcasse pourrie était bien celle de l'homme qui avait jadis été l'austère, le majestueux Toma Sakurai. L'oncle de Sam avait peut-être été un salopard, mais nom de Dieu, qu'avait-il bien pu faire pour mériter une mort pareille ?

— Restait-il des vêtements ? Des chaussures ? voulut savoir Wes. Des indices sur l'identité de cet homme ?

Le capitaine Spears se cala contre le dossier de son siège et réfléchit. Il feuilleta ses notes sur le dossier, soigneusement, méticuleusement conservées dans un vieux carnet Moleskine entouré d'un élastique noir. Il tourna des pages, fronça les sourcils, revint en arrière. Soudain, il posa le doigt sur une page cornée, les sourcils toujours froncés.

— Il y a une chose qui ressort. Il avait un mouchoir enfoncé dans la poche de sa veste. Tout mignon. Comme s'il avait appartenu à sa fille.

Spears se leva et se dirigea vers la boîte ressortie à la demande de Wes et contenant des objets qu'il avait collectés auprès du corps. Il fouilla dedans jusqu'à en tirer le mouchoir en question, conservé dans un sachet en plastique spécial. Le tissu était sale, couvert de terre et de sang mais, dès que le capitaine le lui eut tendu, Wes l'examina attentivement. À première vue, il n'y avait aucun doute : en effet, ce mouchoir avait appartenu à une femme.

Ça avait d'ailleurs dû être un très joli mouchoir, cousu dans un tissu jadis blanc et vapoureux aux bordures délicatement brodées. Il portait l'image peinte d'un petit oiseau marron perché sur une branche, resplendissant au milieu de fleurs de cerisiers roses. Un minuscule idéogramme kanji était brodé dans l'angle droit.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Wes en désignant le caractère japonais.

— On a demandé à un flic japonais d'y jeter un coup d'œil, à l'époque. Il a répondu qu'il s'agissait d'un nom, l'informa Spears.

Il recommença à feuilleter le petit carnet Moleskine de ses doigts aux pointes carrées, à la recherche de la page idoine. Quand il la trouva, il tapota sur un passage surligné.

— Il a dit que ça signifiait « Suzume », fit-il en levant les yeux.  
« Moineau », en japonais.

Wes écarquilla les yeux. Ça signifiait plus que « moineau ».  
C'était aussi le prénom de la mère de Samantha.

## **Avril, tard dans la nuit, Tours Wyatt, Houston, Texas**

*Roxanne*

Elle plongea le regard dans la bande de ciel indigo profond de Houston qui s'étirait devant elle et inspira profondément. L'air nocturne était tiède, étouffant même, juste ce qu'il fallait d'humidité pour se sentir langoureuse. C'était la première fois qu'elle se retrouvait seule depuis des jours et, même si une partie d'elle attendait avec impatience le répit procuré par le sommeil, son horloge interne était si bouleversée qu'elle ne se pensait pas en mesure de se reposer maintenant.

Rox entendit la porte de la terrasse s'ouvrir dans un glissement discret. Elle tourna la tête, juste assez pour apercevoir la silhouette d'un homme qui approchait. Il s'immobilisa et elle perçut le cliquetis d'un briquet, avant de découvrir le visage de son frère, illuminé par la brève flamme tandis qu'il prenait une profonde inspiration de sa cigarette.

— Maman te botterait les fesses si elle savait que tu fumes encore, lui fit-elle remarquer.

— C'est le moindre de mes nombreux péchés, *manita*, répondit Alejo avec un haussement d'épaules tandis qu'il exhalait.

Il avança vers elle et Rox tendit la main. Son frère lui passa la cigarette, dont elle prit une rapide bouffée, savourant le goût rare, musqué, légèrement salé du mélange de tabac et de nicotine.

— Dommage que ce ne soit pas de l'herbe, ça me calmerait un peu les nerfs, avoua-t-elle en lui rendant sa cigarette.

Alejandro vint se planter à côté d'elle dans la pénombre et s'appuya à la rambarde.

— Tu es inquiète ? demanda-t-il en prenant une autre taffe.



Elle lui sourit et haussa les épaules.

— Plus maintenant.

Et d'une certaine manière, c'était vrai. La présence de son grand frère suffisait à apaiser ses nerfs à vif, lui procurait le recentrage nécessaire qu'elle n'avait pas éprouvé au cours de toutes ces journées passées en équilibre précaire sur la crête d'une vague d'adrénaline qui l'avaient laissée nerveuse et insatisfaite, comme lorsqu'on redescend après avoir pris trop de cocaïne.

— Ah-ah, je t'ai manqué, gamine ? la taquina-t-il.

Il lui donna un petit coup d'épaule.

— Alors là, pas du tout, mentit-elle en lui rendant son coup.

C'était un plaisir rare que d'être avec son frère, même en pareilles circonstances. Les quelques fois où Alejandro avait des permissions dans la Delta Force, ils essayaient de se voir, mais c'était toujours compliqué de coordonner leurs emplois du temps, entre ses missions à lui et ses engagements secrets à elle. Malgré le temps et la distance, son frère restait toutefois son meilleur ami et son plus proche confident. Il n'en avait pas toujours été ainsi quand ils avaient grandi à cause de leur différence d'âge, mais ce qu'ils partageaient à présent, cette connexion profonde qui transcendait les années, la distance et l'histoire, était précieux.

— Ça va ? lui demanda-t-il en recrachant une bouffée de fumée par-dessus son épaule.

— Eh bien, il y a un connard complètement cinglé en cavale avec une arme nucléaire, une demi-douzaine de personnes qui savent désormais qui je suis, et mon frère me tue à coups de tabagisme passif. Alors, comment je vais, à ton avis ?

— À t'entendre, on croirait que tu n'as pas dormi depuis des jours, *manita*, la gronda-t-il avant de jeter son mégot et de l'écraser sous le talon de sa chaussure. C'était quand, la dernière fois où tu as pris plus de deux heures de repos ?

*Des jours.* Ça faisait des jours qu'elle n'avait pas passé une bonne nuit de sommeil.

— Tu as besoin d'être au top, pourtant, murmura-t-il.

Elle lâcha un soupir et se frotta les yeux. Ils lui semblaient remplis de sable à force d'avoir observé les plans du musée des heures durant avec l'équipe, pendant qu'ils passaient en revue tous les points d'entrée et de sortie, discutant des vulnérabilités et des meilleures lignes de vue.

— Tu ne m'apprends rien. Une fois que tout ça sera fini, je vais prendre une semaine de congé et dormir des jours sans me lever. Et toi ?

— Je serais ravi de rentrer simplement à la maison à Chicago, de regarder un match des Cubs en mangeant des trucs que je ne devrais pas et que je ferais descendre avec une bonne bière bien fraîche.

Dans le clair de lune, elle vit scintiller le sourire de son frère.

— Qu'est-ce qu'on est rustauds, tous les deux, *mano*, rigola-t-elle. On a le monde à nos pieds comme terrain de jeu, et tout ce à quoi on aspire, c'est une sieste et un match de baseball.

— La maison me manque, admit-il avec un haussement d'épaules. À force de fréquenter Sam et sa famille, ça me donne la nostalgie de ce qu'on partageait, toi, moi, papa et maman, tu vois ? Ça n'était pas grand-chose, mais c'était bien.

— Oui, c'est vrai que c'était bien, murmura-t-elle en y songeant.

Ils avaient perdu leur père quand ils étaient jeunes et avaient été en grande partie élevés par leur mère, une Mexicaine de première génération, forte et fière, qui tenait l'un des meilleurs restaurants *mariscos* de Little Village à cette époque-là. Hélas, elle était morte d'une crise cardiaque juste après que Rox avait décroché son diplôme de fin de lycée. Ç'avait été une perte terrible et soudaine, qui les avait énormément touchés. Alejandro et Rita, qui étaient tous les deux en mission à l'étranger à l'époque, n'avaient pu rentrer à Chicago que pour assister aux brèves funérailles. Rox avait sans doute été la plus chamboulée des trois. Sa mère et elle s'étaient beaucoup querellées, pourtant sa mère restait son étoile polaire. Rox était partie en vrille après son décès, elle s'était perdue dans une relation turbulente avec Joaquín et dans son engagement auprès des Kings. Les choses n'avaient plus jamais été les mêmes ensuite.

— Tu sais quoi ? On va survivre à cette folie avec Lightner, et après je t'emmène à Wrigley Field. Et c'est moi qui régale, promet-elle à son frère.

— Bière et hot-dogs à volonté ?

— *A huevo*<sup>1</sup> !

Alejo lui passa un bras autour du cou et l'attira contre lui pour lui ébouriffer les cheveux.

— Le rendez-vous est pris, *manita*.

— Hé, arrête de me décoiffer, protesta-t-elle en riant.

Elle portait encore la perruque qu'elle s'était concoctée en Israël. Elle avait opté pour des boucles auburn avec une épaisse frange sur le front, n'ayant pas de temps à perdre avec les prothèses ou le maquillage pour masquer son visage.

Elle avait en revanche mis le paquet sur les yeux : beaucoup d'eye-liner et lentilles de contact grises afin de détourner l'attention du reste de son visage.

Alejandro la contempla dans le clair de lune.

— Tu ressembles à un personnage de bande dessinée, avec ces cheveux et ta tenue, constata-t-il, faisant référence à sa veste noire ajustée et à son legging en cuir.

Elle haussa les épaules.

— Rousse aujourd'hui, disparue demain. J'opterai peut-être pour le blond, la prochaine fois.

— Tu penses que les gens ont deviné que tu es ma sœur ? lui demanda-t-il d'une voix douce.

Rox secoua la tête. Ils ne se ressemblaient plus – pas après toutes les opérations qu'elle avait subies pour reconstruire son visage. Elle se rappelait la première fois où Alejandro l'avait découverte après sa sortie de l'hôpital, les larmes dans ses yeux quand il avait caressé ses cicatrices toutes fraîches. Elle n'avait vu qu'une seule fois son frère bouleversé à ce point, aux obsèques de son père. D'une certaine façon, il devait pleurer sa mort à elle aussi, car elle avait changé de manière irrévocable.

— Jack et Jaime savent. Pareil pour Rush et Talon, mais c'est tout. Il faut qu'on fasse en sorte que ça n'aille pas plus loin. Si quelqu'un à Chicago découvre que je suis toujours en vie...

— Ça n'arrivera pas, l'interrompit son frère d'une voix rassurante. Personne ne pourrait te reconnaître, en plus. Tu portes assez de maquillage pour faire la nique à un travesti.

— Hé !

Elle lui tapa sur le bras, et Alejandro fit de même en riant.

— *A poco, güey*<sup>2</sup> ? T'es nul.

— Quoi ? se moqua-t-il. Je ne fais que décrire ce que je vois.

Elle leva les yeux au ciel.

— Bon, je ferais mieux de rentrer et d'essayer de fermer un peu les yeux avant que ne commence la folie de demain.

Elle s'écarta de la rambarde.

— Roxy... (Alejo la saisit par la main.) Tu fais attention à toi demain, d'accord ? Je sais que tu veux la peau de ce trouduc, mais ne fais rien de dingue, s'il te plaît.

Elle haussa un sourcil.

— OK, alors ne fais rien de plus dingue que d'habitude, corrigea-t-il.

— Je pourrais te demander la même chose, lui fit-elle remarquer. Bonne chance pour suivre Sam demain. Si elle tombe sur Lightner en premier... Je te dis même pas.

— Bref... Fais attention à toi, d'accord ? insista-t-il. Si quelque chose t'arrivait...

Il s'interrompit et détourna les yeux. Rox savait ce qu'il éprouvait. De leur famille jadis si unie, il ne restait plus qu'eux deux, à présent. Ils ne pouvaient pas se perdre.

— *No estés con cuidado*<sup>3</sup>, l'assura-t-elle en lui serrant la main. J'ai compris.

[1.](#) « Oh que oui ! » en espagnol. (N.d.A.)

[2.](#) « T'es sérieux, là ? » en espagnol. (N.d.A.)

[3.](#) « Ne t'inquiète pas pour ça » en espagnol. (N.d.A.)



## **Avril, minuit, Tours Wyatt, Houston, Texas**

*Jack*

Impossible de dormir. Pas avec cette désagréable anxiété nichée au creux de son ventre ; pas avec le chuchotement vague d'un malheur ou d'une malédiction qui les attendaient, Samantha et lui, au gala du lendemain soir.

Carey, Talon, Rush, Alejandro et Roxanne séjournèrent tous au penthouse eux aussi, et tout le monde s'était retiré après une longue journée passée à planifier les opérations avec le reste de l'équipe. Samantha lui avait attribué une chambre magnifiquement et luxueusement décorée, située au bout du couloir par rapport à la sienne. L'architecte en lui appréciait les lignes élégantes de la suite et la vue panoramique. Toutefois, en dépit de son raffinement et du soin apporté à son ameublement, la pièce était impersonnelle, telle une sublime façade destinée uniquement à impressionner. Rien à voir avec un foyer. Rien à voir avec son propre duplex du Whitney à Chicago, ou avec la chambre confortable de Samantha au ranch Wyatt. Ce penthouse tenait plus de l'appartement-témoin, sorte de palais au milieu des cieux, superbe mais froid, un diamant perché au sommet d'une flèche.

Incapable de trouver le repos, Jack se tenait devant les baies vitrées qui occupaient tout un pan de mur de la chambre d'amis, les yeux rivés sur la ville étalée devant lui qui, vue du ciel, évoquait un labyrinthe scintillant d'acier, de verre et de béton éclairé par la lune. Les lumières des immeubles, des lampadaires et des foyers au loin lui adressaient des œillades comme des treillis luminescents.

Il fut brusquement tiré de ses rêveries par un coup léger porté à sa porte, si doux qu'il l'aurait raté s'il n'avait pas été réveillé.

— Entrez, lança-t-il, agréablement surpris de voir Samantha se glisser à l'intérieur avant de refermer discrètement derrière elle.

Une chaleur l’envahit à la rapidité de sa visite. Il remarqua le peignoir de soie japonais qu’elle portait et ses motifs de grues ivoire bordées de fils d’or, ses longues manches façon kimono qui retombaient le long de son corps en plis parfaits tel un origami. Elle était sublime et sauvage à la fois, ses cheveux lâchés retombant autour de son visage comme un nuage noir, son cou dénudé comme s’il n’attendait que d’être touché, embrassé... vénéré. Elle se tenait là, devant lui, pieds nus et vulnérable, même si son expression affichait une certaine détermination. Comme si elle avait pris une décision qu’elle était venue appliquer.

— *Tesoro* ? murmura-t-il en se tournant complètement vers elle.

Il ne portait rien d’autre qu’un pantalon d’intérieur, et elle baissa les yeux sur son torse nu, les pupilles dilatées par un mélange de désir et d’émotion. Elle s’approcha de lui avec un léger boitillement, son regard noir et troublant rivé sur lui tel celui d’un prédateur fixé sur sa proie qui savoure déjà sa victoire. Un frisson le parcourut alors que l’attraction vitale qu’ils partageaient emplissait l’espace entre eux d’une sorte d’électricité essoufflée. Plus elle avançait et plus c’était prégnant. Il perçut son odeur, tentante. Désormais, le parfum du jasmin lui rappellerait à jamais la beauté sensuelle de Samantha. Cette femme. *Sa* femme.

— Samantha, tu vas bien ?

— J’ai envie de toi, répondit-elle simplement en le touchant.

Sa voix était basse et mâtinée d’une touche sombre et délicieuse. Une sorte de détermination farouche. La voix d’une femme qui savait exactement ce qu’elle voulait et comment elle allait l’obtenir.

Hypnotisé, Jack la regarda glisser ses doigts frais sur les arêtes fermes de son torse, descendre le long des muscles de son ventre avec une lenteur indécente. Sa peau se couvrit de chair de poule, signe muet de son désir sans qu’il ait besoin de l’exprimer. Les doigts continuaient leur course plus bas, suivant le bord de sa ceinture élastique. Les paupières baissées, ses cils formant une ombre arrondie sur ses joues, elle semblait concentrée quand elle plongea la main dans son pantalon pour l’agripper. Il était déjà à moitié dur rien qu’à anticiper ce qu’elle allait faire, et il s’épaissit tandis qu’elle faisait glisser sa paume serrée autour de son membre de la base à la pointe. La respiration de Jack devenait de plus en plus saccadée à chaque caresse. Et pendant tout ce temps-là, elle gardait les yeux braqués sur sa bouche, le regardait lutter pour garder le contrôle.

Le seul son perceptible était celui de leur respiration alors qu’elle le travaillait avec une lenteur érotique et qu’il acceptait ses caresses, à moitié délirant, même si son esprit, lui, n’acquiesçait pas entièrement à ce plaisir

inattendu. Quelque chose se passait qui allait au-delà du sexe. Jack contemplait son amour, il essayait de la voir, de la voir vraiment tandis qu'elle l'enveloppait de sa main. Il était désormais complètement excité, énorme et tendu par le plaisir qui l'appelait ; il en voulait plus. Il avait *besoin* de plus. Plus que juste ça. Plus que de la séduction.

Il l'attira contre lui, noua les bras autour d'elle et, pour la première fois depuis qu'il était arrivé à Houston, il sentit les émotions de Samantha se réverbérer jusqu'à lui, elles qui étaient normalement si étroitement enfermées et maîtrisées. Elles la secouaient de l'intérieur, il le voyait au fond de ses prunelles.

Elle voulait plus que ça. Elle était venue chercher plus que ça. Mais elle ne savait pas comment le demander. Ils avaient toujours été connectés à ce niveau, leur passion était pareille à un feu immédiat, puissant et submergeant. Mais Jack aussi voulait plus qu'une relation sexuelle, à présent. Il voulait son cœur avec, et il soupçonnait que c'était aussi ce qu'elle espérait, bien qu'elle ne sache pas comment le donner.

— *Tesoro*, répéta-t-il en passant les doigts dans les mèches soyeuses de ses cheveux. Dis-moi ce dont tu as besoin, mon amour. Dis-le-moi, quoi que ce soit...

Elle l'empêcha d'aller plus loin en lui prenant la lèvre inférieure entre ses dents, tirant délicatement avant d'apaiser le picotement de la pointe de sa langue d'un geste fluide et charnel. Jack lâcha un grognement et la saisit par la mâchoire afin de trouver l'alignement parfait, et l'embrassa avec l'urgence qu'elle créait au fond de lui en passant le pouce sur son gland gonflé de désir, en étalant sa chaleur humide dans une série incessante et lancinante de mouvements circulaires.

— Bon Dieu, haleta-t-il.

Il pressa le bassin contre elle dans une quête de la pression qui libérerait son sexe devenu dur comme l'acier. Cependant, c'était une manœuvre visant à détourner son attention. Il le savait. Il pouvait sentir la barrière empêchant l'accès à son cœur. Il connaissait la manière dont Samantha utilisait le sexe : comme une arme. C'était sa façon à elle de se protéger face à la véritable intimité. Au fil du temps, Jack avait aussi compris qu'elle utilisait le sexe pour se distraire d'elle-même quand elle était confrontée au chaos ou à l'incertitude, tel un dernier rempart passionné contre le tsunami qui montait à l'horizon. Il se rappela comment elle s'était comportée avec lui la nuit qui avait précédé son départ pour l'Afghanistan, la peur dans ses yeux, la manière dont elle bougeait contre lui, affolée et un peu perdue, tentant désespérément de se fondre sans



vraiment se connecter. Jack la désirait, il la désirait plus que tout, mais pas comme ça. Pas sans qu'elle lui donne LA chose qu'elle devait lui confier sans crainte parce qu'il la protégerait envers et contre tout : son cœur.

Il tenta de s'écarter, de plonger les yeux dans les siens, mais elle se colla plus encore contre lui et le convainquit d'ouvrir la bouche, calant son bassin soulevé pour se frotter à lui en émettant un son rauque et sauvage. Tirant sur l'élastique de sa ceinture, elle baissa brusquement son pantalon. Aussitôt il sentit l'air frais sur la peau brûlante de ses fesses, de son sexe.

Il la saisit aux épaules et repoussa l'épais brocart de soie qui les couvrait. En retombant, le tissu dénuda le buste de Samantha.

— Qu'est-ce que tu veux, *tesoro* ? gronda-t-il d'une voix rendue gutturale par le désir.

*Dis-moi. Parle-moi. Fais-moi confiance.*

— Je veux baiser, répondit-elle sans détour.

Dénouant son kimono, elle recula vers la fenêtre et plaqua ses épaules nues contre la vitre.

— Je veux ressentir. Donne-moi des sensations, Jack, ajouta-t-elle de sa voix rauque.

À la vue de ses seins pointés vers lui, la bouche de Jack se fit cotonneuse et sèche, une boule de feu lui traversa le corps et les veines.

*Bon sang, ça faisait si longtemps... Trop longtemps.*

Samantha se débarrassa du reste de son lourd peignoir, dont la soie s'étala à ses pieds, et elle se tenait là, nue devant lui, les angles et les courbes de son corps illuminés et ombrés en même temps par le clair de lune. Il fut frappé par cette vision – jamais, aussi longtemps qu'il vivrait, il ne parviendrait à l'oublier – de cette femme dévoilée, marquée mais si belle, de son corps offert à lui alors même que son cœur restait une énigme inscrutable.

Il lui passa une main autour du cou et renversa son menton en arrière pour l'obliger à le regarder dans les yeux. Il voyait bien qu'elle ne souhaitait pas parler, pourtant elle débordait de tant d'émotions réprimées que la seule manière pour elle de les gérer, c'était de les expulser à travers l'acte sexuel. Il comprenait, il était passé par là lui aussi. Il avait joué pas mal de fois à ce petit jeu.

— Si je te prends, Samantha, je ne te rendrai plus, l'avertit-il.

Tout en parlant, il lui plaqua une main dans la nuque, tandis que l'autre descendait le long de son flanc, passant par-dessus ses vieilles blessures jusqu'à lui agripper les fesses.

Sans un mot, elle fixait sur lui ses prunelles noires scintillantes, féroces et vulnérables à la fois. Elle lui posa les mains sur les joues, la pointe des doigts enfoncée dans la broussaille de ses cheveux pour l'attirer vers elle et lui prendre la bouche avec agressivité, comme si elle réclamait son dû. À chaque coup de langue, Jack reproduisait le mouvement avec ses hanches, roulant contre elle pour qu'elle le sente bien. Il la souleva et la plaqua contre la vitre. Derrière eux, la ville brillait comme une galaxie.

— C'est ça que tu veux ? railla-t-il. Être prise ? Être possédée et dominée par quelqu'un de plus fort ? Ne pas avoir à réfléchir ? Ne pas avoir à regarder de trop près ce que je te fais ressentir ?

— Vas-y, exigea-t-elle soudain, en le repoussant juste ce qu'il fallait pour pouvoir l'ajuster en elle, le baigner dans la chaleur moite contre laquelle il ondulait.

— J'ai besoin de toi, Jack. J'ai besoin de ça...

Sa respiration s'arrêta sur un hoquet quand il obtempéra, enfonçant tout son poids sur elle en même temps qu'il pénétrait les tissus doux et trempés, l'obligeant à s'ouvrir, à le prendre jusqu'à la hampe.

Il grogna contre sa gorge tant la sensation était incroyable. Comme de la soie brûlante.

*Oh, ce que tu m'as manqué. Ce que ça m'a manqué. Ce que « nous » m'a manqué.*

Elle renversa la tête en arrière, lâchant des cris haletants, les épaules collées contre la vitre, le bassin soulevé pour accueillir chacun de ses assauts avec avidité. La bouche de Jack trouva son sein, qu'il suçait fermement, en parallèle avec ses va-et-vient en elle. Les mouvements répandaient un plaisir inouï à travers son corps, le rendaient plus dur encore, plus rude, plus rapide. Elle répondait à tous les coups de boutoir, de plus en plus violents, avec des cris, des grognements retentissants, résistant à la pression, poussant sur lui, poussant contre lui, l'attirant à nouveau au fond d'elle... Tout au fond...

*Je pourrais continuer indéfiniment. T'aimer pour toujours...*

Elle se resserra autour de lui, chevauchant la chaleur, et les spasmes annonciateurs devinrent trop rapides, trop tôt.

*Non, pas encore...*

Il la voulait ouverte, voulait qu'elle reste avec lui comme ça, sauvage et sans barrières. Il la décolla de la vitre et les fit pivoter tous les deux vers le lit. Là, il la déposa sur la douce caresse des draps en lin. Samantha se retourna, saisit l'un des oreillers en haut du lit et le positionna sous son bassin.

Par-dessus son épaule, elle lui jeta un regard sexy et diabolique, tout autant que déterminé.

— N’y va pas doucement, Jack. Que je te sente bien.

Sur quoi elle l’attrapa par le poignet et l’attira sur son dos, et il se laissa faire, se renfonça en elle en un assaut sans merci qui la fit frissonner et hoqueter sous l’effet du mélange délicieux de la douleur et du plaisir. Il se retira, presque entièrement, et modifia l’angle d’attaque juste ce qu’il fallait pour frotter contre le point parfait à sa poussée suivante. Elle sursauta, serra les draps dans ses poings. Et il lui donna ce qu’elle réclamait : une cadence folle et viscérale qui l’obligeait lui-même à serrer les dents pour y résister tandis qu’il s’enfouissait en elle encore et encore, baigné dans les sensations, en avant, en arrière. La friction était inouïe. Samantha grognait, elle ondulait, elle se repoussait contre lui, perdue dans le plaisir, la pression qui montait, agrippant les muscles tendus de ses poignets alors qu’il se penchait sur elle pour la servir sans discontinuer.

Mais il y avait quelque chose d’irréel dans l’instant. Il ne voyait pas son visage, ne pouvait jauger ses expressions alors que, cambrée, elle se plaquait au matelas. Ses cris étaient durs et saccadés, comme si elle aurait pu jouir quel que soit le partenaire qui la prenait, y compris le fantôme d’un autre. Ça aurait bien pu être n’importe quel membre, n’importe quel homme au bout. Elle le baisait comme un étranger sans nom et sans visage, et il la laissait faire.

Sauf qu’il voulait qu’elle le voie, qu’elle le reconnaisse, qu’elle le choisisse. Lui et pas Wes. Pas un autre homme, quel qu’il soit. Tout comme lui ne voulait aucune autre femme. Le besoin qu’il avait d’elle était intense, possessif – presque violent. Pourtant il ne voulait pas la prendre. Il ne voulait pas exiger sa soumission. Il avait besoin qu’elle se donne à lui.

*Choisis-moi, Samantha.*

Il se retira et la retourna, avant de l’attirer vers lui. Il lui ouvrit les cuisses et découvrit son sexe trempé et tendre, éclos pour lui comme un bouton de rose. D’un doigt posé sur son visage, il l’obligea à le tourner vers lui, à croiser son regard – à le voir avant qu’il ne revienne en elle. Sam soutint son regard, immobile, comme dans une sorte de brouillard, dans l’attente d’être remplie à nouveau. En cet instant, il voulut lui dire qu’elle était le centre de son univers. Il voulut qu’elle admette ressentir la même chose.

Elle était ouverte, sans résistance, humide et protéiforme, une rareté dont il allait profiter. Il s’assit sur les talons et lui passa le genou par-dessus son bras, la soulevant de telle façon qu’il puisse la pénétrer profondément et sans effort, selon un rythme délibérément ralenti et rêveur comparé à la cadence dure qu’il

lui avait accordée juste avant. Elle poussait, elle luttait, largement ouverte mais impuissante face à la douceur érotique de ses mouvements. Il voulait qu'elle perde sa maîtrise, cette fichue maîtrise. Il voulait voir à quoi elle ressemblait dans l'abandon total, quand elle lui faisait complètement confiance.

— Non, haleta-t-elle, agrippant ses fesses plus fort pour essayer de l'obliger à la prendre plus profondément. Non, pas comme ça, Jack.

Il la contemplait, la forçant à accepter sa cadence, ses poussées légères qui la titillaient mais l'évitaient à la fois.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « comme ça » ? la taquina-t-il. Tu ne veux pas que je te fasse l'amour ?

Sur quoi il se pencha pour l'embrasser et elle renversa la tête en arrière, tournant vers lui un regard furibond, et le rouge de son cou montant à ses joues lui donnait un air encore plus sauvage.

— Je veux que tu me baises. Que tu me baises fort, insista-t-elle en lui serrant le visage entre ses doigts crispés.

— Non, *tesoro*, répondit-il contre ses lèvres. Laisse-moi juste t'aimer. Même si tu n'es pas encore prête à accepter tout ce que j'ai à te donner, fais-moi confiance pour bien m'occuper de toi. Pour t'offrir ce dont tu as besoin, petit bout par petit bout.

— Jack... souffla-t-elle.

Elle continuait à se débattre, tâchant de prendre malgré lui ce qu'elle voulait, de la manière dont elle l'exigeait. Il l'embrassa avec fermeté et douceur, longtemps. Il l'embrassa pour la calmer, la traitant avec tendresse, et il les sentit au bord de quelque chose. Il percevait la tension des désirs conflictuels qui agitaient Samantha : le forcer à revenir fort en elle tout en étant puissamment attirée vers lui, avec ce besoin de l'avoir plus près. Il l'attendait, d'une patience inébranlable, déterminé à abattre tous ses murs, à les raser, mais c'était elle qui devait parvenir à ses propres conclusions, elle qui devait abaisser ses barrières. Quand il se recula lentement, elle l'empêcha de l'abandonner en lui serrant les genoux autour des hanches comme un étau.

— Bon, d'accord, on fait ça à ta façon, fit-elle sur un ton presque méfiant.

Sa voix rauque était essoufflée, saccadée, à croire qu'elle-même n'en revenait pas de s'entendre prononcer ces paroles.

Il lui passa le pouce sur les lèvres.

— Et c'est comment, cette façon, *tesoro* ?

Elle détourna la tête mais il l'obligea à lui faire face à nouveau.

— C'est comment, cette façon, *tesoro* ? répéta-t-il.

Il fallait qu'elle le dise.

*Prononce juste les mots, Samantha.*

Elle ferma les yeux, les rouvrit. Puis elle prit une profonde inspiration.

— Aime-moi, Jack. Je veux que tu m'aimes.

— Pourquoi ? insista-t-il en lui caressant la joue.

— Parce que je t'aime si fort que ça fait mal, admit-elle à contrecœur. Parce que l'idée de ne plus t'avoir dans ma vie me déchire. Je ne sais pas si je vais survivre à tout ça, mais si c'est le cas, je te veux avec moi, d'accord ? Rien que toi.

## **Avril, minuit, Tours Wyatt, Houston, Texas**

### *Samantha*

Jack esquissa un sourire et Sam se raccrocha à lui, suspendue entre un besoin effrayant et son amour intense pour cet homme. Son corps commençait à trembler un peu à force de batailler pour contenir et supporter tant d'émotions. Trop de sentiments. Elle ne voulait pas le vouloir, avoir besoin de lui, car chaque fois qu'elle s'était autorisé le luxe d'aimer profondément, elle avait perdu l'objet de son amour, et chaque privation avait été plus pénible et déchirante que la précédente. Mais Dieu du ciel, cet homme lui donnait des envies de croire en quelque chose de plus fort qu'elle. Sans trop savoir si elle croyait en l'amour éternel, elle voulait avoir foi en lui, en tout cas. Elle voulait croire que Jack pensait chaque parole qu'il avait prononcée, que chacun de ses regards aimants, chacune de ses caresses intimes, chacune de ses promesses... que tout ça était bien plus qu'une passion éphémère.

Elle était venue dans sa chambre, fiévreuse et agitée, prête à la bataille, le creuset dans lequel elle évoluait ayant atteint le point de rupture. Elle était incapable d'exprimer à haute voix sa crainte qu'il s'agisse là de leur dernière chance d'être ensemble. Elle savait qu'elle voulait cet homme. Cet homme d'une beauté à couper le souffle, provocateur, intelligent et honorable. En fait, elle voulait juste que le monde s'arrête quelques heures. Par-dessus tout, elle voulait se perdre dans ses yeux incandescents, qu'il brise sa coquille et l'en fasse sortir, qu'il l'amène vers un orgasme si puissant qu'ensuite elle serait engourdie, vidée de la peur, afin d'être enfin prête à mener cette guerre. À la perdre ou à la gagner.

Jack la serrait fort contre lui, de tout le long de son corps, solide et bien réel, complètement rassurant dans ses incertitudes.

— *Dammi la tua mano e corriamo uniti per tutta la vita*<sup>1</sup>.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura-t-elle, le cœur battant la chamade.

— Ça veut dire : « Fais-moi confiance pour t'aimer », *tesoro*, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle en trembla.

— Montre-moi, fit-elle, consciente qu'elle était en train de prendre une décision sur laquelle elle ne pourrait jamais revenir.

Sur laquelle elle ne *voulait* jamais revenir.

Jack referma les dents sur le lobe de son oreille, la mordillant délicatement alors qu'il recommençait à bouger. Son rythme était concentré et infatigable et, chaque fois qu'elle essayait de l'emmener plus vite, il la repoussait, la forçait à se détendre dans le plaisir. À céder à la constance, à la lenteur de ses va-et-vient. Elle ravala un cri de désir éperdu et se plaqua contre lui, comme si elle n'arrivait jamais à être assez près, l'attirant encore et encore sans parvenir à la satiété, prenant de plus en plus de lui, suspendue quelque part entre la tendresse de l'amour qu'il lui donnait et la violence de la passion qui la ravageait.

Il restait totalement absorbé par elle, intensément focalisé sur l'instant, absorbant chacune des réactions qu'il suscitait en s'enfonçant plus profondément, puis en restant fiché là, pour tester, titiller et tenter jusqu'à ce que la friction devienne insupportable.

*Je te veux, je te veux, je te...*

Elle fondit autour de lui, perdue dans le raz-de-marée d'un plaisir riche et puissant qu'il prolongeait par de lentes et longues plongées à son rythme. Le contact de sa peau souple, l'odeur de leur sexe, le goût de lui dans sa bouche, la façon dont il allait si profondément en elle que ça faisait presque mal... Tout ça, c'était trop, trop absorbant, trop bon de tous les points de vue. Elle se sentit partir dans un tourbillon, se contracter autour de lui, s'accrocher désespérément tandis que la folie étourdissante de son orgasme la consumait.

Jack l'observait, une lueur possessive dans les yeux, jusqu'à ce qu'enfin il cède aussi à son plaisir, qu'il crie sa jouissance, les mains serrées autour de ses hanches, de ses seins, de son visage, l'obligeant à le regarder, à le voir succomber à son pouvoir. En même temps qu'un flot d'italien se déversait de sa bouche, si vite qu'elle n'en comprenait pas un mot.

Après l'extase, elle resta tranquillement allongée dans ses bras, son dos contre le torse de Jack, le corps lourd et repu tandis qu'il jouait avec la moiteur de son sexe, encore gonflé par leur étreinte.

— Je n'étais pas venue pour ça, avoua-t-elle dans le silence frais de la chambre.

Dans la pénombre qui les entourait, elle se sentait en sécurité.

— Je sais.

Il lui embrassa l'épaule, la mordilla. Elle tourna la tête vers lui.

— Pourquoi tu crois que je suis venue ? s'enquit-elle, curieuse de savoir s'il la connaissait vraiment aussi bien qu'il le pensait.

Il rivait sur elle des yeux emplis d'une gravité étonnante et ses doigts, en glissant le long de son bras, lui donnèrent la chair de poule.

— Ce soir, tu es venue me dire « au revoir », comme tu l'avais fait à Chicago. Et comme tu l'as fait avec Wes en Afghanistan.

Elle fut surprise par la perspicacité sans faille de son jugement et l'absence de reproche dans sa voix.

— Comment tu l'as su ?

Il lui passa les mains sur la poitrine pour les poser sur le battement sourd de son cœur.

— Les seuls moments où tu sais comment être invincible, c'est quand tu as le dos au mur et que tu penses n'avoir rien à perdre, Samantha, répondit-il franchement.

Il l'attira de nouveau contre lui, et de nouveau ses lèvres trouvèrent les siennes.

— J'ai tellement perdu dans ma vie, murmura-t-elle en faisant courir ses doigts sur la mâchoire de Jack.

Il lui toucha les cheveux.

— Je le sais bien, bébé. Mais quelle vie t'attend, si tu te refuses aux gens qui sont là, auprès de toi ?

— Wes m'a quittée.

Il lui déposa un baiser sur le front.

— Vous n'étiez que des gamins, *tesoro*. Il n'était pas prêt. Peut-être d'ailleurs que toi non plus. Mais ça appartient au passé, maintenant. Vous êtes tous les deux des personnes différentes.

Elle s'écarta de lui.

— Tu es en train de le défendre ?

Un rire lui échappa et il secoua la tête, une expression chagrinée peinte sur le visage.

— Sûrement pas. S'il tente de se mettre entre nous, je le tuerai, ce crétin. En revanche, il y a une chose que je dois dire : je ne peux pas lui reprocher d'être encore amoureux de toi. À sa place, je le serais sans doute aussi. Il n'y a rien de plus tentant que la personne qui vous a échappé, pas de fantasme plus séduisant



que de rêver à ce qui aurait pu être, quand bien même ça n'aurait jamais fonctionné.

— Qu'est-ce qui te rend si certain que ça n'aurait pas fonctionné ?

Le sourire qui éclaira le visage de Jack était tranquille, assuré, et peut-être même un peu obscène.

— Parce que tu m'étais destinée, Samantha. À la minute où j'ai posé les yeux sur toi, le jeu était terminé. Pour nous deux.

## *Samantha*

Elle se tenait au bord de l'océan, les vagues froides lui léchaient les pieds et s'enroulaient autour de ses chevilles avant de refluer, laissant une écume scintillante sur le sable. Sam gloussait, ravie par la sensation de ses orteils qui s'enfonçaient dans le sable mouillé.

— Tu es prête ? lui demanda son père.

Un sourire aux lèvres, il tira doucement sur sa main, toute petite et pâle dans sa grande pogne calleuse.

— Restons ici, répondit-elle d'une voix enfantine, un peu timide. J'aime bien, ici.

Lentement, son père s'agenouilla auprès d'elle, ses cheveux bruns ébouriffés par le vent. Elle sentait le picotement frais des embruns salés sur sa peau, l'odeur aisément reconnaissable et vitale du grand océan bleu qui s'étendait devant elle à perte de vue.

— Tu as peur ? lui demanda son père, qui la tenait ferme dans sa main rassurante.

Elle secoua la tête.

— Non.

— Qu'est-ce qui se passe alors ? s'enquit-il d'une voix douce en la regardant attentivement.

— Et si j'aimais ça ? demanda-t-elle au bout d'un moment, les yeux perdus dans l'immensité face à elle – un autre monde de possibles.

— Eh bien, dans ce cas-là, tu pourras devenir une sirène.

Et alors qu'il lui souriait, les coins de ses yeux se plissèrent.

Samantha tourna la tête en arrière et vit sa mère assise au centre d'une couverture étalée sur la plage, le corps lourd et le ventre arrondi par un autre bébé. *Son frère*, lui avaient-ils expliqué. Sa mère lui sourit et agita la main dans sa direction, ses longs cheveux noirs fouettés par le vent.

— Et si je ne voulais pas vous quitter pour toujours, maman et toi ? interrogea-t-elle son père, pleine d'incertitude. Je ne pourrai plus vous voir si je deviens une sirène, papa.

— Mais c'est toi qui voulais venir au bord de l'océan, tu te rappelles ? fit-il en la poussant doucement vers l'eau. Depuis que tu as appris à nager dans la crique, tu nous demandes de t'emmener à l'océan.

La vague revint, si haute cette fois qu'elle lui recouvrit les pieds et les chevilles, éclaboussant jusqu'à ses mollets, comme un signe, une invitation au jeu. Elle avait tellement envie de courir dans le ressac, de plonger dans les vagues... Elle se sentait chez elle, là, dans l'eau. Elle en percevait l'attrance.

— Qu'est-ce que tu as à perdre, Sammy ?

*Toi, maman, la terre ferme... Mon univers tel que je le connais.*

Elle avança d'un pas hésitant, poussée par l'envie, l'appel de l'inconnu.

— Qu'est-ce que tu es prête à perdre, Samantha ?

Les sourcils froncés, elle se retourna, mais son père et sa mère avaient disparu. À leur place se tenait Lightner, ses prunelles bleu pâle pareilles à un feu gelé, son sourire sardonique.

— Qu'est-ce que tu es prête à perdre ? répéta-t-il avant de la pousser vers l'eau qui s'agitait derrière elle.

Sam ouvrit la bouche pour hurler. Son corps se crispa en une contraction épileptique alors qu'elle tentait d'éviter la chute.

Elle se réveilla dans un sursaut, agrippée aux épaules de Jack qui la tenait dans ses bras.

*Tu es réveillée. Je te tiens. Ce n'était qu'un rêve. Tu es en sécurité...*

Elle se détendit dans son étreinte, les battements de son cœur ralentirent, sa respiration s'apaisa à nouveau...

1. « Donne-moi ta main et courons côte à côte toute notre vie » en italien. (N.d.A.)



## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

### *Wesley*

Wes n'était venu qu'une fois au musée des Beaux-Arts, quand sa mère l'avait emmené, enfant, lors de l'une de leurs rares excursions à l'extérieur d'Austin – un souvenir qu'il conservait tel un trésor. Il se rappelait vaguement avoir été plus impressionné par la vaste étendue de jardins publics que par les quelque soixante mille œuvres d'art. Il avait passé son temps à courir dans le parc et à jouer à l'explorateur pendant que sa mère le regardait depuis un banc, un vieil appareil photo acheté dans un magasin d'articles d'occasion à la main – un appareil qui deviendrait plus tard le premier à travers lequel il observerait le monde.

En entrant sur la propriété pour le gala de charité annuel de la fondation Wyatt, vêtu d'un smoking bleu marine, Wes se demandait ce que dirait sa mère en voyant son fils se mêler avec ce que Houston comptait de plus brillant, tandis que ses photos étaient exposées dans la galerie principale du Beck Building. Elle était décédée avant qu'il n'ait vraiment réussi, pourtant il avait la sensation qu'elle serait plus impressionnée de le voir sur son trente-et-un, pour une fois, avec ses cheveux, hirsutes la plupart du temps, coupés cette fois-ci de frais et gominés en arrière, et son visage inhabituellement rasé de près au rasoir à manche chez un barbier à l'ancienne de Washington Corridor.

La soirée était douce. Wes entendait la musique d'un orchestre du bayou qui emplissait l'air d'une version soyeuse et jazzy de *Blue Moon*. La mélodie flottait à travers la galerie, tel un rêve glamour digne de *Gatsby le Magnifique*. Une scène magnifique, remplie de personnes magnifiques, songea-t-il, entouré par des femmes parfumées qui ressemblaient à des oiseaux rares et exotiques dans leurs robes du soir en soie et sequins, sur fond de messieurs soigneusement cravatés qui affichaient leur fortune comme un blason.

Peu importait le succès remporté, peu importaient les distinctions accumulées, une partie de lui continuait à se sentir un peu mal à l'aise lors des événements de ce style, au milieu de toute cette richesse outrageuse et obscène. Il avait toujours la sensation d'être observé comme l'une de ses photographies, estimé et évalué pour une somme indéfinie en dollars.

Il repéra Hannah, Grant et Carey en entrant dans la salle principale. Hannah lui adressa un signe de la main et son visage se fendit d'un sourire béat qui accentuait le bleu de ses yeux.

— Wesley ! s'exclama-t-elle avec un regard appréciateur. Tu es aussi beau qu'un sou neuf. Qui aurait cru que ça t'allait aussi bien, d'être un peu apprêté ?

Il se pencha pour lui donner un galant baisemain.

— Merci, Hannah. Et vous êtes à croquer, ajouta-t-il, badin, en admirant sa robe du soir en organza couleur argent. Vous me promettez une danse plus tard ? Que je vous montre comment on s'y prend.

— Ça suffit maintenant, jeune mâle, intervint Grant, pimpant dans son smoking, avant de lui tendre la main avec un grand sourire. Prêt à te vendre ?

Il accompagna sa taquinerie d'un coup de menton en direction des photos exposées à grand renfort d'éclairages.

— À la plus offrante, acquiesça Wes, nullement intimidé. (Il se tourna vers Carey, dont il serra la main aussi.) Ça fait plaisir de te voir, mec.

— Comment ça va ?

Carey montrait toutes les apparences de la cordialité, pourtant il semblait quelque peu distrait tandis que ses parents se tournaient vers d'autres invités à saluer.

— Bien, bien. Voyons-nous pour discuter à un moment de la soirée, d'accord ? suggéra Wes l'air de rien.

Il songeait évidemment à ce qu'il avait découvert depuis leur dernière conversation.

— OK, ça marche.

Wes jeta un coup d'œil à la ronde.

— Sammy est arrivée ?

— Elle est juste derrière toi.

Wes pivota, et il crut bien que son cœur allait manquer un battement quand il la vit, debout sur le palier, à une vingtaine de mètres de lui : elle portait une robe rouge audacieuse au décolleté plongeant mis en valeur par un collier en diamants brillant de mille feux et incrusté de rubis assez gros pour faire suffoquer un cheval.

— Incroyable, murmura-t-il.

Et il se dirigea vers elle, tel un animal pris dans les phares d'un véhicule, incapable de songer à autre chose qu'à l'approcher. Elle portait ses cheveux détachés en boucles sexy et impeccables, sorte de Veronica Lake à la crinière de corbeau, une femme fatale parfaite, habillée pour frapper son public de sidération. Sans jamais cesser de balayer la foule de son regard perçant, Alejandro se tenait près d'elle, aussi vigilant et stoïque qu'un agent des services secrets dans son smoking noir. Samantha s'avança, et Wes manqua d'avaler sa langue en découvrant une longue jambe dénudée par une fente de côté, si osée qu'il ne voyait pas comment elle pouvait porter quoi que ce soit en dessous.

Au moment où il entamait la montée des marches pour l'intercepter et lui donner un baiser qu'elle ne serait pas près d'oublier, Jack la rejoignit sur l'estrade et lui glissa un bras autour de la taille. Il l'attira contre lui et pencha la tête vers elle dans un geste d'intimité partagée. Wes plissa les paupières alors que Jack chuchotait quelque chose à l'oreille de Sam, qui provoqua le retroussement de ses lèvres rouges dans un sourire lent et secret – le genre de sourires que partagent les amants. Le genre qu'ils avaient partagé, jadis, des années plus tôt, avant qu'il ne gâche tout. Une pique de jalousie brûlante le traversa, qui le propulsa vers l'avant, furieux de les voir aussi bien appariés. Le parfait petit kit « elle et lui ». Même la foule agglutinée autour de lui les admirait ouvertement, avec moult « oooh » et « aaah » admiratifs pour ce joli petit couple qui illuminait la scène. On aurait dit une photo tout droit sortie d'un magazine en papier glacé. La reine et son roi.

La jalousie le rendait agressif, et son pas déterminé attira l'attention de Sam. Elle se figea l'espace d'un instant en le regardant approcher tel un félin vers sa proie, mais ses prunelles sombres étaient indéchiffrables. Jack aussi se tourna en remarquant sa soudaine raideur, et ses yeux d'argent se voilèrent tandis qu'il la collait un peu plus, imperceptiblement, marquant sans un mot sa possessivité alors même que son expression restait calme. Wes choisit de l'ignorer royalement et de garder les yeux rivés sur Sam et Sam seulement. Il s'immobilisa devant elle et se pencha pour lui déposer un baiser un peu appuyé sur la peau chaude de sa joue.

— Tu es de loin la femme la plus sublime de la soirée, Sammy, déclara-t-il en toute sincérité.

— Wes, tu es superbe aussi, le complimentait-elle.

Sur quoi elle se tourna vers son cavalier, avant que Wes n'ait eu le temps de lire son expression de trop près.

— Vous vous souvenez l'un de l'autre, n'est-ce pas ? reprit-elle.

— Pour sûr, fit Wes. C'était comment, la désintox, Jack ? s'enquit-il sans quitter Samantha des yeux.

— D'une tranquillité et d'un ennui mortels, répondit Jack.

Il n'avait pas l'air déstabilisé pour deux sous. Au contraire, il passa un bras autour de la taille de Samantha.

*Putain, je le déteste, ce type.*

Alejandro avait dû repérer les étincelles mauvaises dans ses yeux car il avait un air amusé quand il le salua en silence d'un hochement de tête, depuis son poste d'observation aux côtés de Samantha.

Ce fut elle qui brisa le silence tendu.

— Tes photographies vont être le point culminant de la soirée. Si j'en crois ce que j'ai entendu, les enchères promettent d'être intenses. Mack m'a dit qu'il envisageait d'investir lui-même dans tes œuvres.

— Mack ? répéta Wes, surpris.

D'un signe du menton, elle désigna un point derrière lui.

— Il arrive, justement.

— Tiens, tiens, commenta Wes avec aplomb.

En effet, en se tournant, il découvrit Mack qui fendait la foule dans leur direction, une expression parfaitement agréable peinte sur le visage. Il était habillé en *cow-boy* chic, avec une veste noire aux poches à pinces et un lien en platine en guise de cravate. Son sourire était large et affable quand il administra une grande claque dans le dos de Wes, tout en charme texan à l'ancienne. Il exerça une pression sur son épaule, un poil trop ferme pour être amicale.

— Comment ça va, Wes ?

— Ça ira bientôt beaucoup mieux, répondit ce dernier, mystérieux.

Il pensait aux informations qu'il avait dénichées grâce à l'aide du capitaine Bill Spears. Il avait prévu de reporter la confrontation inévitable à plus tard, mais ce soir ferait l'affaire, après tout. Voir Sam se comporter de façon ostentatoire comme si elle était officiellement revenue avec Jack le rendait téméraire et lui donnait des envies d'agir sans trop réfléchir, des envies de mettre le feu, rien que pour le plaisir de le regarder brûler. Et Mack ferait office de petit bois, en l'occurrence. Wes décida sur-le-champ qu'il révélerait tout à Samantha ce soir, qu'elle veuille l'entendre ou non. Il ne savait pas vraiment dans quelle mesure Mack était impliqué, mais il creuserait la terre jusqu'à ce que quelque chose en ressorte, et tant pis pour les conséquences.

Fort de cette décision, il s'adressa à Samantha.

— J'aimerais discuter avec toi un peu plus tard dans la soirée, quand tu auras un moment, lui souffla-t-il à voix basse, profitant que Mack se tournait pour saluer Jack.

Elle lui jeta un regard interrogateur, mais se contenta de hocher la tête. Il lui prit la main et déposa un baiser lent sur ses phalanges.

— Tu es encore plus belle aujourd'hui que le jour où je t'ai vue pour la première fois, susurra-t-il.

Elle lui serra brièvement la main avant de la lâcher.



## **Avril, dans la soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

*Roxanne*

— On a quatre-vingt-douze pour cent des invités qui sont arrivés et vérifiés, annonça Rox à l'équipe.

Tout en parlant, elle passait en revue sur sa tablette la liste des invités ayant confirmé leur venue, dont elle s'était servie pour contrôler l'identité des gens qui entraient dans la salle du gala via les portiques à détecteurs de métaux.

— On dirait bien que Sam a organisé la fête où il faut être vu ce soir.

— Eh bien, tant mieux, répondit Avi dans son oreillette. On devrait aller fermer les portes. Plus personne n'entre à partir de maintenant.

Rox fit signe à l'équipe de sécurité et observa les hommes qui se mettaient discrètement en position afin de bloquer l'entrée au musée. Étant donné qu'il s'agissait d'un événement privé, les équipes de Lennox Chase et Leviathan surveillaient le bâtiment principal tandis que le FBI s'occupait de la sécurisation des espaces extérieurs.

Ce soir, Rox ressemblait à une organisatrice de soirées, avec sa robe noire toute simple et ses cheveux coincés sous une perruque brune quelconque qui dissimulait son oreillette Bluetooth. Sans compter une paire de lunettes contenant une minuscule caméra qui permettait à Avi et aux agents basés dans la salle de contrôle de voir ce qu'elle voyait. Bref, une tenue visant à se fondre dans le paysage, tout en ayant l'air professionnel.

— Chefs d'équipe, je veux un statut officiel, murmura-t-elle en faisant défiler les images des diverses caméras de vidéosurveillance sur l'écran de sa tablette.

— Chef de l'équipe bleue, en place, répondit Rush. On couvre toutes les entrées et les sorties.

Il était à la tête de plus d'une vingtaine de gardes de chez Lennox Chase disséminés à travers les diverses salles, dans des tenues allant de surveillant du musée à serveur, pourvu que les armes glissées dans leur *holster* puissent être soigneusement camouflées.

— Chef de l'équipe rouge, je confirme qu'on est en place, répondit Talon depuis son perchoir, bien au-dessus des festivités, où Henri et six autres snipers surveillaient le gala avec la vigilance d'un vol d'aigles.

Ils étaient postés à l'intérieur et à l'extérieur, histoire de couvrir toutes les bases.

— Les yeux au ciel, vous avez vu quelque chose que j'aurais raté ? lui demanda Rox.

Elle se dirigeait à présent vers la salle avec l'efficacité sans chichis d'une femme en mission.

— Tout est OK, répondit Avi, enfermé dans le poste de sécurité du musée.

L'équipe du musée des Beaux-Arts n'avait pas apprécié de céder le contrôle du centre de commandes du musée, mais ils avaient fini par accepter de laisser Avi manipuler les caméras avec l'aide de deux autres agents. Heureusement, le système de sécurité du musée étant de très haut niveau, ils avaient juste eu besoin d'ajouter quelques détails, comme un logiciel de reconnaissance faciale.

— La reconnaissance faciale n'a rien trouvé pour l'instant. Je ne pense pas que Lightner soit là.

— La caméra de mes lunettes fonctionne ? voulut savoir Rox.

— Oui, confirma Avi. Et le logiciel de reconnaissance faciale travaille sur toutes les personnes que tu regardes. Continue à zieuter.

— Parfait.

Elle pénétra dans le grand hall et le balaya des yeux.

— Il ne nous reste plus que l'équipe verte. Rapport ?

— Équipe verte, je confirme, fit Simon Michaelson.

Pour sa part, il était posté dehors. Ils ne pouvaient pas prendre le risque d'utiliser des hommes que Lightner pourrait reconnaître de leurs missions chez Leviathan. Alors Simon s'était porté volontaire pour diriger les gars des opérations spéciales qui patrouillaient dans les jardins aux abords immédiats du bâtiment principal.

— Quel temps fait-il ? demanda Rox.

— Tout est clair, indiqua Simon.

— Pauvre Cendrillon, tu rates une sacrée fête, ici, le taquina Rush.

— Bon Dieu, Michaelson est la Cendrillon la plus moche de l’histoire des Cendrillon, commenta Talon.

— Permission de tirer sur mes coéquipiers, patronne ? répliqua Simon.

— Permission refusée. Soyez bien attentifs, les gars, ajouta-t-elle en croisant le regard de Sam à travers le vaste espace.

Elle était parfaite en appât vulnérable, avec sa robe rouge pompier tape-à-l’œil, et son *holster* soigneusement caché à l’intérieur de sa cuisse.

Rox esquissa un hochement de tête discret, équivalant à un pouce levé dans leur langage minimaliste, et Sam inclina la tête en guise de réponse. Une main passée dans le creux du bras de Jack, elle s’appuyait un peu sur lui afin de ne pas avoir à utiliser une canne ce soir. Elle avait une oreillette pour plus tard qui lui permettrait d’être tenue au courant de tout, mais tant qu’elle accueillait les hôtes, elle comptait sur la présence d’Alejandro à ses côtés pour l’informer d’éventuels détails importants.

Pour l’instant, rien à signaler. Loin de ravir Rox, la nouvelle ne faisait que la crispier davantage, comme quand on attend que tombe l’épée de Damoclès.

Le gala de la fondation Wyatt était un événement à la taille du Texas, avec un faste à la taille du Texas. On ne rechignait à aucune dépense. Du caviar Béluga au champagne Krug servi dans des coupes en cristal Baccarat, en passant par le comédien nominé aux Emmy Awards qui servait de présentateur, Hannah s’était vraiment surpassée. De magnifiques pivoinies à la fragrance délicate ornaient les tables recouvertes de nappes en lin blanc, où les couverts en plaqué or scintillaient à la lumière douce destinée à faire apparaître tout un chacun sous son meilleur jour.

Rox et ses équipes avaient travaillé conjointement avec Sam sur la planification de la sécurité jusque dans ses moindres détails. Ils avaient passé la journée à examiner tous les lieux de passage, analysant et discutant chaque point faible pour trouver les meilleurs plans d’action. Ils avaient prévu scénario après scénario sans relâche, jusqu’à être en mesure de maîtriser à peu près tout ce qui pouvait arriver. Même si Lightner ne venait pas seul ce soir, il serait sacrément en infériorité numérique – entre l’équipe de Sam, le soutien additionnel de Leviathan fourni par Jack et l’équipe de sécurité du musée, sans compter le FBI et la police de Houston sur le terrain. Rox prit une profonde inspiration et la relâcha.

Un léger cliquetis parvint à son oreille, et la voix de baryton profond d’Avi remplaça le son :

— Tu es ravissante, ce soir, *neshama*.

— Avi...

— Je viens de couper les intercoms, la rassura-t-il. Toi seule peux m'entendre.

— Donc tu enfrens le protocole pour me draguer ?

— Non, j'enfrens le protocole pour te dire que tout ira bien. Je sais que tu es inquiète. Je sais aussi que tu brûles d'envie de l'attraper, mais on est prêts.

— Aussi prêts que possible, marmonna-t-elle.

— C'est suffisant. Maintenant, lève les yeux sur ta droite.

Elle chercha du regard la caméra discrètement braquée sur elle depuis la moulure dans l'angle de la galerie.

— C'est un peu pervers, commenta-t-elle. Tu ne vas pas me demander de faire des trucs cochons, au moins ? Genre te montrer mes seins ? Parce que tu peux toujours courir.

Le rire qui lui répondit était chaleureux.

— Je reconnais bien là ma petite femme.

Pour une raison inexplicable, cette simple remarque la traversa comme un agréable courant électrique.

— Arrête de draguer et remets-toi au boulot, le gronda-t-elle.

— Rappelle-toi juste ça : je te vois, *neshama*.

Et ça lui faisait un bien fou, de savoir qu'il couvrait ses arrières.

— OK, voyeur. Rallume les intercoms, s'il te plaît.

— Tes désirs sont des ordres.

Rox perçut un bref bourdonnement suivi d'un cliquetis, et elle sut qu'il était rebranché avec le reste de l'équipe. Elle entama un lent circuit attentif autour de la salle, afin de balayer autant de visages qu'Avi pouvait en enregistrer pour le programme de reconnaissance faciale.

Il ne restait plus qu'à attendre, désormais...

## **Avril, dans la soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

*Jack*

— Ça ne te dérange pas si je te laisse un moment ? lui demanda Samantha. J'aimerais saluer un vieil ami.

— Pas du tout, vas-y, répondit-il avec un sourire, loin d'être aussi naturel qu'il le paraissait.

Depuis qu'il avait pénétré dans l'enceinte du musée à ses côtés une heure plus tôt, il était en état d'alerte maximum, et la pensée qu'on pouvait lui tirer dessus ou, pire, tirer sur l'amour de sa vie, suffisait à lui donner des envies de la jeter sur son épaule et de l'emporter loin, très loin de tout ça.

Il comprenait le plan, il approuvait même sa logique, pourtant, à l'instant présent, debout à la vue de tous avec Samantha, telles deux cibles vivantes, il avait l'impression d'obtenir un avant-goût de la vie à laquelle elle était habituée. Elle s'était accoutumée à passer d'une mission sous haute tension à l'autre et, après ce soir, il serait le premier à reconnaître que ce n'était pas pour lui. Si auparavant il avait été accro au danger et à la prise de risques, eh bien il avait atteint ses limites.

Ses contacts relativement banals avec des situations plus ou moins risquées ne l'avaient en rien préparé à la tension que représentait le fait de les savoir délibérément et ostensiblement en train de courtiser un tueur professionnel, de l'inviter à réagir par la violence face à cet affichage public d'un front uni.

Pour couronner le tout, il avait la sensation que Samantha et lui avaient franchi un cap la nuit précédente, passant du statut d'amants à quelque chose de plus profond. Il était resté éveillé la plus grande partie de la nuit après qu'ils avaient fait l'amour, tourmenté par son insomnie tandis qu'il réfléchissait à ce que cela signifiait pour eux : Samantha était-elle vraiment prête à aller où il comptait l'emmener avec cette relation ? Et pendant tout ce temps, une partie de

lui s'interrogeait sur leurs chances de survivre à cette soirée, et donc d'obtenir la réponse à ses questions. Quand elle avait sursauté dans son sommeil, hantée par un cauchemar, il avait compris qu'elle était sans doute aussi effrayée que lui, même si elle avait replongé peu après dans un sommeil sans rêves. Quand il s'était réveillé ce matin, elle était déjà levée depuis longtemps, enfermée dans son bureau à discuter stratégies avec son équipe tandis qu'il se mettait en quête de café, les yeux dans le vague. Une fois douché et habillé, il les avait enfin rejoints et avait eu l'occasion de la voir à la manœuvre pour la première fois, dirigeant son équipe telle la chef de guerre et la stratège qu'elle était.

Il admirait son efficacité sans détour, la manière dont son équipe et elle travaillaient sur des scénarios dont ils discutaient les problèmes et les faiblesses avec une précision sans faille, planifiant tout au énième degré. Il avait observé la façon dont elle prenait les rênes, parfaitement confiante malgré ses propres inquiétudes, dont elle parlait d'elle-même en tant que cible sans le moindre trouble visible, déterminant les meilleures options et façons de les protéger, lui, sa famille et les invités de la soirée.

D'un point de vue rationnel, il comprenait pourquoi elle était la meilleure dans son domaine, pourquoi son équipe valait chaque centime que les gens dépensaient pour être protégés par eux. Toutefois ça n'empêchait pas ses tripes de se vriller alors qu'ils se tenaient debout au milieu de la galerie, deux leurres bien voyants au bout d'une canne à pêche, à se comporter comme s'ils n'avaient pas le moindre souci. Bien que plantée à ses côtés, Samantha se cachait derrière le masque calme de la reine des glaces qu'elle arborait quand elle travaillait. Oubliée la femme douce et flexible qu'il avait tenue dans ses bras la nuit dernière, la femme qui lui avait demandé de lui faire l'amour, celle qui avait enfin accepté de l'aimer en retour. Ils ne s'étaient pas retrouvés seuls depuis, et Jack avait une bonne centaine de choses à lui dire, tout en sachant que ce n'était ni le lieu, ni le moment pour ça.

À présent, des années d'apparitions publiques, l'organisation et la participation à des événements tels que celui de ce soir lui permettaient de faire jouer son charisme tel un rouage bien huilé, et ce malgré son anxiété. Hocher la tête, discuter, s'amuser, sourire, serrer des mains, remercier... Tout était comme une danse fluide dont il connaissait les moindres pas. Alors qu'il évoluait parmi les invités, Anand Mahto, son garde du corps pour la soirée, se tenait à proximité, silencieux et discret. Anand était un petit bonhomme mince doté d'un calme tranquille. Mais Jack avait vu la taille du couteau que le Gurkha népalais transportait sur lui. Quand Samantha le lui avait présenté quelques heures plus

tôt, elle lui avait expliqué qu'il avait servi comme garde du corps personnel de l'un des membres de la famille royale britannique, avant qu'elle ne finisse par le débaucher.

— Tu t'entoures d'hommes dangereux, avait-il plaisanté.

À quoi Samantha avait répondu par un sourire rusé :

— Y en a-t-il qui ne le soient pas ?

Après avoir passé quelques minutes distrayantes à se disputer pour de faux avec deux hommes d'affaires – « Les Houston Texans ont-ils une chance contre les Chicago Bears à l'automne ? — Non, absolument pas » –, il s'excusa pour aller aux toilettes. En réalité, il avait besoin d'un peu d'air et, s'il était vraiment honnête avec lui-même, il avait surtout besoin d'un verre ou d'un cachet. *Merde, n'importe quoi du moment que ça le calmait.* Il opta pour un peu d'eau fraîche sur le visage, avec Anand toujours à ses basques quoique à une distance respectueuse.

— Vous ne vous sentez pas bien ? demanda doucement son garde du corps.

— Vous faites comment ? demanda Jack en guise de réponse, les yeux posés sur le Népalais dans le miroir, les mains appuyées sur le bord du lavabo. Comment vous pouvez rester aussi calme en sachant ce qui se prépare ?

Le regard d'Anand était serein.

— Je ne suis pas soldat, reprit Jack. Je n'ai jamais été commandé par personne.

— Bien sûr que si. Vous avez été commandé par votre cœur, corrigea Anand en désignant le torse de Jack. Que vous dit-il, en ce moment ?

*Fais confiance à Samantha. Fais-lui confiance comme tu lui as demandé de te faire confiance.*

Il ferma les yeux, prit une profonde inspiration et se redressa.

— Encore quelques heures, marmonna-t-il.

Anand se contenta d'opiner du chef et de le suivre quand il retourna se mêler à la foule compacte, s'arrêtant à l'occasion pour discuter avec des connaissances ou quelque généreux donateur. Il finit par se frayer un chemin parmi les groupes d'invités et se retrouva devant l'une des photos de Wes. C'était la première qu'il voyait, bien qu'il ait entendu Hannah s'extasier sur son travail après le déjeuner avec les DAR.

En contemplant le monochrome d'une femme aux cheveux bruns recroquevillée sur ses genoux, dévoilant la délicate ligne de sa colonne vertébrale et de ses côtes sous le jeu intelligent des muscles et des os, il fut happé par sa beauté austère. Quand il remarqua la minuscule tache de naissance

sur la cage thoracique du modèle, il comprit quelle femme il était en train d'admirer. Car cette tache de naissance, il l'avait embrassée pas plus tard que la nuit dernière.

Jack recula d'un pas, les yeux écarquillés, et entama un tour lent et sidéré de la galerie. Chacun des clichés, extrêmement attirant, représentait Samantha ; même si son identité était intelligemment masquée derrière les vagues sauvages de ses cheveux, sa posture ou les jeux entre ombres et lumières. Wes avait manifestement pris ces photos quand elle était bien plus jeune, avant les guerres et les cicatrices que Jack connaissait désormais comme sa poche.

N'empêche, il aurait reconnu sa muse en n'importe quelle circonstance.

— Elle est sublime, pas vrai ?

Wes venait de se poster à côté de lui, une main dans la poche, l'autre tenant un verre de whisky. Jack ne put que hocher la tête, toujours sous le choc de la puissance des images.

— Elle l'est toujours, murmura-t-il quand il put reparler normalement.

— La première fois que j'ai vu Sammy, elle est passée juste devant mon appareil. Je l'ai prise en photo sans vraiment m'en rendre compte, et puis j'ai développé une véritable obsession pour ce cliché jusqu'à ce que je finisse par la revoir. (Wes prit une gorgée de son whisky, un sourire presque contrit aux lèvres.) Si je n'avais pas eu cette photo, j'aurais pu croire que je l'avais rêvée.

À contrecœur, Jack devait admettre que ce gars était follement doué. Il avait dû prendre ces clichés quand il n'était encore qu'étudiant, à l'époque où Sam et lui sortaient ensemble, mais il n'empêche que son style et son sens de la lumière, des dimensions et des formes étaient déjà bien arrêtés. Jack voyait aussi les sentiments qu'avait dû lui inspirer Samantha pour qu'il la regarde ainsi, et ce qu'elle avait dû ressentir envers lui pour accepter de poser si ouvertement – la courbe vulnérable de son cou ici, la ligne douce de son ventre là. Chaque œuvre était pareille à la strophe d'un poème d'amour, les blancs donnaient de la signification à la structure, les lignes brisées un but, si bien que tous les angles révélaient des détails différents. Au final, son œuvre symbolisait l'adoration à travers les yeux de Wes. Voilà comment il se sentait quand Samantha était sienne.

— Tu l'aimais, comprit Jack en détournant le regard des images de Samantha pour les poser sur Wes.

Bien qu'il n'en ait pas le droit, ça lui faisait mal de regarder ces photos, de découvrir tel un voyeur un aperçu de ce qu'ils avaient partagé.

— Je l'aime toujours, Jack, répondit Wes, les yeux rivés aux siens.



Et dans ce regard franc brillait une lueur de défi.

— Non, je voulais dire que ça se voit, précisa Jack.

Il tentait de garder sous clé la vilaine jalousie, ce manque de confiance qui restait tapi au fond de lui, préférant chercher dans quoi il allait mordre. Il se rappela que Wes était le passé de Samantha, tout comme ces photos représentaient la femme qu'elle était jadis.

*Maintenant c'est moi qui l'ai*, brûlait-il de rétorquer à Wes en parfait homme des cavernes. Mais il tint sa langue.

— Je rêve ou tu es en train de me complimenter pour les nus que j'ai pris de ton ex-petite amie ? ironisa Wes, un sourire narquois aux lèvres.

— Si tu évoques les œuvres représentant ma future épouse, alors oui, je te félicite.

Il remarqua non sans plaisir que la pique concernant l'épouse avait atteint son but quand Wes lui jeta un regard noir.

— Dans ce cas, je devrais te remercier du compliment, lâcha-t-il. Même si je te déteste toujours et qu'on est toujours ennemis, trou du cul.

— Le sentiment est entièrement réciproque.

Tous deux se retournèrent vers les photos.

— Pourquoi t'en sépares-tu ? demanda Jack, curieux et surpris que Wes accepte de céder ces pièces.

S'il avait été à sa place, il aurait jalousement conservé tout ce qui pouvait avoir un lien avec elle. Point barre.

— Je n'en ai plus besoin, affirma Wes. Je les sortais une à une pour me torturer, quand je pensais ne plus jamais la revoir. Je ne vois pas l'intérêt de me raccrocher à de vieux souvenirs alors que j'ai la chance de m'en créer de nouveaux avec elle maintenant.

Ses étranges prunelles dorées cherchèrent Samantha à travers la galerie. La brute sans cœur, l'homme de Neandertal qui sommeillait en Jack songea à flanquer un bon coup de massue dans la tête de Wes en lui assénant la vérité sans fard. Ce serait bien agréable de détourner son attention de leurs soucis actuels en lui annonçant que Samantha l'avait choisi, lui, que c'était entre ses bras qu'elle avait chaviré la nuit passée. Pourtant, il n'en fit rien... mais d'extrême justesse. *Primo* parce qu'il n'avait jamais été du genre à se vanter, et *secundo* car il savait que Samantha n'apprécierait pas. Son histoire avec Wes lui appartenait, et elle ne voudrait pas que sa vie privée et ses sentiments personnels soient abordés entre deux cocktails lors d'une soirée publique. Anand serait amené à le protéger d'un danger pire que Lightner, s'il en arrivait là.

— Donc c'est toi son cavalier pour la soirée, remarqua Wes.

— En effet, c'est moi, répondit Jack en se tournant pour soutenir son regard.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu fiches ici avec moi pendant qu'elle est là-bas, à discuter avec ce type ?

Jack suivit le regard insistant de Wes en direction de Samantha, qui souriait à un homme séduisant planté beaucoup trop près d'elle à son goût.

— C'est qui ?

Wes vida le reste de son whisky.

— Un connard de plus. Pas très différent de toi, en fait. Il court après Sammy depuis qu'on était ensemble à A&M.

Jack le vit plisser les paupières alors que le gars se penchait, encore trop près, pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille, une main posée sur son coude. Alejo se tenait sur sa droite, un peu en arrière, et balayait le périmètre du regard. Quoi que le type ait chuchoté à Samantha, il la fit rire – la première expression de plaisir véritable qu'elle ait affichée de toute la soirée – et Jack sentit une pointe de jalousie possessive montrer le bout de son vilain nez.

Il jeta un coup d'œil à Anand.

— Qui est en train de parler à Samantha ?

Anand porta la main à son oreillette et posa la question à mi-voix. À l'autre bout de la salle, Jack vit Alejo effectuer le même geste avant de répondre.

— Travis Brandt, lui transmit alors Anand. Sans danger.

Jack fronça les sourcils.

— Ça, c'est ce qu'on verra.

Wes regarda tour à tour Jack, Anand, Travis, puis Jack à nouveau.

— C'est malin, commenta-t-il, visiblement amusé. Pourquoi tu te promènes avec un garde du corps ?

Jack était assez étonné que Wes ignore ce qui se passait ce soir, mais au fond, il n'aurait pas dû. Ce n'était pas comme si Samantha allait annoncer à grand renfort de publicité qu'elle espérait attirer un terroriste connu qui se trouvait avoir accès à une ogive nucléaire.

— Procédure standard, répondit-il avec désinvolture. Samantha pensait que j'avais besoin de protection en cas de pressions indésirables de la part de quelque divorcée agressive à la fête de ce soir.

Sa remarque tira un sourire à Wes, qui pourtant ne semblait pas du tout avaler le mensonge.

— Eh bien, si quelqu'un a besoin de protection, en l'occurrence... je dirai que c'est elle, commenta-t-il en reportant son attention sur Travis. De lui. Ce

connard est plutôt collant.

Comme si Jack avait besoin de ça : encore un fichu concurrent.

— Je ne l'ai pas encore rencontré que je le déteste déjà, grommela-t-il.

— Bienvenue au club, ironisa Wes de son accent traînant. (Il posa son verre vide sur le plateau d'un serveur qui passait par là.) Travis a été sa roue de secours pendant un temps.

Ravi que protéger son lopin de terre lui fournisse une distraction, Jack s'avança.

— Plus maintenant, en tout cas, lâcha-t-il.

Car il était là, désormais.



## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

### *Samantha*

Du coin de l'œil, elle regardait approcher Jack du pas nonchalant d'un *cow-boy*, arme à la ceinture, tout droit sorti d'un western de John Wayne. Oublié l'homme urbain et distant qui s'était tenu à ses côtés la plus grande partie de la soirée. Sans se soucier de la conversation qu'elle avait entamée avec Travis Brandt, il lui passa un bras autour de la taille et l'attira contre son flanc avant de lui déposer un baiser dans le cou, torride en diable et à la vue de tous. Un geste si ostensiblement possessif et sexy qu'elle sentit le rouge lui monter aux joues sous le regard médusé de Travis.

Quoique parfaitement affable quand elle effectua les présentations, Jack jeta un seul regard sur Travis et son expression vira au glacial. Conscient de son hostilité à peine masquée, ce dernier s'excusa en promettant de reprendre contact bientôt pour continuer la conversation.

— Si ce type t'approche, je lui brise les mains, commenta Jack en le suivant des yeux qui se mêlait à la foule.

— C'est un vieil ami.

— *Tesoro*, à ce stade, je me sens obligé de t'avertir que je vais détester systématiquement tout homme avec lequel tu aurais entretenu une relation – si brève fût-elle.

Elle le contempla un moment et l'observa attentivement pour la première fois depuis leur arrivée à la fête de charité.

— Tu étais déjà tendu comme un arc avant que Travis ne vienne me parler. Tout va bien ?

— J'assiste à une soirée où sont présents deux de tes ex, qui se trouvent être tous les deux encore amoureux de toi, au passage, lui fit-il remarquer d'une voix bourrue. Nous sommes coincés dans un bâtiment entouré par des équipes

tactiques suffisamment armées pour faire passer Fort Alamo pour une classe verte, et nous attendons un cinglé qui pourrait – éventuellement – tenter de nous assassiner en déclenchant une ogive nucléaire. Alors dire que je suis stressé serait un doux euphémisme. J’aurais bien besoin de quelque chose pour faire retomber la tension, *tesoro*, admit-il à voix basse.

*Évidemment.* Elle n’avait pas songé à l’effet que la situation devait avoir sur lui et sur sa guérison. Elle fit retomber les doigts le long de son bras, regrettant de ne pouvoir l’apaiser d’aucune manière. Mais Jack avait signé pour ça, après tout, et elle savait d’expérience qu’il n’y avait quasiment rien qu’elle puisse dire pour lui faciliter les choses.

— Tu vas gérer ? Être avec moi, ça implique que tu t’habitues à certains aspects de mon domaine d’activité. Je sais que ce serait dur à supporter pour n’importe qui... (Elle prit une inspiration.) Jack, si tu préfères partir...

— Je ne t’abandonnerai pas, Samantha, l’interrompit-il sèchement. Je n’aime pas ça, c’est tout. J’ai assisté à des centaines d’événements semblables à celui-ci au fil des ans, et pas une seule fois je ne me suis soucié que quelqu’un me colle une balle dans la tête. Et si quoi que ce soit devait t’arriver... *Cristo*, je ne veux même pas y penser. Comment les familles des soldats font-elles pour gérer ça ? (Il exerça une pression sur sa main.) Cette inquiétude incessante, ce risque constant que leur conjoint puisse ne jamais rentrer à la maison...

— Je n’en sais rien. Je n’ai jamais eu de relation suffisamment longue pour le savoir, admit-elle en toute honnêteté.

— Reste avec moi le temps que je parvienne à dompter ce genre de stress, murmura-t-il. Je sais juste que je veux être avec toi. Pour le reste, je... j’ai juste besoin d’un moment.

Oui, c’était logique. Elle non plus, elle ne savait pas comment fonctionnerait cette relation. Elle n’était pas encore certaine qu’elle fonctionne, d’ailleurs. Ce qu’elle savait, en revanche, c’était que si ça devait fonctionner avec quelqu’un, elle voulait que ce soit avec Jack. Elle le voulait assez fort pour écarter ses doutes et son scepticisme, et cela constituait une avancée énorme pour une femme dont la carrière tournait autour de la défense des gens face à l’humanité dans ce qu’elle avait de plus sombre.

— Tu veux qu’on essaie ensemble ? demanda-t-elle timidement, en serrant le bout de ses doigts dans les siens.

Il se pencha sur elle et l’embrassa si fort qu’elle ouvrit les lèvres sous l’effet de la surprise. C’était un baiser en forme de punition, ancré dans la colère et la frustration, mais qui se changea en quelque chose d’entièrement différent au

bout d'une ou deux secondes. Un désir en naquit, qui la cabra vers Jack tandis que sa bouche se faisait fervente. L'espace d'un instant, elle oublia qu'ils se trouvaient à un gala, entourés par des gens qui les observaient probablement. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Jack pivota, sans toutefois cesser de l'embrasser, afin de la protéger des regards curieux grâce au bouclier de son corps. Il la repoussa vers une alcôve dans un mouvement fluide qui s'apparentait à une danse langoureuse. Sa bouche descendit alors le long de son cou tandis qu'il la maintenait en place de ses grandes mains plaquées à ses hanches.

— Tu le pensais vraiment ? chuchota-t-il, le souffle doux et brûlant contre son oreille.

— Si je pensais quoi ? demanda-t-elle, étourdie.

— Ce que tu as dit la nuit dernière. Tu es partante ? insista-t-il. Tu veux être avec moi, *tesoro* ?

— Oui, acquiesça-t-elle. Mais moi non plus, je ne suis pas sûre que ça marche. Tout ce que je sais, c'est qu'on doit se faire confiance.

Il releva la tête.

— Je te fais confiance.

— Dans ce cas, c'était quoi, ce truc sur mes ex ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

— Je n'aime pas ça, quand d'autres convoitent ce qui est à moi, répliqua-t-il, bourru. Tu dances avec celui qui t'a emmenée, *tesoro*, mais si Wes ou Travis s'approchent de toi à nouveau, je te jure que je trouverai le moyen de les éloigner.

L'ironie de ses propos tira un petit rire à Samantha.

— Combien de femmes as-tu sautées à Chicago, Jack ? Si je me mettais dans un tel état chaque fois qu'on tombe sur une fille avec qui tu as couché, je ne quitterais jamais la maison.

Il lui souleva le menton et l'embrassa à nouveau.

— Je n'ai jamais affirmé que les règles étaient justes, *tesoro*. Je te dis seulement ce que je ressens.

— Ça te redonnerait un peu de peps, si je te rappelais que je ne suis amoureuse d'aucun d'eux ?

— Et de qui est-ce que tu es amoureuse ? rétorqua-t-il en se penchant un peu plus.

Elle lui offrit un sourire narquois.

— Avi Oded est hyper sexy.

Il lui mordit le lobe de l'oreille en guise de châtiment.

— De toi, Jack, reprit-elle. C'est toi depuis qu'on s'est rencontrés.

Elle sentit la forme de son sourire contre son cou, la tension de ses épaules se détendre pour la première fois de la soirée sous ses mains.

— Tu te sens mieux ?

— Infiniment, reconnut-il volontiers.

— Très bien, alors, fit-elle en s'écartant assez pour le regarder. Maintenant, tu veux bien me faire confiance pour prendre soin de toi ?

— Est-ce que toi, tu me fais confiance pour prendre soin de toi ? contra-t-il, soutenant son regard.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

— Il n'y a qu'un moyen pour le découvrir.



## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

### *Wesley*

— Nom d'une pipe en bois, ça, c'est un baiser, commenta le vieil homme en face de lui d'un air amusé.

Curieux, Wes se tourna pour suivre le regard de l'homme. Il discutait depuis peu avec un couple au sujet de la vente aux enchères quand le mari avait été distrait par quelque chose derrière lui. À l'instant où les yeux de Wes se posèrent sur Jack et Sam, à l'autre bout de la galerie, il regretta d'avoir regardé.

— Mon Dieu, tu te rappelles quand tu m'embrassais comme ça ? ironisa la femme.

Wes, lui, avait toutes les peines du monde à réagir.

— Oh ça, pour sûr, mais on ferait sans doute rougir ce pauvre jeune homme.

Wes était tellement focalisé sur Sam, qui caressait les bras de Jack et ses épaules, qu'il entendait à peine les commentaires du couple. Il vit la manière dont elle se collait à lui, comme si elle brûlait de son contact.

*Merde. Putain que ça pique les yeux.*

Ça faisait plus que piquer, en réalité, Wes avait plutôt l'impression qu'on lui déchirait le cœur en deux.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il aussi poliment que possible avant de se diriger vers le bar, à l'opposé.

Il avait besoin d'un verre. Enfin, non, qui croyait-il berner ? Il avait besoin de quatre verres cul sec d'affilée. Minimum.

— Wes, l'interpella Hannah au moment où il passait près d'elle, les enchères commencent dans quelques minutes.

Il se contenta de hocher la tête, incapable de répondre.

Du whisky. Ou mieux, de la tequila. Voilà ce dont il avait besoin. Et en grande quantité. Il envisagea brièvement d'aller affronter Sam, de flanquer à

Jack le coup de poing de sa vie, de partir. La dernière idée était la plus tentante de toutes : pouvoir réellement s'en aller, monter dans sa voiture, jeter son smoking et filer. Il pouvait être dans un avion pour les Philippines, le Venezuela ou la Syrie d'ici quelques heures, se perdre dans la photographie du simulacre de vie des autres gens, des problèmes des autres pays.

Il se commanda un *shot* de tequila – qu'il vida, avant d'en commander un autre. Il tenta en vain de ne pas regarder Samantha et Jack, mais ils étaient revenus dans le cercle des invités, où ils évoluaient comme le couple de pouvoir qu'ils étaient. Accompagnés d'Hannah et de Grant, ils se dirigeaient vers l'estrade pour annoncer que le dîner commençait parallèlement à la vente aux enchères.

*Elle est avec l'homme qu'il lui faut*, lui dit une voix dans sa tête, discrète mais insistante. *Tu n'as jamais été taillé pour ça.*

Mais qu'est-ce que cela signifiait, quand on aimait quelqu'un si fort qu'on ne se pensait pas en mesure d'aimer qui que ce soit d'autre un jour ?

D'ailleurs, était-il possible d'avoir plus d'un grand amour dans sa vie ? Et si oui, était-ce uniquement bon parce qu'on savait, dans un coin de sa tête, qu'on ne pourrait jamais le garder ?

Il descendit son deuxième *shot* et reposa le verre à l'envers sur le bar. Au même moment, son regard se posa sur Mack McDevitt.

Ce dernier discutait avec un groupe d'hommes d'affaires non loin de lui à grand renfort de gesticulations, suscitant les ricanements et les sourires de son auditoire, auquel il racontait sans doute quelque histoire extravagante.

Wes se redressa. Son organisme contenait juste ce qu'il fallait d'adrénaline et de tequila pour commettre un geste irréfléchi, et il mourait d'envie de se trouver un adversaire à sa taille. Mack ferait parfaitement l'affaire.

Tiens, ce serait même peut-être son petit cadeau d'adieu à Sammy : « Je t'offre l'assassin de ton père sur un plateau, chérie. Tu l'avais sous le nez depuis le début... »

Il s'approcha de Mack par-derrière et lui asséna une bonne claque dans le dos qui surprit le bonhomme.

— Ça ne vous ennuie pas trop si je vous le kidnappe ? demanda-t-il au groupe avant que Mack ait pu dire quoi que ce soit. Hannah Nelson le cherche pour qu'il prononce quelques mots pendant la vente aux enchères, or je sais qu'il ne faut jamais rien lui répondre d'autre que : « Oui, m'dame », ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Ça, pour sûr, approuva l'un des hommes. De toute façon, il semble que le dîner soit sur le point de commencer. On ferait mieux d'aller retrouver nos épouses.

Wes adressa un sourire à Mack, la tête penchée sur un côté.

— Vous voulez bien me suivre ? proposa-t-il en l'entraînant dans la direction opposée à l'estrade. Elle est par là-bas, qui équipe les gens de micros. Elle m'a demandé de venir vous chercher.

Mack plissa les paupières, mais il hocha tout de même la tête et le suivit à travers la galerie principale et dans un long couloir vers les galeries recevant les expositions temporaires.

— Ils sont où ? s'enquit-il enfin, visiblement mal à l'aise que Wes l'attire loin de la fête.

— Là-bas, répondit Wes en désignant une étroite galerie remplie d'œuvres postimpressionnistes.

La salle était vide et aussi silencieuse qu'une tombe : l'endroit idéal pour une confrontation.

Wes poussa Mack vers l'entrée. Surpris, ce dernier se redressa, une expression furieuse sur le visage.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques, espèce de... commença-t-il.

*Trop tard.* Wes avait déjà sorti son téléphone, sur l'écran duquel s'affichait une photo du corps en décomposition de Sakurai.

— Je sais ce que vous avez fait, Mack, déclara-t-il en tendant l'appareil vers l'intéressé afin qu'il puisse voir.

Du pouce, il fit défiler les clichés qu'il avait téléchargés, des images atroces du cadavre de Sakurai, des balles, du mouchoir. Et il observa l'expression furibonde de Mack se muer en confusion, puis en compréhension, les yeux écarquillés, avant qu'il ne reprenne son air policé et que ses lèvres ne se compriment en une ligne fine et dure.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, lâcha-t-il, caustique, d'une voix rauque et pleine d'indignation.

— Ah non ?

Wes ouvrit l'application qui lui servait d'enregistreur, puis glissa le téléphone dans la poche de poitrine de sa veste.

— J'ai bien fait mes devoirs à votre sujet, reprit-il, tout en bloquant l'entrée de la galerie dans laquelle il avait entraîné Mack. Hormis Samantha, les trois seules autres personnes qui avaient à gagner à la mort de Rob Wyatt, c'étaient vous, Grant Nelson et Toma Sakurai, son oncle du côté de sa mère.

— Ça ne signifie pas que j’ai tué Rob, répliqua Mack, les yeux étrécis. Et je commence à en avoir marre de tes insinuations.

— Je ne pense pas que vous l’ayez fait, Mack, admit-il. (Son interlocuteur parut étonné.) Mais ça ne veut pas non plus dire que vous ne sachiez pas qui l’a fait.

Le visage de Mack s’assombrit.

— De quoi tu parles, bon sang ?

Wes enfonça les mains dans les poches de son pantalon.

— J’ai assemblé la plupart des pièces du puzzle, et je pense savoir exactement ce qui s’est passé.

Mack croisa les bras et attendit.

— Ce n’est un secret pour personne que le clan Sakurai ne voulait pas que Rob Wyatt épouse la mère de Sammy. Suzume était jeune, aisée et issue d’une famille fortunée liée au dernier grand shogunat. Rob n’était qu’un Cherokee américain parvenu, un marin en permission, en gros. C’était une union scandaleuse. La famille Sakurai avait le cœur brisé mais, au-delà de ça, c’était leur honneur qui était entaché. Le fait que leur fille soit prête à abandonner tout ce qu’elle avait, tout ce qu’elle savait pour Rob, ça constituait une honte et une humiliation.

— Qu’est-ce que j’en sais, moi ? rétorqua Mack. Je ne connaissais même pas Rob, à l’époque.

— Certes, mais vous vous êtes liés peu après, pas vrai ? Juste après que Rob a quitté la Navy. Vous connaissiez toute l’histoire, poursuivit Wes. Ben oui, vous avez grandi sur les champs de pétrole ensemble, tous les deux, vous avez eu de la chance en spéculant avant tout le monde avec le peu d’argent que Suzume avait réussi à emporter avec elle. Vous la connaissiez.

— Et alors ? ironisa Mack. Vous me racontez des salades, avec votre grande bouche, là.

— Et je n’ai pas encore terminé.

L’adrénaline montait en Wes, celle qui venait avec la certitude qu’on a les bonnes cartes en main. Ce besoin instinctif de tirer la vérité de toute chose. Au cours de ses années de journalisme, il en avait sorti, des histoires. Il savait quand il rognait le bon os. Si Mack n’était pas coupable, il l’aurait rembarqué et serait retourné à la fête, à l’heure qu’il était. Mais non, le vieil homme restait parce qu’il voulait savoir si Wes avait vraiment tout deviné. Il tenait à savoir s’il avait des raisons de s’inquiéter.

— Personne n’imaginait que vous gagneriez tout ce que vous avez gagné, continua Wes. Rob et vous avez gagné des millions, avec vos spéculations. Vous étiez imbattables, quand il s’agissait de renifler de l’or noir sous la terre du Texas. Mais quand ensuite vous êtes passés aux forages *offshore*... (Il émit un sifflement.) Alors là, ce n’était plus la même histoire. Du jour au lendemain, vous êtes devenus milliardaires. Rob s’est payé le ranch dont il avait toujours rêvé, il a fondé sa si jolie famille, et vous, vous êtes devenu le coéquipier. Pas vrai, Mack ?

— Si tu insinues par là que je n’ai pas mérité ma part, alors tu te trompes lourdement, mon pauvre, répliqua Mack, un doigt tendu vers lui. J’ai travaillé comme un chien pour faire de cette entreprise ce qu’elle est aujourd’hui.

— Surtout après que Suzume est morte en donnant naissance à Ryland, hein ? demanda Wes d’une voix plus basse.

Mack se raidit. Il respirait fortement par le nez, sa posture tout entière crispée par un ressentiment refoulé pendant des années.

— Parce que Rob a perdu les pédales, après ça, pas vrai ? Il a perdu la flamme, il s’est mis à picoler et ne s’occupait plus de sa famille.

— Les tragédies, ça arrive, cracha Mack entre ses dents serrées. Je l’ai soutenu dans celle-là.

— Non, vous avez repris le flambeau, le corrigea Wes. Vous avez dirigé Wyatt Petroleum pendant que Rob s’enfonçait dans le désespoir. Vous avez veillé à ce que l’entreprise continue à prospérer, trimestre après trimestre. Vous avez conclu des contrats et réussi à gagner plus encore. Et quand Rob a enfin ressorti la tête de l’eau, il s’est concentré sur d’autres objectifs, comme la collecte de renseignements au Moyen-Orient – une sorte d’étrange tentative de réparation, en somme, presque comme s’il se punissait d’avoir aussi bien réussi et d’avoir perdu Suzume. Et vous, vous avez dû continuer à tenir les rênes pendant qu’il se baladait à Beyrouth, au Caire, à Bagdad ou à Koweït, n’est-ce pas, Mack ?

— En effet, et je recommencerais tout pareil, rétorqua ce dernier. Et alors ? Sous prétexte que j’ai fait mon boulot en dirigeant cette entreprise, j’aurais tué mon meilleur ami pour récolter une plus grosse part du gâteau ? Je l’adorais ! Et j’aimais Ry comme mon propre fils ! Pourquoi je leur aurais voulu du mal, nom de Dieu ?

— Je crois en effet que vous les aimez, admit Wes. Je pense même que vous les aimez assez pour tuer l’homme qui aurait osé toucher un cheveu de Rob et

Ry. Un homme incapable de laisser le passé derrière lui, à l'instar de Rob. Un homme qui pleurait Suzume autant que lui, quoique d'une manière différente.

Mack secoua la tête et recula d'un pas.

— Non.

Mais Wes perçut la lueur de culpabilité dans ses yeux. Il se savait proche de la vérité, il le sentait jusque dans ses tripes.

— Non, ce n'est pas ce qui s'est passé.

— Mais si, insista Wes, gagnant du terrain. Je pense que vous avez tout compris à l'instant où vous avez vu Toma Sakurai se pointer aux funérailles de Rob. Le frère qui avait désavoué sa sœur des années auparavant, qui n'avait jamais pris la peine de rencontrer Sam ou Ry, et qui avait tout à coup la chance d'hériter de millions sous la forme des parts de Suzume – les millions d'une entreprise que vous aviez bâtie au prix de votre sang, de votre sueur et de vos larmes.

Mack soutenait son regard, l'œil noir, le corps tendu jusqu'à la rupture.

— Je pense qu'un seul regard sur Sakurai vous a décidé à recourir à la bonne vieille justice des *cow-boys*, poursuivit encore Wes, certain que les morceaux s'assemblaient enfin parfaitement. Vous avez éliminé Sakurai, Mack. Je le vois dans vos yeux, c'est clair comme de l'eau de roche. Vous lui avez tiré dans le dos, puis vous l'avez retourné et vous l'avez regardé en face alors qu'il mourait, qu'il rendait son dernier souffle. D'ailleurs, vous l'avez peut-être même obligé à tout avouer à coups de botte dans la poitrine, avant de l'achever d'une balle.

Mack secouait la tête, mais Wes vit ses épaules tomber sous le poids du mensonge qu'il s'efforçait de soutenir et son indignation du début s'écouler de lui comme à travers un tamis.

— Sakurai ne pouvait s'en tirer à si bon compte, c'était inacceptable, reprit Wes d'une voix radoucie par la compréhension, tentant de convaincre Mack de lâcher son point de vue sur l'histoire. Il avait tué un homme et un gamin que vous aimiez, volé sa famille à Sammy, et voilà qu'il s'apprêtait à prendre place dans votre conseil d'administration et à tirer profit de votre deuil ? Non, c'était inadmissible. Je comprends ça, Mack.

— Je n'aurais jamais pu laisser ça se produire, lâcha le vieil homme tout bas, presque dans un souffle.

Il se tourna face à un Van Gogh accroché là, en plein milieu de la salle, même s'il ne paraissait pas le voir.

— Aucun homme ne peut laisser passer ça, acquiesça Wes. Surtout pas vous.

Mack resta silencieux de longues secondes et, pour la première fois de la soirée, il paraissait son âge, avec sa peau pareille à un vieux cuir tanné par la fatigue et le deuil, ses épaules basses sous le beau tissu de sa veste de costume.

— Tu sais que ce salaud avait tout planifié pendant des mois, jusqu'à la fameuse nuit ? finit-il par dire. Sakurai m'a avoué que le seul détail qu'il n'avait pas prévu, c'était la présence de Ryland dans la voiture avec Rob. « C'était une surprise », qu'il a dit. (Mack lâcha un rire plein d'angoisse.) Mais il a ajouté que ça l'arrangeait, au fond. Qu'il ne serait pas dit qu'un Sakurai mâle ne soit rien d'autre qu'un bâtard à moitié américain. Il a aussi dit qu'il avait restauré l'honneur de sa famille, en agissant ainsi.

Mack leva vers Wes ses yeux brillants d'un mélange de chagrin, de rage et d'indignation.

— C'est à ce moment-là que je lui ai tiré une balle en pleine face, à cette enflure.

## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

### *Roxanne*

Les enchères s'emballaient. Elles n'avaient débuté que depuis quelques minutes, et déjà le maître de cérémonie avait réussi à encourager les donateurs à dépenser plusieurs millions sur diverses œuvres d'art. Et la meilleure partie, à savoir les photographies de Wesley Elliott, n'était même pas encore en vente.

Hannah avait effectué une brève allocution pour accueillir ses hôtes, suivie du discours de Samantha, rayonnante dans sa robe d'un rouge provocateur ultra-sexy. Elle n'avait pas prévu de monter sur scène à la base, mais l'opportunité d'éperonner la colère de Lightner s'il se montrait était trop exquisite pour être mise de côté. Sam avait espéré qu'il serait sorti de sa cachette à ce stade, pourtant tous les rapports des équipes restaient d'un calme désespérément plat.

— Je vais jeter un coup d'œil dans les cuisines, annonça Rox dans le micro qui la reliait aux gars.

Avec un peu de chance, elle pourrait profiter d'une brève pause et avaler deux ou trois canapés avant de repartir pour un tour de piste complet.

Elle emprunta une entrée discrètement éclairée que le personnel de service utilisait pour passer les plats présentés avec le plus grand soin. En croisant les serveurs en vestes blanches immaculées, chargés de côtelettes saisies à point, de saumons grillés et de tortellinis aux truffes, elle en eut l'eau à la bouche. D'ailleurs, elle était si concentrée sur les gargouillements bruyants de son estomac qu'elle faillit heurter un traiteur qui venait de franchir les portes battantes en métal.

— Pardon, lâcha-t-il avec une pointe d'accent en la contournant rapidement.

Son visage était caché par le plateau couvert d'assiettes en porcelaine qu'il portait bien haut. Rox fronça les sourcils et tourna la tête pour le suivre des yeux. Il était grand et mince vu de dos, avec des cheveux bruns coupés court.



Absolument quelconque. Pourtant, il y avait quelque chose dans sa voix, quelque chose de vaguement familier, comme quand on entend la mélodie d'une chanson qu'on ne parvient pas tout à fait à remettre mais qu'on connaît pourtant.

Elle avança de quelques pas en direction de la cuisine puis décida de faire demi-tour.

Un doute l'avait envahie sans qu'elle sache précisément pourquoi, un doute entêtant. Elle devait revoir cet homme. Découvrir son visage.

Elle porta la main à son micro.

— Changement de plan. Avi, passe en revue tous les serveurs, barmen et traiteurs que tu vois. Tout ce qui porte une veste d'uniforme blanche.

— Tu l'as vu ? répondit aussitôt Avi.

— Je ne suis pas sûre, mais... j'ai une drôle d'intuition.

Elle se mâchonnait la lèvre en contemplant la mer de vestes blanches portées par des serveurs et des serveuses dans la salle de banquet faiblement éclairée tandis que, sous les projecteurs de la scène, le maître de cérémonie provoquait les rires des convives. Pour couronner le tout, certains levaient leurs cartons servant à enchérir, ce qui rendait les choses encore plus compliquées pour distinguer les visages.

— Chef de l'équipe bleue, on vérifie l'identité de tous les membres de l'équipe de restauration et de service, OK ?

— Pas de problème, répondit Rush. Ils portent tous des badges RFID<sup>1</sup> à leur nom, en plus. Tu veux qu'on les scanne à nouveau ?

— Oui.

— On s'en occupe.

Rox retourna dans la galerie et prit la direction que le serveur avait suivie.

— Les yeux au ciel, quelque chose à signaler ?

— Pas encore. Les lumières viennent d'être baissées. C'est plus compliqué de visualiser la salle maintenant qu'elle est plongée dans la pénombre, expliqua Avi.

Rox accéléra le pas, de plus en plus mal à l'aise.

— Alors je vais regarder tout le monde moi-même.

<sup>1</sup>. L'abréviation RFID signifie « Radio Frequency Identification », en français, « Identification par Radio Fréquence ». (N.d.T.)



## Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas

*Jack*

Le portable de Jack, qui se déclenchait à peu près chaque seconde désormais, menaçait d'exploser dans la poche de sa veste. Les premières fois, il n'y avait pas prêté attention, mais à présent les vibrations étaient quasi incessantes. Avec un sourire penaud à l'intention de Samantha, il sortit l'appareil. Elle lui répondit d'un hochement de tête silencieux, lui signifiant son accord tandis qu'il s'excusait. Quand il découvrit qu'il s'agissait d'un appel de son frère, Jack s'éclipsa rapidement de la salle de dîner pour aller se faufiler dans une alcôve, Anand sur ses talons.

— Enfin tu réponds ! Pas trop tôt ! lâcha Jaime aussitôt qu'il décrocha. Je t'ai appelé aussi souvent qu'une ex-petite amie désespérée.

— Eh bien, maintenant tu m'as au bout du fil. *Che succede*<sup>1</sup> ?

— On a un putain de gros problème.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? voulut savoir Jack, en alerte rouge.

— La puce de localisation de l'ogive nucléaire a été déclenchée il y a cinq minutes, Jack. L'arme est là. Pile où vous êtes au musée.

— Oh, merde !

Jack agita une main en direction d'Anand et plaça l'autre sur le combiné pour parler à son garde du corps.

— Il faut évacuer le bâtiment... La bombe est ici. Il faut faire sortir tout le monde immédiatement !

Aussitôt Anand parla dans son micro d'une voix basse et rapide.

— Quelle est la qualité de la lecture ? demanda Jack à son frère. Quel degré de précision accordes-tu à ton localisateur ?

— Ce n'est pas mon appareil, mais je dirais six à neuf mètres de rayon, ce qui fait plutôt large, à l'intérieur d'un bâtiment. La bonne nouvelle, c'est qu'elle

ne peut pas se trouver en sous-sol, puisqu'elle émet un signal suffisamment fort pour être transmis, expliqua Jaime. Donc, moi, je dirais quelque part au rez-de-chaussée.

— Et la mauvaise nouvelle ?

— Elle est hors de son conteneur radioactif isotope, ce qui signifie qu'elle est activée. Ça craint, Jack, conclut Jaime d'une voix lourde d'inquiétude.

— OK, calme-toi. Décris-moi ce que je cherche. À quoi ça ressemble ?

— Le conteneur devait être grand et lourd, on a dû le déplacer sur un mécanisme à roulettes.

— Et il était comment, ce conteneur ? s'enquit Jack.

— Un cylindre de métal.

Jack se frotta le front en tâchant de réfléchir à la manière dont Lightner aurait pu faire entrer l'objet avec le niveau de sécurité qu'ils avaient déployé autour du musée.

— Noté. Je te rappelle.

## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

### *Roxanne*

À l'instant où Anand leur annonça que la puce localisatrice de l'ogive avait été activée, leur plan d'attaque passa en mode modifié à la vitesse grand V. Rox alerta Alejandro, qui se pencha immédiatement vers Samantha pour l'informer. À son crédit, elle réagit avec un calme impassible, avant de se lever lentement pour se frayer un chemin à travers les tables où se massaient les convives, tel un rayon laser affûté. Alejandro resta à sa place le temps qu'elle atteigne le fond de la salle, puis il se mit debout à son tour et la suivit de près, posant les yeux sur chacun.

Dès que Samantha arriva auprès de Roxanne, elle lui dit :

— Alerte le FBI que la bombe est à l'intérieur du musée. Et ordonne à Avi d'activer l'alarme. On va évacuer.

— Lightner est ici, affirma Rox.

Sam inclina la tête.

— Comment tu le sais ?

— Je le sens. En fait, je pense même l'avoir croisé. Il porte une tenue de serveur.

Sam plissa les paupières.

— Il n'est pas cinglé au point de déclencher la bombe tant qu'il est dans les parages. Il nous veut, Jack et moi, mais il ne pourra pas nous avoir tous les deux. C'est moi qui dois l'attirer dehors.

— Et Jack ? demanda Rox en tendant une oreillette Bluetooth à Sam.

Cette dernière croisa son regard alors qu'elle s'appareillait.

— Oblige-le à sortir. Il va se défendre bec et ongles, mais fais ce qu'il faudra. Je vais attirer Lightner à moi. À présent, dis à Avi d'attendre cinq minutes puis d'appuyer sur l'interrupteur.

Rox hochâ la t#te et se d#tourna ensuite pour transmettre les ordres tandis que Sam se dirigeait vers l'arri#re du mus#e et les jardins. Alejandro exerça une pression sur son #paule quand elle passa pr#s de lui.

— *Ten cuidado*<sup>2</sup> ! chuchota-t-il.

— Toi aussi, fit-elle en lui serrant la main bri#vement, avant de la rel#cher.

Quelques minutes plus tard, Avi allumait toutes les lumi#res et lançait le syst#me d'alarme du mus#e. Une voix f#minine, robotique et d#sincarn#e, sortit des haut-parleurs cach#s un peu partout dans le b#timent : « Ceci est un message # caract#re urgent. Veuillez garder votre calme et vous diriger vers l'issue de secours la plus proche. Il s'agit d'une urgence. »

Les gens se mirent # regarder autour d'eux avec curiosit# d'abord, cillant tandis que leurs yeux s'ajustaient # la lumi#re soudain #blouissante qui venait d'interrompre les festivit#s. Les murmures enfl#rent, de plus en plus inquiets, alors que les portails de m#tal se refermaient afin d'interdire l'acc#s aux galeries d'art. Toutes les #quipes prirent les positions qui leur avaient #t# assign#es aux sorties principales, en qu#te du visage qu'ils avaient #t# form#s # rep#rer.

Soudain, la voix de Rush retentit dans les oreillettes.

— Un homme # terre ! J'ai un homme # terre dans la cuisine. C'#tait l'un des n#tres ! Et sa veste de serveur ainsi que son arme ont disparu.

Rox se crispa. L'homme qu'elle avait crois# avec le plateau... C'#tait forc#ment Lightner ! Il n'avait pas r#ussi # masquer compl#tement son accent, et elle avait reconnu sa voix de t#nor. Tous les morceaux du puzzle venaient enfin de prendre leur place : il avait d# p#n#trer dans les lieux v#tu en livreur, il avait peut-#tre m#me racont# au personnel que l'ogive #tait un f#t qu'il apportait pour le d#ner. C'#tait le seul moyen # sa disposition pour introduire un conteneur de m#tal aussi gros sans attirer l'attention.

— Chef de l'#quipe bleue, ordonne # ton #quipe de v#rifier la cuisine et les zones de livraison : la bombe est forc#ment quelque part l#-dedans ou pas loin ! commanda aussit#t Rox, tout en observant fr#n#tiquement la foule qui se d#versait telle une rivi#re vers l'entr#e principale.

*Parviendrait-elle # rep#rer le serveur en question ?*

## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

### *Samantha*

Son cœur battait si fort que Sam se demanda en passant si elle n'allait pas faire une attaque avant d'atteindre son objectif. Elle arpentait lentement le couloir vide, en écoutant la voix désincarnée du système d'alarme qui encourageait sans discontinuer les invités du gala à quitter le bâtiment tandis que les lumières clignotaient dans une série de flashes stroboscopiques hypnotiques.

— Michaelson, y a intérêt à ce que tes gars soient prêts, marmonna-t-elle tout bas en avançant d'un pas traînant vers la cour aux sculptures partiellement fermée, à l'opposé de l'entrée principale par laquelle on évacuait les gens.

— Nous vous couvrons, patronne, répondit-il.

— Les tireurs d'élite sont en position aussi, confirma Talon.

— Quelqu'un me suit ? demanda-t-elle avec un discret coup d'œil par-dessus son épaule.

— Pas encore, l'informa Alejandro depuis son poste d'observation derrière une colonne. Mais tout le monde t'a vue partir.

— N'oubliez pas : personne ne bouge avant que je donne le signal, leur rappela-t-elle. Lightner est à moi.

Ce soir, c'était quitte ou double. Soit elle en ressortait en vie, soit c'était Lightner. Mais pas les deux.

Quand enfin elle arriva à la hauteur des portes en double vitrage, elle découvrit derrière le musée le jardin aux sculptures et sa beauté austère. Baignées par le clair de lune, les œuvres d'art diffusaient une lumière fantomatique dans la pénombre.

Elle détecta dans la seconde le moment où quelqu'un apparut derrière elle. Le poids d'un regard lui fit dresser les poils dans la nuque.

*Quitte ou double.*

Elle prit une profonde inspiration et ouvrit la porte.

1. « Que se passe-t-il ? » en italien. (N.d.A.)

2. « Fais attention ! » en espagnol. (N.d.A.)





## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

*Wesley*

— Vous devez en parler à Sammy, Mack. Elle a le droit de savoir.

Les épaules de Mack s'affaissèrent. Il fixait le sol en se frottant la joue.

— Je sais bien. (Quand il releva les yeux, ils étaient assombris par le chagrin.) Tu vas prévenir les flics ?

Wes secoua la tête dans un geste à peine perceptible.

— Ce n'est pas mon rôle. J'ai fait ça pour Sam, pour l'aider à guérir. En revanche, si vous ne lui parlez pas, je le ferai, le prévint-il sur un ton posé, les mains glissées dans les poches de son pantalon. Je pense néanmoins qu'il vaudrait mieux que ça vienne de vous. Et alors, elle pourra décider de la suite qu'elle souhaite donner.

— Je l'aime comme une fille, commenta Mack d'une voix morne. Je n'en ai jamais eu à moi.

Sur quoi il leva les yeux au ciel et cligna rapidement les paupières.

— Ça va la tuer, ajouta-t-il.

— Pas du tout, corrigea Wes. Elle est largement plus forte que nous tous réunis. C'est ne pas savoir qui la tue à petit feu, pas l'inverse.

Mack hocha la tête, la bouche serrée en une ligne mince.

— Accorde-moi la soirée. Je ne veux pas lui dire ça ici. Le moment n'est pas bien choisi.

Il y avait toujours la possibilité que Mack s'enfuie, mais ce n'était pas le problème de Wes – plus maintenant. Par-dessus le marché, il ne voyait pas où Mack pourrait se cacher pour que Sam ne le retrouve pas si jamais elle se mettait en tête de le débusquer. Bref, Wes avait fait sa part du boulot : il lui avait déniché la vérité. Le reste n'était plus de son ressort. Il avait tenu sa promesse, et elle avait choisi Jack.

— Je vous laisse jusqu'à demain midi pour tout lui avouer vous-même, ensuite ce que je sais lui sera raconté.

— Je le ferai, promit Mack.

Une fois le vieil homme parti, Wes resta seul dans la galerie à observer les œuvres postimpressionnistes et leurs teintes vivaces et voluptueuses d'ambre, de céruléen et de verts. Il effectua un cercle lent et préoccupé autour de la galerie silencieuse, admirant les magnifiques peintures du Douanier Rousseau, de Gauguin, Seurat, Cézanne, Toulouse-Lautrec et Van Gogh. Il y avait quelque chose de vaguement mortifiant, pour un homme qui s'était fait une petite place dans le monde de l'art, qui avait vécu en Europe un temps et qui avait beaucoup voyagé, d'admettre qu'il n'avait en réalité passé que peu de temps à admirer les grands maîtres. Il se rappelait la dernière fois où il avait passé l'après-midi dans un musée ou une galerie, à ne rien faire d'autre que d'apprécier les œuvres sublimes destinées à titiller les sens et réjouir les yeux. Il avait voulu attendre pour visiter le Louvre en compagnie de Sam. Il voulait qu'elle lui montre ses pièces favorites, et lui tenir la main quand il désignerait les siennes.

*Raté.*

Encore un moment qu'ils ne partageraient jamais.

Il alluma son téléphone et composa une brève note à l'attention de Carey. Il y joignit la confession pénible de Mack. En espérant que le vieux *cow-boy* agirait comme il le fallait le lendemain matin, mais, dans le cas contraire, Carey interviendrait. Wes en était certain. Et ça lui permettrait, à lui, de se retirer...

Peut-être irait-il à Paris. Et pourquoi pas au Louvre, après tout ?

Ses pensées furent interrompues par un bruit de pas en provenance du couloir, à quelques mètres de lui. Il s'immobilisa au fond de la galerie, l'oreille aux aguets, et aperçut un éclat rouge au moment où Sam passait.

Il voulut gagner l'entrée, avec dans l'idée de la voir une dernière fois. Ça ferait mal, mais il voulait la regarder au fond des yeux, lui dire « au revoir »... avec élégance. Comme il aurait dû le faire tant d'années auparavant.

Soudain, le système d'alarme du musée se déclencha dans un son déchirant. Des rideaux de fer descendirent le long des murs, devant les œuvres d'art. Wes écouta le message diffusé par les haut-parleurs, appelant à l'évacuation.

*S'agissait-il d'un incendie ? D'un vol ?*

À cet instant précis, il vit un homme grand et décharné se diriger d'un pas pressé dans la même direction que Samantha. Un homme qui ressemblait à un serveur mais, à cette distance, Wes ne pouvait l'affirmer de façon certaine.

Les sourcils froncés, il lui emboîta le pas de loin.

## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

*Jack*

Aussitôt que l'alarme se déclencha, tout ne fut plus qu'un immense bazar organisé. Après des débuts paresseux, les hôtes, guidés par un mélange de gardiens du musée et de gars de l'équipe de sécurité de Sam, se dirigèrent bientôt vers les sorties comme si un lion s'était échappé de sa cage dans la galerie principale.

Jack se fraya un passage à travers la marée humaine, le cou tendu dans l'espoir d'apercevoir Samantha.

— On doit y aller, lui indiqua Anand en le prenant par l'épaule. Suivez-moi.

Jack se dégagea.

— Non... Où est Sam ? Pas question que je m'en aille sans elle.

Anand secoua la tête, et une expression dangereuse alluma ses yeux noirs tandis qu'il resserrait l'étau de sa main sur l'épaule de Jack.

— J'obéis à ses ordres, monsieur Roman. Elle a demandé à ce que nous vous mettions à l'abri.

— Mais non, bon Dieu ! cria-t-il par-dessus le brouhaha.

Il tenta de repousser Anand mais ce dernier le bloqua d'un geste fluide, le fit pivoter sur lui-même et lui coinça le bras derrière le dos.

— Monsieur, s'il vous plaît, calmez-vous. J'essaie de vous protéger. Je ne fais que suivre ses ordres.

— Où est-ce qu'elle est, putain ? éructa Jack.

Le souffle court, il sentit un mélange de peur, d'anxiété et de colère lui courir dans les veines, qui lui donnait des sueurs froides. Rox apparut soudain devant lui, portant perruque et lunettes. Elle le saisit par les épaules et exerça une pression dessus.

— Du calme.

— Mais allez vous faire foutre ! Calmez-vous vous-même ! rétorqua Jack, qui luttait contre la poigne d'Anand tout en baissant sur elle un regard furibond. Où est Sam ?

La femme ne prêta aucune attention à son coup de sang.

— Elle m'a demandé de vous transmettre un message : je suis chargée de vous dire de lui faire confiance.

Jack continuait à se débattre, en vain. Malgré sa petite taille, le saligaud qui le tenait était doté d'une sacrée poigne et ne comptait manifestement pas le lâcher. Son bras lui faisait mal tellement il le serrait.

— Où est-elle ? cracha-t-il à nouveau, hors de lui.

— Faites-lui confiance, Jack, répéta Rox. Vous devez partir. Anand va vous escorter dehors. D'ici quelques minutes, vous serez dans l'hélico des Wyatt.

— Je ne partirai pas sans elle ! insista-t-il, colère et peur mêlées en lui à leur summum.

— Oh que si.

La cohue augmentait au fur et à mesure que les hommes du FBI et de la police de Houston envahissaient les lieux. Très professionnelle, Rox porta la main à son oreillette.

— Envoyez les démineurs à la cuisine. Rush a trouvé l'ogive. Elle n'est pas programmée sur minuterie, il faut désactiver le détonateur.

Jack l'écoutait, les yeux écarquillés. Puis, dans une ultime tentative, il recula avec l'énergie du désespoir et repoussa sans ménagement Anand contre le mur, avec un mouvement surpuissant qui propulsa tout son corps vers l'arrière. La poigne du garde se desserra, mais pas complètement. Jack tentait encore de s'en débarrasser quand Rox approcha. Elle leva le bras droit et lui asséna un vilain crochet qu'il n'eut pas le temps d'esquiver, alors même qu'il l'avait vu venir.

Elle le toucha pile au menton.

*Fin de la partie.*

## **Avril, soirée, musée des Beaux-Arts de Houston, Texas**

### *Samantha*

La nuit était tiède et douce, avec juste une touche d'humidité, qui donnait l'impression de se glisser dans un bain. L'entremêlement douceâtre et étouffant de lianes de chèvrefeuille et de plumeria, plantés le long des murs du jardin aux sculptures, embaumait l'air. L'espace était moderne, dénudé et contemporain, centré autour d'un long bassin rectangulaire sur lequel le clair de lune se reflétait. Elle entendit le son des sirènes ainsi que des voix au loin, vit les lueurs rouges et bleues des voitures de police illuminer par intermittence le marbre lisse, telle une aquarelle ayant pris vie.

— Chef de l'équipe bleue au rapport : le déclencheur manuel de la bombe est rattaché à un mécanisme de commande synchronisé avec un code à trois chiffres, annonça Rush.

— Qu'est-ce que ça signifie ? répliqua Rox dans le micro.

— Qu'il nécessite une authentification régulière, sinon ça va exploser, expliqua Rush d'une voix sombre.

Sam continuait d'avancer droit devant sans même se retourner quand elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle. Son but était de mettre le maximum de distance entre elle et le bâtiment, afin que Talon et Henri puissent avoir le meilleur angle de tir. Elle ne s'arrêta qu'une fois le fond du jardin atteint, constitué d'un haut mur d'arbustes topiaires sculptés pour ressembler à des obélisques. L'espace était peu éclairé par des chandeliers habilement camouflés et la lueur sinistre de la pleine lune. Pourvu qu'il ne voie pas la chair de poule sur ses bras...

— Le rouge, c'est votre couleur, commenta Lightner derrière elle.

Son accent britannique, impeccable, trancha l'air humide comme une lame.

— J’espérais que ça vous plaise, répliqua-t-elle, soulagée que sa voix ne flanche pas tandis qu’elle le dévisageait.

Le chirurgien qui l’avait refait avait bien travaillé. Le visage de Lucien Lightner, sa beauté jadis léonine, était désormais moins nettement dessiné – du genre difficile à remettre et facile à oublier.

— Je dois bien avouer que je ne suis pas très fan de ce nouveau look, fit-elle d’un ton sec après avoir pris le temps de l’observer. Vous étiez plutôt séduisant avant, peut-être même un peu diabolique. Les femmes aiment ça. Maintenant, vous en êtes réduit à...

Un sourire moqueur aux lèvres, elle désigna son uniforme de serveur.

— ... faire le service. Non, décidément, ce n’est pas terrible, Lightner, ironisa-t-elle. Pitoyable, en fait. Vous êtes tombé bien bas.

Si son commentaire le vexa, il n’en montra rien. Il s’avança vers elle, jusqu’à se planter à peu près à mi-chemin entre elle et la porte par laquelle ils étaient sortis dans le jardin. Il portait un pistolet muni d’un silencieux, et sa main libre était enfoncée dans sa poche en une posture nonchalante.

— Eh bien, je dois admettre que tout le processus a été quelque peu désagréable, répondit-il avec un soupir. Mais je devais bien trouver le moyen de vous mettre sur un baril de poudre, pas vrai, Samantha ?

— Et quel baril, je vous prie ?

Il sortit une mini-télécommande soigneusement reliée à un porte-clés, qu’il prit au creux de sa paume. Il appuya sur le bouton, et une petite lumière rouge scintilla brièvement.

— C’est très simple, en réalité. J’ai activé un interrupteur de veille automatique sur une bombe que j’ai placée à l’intérieur du bâtiment.

— Le code est sans cesse modifié, lui annonça Rush à l’oreille. Il doit télécommander les changements d’une manière ou d’une autre, comme une fréquence radio. Il a quelque chose à la main ?

— Un porte-clés ? lança-t-elle d’un ton moqueur, plus pour informer Rush que pour titiller Lightner.

— Oui ! s’exclama Rush. Il utilise les fréquences radio depuis ce porte-clés afin d’envoyer à intervalles réguliers un nouveau code d’authentification à la bombe. Toutes les quelques secondes.

Une vague de peur déferla sur Sam. S’ils le tuaient et qu’il n’appuyait pas sur sa télécommande, ils mourraient tous en moins d’une seconde.

— Oh, il faut bien faire avec ce qu’on peut se procurer facilement, fit-il dans un haussement d’épaules. C’est sidérant, ce qu’on peut trouver d’ingénieux dans

une simple boutique et à un comptoir de location de voitures, de nos jours.

— Lightner, vous ne ressortirez jamais d'ici en vie, lui annonça-elle en toute franchise, prenant bien garde à ne pas montrer le tremblement de ses mains. Vous en êtes conscient, je suppose ?

— Oh que si, je ressortirai d'ici sur mes deux pieds, Samantha. Juste après vous avoir tuée, répondit-il avec arrogance. Et ensuite, je trouverai Jack Roman et je lui trancherai la gorge d'une oreille à l'autre, ajouta-t-il en dessinant un trait sur sa propre gorge avec la pointe de son silencieux. Il se peut même que je le garde conscient quelques jours pendant que je le démembrerai, histoire de faire durer le plaisir.

Son sourire était celui d'un fou.

— Sam... Il nous faut cette télécommande, lui dit Rush d'une voix qui trahissait l'urgence de la situation. Il faut que tu l'approches assez pour la lui prendre. S'il rate un appui, on est fichus.

— Je peux l'abattre, murmura Talon.

— Moi aussi, acquiesça Michaelson depuis quelque part derrière elle.

— Non, ordonna-t-elle à voix basse, en bougeant à peine les lèvres.

Lightner ne pouvait ni l'entendre, ni voir ses réactions dans le faible éclairage du jardin. Elle fit un pas vers lui.

— Vous ne voulez donc pas récupérer votre argent, Lightner ?

Il inclina la tête, surpris de son approche, mais son pistolet restait fermement pointé sur elle.

Le danger la pressait de tous côtés.

Si l'un des hommes qui les entouraient tentait d'abattre Lightner, elle risquait de mourir. Si elle ne l'atteignait pas assez vite pour appuyer sur ce fichu bouton, tout le monde sur le site du musée et dans la zone environnante mourrait.

Sam songea à sa famille. À son équipe. À Jack et à Wes. Aux centaines de gens qui fuyaient un péril sans avoir la moindre idée de sa proximité réelle. Le meilleur moyen de s'en tirer, c'était de se sacrifier. De faire croire à Lightner qu'il pouvait prendre ce qu'il voulait. Elle continua à franchir l'espace qui les séparait, tout en sachant bien qu'elle se mettait en très grand danger, puisqu'elle s'approchait d'un serpent prêt à mordre.

— Je pourrais tout vous rendre, vous savez, même beaucoup plus. Je suis disposée à acheter ma survie, proposa-t-elle.

*Moins de deux mètres.*

— Et moi, je pourrais vous tuer sur-le-champ, fit-il en plissant les paupières sur ses yeux bleus de glace. En fait, c'est un plaisir que je m'imagine depuis pas



mal de temps.

— Où est la satisfaction là-dedans ? Je vous ai tout pris. Maintenant, vous pouvez m'obliger à réparer.

*Un mètre cinquante.*

— Oh, je vais faire bien mieux que ça, mademoiselle Wyatt.

Le sourire de Lightner était presque une lacération.

— Je vais veiller à ce que vous souffriez d'une façon que vous ne vous figurez même pas.

— Pourquoi prolonger l'attente, dans ce cas ? suggéra-t-elle calmement. Après tout, vous m'avez à portée de main, exactement comme vous le souhaitiez. N'est-ce pas ?

Les prunelles pâles glissèrent sur sa robe rouge très sexy tandis qu'elle avançait.

*Un mètre.*

— Pas encore, ma belle, murmura-t-il avec un regard à la fois lubrique et sanguinaire. Pas encore.

La révulsion suscita un frisson chez Sam et ses bras se couvrirent de chair de poule. Ce qui sembla réjouir Lightner, lequel attribuait sans doute sa réaction physique à de la peur. Elle n'en continua pas moins d'avancer.

*Quatre-vingts centimètres.*

Le pistolet ne flanchait toujours pas.

— Je vous rendrai tout ce que je vous ai pris, et même plus, promit-elle d'une voix basse et suppliante.

*Cinquante centimètres.*

— Qu'est-ce que ça vous coûte, Lightner ?

Elle était désormais si proche que le canon de son arme lui touchait la poitrine. Ils se dévisageaient. Elle observait la bataille qui se livrait derrière ces yeux froids et calculateurs. Il voulait la victoire. Mais qu'était-il prêt à risquer afin de l'obtenir ?

Soudain, Wes déboula par les portes.

— Éloigne-toi d'elle ! cria-t-il.

Lightner se retourna d'un coup, surpris.

— Non... Wes ! hurla Sam.

Lightner tira une balle, et Samantha réagit. Elle lui saisit l'épaule dans un étau impitoyable, le tirant brutalement en arrière, juste assez pour le déséquilibrer à l'instant où il défouraillait une seconde fois – en l'air. Il pivota vers elle tout aussi vite, pistolet au poing. Elle lui bloqua le poignet avant qu'il

n'ait le temps d'appuyer encore sur la gâchette, puis elle l'attira violemment vers l'avant. Là, elle lui asséna un coup de tête en plein visage. Elle ressentit la fracture de son nez sous son front, et jusque dans la pointe de ses orteils. Le sang jaillit du nez brisé en même temps que Lightner poussait un cri – de surprise, puis de colère. Puis de folie, alors qu'il luttait pour rester debout.

Mais elle n'en avait pas terminé avec lui. Bien loin de là.

Elle lui arracha son arme en lui tordant la main en arrière, si fort et si vite qu'elle sentit le poignet de son adversaire céder comme une brindille. De nouveau il poussa un hurlement, rauque cette fois.

*Tu vas mourir, Lightner.*

Il tenta de la frapper, mais elle bloqua le coup de son avant-bras. Elle se servit ensuite de l'élan pour projeter lourdement son coude contre le côté de sa tête, l'abattant sur sa tempe comme une faux. À la seconde où l'os pointu entra en contact avec la tête, Lightner s'affala au sol en une masse informe. Il leva des yeux embués vers elle, qui se tenait debout au-dessus de lui. Elle était comme dingue. La bête sauvage en elle était libérée.

— La télécommande, Sammy ! cria Talon dans l'oreillette Bluetooth. Prends-lui la télécommande !

Elle attrapa le Ruger compact qu'elle avait caché dans un *holster* derrière la fente de sa robe au moment précis où Simon et une troupe d'hommes déboulaient à travers les topiaires dans son dos. Un pistolet pointé sur Lightner, Sam se pencha pour prendre le porte-clés dans sa poche.

Ce dernier leva la main à une vitesse incroyable et la referma sur les doigts de Sam. Simon et son équipe l'entourèrent, armes au poing braquées sur le visage de l'ennemi.

— Rendez-vous en enfer, espèce de salope, siffla-t-il entre ses dents couvertes de sang.

— Après toi.

Elle lui colla le Ruger sous le menton et tira. La balle fit sauter le dessus du crâne de Lightner. Une explosion de sang, d'os et de matière grise éclaboussa le sol derrière lui, dans un bouquet obscène qui s'éparpilla à travers les airs comme une brume chaude et écarlate.

De nouveau elle plongea la main dans la poche du mort, saisit le porte-clés et appuya sur le bouton.

— Patronne...

Simon l'attrapa et l'écarta vivement du cadavre de Lightner.

— Ça va ? Tu es blessée ? demanda-t-il en lui essuyant le visage, qu'elle avait couvert de sang.

— Apporte ça à Rush, ordonna-t-elle en lui fourrant la télécommande dans la paume. Et continue à appuyer sur ce putain de bouton à quelques secondes d'intervalle jusqu'à ce qu'il ait désarmé cette saloperie !

— Wyatt ! Viens par ici ! cria Alejandro. C'est Wes !

Son cœur se mit à tonner avec la force d'un marteau-piqueur dans sa poitrine. Elle se tourna vers les portes où se tenait Wes un peu plus tôt... et écarquilla des yeux horrifiés en le voyant allongé au sol, Alejandro et un membre de l'équipe de Simon penchés sur lui.

— Wes ! Oh, mon Dieu, Wes !

Elle poussa Simon et se précipita, enjambant tant bien que mal le corps de Lightner pour atteindre Wes. Elle avait l'impression de se mouvoir au cœur d'un cauchemar irréel. Un cauchemar qu'elle avait elle-même créé. Sam tomba à genoux à ses côtés, atterrée par la quantité de sang qui se déversait de la blessure sous sa chemise de costume blanche, toute déchirée à présent.

— Va me chercher un pansement occlusif ! cria Alejo.

— Il y a trop de sang...

— Son poumon a collapsé, il ne peut plus respirer ! Alors vas-y ! ordonna Alejandro.

Sam posa la tête de Wes sur ses genoux tandis que les hommes travaillaient, les doigts empoissés de rouge – le sang de Wes.

— Je t'interdis de mourir sur moi, lui ordonna-t-elle. (Les larmes qui lui emplissaient les yeux l'empêchaient de bien le voir, inerte dans ses bras.) Regarde-moi, Wes... Regarde-moi...

Il ouvrit les paupières, groggy, et émit un son étranglé en levant sur elle un regard déjà choqué.

*Sam... Sammy...*

Elle le voyait bouger les lèvres, incapable de prononcer son nom à haute voix, incapable de prendre une inspiration. Sam lui agrippa la tête pour ne pas voir les dégâts que Lightner avait provoqués sur lui. Son tatouage, leurs initiales, couvertes de sang. Ses plaques d'identité – *les siennes, à elle* – enroulées autour de son cou comme un lasso écarlate. Et il fixait sur elle des yeux emplis de vérité.

*Sammy...*

— Je t'interdis de mourir, putain, exigea-t-elle, le visage baigné de larmes. Ne meurs pas...

Alejo travaillait d'arrache-pied pour couvrir la plaie à l'aide d'un pansement thoracique occlusif dans l'espoir d'interrompre l'aspiration créée par la blessure.

Wes parvint à prendre quelques brèves inspirations pénibles en se tordant de douleur dans les bras de Sam, mais sans parvenir toutefois à faire pénétrer assez d'air dans ses poumons.

Et Sam se surprit à implorer un dieu dans lequel elle avait oublié qu'elle croyait encore.

— Je vous en prie, mon Dieu, aidez-le. S'il vous plaît, je ferai n'importe quoi. N'importe quoi...

Wes essaya de lui toucher le visage. Elle lui saisit la main et la porta à sa joue pour lui embrasser la paume, en larmes, lui répétant de garder les yeux ouverts, exigeant qu'il reste en vie alors même qu'elle voyait ses yeux se révulser, que ses doigts lui échappaient avant de tomber sur le béton trempé de sang.

— Wes ! s'écria Samantha en le secouant, entre deux sanglots. WES !

*Wesley*

*Pression, douleur, écrasement. Sensation d'être coincé sous un rocher...*

— WES !

Il s'agita, bloqué dans la cage impitoyable de son propre corps.

— Oh, mon Dieu, non... Wes, s'il te plaît... S'il te plaît...

L'insupportable constriction relâchait son étau, à l'instar d'une bobine de fil de fer qui se déroulerait peu à peu. La pression, pulsante, violente, devenait moins... moins...

— Ne fais pas ça... Ne me quitte pas...

La souffrance reculait, se tapissait dans une obscurité qui ressemblait au soulagement. Il voulait la suivre... Il voulait...

— Je t'en prie, Wesley... Ouvre juste les yeux. Ouvre les yeux !

Les ténèbres qui l'entouraient étaient si denses, si profondes qu'il avait l'impression d'avoir été détaché d'une longe et de flotter dans l'éther... La douleur n'était plus qu'un souvenir sans importance...

— Wes... mon Dieu, non, oh non... Wes...

*L'apesanteur...*

*La paix, soudaine et absolue...*

*Pas un son.*

*Pas une forme.*

*Rien que le calme...*

— S'il vous plaît... Je vous en prie, aidez-le...

Il ne sentait plus son corps... Il voulait dire qu'il allait bien, qu'il était là...

Wes ouvrit les yeux. Elle se tenait devant lui, souriante...

— Viens ici.

Elle lui tendit la main, ses cheveux noirs comme les ailes d'un corbeau retombant en cascade tout autour d'elle. Le soleil était si brillant qu'il parvenait

tout juste à la distinguer.

*Son amour.*

*Son rêve.*

*La seule et l'unique.*

Il voulait lui demander où ils allaient.

— Au Louvre, répondit-elle avec un sourire assuré. Tu as dit que tu voulais le visiter, tu te rappelles ? Tu m'avais promis Paris.

En effet, il l'avait promis.

Il le lui avait promis.

Il avait attendu.

*Je t'attendais...*

Il vit qu'elle comprenait. Elle savait.

*Il n'y a jamais eu que toi.*

Elle ouvrit les bras et il s'y lova, enveloppé par la senteur du jasmin...



## **Avril, tard dans la nuit, jet privé des Wyatt, quelque part au-dessus du Missouri**

*Jack*

Il revint à lui lentement, groggy et la bouche pâteuse. Il sentait un bourdonnement bas et régulier, reconnut le son du déplacement rapide de l'air. Tout était sombre et frais. La silhouette indistincte d'une femme se leva et s'approcha.

— Sam, croassa-t-il avant de déglutir.

Malgré ses yeux troublés, il vit la forme se poster près de lui et il cligna des paupières, tenta en vain de se redresser. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, et ce fut à cet instant-là qu'il sentit la pulsation sourde d'une migraine provoquée par des produits chimiques. Il avait la sensation d'être drogué, que ses membres étaient inutiles et léthargiques.

La femme s'assit sur le siège à son côté et, peu à peu, il discerna son visage – qui lui était familier, seulement il était trop dans les vapes pour le remettre.

— Pardon, Jack.

Elle le souleva avec délicatesse, comme on le ferait pour un bébé. Elle porta une bouteille d'eau à sa bouche et il but avidement, comme s'il venait de passer des jours entiers dans le Sahara et qu'elle l'avait secouru.

— Doucement, lui conseilla-t-elle. Ralentissez ou vous allez vous étouffer.

Il avala l'eau jusqu'à la dernière goutte. Et il resta immobile, désorienté, à essayer de comprendre ce qui se passait. Dans sa tête, ça tambourinait. Il regarda autour de lui et se rendit compte peu à peu qu'il était dans un avion, allongé sur une banquette de cuir, et que la femme sous ses yeux n'était autre que Roxanne. Elle avait ôté la perruque qu'elle portait plus tôt et s'était débarrassée de son maquillage. Ce qui lui donnait un air plus jeune, plus doux.



Maladroitement, il porta la main à sa mâchoire en se rappelant qu'elle l'avait assommé d'un sacré coup de poing.

— Nom de Dieu, mais qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Vous êtes un grand gaillard, Jack. On devait s'assurer qu'on vous administrait suffisamment de sédatifs pour vous faire dormir un bon moment.

— Tu lui en as donné trop, intervint une voix d'homme depuis l'autre côté de la cabine.

Tournant la tête, Jack découvrit Alejandro, assis dans le fauteuil de cuir du capitaine, un verre d'alcool à la main. Auquel il but une gorgée.

— Sam va être furax que tu l'aies assommé, *manita*.

— T'as pas vu comme ce con luttait avec Anand, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Un vrai rhinocéros, ce gars-là.

Elle lui tapota le visage en riant doucement. Il détourna la tête, furieux.

— Je me suis dit que c'était plus sûr pour nous tous, autrement il aurait continué à se débattre.

— Où est Samantha ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Jack tenta de s'asseoir. Il était encore vaseux, mais plus assez pour ne pas se rendre compte qu'elle ne se trouvait pas dans l'avion avec eux.

— *Tranquilo*, Jack, lui intima Alejandro en se versant un autre verre de whisky. On te ramène à Chicago. Tout va bien.

— Où est Samantha ? répéta-t-il.

— Elle s'occupe de régler le bazar qu'a fichu Lightner, répondit Rox. Elle va bientôt rentrer à Chicago, mais en attendant elle tenait à ce que vous soyez en sécurité. Elle a demandé à ce qu'on vous ramène chez vous et qu'on vous donne ceci.

Elle lui tendit une enveloppe scellée, sur laquelle figurait son nom tracé de l'écriture penchée si reconnaissable de Sam.

Jack parvint enfin à se hisser en position assise sur la banquette, et il ravala la nausée provoquée par ce qu'ils lui avaient donné.

— Lightner est mort, lui annonça Alejandro, la mine sombre. Sam l'a tué.

Une vague de soulagement envahit Jack, comme si des cordes enroulées autour de ses tripes se desserraient enfin.

— Et la bombe ? voulut-il savoir.

— Désamorcée. Elle a été envoyée au complexe de Pantex, à Amarillo, pour y être mise hors-service.

— Dieu merci, soupira-t-il, fermant les yeux. Dieu merci, c'est fini.

Le flou commençait à s'estomper un peu, alors il testa sa dextérité en tâchant d'ouvrir l'enveloppe remise par Samantha, qui était datée de la veille. Elle l'avait rédigée sur son papier à en-tête personnel. Au début, les mots ne faisaient que danser sous ses yeux. Il entreprit donc de lire lentement.

*Jack,*

*Toute ma vie, j'ai voulu être aimée. Je le voulais avec tant de force que j'en suis venue à considérer le fait d'aimer les autres et d'être aimée comme une faiblesse, une terrible vulnérabilité. Alors je me suis coupée de ce sentiment pour ne pas succomber à ce que je voyais comme une faille fatale.*

*Pourtant, malgré mon cynisme, mes doutes et mon passé, je n'ai pas pu m'empêcher de tomber amoureuse de toi. De te vouloir pour moi. Tu m'as aimée en dépit de mes souffrances, de mes cicatrices, de mes peurs. Grâce à toi, je me suis sentie forte et infiniment précieuse, et de ça je te serai éternellement reconnaissante.*

*S'il te plaît, ne m'en veux pas d'avoir fait ce qu'il fallait pour te protéger. Je sais maintenant que tu resteras à mes côtés quoi qu'il arrive, mais je t'aime trop et de manière trop égoïste pour risquer que tu sois blessé par mes ennemis.*

*J'ignore si je remporterai cette bataille. J'ignore si je te reverrai un jour, mais quoi qu'il arrive, merci de m'avoir montré comment aimer à nouveau. Merci de m'avoir aidée à voir au-delà de mes peurs. Tu es celui dont je ne savais même pas que j'avais envie, et encore moins besoin. Et s'il est en mon pouvoir de te revenir, je le ferai.*

*Avec tout mon amour,*

S.

Jack releva les paupières. Ses yeux le brûlaient, son cœur menaçait d'exploser. Il lirait et relirait la lettre jusqu'à ce que les paroles s'inscrivent dans sa mémoire, mais pour le moment, il n'avait qu'une idée en tête : avoir la certitude qu'elle allait bien. Il avait besoin de se raccrocher à cette assurance. Il devait savoir si elle retrouverait son chemin jusqu'à lui.

— Elle n'a pas été blessée ? demanda-t-il.

Alejandro et Rox échangèrent un regard.

— Ça va aller, répondit Alejandro.

Pourtant, dans sa voix, on percevait bien plus que ce que disaient les mots. Jack fronça les sourcils et massa ses tempes endolories.

— Pourquoi tu ne me dis pas tout ?

— Lightner a tiré sur Wes, finit par lui avouer Alejandro.

Jack cilla.

— Quoi ?

— Wes essayait de la protéger, mais il s'est retrouvé sur la trajectoire de la balle... (Alejandro tourna les yeux vers le hublot.) J'étais allé à l'école avec ce gars. Je le connaissais depuis à peu près aussi longtemps que je te connais, toi.

À travers le brouillard de son cerveau, la réalité commençait à percer.

— Il n'a pas survécu, déduisit Jack d'un ton plat, sans trop savoir ce qu'il ressentait.

Et sans trop savoir non plus comment Samantha réagirait au drame – à la mort de son premier amour.

Alejandro secoua la tête. Dans la lumière tamisée, son profil dur se découpait contre le hublot.

Jack se tourna vers la femme.

— Ça fait donc deux fois que vous me sauvez la vie.

— Je suis votre ange gardien, Jack, fit-elle avec un clin d'œil. Envoyé par Sam pour vous protéger de vous-même.

— Je ne vois pas d'ailes.

— Je les ai échangées contre des cornes, plaisanta-t-elle en lui tendant une autre bouteille d'eau. Essayez de vous détendre. D'ici deux heures, vous serez chez vous.



## Une semaine plus tard, ranch Wyatt, Texas

### *Samantha*

Le regard fixé sur la prairie, Sam écoutait le doux froufroutement du vent dans les feuilles d'érable, les stridulations de plus en plus fortes des cigales et des criquets qui chantaient bruyamment leur chanson du soir alors que le soleil commençait à tomber à l'horizon. Une boule de feu, auréolée de rayons orange brûlants.

Malgré la beauté du spectacle au loin, ses yeux restaient secs. Elle n'avait plus de larmes. Elle les avait toutes versées pour son premier grand amour, quand elle avait tenu sa main froide dans la sienne une semaine plus tôt. Oui, ses larmes, elle les avait laissées dans la paume de Wes, sur ses doigts tachés de sang.

À présent, le temps était venu de le laisser aller en paix.

Chris Fields se tenait à côté d'elle, Carey de l'autre, tous deux forts et silencieux, perdus aussi dans leurs propres pensées et souvenirs. Orphelin comme elle depuis plusieurs années, Wes n'avait plus de famille. Il aimait Chris comme un frère, son associé, son meilleur ami. Et il l'aimait, elle. C'était tout.

Sam tenait l'urne contenant ses restes dans une main, ses plaques d'identité dans l'autre. Elle avança d'un pas et tourna le bouchon. Elle jeta ensuite ses cendres haut dans le ciel. Elles semblèrent demeurer suspendues en l'air un instant – un nuage scintillant –, puis le vent les emporta.

— Repose en paix, chuchota-t-elle, en se demandant si Wes l'entendait dans la brise, si ses prières l'atteindraient malgré le zéphyr.

Avec délicatesse, Chris lui prit l'urne des mains. Sam baissa les yeux vers ses plaques d'identité, frotta le métal entre ses doigts et sentit les lettres gravées dans sa jeunesse, à l'époque où elle appartenait à Wes. Elle les porta à ses lèvres et y déposa un baiser au nom du souvenir. Elle lui dit du fond de son cœur

qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimerait toujours, même si ce n'était que dans un univers parallèle.

Puis elle envoya le collier brillant dans les airs et le laissa partir.

## **Mai, fin d'après-midi, Wrigley Field, Chicago, Illinois**

*Roxanne*

Elle regarda son frère avaler son deuxième hot-dog avec une bière bien fraîche. Un large sourire aux lèvres, il était concentré sur le match derrière ses lunettes de soleil où se reflétaient les rayons. Les Cubs menaient face aux Dodgers 5 à 4, avec deux adversaires éliminés dans la neuvième manche. Le soleil était chaud mais pas trop, ils avaient les meilleures places au bord du terrain, bref, c'était une journée magnifique pour une victoire.

— Merci, *manita*. C'est génial, déclara-t-il en lui passant son long bras autour du cou.

Il déposa un baiser au sommet de sa casquette de baseball avant de la relâcher. Rox avait l'impression qu'elle allait se déchirer les lèvres à force de sourire sous ses lunettes de soleil, mais elle adorait cette sensation. Pour la première fois depuis une éternité, elle se sentait heureuse, libre et légère. Sans soucis. Rien à faire, nulle part où aller. Juste une journée au stade avec son grand frère.

— Tu es sûr que tu dois rejoindre la Delta Force la semaine prochaine ? demanda-t-elle à Alejandro en le poussant de l'épaule. On pourrait aller voir un autre match, peut-être même descendre faire une virée au Mexique.

— Faut que j'y retourne, répondit son frère, qui reprit une gorgée de sa bière. Il ne me reste plus qu'une année de service, ça va passer vite. Ensuite, peut-être... Je ne sais pas.

Il haussa une épaule.

— Quoi ? demanda-t-elle en le poussant de nouveau. Tu vas enfin me prendre au mot concernant ma proposition de retraite anticipée ? J'ai quelques millions à la banque. Tu pourrais aller où bon te semble et faire ce qui te chante.

— Ça ne me ressemble pas, *manita*. Qu'est-ce que je ferais, assis sur mes fesses toute la sainte journée ? Je deviendrais cinglé.

Rox l'observa.

— Toi, tu as quelque chose en tête. Tu veux bien me raconter ce que c'est ?

— Sam m'a offert un job, admit-il au bout d'un moment, les yeux rivés sur le terrain de baseball. Elle veut que j'intègre l'équipe de Lennox Chase en restant basé ici. Elle dit que je pourrais diriger une division.

Rox sentit son sourire s'étirer encore plus.

— Sans déconner ?

Il esquissa un haussement d'épaule désinvolte, comme si ce n'était rien du tout.

— Je vais peut-être accepter.

— Ne fais pas l'imbécile, *mano*... Tu sais bien que tu en meurs d'envie.

Le sourire qui lui répondit brilla dans le soleil. Sitôt apparu, sitôt disparu.

— C'est bien payé.

Ça, elle n'en doutait pas une seconde. Elle était bien placée pour savoir que Sam traitait les siens avec égards.

— Et toi ?

Elle se carra contre son siège et leva vers lui des yeux rieurs.

— Quoi, moi ?

— Tu continues ton... euh...

Il parut à court de mots. Alejandro ne savait pas vraiment comment qualifier ce qu'elle faisait. D'ailleurs elle non plus, parfois. Cependant, elle devait bien admettre que c'était toujours intrigant. Ça non, sa vie n'était jamais ennuyeuse.

— Ne te tracasse pas pour moi, tout va bien. (Elle lui tapota la jambe.) Je vais filer aux toilettes avant que la queue ne devienne dingue. Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

Il secoua la tête.

— Non, c'est bon.

Rox se fraya un chemin à travers la foule en délire, surexcitée par le match et dévorant tout un tas de cochonneries pleines de sel en vidant des gobelets de bière couverte de mousse. Elle sourit en entendant le craquement satisfaisant de la balle entrant en contact avec la batte et se retourna pour regarder Pedro Strop se jeter sur la base.

— Oui ! lança-t-elle, tout sourire, le poing levé.

— Je ne t'imaginai pas aussi fan de baseball, *neshama*.



Elle fit volte-face, médusée, en entendant le baryton profond d'Avi juste derrière elle. Il était si beau en jean et sweat-shirt noir, ses cheveux châains ébouriffés par la brise.

Ses yeux noisette pétillant d'amusement, il la passa en revue à son tour, de sa casquette à l'effigie des Cubs à son maillot Arrieta, en passant par ses lunettes de soleil.

— C'est mon déguisement préféré, *neshama*, commenta-t-il avec un sourire. On dirait une jeune fille, une petite sœur, ajouta-t-il avec un coup d'œil par-dessus son épaule pour scruter les gradins où elle avait laissé Alejandro.

Il savait. Pourtant, elle avait pris ses précautions en présence de son frère, à Houston. Personne ne l'appelait par son nom de famille, pas même Sam. Et puis ils ne se ressemblaient plus. Elle ôta ses lunettes.

— Comment tu m'as retrouvée ?

Avi haussa les épaules.

— Facile. J'en avais envie.

Elle inclina la tête.

— Ni toi ni moi n'avons décroché la prime, lui fit-elle remarquer – même si, pour sa part, elle avait reçu une généreuse compensation de la part de Sam.

— L'argent n'a jamais eu aucune importance, *neshama*.

Il semblait la gronder, tellement sa voix était devenue basse tandis qu'il s'approchait. Rox perçut des notes de bois de santal et une touche d'épice. Nom de Dieu, cet homme la perdrait.

Il lui retira sa casquette, lentement, en lui laissant le temps de reculer, ce qu'elle ne fit pas. Elle ne portait pas de maquillage, aujourd'hui. Et ses cheveux – ses vrais cheveux – s'échappèrent de leur prison dans une cascade soyeuse.

— Tu es magnifique, Roxanne de Soto, lui dit-il.

Alors qu'il la contemplait, elle entendit son souffle saccadé. Il la regardait attentivement, la voyait telle qu'elle était vraiment pour la première fois. Il lui passa une main sur le visage et, sous la pulpe calleuse de ses doigts, sa joue à elle semblait encore plus douce, nue et fragile. De près, elle savait que ses cicatrices étaient plus visibles, la peau marbrée de lignes fines comme de la porcelaine céladon de la dynastie Song, forgées dans le feu, dans le four de son passé. Elle se laissa toucher, avec ses doigts autant qu'avec ses yeux. Il ne cherchait pas à lui faire de mal, elle le lisait dans ses prunelles. Non, Avi voulait juste la connaître, et elle commençait à penser que c'était réciproque.

*Comment deux personnes qui vivent une vie nimbée de secrets et de linceuls pouvaient-elles se tenir face à face telles qu'elles étaient vraiment ?*

Peut-être simplement comme ça. Dans un lieu public, un lieu sûr, donc, tels des inconnus intimes au milieu d'une foule qui déferlait et ondulait comme un courant.

— Je pars pour New York dans quelques heures, murmura-t-il. (Une expression de regret traversa son visage.) Avant de rentrer en Israël.

— Tu vas voir ta fille ?

Il lâcha un petit rire, la joue de Rox nichée au creux de sa paume.

— Tu sais tout, décidément.

Elle déposa un baiser dans sa paume.

— Pas tout, non. Seulement les choses importantes, précisa-t-elle en soutenant son regard chaud. Et toi, qu'est-ce que tu sais ?

— Pas tout. Seulement les choses importantes, répéta-t-il, l'œil pétillant.

Elle hocha la tête et recula d'un pas. Il ne la retint pas.

— Je n'ai jamais vraiment compris : tu travailles pour Sam ou pour le Mossad ? demanda-t-elle, perplexe.

Avi sourit et rabattit ses cheveux décoiffés. *Dieu qu'elle aimait ce geste.*

— Et toi : tu travailles pour Sam ou pour toi-même ?

Elle ne put s'empêcher de rire. Ils se ressemblaient sans doute bien plus qu'il ne l'imaginait.

— On vit quelque part entre les lignes, pas vrai ?

— À bientôt, *neshama*, promit Avi, avant de tendre la main pour suivre le contour de sa lèvre inférieure avec la pulpe de son pouce.

— J'espère bien.

Elle profita de son geste pour lui mordiller la pointe du doigt, et elle pivota sur un rire d'Avi. Au bout de quelques mètres, elle ne put résister à un ultime coup d'œil en arrière.

Il avait déjà disparu.

— Saleté d'anguille.

Et en secouant la tête, elle sourit.



## **Mai, après-midi, quartier du Loop, Chicago**

*Jack*

Une impression de déjà-vu. Jack se retrouvait planté devant la fenêtre du cabinet du Dr. Carmichael dans le Loop, à regarder avec mauvaise humeur le métro aérien qui se faufilait à travers le centre-ville.

— Donc Samantha vous a demandé de lui faire confiance... Et c'est le cas ? demanda le docteur depuis son fauteuil.

— Serait-il bizarre d'admettre que je lui fais confiance pour ce qui est de ma vie, mais que je continue à éprouver des difficultés pour ce qui est du reste ? voulut savoir Jack, en toute candeur. Je vois à quel point elle aime sa famille, comment elle prend soin des siens... Pourtant, je ne me sens toujours pas complètement en sécurité avec elle, vous voyez ?

— Sans doute parce que vous ne l'êtes pas vraiment, répondit Carmichael, malin. Personne n'est à cent pour cent tranquille avec ceux qu'il ou elle aime. On fait les meilleurs choix possibles, on mouille sa chemise et on espère des autres qu'ils en fassent autant.

Jack songea à la lettre. Il devait croire qu'elle lui reviendrait. Il ne voyait pas d'alternative.

— J'ai encore une question, reprit Carmichael, interrompant le fil de ses pensées.

Jack esquissa un sourire narquois.

— Évidemment.

Carmichael se carra au fond de son fauteuil.

— Est-ce qu'elle vous fait confiance, elle ?

Jack lui jeta un regard noir.

— Vous savez bien que oui.

— Ah bon ? fit le docteur, un sourcil haussé. Prouvez-le-moi.

Une réplique lui vint aux lèvres, mais ne finit jamais par les franchir.  
*Comment prouver cela ?*

— Ça prend du temps, Jack. C'est ce que je cherche à vous démontrer. Mon conseil, c'est que vous vous accordiez du temps pour toutes les choses que vous n'avez pas vraiment eu l'occasion de faire ensemble, et ce aussi longtemps qu'il le faudra. Apprenez à vous connaître. Donnez-vous des rendez-vous. Prenez votre après-midi juste pour passer du bon temps ensemble, sans personne qui essaie de vous tuer ou vous dévaliser.

— Je pense que je ne saurais même pas par où commencer, répondit Jack avec un sourire en coin.

— Eh bien, commencez simplement par vous montrer gentil avec elle, préconisa Carmichael. Soignez tous les petits détails. On n'est pas toujours obligé de vivre comme dans les films. D'ailleurs, ça ne serait pas recommandé. On ne peut pas se faire kidnapper ou tirer dessus à tout bout de champ, ajouta-t-il avec un air timide. Si vous souhaitez développer une relation saine avec elle, commencez par en avoir une normale. Faites juste ce qu'il faut pour ça. Prenez les choses au jour le jour.

— Il faudrait d'abord qu'elle revienne.

— Elle a dit qu'elle le ferait, Jack. Donnez-lui le temps de réfléchir à tout ça.

— Et si...

Jack s'interrompt, hésitant. Le docteur attendit patiemment qu'il poursuive.

— Et si elle ne parvient pas à se pardonner ? Pour son passé, pour Wes, pour tout le reste ? Elle porte un fardeau incroyablement lourd. Je n'ai jamais rencontré une personne qui soit aussi dure avec elle-même. C'est... épuisant, avoua-t-il.

— Ça aussi, ça nécessite du temps.

Jack lâcha un soupir et se frotta le front.

— Peut-être qu'en tant que l'homme qui l'aime, vous pourriez commencer à lui montrer comment vous l'aimez.

Jack fronça les sourcils.

— C'est-à-dire ?

— Montrez-lui comment vous la voyez, suggéra Carmichael. Si Samantha apprend à se voir à travers le regard des autres, peut-être sera-t-elle un peu moins dure avec elle-même à cause de ces failles dont elle a fait des travers insupportables à ses yeux. Il arrive souvent que nous soyons nos critiques les plus impitoyables. Cela dit, lui demander de faire ceci ou cela n'aidera pas à régler le problème. Elle doit se voir différemment, depuis une autre perspective.

Une idée germa. Jack attrapa sa veste et se leva.

— Docteur, je dois interrompre notre séance.

Carmichael hocha la tête.

— Nous récupérerons la semaine prochaine.

— Promis.

Jack appela Hannah sitôt dans le couloir du cabinet du Dr. Carmichael.

— Jack, quelle agréable surprise ! lança-t-elle aussitôt avec chaleur. Merci de m'avoir envoyé par e-mail votre recette de lasagnes. Grant va être ravi.

— À votre service, Hannah. Vous n'avez qu'à demander. Voilà, je m'interrogeais... Est-ce que les photos de Wes ont été vendues au final ?

Hannah soupira.

— Malheureusement, non. On n'en était pas encore arrivés à son lot de photos quand l'alerte à la bombe a retenti. Quel dommage. Je suis sûre qu'elles nous auraient rapporté une belle somme pour la fondation.

— Combien vous manque-t-il ?

— Vous voulez dire par rapport à ce que nous avons anticipé ?

— C'est ça. *Grosso modo*.

— À peu près sept millions. Mais nous allons couvrir la somme, c'est juste qu'on espérait atteindre ce montant pour l'hôpital pour enfants du Texas et les VA...

— Et si je vous proposais d'acheter les photos de Wes pour dix millions ? l'interrompt Jack.

— Quoi ?! s'écria-t-elle. Jack... Oh mon Dieu... Mais c'est trop ! bredouilla-t-elle, sidérée.

— Pas du tout, l'assura Jack. J'avais mis cette somme de côté comme prime pour la capture de Lightner, de toute façon. Vous me donnez les photos en échange, et on sera quittes.

— Jack, mon garçon, n'allez pas croire que je crache dans la soupe, mais vous êtes sûr ? demanda Hannah, mi-excitée, mi-anxieuse.

— Absolument. Vous pourriez me les envoyer au Whitney ?

— Je vais faire mieux que ça. Je vais vous les faire livrer par Carey quand il rentrera à Chicago d'ici deux jours. Il doit aller gérer les affaires de Lennox Chase pendant que Sam s'occupe du bazar ici.

Jack se mit à tripoter la feuille d'une plante en pot qui se trouvait là.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il d'une voix radoucie.

Hannah sembla hésiter.

— Elle... Elle va aussi bien que possible, je dirai. Elle est allée à Austin après avoir répandu les cendres de Wes. Il lui a laissé les droits de toutes ses photographies dans son testament. Ça représente des milliers de clichés. Le Met et le Getty ont déjà pris contact avec elle en demandant à organiser des expositions de ses œuvres. Elle travaille conjointement avec son associé, Chris Fields, pour que tout ça soit rassemblé dans une fondation, mais je pense qu'elle vient de retourner à Houston pour rencontrer le conseil d'administration.

Jack se pinça l'arête du nez. Apparemment, elle n'était pas près de lui revenir.

— Vous lui direz que je l'aime ?

— Bien sûr, Jack, répondit gentiment Hannah. Vous êtes le bienvenu ici quand vous voulez, mais j'ai dans l'idée qu'elle retournera à Chicago plus tôt que vous ne le pensez. En attendant, je vous envoie Carey avec vos photos à dix millions de dollars, conclut-elle, un sourire dans la voix.

— Merci. Transmettez-moi un relevé d'identité bancaire et je m'assurerai que la somme vous parvienne au plus vite. Et comme nom du donateur, mettez celui de Wes, vous voulez bien ? Il nous a sauvé la vie à tous, cette fameuse nuit.

Il pouvait presque voir Hannah sourire.

— Merci, mon garçon. Vous êtes un homme bien.

— J'essaie. Oh, une dernière chose : n'en parlez pas à Samantha. Je voudrais lui en faire la surprise.

## **Mai, fin d'après-midi, Tours Wyatt, Houston, Texas**

*Samantha*

Devant la fenêtre de son bureau de Wyatt Petroleum, Samantha contemplait la ville, perdue dans ses pensées. Carey vint se poster derrière elle et l'attira dans une forte étreinte.

— Tu m'en veux d'avoir aidé Wes ? demanda-t-il en la berçant doucement d'un côté à l'autre.

— Non, répondit-elle en toute honnêteté. C'était l'une des promesses qu'il m'avait faite et qu'il a tenue. Peut-être même la plus importante.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Sam ferma les yeux et, alors qu'elle se laissait aller contre la puissance de Carey, elle sentait la douleur sourde dans son cœur commencer à se desserrer, un peu comme un ruban dont le nœud glisse. Carey avait partagé avec elle l'enregistrement des aveux de Mack quelques jours après la mort de Wes, ainsi que le résultat des recherches qu'il avait menées avec lui. La vérité avait été amère à avaler, surtout quand elle était encore déchirée et bouleversée par la mort de Wes. Le fait que Mack n'ait pas tenu sa promesse de lui raconter ce qui s'était réellement passé en disait long sur l'homme qu'il était. Il avait espéré que Wes ait emporté le secret avec lui dans sa tombe, et cette couardise scellait le sort de Mack en ce qui concernait Sam – même si elle le comprenait, d'une certaine manière. Elle l'aurait peut-être tué de ses propres mains, cet oncle Toma qu'elle n'avait plus revu depuis si longtemps. N'empêche, Mack n'avait pas à faire justice lui-même. Tout au fond, il avait sans doute bon cœur, mais pourtant, au fur et à mesure que les semaines passaient sans un mot de lui, il devenait évident qu'il n'avait aucune intention d'honorer la mémoire de sa famille en disant la vérité.



— Qu'est-ce que papa aurait fait, Nounours ? demanda-t-elle, gardant les bras réconfortants de Carey autour de sa taille.

— Il l'aurait écartelé, répondit-il en toute franchise. Il lui aurait fait tellement mal que les McDevitt auraient ressenti les effets de ses coups sur plusieurs générations.

Son honnêteté tira un sourire à Sam. Son père pouvait en effet être un sacré salopard, et impitoyable avec ça.

— Et Ry, qu'est-ce qu'il ferait s'il était là ?

Carey la serra doucement avant de la faire pivoter dans ses bras. Il plongea dans les siens ses yeux bleus, si semblables à ceux de sa mère.

— Ry lui aurait pardonné. Il aurait laissé le passé au passé, mais jamais plus il ne lui aurait accordé sa confiance.

Sam hocha la tête. Elle étreignit Carey longuement et étroitement, reconnaissante de l'amour qu'il lui prodiguait depuis tant d'années, de sa patience et de sa loyauté sans bornes, quoi qu'elle exige de lui, quoi qu'elle réclame.

— Je t'ai déjà dit que tu étais le meilleur frère et le meilleur ami qu'une fille puisse avoir ?

Il lui offrit un sourire.

— Ça veut dire que tu vas enfin me laisser gagner au poker ?

Elle secoua la tête en riant.

— Sûrement pas. Ça, tu vas devoir le mériter.

— Comment veux-tu que j'y arrive, si tu ne me donnes même pas un petit coup de pouce ?

Elle leva les yeux au ciel et le repoussa pour se diriger vers son bureau, où elle appuya sur l'interphone.

— Marv, fais venir Mack ici. Dis-lui que j'ai une question à lui poser au sujet des quantités de production sur l'une de nos plateformes de forage. Ensuite, tu appelleras notre avocat et lui feras écouter la conversation avec toi. Pigé ?

— Pigé, répondit la voix désincarnée de Marvin.

Elle devrait bientôt lui offrir une sacrée promotion, car avant de savoir ce qui lui arrivait, il allait se retrouver à effectuer deux boulots.

— Tu veux que je reste ? demanda Carey.

— Tu serviras de témoin, oui, acquiesça-t-elle en allant s'asseoir à son bureau. Et en même temps tu surveilleras que je ne l'étrangle pas avec ma ceinture.

Carey l'observa.

— Que Dieu vienne en aide à ce saligaud, car personne d'autre ne le fera.

Marvin frappa un coup à la porte, avant d'escorter Mack à l'intérieur. Ce dernier adressa un sourire compatissant à Sam et s'avança vers elle d'un bon pas. Ses cheveux noirs et argent brillaient sous les rayons qui filtraient par les fenêtres.

— Comment vas-tu, ma petite Sammy ?

Elle leva la main en guise de réponse et lui proposa un siège face à elle.

— Pardonne-moi si je ne me mets pas debout, Mack. Mon dos me fait un mal de chien, mentit-elle.

En réalité, elle ne supportait pas l'idée de se retrouver trop près de lui. Aussitôt, il afficha un air contrit.

— Je comprends. Comment ça avance, la guérison ?

— Aussi bien que possible vu les circonstances, répondit-elle, jouant le jeu.

— Tu voulais discuter des quotas de production ? s'enquit Mack avec un coup d'œil incertain en direction de Carey alors qu'il prenait place face à lui, dans l'autre siège destiné aux visiteurs.

Carey n'en avait rien à fiche du pétrole, tout le monde le savait, mais il avait adopté une posture si détendue qu'il ne pouvait pas apparaître comme une menace.

— En fait, j'ai autre chose en tête, Mack.

— D'accord, fit-il avec un haussement d'épaules. Quoi donc ?

Sam le regarda droit dans les yeux.

— Quand je t'ai fait venir au ranch, il y a deux ou trois mois, et que je t'ai demandé si mon père avait des ennemis qui auraient pu souhaiter sa mort, as-tu envisagé de tout avouer ?

Elle avait parlé avec calme, mais d'un ton sec comme un coup de fouet. Mack se crispa. Il jeta un coup d'œil vers Carey, qui restait parfaitement calme et immobile, bien que son expression se soit durcie – il affichait désormais l'expression « Fais gaffe à ce que tu vas dire ou faire » qu'il s'était forgée dans les SEAL.

— Où tu veux en venir, Sammy ? demanda Mack, qui s'agita sur son siège.

— Je t'ai posé une question claire. Ce que je vais décider de faire de toi dépendra en grande partie de ta réponse.

Elle se cala contre le dossier de son fauteuil et attendit qu'il se passe la corde au cou.

— Sammy, je ne comprends pas à quoi tu fais référence, mais...

Elle se pencha en avant et jeta une poignée de photos dans sa direction.

— C'est ce qu'on a retrouvé de mon oncle, Toma Sakurai. Alors, tu vas m'affirmer maintenant que tu n'as rien à voir là-dedans ?

— Sam, je... s'emporta-t-il.

Sous leur teinte burinée, ses joues s'empourprèrent. Sam effleura le clavier de son ordinateur et la voix de Wes retentit, si forte et si claire qu'elle en eut le cœur serré.

« Je pense qu'un seul regard sur Sakurai vous a décidé à recourir à la bonne vieille justice des *cow-boys*. Vous avez éliminé Sakurai, Mack. Je le vois dans vos yeux, c'est clair comme de l'eau de roche. »

Mack blêmit sous son bronzage mais ne moufta toujours pas. Alors Sam appuya à nouveau sur la touche et, cette fois, ce fut la voix de Mack qui s'éleva : « C'est là que je lui ai tiré une balle en pleine face, à cette enflure. »

Elle croisa les mains sur le bureau et continua à fixer sur Mack un regard noir et impitoyable.

— Tu n'as jamais eu l'intention de m'en parler, pas vrai ? Tu pensais que ton secret était mort avec Wes. Maintenant, il ne te reste plus qu'à l'admettre.

La partie était terminée. Mack était fichu et il le savait. Une sorte de confiance confinant au désespoir sembla l'envahir, comme l'homme qui se passe la corde au cou en songeant : « Au moins, que ça aille vite. »

— Vas-tu vraiment me le reprocher, Sammy ? L'eau a tellement coulé sous les ponts qu'il ne reste plus personne au monde à part toi pour en avoir quelque chose à foutre, lâcha-t-il, le menton levé en signe de défiance. Il n'y a pas d'arme du crime, pas de preuve réelle. Rien qu'un enregistrement téléphonique qui aurait très bien pu être bidouillé, ce qui le rend au mieux fondé sur des présomptions. Aucun jury ne pendra un vieil homme qui a passé sa vie à donner à des associations caritatives, à gagner de l'argent pour son État et à se faire des amis à des postes haut placés.

Carey s'avança au bord de son siège, mais Sam leva une main pour le calmer.

— Espèce de salopard donneur de leçons. Non seulement tu n'avais aucun droit de tuer cet homme, mais tu n'avais pas non plus le droit de me le cacher. Je comprends que tu aies voulu protéger l'héritage de mon père, et je veux bien croire aussi que tu te sois convaincu que tu agissais au mieux de mes intérêts, d'une certaine façon, mais tu m'as menti droit dans les yeux quand je suis venue te parler de tout ça. Je suis à la tête de cette entreprise, Mack. Pas toi. Alors cessons de faire semblant de croire que tu as fait autre chose que couvrir tes

arrières afin de pouvoir continuer à péter dans des draps de soie aux dépens de ma tranquillité d'esprit.

— Ta *tranquillité d'esprit* ? se moqua-t-il. (Il s'était redressé dans une posture belliqueuse.) Tu ne l'aurais jamais recouvrée, ma pauvre. Tu penses que tout ça va te les ramener ? Tu penses que me faire enfermer va arranger les choses ?

Elle savait bien que non, mais c'était ça, le truc, avec la vérité : elle n'avait pas besoin de faire du bien. Ça revenait à cautériser une plaie qui l'avait fait souffrir toute sa vie. Elle en avait eu besoin pour avancer – pour laisser le passé où il était.

— Réponds juste à cette question, Mack : comment ce pauvre bougre de Childress s'est-il retrouvé embringué là-dedans ? Il a pris l'injection pour un crime qu'il n'avait pas commis. Je veux savoir pourquoi.

Mack serra les lèvres. L'espace d'une poignée de secondes interminables, Sam fut certaine que jamais il ne lui avouerait la vérité. Mais, peut-être parce qu'il venait de comprendre qu'il n'avait plus rien à perdre, il se lança enfin :

— Childress n'avait pas toujours été un ivrogne. C'était un sacré bon machiniste, au début. Il s'occupait de l'entretien des chevalets de pompage sur les champs de pétrole, quand on n'était que deux jeunes gars. Et puis il s'est mis à picoler et je crois qu'il n'a plus arrêté.

Il baissa les yeux vers ses mains, abîmées par l'âge et le labeur. Les mains d'un homme dur, couvertes de rides et de cicatrices.

— Donc il a juste servi de pigeon ? intervint Carey, furieux, ouvrant la bouche pour la première fois depuis qu'il s'était assis. Tu as envoyé un homme en prison et l'y as laissé pourrir jusqu'à l'injection létale ?

— Il pourrissait déjà, répondit tristement Mack. Il avait une cirrhose à cause de la bibine. Il était complètement fauché et en phase terminale de la maladie. Il est venu me voir pour me réclamer de l'argent, quelques mois avant que Sakurai se pointe. Je lui en ai donné un peu, par pitié, mais je savais bien qu'il allait le boire. Il m'a remercié et a fait ce que font tous les ivrognes : il m'a avoué tous ses péchés et ses regrets. Et parmi eux, le fait qu'il avait eu un fils hors mariage quand il était jeune homme. Il avait quitté sa ville natale dès que ça s'était produit. Il avait abandonné la mère, quoi. C'est comme ça qu'il avait atterri dans les champs de pétrole. Earl nourrissait de grands rêves, il voulait envoyer tout l'argent qu'il avait en rab à la maison, seulement à la place il dépensait son pécule dans la boisson.

— Bref, c'était un mort vivant, comprit Sam.

Bon sang, voilà que tout prenait sens. C'était horrible, affreux et trop tragique pour être mis en mots, mais logique.

— J'ai offert à Earl ce qu'il voulait : une porte de sortie, reprit Mack, le regard franc et direct. Il a reçu des soins médicaux en prison et une fin indolore. En tout cas, bien moins terrible qu'avec une cirrhose. Et son fils bâtard a reçu un chèque venu de nulle part, comme s'il avait gagné au loto. Tout le monde y gagnait.

— Tu es vraiment un sacré salaud, si tu appelles ça « gagner », lança Carey en secouant la tête.

Il se tourna vers Sam, une expression de dégoût peinte sur son visage.

— Je retire ce que j'ai dit sur ce que Ry ferait. Finis-moi ce trouduc. Vas-y, finis-le.

Elle était extrêmement tentée. Une – grande – partie d'elle brûlait d'éviscérer Mack, de le faire souffrir, juste parce qu'elle en avait les moyens. Mais il restait que la logique de cet homme comportait un noyau de vérité, si douloureux que ce soit de l'admettre. En effet, rien de ce qu'elle pourrait lui faire subir ne ramènerait qui que ce soit. Tout ce qu'elle était en mesure de faire, c'était de changer l'avenir.

— C'est quoi, le vieil adage ? demanda-t-elle, songeuse. « La vérité te libérera, mais elle te rendra furieux d'abord » ?

Mack cilla, ne comprenant pas trop où elle voulait en venir.

— Voici ce qui va se passer, lui indiqua-t-elle avec fermeté. Tu vas démissionner de ton poste, et ça prendra effet immédiatement, sous prétexte que tu souhaites prendre une retraite anticipée pour raisons de santé.

— Mais je suis aussi fort qu'un bœuf ! s'enflamma Mack.

— Laisse-moi te garantir que tu ne le seras plus une fois que je t'aurai brisé les deux jambes, rétorqua Carey, les paupières plissées, ses grandes mains serrées dans des poings de la taille de barriques de bière.

Sam esquissa un sourire sournois. Carrick Nelson, meilleur assistant du monde.

— Donc, reprit-elle, tu vas me transférer toutes tes actions de Wyatt Petroleum.

Mack lâcha un rire narquois.

— Et si je refuse ?

— Oh, je n'ai pas encore fini, Mack. Tu devrais savoir qu'il ne faut pas interrompre une dame quand elle te botte les fesses, le gronda-t-elle, suscitant un sourire satisfait de la part de Carey. Tes liquidités t'appartiennent, mais si j'étais

toi, j'en ferais une sage utilisation, car dès demain tu vas te délocaliser. Et à ta place, je me choiserais un pays n'ayant pas d'accord d'extradition avec les États-Unis.

— Il paraît que l'Ouzbékistan, c'est ravissant à cette époque de l'année, ironisa Carey.

— Alors là, pas question que j'aille... éructa Mack.

— Wyatt Petroleum, pour toi, c'est fini, tout comme cette ville et ce pays, l'interrompt Sam en se levant. Je ne veux plus te voir. Et si tu ometts de t'en aller, non seulement je transmettrai personnellement ces informations au capitaine Bill Spears de la police de Houston, mais je pourrai aussi la vie de ta famille tout entière, lui promet-elle. Je consacrerai toute mon énergie à lâcher à leurs basques un nuage de criquets. Il ne restera plus un seul McDevitt debout. Est-ce que je suis bien claire ?

Mack déglutit. Sam sentait la colère monter en lui, elle aurait même juré qu'il brûlait de se battre, tout comme on percevait des effluves d'ozone avant un orage électrique.

Elle appuya sur le bouton de l'interphone.

— Marv, tu as bien suivi ?

— Absolument, répondit-il. Et j'ai ici un monsieur qui piaffe d'impatience d'entrer dans ton bureau. Je peux te l'envoyer maintenant ?

— Excellente idée, répondit-elle en croisant le regard perplexe de Mack.

Roan Rice, conseiller juridique de Wyatt Petroleum depuis plus de vingt ans, déboula comme une bombe.

— Dis-moi que tu n'as pas fait ça ! cria-t-il, un doigt accusateur pointé vers Mack.

Ce dernier soutint son regard sans toutefois répondre. Roan se tourna vers Sam.

— Tous les documents seront prêts d'ici une heure. Gardez-moi ce fils de pute au chaud, ajouta-t-il en désignant le vieil homme d'un geste du pouce.

— Oh, ça ne devrait pas poser de problème, promet Carey, l'air ravi.

Sur quoi, il leva son immense et imposante carcasse.

Grommelant, Roan fit volte-face et ressortit aussi vite qu'il était entré. Il claqua la porte si fort sur ses gonds que la vitre en trembla.

— Pourquoi ne pas aller à la police tout de suite ? cracha soudain Mack. Tu n'as rien qu'un avocat à sept cents dollars de l'heure ne puisse m'éviter.

Sam contourna le bureau et s'approcha des étagères chargées de photos, de babioles, de récompenses et de chemises contenant des rapports sur Wyatt

Petroleum. Elle en tira un cliché de Ryland, sur lequel il devait avoir cinq ou six ans et où il était perché sur le dos de Valkyrie, le cheval de Sam, coiffé d'un chapeau de *cow-boy* trop grand qui lui cachait la moitié du visage. Malgré tout, on le voyait hilare. Sam revint près de sa table de travail et posa le cadre argenté devant Mack.

— Je me montre clément, parce que c'est ainsi que mon frère agirait. (Elle se pencha vers lui.) Ne me le fais pas regretter.

Mack signa le papier qui ordonnait le transfert de ses actions de Wyatt Petroleum dès l'après-midi. L'épreuve dans son ensemble dura plus longtemps que Sam ne l'aurait souhaité, et il passa de la raillerie à la supplique et à la tentative de négociation. Pas une seule fois, en revanche, il ne demanda pardon. Pas une fois non plus il ne vida son cœur. Elle soupçonnait que c'était en partie parce qu'il ne voulait pas s'accabler davantage, et en partie parce qu'il croyait vraiment avoir été dans le vrai. *Sale entêté.*

Carey l'escorta jusqu'à chez lui entre deux gardes. De ses propres yeux, il regarda Mack et sa femme, perdue et incrédule, remplir leurs bagages aussi vite que si une tornade arrivait. Leurs enfants étaient grands, donc il n'y avait qu'eux à gérer, mais le soir même, Carey les mit tous les deux dans un avion d'Emirates à destination de Dubaï. Ce qui se passerait pour Mack ensuite... Eh bien, ce n'était pas le problème de Sam, à moins qu'il ne tente un retour.

Un peu plus tard dans la soirée, Carey était en train de faire ses propres bagages dans le penthouse. Il avait un vol prévu pour le lendemain.

— Rentre à Chicago avec moi, suggéra-t-il.

Elle en avait envie. Tellement. Elle ne cessait de rêver de Jack, elle brûlait de la sécurité et du plaisir de ses bras, mais elle avait encore besoin de temps pour recoller les morceaux épars de sa vie. Elle voulait lui revenir la tête claire et le corps guéri. Prête à reprendre du début avec lui. Et la seule manière d'y parvenir, c'était d'en finir avec ce qui devait l'être ici.

Elle tendit à Carey une enveloppe à l'attention de Jack.

— Tu es bien sûre ? insista-t-il une fois de plus.

— Certaine.

Sur quoi elle lui déposa un baiser sur la joue et le chassa.

## **Mai, dans la soirée, Le Whitney, Chicago, Illinois**

*Jack*

Jaime claqua la lourde porte en verre qui ouvrait sur la terrasse, frissonnant et frottant ses bras nus.

— Il fait bien trop froid pour un barbecue ! déclara-t-il en tendant les instruments du gril à Jack.

Ce dernier haussa un sourcil consterné.

— Alors là, c'est l'un des trucs les plus chochottes que je t'aie entendu dire, et pourtant, tu es le spécialiste du genre. Considère ta carte d'homme annulée.

Il déposa les pinces sur le bar puis s'essuya les mains avec le torchon qu'il avait jeté sur son épaule. Il venait de terminer de faire bouillir les lamelles extraordinaires de pâtes *tajarin* maison qu'il prévoyait de servir avec le steak Angus de vingt et un jours que Jaime cuisait sur le barbecue.

Son frère se contenta de lever les yeux au ciel.

— Non, mais si on doit se préparer un dîner de mecs, on ne devrait pas plutôt se goinfrer de hamburgers et de pizzas ? Tu es le seul type que je connaisse qui serve un vin de quarante ans d'âge à l'extérieur sur fond de Sinatra alors qu'on est censés regarder le match des Bulls.

Jack désigna le verre de vin qu'il avait versé à Jaime un peu plus tôt.

— Bois, ça va te réchauffer. Les gars seront bientôt là.

Jaime ramassa le verre sur le comptoir.

— Tu es sûr que je fais bien de boire en ta présence ?

Jack lâcha un soupir.

— Jaime, je ne m'attends pas à ce que tout le monde se passe de boire juste parce que moi, je ne peux plus me délecter d'un bon Bordeaux. Bois ou pas,



c'est toi qui choisis. Ce que j'en pense, moi, c'est que je veux voir tout le monde se comporter normalement.

Jaime prit une timide gorgée.

— Je n'imagine pas un Thanksgiving sans alcool, de toute manière.

— Eh bien, heureusement, il nous reste encore quelques mois d'ici là, répondit sèchement Jack.

Un coup retentit à la porte.

— Ah, ça doit être eux, reprit-il. Va chercher les steaks, tu veux bien ? Le dîner est quasi prêt, maintenant que les pâtes sont cuites.

Jaime disparut à nouveau sur la terrasse tandis que Jack se dirigeait vers la porte à grandes enjambées. Il l'ouvrit, ravi de découvrir Carey, Talon et Rush, tous chargés de cadres enveloppés dans du papier bulle.

— C'est bon de vous voir en vie et en pleine forme, les gars. Entrez, les convia-t-il avec un large sourire.

— Merci pour l'invitation à dîner, répondit Carey, tout sourire lui aussi. Livraison spéciale de maman, ajouta-t-il en désignant les photos de Wes. (Il souleva aussi une boîte de pâtisseries.) Elle t'envoie ça avec et une carte de remerciements pour ta généreuse donation.

Il ponctua sa phrase d'un clin d'œil. Jack accepta la boîte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Sa fameuse tarte fraise rhubarbe, récompensée par un prix.

— Oh ouiiiiii ! J'attends de manger de la bonne nourriture faite maison depuis le début de la journée, commenta Rush en humant les délicieuses senteurs qui leur parvenaient de la cuisine.

— On va officiellement appeler ce dîner le repas « Dieu merci on n'est pas morts au Texas », s'esclaffa Talon en précédant les autres à l'intérieur, avant de déposer avec précaution les cadres qu'il portait.

— Quel plaisir de vous voir, bande de nazes ! lança Jaime, qui rentrait de la terrasse avec les steaks sur un plateau.

Il referma la porte de la pointe du pied.

— Qui est prêt à voir les Miami Heat se prendre une fessée ce soir ?

— Oh oui ! s'exclama Talon en levant le poing au ciel. J'ai parié pas mal d'argent sur ce match.

— Tu paries pas mal d'argent sur *tous* les matchs, lui fit remarquer Rush en levant les yeux au ciel.

— Mettez-vous à l'aise, les gars. Le dîner sera prêt d'ici quelques minutes, annonça Jack.

Il plaça la tarte d'Hannah sur le bar et entreprit de touiller les *tjarin* dans un beurre de truffe chaud. Carey vint s'accouder au comptoir.

— Laisse-moi te donner un coup de main, proposa-t-il.

— Servez-vous du vin, suggéra Jack.

Carey émit un bruit appréciateur en découvrant le cépage. Il en versa une bonne dose à Talon, Rush et lui-même, avant de passer les verres tandis que Jaime terminait de dresser la table.

Le dîner se déroula sur un mode détendu, les garçons discutant agréablement d'à peu près tous les sujets, des derniers résultats de boxe jusqu'à la date à laquelle Jack et Jaime prévoyaient de ressortir leur bateau sur le lac Michigan.

— On devrait naviguer jusqu'à la réserve où vit ma famille, proposa Talon. Faire ça sur un week-end.

— Maddie adorerait, approuva Jaime. Elle ne cesse de te réclamer, je crois qu'elle fait une fixation sur ta longue tignasse, ajouta-t-il en riant.

— Comme la plupart des filles, répliqua Talon avec un clin d'œil.

Rush asséna un coup de poing dans le bras de Talon.

— Ah, nom de Dieu, ne le lance pas sur ce terrain ! Si tu boostes son ego, il va être insupportable toute la soirée.

Ils continuèrent à plaisanter et à rire pendant une bonne heure, et Jack ne s'était pas senti aussi détendu depuis une éternité. Ils avaient aussi fait honneur au repas et, quand il servit la tarte d'Hannah accompagnée de crème fouettée, ils étaient tous à grogner en se tapotant l'estomac.

— Ça faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien mangé ! déclara Talon en se rendant au salon, où la chaîne ESPN annonçait les pronostics d'avant match.

— Carey, je peux te parler une seconde ? demanda Jack.

C'était peut-être le ton sur lequel il avait posé sa question, ou bien le fait que par une sorte d'accord tacite ils n'avaient pas mentionné Samantha durant tout le dîner, toujours est-il que Carey lui lança un regard acéré et hocha aussitôt la tête.

— Bien sûr, mon pote.

Jack l'entraîna dans son bureau et lui offrit un siège alors que lui-même s'appuyait à son bureau.

— Comment va-t-elle ? s'enquit-il sans préambule.

Carey sortit une enveloppe de la poche de sa chemise et la lui tendit.

— Je prévoyais de te donner ça au moment de partir. C'est pour toi. De sa part.

Jack accepta l'enveloppe, dans laquelle il reconnut la même carte ivoire en papier de luxe. Il la sortit, oublieux de la présence de Carey, et découvrit le papier à en-tête de Samantha, avec cette seule phrase :

*Attends-moi.*

— Elle t'aime, tu sais, commenta Carey, un air entendu dans ses prunelles bleues empreintes de sincérité. Si elle pouvait être ici en ce moment, elle le serait.

Jack hocha la tête, bourru, les yeux rivés à la carte. Puis il les releva vers Carey.

— J'ai un service à te demander.

Carey inclina la tête.

— Lequel ?

— J'ai besoin que tu me fasses entrer dans l'appartement de Samantha. Je voudrais y installer les photos de Wes.

L'expression de Carey s'adoucit.

— C'est donc pour ça que tu les as achetées.

Jack haussa les épaules.

— Je pense qu'il aurait aimé les voir là-bas, pas toi ?

Carey acquiesça, l'air songeur.

— OK, allons-y.

Tous les deux s'excusèrent auprès des gars, qui se chamaillaient déjà au sujet du match et de l'équipe ayant le plus de chances d'arriver en finale de conférence de la NBA.

— Vous allez où ? voulut savoir Rush.

— Porter ça dans l'appartement de Sammy, répondit Carey l'air de rien.

— Besoin d'un coup de main ?

— Non, ça va aller.

Jack était propriétaire de l'immeuble. Évidemment, il aurait très bien pu pénétrer seul chez Samantha sans demander la permission à quiconque, mais il ne souhaitait pas faire les choses de cette manière. Instinctivement, il voulait se sentir le bienvenu dans l'antre secret de son cœur, dans ses abris les plus sûrs – qu'elle l'y accueille de son plein gré. Enfin, pour l'instant, il devrait se contenter d'y entrer avec Carey. Ce dernier la connaissait mieux que personne et, s'il approuvait l'idée de Jack, c'était toujours bon à prendre.

— Elle a une pièce spéciale, annonça Jack quand ils entrèrent dans l'appartement silencieux grâce à la clé de cuivre que Carey avait à son trousseau.

Celui-ci désactiva l'alarme.

— Au bout du couloir, à l'étage, poursuivit Jack. Tu y es déjà allé ?

Carey croisa les bras.

— Une seule fois, répondit-il, la mine sombre. Je la déteste. Elle me donne la chair de poule.

— J'aimerais décrocher les grues, lui expliqua Jack.

Il se rendit à la cuisine, où il fouilla jusqu'à dénicher un *cutter*. Il revint et entreprit de découper le scotch et le papier bulle qui enveloppaient les photos.

— Tu veux y accrocher ça à la place ? devina Carey. Histoire de changer l'ambiance ?

— C'est un peu ça, acquiesça Jack. Je sais que c'est assez radical, mais je déteste l'idée qu'elle ait installé un mausolée dans sa propre maison. Elle s'est suffisamment flagellée, tu ne trouves pas ?

— Complètement d'accord.

Jack recula de quelques pas afin d'observer le premier cliché qu'il venait de déballer. La courbe longue et laiteuse du cou de Sam apparut, sa longue chevelure sauvage étalée sur l'oreiller derrière elle. Le visage détourné de l'objectif, elle dormait. C'était un portrait tendre et superbe. L'appareil l'aimait autant que l'homme qui le tenait.

— Je veux qu'elle voie l'amour quand elle entre là-dedans, expliqua Jack en toute honnêteté. Je veux qu'elle voie combien elle est chérie. Comme un trésor.

— *Tesoro*, murmura Carey. C'est donc ça que ça veut dire.

Jack opina du chef.

Carey se dirigea vers la buanderie, où il disparut quelques minutes. Quand il revint, il portait une petite caisse à outils.

— Je vais t'aider à les suspendre.

# Épilogue

## **Mai, tard dans la nuit, Le Whitney, Chicago, Illinois**

*Samantha*

Ça lui avait pris plus longtemps qu'elle ne l'aurait souhaité, mais quand Sam retourna à Chicago, elle avait en poche une liste de potentiels P-DG pour reprendre le flambeau après Mack. Chris et elle avaient aussi créé une fondation pour les œuvres de Wes, gérée par un jeune curateur de talent originaire d'Austin, qui travaillait déjà avec le Met pour organiser une exposition en l'honneur de ses pièces les plus célèbres.

Plus important encore, elle avait aussi pris des décisions concernant ce qu'elle voulait, et chacune de ces décisions tournait autour du passé et de la manière de se réconcilier avec afin de pouvoir se concentrer sur le présent. Si pénibles qu'aient été les dernières semaines écoulées, entre la perte de Wes et le choc amer provoqué par la trahison de Mack, Samantha en était arrivée à la conclusion que le seul moyen pour elle d'aller de l'avant, c'était le pardon. Le venin de la trahison s'était immiscé si profondément dans ses veines durant tant d'années qu'il était devenu une partie de son subconscient. Elle avait effectué tant de choix fondés sur cette émotion noire et vicieuse qu'elle ne s'était même pas rendu compte à quel point elle empoisonnait son propre bonheur.

Jamais elle n'oublierait, mais elle apprendrait à lâcher la douleur, le chagrin et l'amertume auxquels elle se raccrochait depuis trop longtemps. Elle avait à présent la sensation d'aller de l'avant et, lentement, elle se débarrasserait du lourd fardeau qui pesait sur ses épaules. Elle n'avait plus besoin de ça. Au fond de son cœur, elle souhaitait retrouver la foi. Elle voulait éprouver la chaleur d'être aimée et d'aimer en retour. Elle brûlait d'oublier ses vieilles angoisses et de s'autoriser à espérer... Et tout ça, elle ambitionnait de le faire avec Jack.

Elle atterrit à Chicago tardivement, après minuit, et bien qu'elle ait très envie de se rendre directement chez Jack pour frapper à sa porte jusqu'à ce qu'il la laisse revenir à lui, elle décida qu'il serait plus correct d'attendre le matin pour lui sauter dessus. Peut-être même lui ferait-elle la surprise d'arriver avec le petit déjeuner et le convaincrait-elle de passer la journée avec elle au lieu d'aller au travail. La seule idée de le revoir, de le tenir dans ses bras et de faire l'amour avec lui la rendait légère comme une plume.

Elle monta à l'étage pour gagner sa chambre, chargée de son bagage, et fut assez surprise de découvrir que la porte au fond du couloir était entrouverte. Une porte qu'elle laissait pourtant toujours fermée. La porte de ses souvenirs, de toutes les atrocités qu'elle avait commises.

Lentement, précautionneusement, elle traversa le couloir. Bizarre, elle ne détectait pas de présence étrangère chez elle. Quand elle atteignit la porte, elle finit de l'ouvrir et alluma la lumière.

*Mon Dieu.*

Son cœur bondit et aussitôt l'angoisse fut remplacée par une vague d'émotions si fortes, si tumultueuses qu'elle porta une main à sa bouche pour retenir le sanglot qui montait.

Les photos de Wes recouvraient tous les pans de murs, chacune éclairée par un spot qui mettait en valeur son utilisation des jeux d'ombres et de dimensions. Les grues de papier avaient disparu et, avec elles, les symboles de ses souffrances et de celles qu'elle avait infligées à d'autres.

Sans trop savoir pourquoi, elle devinait que Jack était le maître d'œuvre de ce changement. Il avait remplacé chacun de ses atroces souvenirs par ces tendres portraits, autrement dit des souvenirs d'une époque de sa vie où elle était jeune, innocente et heureuse.

Coincée quelque part entre le bonheur, le chagrin et la gratitude, Sam refoula ses larmes. Que Jack ait pu effacer ses péchés et leur substituer un cadeau aussi magnifique, et que Wes soit celui qui le lui offre... Cela symbolisait amour et tristesse à parts égales. Deux hommes, deux époques – un pour son passé, l'autre son avenir. Elle ferma les yeux.

— Merci, murmura-t-elle, le cœur serré. Merci.

Longtemps, elle resta au cœur de la pièce silencieuse, à admirer chaque cliché, à se rappeler. Enfin, elle referma la porte et redescendit au rez-de-chaussée afin de se trouver quelque chose à manger, peut-être même un verre de vin. En passant devant les baies vitrées qui donnaient sur la piscine, elle songea

avec envie qu'elle pourrait piquer une tête, laver les émotions résiduelles en flottant dans le clair de lune bleu glacé, légère, calme... *libérée*.

— Pourquoi pas, après tout ? chuchota-t-elle pour elle-même.

Aussitôt, elle se débarrassa de ses vêtements dans le salon avant de sortir nue sur la terrasse plongée dans le silence. Sa peau se couvrit sur-le-champ de chair de poule en affrontant le froid mordant de cette fin de nuit. Elle avança de deux pas rapides et plongea directement dans l'eau, dont elle apprécia la chaleur alors que le flux se refermait autour d'elle comme une matrice. Elle nagea vers le fond, retenant son souffle jusqu'à ce qu'elle émerge à l'autre bout. Du bout des doigts, elle toucha les mosaïques or et ivoire qui scintillaient dans les néons.

Un soupir de satisfaction lui échappa et elle replongea tout au fond, nagea, mais pas pour l'exercice physique, juste pour le plaisir. Elle ne se rappelait pas la dernière fois où elle s'était sentie ainsi légère et libérée. Elle flotta durant d'interminables minutes, détendue jusqu'à la somnolence, appréciant la chaleur de l'eau et la fraîcheur de l'air, agréablement prise quelque part entre les deux. Elle ne fut pas surprise de sentir deux mains puissantes se glisser sous elle – une entre ses omoplates et l'autre sous ses jambes. Elle n'eut pas peur non plus quand Jack la souleva pour la faire tourner en cercles paresseux dans la piscine.

Samantha ouvrit les yeux et les posa sur l'homme qu'elle aimait.

— Et moi qui croyais m'en tirer à bon compte avec mon bain de minuit, chuchota-t-elle.

— *Tesoro*, si tu te trouves nue et dans le même état que moi, je le saurai, répondit-il avec cette voix sexy et ce sourire irrésistible qu'elle adorait par-dessus tout.

Il était particulièrement beau dans le clair de lune, avec ses pommettes anguleuses et ses arcades nettement dessinées, ses prunelles incandescentes révélant un kaléidoscope de sentiments – amour, désir, *passion*.

— Tu m'as manqué, susurra-t-elle.

— Tu m'as manqué aussi, répondit-il sur le même ton.

Il continuait à la balancer doucement dans l'eau, avec une délicatesse infinie malgré sa force. Samantha leva les yeux vers les étoiles suspendues au-dessus de Chicago, qui scintillaient comme autant de diamants. Elle écarta les bras, se laissant glisser dans l'eau.

— C'est ici que je t'ai rencontré.

— Je m'en souviens, répondit-il avec un sourire.



Elle bougea et laissa retomber ses jambes dans le fond afin de pouvoir se rapprocher de lui – et nouer les bras autour de la largeur rassurante et dure de ses épaules.

— Je suis à toi, tu sais, lui dit-elle, le cœur au bord des lèvres. Je t'appartiens depuis le début. Il m'a juste fallu du temps pour l'accepter.

— J'étais à toi aussi.

Il sourit, et la lumière se reflétait sur sa peau, sur ses cils collés par l'humidité tandis qu'il baissait les yeux vers elle comme si elle était le trésor le plus précieux au monde.

Samantha l'embrassa avec une délicatesse pleine d'érotisme, calée sur chacun de ses souffles, chaque battement de son cœur. Le rythme était rêveur, pareil à une bonne chanson de blues qui la vidait de sa tristesse pour la remplacer par une histoire d'amour qu'elle n'avait même pas cru souhaiter.

— Tu veux bien de moi ? demanda-t-elle au bout de longues minutes, les yeux rivés aux siens.

— *Non so cosa farei senza di te nella mia vita. Ti voglio sempre al mio fianco*<sup>1</sup>, répondit-il en portant les doigts à son visage. Ne me quitte plus.

— Jamais, jura-t-elle, flottant plus près de lui afin de pouvoir lui susurrer à l'oreille : Si tu promets de faire l'amour avec moi, de rire avec moi, de te battre avec moi, de me soutenir et de me laisser te soutenir.

Il lui passa les mains autour des cuisses, les noua derrière ses genoux et la souleva tout contre son corps.

— Commençons tout de suite, *tesoro*...

Les mouvements, dans l'eau, étaient encore plus fluides. Il joignit les bras de Sam derrière son cou et elle n'eut qu'à profiter du plaisir de cette formidable poussée en lâchant un grognement baigné de plaisir.

Ils évoluaient en suivant une cadence délicieuse, un tourbillon lent, chaque mouvement venant en contrepoint du précédent, jusqu'à ce que leurs sensations coulent de manière si étroite que Samantha n'était plus en mesure de dire lesquelles étaient les siennes, et lesquelles celles de Jack. Elle se sentait remplie, possédée, adorée. Elle glissait dans son étreinte puissante, poussée par la pression montante, prise dans un délire situé à mi-chemin entre le paradis et la terre. *Divin*.

Quand elle jouit, l'orgasme fut sensuel et enivrant, et elle eut l'impression que tous les deux flottaient à présent, dans la même folie, ancrés uniquement l'un à l'autre.

— Tu savais que tu étais capable d’aimer à ce point ? lui demanda-t-elle au bout d’un moment, posant la tête sur son épaule tandis qu’il la soutenait dans l’eau.

Il lui donna un baiser sur le front, les paupières, la joue. Avec une infinie tendresse.

— Seulement toi, *tesoro*. Seulement toi.

[1.](#) « Je ne sais pas ce que je ferais sans toi. Je te veux toujours à mon côté » en italien. (N.d.A.)